Géographie des lieux abandonnés. De l'urbex au tourisme de l'abandon : perspectives croisées à partir de Berlin et Détroit

Aude Le Gallou

▶ **To cite this version:**

Aude Le Gallou. Géographie des lieux abandonnés. De l'urbex au tourisme de l'abandon : perspectives croisées à partir de Berlin et Détroit. Géographie. Université Paris 1 - Panthéon Sorbonne, 2021. Français. NNT : . tel-03710646

HAL Id: tel-03710646
https://theses.hal.science/tel-03710646

Submitted on 30 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
École Doctorale de Géographie de Paris – ED 434
EA EIREST 7337 – Équipe Interdisciplinaire de Recherches sur le Tourisme

Géographie des lieux abandonnés.
De l'urbex au tourisme de l'abandon : perspectives croisées à partir de Berlin et Détroit

Aude LE GALLOU

Thèse de doctorat en Géographie présentée et soutenue publiquement
le 3 décembre 2021

Membres du jury :

Mme Maria GRAVARI-BARBAS – Professeure, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (co-directrice)
M. Boris GRÉSILLON – Professeur, Aix-Marseille Université / Centre Marc Bloch Berlin (co-directeur)
Mme Sonia LEHMAN-FRISCH – Professeure, Université Paris Nanterre (rapporteure)
M. Frédéric LERICHE – Professeur, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines (rapporteur)
M. Johannes NOVY – *Senior Lecturer*, University of Westminster (examinateur)
M. Jean-François STASZAK – Professeur, Université de Genève (examinateur)

Elle longe la gare monumentale fermée depuis plus de vingt ans, sans même un regard pour ce bâtiment fantôme naguère chargé de tant d'ambitions qu'il semble annoncer qu'il restera debout quoi qu'il arrive. Le vent qui s'y engouffre et siffle à l'intérieur ne ressasse plus rien depuis longtemps, il ne transporte ni les adieux, ni les mots d'amour, ni les serments prononcés sur un quai. Il brasse le vide, la violence et les démentis du présent comme du passé. Les mots s'en sont allés avec les gens.

Judith Perrignon, *Là où nous dansions* (2021)

Fin des années 1990

Entre l'école et la maison de mes grands-parents, une maison abandonnée se dresse comme la proue d'un navire fantôme au croisement de deux routes. Ses vitres brisées qui pleurent de la suie me fascinent. Nous l'appelons la maison brûlée.

Un jour, elle disparaît.

Printemps 2018

Peu avant la bretelle d'accès à l'Interstate 75 vers le *downtown* de Détroit, une maison abandonnée reste, seule, au milieu d'un terrain vague. Silhouette familière et étrangement rassurante sur laquelle mon regard s'attarde toujours avant l'autoroute – muette connivence avec les lieux.

Un matin, elle n'est plus là. Sur le vide laissé par les bulldozers ricoche une absence lointaine, emportant avec elle l'écho fantomatique de la maison brûlée.

Remerciements

Ces cinq années de thèse m'ont souvent fait l'effet d'une longue exploration parfois exaltante, parfois inquiétante, d'un immense lieu abandonné dans lequel l'espoir de la ligne droite s'est vite évanoui. Je tiens à remercier ici celles et ceux à qui je dois d'y être entrée… et d'en avoir trouvé la sortie !

Mes remerciements vont en premier lieu à mes directeurs de recherche, Maria Gravari-Barbas et Boris Grésillon. Leurs remarques stimulantes, leur disponibilité dans la dernière ligne droite et leur confiance opiniâtre malgré les moments de doutes m'ont été d'une aide précieuse. Mention spéciale à leur salutaire capacité de relecture nocturne de dernière minute !

Je remercie sincèrement Sonia Lehman-Frisch, Frédéric Leriche, Johannes Novy et Jean-François Staszak d'avoir accepté de participer au jury de soutenance de cette thèse et de me faire l'honneur de lire et d'évaluer ce travail. À l'heure d'y mettre un point final, je me réjouis des discussions à venir.

Ce manuscrit serait infiniment moins abouti sans les relectures précises et exigeantes de Florence, Lili-Jeanne, Anne-Cécile et Alhusky. Peut-être n'aurait-il même pas vu le jour sans l'aide essentielle de Joséphine dans les tout derniers moments. Je ne saurais les remercier assez pour le temps qu'elles y ont consacré !

Dans sa phase de maturation, ce texte a bénéficié des remarques et des conseils avisés de Pauline Guinard, Isabelle Lefort et Flaminia Paddeu. Je les remercie chaleureusement d'avoir accepté de former mon comité de thèse. Je remercie également les membres de mon comité de suivi, Sébastien Jacquot et Pierre Pech. Je suis particulièrement reconnaissante à ce dernier pour son aide, sa disponibilité et ses encouragements bienveillants. Ma gratitude va enfin aux personnes qui m'ont accueillie au sein du Centre Marc Bloch lors de mes séjours à Berlin et tout particulièrement à Béatrice von Hirschhausen.

Cette thèse a été réalisée au sein du laboratoire EIREST ; j'y remercie notamment Linda Boukhris, Jean-Michel Chapuis et Frédéric Thomas pour leurs remarques judicieuses. L'EIREST m'a également permis de bénéficier d'un soutien financier précieux pour la réalisation des enquêtes de terrain. Ce travail a été mené en parallèle d'une mission d'enseignement à l'IREST puis d'un poste d'ATER à Sorbonne Université. Je remercie l'ensemble des membres de ces deux UFR pour leur accueil et les moments partagés. À l'IREST, j'ai une pensée affectueuse pour Florian Opillard et Maia Ghattas avec qui j'ai vécu mes premières expériences d'enseignement. À Sorbonne Université, je remercie tout particulièrement Anne-Cécile Mermet pour son aide, son soutien et ses relectures.

Cette thèse est l'aboutissement d'une formation de géographie qui doit beaucoup à quelques enseignantes marquantes que j'ai eu la chance de côtoyer. J'ai une pensée toute particulière pour Florence Smits, dont les cours de khâgne m'ont décidée à faire le choix – jamais regretté – de la géographie. À l'ENS, Magali Reghezza, Pauline Guinard et Pascale Nédélec m'ont fait découvrir les joies du terrain et des dissertations d'agrégation, sans oublier les exigences caloriques de la discipline géographique. Leur rigueur et leur dévouement, tant sur le plan professionnel que personnel, ont beaucoup compté dans mon parcours. J'ai également une pensée pour Antoine

Fleury et Serge Weber qui, pendant mes années de Master, ont guidé mes premiers pas dans la recherche avec exigence et bienveillance.

Si le travail de terrain est une exigence disciplinaire, il est aussi une expérience personnelle inoubliable. J'adresse un immense merci à mes colocataires de Détroit, Lane et Michele, pour leur soutien, leurs relectures attentives, les entraînements avant la communication à l'AAG et pour m'avoir permis de me sentir chez moi à Hamtramck dès le premier jour – malgré l'absence cruelle de vrai fromage. Je garde un souvenir attendri de Stella et de son affection canine qui ont illuminé mes deux séjours dans le Michigan. Mes séjours berlinois ne seraient pas les mêmes sans les retrouvailles sporadiques mais toujours réjouissantes avec Mischa, mon acolyte de Frankfurter Tor. J'ai également une pensée pour Miro, pour notre colocation de géographes et nos cafés italiens de la Marheineke Markthalle. Au-delà des amitiés nouées ici et là, je tiens à remercier sincèrement l'ensemble des personnes qui m'ont accordé de leur temps sur l'un et l'autre terrain. La liste serait trop longue à dresser, mais ma gratitude n'en est pas moins réelle.

Au-delà des frontières de ce « tout petit monde » académique, je suis particulièrement redevable aux membres de mon Ordre du Phénix personnel de m'avoir m'aidée à venir à bout de Ce-Dont-On-Ne-Doit-Pas-Prononcer-Le-Nom. Leur compagnonnage joyeux et dévoué m'a permis de ne (presque) jamais oublier qu'il n'y avait pas que la thèse dans la vie. J'adresse donc de profonds et sincères remerciements à Lili-Jeanne pour sa présence sans pareil, son application intransigeante des plans quinquennaux et ses encouragements créatifs ; à Anne pour son soutien sans faille, les *scenic walks* humides pour oublier la thèse au milieu des moutons et les SMS des aubes dominicales ; à Florence pour sa confiance et son amitié précieuses, même si les mots me manquent parfois (mbaw) ; à Marc, mon *best buddy* dont la compagnie ne cessera jamais de me réjouir, envers et contre les quiproquos ; à Pierre pour son inaltérable bonne humeur et sa présence apaisante. Ma gratitude va également aux inséparables Adrien et Dada qui m'ont accompagnée au sommet du Buzludzha ; avec le premier, j'ai partagé ma première découverte de Détroit et de stimulantes déroutes géographiques, pour lesquelles je remercie également Annaig ; avec le second, de réjouissantes trash'sessions et d'innombrables cafés matinaux au Floréal suivis de truffades doctorales à Parm'. Un grand merci à Joséphine qui a accompagné cette thèse des cimes de Beelitz aux salles de Condorcet sans jamais cesser de nourrir son auteure de conseils avisés et de recettes savoureuses, et dont j'apprécie particulièrement le soutien dans les tout derniers moments de cette thèse ; à Delphine pour les nostalgies berlinoises partagées et nos auto-psychanalyses croisées de fin de thèse ; à DollyH, mon rayon de soleil humain et mon acolyte de wedges au cheddar ; à Raluca pour son amitié exigeante et sa présence si précieuse dans les moments difficiles ; à Julie, fidèle au poste depuis vingt ans et dont les connaissances médico-radiologiques de pointe ont assuré l'extension de ma culture générale scientifique aux étonnantes subtilités de la micro-géographie du corps humain ; à Celia, avec qui j'ai hâte de partager les premiers guindins post-thèse ; à Naomi pour les soirées berlinoises passées à refaire le monde ; à Isabelle pour notre inoubliable coyefinement et les parties de The Game endiablées ; à Alexandre pour son indéfectible support informatique depuis Montoir. J'ai également une pensée pour les amis de prépa, Alexis, Maïté, Audrey et Julie Picarde, toujours là depuis les couloirs de LLG ; pour les amies de Saint-Nazaire, Katy, Armelle et Marie-Françoise ; pour ceux du Centre Marc Bloch, Quentin et Gloria ; pour Manon, Marie-Laure et Marie. Et bien sûr, pour avoir accueilli sous leur toit mes quelques fulgurances et mes nombreuses errances rédactionnelles, je remercie Isabelle, Celia, Raluca et mon frère Thibaud !

Merci enfin à ma famille pour son soutien constant et pour sa contribution au financement de ces cinq ans passés à vagabonder dans les ruines… malgré ses moments de scepticisme quant à l'utilité de la chose. Merci à ma cousine Margaux pour ses inventifs encouragements de fin de rédaction. Je remercie mes grands-parents paternels de m'avoir transmis l'amour de l'Allemagne ;

sans doute la silhouette du Rauschenburg au loin dans la Ehrbachklamm n'est-elle pas étrangère, vingt ans plus tard, à mon obsession des ruines. Je remercie ma grand-mère maternelle pour son soutien affectueux tout au long de ce travail et au-delà, de l'apprentissage laborieux des tables de multiplications au point final de cette thèse. Merci à mon frère Thibaud dont la compagnie malicieuse et l'humour corrosif ont égayé ces années doctorales. Merci enfin à mes parents de m'avoir donné les moyens d'arriver jusqu'ici, à mon père Marc de m'avoir transmis le goût de la photographie, que j'espère avoir mobilisé au mieux dans les quelques centaines de pages qui suivent, et à ma mère Florence pour l'inébranlable confiance qu'elle m'a témoignée tout au long de ce travail. À tous les deux, je dédie cet extrait des *Corrections* de Jonathan Franzen qu'il leur suffira de mettre au féminin pour y déceler une ressemblance avec leur fille : *« Il avait toujours été bon élève et, depuis tout jeune, il s'était montré inapte à toute activité économique autre qu'acheter (ça, il savait le faire). Il avait donc choisi de vivre dans les choses de l'esprit ».* Au moins la vie dans cette encombrante chose de l'esprit qu'est la thèse est-elle désormais terminée !

À toutes celles et ceux dont l'affection m'a portée, entourée, rassurée pendant ces cinq années et au-delà : merci de nous avoir accompagnées, mes encombrantes ruines et moi. Me voilà enfin *auferstanden aus Ruinen und der Zukunft zugewandt* !

Cette thèse a bénéficié du soutien du CIERA, de l'Institut des Amériques, de l'École Doctorale de Géographie de Paris et du Collège des écoles doctorales de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Sommaire

Remerciements **7**

Sommaire **11**

Introduction **13**

Chapitre 1. Pour une définition géographique de l'abandon : dynamiques, espaces, appropriations **27**

1. Étudier une catégorie d'espaces : les friches urbaines, interstices spatio-temporels de l'espace urbain 28
2. De la friche au lieu abandonné : fondements et enjeux d'un glissement sémantique 55
3. De l'exploration urbaine aux visites touristiques : évolution des pratiques dans les espaces de l'abandon 76

Conclusion 92

Chapitre 2. Détroit et Berlin : une analyse croisée au prisme des dynamiques de l'abandon **95**

1. À Détroit, l'abandon comme symptôme de la crise urbaine 95
2. À Berlin, un abandon résiduel dans une métropole en croissance 134
3. De Berlin à Détroit et retour, ou « construire des comparables » par le croisement 159
4. De la ville au lieu abandonné : construction du corpus à l'échelle micro-locale 171

Conclusion 179

Chapitre 3. Saisir les appropriations touristiques des lieux abandonnés : une méthodologie qualitative **181**

1. Une méthodologie qualitative ancrée dans la pratique du terrain 182
2. Situer la recherche : rapport au(x) terrain(s) et émotions géographiques 188
3. Observer et participer pour saisir les pratiques touristiques des lieux abandonnés 200
4. S'entretenir avec les acteurs pour comprendre les positions et confronter les points de vue 205
5. L'enquête par questionnaires : préciser le profil et les motivations du public touristique 214
6. L'analyse de contenu : compléter les données et diversifier les sources 217

Conclusion 219

Chapitre 4. Le tourisme de l'abandon : entre appropriation et subversion de la pratique de l'urbex **221**

1. Des appropriations touristiques de l'abandon hétérogènes : quels contours pour le tourisme de l'abandon ? 222
2. L'invention touristique des lieux abandonnés : un tourisme de l'abandon inspiré de l'urbex 271
3. Intermédiation, sécurisation, marchandisation : une normalisation de l'urbex et des lieux abandonnés ? 297

Conclusion 313

Chapitre 5. Une inscription variable du tourisme de l'abandon dans les trajectoires des lieux : acteurs, territorialités, temporalités **315**

1. Des lieux pas si abandonnés : la valorisation touristique au cœur d'enjeux de réappropriation 316
2. Les lieux abandonnés touristiques, espaces de confrontation de territorialités en tension 353
3. Des appropriations transitoires facteurs de reconversion pérenne ? Contextualiser les valorisations touristiques de l'abandon dans les trajectoires des lieux abandonnés 380

Conclusion 401

Conclusion générale **405**

Bibliographie **415**

Annexes **448**

Table des cartes **462**

Table des encadrés **463**

Table des figures **464**

Table des tableaux **465**

Table des photographies **466**

Table des matières **469**

Introduction générale

Beelitz-Heilstätten (Brandebourg), avril 2017

Avec ses soixante bâtiments à l'architecture élégante répartis dans la forêt à 40km de Berlin, l'ancien sanatorium de Beelitz semble tout droit sorti d'un conte de Grimm. Abandonnés depuis le début des années 1990, certains bâtiments du complexe ont été rénovés et reconvertis ; d'autres continuent à se dégrader lentement depuis que patients tuberculeux puis soldats soviétiques ont quitté les lieux. Le pavillon pour hommes du quadrant B en fait partie. Ses fenêtres sont obstruées, la façade est envahie par le lierre et, ça et là, des trous dans la toiture laissent deviner la charpente. De l'extérieur, l'immensité du bâtiment, ses pignons élancés et ses fenêtres en forme de rosaces dégagent un certain mystère et invitent silencieusement à s'y aventurer. Difficile cependant de se faufiler à l'intérieur : les accès sont soigneusement condamnés et les portes, visiblement récentes, sont dotées de solides serrures.

C'est donc sous la supervision d'un guide qu'une dizaine de photographes amateurs y pénètrent en ce samedi après-midi. Rendez-vous était donné à la gare toute proche de Beelitz-Heilstätten pour cette exploration légale d'une durée de trois heures. Après une brève contextualisation historique, les participants sont libres de découvrir le bâtiment à leur guise et de soigner leurs compositions photographiques. Les motifs esthétiques ne manquent pas : longs couloirs désertés, escaliers ouvragés décatis, fenêtres aux motifs travaillés à demi brisées, fresques de street art sophistiquées et graffitis forment un véritable répertoire des textures et des couleurs du délabrement. À l'issue de leur exploration, les visiteurs pourront s'installer au café de la clinique neurologique qui a investi un bâtiment voisin ou découvrir la zone récréative développée dans le quadrant A du sanatorium avec son sentier des cimes, ses visites guidées et son bistrot. Une fois revenus à la gare, ils jetteront un coup d'œil au quadrant C que son propriétaire destine à une reconversion résidentielle tandis que dans le quadrant D, la plupart des bâtiments ont déjà été rénovés et abritent désormais de nouveaux usages. Si le sanatorium de Beelitz a longtemps fait figure de lieu abandonné emblématique de la région berlinoise après la réunification allemande, sa reconversion graduelle bénéficie de l'attractivité de cette commune périurbaine située à une heure de train de la capitale. Berlin croît et Beelitz, profitant de son dynamisme, voit sa population augmenter. Ici comme ailleurs dans la métropole berlinoise, la réputation de Lost Place *(lieu abandonné) survit souvent à la réappropriation des lieux. L'abandon, fréquent dans ces espaces d'ex-Allemagne de l'Est après la disparition de la RDA, y est de plus en plus résiduel. C'est donc une attraction en voie de raréfaction, sinon de disparition, qu'ont découvert ces visiteurs. L'année suivante, le pavillon des hommes du quadrant B ferme ses portes et entame sa rénovation.*

Détroit, avril 2018

Un dimanche matin d'avril, la rue résidentielle de Lemay Street, dans l'East Side, est déserte. À la hauteur du numéro 5095, au-dessus du fronton d'un imposant bâtiment de brique brune, on lit encore distinctement « St. Margaret Mary School ». La plupart des fenêtres sont condamnées par des panneaux de contreplaqué, les autres retiennent obstinément quelques fragments de verre brisé. Sur le parvis, la végétation s'est faufilée entre les pavés et lancée à l'assaut des murs. Sur la gauche du bâtiment, un panneau de basketball gît à terre sur ce qui fut sans doute le terrain de sport. Un observateur attentif peut toutefois déceler l'indice d'une activité sporadique en remarquant les portes forcées et les panneaux arrachés : quelques issues ont été dégagées. En haut d'une volée de marches au béton fissuré, derrière une porte entrouverte, un couloir s'enfonce dans la pénombre. À l'intérieur, des graffitis colorés habillent des cloisons qui s'effritent. Dans une salle de classe, quelques lignes écrites à la craie résistent sur le tableau noir. Les débris crissent sous les pas et l'hiver s'attarde sur les murs recouverts de gel. À droite de l'école, l'église attenante est dans le même état. L'autel tagué

domine une assemblée silencieuse de bancs renversés et d'anciens feuillets de messe éparpillés. Le confessionnal est vide mais dans une petite pièce au fond du chœur, soutanes et missels attendent sagement le retour des fidèles.

Au milieu de la matinée, un minibus se gare devant le bâtiment. Une dizaine de personnes accompagnées d'un guide en sortent, appareil photo en bandoulière, et s'engouffrent par la porte de derrière. Chacun déambule librement, la nef s'anime, certains installent leur trépied, d'autres traquent les détails pittoresques dont accouche le délabrement, d'autres encore se contentent d'observer. Le groupe se dirige ensuite vers l'école abandonnée, où les participants se dispersent dans les étages et sur le toit avant de se rassembler une demi-heure plus tard devant le minibus. Au cours des cinq heures qu'ils passeront à sillonner Détroit et à explorer quelques-unes de ses ruines contemporaines, ils découvriront un paysage urbain marqué par cet abandon ordinaire. Les maisons délabrées y côtoient des usines désaffectées, des écoles condamnées ou encore des commerces désertés, signes tangibles d'une dynamique de déclin amorcée depuis les années 1950. Certes, le parcours les mènera aussi dans le Greater Downtown où se concentrent les projets de réhabilitation ou dans les quartiers historiques classés plus préservés. Et pourtant, malgré une revitalisation sélective et une ambitieuse politique municipale de démolition, c'est bien de l'abandon que ces visiteurs sont venus faire l'expérience – un abandon qui, s'il recule lentement dans la matérialité de l'espace urbain, reste solidement ancré dans les imaginaires que nourrit Détroit.

Deux expériences de terrain, deux contextes urbains différents et deux variantes d'une même scène : un bâtiment contemporain désaffecté et délabré, qui n'offre d'autre spectacle que celui de la dégradation matérielle, se mue soudain en attraction touristique. L'observateur ressent comme une contradiction dans les termes : qu'est-ce qui peut bien *attirer* ces visiteurs dans des lieux habituellement associés à des caractéristiques *répulsives* ? pourquoi ces formes spatiales révélatrices d'un *abandon*, donc d'une dévalorisation, semblent-elles prisées au point de susciter des *réappropriations* touristiques et récréatives ? enfin, comment l'expliquer dans deux contextes aussi différents que la ville-centre (*inner city*) de Détroit marquée par de longues décennies de déclin et une couronne périurbaine dynamique qui profite de la métropolisation berlinoise ?

Esquissées dès mes années de Master, ces questions constituent le point de départ de cette thèse. Elles incitent à interroger en géographe la notion d'abandon et certaines de ses mobilisations contemporaines en partant d'un double paradoxe. Le premier touche aux définitions et aux représentations de l'abandon, le second aux pratiques et aux appropriations des espaces ainsi qualifiés. Parfois présenté comme une absence radicale d'appropriation, l'abandon est en réalité affaire de nuance. Il fait intervenir plusieurs dimensions aux articulations variables et produit par conséquent des formes spatiales diverses. La définition d'un seuil univoque permettant de le circonscrire s'avère donc délicate : où situer l'abandon sur le gradient complexe des formes et des degrés de l'appropriation d'un espace par les sociétés ? La question porte sur la situation objective des lieux considérés, mais aussi et surtout sur les représentations géographiques qui s'y attachent. Ce travail entend ainsi préciser les contours des *lieux* dits *abandonnés*, dénomination de plus en plus présente dans les champs médiatique et artistique mais dont la géographie s'est peu saisie. Si elle semble traduire une évolution significative du regard sur les abandons contemporains, elle porte paradoxalement en germe une réappropriation de ces espaces. De fait, leur désignation comme *abandonnés* constitue le support de réinvestissements précisément motivés par cette caractéristique prêtée aux lieux. La pratique de l'exploration urbaine (ou urbex), qui consiste en l'exploration souvent illégale de sites désaffectés, fait à ce titre l'objet d'un intérêt médiatique et scientifique

croissant. C'est pourtant un stade plus avancé de cette évolution que donnent à voir les deux fragments de terrain qui ouvrent ces pages : s'y manifeste une valorisation organisée, professionnalisée et commercialisée de ces lieux dits abandonnés. On touche ici à ce que je propose d'appeler un véritable *tourisme de l'abandon* et qui exprime le paradoxe central que cette thèse entend dénouer. Celui-ci tient à la relativité et à l'impermanence d'un abandon dont l'identification suscite de nouveaux usages qui, dès lors, remettent nécessairement en question la pertinence du qualificatif *abandonné*[1]. Que révèlent alors la popularité croissante des lieux abandonnés et le développement de formes de tourisme qui leur sont dédiées de la production et de l'évolution de ces espaces, mais aussi des représentations et des imaginaires dont ils sont investis ?

1. Ancrages théoriques : articuler formes et processus de l'abandon, exploration urbaine et mutations contemporaines du tourisme urbain

La question de l'abandon a fait l'objet de nombreuses réflexions dans le champ des études urbaines et en sciences sociales. Du point de vue de ses formes spatiales, elle est essentiellement traitée à travers les figures de la friche dans la littérature francophone (Rouay-Hendrickx, 1991 ; Chaline, 1999 ; Andres, 2006, 2011 ; Ambrosino et Andres, 2008 ; Janin et Andres, 2008 ; Gravari-Barbas, 2010 ; Grésillon, 2010 ; Andres et Grésillon, 2011 ; Rey, 2012 ; Raffestin, 2012 ; Bachimon, 2014 ; Rey et Lufkin, 2016 ; Paddeu, 2017), de la ruine contemporaine[2] dans la littérature anglophone (Cowie et Heathcott, 2003 ; High, 2003 ; Edensor, 2005a, 2005b, 2005c, 2007, 2008 ; High et Lewis, 2007 ; Hell et Schönle, 2010 ; Mah, 2010, 2012, 2014 ; DeSilvey et Edensor, 2012 ; Pétursdóttir, 2013 ; Pétursdóttir et Olsen, 2014a, 2014b ; Apel, 2015a ; Arboleda, 2016b, 2017a, 2017c ; Audin, 2017) et des propriétés abandonnées (Wilson *et al.*, 1994 ; Scafidi *et al.*, 1998 ; Keenan *et al.*, 1999 ; Accordino et Johnson, 2000 ; Metzger, 2000 ; Cohen, 2001 ; Hillier *et al.*, 2003 ; Mallach, 2006 ; Downs, 2011 ; Dewar et Thomas, 2012 ; Hackworth, 2014 ; Han, 2014 ; Hofe *et al.*, 2019 ; Nussbaum, 2019). Ce vaste corpus recouvre des orientations de recherches distinctes, qui recoupent en partie seulement les nuances sémantiques exprimées par ces différentes dénominations. Les réflexions sur les friches et les ruines contemporaines proposent des définitions et des typologies (Chaline, 1999 ; Edensor et DeSilvey, 2012 ; Rey, 2012) et soulignent leur rôle d'indicateur de périodes de transition (Raffestin, 2012). Les friches urbaines sont souvent envisagées au prisme de leurs réappropriations formelles et informelles (Groth et Corijn, 2005 ; Gravari-Barbas, 2010 ; Grésillon, 2011 ; Prieur, 2015) et du potentiel qu'elles constituent pour l'aménagement urbain (Andres, 2006 ; Andres et Ambrosino, 2008 ; Janin et Andres, 2008 ; Rey, 2012 ; Rey et Lufkin, 2016 ; Lotz-Coll, 2017, 2018). Le vocable *ruines contemporaines* correspond plus fréquemment à une approche culturelle et sociale souvent critique. Les travaux qui leur sont consacrés analysent le rôle de l'abandon et de ses représentations sur la structuration des identités et des mémoires collectives, notamment dans le contexte d'espaces et de groupes sociaux dominés (High, 2003 ; High et Lewis, 2007 ; Mah, 2010, 2012 ; Apel, 2015a, 2015b ; Offenstadt, 2018a,

[1] On peut penser ici au constat prêté au poète Hans Magnus Enzensberger selon lequel le touriste détruirait ce qu'il recherche dès lors qu'il le trouverait.

[2] On trouvera de très nombreuses références relatives au motif de la ruine dans le champ des études esthétiques. Malgré leur indéniable intérêt, je choisis dans le cadre de ce travail de restreindre l'analyse aux travaux relevant de la géographie et des sciences sociales afin de ne pas perdre de vue l'enjeu socio-spatial de la réflexion.

2019). L'archéologie contemporaine s'est particulièrement saisie de cet objet pour interroger la dimension mémorielle et patrimoniale de ce type d'espaces (Pétursdóttir, 2013 ; Pétursdóttir et Olsen, 2014a, 2014b). Ces réflexions interrogent également le potentiel de subversion et de critique politique des ruines contemporaines (Edensor, 2005a, 2005b, 2005c, 2007 ; Apel, 2015a, 2015b). Processus et formes de l'abandon sont souvent étudiés dans des contextes de déclin urbain et approchés comme des indicateurs de dynamiques structurelles de désindustrialisation et de décroissance (Zukin, 1991 ; High, 2003 ; High et Lewis, 2007 ; Mah, 2010, 2012, 2014 ; Dewar et Thomas, 2012 ; Dewar *et al.*, 2015 ; Apel, 2015a, 2015b ; Offenstadt, 2018a, 2019). Les travaux portent sur l'analyse des facteurs de l'abandon (Keenan *et al.*, 1999 ; Metzger, 2000), sa corrélation avec d'autres variables spatiales (Han, 2014), sa modélisation (Wilson *et al.*, 1994 ; Scafidi *et al.*, 1998), l'évaluation des traitements de l'abandon (Accordino et Johnson, 2000 ; Downs, 2011 ; Dewar et Thomas, 2012 ; Hackworth, 2014 ; Hofe *et al.*, 2019) ou encore la définition d'outils visant à améliorer les stratégies de prévention et de lutte contre l'abandon (Cohen, 2001 ; Hillier *et al.*, 2003 ; Mallach, 2006). L'examen des politiques qui lui sont dédiées met par ailleurs en lumière le rôle de différents acteurs dans la production active de paysages de l'abandon (Dewar et Thomas, 2012 ; Akers, 2013a, 2013b, 2017 ; Hackworth, 2014 ; Dewar *et al.*, 2015 ; Nussbaum, 2016, 2019).

Ce travail s'appuie donc sur un vaste corpus qui permet d'esquisser une définition du terme, d'en préciser à la fois les genèses et les formes spatiales, d'articuler ces dernières à des dynamiques structurelles à plusieurs échelles et de les contextualiser dans des systèmes d'acteurs. Ces travaux permettent également de mesurer l'importance des réappropriations formelles ou informelles des friches et ruines urbaines et de comprendre les ressorts et les modalités de leur intégration croissance aux politiques d'aménagement urbain. Néanmoins, la littérature existante s'est encore peu intéressée à deux aspects qui importent dans le cadre de ce travail. Le premier tient à l'analyse des implications géographiques du glissement sémantique que manifeste l'usage croissant du terme *lieux abandonnés* dans le langage commun. Seuls les travaux de Judith Audin (2017) et Nicolas Offenstadt (2019) mobilisent explicitement le terme dans le domaine francophone sans pour autant en proposer une définition approfondie. La seule réelle tentative de définition de ces espaces est à mettre au crédit de Christian Bauer et Christophe Dolgan (2020). Par ailleurs, en lien avec le faible intérêt pour cette évolution sémantique, l'attrait touristique de ces espaces dans le cadre de prestations commerciales formalisées et valorisant précisément leur abandon a peu été étudié. Si l'exploration urbaine fait l'objet d'analyses de plus en plus nombreuses, dont certaines interrogent les rapports qu'elle entretient avec la sphère touristique, les formes de tourisme inspirées de l'urbex n'ont pas été traitées en tant que telles. Sur la base de ces constats, **cette thèse a pour objectif (1) de proposer une définition conjointe des lieux dits abandonnés et de la notion d'abandon et (2) d'analyser les modalités matérielles et symboliques de l'appropriation touristique formalisée de ces espaces,** à travers l'étude de deux exemples contrastés de l'abandon réapproprié : Détroit et Berlin.

Cette réflexion s'appuie sur les travaux consacrés à un type de pratique spécifique (l'exploration urbaine) qui fait l'objet d'un intérêt scientifique récent (Bennett, 2011b ; Garrett, 2011, 2012, 2014, 2015 ; Fraser, 2012 ; Rojon, 2015 ; Robinson, 2015 ; Le Gallou, 2018a, 2018b ; Offenstadt, 2018a, 2019 ; Lesné, à paraître). S'ils soulignent la difficulté à définir une pratique aux contours fluctuants (Garrett, 2011, 2012) et inspirée par des motivations diverses (Offenstadt,

2018b), ils mettent en évidence les singularités du rapport à l'espace permis par l'exploration des lieux dits abandonnés : importance de la dimension sensible et émotionnelle (Edensor, 2005a, 2007), possibilité d'un rapport émancipé à la mémoire des lieux (Edensor, 2005c ; Garrett, 2011, 2015 ; Rojon, 2015 ; Offenstadt, 2018a) et dimension politique subversive (Edensor, 2005a ; Garrett, 2014). D'autres auteurs prennent le contrepied de ces analyses et critiquent les mécanismes de marginalisation et d'exclusion que reproduirait la pratique (High et Lewis, 2007 ; Mott et Roberts, 2014 ; Apel, 2015a). Au-delà de la progressive intégration de l'urbex en tant qu'objet de recherche, plusieurs travaux revendiquent par ailleurs son intérêt en tant que méthode ethnographique (Garrett, 2012, 2014 ; Audin, 2017), géographique (Le Gallou, 2018c ; Lesné, à paraître) ou historique (Offenstadt, 2018a, 2018c). Enfin, plus directement en lien avec l'objet de cette thèse, on note quelques réflexions sur la relation entre urbex et tourisme (Edensor, 2005a ; Fraser, 2012 ; Robinson, 2015).

Ce travail s'inspire explicitement des pistes stimulantes ouvertes par ce corpus émergent concernant notamment la question des rapports à l'espace qui se déploient dans les lieux abandonnés. Cependant, ces travaux se sont encore peu saisis de l'objet que constituent les appropriations touristiques croissantes de l'exploration urbaine. Si certains interrogent certes la nature touristique ou non de l'urbex, il me semble que cet angle d'approche s'appuie nécessairement sur une définition normative *a priori* de ce qu'est le tourisme et de ce qu'est l'urbex. À cet égard, il ne permet pas d'analyser de manière satisfaisante les pratiques touristiques qui se développent *à partir de* et *en référence à* l'exploration urbaine ni de comprendre les évolutions des représentations géographiques et des pratiques spatiales qui se jouent dans le passage de l'une à l'autre. **L'un des objectifs de cette thèse est donc de proposer une analyse géographique approfondie de ce tourisme de l'abandon en s'affranchissant d'une approche binaire pour prêter une attention particulière aux circulations des représentations et des pratiques qu'il manifeste.**

Dans cette perspective, ce travail s'inscrit dans les réflexions relatives aux mutations contemporaines du tourisme et notamment du tourisme urbain. Celles-ci se manifestent en premier lieu par une extension et une diversification croissante des espaces comme des pratiques touristiques. D'une offre touristique massive et standardisée, on passe progressivement à une segmentation de plus en plus fine et à la multiplication de formes de tourisme dites de niche, dans lesquelles les sphères touristique et non-touristique sont de plus en plus malaisées à distinguer (Feifer, 1985 ; Urry, 1990 ; Maitland et Newman, 2004 ; Maitland, 2008 ; Gravari-Barbas et Delaplace, 2015 ; Condevaux, Djament-Tran et Gravari-Barbas, 2016). Ces évolutions favorisent le développement de formes de tourisme valorisant des espaces jusqu'alors considérés comme sans intérêt touristique car ordinaires et relevant des espaces du quotidien des populations locales (Maitland, 2008 ; Aguas et Gouyette, 2011 ; Condevaux, Djament-Tran et Gravari-Barbas, 2016 ; PUCA-EIREST, 2017 ; Lefort et Hascoët, 2018). D'autres pratiques touristiques investissent même des sites communément jugés répulsifs, à l'image notamment du tourisme dit sombre (*dark tourism*) qui rend compte de l'intérêt croissant pour des sites associés à la souffrance ou à des catastrophes (Foley et Lennon, 1996, 2000 ; Sharpley et Stone, 2009 ; Hartmann, 2014 ; Hooper et Lennon, 2017 ; Stone *et al.*, 2018). Ce travail appréhendera le tourisme de l'abandon à la lumière de ces mutations. Il empruntera à la fois aux approches représentationnelles et non-représentationnelles (Thrift, 2007 ; Anderson et Harrison, 2010) pour prêter attention aux

imaginaires spatiaux et touristiques en jeu (Gregory, 1994 ; Amirou, 1995, 2000 ; Debarbieux, 2003, 2004, 2015 ; Salazar, 2010 ; Staszak, 2012a, 2012b ; Gravari-Barbas et Graburn, 2012) mais aussi aux pratiques et aux affects qui interviennent dans le cadre de ces formes d'appropriation touristique. Cette articulation est d'autant plus importante dans le contexte d'un tournant expérientiel qui situe désormais l'enjeu du déplacement touristique dans la possibilité qu'il offre de vivre une expérience mémorable fondée sur les dimensions sensorielles et émotionnelles (Pine et Gilmore, 1999 ; Boutaud et Veron, 2008 ; Vergopoulos, 2016a).

Bien que le tourisme de l'abandon s'inscrive dans ces mutations contemporaines des systèmes touristiques, il n'a pas vraiment été étudié en tant que tel par la littérature existante. Les quelques réflexions sur le tourisme de ruines (*ruin tourism*) (Slager, 2013, 2020 ; Jansson, 2017, 2018) et le tourisme de l'abandon ou du délabrement (*dereliction tourism*) (Mah, 2014) reposent sur une acception sensiblement différente de celle que je retiens ici (Slager, 2013, 2020 ; Mah, 2014) ou ne proposent pas d'analyse approfondie du phénomène (Mah, 2014 ; Jansson, 2017, 2018). Il me semble par ailleurs que malgré d'indéniables points communs, le tourisme de l'abandon ne peut être entièrement assimilé à une forme de tourisme sombre. **Cette thèse a donc pour ambition de comprendre ce que le tourisme de l'abandon peut apporter aux analyses des mutations plus larges du tourisme contemporain en termes de représentations, de pratiques, d'inscription spatiale et de rôle dans les trajectoires des lieux investis.**

2. Analyser le tourisme de l'abandon en géographe : questions de recherche et hypothèses

De ce bref aperçu d'un triple corpus théorique se dégage le constat suivant. Malgré la richesse de l'approche culturelle des ruines contemporaines, la littérature sur les processus et les formes de l'abandon urbain ne rend pas pleinement compte de l'évolution des représentations et des pratiques que manifeste l'usage croissant de l'expression *lieux abandonnés* dans la culture populaire. Cette catégorisation vernaculaire est étroitement liée à la pratique de l'exploration urbaine, qui a amplement contribué à la populariser et qui fait quant à elle l'objet d'un intérêt scientifique de plus en plus marqué. Or on constate depuis une dizaine d'années le développement – puis parfois, localement, la régression – de formes de valorisations touristiques spécifiquement consacrées à ces lieux abandonnés. Elles mobilisent conjointement cette terminologie spécifique et des références à l'exploration urbaine. Ce faisant, elles indiquent une inflexion sensible dans les approches collectives de ce type d'espaces : communément associés à des caractéristiques répulsives et *a priori* peu susceptibles de susciter un intérêt touristique, ils deviennent alors des attractions à part entière. Empruntant aux trois corpus théoriques esquissés plus haut, cette thèse se donne donc pour objet central ce *tourisme de l'abandon* dont l'analyse me semble présenter un intérêt pour plusieurs domaines d'étude. À un premier niveau, elle interroge à la fois (1) la définition géographique de l'abandon et des formes spatiales qui lui sont associées et (2) les contours mouvants de la pratique de l'exploration urbaine. À un second niveau plus général, elle permet de réfléchir (3) aux modalités matérielles et symboliques de production de ce type d'espaces spécifiques que sont les *lieux abandonnés*, ainsi qu'à (4) leur insertion variable dans un environnement urbain plus large. Enfin, l'étude du tourisme de l'abandon contribue à (5) l'analyse des évolutions actuelles du tourisme urbain et de ses inscriptions spatiales.

J'envisage le tourisme de l'abandon comme *un ensemble de pratiques touristiques inspirées de l'urbex, consistant à explorer des lieux abandonnés et dont la motivation principale réside précisément dans l'abandon (réel ou supposé) des lieux*. Cette définition relativement extensive pose de manière sous-jacente la question des délimitations entre exploration urbaine et tourisme de l'abandon, même si cela ne constituera pas l'enjeu principal de ce travail. Dans le cadre de cette thèse, je m'intéresse spécifiquement à ses formes les plus structurées. Le tourisme de l'abandon étudié ici est donc entendu comme *l'exploitation touristique commerciale, par des prestataires extérieurs aux groupes de visiteurs, de lieux présentés comme abandonnés*. Relevant de la géographie urbaine et de la géographie du tourisme par son objet, ce travail s'inscrit dans une perspective de géographie culturelle par son approche. J'y prête une attention particulière aux discours et aux représentations dont font l'objet les lieux abandonnés, ainsi qu'à la manière dont ces discours et ces représentations se révèlent à la fois produits et producteurs de configurations socio-spatiales à différentes échelles. Ce prisme culturel n'incite pas pour autant à négliger l'articulation étroite entre les dimensions culturelles, sociales et politiques (Di Méo, 2008 ; Chivallon, 2008) – articulation dont résultent la formation, la circulation et l'altération des imaginaires dont il sera amplement question dans le texte qui suit. Dans le cas de Détroit notamment, discours, représentations et imaginaires de l'abandon urbain s'inscrivent dans de puissants rapports de domination qu'ils donnent à voir autant qu'ils contribuent à les reproduire. Ces objets culturels ne sont donc pas envisagés pour eux-mêmes, mais en tant qu'ils éclairent des pratiques et des trajectoires spatiales.

L'objectif général de ce travail est donc de **comprendre ce que le développement de formes de tourisme spécifiquement consacrées à la valorisation de lieux dits abandonnés dans deux métropoles occidentales révèle de l'évolution des imaginaires géographiques, des pratiques spatiales et des trajectoires de ces espaces**. Trois axes de recherche distincts rendent compte d'une triple entrée par les représentations et les imaginaires géographiques, par les pratiques spatiales et par les trajectoires des lieux.

- **1. Quelles évolutions des espaces et des représentations qui leur sont associées la dénomination *lieux abandonnés* manifeste-t-elle ?** Autrement dit, de quoi ce vocable est-il réellement le nom ? L'hypothèse de départ postule que cette terminologie correspond non pas à l'identification d'un nouveau type d'espaces mais à la formalisation d'un nouveau regard porté sur les friches urbaines. Les implications de ce glissement sémantique sont explorées pour mettre en évidence la valorisation esthétique des ruines contemporaines auquel il est associé (chapitre 1). Cette redéfinition participe de la construction discursive de l'abandon par les prestataires touristiques : la mise en désir de ces espaces repose sur leur promotion en tant que fronts pionniers d'un tourisme urbain hors des sentiers battus (chapitre 4). L'abandon tel qu'il est présenté peut pourtant s'avérer plus fantasmé que réel dans la mesure où ces valorisations touristiques s'inscrivent parfois dans des jeux d'acteurs complexes manifestant une réappropriation déjà avancée des sites considérés (chapitre 5).

- **2. Le développement de représentations et de pratiques touristiques valorisant les lieux abandonnés permet-il de définir les contours d'un tourisme de l'abandon ?**

Quelles en sont les formes, les modalités matérielles et symboliques et les articulations avec l'urbex ? Je postule ici la singularité d'un tourisme de l'abandon que spécifient, par rapport à d'autres formes de tourisme déjà étudiée, l'articulation entre le type d'espaces investis, les imaginaires valorisés et les pratiques spatiales déployées. Cette forme de tourisme s'inspirerait de l'exploration urbaine tout en en détournant certaines caractéristiques. Ces caractéristiques de l'urbex consistent essentiellement en la valorisation d'espaces marqués par l'abandon et en un rapport sensible et émotionnel à l'espace pratiqué, fondant le potentiel politiquement subversif de la pratique (chapitre 1). Si le tourisme de l'abandon revendique sa filiation avec l'exploration urbaine et entend proposer une expérience touristique proche de celle de l'exploration, il en constitue néanmoins une forme de normalisation à plusieurs égards (chapitre 4).

- **3. À quelles conditions, selon quelles modalités et avec quelles conséquences l'appropriation touristique des lieux abandonnés s'insère-t-elle dans la trajectoire de ces lieux ?** Ce troisième axe de recherche s'appuie sur l'hypothèse d'une inscription variable du tourisme de l'abandon dans les processus de production et d'évolution des lieux abandonnés en fonction des configurations locales et micro-locales. Cette forme de tourisme s'avère notamment très dépendante des configurations actorielles et des formes de réappropriation propres à chaque lieu. À ce titre, elle contribue parfois à révéler des conflits de représentations et d'usages entre différents types d'acteurs, lesquels éclairent une inégale acceptation et un potentiel de pérennisation variable selon les terrains considérés. Malgré sa dimension intrinsèquement transitoire, le tourisme de l'abandon obéit à des temporalités différentes à Berlin et à Détroit. S'il est moins producteur que révélateur des évolutions des sites investis, il peut contribuer à l'identification de nouvelles valeurs collectivement attribuées aux lieux abandonnés (chapitre 5).

3. Pour une approche croisée de Berlin et Détroit : mettre en regard des configurations locales contrastées

Pour répondre à ces questions, cette recherche s'appuie sur l'analyse croisée de deux terrains d'étude : Berlin en Allemagne et Détroit aux États-Unis (cartes 0.1. et 0.2.).

Carte 0.1. Localisation de Détroit à l'échelle nationale

Réalisation : A. Le Gallou, 2021

Carte 0.2. Localisation de Berlin et des communes du corpus étudié

Réalisation : A. Le Gallou, 2021

Leurs délimitations spatiales diffèrent : le terrain états-unien est circonscrit par les limites administratives de la municipalité tandis que le terrain berlinois intègre des communes de l'aire métropolitaine. Ce choix est déterminé par des configurations locales différentes, notamment en matière de relations entre la ville-centre et ses périphéries ; le chapitre 2 les explicite en détails. Capitale de la République Fédérale d'Allemagne, Berlin est aujourd'hui une métropole dynamique à l'attractivité (notamment touristique) indéniable bien qu'y persistent un certain nombre de faiblesses économiques (Brenke, 2017). Détroit, principale ville de l'état du Michigan, constitue en revanche un exemple emblématique de ville en décroissance caractérisée par une forte ségrégation sociale et raciale (Galster, 2012 ; McDonald, 2014 ; Sugrue, 2014 [1996]), et ce malgré un début de revitalisation et une timide amélioration des indicateurs socio-économiques. Toutes deux ont en commun d'avoir connu de profondes recompositions de leur espace urbain consécutives à la chute du Mur et à la transition post-socialiste dans la région berlinoise (Robin, 2001 ; Bocquet, 2008) et à une crise urbaine multiforme à Détroit. Il en résulte une importance des friches et des espaces vacants dans le tissu urbain ; ils font dans les deux cas l'objet de formes de réappropriations touristiques. C'est d'autant plus vrai que Berlin et Détroit revêtent toutes deux un statut de villes-symboles aptes à incarner des dynamiques économiques, politiques et géographiques plus larges (la crise du mode de régulation fordiste du capitalisme pour Détroit, la bipolarisation du monde au temps de la guerre froide puis la fin de cet ordre bipolaire pour Berlin). Cela leur confère une visibilité et un poids symbolique sans commune mesure avec ceux de bien d'autres métropoles occidentales.

Les deux terrains étudiés présentent néanmoins des configurations géographiques, économiques, politiques et sociales très différentes. Elles se distinguent par la nature, l'ampleur et les temporalités des mutations urbaines : là où Détroit souffre aujourd'hui encore d'une véritable crise urbaine dont la résolution n'en est qu'à ses prémices, Berlin jouit désormais d'un dynamisme économique et démographique attesté. Par ailleurs, le déclin urbain de Détroit se comprend sur le temps long d'une soixantaine d'années tandis que la rupture berlinoise est précisément datée. Les deux villes en sont aujourd'hui à des stades différents de leur trajectoire : Berlin a fait l'objet d'ambitieux projets d'aménagement et de développement urbain depuis plus de vingt-cinq ans tandis que Détroit n'en fait l'expérience que depuis quelques années. Enfin, leur inscription dans des contextes nationaux différents rend compte de l'intervention contrastée des échelons supérieurs de gouvernement et notamment de l'Etat fédéral, dont le rôle est beaucoup plus important à Berlin qu'à Détroit. De ces paramètres résulte une différence fondamentale pour ce travail : alors que l'abandon est aujourd'hui de plus en plus résiduel à Berlin et dans sa couronne périurbaine, il reste à Détroit un élément constitutif non seulement des paysages urbains mais aussi des représentations associées à la ville.

Sur chacun de ces deux terrains, l'étude s'est particulièrement intéressée à un corpus constitué de lieux et de prestataires spécifique. Leur identification s'est faite selon une double approche. Une première entrée par les lieux a consisté à intégrer au périmètre de l'étude les sites correspondant à la définition d'un lieu abandonné et où étaient organisées des visites qui leur étaient spécifiquement dédiées. Une seconde entrée par les prestataires a complété l'entrée par les lieux lorsqu'il existait des visites qui ne se référaient pas à des lieux spécifiques mais à la catégorie générique « lieux abandonnés ». Les situations empiriques observées appellent ainsi une analyse résolument multiscalaire. La compréhension des dynamiques à l'œuvre incite à garder constamment à l'esprit

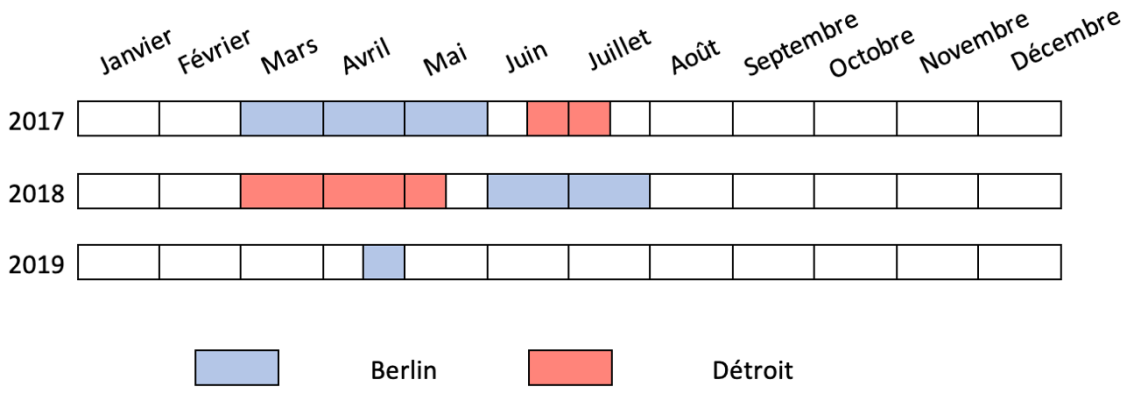
la nécessaire articulation des échelles et notamment celle de l'échelle locale de la ville ou de l'aire métropolitaine (adaptée à l'appréhension des dynamiques urbaines structurelles et des politiques municipales par exemple) et de l'échelle micro-locale des lieux (plus pertinente pour saisir la complexité des jeux d'acteurs et le rôle d'éléments de contexte spécifiques). D'autres éléments dépendent quant à eux d'échelons supra-locaux (état fédéré et état fédéral notamment) dont la prise en compte est également indispensable.

La mise en regard des deux terrains d'étude relève moins d'une comparaison stricte que d'une démarche de croisement (Werner et Zimmermann, 2004 ; Fleury, 2008). Il ne s'agit pas de les comparer terme à terme pour évaluer le degré d'analogie ou de dissemblance des situations observées à Détroit et à Berlin, mais d'identifier les configurations et les agencements (Detienne, 2009 [2000]) que ces deux espaces donnent à voir pour éclairer les facteurs susceptibles d'influencer les valorisations touristiques des lieux abandonnés. Cela permet de concilier la prise en considération des spécificités locales et la montée en généralité que vise le discours scientifique afin de faire émerger le rôle non pas de tel ou tel contexte géographique singulier, mais celui de telle ou telle configuration dont on peut analyser les variations sur d'autres terrains.

4. Une méthodologie qualitative

Le travail d'enquête sur lequel s'appuie cette thèse est fondé sur une méthodologie essentiellement qualitative. Il s'agit moins de quantifier les phénomènes observés que de les qualifier et de chercher à saisir représentations, discours et pratiques, autant d'objets dont une approche qualitative peut restituer finement la complexité. Reposant sur un croisement entre observations participantes, entretiens semi-directifs, analyses de contenu et questionnaires, cette méthodologie a été mise en œuvre au cours de cinq séjours de terrains dont la figure 0.1. précise la chronologie. Trois séjours ont été réalisés à Berlin pour une durée cumulée d'environ cinq mois ; deux séjours correspondant à une durée totale d'environ trois mois et demi ont été effectués à Détroit.

Figure 0.1. Chronologie de l'enquête de terrain à Berlin et Détroit



Source : A. Le Gallou, 2021

Le travail d'observation participante a consisté à prendre part à vingt-huit visites organisées dans les différents lieux abandonnés du corpus, et ce dans un double objectif. Il s'agissait d'abord de préciser les caractéristiques des visites considérées, tant du point de vue de leur conception par les prestataires que de leur réception par les participants. Cette méthode devait par ailleurs favoriser une approche la plus directe possible des pratiques des visiteurs en les observant *in situ*. Elle a permis de cerner les modalités matérielles des différentes visites et les discours sur les lieux qu'elles mobilisaient, ainsi que les représentations et les pratiques spatiales déployées par les participants. Enfin, l'observation participante a été indispensable à la mise en œuvre d'un autre volet de l'enquête de terrain, puisque c'est à l'occasion de ces visites qu'ont été passés les questionnaires destinés à celles et ceux qui y prenaient part. Cette méthode a été mise en regard avec une pratique de l'urbex avant et pendant la durée de la thèse.

Cinquante-quatre entretiens semi-directifs ont par ailleurs été menés avec les différentes catégories d'acteurs impliqués dans le développement des valorisations touristiques des lieux abandonnés : prestataires, visiteurs, acteurs institutionnels, propriétaires ou gérants des lieux, habitants, photographes, acteurs associatifs. Ils ont été guidés par une grille adaptable en fonction des interlocuteurs et les données ainsi recueillies ont été interprétées au moyen d'une analyse transversale thématique réalisée manuellement. Ces entretiens ont permis de rendre compte de la diversité des représentations et des positionnements vis-à-vis des lieux abandonnés sélectionnés et de leurs appropriations touristiques. Ils ont également été utiles pour déterminer les convergences et les points de tension qui structurent les jeux d'acteurs à différentes échelles et pour évaluer la place des valorisations touristiques dans la trajectoire des lieux.

En parallèle d'un important travail de recherche documentaire, la méthode de l'analyse de contenu a été appliquée à un corpus constitué de plusieurs types de sources : matériel promotionnel des prestataires de visites, traces numériques des visiteurs, campagnes de marketing institutionnelles, presse locale, nationale et internationale et productions culturelles relatives à l'abandon. Le traitement de ces différents supports a permis de préciser les discours portés sur les espaces considérés par différents acteurs, en particulier ceux qui nourrissent la construction des lieux en tant qu'attractions touristiques. Il a par ailleurs contribué à l'appréhension et à l'analyse des expériences de visite des participants. Enfin, cette méthode s'est avérée utile pour collecter et confronter de nombreux éléments relatifs aux contextes locaux et micro-locaux propres aux deux terrains.

Enfin, deux cent huit questionnaires ont été remplis par les participants aux différentes visites observées. Ajoutant à l'enquête un volet plus quantitatif, ils ont notamment permis de déterminer le profil des visiteurs et ont contribué à l'identification de leurs motivations et des représentations qu'ils associent aux lieux abandonnés. Selon les terrains et les lieux du corpus, cette méthode a été mobilisée de manière variable et s'est avérée plus ou moins concluante en fonction des contextes ; à ces disparités répond l'inégale exploitation des questionnaires dans l'analyse.

Du fait du caractère international de cette recherche, la grande majorité des sources mobilisées, qu'elles soient orales (entretiens, conversations informelles) ou écrites (matériel promotionnel,

traces numériques, presse), utilisent l'anglais et l'allemand. Ne pouvant pas raisonnablement exiger du lecteur une maîtrise suffisante de ces deux langues, j'ai fait le choix de proposer une traduction systématique des citations dans le corps du texte et d'en indiquer la version originale en note de bas de page. Cet arbitrage résulte d'une double volonté de ne pas limiter la compréhension de ce travail aux seuls lecteurs anglophones et germanophones, tout en permettant à chacun d'avoir accès au discours original et à ses nuances parfois intraduisibles. Bien que j'aie conscience de l'alourdissement qui en résulte, je souhaite ne sacrifier ni la lisibilité du texte, ni sa précision et sa fidélité aux propos mobilisés.

5. Structure de la thèse

Le premier chapitre présente le cadre théorique dont procèdent la construction de mon objet de recherche et la formulation des questionnements qui guident cette thèse. Il propose une double entrée par les espaces et les processus de l'abandon d'une part et par les pratiques qui s'y déploient d'autre part. J'y expose une première formalisation des notions de *lieux abandonnés* et de *tourisme de l'abandon* autour desquelles est structuré ce travail.

Le deuxième chapitre précise le périmètre géographique de l'étude. Les deux terrains de recherche y sont présentés tant par leurs caractéristiques générales qu'au prisme spécifique des dynamiques d'abandon propres à deux contextes spatiaux aux trajectoires urbaines contrastées. Ce chapitre explicite la démarche adoptée pour la mise en perspective de ces deux espaces : elle relève du croisement plus que d'une stricte comparaison terme à terme. Sont ensuite détaillés les lieux et les prestataires intégrés au corpus étudié.

Le troisième chapitre expose les orientations méthodologiques qui ont guidé l'enquête de terrain. Il justifie le choix d'une approche qualitative et souligne les implications d'un positionnement nécessairement situé vis-à-vis de mon objet de recherche et de mes terrains, avant de préciser les objectifs et les modalités de mobilisation de chacune des quatre méthodes employées.

Le quatrième chapitre analyse les modalités matérielles et symboliques de l'appropriation touristique des lieux abandonnés au prisme des réflexions sur l'urbex. Au moyen d'une typologie des valorisations touristiques observées, il précise les caractéristiques du tourisme de l'abandon. Est ensuite examinée la manière dont cette forme de tourisme emprunte aux codes de l'exploration urbaine pour transformer les lieux abandonnés en espaces de désir touristique. Enfin, ce chapitre montre que le rapport à l'espace propre à l'urbex est toutefois substantiellement modifié dans le cadre du tourisme de l'abandon, qui y introduit une série de limitations (intermédiation, sécurisation, commercialisation).

Enfin, le cinquième chapitre analyse l'inscription du tourisme de l'abandon dans des systèmes d'acteurs, des stratégies d'exploitations et des trajectoires spatiales variables selon les contextes locaux et micro-locaux. Il identifie d'abord les configurations actorielles qui permettent le développement de cette forme de tourisme, avant de mettre en évidence les conflits de

représentations et d'usages qu'il peut cristalliser. Ce dernier chapitre éclaire enfin les temporalités variables du tourisme de l'abandon qui, s'il constitue une forme de valorisation transitoire, présente d'inégales perspectives de pérennisation en fonction des configurations locales. Sur la base de ces analyses se dégagent deux modèles distincts dont la conclusion générale précise les caractéristiques et les facteurs.

Chapitre 1. Pour une définition géographique de l'abandon : dynamiques, espaces, appropriations

Ce premier chapitre présente le cadre théorique dans lequel s'inscrit ce travail. Il propose une réflexion croisée sur une catégorie d'espaces – les lieux abandonnés – et sur un type de pratiques spatiales – les explorations touristiques inspirées de l'urbex. Par une réflexion sur la notion de *lieu abandonné*, les pages qui suivent mettent en regard les corpus scientifiques consacrés à ces deux socles théoriques. Il s'agit à la fois d'exposer les apports antérieurs dont se nourrit ce travail et d'identifier les points aveugles de la littérature existante qu'il doit contribuer à combler.

Le premier enjeu est celui de la délimitation de la catégorie d'espaces étudiée dans ce travail, qui relève des friches urbaines. À partir des travaux existants, la première partie en précise la définition et les spécificités matérielles et symboliques. Elle met en regard les processus de leur genèse et les formes spatiales qui en résultent avant de montrer les enjeux d'aménagement et de développement urbain qui s'y attachent. Caractérisées par un abandon plus ou moins durable, les friches urbaines manifestent localement des évolutions sociales, économiques et politiques d'échelles plus larges qui conduisent au délaissement de ces espaces désormais obsolètes. Elles sont donc des marqueurs spatiaux de phases de transition. Associées à une certaine marginalité et souvent perçues comme répulsives, ce sont pourtant des espaces privilégiés de déploiement de représentations, d'usages et de modes d'habiter informels. Par les valeurs dont elles les investissent, ces formes de réappropriations interrogent le rôle des friches urbaines dans la production contemporaine de l'espace urbain et en font des lieux d'élaboration de nouveaux modes et de nouveaux processus d'aménagement.

Pourtant, les valorisations touristiques qui font l'objet de ce travail ne reposent pas sur la vitalité de ces réappropriations, mais sur la perception des friches urbaines comme des espaces abandonnés. La deuxième partie de ce chapitre explicite le choix sémantique dont relève l'usage du terme *lieux abandonnés* en lieu et place de celui de *friches* ; elle en précise les implications scientifiques. L'analyse d'un corpus théorique portant sur la notion d'*abandon* permet de distinguer les principaux emplois géographiques du terme avant d'en proposer une définition englobante plus adaptée aux réalités spatiales étudiées. En précisant les définitions et les connotations des termes *friches*, *ruines contemporaines* et *lieux abandonnés* mobilisés tout au long de ce travail, je mets en évidence la construction discursive d'une catégorie – les lieux abandonnés – qui ne renvoie pas tant à de nouvelles réalités spatiales qu'aux transformations du regard porté sur certaines friches urbaines. Ces espaces deviennent alors paradoxalement attractifs.

Or cette évolution des représentations est étroitement liée à la popularisation de la pratique de l'exploration urbaine et de l'iconographie de la ruine contemporaine qu'elle véhicule. Sur la base d'un corpus théorique récent, la troisième et dernière partie de ce chapitre souligne la présence croissante de l'urbex dans la culture populaire comme dans le champ académique. Les principaux apports des travaux existants mettent en évidence la spécificité du rapport à l'espace mais aussi à la mémoire dans ses inscriptions spatiales que permet cette pratique. Sont notamment analysés la prépondérance des dimensions corporelle et émotionnelle ainsi que son potentiel de contestation politique, qui fondent les réflexions relatives aux rapports entre urbex et tourisme. À partir de ces

éléments, je propose une délimitation préliminaire d'un tourisme de l'abandon dont la suite de ce travail entreprend une analyse géographique approfondie.

1. Étudier une catégorie d'espaces : les friches urbaines, interstices spatio-temporels de l'espace urbain

1.1. Les friches urbaines : éléments de définition

Si les friches sont aujourd'hui un objet reconnu de la géographie et des sciences sociales portant sur l'urbain, c'est dans le domaine rural et agricole que le terme trouve son origine. Il y désigne une « terre inculte et non travaillée » (Brunet *et al.*, 2005 : 226), qui est appropriée mais non exploitée pour différentes raisons (manque de main d'œuvre, rentabilité insuffisante ou encore stratégie d'attente). La friche agricole ne doit pas être confondue avec la jachère, terre laissée momentanément en repos dans le cadre d'une rotation des cultures et qui se distingue donc de la friche par la temporalité d'emblée circonscrite de sa non-exploitation. L'Allemand Wolfgang Hartke élargit le sens du terme en proposant le concept de *Sozialbrache* (Hartke, 1956), que l'on peut traduire par « friche sociale » ou plus précisément par « jachère sociale » (Baudelle, 1999 ; Ginsburger, 2015). Cette évolution rend compte de la mutation des facteurs de valorisation et d'exploitation de la terre dans un double contexte d'industrialisation et d'urbanisation. Plus que des caractéristiques pédologiques et relatives aux conditions d'exploitation, ces friches ou jachères sociales résultent des recompositions socio-économiques profondes qui accompagnent la croissance du secteur industriel au détriment du secteur agricole : ainsi, « la friche représente la rétraction d'une économie rurale dont les meilleurs exploitants sont devenus des ouvriers » (Estienne, 1957 : 783). À partir des années 1960, la friche devient industrielle, donc souvent urbaine, et recouvre peu à peu des réalités de plus en plus hétérogènes à mesure que la nature des espaces susceptibles d'être « en friche » se diversifie. La désindustrialisation et plus largement les mutations des fonctions et des bases économiques des villes favorise une multiplication de ces « espace[s] laissé[s] sans soin, inexploité[s] ou en déshérence » (Plet, 2003 : 381), dont la gestion devient dans certains contextes un enjeu majeur d'aménagement urbain.

Aujourd'hui, les définitions de « friches » insistent sur deux dimensions. La première est relative à l'abandon du site ainsi désigné. La plupart des dictionnaires de géographie et d'aménagement mobilisent explicitement le terme (Brunet *et al.*, 2005; George et Verger, 2013; Lévy et Lussault, 2013; Merlin et Choay, 2015; Pumain *et al.*, 2006). Centrale dans le cadre de ce travail, la notion d'*abandon* fera l'objet d'un développement qui en affinera le sens dans la deuxième section de ce chapitre. Dans la présente section, je l'emploie temporairement au sens de la *désaffectation* des lieux, autrement dit de la perte de fonction d'espaces jusqu'alors affectés à un usage donné, quelle qu'en soit la nature. C'est par exemple la mention « anc. » des cartes topographiques de l'Institut Géographique National (IGN), qui montrent parfois de manière saisissante l'étendue de la déprise subie par certains espaces industriels et la persistance, dans les paysages, de ces lieux définis par un passé désormais révolu sans que le présent n'offre de qualificatif adéquat. La seconde caractéristique des friches tient à leur temporalité. Là encore, la plupart des dictionnaires soulignent le fait que « la friche est un statut temporaire de l'espace » (Plet, 2003 : 381). L'état de friche n'est

pas envisagé comme un état pérenne, mais comme un entre-deux temporel résultant du décalage momentané entre les dimensions fonctionnelle et matérielle de la ville, autrement dit entre des cycles socio-économiques relativement courts et des cycles de l'aménagement urbain caractérisés par une plus grande inertie (Rey, 2012). Les mutations des activités sont ainsi plus rapides que celles des paysages urbains qu'elles ont produits. Les friches urbaines sont donc des espaces urbains momentanément désaffectés à la suite de la disparition de leur fonction initiale et caractérisés par la réversibilité de cet état ; elles matérialisent dans l'espace « une situation transitoire entre un usage et un autre » (Géoconfluences, 2020).

Au-delà de cette définition générale, la notion de « friche urbaine » recouvre une grande diversité de formes. La friche peut être bâtie ou non, située dans un espace central ou périphérique, de petite dimension ou plus étendue, avoir une durée de vie courte ou s'inscrire dans un temps plus long, être propriété d'acteurs publics ou privés… Néanmoins, c'est sur la nature des activités antérieures à la désaffectation que se fondent les typologies proposées par plusieurs auteurs. Claude Chaline distingue ainsi friches industrielles, friches portuaires, friches militaires, friches ferroviaires et une cinquième catégorie constituée des délaissés n'entrant dans aucun de ces quatre cas de figure (Chaline, 1999). Emmanuel Rey y ajoute celle des friches infrastructurelles et souligne la diversité des situations de « délaissés divers » qui ne correspondent à aucune des catégories (Rey, 2012). Ce caractère hétéroclite des friches urbaines explique qu'il n'existe pas de définition consensuelle de la notion : la délimitation de l'objet varie selon les territoires, les acteurs et leurs objectifs opérationnels. En France, l'INSEE définit la friche comme « un espace bâti ou non, anciennement utilisé pour des activités industrielles, commerciales ou autres, abandonné depuis plus de 2 ans et de plus de 2000 m² » (AUCAME, 2016 : 4), tandis que l'Institut d'Urbanisme et d'Aménagement de la Région Île-de-France (IAURIF) réserve le terme à des terrains de plus de 5000 m^2 et vacants depuis au moins un an. La définition des seuils est extrêmement variable. Diversité des formes et absence de définition unifiée rendent difficile la quantification des espaces concernés, d'autant plus que le caractère temporaire de la friche nécessite une réactualisation fréquente des bases de données (Demailly, 2014).

La multiplication des termes utilisés pour référer aux espaces urbains délaissés peut également compliquer le recensement : délaissés, vacants et autres interstices se substituent parfois à la friche sans qu'il soit aisé de comprendre ce qui les distingue. Sur ce point, je renvoie à la synthèse proposée par Kaduna-Eve Demailly sur la base d'une combinaison des caractéristiques géographiques, physiques et symboliques des espaces considérés (Demailly, 2014 : 80-82) (figure 1.1.). Confrontant les notions de friche, interstice, délaissé, dent creuse, terrain vague, tiers-paysage et vacant, elle met en évidence la difficulté à établir une distinction nette entre les termes. Seules la superficie (opposant interstices et dents creuses, de taille modeste, aux friches plus vastes), l'absence de bâti (caractérisant les interstices et les dents creuses) et la connotation positive associée au vocable (distinguant le tiers-paysage des autres notions) permettent d'esquisser une typologie.

Figure 1.1. : Analyse comparée des termes employés pour désigner les espaces en friche (Kaduna-Eve Demailly)

	Caractéristiques géographiques		*Caractéristiques physiques*				*Carnet symboliques*	*Caractéristique(s) dominante(s)*	*Définition scientifique*	
	Loc.	Emplacement	Superficie (m²)	Végétation spontanée	Bâtiments	Valeurs associées et sémantique		Définition	Synonyme(s) proposé(s)
Friche	Urbaine/Rurale	Variable	Seuils existants mais pas de consensus : surface plutôt grande, au moins 0,5 hectare	Possible	Possible	Plutôt négatives	Symboliques : espace abandonné, espace de désordre	Inadaptation entre un contenu et un contenant (Chalfoun, 1999) Espaces inutilisés, bâtis ou non bâti (Andres, 2008)	Terrain vacant, friche, délaissé
Interstice	Urbaine/Rurale	Variable	Petite taille	Possible	Non	Pas de connotation (vide entre)	Physiques : Petite superficie, non bâtie	Espace résiduel non bâti de l'aménagement (Tommelat, 2003) La métonymie de tout ce qui est encore non investi dans une métropole. C'est la réserve de « disponibilité » d'une ville (Pecqueu, Perrenoud, 2005)	Terrain vague, délaissé, friche, zone d'abandon urbain
Dent creuse	Urbaine	Au sein d'un tissu construit	Petite taille	Possible	Non	Pas de connotation (vide entre)	Physiques : Parcelle enserrée dans le tissu urbain, petite superficie, non bâtie	Parcelle ou groupe de parcelles non bâties insérées dans un tissu construit (Obsassine du CAUE, consulté en juillet 2013)	Terrain vague
Délaissé	Urbaine/Rurale	Variable	Variable	Possible	Possible	Plutôt négatives	Symboliques : espace abandonné		
Terrain vague	Urbaine/Rurale	Variable	Variable	Possible	Possible	Plutôt négatives	Symboliques : espace indéterminé	Lizet (2010) sans définition précise : "esthétique brouillonne" [...], "cohabitation du végétal et des objets au rebut"	Friche
Tiers paysage	Urbaine/Rurale	Variable	Variable	Oui	Possible	Positives (richesse de la diversité biologique)	Physiques et symboliques : Présence végétale, richesse (bio)diversité)	Fragment indécidé du jardin planétaire, le Tiers paysage est constitué de l'ensemble des lieux délaissés par l'homme (Clément, 2004)	Délaissé, friche
Vacant	Urbaine/Rurale	Variable	Variable	Possible	Possible	Pas de connotation (disponible, libre)	Pas de caractéristiques dominantes	Vacant forestier : Clairière herbeuse ou sol nu, incluse dans un massif forestier exploité (Da Lage, Métaillé, 2000).	Terrain vague

L'auteure précise n'avoir pas intégré les caractéristiques sociales et temporelles renvoyant aux usages et à la durée de la vacance car celles-ci ne sont pas discriminantes.

Source : Demailly, 2014 : 81

S'il est important de souligner cette richesse terminologique pour rendre compte de la difficulté à circonscrire précisément l'objet géographique « friche », il ne s'agit pas ici de trancher en faveur de l'emploi de l'un ou l'autre terme. Ce travail privilégie en effet une autre dénomination, celle de « lieu abandonné », qui sera discutée dans la suite de ce chapitre. Ce vocable permet de souligner la spécificité du regard porté sur les espaces considérés ; néanmoins, du point de vue de leurs caractéristiques formelles, ces espaces relèvent bien de la catégorie des friches urbaines bâties. Dans le cadre de cette première partie consacrée à un cadrage théorique général sur le type d'espaces étudié et sur la base de la typologie proposée par Demailly, je m'en tiens donc aux termes de *friche* et, occasionnellement, de *délaissé* (celui-ci permettant de distinguer les espaces de dimension modeste). Envisagée dans cette section en tant que *formes spatiales*, les friches urbaines doivent être comprises comme résultant de *processus* multiples. Les pages qui suivent en proposent donc une approche dynamique et éclairent la genèse de ces espaces.

1.2. Dynamiques et formes spatiales : éléments pour une genèse des friches urbaines

1.2.1. Des marqueurs spatiaux d'une phase de transition

Certaines représentations de l'abandon présentent les friches comme des espaces hors du temps, que leur désinvestissement par les sociétés extrairait des dynamiques urbaines. Or la friche est autant un état qu'un processus. Selon Philippe Bachimon, elle recouvre « un agencement d'états qui ne permet pas d'en tirer des catégorisations, car ces états ne sont que des arrêts sur image de processus variables » (2014 : 45). Dans cette perspective, les espaces en friche constituent d'abord un marqueur spatial de transformations plus larges qui touchent les champs social, économique et politique : ils sont « un indicateur de changement, un indicateur du passage de l'ancien à l'actuel, du passé au futur par un présent de crise » (Raffestin, 2012 : 171). Autrement dit, ils manifestent des phases de transition, c'est-à-dire de changements systémiques du fonctionnement d'une société et de l'organisation de son espace de référence à différentes échelles[3]. Si la notion évoque spontanément un registre plus temporel que spatial, les friches articulent justement les deux dimensions et donnent à voir l'entre-deux temporel par l'entre-deux spatial. À première vue, les processus qui se jouent dans ces transitions à l'origine de l'apparition des friches sont extrêmement divers. Ils diffèrent d'abord par leur nature : économique, politique, sociale, environnementale ou encore sanitaire. Ils se distinguent ensuite par leurs temporalités, tant en termes de rapidité d'occurrence que de durée : certains abandons sont progressifs, d'autres plus brutaux, et il n'est pas rare d'observer des allers-retours incertains entre abandon et réappropriations, ainsi que des abandons partiels – autant d'entre-deux qui soulignent l'ambiguïté fondamentale de l'abandon, qui s'accommode presque toujours de réinvestissements souvent rapides. Ajoutons à cela que l'abandon est parfois volontaire, fruit d'une décision réfléchie voire d'une stratégie, parfois subi et imposé par des aléas extérieurs (Janin & Andres, 2008). Enfin, malgré l'importance des dynamiques structurelles actives à petite échelle, il faut souligner le rôle des spécificités contextuelles (et notamment des systèmes d'acteurs locaux) qui expliquent qu'une même cause ne produise pas exactement les mêmes effets dans des espaces différents. Cette section propose une typologie générale des causes de l'abandon et est destinée à donner un aperçu des principaux facteurs du

[3] Pour un cadrage récent de la notion de transition en géographie, voir Beucher et Mare (2021).

processus plus qu'à entrer dans le détail de leurs articulations. Comme toute tentative de décomposition analytique de phénomènes systémiques, cette typologie trouve ses limites dans la séparation, nécessaire à la démonstration mais parfois artificielle, de facteurs dont c'est justement le jeu conjoint qui permet de comprendre l'abandon. Si je m'en tiens ici à un survol général, les processus à l'œuvre sur les deux terrains d'étude feront en revanche l'objet d'une analyse précise dans le chapitre 2.

Certains abandons résultent d'événements brutaux, à l'image des conflits et des catastrophes naturelles ou anthropiques. C'est le cas de la ville-fantôme de Pripyat (Ukraine), évacuée depuis l'accident nucléaire de la centrale de Tchernobyl en 1986, ou du village historique de Craco (Italie), définitivement abandonné par ses habitants en 1975 à la suite de glissements de terrain. À plus grande échelle, ces abandons peuvent être ponctuels et se limiter à des lieux précis sans se propager à des espaces plus vastes, à l'image de l'aéroport international de Nicosie (Chypre), laissé à l'abandon à partir de l'invasion turque de 1974. Je passe sans plus m'y attarder sur le cas des abandons liés à des contingences individuelles ; il peut s'agir par exemple d'un héritage immobilier disputé entre les descendants ou non réclamé. Ces situations peuvent donner lieu à des abandons ponctuels, parfois durables, mais qui disent peu des dynamiques collectives à l'œuvre dans la production de l'espace.

L'abandon relève en effet souvent de mutations politiques, économiques, démographiques, sociales, technologiques ou encore environnementales plus vastes, généralement plus progressives et étroitement imbriquées entre elles. Dans bien des cas, la dimension économique constitue un facteur fondamental (quoique rarement exclusif) lié aux mutations contemporaines des systèmes productifs. Dans un contexte où la mondialisation de l'économie et des échanges permet une mobilité accrue des capitaux et des moyens de production, la mise en concurrence généralisée des espaces à l'échelle mondiale s'est traduite depuis le milieu du 20ème siècle par une profonde recomposition spatiale de la production de richesses qui opposerait désormais des « paysages de la consommation et de la dévastation »[4] (Zukin, 1991 : 5). Ces mutations structurelles du système économique mondial se traduisent entre autres par une désindustrialisation massive de vastes régions des pays des Nords anciennement industrialisés qui subissent la délocalisation de l'appareil de production vers des régions à moindre coût de main d'œuvre. La progression des dynamiques d'abandon constitue un marqueur particulièrement visible de cette désindustrialisation (photographies 1.1. et 1.2.). C'est le cas de Détroit et, plus largement, de la *Rust Belt* nord-américaine (Bluestone & Harrison, 1982). Il faut souligner à ce propos l'étroite articulation entre les échelles que révèle l'importance des abandons locaux liés à la spatialisation de processus globaux (Zukin, 1991 ; Cowie & Heathcott, 2003).

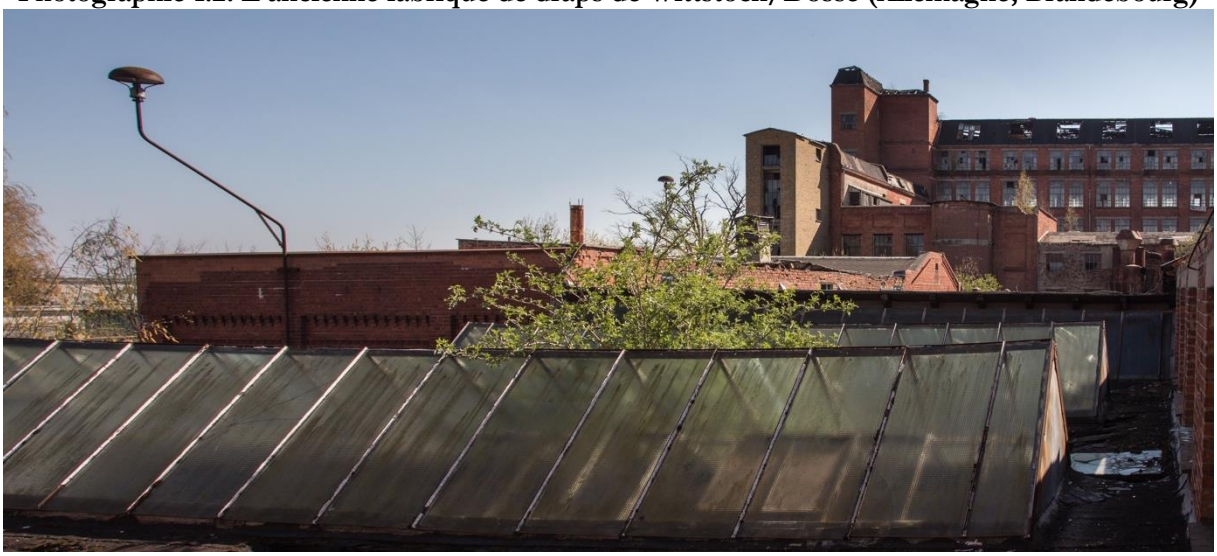
[4] Version originale : "landscapes of consumption and devastation"

Photographie 1.1. L'ancien carreau de mine de la fosse n°6 d'Haisnes (Pas-de-Calais)

Ouvert en 1861, le puit d'extraction de la fosse n°6 reste en activité jusqu'en 1936, puis sert à l'aérage du puit de la fosse n°13 d'Hulluch jusqu'en 1955. Il est remblayé en 1959, mais les bâtiments du carreau de mine subsistent jusqu'à aujourd'hui. Sa désaffectation relève d'abord des réorganisations internes au bassin minier du Nord-Pas-de-Calais, avant que l'ensemble de ce dernier ne soit victime du déclin de l'industrie minière française. Inscrit aux monuments historiques en 2004, le site appartient au périmètre classé au patrimoine mondial de l'Unesco en 2012.

Source : A. Le Gallou, 2018

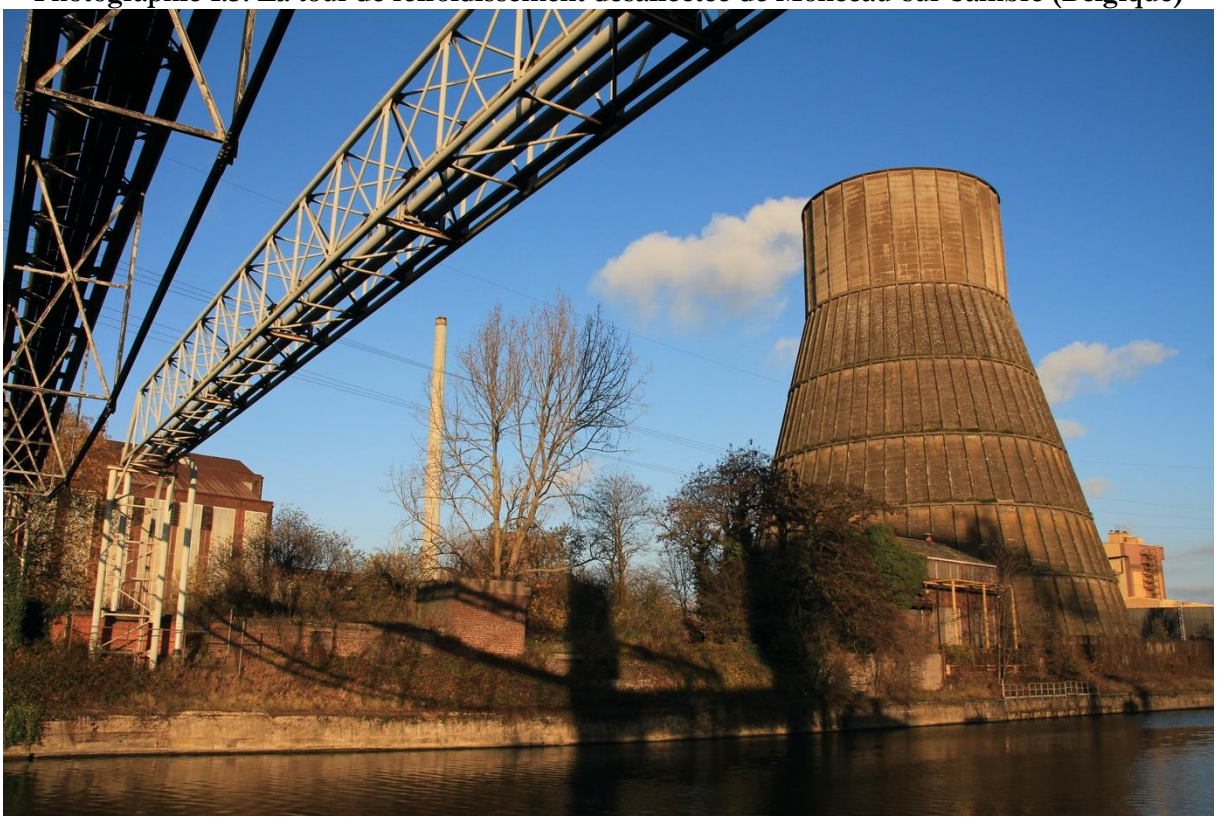
Photographie 1.2. L'ancienne fabrique de draps de Wittstock/Dosse (Allemagne, Brandebourg)



L'ancienne usine de drap Friedrich Paul, reconvertie en usine de meubles pendant la période de la RDA, fut rachetée par un investisseur privé à la réunification, puis laissée à l'abandon à partir de 1995. Elle fait partie des nombreux sites industriels est-allemands à n'avoir pas survécu à la disparition des structures économiques et politiques de la RDA. Après plus de vingt ans d'abandon, la municipalité de Wittstock/Dosse entreprend depuis 2020 sa reconversion en un site consacré à l'éducation.
Source : A. Le Gallou, 2019

Au-delà de ces recompositions structurelles de grande ampleur, d'autres paramètres économiques plus contextuels peuvent justifier des mutations productives et spatiales à une échelle plus fine. L'épuisement de ressources localisées dont l'exploitation est spatialement contrainte en est un. L'île japonaise de Gunkanjima, entièrement consacrée à l'exploitation d'une mine de charbon à partir du milieu du 19ème siècle, est ainsi laissée à l'abandon en 1974 en raison de l'épuisement progressif du gisement auquel s'ajoute un changement de politique énergétique gouvernementale qui privilégie désormais le pétrole au charbon (De Tocqueville, 2016). À cet égard, la prise en compte accrue des enjeux environnementaux, notamment dans les pays des Nords, peut également favoriser la fermeture de certains sites industriels (photographie 1.3.). L'abandon progressif de la ville de Kolmanskop (Namibie), né en 1908 de l'exploitation d'une mine de diamant, fait quant à lui suite à la découverte de gisements plus intéressants au sud de l'implantation initiale (Kohl & Schoeman, 2004). Si les abandons consécutifs à la désindustrialisation occupent une place importante dans les analyses scientifiques comme dans les discours médiatiques et les productions artistiques, le processus est parfois la conséquence de phénomènes économiques liés à la tertiarisation et à la financiarisation de l'économie. La crise immobilière de 2008 a ainsi provoqué une explosion du délaissement résidentiel dans le sud des États-Unis (Nussbaum, 2019), tandis que l'intense spéculation immobilière aboutit dans le contexte chinois à la multiplication de villes qualifiées de « fantômes » tant elles semblent surdimensionnées au regard de leur nombre d'habitants. Les constructions abandonnées avant même d'avoir été achevées procèdent de la même dynamique (Arboleda, 2017b; Audin, 2017).

Photographie 1.3. La tour de refroidissement désaffectée de Monceau-sur-Sambre (Belgique)



Construite en 1921, la tour de refroidissement de l'ancienne centrale à charbon Electrabel à Monceau-sur-Sambre, commune limitrophe de Charleroi, a fermé en 2007 avec l'ensemble du site industriel. Celui-ci était alors responsable à lui seul de 10% des émissions de CO2 de la Belgique, raison pour laquelle il a cessé ses activités. L'ancienne tour de refroidissement est aujourd'hui l'un des sites d'urbex les plus prisés de Belgique.
Source : A. Le Gallou, 2017

À cette dimension économique essentielle s'articulent souvent des dynamiques démographiques et sociales. Le phénomène de la décroissance urbaine manifeste bien le caractère systémique des facteurs de l'abandon à l'échelle de quartiers, voire d'agglomérations entières : s'y conjuguent des aspects économique (perte d'emplois), démographique (baisse de la population), social (pauvreté, chômage) et fiscal (affaiblissement des revenus des municipalités, endettement). La « spirale du déclin » (Florentin, 2016) nourrie par le renforcement mutuel de ces dynamiques se manifeste dans l'espace urbain par une multiplication des friches, l'abandon devenant alors un marqueur spatial de la décroissance. À l'échelle globale, ce processus peut être interprété comme un corollaire des dynamiques de mondialisation et de métropolisation : la décroissance concernerait des villes que leur faible capacité de polarisation exclut des espaces bénéficiant de ces dynamiques. Selon les contextes géographiques, la décroissance urbaine fait néanmoins intervenir des combinaisons de facteurs distinctes. Dans le cas de la *Rust Belt* nord-américaine, qui concentre un nombre significatif de ces villes rétrécissantes (*shrinking cities*), les effets de la désindustrialisation s'ajoutent à ceux de la suburbanisation. À la disparition de sites industriels qui structuraient des économies locales peu diversifiées répond la migration des populations, des emplois et des services vers les périphéries urbaines, accentuant les difficultés des villes-centres. Les analyses portant sur le rétrécissement urbain (*Stadtschrumpfung*) propre aux villes d'ex-RDA se sont quant à elles concentrées sur la variable démographique et sur les effets de la perte de fonctions urbaines

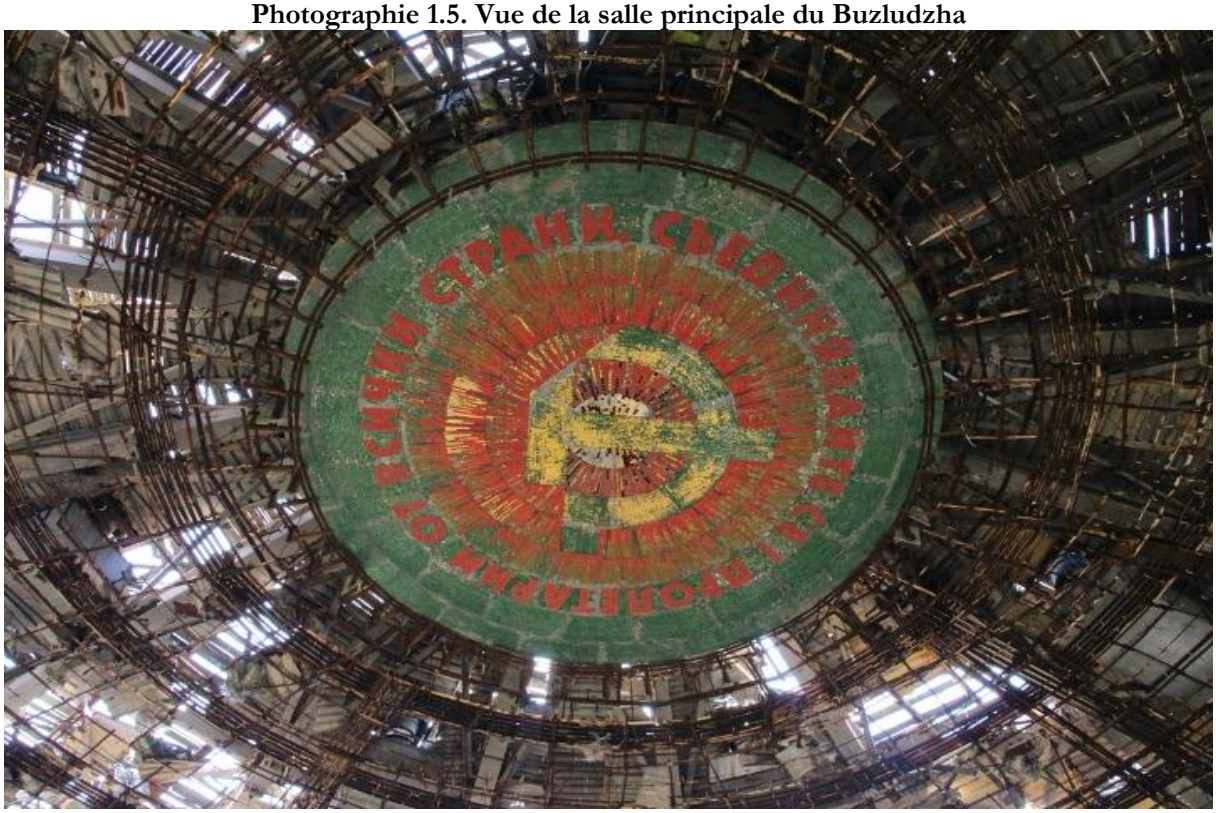
consécutive à la réunification (Roth, 2011), tandis que la décroissance urbaine japonaise est abordée au prisme du vieillissement de la population (Buhnik, 2010). Dans tous les cas, la multiplication des friches dans les paysages urbains apparaît comme une conséquence spatiale d'une décroissance multifactorielle dont les causalités sont systémiques.

À ces différents facteurs se substitue ou s'articule parfois une dimension politique. Les changements de régime politique manifestent particulièrement bien la dimension à la fois matérielle et symbolique de l'abandon : il ne s'agit souvent pas tant d'adapter la forme à la fonction que d'affirmer une rupture avec le régime antérieur et ses hauts-lieux. Les pays qui ont connu la transition post-socialiste après la chute de l'URSS en 1991 en sont des exemples éloquents. Ainsi Berlin, ancienne capitale de la République Démocratique Allemande, a-t-elle subi un « effacement des traces » (Combe et al., 2009) systématique de la RDA après la Chute du Mur, effacement perceptible dans toute l'ex-Allemagne de l'Est (Offenstadt, 2018a, 2019) et dont l'une des modalités est l'abandon des lieux associés au régime déchu. En Bulgarie, le Buzludzha, imposant centre de congrès du Parti Communiste bulgare perché sur un sommet du Grand Balkan, fut quant à lui abandonné en 1991 dix ans seulement après son inauguration (Minard, 2018) (photographies 1.4. et 1.5.).

Photographie 1.4. Le Buzludzha, ancienne Maison du Parti Communiste bulgare

Inauguré en grande pompe en 1981, le Buzludzha devint obsolète dix ans plus tard à la chute du régime. Longtemps laissé à l'abandon, cet héritage encombrant pour la Bulgarie post-communiste fait depuis quelques années l'objet d'initiatives de préservation (Minard, 2018).
Source : A. Le Gallou, 2017

Photographie 1.5. Vue de la salle principale du Buzludzha



La mosaïque qui orne le plafond de l'auditorium du Buzludzha représente le marteau et la faucille communistes accompagnés du slogan « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ».
Source : A. Le Gallou, 2017

Au-delà des ruptures nettes que constituent les changements de régime politique qui impliquent souvent une évolution brutale de tout un réseau de lieux symboliques, évolution qui charrie son lot d'abandons, les fluctuations géopolitiques locales peuvent également favoriser l'abandon de certains espaces dans la mesure où les conditions politiques de leur appropriation ne sont plus réunies. Dans le contexte chinois, Judith Audin montre ainsi comment un ambitieux projet d'aménagement destiné à renouveler l'image de Datong, ville de la province du Shanxi connue pour son industrie du charbon, s'est enlisé pour aboutir à une forme spécifique d'abandon (celui de lieux inachevés) à la suite d'un changement de maire en 2013 (Audin, 2017, 2019). De manière générale, les choix politiques mis en œuvre dans différents domaines à l'échelle locale jouent un rôle dans l'ampleur et la rapidité des dynamiques d'abandon. À Détroit, le double effet de la désindustrialisation et de la suburbanisation a ainsi été accentué par un racisme institutionnalisé (Sugrue, [1996] 2014) ayant conduit au renforcement de la ségrégation résidentielle et de la fragilisation socio-économique de la ville-centre. La variation des réponses locales à la décroissance urbaine constitue également un facteur de diversité dans l'évolution de dynamiques d'abandon (Dewar et Thomas, 2012).

En définitive et quelle(s) que soi(en)t leur(s) cause(s), les processus d'abandon révèlent tous une inadéquation, à un moment donné, entre les modalités d'appropriation d'un espace et le contexte social, économique, politique ou encore culturel dans lequel il s'inscrit. Ce décalage suscite une désappropriation plus ou moins brutale des espaces considérés, renvoyant à la phase de « déterritorialisation » identifiée par Raffestin (2012). C'est également un indicateur des mutations que connaissent les sociétés et de la manière dont celles-ci s'inscrivent dans l'espace. En cela, l'abandon ne se réduit pas à un délaissement passif résultant mécaniquement d'évolutions structurelles, mais il est aussi le produit de stratégies d'acteurs à plusieurs échelles. Étudier l'abandon implique donc de s'interroger sur le rôle des différents acteurs dans sa production, ce qui permet d'en nuancer la dimension de désappropriation.

1.2.2. Entre désinvestissement et appropriation de l'espace : l'abandon comme produit de stratégies d'acteurs

S'il peut être tentant d'envisager l'abandon comme une disparition des acteurs, il semble plutôt exprimer une modalité parmi d'autres de leurs rapports à l'espace. Il y a parfois dans l'abandon non pas un mouvement de déterritorialisation radical, mais davantage l'expression d'une tension entre différents modes et différents degrés d'appropriation de l'espace. Il est donc essentiel de considérer le rôle des acteurs dans les processus d'abandon, dont plusieurs auteurs ont montré qu'ils pouvaient être le produit de stratégies à différentes échelles.

Dans le contexte contemporain où domine à l'échelle mondiale un système économique capitaliste, l'abandon peut être analysé comme l'une des faces de stratégies d'accumulation fondées sur la mobilité du capital et l'orientation des investissements là où ils sont les plus rentables. On peut y voir une manifestation spatialisée de la destruction créatrice théorisée par Schumpeter (1942). L'expression rend compte de l'interprétation des cycles économiques par l'introduction d'innovations qui constituent des ruptures et alimentent une mutation constante des structures

économiques. Lors de chaque cycle, la phase de croissance consécutive à l'introduction d'une innovation est caractérisée par une création d'activités et d'emplois plus importante que les destructions suscitées par l'obsolescence de certaines entreprises et de certains secteurs face à l'innovation. Lui succède ensuite une phase de récession pendant laquelle les destructions l'emportent sur les créations, avant qu'une nouvelle innovation ne relance la croissance. La dimension spatiale de cette articulation entre destruction et création est résumée par la formule de David Harvey : « le capital crée et détruit son propre paysage[5] » (1989a : 190). Considérant que l'analyse géographique est essentielle à la compréhension des logiques capitalistes, Harvey utilise la notion de *spatial fix*[6] pour désigner l'expansion géographique du capitalisme nécessaire à la résorption des crises dues à la surproduction (1982, 2001). Il y voit « l'une des contradictions centrales du capital : qu'il ait à bâtir un espace fixe (ou « paysage ») nécessaire à son propre fonctionnement à un certain moment de son histoire pour devoir ensuite détruire cet espace (et dévaluer l'essentiel du capital qui y avait été investi) afin de laisser la place à un nouveau *spatial fix*[7] » (2001 : 25). Analysée au prisme de ces réflexions, la géographie des espaces en friche révèle les spatialités du mode de production capitaliste et leurs temporalités. Les friches, espaces investis puis délaissés par le capital, donnent finalement à voir une géographie du désinvestissement guidée par les tensions contemporaines entre l'ancrage spatial qui définit les lieux (*place*) et la mobilité incarnée par des marchés (*market*) qui s'affranchissent de plus en plus des contraintes d'une localisation pérenne (Zukin, 1991). Dans ce contexte, la délocalisation des activités productives à l'origine d'abandons massifs ne résulte pas d'une tendance inéluctable, mais des choix cumulatifs opérés par des acteurs variés à différentes échelles. L'exemple de la désindustrialisation de Détroit, développé dans le chapitre 2, montre bien le rôle essentiel des décisions combinées des acteurs politiques et économiques tant au niveau de l'État fédéré que de l'État du Michigan, de l'aire métropolitaine de Détroit et de la municipalité.

L'abandon (apparent) peut par ailleurs manifester une forme d'appropriation voire constituer un préalable nécessaire à la revalorisation d'un espace donné. On a ici affaire à la catégorie des friches instrumentalisées ou spéculatives (Janin et Andres, 2008). À partir des cas de Chicago et de Houston, Florence Nussbaum montre que l'abandon peut être produit et alimenté par des stratégies d'investissement prédatrices dont les modalités sont propres aux quartiers en déclin (Nussbaum, 2019)[8]. L'abandon constitue dès lors un investissement rentabilisé soit par une

[5] Version originale : "capital creates and destroys its own landscape"

[6] Je garde ici à dessein la version originale de l'expression car la traduction en est délicate. Harvey lui-même souligne l'ambiguïté du terme *fix* et les contresens sur son analyse qui en ont résulté. *To fix* peut signifier « fixer » au sens de maintenir quelque chose en un lieu donné ; il y a l'idée d'une permanence, d'une stabilité de l'ancrage spatial. L'expression peut également prendre le sens de « réparer, trouver une solution à » ; elle implique là aussi l'idée d'une stabilité mais cette fois celle d'un fonctionnement et non d'une localisation. Harvey insiste quant à lui sur un troisième sens, dérivé du second, qui correspond au *fix* des toxicomanes, autrement dit à leur « dose ». Si cela relève également du registre de la solution à un problème, cette solution relève du court terme et son effet ne peut être que temporaire. C'est en ce sens qu'Harvey parle de *spatial fix*, déplacement géographique des capitaux nécessaire à la survie du capitalisme que l'on pourrait presque traduire par la « dose » ou le « shoot d'espace » qui doit être sans cesse renouvelé(e) pour satisfaire aux besoins du système (Harvey, 2001).

[7] Version originale : "one of the central contradictions of capital: that it has to build a fixed space (or "landscape") necessary for its own functioning at a certain point in its history only to have to destroy that space (and devalue much of the capital invested therein) at a later point in order to make way for a new "spatial fix""

[8] Florence Nussbaum distingue l'abandon qu'elle envisage dans son sens légal (situations où le propriétaire renonce à son droit de propriété) et le délaissement qu'elle assimile à la suite de Jason Hackworth (2014) à un abandon

exploitation rentière intensive consistant à ne pas entretenir une propriété occupée par des locataires pour maximiser les revenus locatifs, soit par la revente immédiate (avec réalisation d'une plus-value) de propriétés délabrées acquises à bas coûts. Dans les quartiers concernés, ces pratiques contribuent à une dévalorisation symbolique alimentée par l'ampleur de la vacance et du délabrement ; cela dissuade d'éventuels propriétaires-occupants au profit des spéculateurs, accentuant en retour la dynamique de dégradation. L'abandon est ici clairement le produit de stratégies d'acteurs qui peuvent elles-mêmes être favorisées ou contraintes par l'action indirecte d'autres acteurs, notamment politiques. Certains auteurs ont ainsi montré que ce type de pratiques pouvait être favorisées par des cadres législatifs complaisants (Dewar et al., 2015).

L'abandon peut donc représenter un réel investissement et devenir une modalité d'appropriation de l'espace à part entière. Le redéveloppement du District de Détroit est un exemple de ce type de stratégies. Lancé en 2013, ce projet concerne une zone de 88ha et 50 *blocks* située entre les quartiers de Downtown et de Midtown, épicentre de la revitalisation urbaine de Détroit. Il est porté par la famille Ilitch[9] qui affiche alors l'ambition de transformer cette zone en déshérence en un quartier attractif consacré au sport et au divertissement. La pièce maîtresse du dispositif est la Little Caesar's Arena, salle omnisport de 20 000 places inaugurée en 2017 où se produisent les Detroit Pistons et des Red Wings (respectivement équipes de basketball et de hockey sur glace de Détroit). Autour de cette nouvelle centralité urbaine doivent se développer boutiques, restaurants, bars, bureaux et espaces résidentiels. Au-delà des critiques soulevées par l'importance des aides consenties par la municipalité et par les retombées incertaines pour la ville, la stratégie de spéculation utilisée pour faciliter les acquisitions foncières a été pointée du doigt. Ilitch est accusé d'avoir mis en œuvre à partir de la fin des années 1990 une stratégie d' « abandon délibéré » (*dereliction by design*) (Perkins, 2017) consistant à acquérir des propriétés dans cette zone pour les laisser se dégrader, favorisant ainsi la baisse des valeurs foncières et l'apparition d'une « zone morte du redéveloppement » (*redevelopment dead zone*) (*ibid.*). Cela lui a ensuite permis d'y acheter davantage de terrains à bas prix, tout en obtenant d'importantes subventions publiques pour le redéveloppement du quartier. Outre les 398 millions de dollars issus des impôts, la municipalité a ainsi consenti d'importants cadeaux fonciers en cédant trente-neuf terrains pour la somme d'un dollar à Ilitch Holdings, en plus d'arrangements avec les règles d'urbanisme locales. L'abandon est donc ici paradoxalement une modalité d'appropriation de l'espace dans la mesure où il représente une étape cruciale permettant la dévaluation nécessaire à la mise en œuvre et à la légitimation du projet de réhabilitation. Il doit donc être envisagé comme un processus activement produit et non comme un délaissement passif (Akers, 2013a, 2013b, 2017). S'il peut se produire à l'échelle individuelle d'un propriétaire comme à l'échelle collective des décisions politiques, c'est bien l'imbrication des deux qui permet de comprendre ces dynamiques. Les abandons individuels s'inscrivent en effet dans des logiques économiques, sociales et politiques collectivement produites et qui contribuent à déterminer et à motiver les décisions individuelles.

fonctionnel, autrement dit à une situation où le propriétaire cesse d'assumer les devoirs liés à sa fonction sans pour autant avoir l'intention de renoncer à son droit de propriété.

[9] Le milliardaire Mike Ilitch, décédé en 2017, était l'un des investisseurs les plus influents de Détroit. Il y possédait les franchises sportives locales des Red Wings (hockey sur glace) et les Tigers (baseball) ainsi que de nombreuses propriétés. Il était également le fondateur de la chaîne de pizzerias Little Caesar's. À sa mort, sa femme et ses enfants ont repris la gestion des entreprises du groupe Ilitch.

Ces réflexions soulignent la dimension relative de l'abandon. Dès lors, il semble plus pertinent de l'envisager dans une perspective résolument dynamique comme un indice de processus d'appropriation ou de désappropriation ou, plus exactement, comme un indice de l'affaiblissement de certaines formes d'appropriation. Celui-ci ne signifie pas nécessairement la disparition des acteurs, dont les choix et stratégies contribuent au développement de formes spatiales caractéristiques des dynamiques d'abandon.

1.2.3. Du processus à l'état : friches urbaines et paysages de l'abandon

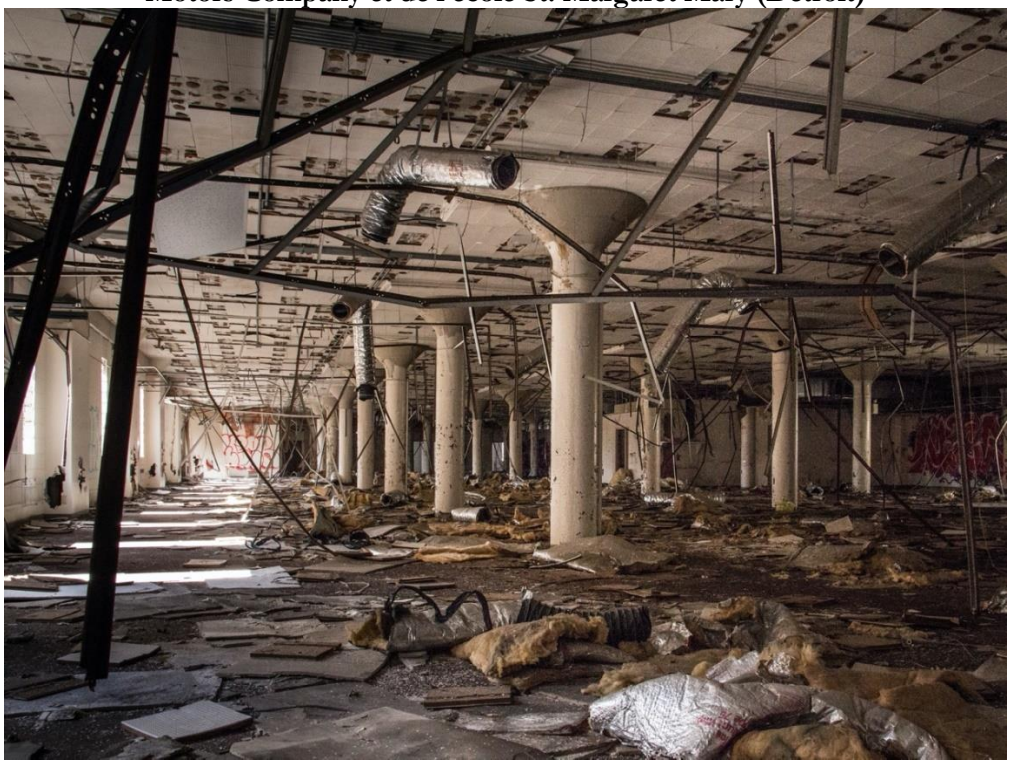
Des processus d'abandon esquissés ci-dessus naissent des espaces singuliers que l'un de mes étudiants a un jour joliment qualifiés d' « incertitudes spatiales ». L'abandon les prive en effet de la détermination – au sens de « définition », de « spécification » – que leur assurait l'appropriation : ces espaces sont dès lors définis en négatif par la privation, par ce qui n'est plus plutôt que par des qualités qui leur appartiendraient en propre. Dans son *Livre blanc* consacré aux blancs de la carte (que ceux-ci renvoient ou non à des espaces abandonnés), Philippe Vasset explore cette indétermination spatiale : le silence des cartes topographiques rend compte du caractère hybride, indéfinissable, d'espaces aux contours incertains qui se laissent difficilement catégoriser, échappant ainsi à la détermination normative de la légende cartographique (2007). Du processus d'abandon à l'état d'abandon, l'on passe ici des dynamiques géographiques aux formes spatiales qu'elles produisent et dont il convient ici d'analyser les spécificités. À quoi ressemble une friche ? Comment s'inscrit-elle, matériellement mais aussi symboliquement, dans l'espace des sociétés ?

Une friche se caractérise, on l'a dit, par la perte de sa fonction – par sa désaffectation, donc. Celle-ci se traduit d'abord, à l'échelle micro du bâtiment, par une matérialité spécifique (Edensor, 2005a, 2005b) : l'absence d'usage officiel et d'entretien favorise une dégradation du bâti souvent accélérée par les actes de vandalisme. Vitres brisées, faux-plafonds arrachés, peinture écaillée, toitures effondrées et murs recouverts de graffitis sont quelques-uns des marqueurs matériels de l'abandon et forment d'ailleurs un véritable répertoire de motifs incontournables dans l'iconographie contemporaine de la ruine (j'y reviendrai plus bas) (photographies 1.6. à 1.9.). Cette dégradation s'accompagne souvent d'une renaturation partielle du lieu ; les friches urbaines constituent d'ailleurs souvent de remarquables réservoirs de biodiversité dans des environnements par ailleurs peu propices au développement d'une faune et d'une flore riches (Gilbert, 1989 ; Whatmore et Hinchlife, 2003 ; Scapino, 2016 ; Muratet *et al.*, 2017) (photographie 1.10.). Pour qui s'y aventure (et les géographes ne sauraient se soustraire à cette réjouissante pratique du terrain), cette matérialité s'éprouve concrètement tant elle convoque immédiatement les sens. Les friches ont leurs textures, leurs odeurs, leurs paysages et leurs murmures.

Photographie 1.6. L'ancien centre de vacances syndicat est-allemand « Waldheim » à Arendsee (Allemagne)

Construit en 1928, le centre de vacances « Waldheim » situé en ex-RDA a été utilisé par le *Freier Deutscher Gewerkschaftsbund* (FDGB, Confédération des syndicats libres allemands), le syndicat des salariés est-allemands. Désaffecté en 1994, il connaît d'importantes dégradations avant d'être détruit en 2020 pour laisser place à un complexe hôtelier. Son état matériel en 2019 est caractéristique des sites longtemps laissés à l'abandon.
Source : A. Le Gallou, 2019

Photographies 1.7. et 1.8. Les espaces intérieurs très dégradés de l'ancien siège d'American Motors Company et de l'école St. Margaret Mary (Détroit)



Absence d'entretien, intempéries et vandalisme se conjuguent pour accélérer la dégradation matérielle des lieux laissés à l'abandon. À Détroit comme ailleurs, l'activité des maraudeurs de métaux (scrappers), qui récupèrent les éléments en métaux et notamment en cuivre pour les revendre, contribue particulièrement à cette dégradation.

Source : A. Le Gallou, 2018

Photographie 1.9. Graffitis et peinture écaillée dans l'ancien siège de l'American Motors Company (Détroit)

Source : A. Le Gallou, 2018

Photographie 1.10. La végétation spontanée sur le toit de la Alpenhaus de l'ancien sanatorium de Beelitz-Heilstätten (Brandebourg) : un exemple de renaturation des friches

Très endommagée par les bombardements de 1945, cette ruine a vu se développer sur son toit une véritable forêt, témoin d'une renaturation spontanée favorisée par l'absence d'entretien.
Source : A. Le Gallou, 2017

Au-delà de l'échelle micro du lieu et de sa matérialité propre, l'abandon interroge l'insertion dans l'espace environnant, de l'espace immédiat (le pâté de maison ou *block*) à l'agglomération. Le désinvestissement social se matérialise souvent par la production de discontinuités spatiales qui revêtent elles aussi une double dimension matérielle et symbolique. Il faut ici envisager la friche au regard de la notion de territoire, entendu comme espace approprié par un groupe social. Par cette appropriation appréhendée dans ses différentes modalités (politique, économique, symbolique…), le territoire devient un réseau spatialisé de significations et de valeurs au sein duquel lieux et espaces ont une fonction sociale définie (De Certeau, 1990 [1980]). L'abandon entre dès lors en tension avec cette « sémiotisation de l'espace » (Raffestin, 1986) qui constitue une mise en ordre matérielle et discursive de l'espace. Les approches critiques soulignent l'irruption d'un désordre polysémique (*disordering*[10]) que représentent les ruines contemporaines au sein d'un espace urbain hautement régulé (Edensor, 2005a, 2005b ; Garrett, 2014). Selon Pétursdóttir et Olsen, « dans leur état d'abandon, les objets sont libérés à la fois du carcan que constitue la valeur d'usage et des restrictions esthétiques et des régimes d'ordre qu'implique l'entretien humain[11] » (2014b : 17). En

[10] Il est difficile de rendre compte en français de la richesse du terme *disorder*, dont les différents sens semblent tous s'appliquer dans le cas présent. Si *disorder* signifie *désordre* au sens matériel et au sens politique (on peut alors le traduire par *émeute* ou *trouble*), il désigne également une pathologie, notamment dans le domaine psychique (on le traduit alors également par *trouble*). Il me semble que l'analyse critique des ruines contemporaines articule ces trois acceptions : ces espaces représentent à la fois un désordre matériel du fait de la dégradation des lieux, un désordre politique lié à leur potentiel subversif et une pathologie au sens de déviance par rapport à une norme dominante.

[11] Version originale : "In their abandoned state, things are released both from the enchainment of use value and the aesthetic restrictions and regimes of order that come with human care"

cela, la friche échappe au dispositif spatial et peut constituer une discontinuité matérielle (la matérialité spécifique évoquée plus haut rappelle son exclusion hors du champ de l'espace socialement pratiqué) et symbolique (l'indétermination du lieu abandonné rend délicate l'assignation d'un sens et introduit une forme d'inconfort dans notre interprétation des lieux). Les formes spatiales de l'abandon se caractérisent ainsi par cette discontinuité qu'elles instaurent, à des degrés variables, avec l'espace environnant. En ce sens, l'abandon semble fragiliser l'intégration des lieux qu'il concerne à ce réseau de sens et de pratiques qu'est le territoire. Cela se traduit par un rapport ambivalent à la clôture spatiale et, par conséquent, par un régime de visibilité variable. L'abandon se manifeste parfois par un affaiblissement voire une disparition des dispositifs de clôture de l'espace et de contrôle d'accès (dégradation du bâti, disparition des portes et fenêtres, disparition du contrôle humain) : l'accès en est alors paradoxalement facilité alors même qu'il n'a plus de raison d'être. Inversement, les lieux abandonnés font parfois l'objet d'un effort de clôture et de contrôle visant à en empêcher l'accès et qui manifeste déjà une forme d'appropriation par la sécurisation du site. Le passage de l'un à l'autre marque souvent des étapes dans la réappropriation des lieux. La discontinuité spatiale que constituent les friches est ainsi parfois rendue extrêmement visible, parfois au contraire soustraite aux regards ; ou, plutôt, elle est toujours rendue visible, que ce soit par un affaiblissement manifeste des limitations d'accès matérielles ou par la présence visuelle des dispositifs de clôture (photographies 1.11.)

Photographies 1.11. Les friches urbaines entre accessibilité et sécurisation

(A) Le sanatorium désaffecté de Grabowsee (Oranienburg, Allemagne) fait l'objet d'une sécurisation manifestée ici par la combinaison d'une clôture, de barbelés, de panneaux d'avertissement bilingues et d'un local mobile dédié à la sécurisation du site (2018).

(B) Un hôtel désaffecté à proximité immédiate de l'ancienne gare Michigan Central Station (Détroit) sécurisé par une condamnation de ses accès (2015).

(C) Non sécurisé, l'ancien siège de l'American Motors Company (AMC) est ouvert à tous vents, ce que symbolise la guérite auparavant dédiée au contrôle des accès et désormais désaffectée (2018).

(D) Abandonné en 2009, l'Eastown Theater de Détroit ne faisait l'objet d'aucune sécurisation peu de temps avant sa démolition en 2015.

Source : A. Le Gallou, 2015 (B et D) et 2018 (A et C)

Cette discontinuité constitutive de la friche participe d'une marginalité qui associe des dimensions sociales et spatiales fortement interdépendantes (Edensor, 2005a ; Bachimon, 2014). D'un point de vue spatial, les processus d'abandon contribuent à la production d'espaces marginaux caractérisés par l'affaiblissement de leur intégration à un système spatial plus vaste, quelle qu'en soit l'échelle. Ils constituent souvent des angles morts des pratiques et des représentations collectives de l'espace urbain, les caractéristiques négatives qui leur sont communément associées les reléguant ainsi aux marges de l'espace pratiqué et investi – et ce quelle que soit leur localisation relative au sein de l'espace urbain : la *Haus der Statistik*[12] de Berlin a ainsi longtemps constitué un lieu abandonné hypercentral par sa situation au cœur de la ville, mais néanmoins marginal en termes d'appropriation collective. Cette marginalité spatiale est souvent associée à une marginalité sociale. Les friches urbaines sont des théâtres privilégiés d'activités qualifiées de déviantes et parfois illégales (Edensor, 2005a ; Bachimon, 2014) : vol des matériaux

[12] Située à proximité immédiate d'Alexanderplatz dans l'hypercentre berlinois, la Haus der Statistik est l'ancien siège de la direction centrale de la statistique (Staatlichen Zentralverwaltung der Statistik) de la RDA. Après la réunification et jusqu'en 2008, elle est occupée par le *Bundesbeauftragte für die Unterlagen des Staatssicherheitsdienstes der ehemaligen Deutschen Demokratischen Republik* (organe fédéral chargé de la gestion des archives de la Stasi). Depuis, le bâtiment est inoccupé.

restants, squat, deal, trafics en tout genre, prostitution ou encore graffiti sont autant de pratiques transgressives (Cresswell, 1996) volontiers associées aux friches urbaines. Pour cette raison, ces espaces sont souvent perçus comme des nuisances par les pouvoirs publics.

Si l'on observe des caractéristiques communes, il faut également souligner la diversité des formes spatiales de l'abandon ; on peut ici préciser ce point esquissé au début de cette section. Les friches urbaines diffèrent d'abord par leurs échelles : l'abandon peut être ponctuel et se limiter à un lieu donné tout comme il peut prendre une forme plus étendue. Les exemples du premier cas de figure sont nombreux et spatialement peu discriminants : on peut observer des friches ponctuelles dans des contextes géographiques variés, où elles peuvent relever de causes tout aussi diverses. Dans le second cas, l'abandon est souvent constitutif des paysages urbains des villes en décroissance parfois qualifiées de « villes perforées » (Lütke-Daldrup, 2001) par les discontinuités qu'il matérialise. Le nombre et l'ampleur des friches dans l'espace urbain peut devenir un élément de définition de ces villes, à tel point que l'on peut alors parler de véritables paysages de l'abandon[13]. Si Détroit en constitue un exemple éloquent, c'est également le cas de nombreuses villes moins médiatiques de la *Rust Belt* états-unienne, à l'image de Youngstown (Ohio), Flint (Michigan) ou encore Gary (Indiana), mais aussi – pour des raisons différentes – de l'ancien bloc soviétique. À un degré supérieur encore, les villes dites « fantômes » sont emblématiques de l'omniprésence d'un abandon qui devient ici le critère même de leur qualification et de leur classification. C'est le cas de Prypiat (Ukraine), de Gunkanjima (Japon) et de Pyramiden (Norvège). Les formes spatiales de l'abandon se distinguent donc d'abord par leur échelle, entendue à la fois de manière absolue comme étendue occupée par les espaces abandonnés et de manière relative comme proportion qu'ils représentent au sein d'un espace urbain de référence. Elles diffèrent ensuite par leur localisation à l'échelle intra-urbaine comme à plus petite échelle et par les contextes géographiques dans lesquelles elles s'insèrent, qui déterminent en partie leur perception sociale et leur traitement. Les enjeux attachés à une friche ne sont pas les mêmes selon que sa localisation est centrale ou périphérique, selon le profil social, économique et démographique de l'espace dans lequel elle s'insère et, en un mot, selon les perspectives de valorisation qu'offre sa localisation. À plus petite échelle, le contexte culturel peut également jouer un rôle ; les travaux de Judith Audin montrent par exemple que, dans le contexte chinois, les friches urbaines sont beaucoup moins investies par des usages alternatifs qu'en Europe (2017). Elles se distinguent également par leurs temporalités, de la vacance temporaire à des abandons de plusieurs décennies comme c'est le cas par exemple de l'ancienne usine automobile Packard Plant à Détroit. Enfin, on peut observer différents degrés d'abandon, souvent en lien d'ailleurs avec la durée de vie des friches : certaines sont désaffectées mais sont néanmoins entretenues par leur propriétaire, tandis que d'autres connaissent une désappropriation plus globale associant perte de fonction, dégradation matérielle et désengagement du propriétaire. On voit dès lors que la compréhension de la notion d'abandon comme *désaffectation* n'est pas entièrement satisfaisante et ne permet pas de rendre compte de la diversité des formes produites. La deuxième partie de ce chapitre en propose une approche plus englobante sur la base d'une combinaison de cinq critères.

[13] Je reprends ici le titre de l'ouvrage de sociologie *Landscapes of Abandonment* de Roger A. Salerno (2003). L'auteur y mobilise cependant le concept de *paysage* en un sens figuré et ne s'en saisit pas pour proposer une analyse géographique de ces paysages de l'abandon.

Si les friches urbaines sont souvent synonymes de dégradation, de discontinuité et de marginalité, ces contraintes peuvent parfois être envisagées comme des ressources par des acteurs publics comme privés qui y voient des opportunités d'aménagement et de développement urbain. Du temps de veille à l'après-abandon, la section suivante précise la nature de ces enjeux.

1.3. Entre contraintes et potentialités, des enjeux d'aménagement et de développement urbain

1.3.1. Les friches urbaines, des entre-deux spatiaux pour un entre-deux temporel : l'importance du temps de veille

Si les friches expriment la « fin d'une territorialité spécifique, la disparition de relations et d'interrelations » (Raffestin, 2012), cette disparition s'inscrit selon Raffestin dans un cycle de territorialisation-déterritorialisation-reterritorialisation qui invite à envisager l'épaisseur temporelle de la friche en tenant compte de l'avant et surtout de l'après-friche. De fait, l'abandon semble n'être jamais total ou, en tout cas, ne jamais l'être longtemps, dans la mesure où il constitue la condition de possibilité d'émergence de nouvelles formes de réappropriation des lieux. Celles-ci sont indissociables du « temps de veille » (Andres, 2006 ; Andres et Ambrosino, 2008) qui se déploie entre l'abandon d'un espace et l'élaboration d'un projet planifié de réutilisation. Andres distingue en effet trois phases : celle de l'apparition de la friche, celle de son temps de veille et celle du projet préalable à sa réutilisation planifiée (2006). Certains chercheurs y ajoutent le temps de la friche reconvertie (Lotz-Coll, 2017). Caractérisée par l'indétermination fonctionnelle (et, parfois, juridique), cette phase de transition qu'est le temps de veille fait de la friche un entre-deux spatial et temporel dans les dynamiques d'évolution urbaine. La durée de cette période est très variable. S'il ne dure parfois que quelques mois, ce temps de latence peut s'étirer sur plusieurs décennies en raison de différents types d'obstacles à la reconversion des terrains et/ou des bâtiments. C'est le cas pour l'ancienne gare Michigan Central Station de Détroit ou pour la fabrique de glace désaffectée Eisfabrik à Berlin. La prise en compte des différentes temporalités qui s'expriment dans les trajectoires des espaces en friche est alors importante pour l'analyse des réappropriations que connaissent ces espaces, car leur nature et le rôle qu'elles jouent dans la reconversion des lieux dépendent en partie de ce paramètre temporel.

Ces formes d'appropriation développées pendant le temps de veille profitent d'une certaine « permissivité sociale, économique et culturelle » (Andres, 2006) caractéristique de cette phase de transition. En effet, celle-ci se distingue souvent par le retrait momentané des propriétaires et des pouvoirs publics et l'affaiblissement consécutif des dispositifs de régulation spatiale. Cela favorise l'entrée en jeu d'acteurs informels qui profitent de cette latence pour réinvestir ces espaces (Groth et Corijn, 2005), dans lesquels ils trouvent un cadre spatial propice au développement d'usages alternatifs dont la nature comme le statut réglementaire sont variés. Les motivations à l'origine de ces usages sont diverses : « modes de vie marginaux, économies informelles, expérimentations artistiques, transformation délibérément inclusive de l'espace public permettant une égalité d'accès

ou de représentation ou un degré élevé d'ouverture sociale et culturelle[14] » (Groth et Corijn, 2005 : 503). J'en esquisse ici une rapide typologie destinée à donner un aperçu global de la diversité des formes de réappropriations des espaces en friche dans lesquelles s'inscrivent l'exploration urbaine et ses déclinaisons touristiques qui font l'objet de ce travail.

En raison de la moindre régulation dont elles font l'objet, les friches sont d'abord des espaces propices au développement d'activités illégales allant du dépôt de déchets non autorisé[15] aux activités criminelles en passant par les petits trafics ou la prostitution (Edensor, 2005a ; Bachimon, 2014). À Détroit, par exemple, la presse locale relaie régulièrement ce type de faits divers ayant pour cadre les lieux abandonnés de la ville[16]. Ce type d'usages constitue l'une des raisons pour lesquelles les friches urbaines peuvent être assimilées à des nuisances urbaines par des acteurs publics soucieux de limiter les problèmes inhérents (Association des Communautés Urbaines de France, 2010 ; AUCAME, 2016). Du fait de l'absence temporaire de fonction et du fréquent affaiblissement des dispositifs de contrôle et de clôture de l'espace, les friches présentent également des caractéristiques particulièrement favorables à leur appropriation à des fins résidentielles par des pratiques de squat. Celles-ci sont elles-mêmes diverses et articulent de manière variable plusieurs motifs. Il n'est pas utile dans le cadre de ce travail d'entrer dans le détail des différentes typologies proposées en la matière (Bouillon, 2009 ; Pruijt, 2013)[17], mais l'on peut distinguer à la suite de Thomas Aguilera et Florence Bouillon les squats d'habitation et les squats militants. Dans le premier cas, le squat répond à une nécessité économique dans des contextes urbains où les prix immobiliers rendent le logement dans le secteur conventionnel inaccessible à une partie de la population ; dans le second, il constitue une forme de résistance à un mode de production de l'espace fondé sur la propriété privée et une revendication en acte du droit à la ville (Aguilera et Bouillon, 2013). Loin d'être un usage exclusif, le squat peut s'articuler à d'autres formes d'appropriation des friches, notamment dans le domaine artistique (Grésillon, 2011 ; Prieur, 2015). Articulant usage résidentiel, créatif et d'exposition, les friches artistiques ont été abondamment documentées en géographie, les artistes étant souvent présentés comme des « dé-fricheurs » (Vivant, 2009) par excellence. Si un premier degré d'investissement artistique peut être repéré à travers la pratique du graffiti, que l'on observe dans toutes les friches pourvu qu'elles ne soient pas totalement inaccessibles, ces espaces sont parfois investis par l'art de manière plus pérenne et approfondie. Il peut s'agir d'appropriations individuelles ou collectives, plus ou moins durables, permettant aux artistes d'accéder à des espaces de résidence et/ou de création et/ou d'exposition. Camille Boichot souligne à cet égard la diversité de ces appropriations artistiques des friches : loin de suivre des modèles préétablis, elles relèvent plutôt de pratiques individuelles variant en fonction des caractéristiques du bâti, du contexte urbain et des besoins et moyens de l'artiste (2012). Les exemples de ce type d'usages sont légion. Citons, sur les deux terrains d'étude, le *Tacheles* de Berlin,

[14] Version originale : "marginal lifestyles, informal economies, artistic experimentation, a deliberately open transformation of public space allowing for equal access and equal representation or a high degree of social and cultural inclusion"

[15] Pour une approche photographique de cette première catégorie, voir la série « Shipwrecks » de l'artiste Scott Hocking, originaire et résident de Détroit : https://www.scotthocking.com/shipwrecks.html (consulté le 19 mai 2021)

[16] Voir par exemple Jennifer Dickson, "Dead bodies, wild dogs, squatters in government-owned Detroit houses", 19 juillet 2017, https://eu.freep.com/story/news/local/2018/07/19/squatters-detroit-land-bank-properties/609387002/ (consulté le 19 mai 2021)

[17] Celle proposée par Hans Pruijt, qui distingue cinq catégories de squats, fait référence (Pruijt, 2013).

ruine investie en 1990 par un collectif d'artistes qui y développe un centre culturel (Grésillon, 2004) jusqu'à son évacuation en 2012, et le Heidelberg Project de Détroit, où l'artiste Tyree Guyton transforme depuis 1986 un bloc de maisons abandonnées de l'East Side en gigantesque œuvre d'art (photographie 1.12.).

Photographie 1.12. Le Heidelberg Project, une valorisation artistique des friches urbaines dans l'East Side de Détroit

Installation artistique en plein air créée à partir de maisons et d'objets abandonnés, le projet entend contribuer à la revitalisation du quartier et à l'émancipation des habitants. Après fait face à l'hostilité de la municipalité dans les années 1990, il bénéficie désormais d'un large soutien institutionnel et d'une popularité touristique certaine.
Source : A. Le Gallou, 2015

La dimension artistique est par ailleurs souvent présente dans des formes d'appropriation qui visent plus globalement à mettre en œuvre des modes alternatifs de production de l'espace urbain présentés comme plus durables, plus participatifs et moins orientés vers le profit. C'est le cas par exemple du projet développé dans l'îlot Hljómalind de Reykjavik entre 2011 et 2013 : l'aménagement de ce site hypercentral par l'entreprise propriétaire ayant été temporairement suspendu à la suite de la crise de 2008, les riverains y ont créé un espace public récréatif temporaire avec l'aval du propriétaire et de la municipalité. La reprise économique a néanmoins sonné le glas de cette expérience alternative et le retour des logiques financières incarnées par le développement d'un programme immobilier (Mermet, 2015). Enfin, parmi ces formes d'appropriation alternative propres au temps de veille, il en est une dont l'empreinte sur les lieux investis est bien moindre, mais qui m'intéresse particulièrement : l'exploration urbaine. L'analyse de cette pratique fait l'objet du troisième point de ce chapitre ; je la mentionne donc ici sans m'y attarder davantage dans l'immédiat.

En matière de statut réglementaire, si certaines réappropriations prennent la forme d'une occupation négociée avec le propriétaire des lieux, lequel peut y voir l'opportunité d'un entretien du bâtiment à peu de frais et d'une valorisation foncière ultérieure, d'autres se déploient hors de tout cadre réglementaire. Elles peuvent alors être soit combattues, soit tolérées. L'exemple de la friche de la Belle de Mai, située dans le quartier du même nom à Marseille, est emblématique du premier cas de figure. À la suite de la cessation d'activité de cette manufacture de tabac en 1990, l'association Système Friche Théâtre (SFT) s'y installe en 1992 avec l'accord de la Seita, entreprise propriétaire du site, et y développe une riche programmation culturelle avant que la friche culturelle ne soit institutionnalisée et pérennisée dès le milieu des années 1990 (Andres, 2006 ; Grésillon, 2011). À l'inverse, d'autres formes d'occupation se développent malgré l'opposition du propriétaire et sont alors considérées comme des nuisances par les acteurs publics locaux. La presse quotidienne régionale se fait régulièrement l'écho de situations de ce type[18]. D'autres sont tolérées par les propriétaires ou les pouvoirs publics malgré l'absence d'accord formel. Le statut d'une occupation au regard du droit est par ailleurs évolutif et réversible : en témoigne le cas du squat anarcho-queer-féministe *Liebig 34* situé dans le quartier de Friedrichshain à Berlin[19]. Entreprise dès la réunification allemande en 1990, l'occupation du bâtiment est partiellement légalisée peu après. Après l'échec de la tentative de rachat du site par le collectif occupant, elle fait l'objet d'un bail de dix ans concernant cette fois l'intégralité du bâtiment à partir de 2008. Ce dernier n'est cependant pas reconduit à son expiration et le squat est évacué en octobre 2020 après deux ans d'occupation illégale.

[18] Voir par exemple *Le Républicain Lorrain*, « Forbach : des aménagements pour éviter l'occupation des friches commerciales du Creutzberg », 6 juillet 2019, https://www.republicain-lorrain.fr/edition-de-forbach/2019/07/06/forbach-des-amenagements-pour-eviter-l-occupation-des-friches-commerciales-du-creutzberg, consulté le 19 mai 2021.

[19] Pour un résumé de l'histoire de ce projet alternatif, voir par exemple Runkfunk Berlin Brandenburg, « Wie das Symbolhaus "Liebig34" wurde, was es ist », 8 octobre 2020, https://www.rbb24.de/politik/beitrag/2020/10/berlin-liebigstrasse-34-liebig34-linkes-hausprojekt-.html, consulté le 19 mai 2021.

1.3.2. Des enjeux d'aménagement spécifiques : les friches comme outils de planification urbaine

Pendant un temps plus ou moins long, les friches deviennent donc des enclaves de relative liberté au sein d'un espace urbain plus régulé. Elles ne constituent cependant pas des ruptures radicales avec l'espace urbain environnant, dans la mesure où les usages qui s'y développent peuvent susciter une revalorisation symbolique des lieux, prélude à leur revalorisation foncière et à un regain d'intérêt de la part d'autres acteurs (pouvoirs publics, propriétaires des lieux, investisseurs privés). Si l'abandon procède donc d'un désinvestissement, le temps de veille relève quant à lui d'un processus de réinvestissement par lequel les espaces en friche revêtiraient une « véritable fonction sociale d'appropriation des changements sociétaux » (Janin et Andres, 2008 : 77). On assiste alors à la réaffirmation d'enjeux fonciers, économiques et politiques sur ces espaces jusqu'alors dominés par leur valeur d'usage.

Les friches urbaines soulèvent en effet des enjeux d'aménagement et de développement urbain spécifiques en raison de leurs caractéristiques. Elles peuvent d'abord être perçues comme des nuisances à plusieurs égards : verrue paysagère, facteur de dévaluation du foncier environnant, enjeux de sécurité liés à l'état matériel des bâtiments et aux usages informels qui s'y développent, problème de pollution ou encore coûts induits pour les municipalités (AUCAME, 2016). Mais elles sont également de plus en plus envisagées comme des ressources présentant de multiples intérêts (fonciers, sociaux, économiques) dans un contexte où la perception des friches et de leur place dans l'aménagement urbain a beaucoup évolué. De témoins encombrants de mutations sociales et économiques souvent subies, elles deviennent progressivement des espaces convoités dans un contexte d'affirmation des principes de la ville durable. Les modalités de leur gestion évoluent en conséquence (Janin et Andres, 2008). Alors que prévalait jusqu'aux années 1990 un traitement du seul symptôme consistant en une éradication visuelle de la friche, on observe ensuite une action sur les causes de l'abandon au moyen de tentatives de maintien des activités économiques sur les sites concernés. Enfin, les années 2000 voient l'avènement d'une approche plus intégrée visant à anticiper les mutations socio-spatiales pour réduire autant que faire se peut le temps de latence caractéristique de la friche. Cette évolution est concomitante de l'affirmation d'un urbanisme de reconquête visant à une densification de la ville et à une limitation de l'étalement urbain. Dans cette optique, les friches urbaines représentent une précieuse opportunité de reconstruction de la ville sur elle-même plutôt que d'expansion spatiale (Rey, 2012 ; Rey et Lufkin, 2016). Cette approche favorise également l'articulation des différentes échelles de l'aménagement urbain, le site ponctuel de la friche étant intégré à un projet plus large de renouvellement urbain (Chaline, 1999 ; Chasseriau, 2004). Les friches peuvent dès lors devenir de véritables outils dans les politiques d'aménagement urbain.

Si les réflexions de Janin et Andres s'appuient sur le contexte français, on peut observer un glissement similaire dans les espaces nationaux dont relèvent les terrains étudiés dans ce travail. Ainsi la reconquête des friches portuaires de Baltimore est-elle souvent citée en exemple des requalifications de centres-villes dégradés grâce à l'aménagement de nouveaux *waterfronts* à vocation récréative et commerciale (Gravari-Barbas, 1991 ; Marshall, 2001). À Détroit, l'ampleur de

l'abandon et des problèmes posés par l'omniprésence des friches (on estime qu'environ un tiers de l'espace de la municipalité est en friche) ne permet pas un traitement ponctuel mais nécessite une prise en charge globale de l'abandon comme caractéristique constitutive de l'espace urbain. Néanmoins, on y observe également des requalifications du même type : les anciennes voies de chemin de fer de la Dequindre Cut et le front d'eau (*riverfront*) anciennement industriel longeant la rivière Détroit ont ainsi été transformés en espaces de promenade urbaine. Dans le contexte allemand, les importantes emprises industrielles de la Ruhr ont par exemple également donné lieu à des traitements comparables dans une optique de redéveloppement territorial (Lusso, 2013, 2014).

L'Allemagne est d'ailleurs pionnière dans la mise en œuvre institutionnelle d'usages intermédiaires (*Zwischennutzungen*) dont la reconnaissance officielle a été favorisée, au moment de la réunification, par les immenses enjeux que soulevait la gestion du parc immobilier de l'ex-RDA dans des espaces souvent en décroissance (Oswalt et al., 2013). Ces usages intermédiaires deviennent alors un véritable outil de gestion du foncier, permettant une valorisation préalable dans l'attente de la définition et de la mise en œuvre d'un projet de requalification de long terme. Les friches urbaines constituent donc des espaces d'élaboration privilégiés de formes d'urbanisme dites temporaires ou transitoires[20] aux modalités, aux temporalités et aux acteurs adaptés aux spécificités de ce type d'espaces (IAU, 2018a, 2018b). Benjamin Pradel y voit l'expression d'un « rapprochement entre logiques événementielles et logiques urbanistiques dans les villes centres dessinant les contours d'une nouvelle forme d'action publique » (Pradel, 2008 : s.p.). Aujourd'hui largement mobilisé par les acteurs publics et privés, ce type d'urbanisme favorise par ailleurs l'implication d'acteurs issus de la société civile et habituellement éloignés des sphères de décision relatives à l'aménagement de l'espace urbain (Groth et Corijn, 2005). Exprimant la « tension inhérente à la production de l'espace, entre l'informel et le planifié » (Ambrosino et Andres, 2008 : 39), le temps de veille de la friche revêt alors une dimension politique fondamentale : il favorise l'émergence progressive d'une diversité conflictuelle de projets, d'usages et de formes d'urbanités projetés sur ces espaces. La friche constituerait ainsi une « marge de manœuvre spatiale […et] territoriale » (Janin et Andres, 2008 : 79) dont l'aménagement serait propice à l'affirmation de modes de décisions participatifs pour aboutir à une nouvelle territorialité négociée. Rien ne garantit cependant le succès de ces démarches, le rapport de force entre les acteurs restant souvent favorables aux pouvoirs publics et, surtout, aux propriétaires des lieux, comme l'illustrent les trajectoires du quartier Berriat à Grenoble (Ambrosino et Andres, 2008) ou de l'îlot Hljómalind de Reykjavik (Mermet, 2015).

1.3.3. Dépasser l'abandon : reconvertir ou démolir

Après ce temps de veille qui permet l'émergence et la structuration des enjeux d'aménagement que soulèvent les friches, vient le temps de l'après-friche, soit le temps de la

[20] Selon les publications, on rencontre alternativement les termes « temporaire » et « transitoire ». Si les deux renvoient à des formes d'appropriation et d'usage des lieux limitées dans le temps, le premier met l'accent sur la seule délimitation temporelle et n'implique pas l'existence d'une articulation entre usage temporaire et reconversion future du lieu. Le second souligne au contraire le rôle joué par les valorisations dites transitoires dans l'évolution du lieu. Envisagées comme favorisant une continuité entre passé et futur des espaces investis, ces valorisations ont vocation à préfigurer le projet urbain ultérieur (IAU, 2018a, 2018b).

reconversion effective ou de la démolition. Lorsque l'espace concerné est requalifié et réutilisé, la nature des réaffectations est très variée. Les friches peuvent devenir des supports d'agriculture urbaine comme dans les vacants jardinés de Seine-Saint-Denis (Demailly, 2014) ou sur les parcelles abandonnées des centres-villes dégradés de métropoles états-uniennes (Paddeu, 2015 ; Baffico, 2016) ; des espaces publics végétalisés à l'image de la Petite Ceinture parisienne (Scapino, 2016) ; des équipements culturels et/ou de loisirs, par exemple dans la vallée de l'Emscher dans la Ruhr (Lusso, 2013, 2014) ou dans le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais (Mortelette, 2019) ; ou encore des espaces résidentiels et commerciaux comme dans le cas du Tacheles à Berlin. Dans ces processus de reconversion interviennent parfois des logiques de patrimonialisation, exprimant souvent *a posteriori* la reconnaissance de la valeur d'héritages matériels et immatériels propres à des systèmes sociaux et économiques révolus. La réaffectation des lieux doit alors être compatible avec les impératifs de protection. C'est le cas par exemple dans le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais, inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco au titre de paysage culturel évolutif vivant en 2012. Sur les deux terrains auxquels cette thèse est consacrée, cet aspect concerne surtout les espaces berlinois : les anciens sanatoriums de Beelitz-Heilstätten et de Grabowsee, la station d'écoute désaffectée du Teufelsberg ou encore le parc d'attractions abandonné du Spreepark[21] sont tous classés au titre du patrimoine (*denkmalgeschützt*). À Détroit, en revanche, la protection patrimoniale est nettement moins généralisée et la démolition est une option beaucoup plus fréquente.

En effet, toute friche bâtie ne fait pas l'objet d'une requalification des bâtiments. D'une part, le coût d'une réhabilitation du bâti est parfois nettement supérieur à celui d'une démolition suivie d'une reconstruction à neuf. D'autre part, de manière variable selon les contextes nationaux, la mise en œuvre d'ambitieuses politiques de rénovation urbaine a pu favoriser une politique de la table rase fondée sur cette association démolition-reconstruction. C'est le cas des États-Unis où la rénovation urbaine (*urban renewal*) des années 1970-1980 associée à la désindustrialisation massive de certaines régions du pays (Bluestone et Harrison, 1982) se traduit par d'importantes démolitions d'anciens sites industriels. High et Lewis les analysent comme des rituels laïcs (*secular rituals*) de transition contribuant à marquer le passage de l'ère industrielle à l'ère post-industrielle tout en naturalisant les évolutions à l'œuvre et en marginalisant les mémoires industrielles et ouvrières (High et Lewis, 2007). Dans cette perspective, les friches urbaines constituent des objets géographiques volontiers mobilisés par les réflexions critiques sur la production de l'espace, notamment en tant qu'elles constituent des espaces de cristallisation de tensions mémorielles et identitaires (Edensor, 2005a ; High et Lewis, 2007 ; Apel, 2015a, 2015b). C'est particulièrement le cas des friches industrielles, ces « grandes coquilles vides que la marée industrielle a laissé à la périphérie des villes et jusqu'en leur centre » (Choay, 1992 : 154). Là encore, les situations varient selon les contextes nationaux. Vincent Veschambre souligne que malgré l'affirmation progressive du patrimoine industriel, « l'absence de reconnaissance des héritages industriels et leur démolition progressive participent de ce processus d'invisibilisation de toute une classe sociale » (Veschambre, 2008). Si son analyse est fondée sur des cas français, d'autres auteurs ont mis en évidence des situations similaires dans d'autres contextes, par exemple Nicolas Offenstadt dans l'ancienne RDA (2018, 2019). Ce type de réflexions montre bien que l'abandon ne se limite pas à la dimension

[21] Chacun des lieux étudiés fait l'objet d'une présentation détaillée dans la première partie du chapitre 4.

fonctionnelle et qu'au-delà de la seule désaffectation, il touche à des enjeux d'appropriation plus larges qui font intervenir des aspects sociaux, politiques et culturels. C'est l'objet de la deuxième partie de ce chapitre.

2. De la friche au lieu abandonné : fondements et enjeux d'un glissement sémantique

Après un cadrage théorique consacré aux caractéristiques et aux enjeux soulevés par un type d'espaces - les friches urbaines -, cette deuxième partie analyse les ressorts et les enjeux géographiques du glissement sémantique que traduit l'usage croissant du terme *lieux abandonnés* dans la culture populaire. Si la notion d'abandon a déjà été mobilisée dans la première partie, les pages qui précèdent s'en tiennent pour l'essentiel à une acception qui restreint l'abandon à sa dimension fonctionnelle. Il s'agit donc ici dans un premier temps d'en préciser la définition géographique pour mettre en évidence les différentes dimensions qui interviennent dans l'abandon. Cela permet dans un second temps de motiver le choix du terme *lieu abandonné* dans le cadre de ce travail, terme qui rend mieux compte de la spécificité de l'objet de la thèse que ne le ferait celui de *friche*. La difficulté consiste ici en le maniement d'un terme moins circonscrit que d'autres par la littérature scientifique, auquel il faut apporter à la fois substance et nuance en soulignant la manière dont il s'articule à d'autres notions plus aisément définies.

2.1. De la désaffectation à l'abandon

2.1.1. Tour d'horizon de la notion d'abandon dans la littérature scientifique

La première partie de ce chapitre emploie la notion d'abandon au sens de désaffectation, autrement dit de perte de fonction. Or l'abandon recouvre des dimensions sensiblement plus complexes que cette seule détermination fonctionnelle. Une synthèse des mobilisations du terme dans la littérature existante est donc nécessaire pour en préciser la définition. L'abandon n'est pas une notion centrale de la discipline géographique, pas plus que des études urbaines. Néanmoins, s'il est relativement rare qu'elle soit à la fois explicitement mobilisée et précisément définie, elle est souvent employée dans le cadre d'analyses portant sur des dynamiques spatiales plus larges dont l'abandon constitue un facteur, un indice ou une conséquence. Elle contribue alors à l'étude d'autres enjeux géographiques sur lesquels porte plus spécifiquement l'effort de définition et d'analyse empirique et théorique. En tant que telle, la notion est relativement absente de la littérature géographique francophone. Elle intervient certes dans les travaux portant sur les friches, mais elle y est rarement analysée pour elle-même. Dans sa thèse, Florence Nussbaum propose une réflexion croisée sur les notions d'abandon, de vacance et de délaissement à partir du contexte états-unien (Nussbaum, 2019). La notion est davantage mobilisée par les études urbaines anglophones[22] où elle s'inscrit essentiellement dans les domaines de l'aménagement urbain et des politiques urbaines. Ce corpus aborde principalement la notion au prisme de l'abandon résidentiel

[22] Le terme est également employé en géographie rurale et environnementale. La question de l'abandon des terres (*land abandonment*) y constitue respectivement un angle d'approche des effets spatiaux des recompositions contemporaines des systèmes agraires et du changement climatique. Je laisse de côté cette partie du corpus qui présente peu d'intérêt dans le cadre de ce travail de géographie urbaine portant sur l'abandon d'espaces bâtis.

(*housing abandonment*), dont l'analyse s'inscrit dans les travaux portant sur le déclin urbain (*urban decline*), la crise urbaine (*urban crisis*) et les villes en décroissance (*shrinking cities*). Les approches sont à la fois analytiques et opérationnelles et portent sur l'analyse des facteurs de l'abandon (Keenan *et al.*, 1999 ; Metzger, 2000), sa corrélation avec d'autres variables spatiales (Han, 2014), sa modélisation (Wilson *et al.*, 1994 ; Scafidi *et al.*, 1998), l'évaluation des traitements de l'abandon (Accordino et Johnson, 2000 ; Downs, 2011 ; Dewar et Thomas, 2012 ; Hackworth, 2014 ; Hofe *et al.*, 2019) ou encore la définition d'outils visant à améliorer les stratégies de prévention et de lutte contre l'abandon (Cohen, 2001 ; Hillier *et al.*, 2003 ; Mallach, 2006). Il ne s'agit pas ici de proposer une synthèse exhaustive des arguments de ces travaux, dont une partie a été mobilisée dans les pages précédentes, mais de cerner les éléments de définition que l'on y trouve. Ceux-ci permettent d'esquisser une première délimitation terminologique que je me propose dans un second temps d'élargir et de préciser.

S'ils en soulignent des aspects distincts, les différents auteurs définissent l'abandon par la nature du lien entretenu par le propriétaire avec le bien considéré. Selon Mallach, « un bien abandonné est un bien dont le propriétaire a cessé d'assumer au moins une des responsabilités importantes liées à son statut[23] » (2006 : 1), ces responsabilités consistant à s'acquitter de ses obligations fiscales, à entretenir la propriété et à s'assurer que celle-ci ne devienne pas une nuisance pour le voisinage. Cette définition est reprise par Dewar et Thomas, pour qui l'abandon d'une propriété intervient lorsque le propriétaire cesse d'assumer les responsabilités liées à son bien (2012), tandis que d'autres restreignent la notion aux biens démolis par les pouvoirs publics à la suite du non-paiement des taxes et impôts incombant à leurs propriétaires (Scafidi *et al.*, 1998). Wilson *et al.* retiennent quant à eux un critère lié à la fois à la situation sur le marché immobilier et à la fonction des biens : sont considérés abandonnés les logements que le propriétaire a retiré du marché sans avoir l'intention de les y réintégrer avec le même usage (1994). Jason Hackworth propose par ailleurs de distinguer les propriétés abandonnées au sens strict (*literally abandoned*), dont le propriétaire cesse de s'acquitter de ses responsabilités et n'est pas joignable ou identifiable, de celles qui connaissent un abandon fonctionnel (*functionally abandoned*). Dans ce dernier cas, le propriétaire néglige ses responsabilités sans pour autant avoir l'intention de renoncer à son titre de propriété (2014). S'appuyant sur cette distinction, Florence Nussbaum envisage l'abandon dans son acception restreinte et propose le terme de *délaissement* pour désigner les situations d'abandon fonctionnel. Si elles ne fixent pas de seuil précis, ces définitions font écho aux délimitations juridiques de la notion d'abandon. Celles-ci varient en fonction des contextes géographiques (Mallach, 2006 ; Nussbaum, 2019) mais, lorsqu'elles existent, s'appuient en général sur des critères quantifiables. Ils ont le mérite de permettre une évaluation statistique de l'abandon, mais figent néanmoins un phénomène dont les multiples dimensions et le caractère dynamique font obstacle à une saisie statistique univoque. Compte tenu de ces éléments, la réflexion proposée par Hillier *et al.* (2003) permet d'aller plus loin. Si elle reprend le critère lié aux responsabilités du propriétaire, elle présente le double intérêt d'aborder l'abandon comme un phénomène multidimensionnel et de l'appréhender comme un processus plus que comme un état. Les auteurs distinguent trois dimensions de l'abandon : le critère fonctionnel correspond à la disparition de l'usage résidentiel du lieu, le critère matériel renvoie à sa

[23] Version originale : "an abandoned property is a property whose owner has stopped carrying out at lside one of the significant responsibilities of property ownership"

dégradation progressive et le critère financier résulte du fait que le propriétaire ne s'acquitte pas de ses obligations fiscales. La formalisation de ces différentes dimensions constitue une première étape de la prise en compte de la complexité du phénomène. Hillier *et al.* invitent par ailleurs à l'envisager comme un processus graduel et non linéaire : « le processus d'abandon doit être compris comme un cycle plutôt que comme une série linéaire d'événements [... et] est souvent réversible[24] » (2003 : 93). Tout en assumant l'adoption d'une définition restrictive de l'abandon résidentiel (« l'abandon résidentiel comme stade auquel le bien est déclaré comme présentant un péril imminent[25] ») rendue nécessaire par la perspective opérationnelle de leurs travaux, ils en soulignent les limites et insistent sur le fait qu'elle ne rend compte que d' « un moment donné et d'un aspect de l'abandon[26] » (*ibid.* : 94). L'ensemble des définitions ci-dessus adoptent une perspective ponctuelle : elles portent sur l'abandon d'une propriété (bien qu'elles en soulignent les conséquences cumulatives à l'échelle du quartier ou de la ville), or il est important de l'envisager également à d'autres échelles. Dewar et Thomas proposent ainsi de définir l'abandon d'un quartier (*neighborhood abandonment*) ou d'une ville *(city abandonment*) comme la situation d'espaces caractérisés par un taux important de propriétés abandonnées consécutif à une perte démographique, sujets à une forte vacance qui menace la qualité de vie des résidents et des commerces restants (2012).

Ces définitions offrent une première délimitation de l'abandon et soulignent des aspects importants, notamment les dimensions multidimensionnelles et dynamiques évoquées dans les lignes précédentes. Dans la perspective de cette thèse, elles présentent néanmoins des limites. Premièrement, dans la mesure où elles sont essentiellement circonscrites à l'abandon résidentiel, l'abandon n'y est envisagé qu'en lien avec un type d'espace particulier (les maisons individuelles), souvent perçu comme le symptôme de dynamiques d'abandon plus larges. Il est donc nécessaire dans le cadre du présent travail d'en élargir la portée pour intégrer d'autres types d'espaces dont relèvent les lieux étudiés ici. Ceux-ci se distinguent tant par leur fonction que par la dimension collective de leur appropriation antérieure. Si le type d'espace considéré ne modifie pas radicalement la définition de l'abandon, il en infléchit néanmoins les orientations. Deuxièmement, les définitions ci-dessus relèvent de champs des études urbaines relativement larges mais ont en commun de nourrir des analyses d'orientation quantitative dans lesquelles les outils statistiques et de l'analyse spatiale jouent un rôle important. Or dans la perspective de géographie culturelle adoptée ici, l'importance accordée au rôle des représentations et des imaginaires rend nécessaire l'élaboration d'une définition à la fois plus large et qui puisse intégrer la dimension idéelle et symbolique de l'abandon. Cela implique entre autres d'aborder plus frontalement la question de l'appropriation de l'espace, implicitement présente dans les définitions qui reposent sur le lien entre l'espace qualifié d'abandonné et son propriétaire. Il me paraît indispensable de développer et de formaliser cet aspect en intégrant des formes d'appropriation plus larges que celle incarnée par la seule propriété privée légalement établie. Un second corpus, qui relève autant de la géographie que de l'histoire et plus largement des études culturelles, permet d'approfondir ces éléments.

[24] Version originale : "the abandonment process is better understood as a cycle rather than a linear series of events […and] is often reversible"
[25] Version originale : "Housing abandonment as the point at which a property is declared to be imminently dangerous"
[26] Version originale : "one point in time and one aspect of abandonment"

Ce corpus développe une approche plus sociale et culturelle de l'abandon (High, 2003 ; Edensor, 2005a, 2005b, 2005c, 2007, 2008 ; High et Lewis, 2007 ; Mah, 2009, 2010, 2012 ; Hell et Schönle, 2010 ; DeSilvey et Edensor, 2012 ; Apel, 2015a, 2015b ; Arboleda, 2016a, 2016b, 2017a, 2017b, 2017c ; Offenstadt, 2018, 2019). La notion est mobilisée pour éclairer le rôle de l'espace dans la construction des identités et des mémoires collectives dans des contextes d'intenses mutations économiques et politiques ; il est abordé au prisme du rapport qu'entretiennent les sociétés locales avec l'abandon de lieux emblématiques de systèmes économiques, politiques et sociaux autrefois structurants et désormais obsolètes. L'abandon est alors envisagé comme un révélateur spatial de la reconfiguration d'identités ouvrières éprouvées par la désindustrialisation (High, 2003 ; High et Lewis, 2007 ; Mah, 2009, 2010, 2012) ou d'appartenances structurées par un système politique désormais disparu (Offenstadt, 2018, 2019). Dans une perspective plus résolument culturelle, Dora Apel souligne l'ambiguïté inhérente non pas à l'abandon lui-même mais à ses représentations, dont la popularité croissante manifeste moins une confrontation critique avec les mécanismes à l'œuvre dans le processus d'abandon qu'une esthétisation décontextualisée et dépolitisée des formes spatiales qui en résultent (2015a, 2015b). Edensor revendique à l'inverse une telle approche décontextualisée des ruines industrielles pour aborder l'abandon comme condition de déploiement d'un rapport singulier, émancipé et sensible, à l'espace urbain et aux fonctions qui lui sont assignées, et ce indépendamment des caractéristiques particulières attachées à un espace identifié (2005a). Si ce second corpus constitue une base importante pour ce travail, il ne propose pas de définition explicite de l'abandon. D'autres termes lui sont d'ailleurs préférés : *ruination* proposé par Alice Mah met l'accent sur le processus, tandis que *ruins* (Apel, 2015a, 2015b ; Edensor, 2005a, 2005b, 2005c, 2007, 2008) et *wasteland* (High et Lewis, 2007) insistent sur l'état qui en résulte. Pour autant, en ce qu'ils soulignent l'importance des dimensions sociales et culturelles de l'abandon, ces réflexions constituent un apport précieux aux éléments de définition proposés plus haut. Sur la base de ce bref tour d'horizon de la littérature mobilisant la notion d'abandon, la section suivante tente d'articuler ces différentes dimensions pour proposer une approche plus globale de l'abandon.

2.1.2. Pour une définition géographique globale de l'abandon

Les travaux mobilisés jusqu'ici fournissent donc un ensemble d'éléments de définition qu'il s'agit ici d'intégrer à une définition plus globale de l'abandon. L'abandon exprime en premier lieu, on l'a vu, la perte de fonction d'un lieu, d'abord affecté à un usage donné (productif, récréatif, résidentiel, spirituel, politique…) et qui, pour des raisons diverses, s'en voit désinvesti. J'inclus dans cette dimension fonctionnelle la question de la vacance, qui renvoie au statut d'occupation d'un site : la perte de fonction entraîne l'inoccupation (officielle du moins) de l'espace concerné. Cette perte de fonction est généralement corrélée à une perte de valeur économique, l'une et l'autre pouvant s'entretenir mutuellement. Ces éléments s'articulent parfois avec une dimension légale correspondant à l'absence de propriétaire, que celui-ci soit impossible à identifier ou bien qu'il se voie dépossédé de son bien en raison d'un manquement à ses obligations légales. Ces différents aspects se manifestent souvent dans la matérialité des lieux, dont l'absence d'entretien favorise la dégradation. Enfin, l'abandon renvoie également à une dimension plus idéelle et symbolique, qui touche aux représentations et aux affects et qui permet de saisir les enjeux mémoriels et identitaires évoqués plus haut.

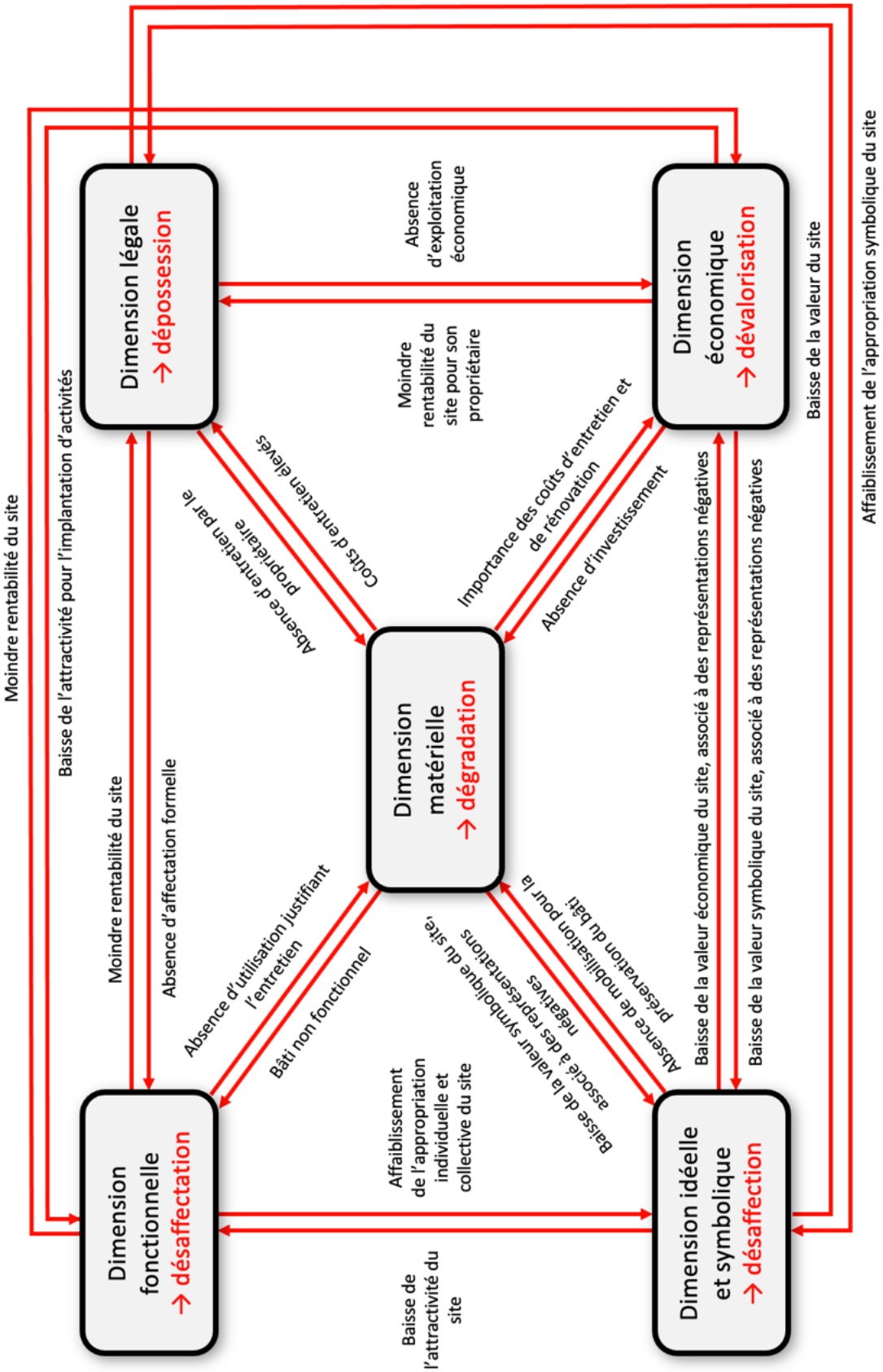
L'ensemble de ces dimensions soulignent l'étroite imbrication du social et du spatial que manifeste l'abandon : il exprime en quelque sorte par la négative la fabrique sociale de l'espace. Au-delà de la seule perte de fonction, l'abandon correspond ainsi au désinvestissement protéiforme et cumulatif d'acteurs dont la présence, les pratiques et les représentations conféraient au lieu une identité propre et une forme de détermination (au sens de *définition* et de *spécification*). On peut donc définir l'abandon comme un processus de désinvestissement matériel, économique, symbolique et affectif favorisant la relégation progressive des espaces concernés hors du champ des pratiques et des représentations sociales qui dessinent les contours d'un espace vécu (Frémont, 1976). Il leur prête en cela un caractère de marginalité sociale et spatiale. Cette idée d'investissement social est centrale, et en ce sens l'abandon manifesterait une désappropriation, une déterritorialisation, qui transformerait un territoire investi en espace. L'abandon, c'est finalement le suffixe « dé(s)- » qui vient s'interposer entre un espace et les qualités – ou en tout cas les formes d'investissement social – qui lui conféraient sa singularité : désaffection, désaffectation, désappropriation, dévaluation, désinvestissement, désintérêt… la liste n'est pas exhaustive. L'abandon est donc fondamentalement lié à la question de l'appropriation de l'espace par les sociétés et les différentes dimensions distinguées plus haut peuvent à ce titre être considérées comme autant de modalités d'appropriation distinctes (tableau 1.1.).

Tableau 1.1. Dimensions de l'abandon, enjeux et processus associés

Dimensions de l'abandon (modalités d'appropriation)	**Enjeux**	**Processus associés**
Fonctionnelle	Usages Occupation / vacance	Désaffectation
Économique	Valeur économique Rentabilité	Dévalorisation
Matérielle	Entretien	Dégradation
Légale	Propriété	Dépossession
Idéelle et affective	Représentations et imaginaires Affects	Désaffection

L'abandon est donc un processus multidimensionnel, ce qui implique de déterminer la manière dont ses différentes dimensions interviennent et interagissent entre elles. On peut proposer une première modélisation de l'abandon qui souligne les interactions possibles entre chacune de ces cinq dimensions (figure 1.2.).

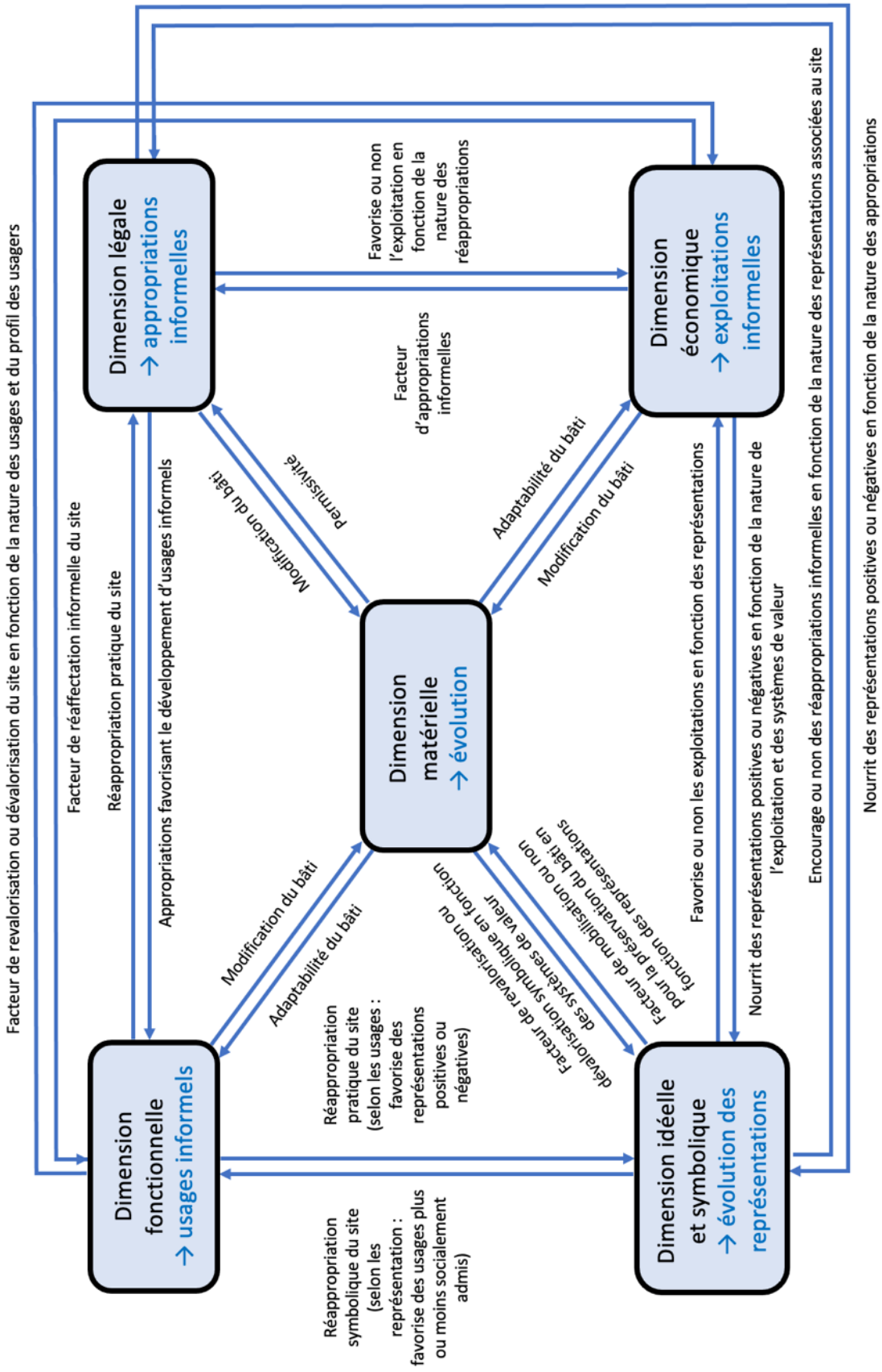
Figure 1.2. Modélisation des interactions entre les cinq dimensions de l'abandon (1) : hypothèse déterministe



Conception et réalisation : A. Le Gallou, 2021

Selon cette modélisation, chacun des processus à l'œuvre (désaffectation, dépossession, dégradation, dévalorisation et désaffection) contribuerait à alimenter les autres pour aboutir, en l'absence d'obstacle, à une désappropriation complète sur tous les plans. Cela revient (1) à supposer que l'abandon met nécessairement en jeu l'ensemble de ces cinq dimensions de manière équivalente et (2) à négliger la multiplicité des perturbations possibles et notamment celles relatives aux appropriations informelles que favorisent les processus évoqués. Or l'identification de ces différentes dimensions permet justement de rendre compte de la complexité des processus et de montrer que l'abandon ne doit pas être envisagé comme l'une des polarités d'une alternative binaire entre appropriation et désappropriation à laquelle on pourrait superposer une distinction entre non abandonné et abandonné. Au contraire, l'articulation de ces dimensions ne déterminent pas un abandon univoque mais des situations d'abandon plurielles qui traduisent l'affaiblissement de certaines formes d'appropriation dans des contextes géographiques et historiques donnés. D'une part, dans une situation donnée, les différentes dimensions identifiées n'interviennent pas nécessairement de manière identique. Ainsi, un lieu peut être légalement abandonné en l'absence de propriétaire connu mais faire l'objet d'intenses usages informels ; au contraire, la propriété peut en être parfaitement claire et le bâti entretenu sans qu'aucun usage n'en soit fait. La question qui se pose est alors celle des critères et des seuils retenus pour considérer qu'un espace est ou non abandonné. D'autre part, l'abandon est rarement total ou ne l'est jamais longtemps. Les dynamiques initiales de désaffectation, dépossession, dégradation, dévalorisation et désaffection favorisent au contraire le développement d'appropriations informelles des lieux. À strictement parler, ceux-ci ne seraient dès lors plus abandonnés puisqu'existent des usages, des représentations voire des valorisations. Une adaptation de cette première modalisation permet, en intégrant les éléments liés aux réappropriations informelles, une approche moins déterministe des dynamiques (figure 1.3.).

Figure 1.3. Modélisation des interactions entre les cinq dimensions de l'abandon (2) : relativité et diversité des trajectoires d'abandon



Conception et réalisation : A. Le Gallou, 2021

Cette version présente l'avantage de montrer que l'abandon entendu comme désappropriation ouvre des possibilités d'investissements informels, que ceux-ci peuvent infléchir les processus et les trajectoires et que l'abandon est en définitive toujours relatif. Pour autant, elle ne donne pas suffisamment à voir d'autres éléments de contexte important pour la compréhension des dynamiques d'abandon : la localisation absolue et relative de l'espace concerné (notamment son degré de centralité par rapport aux pôles structurants du territoire), les valeurs mémorielles et patrimoniales éventuellement attachées aux lieux ou encore les rapports de force propres aux systèmes d'acteurs locaux. La multiplicité des acteurs et des systèmes de valeurs auxquels ils se réfèrent complexifie singulièrement les trajectoires d'abandon et l'analyse des situations empirique doit prendre en compte cet aspect. La qualification même des processus à l'œuvre dépend en partie des appréciations parfois contradictoires de ces acteurs. Par exemple, l'appropriation de sites désaffectés pour la pratique du graffiti peut être considérée comme une dégradation matérielle par certains et comme un facteur d'embellissement du bâti par d'autres ; il peut contribuer à accroître la valeur symbolique et économique du lieu pour ceux qui considèrent le graffiti comme une forme d'art et à la faire baisser pour ceux qui y voient au contraire un acte de vandalisme. On peut finalement définir l'abandon comme un phénomène dynamique, multidimensionnel et relatif. S'il peut qualifier l'état d'un espace à un moment donné, il s'agit avant tout d'un processus dans lequel interviennent plusieurs dimensions dont l'association peut prendre des formes variées. Du fait de son caractère dynamique et multidimensionnel, l'abandon doit par ailleurs être considéré dans sa nécessaire relativité : il n'y a jamais absence totale d'appropriations d'un lieu, d'où l'intérêt de penser les situations d'abandon sous la forme d'un gradient et non d'une opposition binaire entre abandon et appropriation.

Dès lors se pose la question suivante : de quoi parle-t-on lorsque l'on parle de *lieu abandonné* ? Si elle est peu employée par la littérature scientifique, l'expression connaît une popularité croissante au cours de la dernière décennie dans les discours courants et ce constat est l'un des points de départ de cette thèse. On peut alors s'autoriser un détour par les définitions du langage courant pour préciser cet emploi d'une notion après tout peu spécifique à la discipline géographique (encadré 1.1.).

Encadré 1.1. Définitions usuelles des termes abandonner et abandon

ABANDONNER – *Trésor de la Langue Française informatisé (TLFi)*

I.A. Rompre le lien qui attachait à une chose ou à une personne. Renoncer à un pouvoir, à des droits, à la possession d'un bien ou à l'utilisation d'une chose. Quitter un lieu, ne plus l'occuper. Cesser de défendre une cause, renoncer à des principes, à une idée en la rejetant ou simplement en s'en séparant. Renoncer à poursuivre une action, une recherche ; renoncer à une entreprise, à un projet. Quitter quelqu'un, s'en séparer ; laisser quelqu'un à lui-même, le laisser seul.

I.B. Laisser à quelqu'un la possession ou le soin d'un bien (ou d'une personne), laisser quelque chose à l'entière disposition de quelqu'un. Laisser quelque chose ou quelqu'un en proie à quelque chose (généralement une force hostile).

II.A. [S'abandonner] Se laisser aller. Renoncer à agir, à lutter. Renoncer à la surveillance ou à la possession de soi-même. Ne plus prendre soin de soi-même, se négliger.

II.B. [S'abandonner] Se donner, se confier, se livrer à.

ABANDONNER – *Larousse (en ligne)*

1. Laisser définitivement quelque chose à la discrétion de quelqu'un, en son pouvoir ; confier, céder
2. Laisser quelque chose au pouvoir, à l'action de quelque chose ; laisser aller, livrer à
3. Laisser aller un objet, le lâcher, ne plus le retenir
4. Ne plus poursuivre quelque chose qui était en cours ou en projet, ne plus utiliser quelque chose, y renoncer définitivement
5. Quitter un lieu, une fonction, une activité pour un(e) autre
6. Laisser quelqu'un, un animal, des objets en un lieu quelconque sans s'en soucier ni s'en occuper davantage
7. S'éloigner de quelqu'un, le laisser, définitivement ou non, sans secours ; délaisser, quitter
8. [S'abandonner] Se laisser aller à un sentiment, une habitude, un rythme, ne pas y résister
9. [S'abandonner] Cesser de lutter physiquement, se détendre
10. [S'abandonner] En parlant d'une femme, accorder ses faveurs à un homme.
11. [S'abandonner] Se confier sans retenue ; s'épancher

ABANDON – *Trésor de la Langue Française informatisé (TLFi)*

I. Action de rompre le lien qui attachait une personne à une chose ou à une personne. Action de renoncer à la possession d'un bien. Action de cesser de s'occuper d'une chose à laquelle on était lié par l'intérêt qu'on lui portait, par un engagement, etc. Action de cesser de s'occuper de qqn à qui on était lié par un lien d'affection ou d'obligation. État résultant de l'action de délaisser.
II. Action de laisser aller son corps, son cœur, son esprit, etc. à leur pente naturelle, (avec suggestion de l'effet qui en résulte).

ABANDON – *Larousse (en ligne)*

1. Action d'abandonner quelque chose ou quelqu'un ; état qui en résulte
2. Fait de s'abandonner
3. [En droit] Renonciation à un droit, à un bien.
4. [En droit] Fait de se soustraire à l'obligation matérielle ou morale à laquelle on est tenu à l'égard de certaines personnes *(abandon de famille) ;* fait de se désintéresser manifestement depuis plus d'un an d'un enfant recueilli par un particulier ou une œuvre sociale *(abandon d'enfant)* ou de délaisser dans un lieu quelconque un enfant ou une personne hors d'état de se défendre *(abandon d'enfant* ou *d'incapable),* ou de laisser sans surveillance sur la voie publique des animaux ou des matériaux entravant la circulation, des produits d'usage dangereux ou des armes.
5. [Sport] Fait de renoncer à poursuivre une compétition
6. [Sylviculture] Ensemble des arbres d'une exploitation qui doivent être abattus.

Sources : Trésor de la Langue Française informatisé, http://stella.atilf.fr/ (consulté le 20 septembre 2021)
Dictionnaire Larousse en ligne, https://www.larousse.fr/ (consulté le 20 septembre 2021)

Abandonner, pour le sens commun, c'est rompre un lien, renoncer à une possession, se retirer d'une relation. Il y a donc fondamentalement dans l'abandon l'idée d'un retranchement, sinon d'une rupture et d'une perte, et ce n'est pas un hasard si la notion convoque également un registre affectif : l'abandon est un fait, mais un fait que l'on *ressent* douloureusement (on parle ainsi de sentiment d'abandon, de se sentir abandonné). Ce détour par le domaine des affects rappelle

l'imbrication intime du spatial et du social dans sa dimension affective : produit par les sociétés, l'espace se trouve chargé d'affects individuels et collectifs. Ceux-ci influencent le regard porté sur les lieux et les imaginaires géographiques dont ils sont investis, qui eux-mêmes contribuent à la diversité des dynamiques d'appropriation. Or c'est bien du côté des affects et des imaginaires (encadré 1.2.) qu'il faut chercher la spécificité des lieux dits abandonnés.

Encadré 1.2. Imaginaires géographiques et imaginaires touristiques

Dans le langage commun, la notion d'imaginaire est généralement opposée à celle de réalité. Désignant comme substantif l' « œuvre, [le] domaine, [le] monde de l'imagination », le terme qualifie comme adjectif ce « qui n'a d'existence que dans l'imagination » (TLFi, 2021). À ce titre, l'imaginaire semble difficilement mobilisable dans le registre de la connaissance scientifique, puisqu'il renverrait à ce qui n'a pas d'existence concrète. Il a ainsi connu une marginalisation durable dans le champ d'une géographie classique d'orientation positiviste (Debarbieux, 2003, 2004), car considéré comme un obstacle à la saisie de la réalité et non comme une manière d'en enrichir l'appréhension. Pourtant, à la suite des travaux de Gaston Bachelard, l'imaginaire commence à être conçu comme un mode de relation qui donne du sens à l'espace (1957). En tant que mode particulier d'intelligibilité de ce dernier, il s'affirme peu à peu comme objet de la géographie notamment culturelle à la faveur d'une progressive reconnaissance de son potentiel d'explication des faits socio-spatiaux (Gregory, 1994 ; Bailly, 1995). Définis par Bernard Debarbieux comme des « ensemble[s] d' « images mentales » en relation qui confèrent […] une signification et une cohérence à la localisation, à la distribution, à l'interaction de phénomènes dans l'espace » (2003 : 489) et par Jean-François Staszak comme « [des] système[s] de représentations socialement et culturellement pertinentes pour appréhender un objet géographique » (2012 : 19), les imaginaires géographiques ne sont pas seulement un mode d'appréhension de l'espace, mais également des « fauteur[s] de géographie » (Brunet, 2005 : 271).

Par leur influence sur les représentations individuelles et collectives des lieux, ils déterminent en partie les pratiques et les formes d'appropriation de l'espace et contribuent ainsi à faire advenir des réalités spatiales. Bernard Debarbieux leur prête à ce titre une « valeur explicative pour quantité de pratiques spatiales, notamment en matière de mobilité touristique et d'aménagement **»** (2004 : s.p.). Le rôle des imaginaires géographiques est en effet central dans la structuration des mobilités touristiques en raison de leur capacité à présenter tel ou tel lieu comme désirable ou non. Ils contribuent à produire une géographie du tourisme dynamique au sein de laquelle se distinguent des centralités attractives et des marges ignorées, voire évitées (Amirou, 1995, 2000 ; Gravari-Barbas et Graburn, 2012). On peut ainsi parler de véritables imaginaires touristiques, que Maria Gravari-Barbas et Nelson Graburn définissent comme « des imaginaires spatiaux qui se réfèrent à la virtualité en puissance d'un lieu en tant que destination touristique », correspondant à « une partie spécifique de la vision du Monde d'individus ou de groupes sociaux, concernant des lieux autres que ceux de leur résidence principale ou se référant à des contextes où pourraient se dérouler certains types d'activités de loisir » (2012a : s.p.). Ceux-ci articulent des représentations liées à des lieux, à des pratiques et à des acteurs. Cette dernière dimension est essentielle dans la mesure où les imaginaires touristiques sont résolument dynamiques : ils se reconfigurent sous l'effet des circulations entre les instances qui les produisent, les diffusent et les

consomment (Salazar, 2010 ; Gravari-Barbas et Graburn, 2012). Il faut à ce titre en souligner tant la dimension de construit social (Urry, 1990) que les effets performatifs sur les espaces et les sociétés qu'ils visent. Jean-François Staszak a par exemple montré à quel point la construction, la circulation et la reproduction d'imaginaires relatifs à l'Autre et à l'Ailleurs contribuent à la construction d'une altérité spatiale mais aussi sociale (2003, 2012a, 2012b). Dans ce contexte, la maîtrise des imaginaires touristiques représente alors un enjeu crucial pour les différents acteurs, ce que révèle par exemple le rôle du marketing touristique.

La section suivante propose une approche au prisme de l'iconographie contemporaine de l'abandon et montre que l'identification de certains espaces comme lieux abandonnés procède paradoxalement non d'une désaffection mais au contraire d'un investissement par des représentations et des affects spécifiquement liés à la perception de l'abandon.

2.1.3. Les lieux abandonnés : une approche par l'iconographie contemporaine de l'abandon

Au-delà de la diffusion du terme dans les discours courants, les lieux abandonnés font l'objet, depuis une dizaine d'années, d'un intérêt esthétique croissant dans la culture populaire. Dans un contexte de valorisation des cultures visuelles et de circulation accrue des images, cet intérêt se manifeste par une véritable prolifération iconographique dont témoigne la multiplication des expositions et des publications consacrées aux photographies de ruines contemporaines, auxquelles s'ajoute une intense circulation numérique de ces images. Cette photographie constitue désormais un genre à part entière avec ses stars, ses références incontournables et ses canaux de distribution privilégiés. Depuis une dizaine d'années, certains photographes ont ainsi acquis une certaine notoriété dans ce champ. Mentionnons à titre indicatif les Français Yves Marchand et Romain Meffre, qui se sont fait connaître avec leurs *Ruines de Détroit* (2010) avant de consacrer un deuxième ouvrage à l'île japonaise abandonnée de Gunkanjima (2013) et qui exposent régulièrement sur les thématiques des installations industrielles et des théâtres abandonnés ; les frères Sylvain et David Margaine, qui ont publié en 2017 le cinquième opus d'une série d'ouvrages consacrés aux lieux abandonnés (Margaine & Margaine, 2009, 2013, 2015, 2016, 2017) ; ou encore Romain Veillon (2016) et Henk van Rensbergen (2007, 2010, 2012, 2017, 2019), présentés dans le cadre de l'exposition *Temps Suspendu* à l'Espace Niemeyer à Paris en 2016. Certaines maisons d'édition se spécialisent en la matière, à l'image de Jonglez dont le catalogue propose une déclinaison d'ouvrages par types de lieux (théâtres, asiles…) et par aires géographiques. Plus généralement, il suffit de taper « abandoned » ou « lost places » dans le moteur de recherche d'une plateforme de librairie en ligne pour constater la vitalité du genre. Les réseaux sociaux, Instagram en tête, ne sont évidemment pas en reste. Sur Instagram, à la date du 16 septembre 2021, les hashtags #abandonedplaces, #lostplaces et #verlasseneorte étaient respectivement associés à 52 462 622, 2 910 615 et 671 392 publications[27]. High et Lewis évoquent ainsi une « esthétique universalisée de l'abandon[28] » (2007 : 47). Celle-ci s'inscrit dans le temps long d'un héritage pictural

[27] À titre de comparaison, à la même date, les hashtags #donaldtrump et #angelamerkel étaient respectivement associés à 7 455 954 et 104 708 publications.
[28] Version originale : "universalized aesthetic of abandonment"

qui remonte à la Renaissance (encadré 1.3.) : le regard contemporain sur les ruines porte en lui les résonnances d'une esthétique de la ruine vieille de plusieurs siècles.

Encadré 1.3. Esthétique des ruines et iconographie contemporaine de l'abandon

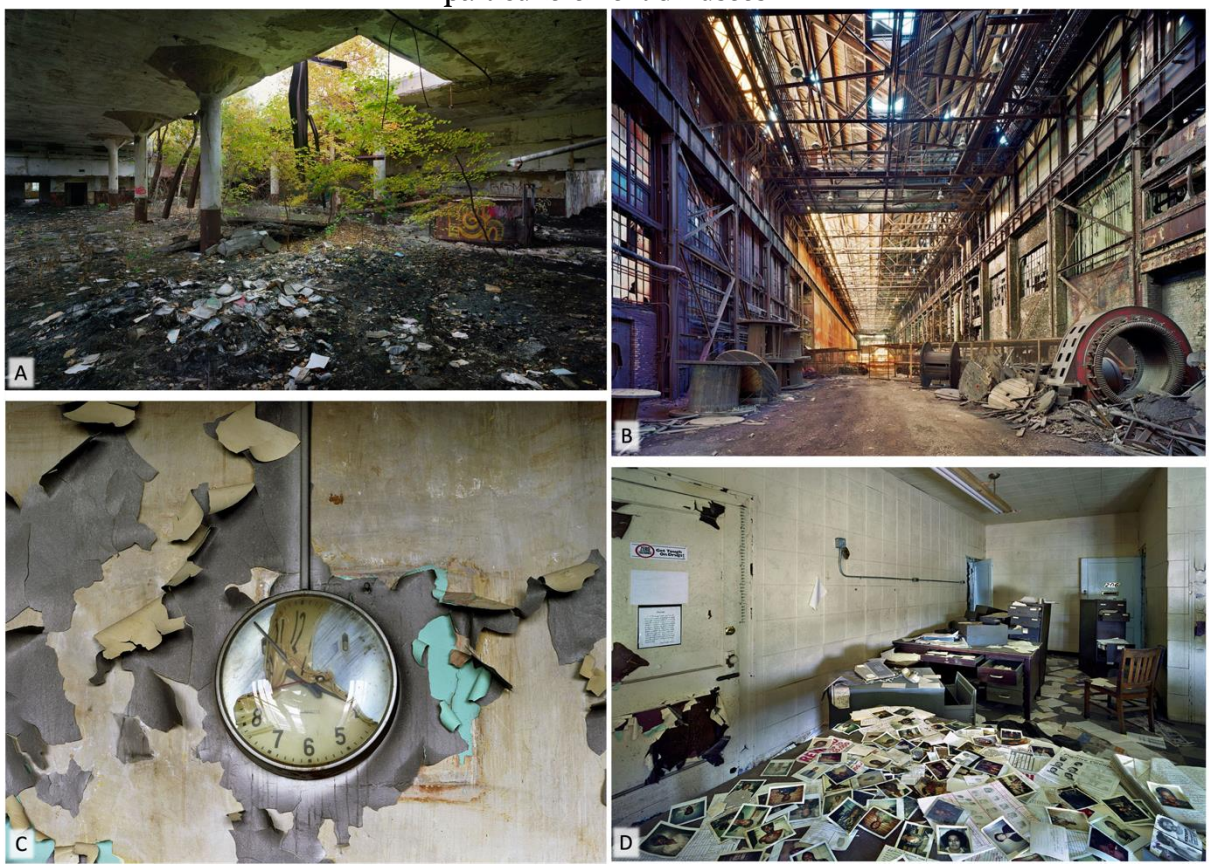
Ces représentations photographiques des ruines contemporaines (car c'est souvent bien la dégradation du bâti qui constitue le cœur de ces représentations) s'inscrivent dans un héritage pictural pluriséculaire dont les lignes qui suivent rappellent brièvement les grandes lignes (Makarius, 2011). C'est à partir de la Renaissance que les ruines, à la faveur de la redécouverte de celles de Rome, acquièrent une dignité à la fois scientifique et esthétique. Elles deviennent alors des objets de connaissance historique et un motif récurrent de la peinture occidentale. Dans l'esthétique classique, les ruines incarnent la fascination pour la culture latine et l'actualité perçue du modèle antique. La période est en effet caractérisée par une volonté de refondation portée par le mouvement humaniste qui revendique un retour à l'antique, lequel est indissociable d'une capacité nouvelle à penser l'Antiquité comme relevant d'un passé radicalement distinct. Un premier glissement s'opère dans l'esthétique baroque, qui repose sur le principe du contraste. La ruine y constitue une modalité d'introduction d'éléments suscitant un sentiment d'étrangeté, à rebours de l'idéal d'harmonie classique. À partir des Lumières et pendant la période romantique, la représentation des ruines se fait le support privilégié de l'aspiration au sublime et d'une méditation mélancolique sur la fuite du temps et la finitude humaine. Au gré de ces évolutions cependant, « la ruine demeure identique à elle-même, désignant les vestiges d'édifices légués par l'histoire. Seul se modifie le sens qu'on lui accorde et la manière de la représenter » (Makarius, 2011 : 11). Le vingtième siècle marque une rupture essentielle dans cette relative continuité. L'ampleur des destructions brutales liées aux conflits mondiaux et l'obsolescence accélérée de modèles sociaux, économiques, politiques et des espaces qu'ils façonnaient projettent la ruine dans le présent. Elle n'est plus trace de ce qui a été mais se fait symptôme de l'époque. La mobilisation esthétique du motif de la ruine évolue en conséquence : au sentiment d'harmonie que suscite la ruine classique selon Georg Simmel succède celui d'une inquiétude et d'une douloureuse interrogation sur le présent, à tel point que Schefer et Egana s'interrogent sur l'émergence d'un « nouveau paradigme artistique[29] » (2015 : 7).

Ce travail n'a pas pour ambition de trancher des questions qui relèvent plus de la théorie artistique et de la philosophie que de la géographie, ni de déterminer les ressorts sociaux et politiques du regain d'intérêt actuel pour les ruines contemporaines. Néanmoins, ce détour par l'histoire de l'art permet de situer ce nouveau moment dans le temps long d'un héritage pictural pluriséculaire et de ne pas céder à la tentation de prêter un caractère de nouveauté radicale à ce qui s'avère plutôt être une déclinaison nouvelle d'un attrait ancien. Or ces représentations picturales et photographiques sont un indicateur de l'évolution des regards collectifs sur un type d'espace en fonction des valeurs de telle ou telle époque.

[29] L'université de Strasbourg organise par exemple une journée d'étude consacrée au rôle de la ruine dans la création artistique contemporaine les 9 et 10 décembre 2021.

Dans une perspective géographique, il est donc intéressant d'analyser cette masse iconographique consacrée aux lieux abandonnés contemporains en termes de représentation de l'espace, car elle informe sur les valeurs que les groupes sociaux concernés y incorporent. Les choix techniques et esthétiques sur lesquels reposent les photographies assimilables à ce sous-genre présentent des récurrences qui permettent d'esquisser les contours d'un canon esthétique de la photographie de ruines contemporaines, lequel correspondrait selon ses détracteurs à « un mode de représentation par lequel les ruines contemporaines sont esthétisées et assimilées aux conceptions romantiques de la ruine[30] » (Harrison, 2011 : 151). On peut tenter d'en préciser les caractéristiques à partir de quelques photos tirées des ouvrages d'Andrew Moore (2010) et d'Yves Marchand et Romain Meffre (2010) consacrés à Détroit (photographies 1.13.).

Photographies 1.13. Quelques exemples de photographies de ruines contemporaines particulièrement diffusées



Sources :

(A) Andrew Moore, *Birches growing in decayed books, Detroit Public Schools Book Depository*, 2010

(B) Andrew Moore, *Rolling hall, Ford Motor Company, River Rouge Complex, Dearborn*, 2010

(C) Yves Marchand et Romain Meffre, *Melted Clock, Cass Technical High School*, 2008

(D) Yves Marchand et Romain Meffre, *Offices, Highland Park Police Station*, 2007[31]

[30] Version originale : "a mode of representation where modern ruins are aestheticized and equated with romantic notions of the ruin"

[31] Lorsque l'ancien commissariat de police de Highland Park (municipalité enclavée dans le territoire de Détroit) a été laissé à l'abandon en 2007, une grande partie du matériel a été laissée sur place. Les urbexeurs qui l'ont visité avant sa démolition en 2012 pouvaient ainsi y trouver les dossiers des personnes arrêtées, les relevés de leurs empreintes digitales, des photographies de scènes de crime ou encore les preuves recueillies dans le cadre d'affaires criminelles,

Ces choix peuvent être analysés au prisme de deux notions : l'absence et la matérialité. La première renvoie au fait que cette iconographie fait souvent la part belle à de grands volumes vides pris à l'objectif grand angle, présentant parfois de belles lignes de fuite (photos A et B) ou, au contraire, à des espaces clos remplis d'objets dont l'accumulation incohérente déroute l'observateur (photo D). Dans un cas comme dans l'autre, elle souligne l'absence d'êtres humains, que ceux-ci aient quitté les lieux sans laisser de traces ou que leur disparition se manifeste au contraire par l'étrange rémanence d'objets désormais sans usage. L'horloge figée de la photo C semble par ailleurs symboliser la temporalité singulière des lieux abandonnés. Cette iconographie de la ruine contemporaine se nourrit également de la matérialité singulière des lieux. Les divers signes de dégradation matérielle évoqués dans la première partie de ce chapitre constituent des motifs photographiques récurrents, qu'il s'agisse des peintures écaillées (photos C et D), de vitres brisées (photo B), de la présence de déchets et d'objets hors d'usage (photos A et C) ou encore du développement d'une végétation spontanée (photo A). Ce corpus photographique confère en définitive une valeur esthétique à des sites désormais prisés pour leur désaffectation et leur dégradation, qui étaient jusqu'alors des motifs de dépréciation[32]. Par la mise en scène de l'absence humaine, il en fait également des supports propices à des méditations philosophiques et existentielles dans la lignée de l'usage romantique de la ruine. Pour la même raison, cette iconographie favorise l'investissement des lieux abandonnés par des imaginaires spécifiques reposant sur le motif du front pionnier et invitant à la conquête d'espaces perçus comme vierges (ce point sera développé dans le chapitre 4).

Au-delà du domaine esthétique, ces représentations photographiques de l'abandon contemporaine ont suscité bien des débats cristallisés autour de la notion de *ruin porn*. Attribuée au photographe James Griffioen (Lyons, 2018), l'expression trouve son origine à Détroit, où elle s'est répandue au début des années 2010 pour condamner un genre photographique visant la « satisfaction purement autocentrée apportée par une contemplation voyeuriste[33] » des ruines de la ville (Mullins, 2012) mais aveugle aux processus sociaux, économiques, politiques dont elles sont les manifestations tangibles. Dans la mesure où elle est fondamentale pour la compréhension des dynamiques observées à Détroit, cette question sera traitée en détail dans la présentation des terrains proposée dans le chapitre suivant. Au vu de son importance pour ce travail, je la mentionne néanmoins dès maintenant et souligne les enjeux de représentation et d'appropriation de l'espace qu'elle soulève.

2.2. Quels termes pour quels espaces ? Précisions terminologiques

Pourquoi choisir de consacrer cette thèse aux *lieux abandonnés* et non aux friches, aux ruines ou encore aux vacants, autant de termes plus volontiers employés par la géographie urbaine ? Ces dénominations ne sont pas exclusives les unes des autres et désignent des réalités qui se recouvrent

incluant armes et drogues. Le documentaire *Exploring Abandoned Detroit. The City of Neglect* (2021) en donne un aperçu saisissant (38'00 à 41'30) : https://www.youtube.com/watch?v=UbTAxjZC_UE (consulté le 20 septembre 2021).

[32] Sur les deux terrains, les termes anglais *eyesore* et allemand *Schandfleck* ont souvent été mobilisés par mes interlocuteurs. Tous deux traduisent l'idée que les lieux ainsi qualifiés constituent des souillures dans le paysage et un motif de honte pour les communautés locales.

[33] Version originale : "purely self-centered satisfaction of voyeuristic viewing"

au moins en partie. Toutes qualifient des espaces marqués par un désinvestissement qui peut prendre des formes et des degrés divers : inoccupation, désappropriation juridique, dégradation du bâti consécutive à une absence d'entretien… Au-delà de ces points communs existent néanmoins des nuances importantes qui tiennent moins aux caractéristiques objectives des lieux qu'à la manière dont ils sont appréhendés. Se pose également une difficulté d'ordre linguistique qui découle de la nécessité d'articuler la langue de l'écriture (le français) et les deux langues du terrain (l'allemand et l'anglais). Les trois termes mobilisés en français (friche, ruine et lieu abandonné) ont leurs équivalents en allemand et en anglais (tableau 1.2.), dont l'emploi obéit globalement aux mêmes critères. Cependant, ils expriment parfois des nuances dont la traduction en français rend parfois imparfaitement compte ; lorsque c'est nécessaire dans la suite de ce travail, la version originale des termes employés sera donc précisée.

Tableau 1.2. Friches, ruines, lieux abandonnés : équivalences sémantiques en allemand et en anglais

Termes français	Termes allemands	Termes anglais
friche	Brache / brachliegendes Gebiet	wasteland
		brownfield
ruine	Ruine	ruin
lieu abandonné	verlassener Ort	abandoned place
	Lost Place[34]	

A. Le Gallou, 2021

2.2.1. « Friche » : une perspective fonctionnelle et aménagiste

La friche est volontiers qualifiée par sa fonction antérieure : friche industrielle, friche commerciale, friche résidentielle… Le terme désigne des terrains momentanément à l'abandon et souvent abordés au prisme de leur reconversion potentielle. Il souligne ainsi la dimension temporaire de l'abandon, envisagé non comme le terme d'une trajectoire spatiale mais comme l'une de ses phases, condition à la réversibilité de la friche. On privilégie alors une dimension fonctionnelle et aménagiste. En ce sens, *friche* suggère avant tout un enjeu de politiques d'aménagement et d'urbanisme, qui pose la question du traitement et de la reconversion des sites concernés. Cet aspect étant développé en détail dans le point 1.2. de ce chapitre, je me m'y attarde pas davantage ici.

2.2.2. « Ruine » : de la matérialité au motif esthétique et philosophique

« Ruine », au contraire, met l'accent sur la forme plus que sur la fonction, et les qualificatifs adjoints à ce terme relèvent généralement d'un registre temporel qui souligne le passage du temps, la durée, permettant de comprendre l'état de dégradation : ruine antique, ruine médiévale, ruine contemporaine (quoique cette expression soit contestée : voir par exemple Somhegyi, 2014). Plus que les trajectoires et potentielles réappropriations que suggère l'emploi de *friche*, c'est le bâti et sa dégradation que *ruine* invite à envisager en premier lieu (à la différence des friches, les ruines sont

[34] L'allemand utilise volontiers l'expression en anglais *Lost Place*, qui semble curieusement spécifique à l'espace germanophone.

d'ailleurs nécessairement des espaces bâtis). Au sens strict, une ruine peut être définie comme un « édifice détruit, délabré, écroulé » (Larousse, 2020) résultant de l' « effondrement partiel ou total d'une construction ou d'un ensemble d'édifices à la suite d'une dégradation naturelle, d'une destruction volontaire ou accidentelle » (TLFi, 2020). S'il n'existe pas de définition positive de la ruine dans la législation française, le Code de l'urbanisme exclut les ruines du champ des constructions existantes et la jurisprudence en la matière s'appuie sur le degré de destruction de l'édifice pour l'assigner à l'une ou l'autre catégorie. La dimension matérielle est ainsi au cœur des définitions d'un terme qui désigne à la fois le processus de dégradation (*tomber en ruine*) et l'état en résultant (*en ruine*), lequel devient un substantif générique applicable à l'ensemble des édifices concernés (*ruine*). Pourtant, loin de limiter l'appréhension à une approche strictement matérialiste, cette matérialité spécifique de la ruine fonde au contraire sa mobilisation en tant que puissant motif esthétique et philosophique. Fragment d'un ensemble disparu, la ruine relève du paradigme de la trace ou de l'indice : elle fait signe vers un passé qu'elle rend visible mais dont l'intelligibilité immédiate fait défaut en raison de la disparition de l'entité originelle dont seul subsiste ce vestige incomplet. En ce sens, elle articule le visible et l'invisible, la présence et l'absence, le matériel et le symbolique. On peut alors préciser la définition proposée ci-dessus et affirmer que « les ruines sont des restes qui se sont vu assigner une dignité symbolique et esthétique » (Makarius, 2011 : 10), dignité qui les constitue réellement en objets d'intérêt pour les sciences sociales. De fait, à partir de la Renaissance, elles s'affirment en Europe occidentale comme des supports privilégiés de réflexion sur la condition humaine et sur le rapport des sociétés au temps et à l'histoire (Schnapp, 2015, 2020)[35]. Leur traitement artistique se fait l'écho de ces interrogations métaphysiques (Makarius, 2011) : il existe ainsi une esthétique de la ruine tout comme une poétique de la ruine. En vertu de cette capacité à faire signe vers autre chose, les ruines incarnent par ailleurs une tension entre un oubli matérialisé par leur progressive disparition et des mémoires qu'expriment les velléités d'interprétation d'abord (la ruine comme objet de connaissance), de préservation, de restauration et de patrimonialisation ensuite (la ruine comme patrimoine).

Dans la notion de *ruine* s'enchevêtrent *in fine* deux niveaux de compréhension distincts et complémentaires : le premier renvoie à la pure matérialité (la ruine comme bâti dégradé), le second y adjoint une dimension symbolique (la ruine comme objet philosophique et esthétique). Elle est « ce qui reste d'une tension entre mémoire et oubli, permanence et impermanence, œuvre de culture et action de la nature » (Schnapp, 2015). C'est précisément cette étroite articulation entre le matériel et le symbolique qui confère aux ruines leur capacité à inscrire dans l'espace des enjeux symboliques et en fait des objets géographiques à part entière. C'est particulièrement vrai lorsque l'on s'intéresse spécifiquement aux ruines dites contemporaines, par distinction avec celles des époques antérieures. Alors que les ruines de la période pré-industrielle appartiennent à un passé clairement révolu, celles des XXème et XXIème siècle « ne témoignent plus du passé mais du présent » (Makarius, 2011 : 11). Zoltán Somhegyi distingue les ruines classiques, caractérisées par l'a-fonctionnalité, l'absence et le temps, et les ruines contemporaines qui ne satisfont pas au troisième critère : il leur manque selon lui l'épaisseur temporelle nécessaire pour être réellement des ruines (2014). Alors que les premières dégagent une mélancolie sereine, les secondes feraient naître un

[35] La réflexion est ici resserrée sur l'Europe occidentale et le rapport aux ruines qu'elle a développé à partir de la Renaissance. Pour une mise en perspective plus ample, tant en termes spatiaux que temporels, on pourra se référer à l'impressionnante *Histoire universelle des ruines* récemment publiée par Alain Schnapp (2020).

trouble inquiet. Appartenant à notre époque et non à un passé lointain, elles cristalliseraient une inquiétude concernant la valeur de notre culture contemporaine et la moindre pérennité de ses productions (Koolhaas, 2011). En effet, « l'histoire future », pour Marc Augé, « ne créera plus de ruines » (2003). C'est sans doute cette spécificité des ruines contemporaines qui motive l'intérêt que leur portent les sciences sociales en général et la géographie en particulier depuis une quinzaine d'années (Edensor, 2005a, 2005b, 2005c, 2007, 2008 ; Hell et Schönle, 2010 ; DeSilvey et Edensor, 2012 ; Mah, 2010, 2012). Dans le bilan qu'ils dressent des recherches sur le sujet, Edensor et de Silvey soulignent notamment la manière dont la géographie peut se saisir des ruines contemporaines pour nourrir des réflexions critiques sur les modes de production capitalistes de l'espace, sur les rapports spatialisés à la mémoire ou encore sur les dispositifs spatiaux (2012).

Une ruine est finalement autant un lieu concret désigné par sa dégradation matérielle qu'une abstraction intellectuelle au puissant contenu symbolique. Elle se distingue en cela de la friche : l'imaginaire et la symbolique des ruines sont sans commune mesure avec ceux que suscite la friche, tout objet culturel que cette dernière puisse être par ailleurs. C'est pourtant un troisième terme qui rend le mieux compte des spécificités de l'objet de ce travail.

2.2.3. « Lieu abandonné » : mise en désir des friches urbaines et popularisation de l'esthétique de la ruine

Je choisis de privilégier dans ce travail l'expression *lieu abandonné*, certes moins établie dans le vocabulaire habituellement mobilisé dans la discipline, mais que l'on rencontre plus fréquemment dans les discours qui entourent les pratiques récréatives et touristiques étudiées ici. Dans le champ académique, seuls Bauer et Dolgan proposent une définition scientifique du terme *Lost Place*. Ils envisagent ces lieux comme des « palimpsestes cumulatifs […] où se chevauchent de multiples processus d'appropriation » (2020 : 112) et insistent sur leur dimension hybride et transitionnelle. Si je souscris tout à fait à ces conclusions, elles me semblent néanmoins ne pas rendre compte de la dimension centrale des représentations que ce travail cherche à mettre au jour. Face à ce constat et à l'absence d'autre conceptualisation scientifique du terme, deux options terminologiques s'offraient à moi. La première aurait consisté à adopter d'emblée un lexique géographique déjà établi pour qualifier ces lieux qui, à strictement parler, relèvent des catégories de la friche et, souvent, de la ruine. Un premier niveau de conceptualisation scientifique de l'objet aurait ainsi été posé comme préalable à son analyse[36]. Or « l'approche géo-culturelle suppose un oubli, un effacement des catégories prédéterminées, et le recours exclusif à celles qui ont cours dans les populations dont l'on tente de comprendre la géographie intérieure » (Staszak, 1999 : 294). Pour saisir finement la spécificité des lieux, non pas dans l'absolu mais tels qu'ils sont appréhendés par les publics auxquels je m'intéresse ici, il paraissait indispensable de prêter attention aux implicites d'un vocabulaire que l'on pourrait qualifier de vernaculaire et d'interroger sérieusement la manière dont ces publics nomment les lieux (opération de dénomination qui constitue une première forme d'appropriation). J'ai donc privilégié une seconde option, fondée sur l'hypothèse selon laquelle le

[36] À cet égard, on peut souligner la prépondérance du terme *ruines* dans la littérature scientifique, tout particulièrement anglophone, y compris pour rendre compte de formes d'appropriation des lieux que leurs usagers qualifient quant à eux de *lieux abandonnés*. Le choix de l'un ou l'autre terme dépend des champs dans lesquels s'inscrivent les discours : *lost place* et *abandoned place* semblent plutôt renvoyer au champ des pratiques, *ruin* à celui de leur analyse scientifique.

choix de *lieu abandonné* est signifiant (signifiant pour les acteurs étudiés dans le cadre de leurs pratiques et, partant, également signifiant pour moi dans le cadre de l'analyse). Je considère qu'il ne constitue pas une simple transposition dans le langage courant de concepts utilisés dans le champ scientifique, autrement dit qu'il ne s'agit pas d'une question d'arbitrage entre registres de langue pour désigner une même réalité, mais que le choix de *lieu abandonné* traduit au contraire un regard singulier sur ces lieux. Il peut alors contribuer à déterminer les spécificités de leur appréhension par les publics qui les explorent sur un mode récréatif ou touristique, et le terme doit à ce titre faire l'objet d'une réelle analyse avant qu'on ne décide éventuellement de lui en substituer un autre. Ce choix terminologique participe en ce sens de la mise en œuvre d'une approche résolument inductive. Insistons sur le fait qu'il ne s'agit pas de proposer une catégorie spatiale correspondant à un regroupement inédit de lieux, mais de souligner la spécificité du regard porté sur ces lieux dans le cadre du tourisme de l'abandon. Autrement dit, l'enjeu n'est pas typologique mais sémantique : il ne s'agit pas de proposer une catégorisation inédite, mais de montrer en quoi des lieux appartenant à une catégorie déjà identifiée peuvent faire l'objet d'appropriations dont les spécificités justifient l'usage d'un terme distinct. *Lieu abandonné* rend donc davantage compte de la spécificité d'une appréhension des lieux que des lieux eux-mêmes.

Un premier enjeu consiste donc à en définir les contours pour souligner les points communs comme les divergences avec les termes présentés plus haut : la friche et la ruine. Concrètement, le terme lieu abandonné désigne des lieux qui ont perdu leur fonction et les formes d'appropriations sociales qui s'y attachaient (des friches) et dont l'état de dégradation matérielle est parfois avancé (des ruines)[37]. Quoique l'expression puisse théoriquement qualifier des lieux datant de périodes diverses, son emploi est dans les faits essentiellement réservé à des abandons contemporains. Ce ne sont donc pas leurs caractéristiques objectives qui distinguent les lieux abandonnés, puisqu'elles justifient leur classement dans des catégories pré-existantes. Leur spécificité est à chercher du côté des représentations et des imaginaires, qui permettent dans un premier temps de distinguer friches d'un côté et ruines et lieux abandonnés de l'autre. Bien que friche et ruine contiennent implicitement la notion d'abandon, lieu abandonné en fait explicitement le cœur de la définition des lieux. Cela leur confère une charge affective qui semble bien supérieure à celle des friches mais comparable à celle des ruines telles que définies plus haut. Cette dimension affective traverse un imaginaire qui accorde une importance centrale à l'atmosphère singulière des lieux concernés, dont l'esthétique photographique contemporaine de l'abandon offre une traduction visuelle : il y a matérialisation dans l'espace d'une tension constitutive entre présence et absence, et l'expérience de cette tension suscite chez l'observateur ou le visiteur des réponses sensibles et émotionnelles[38]. « On n'habite que des lieux hantés », écrivait Michel De Certeau (1990 [1980] : 162), et les fantômes qui peuplent ruines et lieux abandonnés ne sont pas étrangers

[37] Il est bien entendu illusoire de prétendre définir un seuil objectif autour duquel se structurerait une distinction entre ce qui est ruine et ce qui ne l'est pas. Au-delà de la variabilité des appréciations relatives à cette dimension matérielle, la ruine dépend aussi du regard que l'on porte sur elle. Diane Scott (2019) distingue ainsi la ruine-bâtiment de la ruine-discours et de la ruine-concept, les deux dernières catégories excédant la première.

[38] À cet égard, les lieux abandonnés se distinguent par leurs fonctions antérieures respectives, certaines d'entre elles étant plus susceptibles que d'autres de contribuer à la perception d'une ambiance spatiale particulière. Anciens hôpitaux ou, mieux encore, asiles psychiatriques sont par exemple particulièrement prisés ajoute à l'attrait des lieux abandonnés en ce que les représentations qui leur sont associées nourrissent une atmosphère fascinante ou inquiétante.

à leur attrait. On peut ainsi rapprocher le lieu abandonné et la ruine contemporaine en raison de leur capacité à faire signe vers ce qui est absent et à nourrir des imaginaires comparables. Le texte suivant, tiré de la présentation de l'exposition Temps suspendu – Exploration urbaine organisée en 2016 par le Musée de la Poste à l'Espace Niemeyer (Paris), illustre à la fois les ressorts de cet imaginaire et l'étroite parenté avec les ruines contemporaines :

> « Découverte et exploration de *sites désertés, désaffectés, secrets, cachés*, les explorateurs urbains captent *l'atmosphère du lieu*. Hôpital, usine, école, prison ou église … des endroits aujourd'hui *délaissés par l'homme* où le silence règne en maître. La peinture s'effrite, les murs se fissurent et les rayons de lumière filtrent par les fenêtres cassées. La nature reprend doucement ses droits, le temps paraît alors suspendu. Ces lieux, *abandonnés par l'homme* depuis seulement quelques décennies, sont immortalisés par ces photographes. Ceux-ci parcourent le monde en quête de ces *ruines contemporaines, vestiges d'une vie passée*. […] Une table tactile permet aux visiteurs de partir à la découverte d'autres *lieux abandonnés* répartis partout dans le monde. »
>
> Source : SilvanaEditoriale, https://fr.silvanaeditoriale.it/libro/9788836633418 (consulté le 16 septembre 2021[39]) (c'est moi qui souligne)

Qu'est-ce qui distingue alors lieux abandonnés et ruines contemporaines en termes d'appréhension des lieux ? Deux éléments paraissent notables. Premièrement, le terme *lieu abandonné*, puisqu'il insiste sur le retrait des formes d'appropriation humaine, favorise l'assimilation des lieux à des fronts pionniers dans les imaginaires collectifs. Le texte ci-dessus en est une manifestation. Le lieu *abandonné* se prête à une réappropriation, à une reconquête et confère à l'observateur (à commencer par le photographe) le rôle d'explorateur d'un espace vierge. La ruine manifesterait une présence passée et inscrirait le visiteur dans une forme de continuité, là où le lieu abandonné soulignerait davantage l'absence et les possibles qu'elle ouvre. Cela doit être compris en lien avec le deuxième élément, qui tient à l'utilisation des termes *lieux abandonnés* et *ruines* par les différents acteurs. *Lieux abandonnés* est essentiellement employé par des acteurs artistiques, médiatiques et touristiques pour rendre compte de la popularité croissante de friches et/ou de ruines jugées attractives pour leur esthétique et l'atmosphère particulière qui s'en dégage et, dans le cas des acteurs touristiques, pour en faire la promotion. L'usage des termes dans le domaine éditorial est particulièrement révélateur. Les titres incluant (*lieux) abandonnés* (Hannem, 2016, 2019 ; Margaine et Margaine, 2017) *verlassene Orte* (collectif, 2014 ; Boberg, 2019), *lost Places* (Mielzarjewicz, 2010 ; Hoëcker *et al.*, 2017 ; Vogler et Lundberg, 2017) et autres *abandoned places* (Van Rensbergen, 2019) correspondent presqu'exclusivement à des livres de photographies dont la construction les rapproche parfois du guide touristique informel[40]. Seul l'*Urbex RDA. L'Allemagne de l'Est racontée par ses lieux abandonnés* de Nicolas Offenstadt (2019), unique occurrence d'ouvrage scientifique mobilisant le terme dans son titre, fait exception. *Lieu abandonné* manifeste ainsi une désirabilité nouvelle d'espaces auparavant dépréciés et dont cette dénomination spécifique contribue au recodage : le lieu abandonné serait la friche ou la ruine en ce qu'elle est désirable. Par ailleurs, l'usage du terme par des acteurs médiatiques grand public consacre également la familiarisation (au moins

[39] La version reproduite, très légèrement différente de celle présentée sur le site internet, est tirée de la page (aujourd'hui supprimée) consacrée à l'exposition sur le site du Musée de la Poste.
[40] On constate d'ailleurs une vitalité particulière du genre dans l'espace germanophone, où les variations régionales sur le thème des *Lost Places* sont nombreuses.

en termes de représentations, sinon de pratiques) d'un public large avec ces espaces. Celui-ci ne se limite ni aux professionnels et universitaires rompus aux enjeux opérationnels attachés aux friches, ni au public au capital culturel relativement élevé pour qui *ruine* évoque autant un motif philosophique et esthétique qu'un édifice délabré. D'une certaine manière, *lieu abandonné* rend compte d'une démocratisation des imaginaires de la ruine. Le lieu abandonné serait l'avatar populaire de la ruine contemporaine, tel qu'il est appréhendé par un large public progressivement familiarisé avec ces espaces marginaux par la circulation médiatique de leurs représentations. Une brève requête sur un moteur de recherche (expérience empirique exploratoire sans prétention à l'exhaustivité) permet de s'en convaincre. Si l'on considère les trois premières pages de résultats, le terme *friche(s)* renvoie à des dictionnaires en ligne généraux ou géographiques, aux friches culturelles parisiennes et aux enjeux de traitement opérationnel des friches[41] ; la recherche *ruine(s) contemporaine(s)* dirige vers des réflexions scientifiques et artistiques sur ce type d'espaces[42] ; pour *lieu(x) abandonné(s)*, les résultats sont dominés par des classements des « meilleurs » lieux abandonnés de tel ou tel espace d'échelle variable proposés par des sites grand public (pariszigzag, vivreparis, vanityfair…) ainsi que par de sites consacrés à l'exploration urbaine[43]. L'expression *lieu abandonné* semble donc bien manifester et renforcer une mise en désir des lieux largement fondée sur leur dimension esthétique.

Cette dénomination est d'ailleurs l'expression et l'outil d'une sélection : elle est propre à des discours qui opèrent souvent une hiérarchisation au sein des espaces en friches, ce dont témoigne la prolifération des classements évoqués ci-dessus. En effet, toutes les friches et toutes les ruines n'accèdent pas au statut de lieu abandonné, qui manifeste déjà paradoxalement une certaine reconnaissance collective. Il faut en général que le lieu concerné présente un intérêt esthétique particulier, une architecture remarquable ou monumentale, se prête à l'élaboration de récits excitants, voire soit associé à des épisodes historiques signifiants. Au sein même de cette catégorie émergent des lieux abandonnés emblématiques qui bénéficient d'une importante visibilité. C'est par exemple le cas du Buzludzha en Bulgarie, de l'ancien cosmodrome soviétique de Baïkonour au Kazakhstan ou de la Michigan Central Station à Détroit. Remarquons à cet égard que la perception des sites comme « lieux abandonnés » survit souvent à leur réappropriation. En cela, cette catégorie met en évidence un décalage caractéristique de la temporalité spécifique de ce type de lieux : l'ancrage dans les représentations collectives d'une iconographie très centrée sur l'esthétisation de l'abandon contraste avec la réalité fonctionnelle de lieux souvent déjà réappropriés, de manière plus ou moins marquée et plus ou moins formelle. La catégorie « lieux abandonnés » est donc d'autant plus intéressante dans le cadre d'une recherche sur la valorisation touristique de ces lieux. En effet, c'est précisément en construisant certaines friches et ruines urbaines comme lieux abandonnés, durablement associés dans l'imaginaire collectif à des espaces figés dans un état d'abandon, que les discours artistiques, médiatiques et touristiques en font des lieux attractifs… et donc bientôt réinvestis.

[41] Source : https://cutt.ly/tEyjCmP et https://cutt.ly/QEyjKcV (consultés le 17 septembre 2021)
[42] Source : https://cutt.ly/7EyjMvL et https://cutt.ly/pEyj9ua (consultés le 17 septembre 2021)
[43] Source : https://cutt.ly/2Eyj6FY et https://cutt.ly/bEykeoP (consultés le 17 septembre 2021)

S'il se distingue de la friche et de la ruine, le lieu abandonné emprunte donc à l'une et à l'autre pour articuler (perte de) fonction, forme et dimension symbolique : il renvoie à un imaginaire spatial dans la construction duquel prime la dimension esthétique sans pour autant négliger les caractéristiques antérieures du lieu. Traduisant l'attractivité croissante d'espaces habituellement déprécié, il manifeste une popularisation de l'esthétique de la ruine contemporaine auprès du grand public, préalable nécessaire aux valorisations touristiques de ces lieux. L'abandon tel qu'il est mis en scène et rendu désirable est en effet au fondement de pratiques spécifiques qui valorisent précisément l'esthétique et l'atmosphère prêtées aux lieux dits abandonnés. C'est particulièrement le cas de l'exploration urbaine, dont s'inspirent les valorisations touristiques auxquelles s'intéresse ce travail.

3. De l'exploration urbaine (urbex) aux visites touristiques : évolution des pratiques dans les espaces de l'abandon

3.1. Un champ de recherche émergent : de la pratique médiatisée à l'urbex comme objet et comme méthode géographiques

3.1.1. Qu'est-ce que l'exploration urbaine ? Éléments de définition

Il est communément admis que l'expression « exploration urbaine » ou *urbex*, de la contraction de l'anglais *urban exploration*, est née sous la plume du Canadien Jeff Chapman, *alias* Ninjalicious. Celui-ci fait figure de fondateur de la pratique, à laquelle il a consacré à partir de 1996 le « magazine » *Infiltration* et le site web du même nom, avant de publier peu de temps avant sa mort *Access All Areas* (2005), devenu une référence incontournable dans le milieu de l'exploration urbaine. Bien que l'urbex soit une pratique aux contours mouvants, Bradley Garrett tente d'en formaliser la définition comme une *« pratique consistant à documenter, redécouvrir et explorer physiquement des espaces éphémères, obsolètes, abandonnés, en ruines et infrastructurels au sein de l'environnement bâti, sans en avoir la permission*[44] *»* (2014 : 1). Il s'agit donc de s'introduire, en général de manière illégale, dans les sites à l'abandon qui sont l'objet de cette thèse, mais aussi dans des espaces fonctionnels interdits au public comme les tunnels de métro, les zones de chantiers ou encore les réseaux d'égouts. Plusieurs pratiques connexes sont parfois considérées comme des sous-catégories d'une exploration urbaine comprise au sens large de franchissement des limites : bunkerologie, toiturophilie, cataphilie, voire parkour[45]. En termes spatiaux, malgré ce que suggère son nom, l'urbex ne se limite pas aux espaces urbains : tout espace bâti par l'homme est susceptible de devenir un terrain d'exploration, quelle qu'en soit la localisation. Ainsi le Buzludzha est-il perché sur un sommet isolé du massif du Balkan.

La pratique de l'urbex est, du moins en théorie, régie par un code éthique que résume la célèbre formule de Ninjalicious « Ne prendre que des photos, ne laisser que des empreintes de pas », reprise

[44] Version originale : "practice of researching, rediscovering and physically exploring temporary, obsolete, abandoned, derelict and infrastructural areas within built environments without permission to do so"

[45] Bunkerologie, toiturophilie et cataphilie désignent des formes d'exploration respectivement dédiées aux bunkers (Bennett, 2011a, 2011b, 2011c, 2012, 2013, 2019), aux toits et aux espaces souterrains. Le parkour ou art du déplacement correspond à une pratique sportive acrobatique qui consiste à franchir des obstacles souvent urbains à l'aide de ses seules capacités motrices, sans matériel (Lesné, 2019, à paraître).

comme un *leitmotiv* par de nombreux explorateurs urbains (également appelés *urbexeurs*). Ce socle théorique peut être décliné en trois règles (Offenstadt, 2018b) : ne rien forcer pour pénétrer dans un lieu, ne pas l'altérer d'une quelconque manière en le dégradant ou en emportant les objets que l'on y trouve, et enfin ne pas diffuser la localisation des lieux. Cet ensemble de principes repose sur un idéal d'invariabilité du lieu dès lors qu'il est abandonné, comme si l'abandon suspendait son évolution au lieu d'en être une nouvelle phase. Par le respect de ces règles, il conviendrait de garantir la préservation des lieux explorés, c'est-à-dire leur maintien dans cet état d'abandon envisagé comme non évolutif, afin de ne pas appauvrir l'expérience d'exploration des futurs visiteurs. Garder secrète la localisation des lieux permet ainsi de les prémunir des dégradations commises par d'autres types d'usagers. Cette conception résiste mal cependant à l'observation effective de lieux mouvants, dont les usages et l'état matériel évoluent constamment. Au cours de ces quelques années de recherche, cela s'est constamment vérifié sur les deux terrains, où tous les lieux explorés et/ou visités à plusieurs reprises ont fait l'objet de changements plus ou moins visibles entre deux passages, parfois en très peu de temps. Du déplacement d'un ballon de basket dans le gymnase d'un lycée à l'abandon à l'apparition de nouveaux graffitis en passant par des opérations plus massives de nettoyage des lieux ou encore par le renforcement des mesures de sécurisation, ces évolutions témoignent de la relativité de l'abandon qui n'est jamais synonyme de pétrification des lieux. En définitive, « le lieu n'est pas une stase que l'urbexer [sic] aurait à préserver mais un lieu sans cesse modifié et modifiable » (Offenstadt, 2018b : s.p.).

Garrett souligne cependant la difficulté qu'il y a à définir strictement une pratique dont la dénomination même est contestée par nombre de ses adeptes (Garrett, 2011). L'absence de consensus concernant les principes éthiques et les contours de l'urbex interroge la réalité d'une communauté dont les membres revendiquent des intentions et des modalités de pratique variées et parfois difficilement compatibles. Les motivations sont diverses (Offenstadt, 2018b) : goût de l'aventure, photographie, intérêt historique ou encore dessein politique subversif s'entremêlent. Par ailleurs, la tension entre le code de conduite évoqué plus haut et les libertés que chacun prend avec ces règles illustre également cette difficulté à trouver une unité interne à la pratique. Face à l'injonction à garder secrètes les localisations des lieux explorés, certains revendiquent au contraire une conception collaborative de l'urbex et en font une forme de « partage patrimonial » (*ibid.* : s.p.). Sur les terrains étudiés dans ce travail, c'est notamment le cas de Ciarán Fahey, créateur et animateur du blog *Abandoned Berlin* qui fournit au lecteur des informations très détaillées sur l'accès aux lieux (Arboleda, 2016a). Régulièrement critiqué pour ce manquement à l'une des règles fondamentales de l'urbex (pratique dont il ne se revendique d'ailleurs pas), Fahey s'en explique en invoquant la volonté de permettre au plus grand nombre de profiter de lieux voués à disparaître à court terme. D'autres font peu de cas de l'interdiction d'emporter des objets, à l'image de Nicolas Offenstadt qui fait de cette entorse à la règle un choix scientifique et méthodologique (2018a), tandis que les graffeurs qui se revendiquent de l'urbex renoncent à respecter la règle qui veut que l'on ne modifie pas le lieu. Dénomination et contenu de la pratique sont ainsi en perpétuelle renégociation, si bien que *« le terme "exploration urbaine" restera un éternel objet de débat »*[46] (Garrett, 2012 : 31). S'il me faut m'appuyer sur une définition *a minima* pour cerner l'objet dont il est question ici, il importe donc

[46] Version originale : "urban exploration will remain a term under constant contention"

également de souligner la labilité d'une pratique dont les contours sont sans cesse redessinés par ceux qui s'y adonnent et s'en réclament.

3.1.2. Filiations et évolutions de la pratique : un bref historique

Si la médiatisation de l'urbex est récente, la pratique est plus ancienne et emprunte à une longue tradition de fascination pour les espaces liminaux, bien antérieure à la popularisation de l'expression *exploration urbaine* (Garrett, 2012). Selon Troy Paiva, *« l'exploration urbaine est un passe-temps aussi vieux que l'humanité »*[47] (Paiva et Manaugh, 2008 : 9). Tite-Live explorant le Cloaca Maxima de Rome, Philibert Aspairt retrouvé mort dans les carrières souterraines de Paris onze ans après s'y être perdu en 1793 ou encore Leidschmudel Dreispul, heurté par un train alors qu'il explorait les tout nouveaux tunnels du métro new-yorkais, sont quelques-uns des nombreux avatars d'explorateurs urbains avant l'heure. Les premiers groupes d'urbex proprement dite se seraient structurés autour des années 1970-1990, avant que n'émerge dans les années 2000-2005, à la faveur de l'essor d'internet, ce qui peut être perçu comme une communauté globale gravitant autour de Toronto, ville d'origine de Ninjalicious (ceci malgré les réserves exprimées sur l'hétérogénéité d'une communauté dont l'unité est difficilement saisissable au-delà des communautés « primaires » formées par les réseaux personnels d'interconnaissance). Le rôle du numérique évoqué par plusieurs auteurs (Rojon, 2015) constitue d'ailleurs un élément fondamental d'évolution de la pratique, notamment par la visibilité accrue qu'il lui confère. Cela mériterait sans nul doute de faire l'objet d'une recherche extensive consacrée à la question, qui manque encore à ce jour.

Dans une notice de *The International Encyclopedia of Geography* consacrée au terme « Exploration », Bradley Garrett (2017) précise les rapports qu'entretient l'urbex avec des pratiques d'exploration plus anciennes, et notamment les explorations indissociables de l'expansion des empires coloniaux européens. Mais si exploration urbaine et exploration coloniale renvoient toutes deux à *« un processus de construction de nouvelles connaissances par la recherche de, et la confrontation avec, de nouveaux environnements, peuples et lieux »*[48] (Garrett, 2017 : s.p.), la première se distinguerait de la seconde par la subversion des rapports de pouvoir et des ordonnancements spatiaux qu'elle opère. Là où l'exploration coloniale s'appuie sur la construction culturelle d'un Autre justifiant l'affirmation d'un pouvoir étatique sur des espaces à conquérir, cette conquête s'entend au contraire comme une subversion ludique et parfois politique d'un ordre urbain capitaliste dans le cadre de l'urbex. Cette forme de redémocratisation de l'espace urbain s'inscrit dans la lignée des « expéditions » aux visées émancipatrices de William Bunge dans le Détroit particulièrement ségrégé de la fin des années 60, mais aussi des dérives situationnistes (Debord, 1956) ou encore des déambulations de De Certeau (1990 [1980]) invitant à la réappropriation d'un espace urbain de plus en plus envisagé comme un spectacle (Debord, 1992 [1967]). Le terme « exploration » renvoie donc à un vocabulaire de conquête coloniale réapproprié par un discours post-colonial qui fait de l'exploration des espaces urbains quotidiens une pratique alternative qui peut s'accompagner de visées émancipatrices. La

[47] Version originale : "urban exploration is a pastime as old as mankind"
[48] Version originale : "a process of building new knowledges through searching for and encountering new environments, people, and places"

suite de ce chapitre reviendra plus en détail sur cette dimension politique de l'urbex comme réappropriation « par le bas » de l'espace urbain.

3.1.3. Une médiatisation croissante à l'origine d'une popularisation de la pratique de l'urbex

D'abord confidentielle et circonscrite à des cercles d'initiés relativement restreints, l'exploration urbaine connaît depuis quelques années une médiatisation croissante qui en assure la popularisation auprès d'un public de plus en plus large. Ainsi le peu alternatif hebdomadaire *Télérama* consacrait-il en août 2017 la Une de son supplément « Sortir » à la « mode interdite » que serait devenue l'urbex[49], tandis que *Le Monde* titrait en septembre 2016 sur les « aventuriers des sites perdus » adeptes de la pratique[50]. À l'image de ces deux publications, de nombreux médias généralistes ont récemment proposé des articles d'introduction à l'exploration urbaine[51] dont la multiplication permet de mesurer sa méconnaissance antérieure par un public de non-initiés. Dans la même veine, on trouve de nombreux classements identifiant les sites d'urbex incontournables à la manière de guides touristiques alternatifs[52], le bien connu site Topito déclinant à l'envi les variations sur ce thème. Ces classements sont parfois établis au prix d'une confusion problématique entre des lieux de natures très différentes, à l'image du site internet de *Lonely Planet* qui inclut de manière très discutable le village d'Oradour-sur-Glane[53] dans la liste des dix lieux d'urbex européens à ne pas manquer[54]. Se multiplient également les publications, imprimées ou en ligne, en forme de mode d'emploi pour apprentis urbexeurs (Anon, 2016 ; Hannem, 2016, 2019), dont certaines spécifiquement consacrées à la photographie d'urbex (Sergent, 2017 ; Dombrow, 2019). On trouve même désormais sur internet des carnets d'urbex permettant de consigner les comptes-rendus de ses explorations[55] !

À l'image de nombreux médias grand public, ces publications font le constat d'un engouement croissant (et sans doute l'entretiennent-ils en retour) pour l'exploration urbaine, lequel n'est pas sans conséquence sur la pratique et ses espaces. Certains y voient une simple évolution là où d'autres dénoncent une dénaturation de la pratique. En janvier 2017, cette évolution inspirait ainsi aux deux animateurs du site *UrbexSession* une tribune au titre sans ambiguïté : « L'urbex, une mode de merde ». Dans ce court texte, les deux auteurs constatent les effets de la massification consécutive à la médiatisation de la pratique, un riche échantillon de vidéos *Youtube* à l'appui. Selon

---

[49] On trouvera la version en ligne à l'adresse suivante : https://www.telerama.fr/sortir/urbex-la-mode-interdite,161460.php (consulté le 17 septembre 2021)

[50] La version en ligne est disponible à l'adresse suivante : https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2016/09/09/l-urbex-ou-les-aventuriers-des-sites-abandonnes_4995271_4497916.html (consulté le 17 septembre 2021)

[51] Voir par exemple : http://www.madmoizelle.com/urbex-lieux-inhabites-598071 (consulté le 3 décembre 2018)

[52] Voir par exemple : https://www.pariszigzag.fr/lieux-insolites/6-endroits-abandonnes-region-parisienne (consulté le 3 décembre 2018), https://www.telerama.fr/sortir/urbex-5-lieux-cultes-a-decouvrir-dans-le-grand-paris,161488.php (consulté le 3 décembre 2018)

[53] Dans ce classement aux critères discutables, on trouve donc d'un côté des lieux dont l'absence ou la faiblesse des réappropriations en fait de potentiels spots d'urbex, de l'autre des ruines certes entretenues *a minima* mais dont l'état de dégradation répond à un choix réfléchi de mise en valeur patrimoniale et mémorielle et qui font l'objet d'une réappropriation symbolique et mémorielle forte accompagnée d'une interprétation historique et d'une régulation institutionnelle.

[54] URL : https://www.lonelyplanet.fr/article/urbex-10-lieux-fantomes-en-europe (consulté le 5 mars 2019)

[55] Voir par exemple : https://cutt.ly/8Ey3t5t (consulté le 17 septembre 2021)

eux, l'arrivée d'un public adolescent en quête de popularité numérique contribue à transformer l'urbex en « mode Youtube » fondée sur des mises en scène volontairement outrancières dont le principal objectif est d'assurer un maximum de visionnages. Le récit d'exploration devient alors une sorte de film d'horreur amateur qui rend compte de la totale indifférence de ses créateurs à la singularité des lieux. Selon les termes des deux auteurs, c'est « la philosophie de l'urbex qui est entachée par ces gens sans éthique. Là on arrive à des années lumières d'un explorateur qui cherche avec passion une adresse, qui part l'immortaliser en toute sobriété en adoptant une attitude discrète et respectueuse de l'endroit, on passe maintenant à des groupes qui gueulent, qui taguent, qui dégradent et qui sont totalement indifférents face à ce que représente le lieu, ce n'est plus qu'un décor »[56]. Au-delà de cette forme particulière de réinterprétation de l'urbex, on assiste plus généralement à une fréquentation de plus en plus importante de nombreux lieux abandonnés dont certains deviennent de véritables attractions touristiques, ce que Pablo Arboleda analyse à partir du cas de Berlin comme une « touristification » et une « marchandisation » de l'urbex (2017b). Bien que l'analyse d'Arboleda soit fondée sur le postulat d'une dichotomie alternatif/marchand insuffisamment interrogée (de nombreux travaux montrent au contraire l'étroite imbrication entre les deux catégories et les formes de valorisation marchande de pratiques et/ou de lieux dits alternatifs), ce constat est néanmoins essentiel pour aborder la question des appropriations touristiques de l'urbex qui font l'objet de ce travail.

3.1.4. Un champ de recherche émergent : l'urbex comme objet et comme méthode

Pratique à la structuration récente, l'exploration urbaine est également un objet récent des sciences sociales. Les premières (rares) évocations de la pratique, issues du champ anglo-saxon, remontent à la deuxième moitié des années 2000 avant que Bradley Garrett n'y consacre une recherche *in extenso* fondée sur une immersion ethnographique au long cours dans le cadre de sa thèse de doctorat (Garrett, 2012). Si ses travaux constituent à ce jour les réflexions les plus développées sur l'urbex, abordant notamment son rapport à l'histoire et au patrimoine (2011, 2015) et sa dimension politique et contestataire (2014), ses analyses ont néanmoins fait l'objet de plusieurs critiques. Luke Bennett lui reproche ainsi sa focalisation sur la seule composante « transgressive, émancipatrice et cérébrale »[57] (2011c : s.p.) de l'urbex, qui ne saurait rendre compte des motivations et des modes d'exploration de l'ensemble de la communauté, et notamment des explorateurs dépourvus d'intentions politiques. Mott et Roberts contestent quant à elles la persistance d'une géographie masculiniste dans l'approche de Garrett et dénoncent le peu d'intérêt accordé aux dynamiques de marginalisation et d'exclusion que perpétuerait l'exploration urbaine, en particulier à l'encontre des femmes et des personnes racisées (2014). Ces réflexions font écho à l'analyse en termes de classe sociale suggérée par High et Lewis, qui voient dans l'urbex un « outil rhétorique utilisé pour […] distinguer explorateurs issus de la classe moyenne et intrus issus des classes populaires »[58] (2007 : 51). Au-delà des travaux précurseurs de Garrett, d'autres auteurs se sont intéressés aux liens entre urbex et tourisme (Fraser, 2012 ; Robinson, 2015 ; Arboleda, 2017b) et au rôle de l'urbex dans les dynamiques mémorielles (Offenstadt, 2018, 2019) et les processus de

[56] Source : https://urbexsession.com/lurbex-mode-de-merde/ (consulté 3 décembre 2018)
[57] Version originale : "transgressive, emancipator and cerebral"
[58] Version originale : "a rhetorical device used […] to distance middle class explorers from working class trespassers"

patrimonialisation (Rojon, 2015 ; Arboleda, 2016a), tandis que certains interrogent la dimension éthique de l'exploration urbaine comme rapport à l'espace dans des contextes géographiques sinistrés (High et Lewis, 2007 ; Mah, 2014), au premier rang desquels on trouve souvent Détroit (Apel, 2015a, 2015b). Plus récemment, Robin Lesné aborde la pratique au prisme de la notion d'urbanité récréative pour interroger la construction et la régulation de la ville récréative (à paraître). En tant qu'objet des sciences sociales, l'urbex est ainsi étudiée pour elle-même mais aussi dans ses articulations avec des champs plus larges (patrimoine, mémoire, usage politique de l'espace).

Au-delà de son statut d'objet récent des études en sciences sociales, l'urbex peut également être mobilisée comme méthode de recherche. C'est essentiellement le cas dans le champ francophone, où plusieurs travaux récents ont souligné les apports méthodologiques de la pratique dans plusieurs disciplines[59] (Audin, 2017 ; Offenstadt, 2018a et 2018c). Par l'ouverture privilégiée qu'elle permet sur les marges spatiales et sociales de l'espace urbain, l'urbex donne accès à des traces qui renseignent sur des réalités sociales qui vont bien au-delà de la pratique en elle-même. Utiliser l'urbex comme méthode permet ainsi de produire des connaissances sur d'autres objets. Partant du constat du faible intérêt des études urbaines pour les lieux abandonnés chinois, souvent traités comme des anomalies au regard d'un paradigme dominant postulant une croissance urbaine généralisée, Judith Audin propose de mobiliser l'urbex comme une forme d'observation ethnographique de ces « angles morts de l'espace urbain » (2017 : s.p.) peu accessibles par des voies plus classiques (et plus légales). Explorer clandestinement ces espaces délaissés permettrait de saisir l'évolution des structures sociales et économiques dont ils témoignent, ainsi que de mieux comprendre les normes qui régissent les pratiques contemporaines de la ville. Abordés non comme des anormalités mais comme des *« hétérotopies »* (*ibid.* : s.p.) spatiales, temporelles et économiques, ces espaces donnent à voir des trajectoires atypiques dont l'analyse est susceptible d'enrichir la compréhension des dynamiques urbaines. L'urbex constitue ainsi un moyen d'approcher la ville chinoise par ses marges et d'en nuancer une appréhension centrée sur les espaces de la croissance. Dans le contexte chinois, elle représente pour Audin l'une des multiples *« voies détournées d'enquête »* nécessaires au contournement des lourdeurs administratives et des obstacles officiels. Dans un autre cadre géographique, celui de l'ex-Allemagne de l'Est, Nicolas Offenstadt propose d'utiliser l'urbex comme mode d'accès aux « archives en errance » (2018a) que constituent les traces qui subsistent dans les lieux abandonnés. L'exploration sert ici la démarche historienne dans le contexte particulier d'un pays aujourd'hui disparu et dont l'espace reste marqué par « la dévalorisation et l'abandon de tout un ensemble de structures associé à un passé socialiste que l'on voulait effacer » (2018c : s.p.). En ce sens, l'urbex est le *medium* d'une réflexion sur ce qui reste aujourd'hui de la RDA, et dont les conclusions contrastent avec la mémoire officielle telle qu'elle est conçue dans le récit national de l'Allemagne réunifiée. L'exploration permet ainsi « d'enquêter sur des structures sociales, des rapports de force contemporains » à travers les traces auxquelles elle donne accès, qui constituent également des sources originales à partir desquelles aborder l'histoire de la RDA. Objets éparpillés et archives oubliées rendent possible une approche *in situ* fondée sur « des assemblages

[59] Sur ce point, voir la journée d'étude « L'exploration urbaine (urbex). L'historien et les sciences sociales » organisée à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne en octobre 2018. Les résumés des communications sont disponibles à l'adresse suivante : http://www.ihmc.ens.fr/181018-exploration-urbaine-urbex-historien-sciences-sociales.html (consulté le 5 mars 2019)

et des rapprochements » (2018c : s.p.) spécifiques, qui diffèrent de ceux que l'on trouve dans les dispositifs mémoriaux et muséaux ou dans les fonds d'archives, et une liberté inhabituelle dans le rapport aux sources et dans leur interprétation. Dans le cadre de l'ex-Allemagne de l'Est, l'exploration fait aussi écho aux réflexions sur la réhabilitation par l'urbex de mémoires délégitimées (*cf. infra*). De manière plus exploratoire, des archéologues comme Séverine Hurard (2018) soulignent l'intérêt que présente l'articulation entre urbex et archéologie contemporaine, cette dernière permettant d'analyser les strates d'occupation successives des lieux abandonnés, tandis que Cyril Lachèze (2018) évoque l'urbex comme forme de repérage préalable à la mise en œuvre de l'étude archéologique d'une friche industrielle.

Dans tous ces cas, la pratique de l'urbex comme méthode soulève plusieurs questions. Celle de la sécurité du chercheur en premier lieu, qui tient à la fois à la pratique de lieux non sécurisés dont l'état de dégradation matérielle peut présenter un danger et à sa nature souvent illégale, qui peut exposer l'explorateur à des sanctions plus ou moins sévères selon les contextes géographiques. Un dilemme éthique se pose également, la pratique de l'urbex dans le cadre d'une recherche en sciences sociales impliquant parfois un prélèvement d'objets et d'archives qui va à l'encontre du code de conduite évoqué plus haut (Offenstadt, 2018a). Cette question a d'ailleurs suscité un débat houleux lors de la journée d'étude « L'exploration urbaine (urbex). L'historien et les sciences sociales » qui s'est tenue en 2018 à l'Université Paris 1. Dans le cadre de cette thèse, je mobilise la pratique de l'urbex comme méthode secondaire qui vient compléter un dispositif méthodologique d'abord fondé sur d'autres modes d'enquête (*cf.* chapitre 3). Mise en perspective avec l'observation participante des visites organisées dans les lieux abandonnés, elle permet d'une part de comparer plusieurs manières de pratiquer ces espaces, d'autre part de faire l'expérience concrète des phases de transition qu'ils connaissent, enfin d'alimenter une réflexion sur la dimension corporelle et émotionnelle du processus de recherche en géographie. Ces aspects seront développés dans le chapitre 3.

Ce travail s'inscrit ainsi dans les réflexions récemment développées en géographie, notamment anglophone, sur l'exploration urbaine envisagée à la fois comme objet de recherche et comme méthode empirique de collecte de données. Après avoir présenté les éléments indispensables à une compréhension générale de la pratique, la section suivante aborde quelques aspects plus spécifiquement en lien avec mon objet de recherche : rapport à l'espace, dimension politique de la pratique et implications mémorielles et patrimoniales.

3.2. Un rapport à l'espace singulier : marginalité, corporéité et contestation politique

3.2.1. Un rapport corporel et émotionnel à des espaces urbains marginaux

L'urbex peut être appréhendée comme une pratique spatiale qui permet à la fois un *rapport à des espaces singuliers* et un *rapport singulier à l'espace*, les deux aspects étant intrinsèquement liés. L'urbex consiste en la pratique d'espaces liminaux, marginaux, dépréciés, voire interdits, largement situés hors du champ des pratiques ordinaires de l'espace urbain. Ces espaces sont caractérisés par la faible régulation dont ils font l'objet, la disparition de l'ordre spatial antérieur transformant les dispositifs spatiaux en des espaces fonctionnellement moins déterminés qui permettent une

multiplicité des usages et des interprétations possibles (Edensor, 2005a). Cela permet aux usagers informels des lieux abandonnés un relatif affranchissement vis-à-vis des normes qui régissent la pratique de l'espace urbain. Cela n'empêche pas, on l'a vu, l'existence d'un code éthique de l'urbex et donc la réintroduction paradoxale d'autres normes au sein même de la communauté des explorateurs urbains. Cet affaiblissement des régulations s'inscrit dans la matérialité des lieux, où l'absence d'entretien du bâti ouvre la voie à une dégradation plus ou moins rapide. Ces éléments font des lieux abandonnés des *« espaces de défamiliarisation […] un espace étrange au milieu d'un terrain familier »*[60] (Edensor, *ibid.* : 25) qui contrastent avec les espaces de la ville habituellement pratiqués. L'urbex en tant que pratique spatiale se définit donc d'abord par la nature des espaces qu'elle investit, qui exigent la mise en œuvre d'un certain nombre de compétences géographiques : localiser les lieux, y pénétrer, les explorer en sécurité nécessite en effet de mobiliser des « savoir-faire avec l'espace » spécifiques, qui dessinent un rapport à l'espace plus corporel et émotionnel que rationnel.

Les lieux abandonnés remettent en cause les savoirs pratiques incorporés qui guident habituellement les pratiques d'un espace urbain « de plus en plus composé de décors hautement régulées qui limitent le champ des performances et des expériences »[61] (Edensor, 2005a : 81). La défamiliarisation d'Edensor se traduit par l'impossibilité de mobiliser ce répertoire d'interprétations et d'actions, qu'invalident la forme et l'absence de fonction des espaces de l'abandon. L'espace n'est plus codé, sa matérialité et les formes de son appropriation collective ne prescrivent plus d'interprétation et d'usage donnés, mais nécessitent au contraire une confrontation avec l'inattendu qui est caractéristique de l'idée d'*exploration*. S'affirme alors une appréhension de l'espace moins contrainte fondée sur l'expérience sensible, sensorielle, voire émotionnelle. Edensor souligne ainsi la singularité de la ruine dans la mesure où elle contraint à une confrontation des corps avec une matérialité qui n'est pas pensée pour leur déplacement (2005a, 2007, 2008). La multitude des possibles s'y oppose à l'ordre imposé dans et par l'espace urbain. Si ces réflexions font écho aux idées développées dans les champs de la géographie des corps et de la géographie des émotions, elles recèlent également des potentialités politiques : cette relation directe avec l'espace environnant, fondée sur un engagement corporel et émotionnel, favorise un rapport à la ville affranchi des médiations et des normes extérieures.

3.2.2. Une pratique spatiale à dimension politique ? L'urbex comme mode de contestation de la production capitaliste de la ville et de réappropriation de l'espace urbain

Dans cette perspective, certains auteurs envisagent l'urbex comme un mode de contestation de la production capitaliste de la ville et comme une forme de réappropriation de l'espace urbain. Edensor entend ainsi interroger de manière critique la (re)production de l'espace urbain, ses pratiques et ses interprétations au prisme des ruines industrielles (2005), tandis que Garrett identifie les urbexeurs comme *« l'un des nombreux groupes qui réagissent à la surveillance et au contrôle accrus de l'espace*

[60] Version originale : "spaces of defamiliarisation […] an uncanny space amidst a familiar realm"
[61] Version originale : "[…] increasingly composed out of highly regulated stages which constrain the range of performances and experiences"

urbain »[62] (2014 : 1). La pratique revêt dès lors une dimension politique, bien que celle-ci ne soit pas nécessairement revendiquée (*ibid.*). Les réflexions de Garrett et d'Edensor prennent appui sur le constat selon lequel l'espace urbain contemporain, produit du capitalisme tardif, serait de plus en plus normé (et normatif) et soumis à des formes de contrôle et de régulation diverses (Cresswell, 1996). L'ordre urbain reposerait sur des codes et des pratiques normatifs intériorisés et reproduits individuellement et collectivement qui assignent une fonction à chaque espace, et ainsi définissent les usages et les représentations qui y sont jugés légitimes et appropriés ou non. Or les ruines, par la perte de cette assignation fonctionnelle, offrent à qui s'y aventure des « possibilités […] transgressives »[63] (Edensor, 2005a : 4). L'urbex, qui valorise une pratique de l'espace urbain affranchie de toute norme imposée, permettrait alors de « redémocratiser les espaces urbains dont les habitants ont perdu le contrôle »[64] (Garrett, 2014 : 4). La pratique revêt en ce sens une dimension émancipatrice par la conquête d'un droit à la ville entendu comme liberté de mouvement et d'usage des espaces urbains, une conception très individuelle aux accents libertariens (High et Lewis, 2007). L'urbex peut ainsi être comprise comme une pratique qui subvertit les logiques capitalistes dominantes reposant sur une conception de la ville comme objet de consommation. En ce qu'elles y réintroduisent des médiations et une dimension marchande, les appropriations touristiques des lieux abandonnés entrent alors en tension avec l'exploration urbaine et contribuent à normaliser ses espaces. Il faut toutefois souligner que cette dimension politique n'implique ni revendication clairement énoncée, ni organisation politique. Explorer, c'est affirmer par la pratique plus que par le discours un droit à la ville (Lefebvre, 2005 [1974]) qui se manifeste dans la transgression des normes qui régissent les usages de l'espace urbain. La contestation de fait d'un ordre urbain perçu comme de plus en plus normatif et prescriptif ne s'accompagne d'aucune ambition de remettre en cause l'ordre capitaliste, mais seulement d'une volonté de s'en jouer individuellement à l'échelle micro (Garrett, 2014).

Par ailleurs, plusieurs auteurs dénoncent les limites de cette analyse. Loin de prêter à l'urbex une portée émancipatrice universelle, Mott et Roberts (2014) soulignent l'inégale capacité des individus à s'y adonner en fonction de leur genre, de leur catégorisation ethnique ou encore de leurs capacités physiques. En un sens, on passe ici de l'idée de nécessaires *savoir-faire* avec l'espace à celle d'un *pouvoir-faire* (ou non) avec l'espace dépendant de ces critères et non de la maîtrise des compétences géographiques évoquées plus haut. High et Lewis (2007) déplorent quant à eux l'absence de réflexion politique sur les causes et les conséquences économiques et sociales de l'abandon au profit d'un regard esthétisant et ludique. Cette dimension politique doit donc être abordée avec les nuances qui s'imposent. Au-delà des subversions individuelles de l'ordre urbain qu'elle permet, elle trouve cependant une manifestation plus collective dans son rapport à la question des mémoires et de leurs ancrages spatiaux.

[62] Version originale : "urban explorers are one of many groups reacting to increased surveillance and control over urban space »
[63] Version originale : "transgressive […] possibilities"
[64] Version originale : "to redemocratise spaces urban inhabitants have lost control over"

3.3. Urbex et rapport au passé : une attitude patrimoniale spécifique

Le rapport à l'espace propre à l'urbex implique également une appréhension particulière du passé des lieux et de leur(s) histoire(s) à deux points de vue (Edensor, 2005a, 2005c ; Garrett, 2011, 2015 ; Offenstadt, 2018a). D'une part, la dimension corporelle et émotionnelle de la pratique permettrait une forme d'expérience directe du passé qui se distinguerait des médiations impliquées par les dispositifs patrimoniaux institués. D'autre part, l'urbex favoriserait la valorisation d'histoires et de mémoires marginalisées et la production de discours contre-hégémoniques.

3.3.1. Un rapport au passé des lieux fondé sur une dimension sensible et émotionnelle

En privilégiant un rapport sensible à l'espace, l'urbex favoriserait des connexions singulières entre passé et présent (Edensor, 2005a, 2005c ; Garrett, 2011). Celles-ci auraient pour support les traces matérielles qui subsistent dans les lieux abandonnés (photographie 1.14.) : ces traces font signe vers un passé mais ne font l'objet d'aucune interprétation extérieure préalable à l'exploration, facilitant ainsi le déploiement d'une pluralité d'interprétations individuelles.

L'absence de médiation et l'expérience directe des lieux sont ainsi des éléments fondamentaux pour la définition d'un rapport au passé propre à l'urbex. Il contraste avec ce qu'autorisent les dispositifs patrimoniaux classiques, qui reposent sur un effort d'analyse et d'interprétation du passé porté par un petit nombre d'acteurs dominants et sur la transmission réglée d'un discours construit sur le passé (Garrett, 2011). L'urbex privilégierait quant à elle une approche mêlant expérience sensible, imagination et mémoires alternatives exhumées par l'exploration. Elle ouvre la voie à une forme d'écriture de l'histoire cumulative et collaborative au fondement de *« manières émergentes de faire du patrimoine, contrastant avec les dispositifs usuels de la patrimonialisation institutionnelle »* (Rojon, 2015 : s.p.). Garrett souligne à cet égard le fait que les urbexeurs accordent moins d'importance à la préservation matérielle des lieux qu'à celles des expériences et des mémoires qui leur sont attachées, dont la sauvegarde passe généralement par la publication en ligne de récits et de photographies (2015). Loin de constituer une menace, la dimension transitoire des lieux est ici envisagée comme inhérente à des trajectoires qu'il n'apparaît pas utile de figer, d'autant que Garrett revendique par ailleurs la contribution de l'urbex à une histoire des lieux qui continue malgré leur abandon. L'espace est envisagé comme un palimpseste auquel les expériences des explorateurs urbains ajoutent de nouvelles strates. Cette approche nourrit la contestation de la distinction souvent opérée dans le cadre de la gestion du patrimoine entre un passé important renvoyant à la période fonctionnelle du lieu et un passé négligeable correspondant à sa période d'abandon. L'urbex ouvre ainsi la possibilité d'une expérience alternative du passé : elle favorise la découverte de passés multiples et inattendus parmi lesquels aucune hiérarchisation n'est opérée, qui contraste avec le passé soigneusement reconstruit et mis en récit de nombre de lieux patrimonialisés (Garrett, 2015). Cela fait écho à des approches expérimentales des enjeux patrimoniaux incarnées par exemple par l'idée de post-préservation (DeSilvey, 2017), qui repose sur la gestion du déclin des lieux et non sur leur entretien.

Photographie 1.14. Exemples de traces d'appropriations antérieures de lieux abandonnés

(A) À Détroit, on trouve parfois de nombreux effets personnels des anciens résidents dans les maisons abandonnées (2017).

(B et C) Dans une cave de l'ancienne fabrique de draps de Wittstock/Dosse (Brandebourg) sont stockés depuis trente ans d'innombrables objets et documents datant de la période de la RDA : bilans annuels, rapports comptables, vaisselle, journaux, tampons ou encore fanions de l'équipe de sport BSG Aufbau Wittstock (2019).

(E) Dans une maison très dégradé de Salzwedel (Allemagne, Saxe-Anhalt), une lettre datée de 1960 laisse supposer que le bâtiment abritait alors une fabrique de vinaigre (2019).

En l'absence de contextualisation, la découverte de ce type de traces dans les lieux abandonnés explorés laisse le champ libre aux hypothèses et aux interprétations personnelles concernant l'histoire des lieux.

Source : A. Le Gallou, 2017 (A) et 2019 (B, C et D)

3.3.2. L'urbex comme valorisation de mémoires délaissées

En permettant le déploiement d'un rapport spécifique au passé, l'urbex en tant que pratique spatiale peut être mise au service de la valorisation de mémoires délaissées. D'abord, elle investit généralement des lieux qui ne font l'objet d'aucune mise en valeur impliquant restauration ou conservation du bâtiment, ouverture au public, interprétation et mise en scène de la mémoire du lieu. Bien qu'ils puissent être classés au titre du patrimoine, les dynamiques d'abandon l'emportent sur une patrimonialisation effective et c'est alors par l'urbex que peut s'opérer une forme de valorisation, voire de préservation de mémoires jusqu'alors négligées. Certains explorateurs urbains conçoivent en effet leur pratique d'exploration en articulation avec une démarche de documentation et d'archivage des lieux qui peut parfois pallier l'absence ou la faiblesse de dispositifs officiels assumant cette fonction (Garrett, 2011 ; Offenstadt, 2018d). Ce travail de documentation s'inscrit souvent dans l'élaboration de discours contre-hégémoniques visant à (re)donner une visibilité à des mémoires marginalisées par l'histoire officielle par la valorisation des lieux dans lesquelles elles s'incarnent, comme le montre Nicolas Offenstadt pour le cas de l'ex-RDA (2018a et 2018c). Ces contre-discours s'articulent aux nouvelles formes de patrimonialisation évoquées plus haut et profitent d'un phénomène de *« connectivité patrimoniale »* (Rojon, 2015 : s.p.) qui repose sur le partage numérique d'informations entre des amateurs qui deviennent dès lors acteurs de la patrimonialisation des lieux. On retrouve ici l'idée de potentialités émancipatrices de l'urbex, qui peut contribuer à la reconfiguration des hiérarchies présidant aux constructions mémorielles et patrimoniales et proposer des alternatives aux discours dominants.

Certains auteurs contestent néanmoins cette interprétation de l'articulation entre urbex et mémoire. Pour High et Lewis, loin de contribuer à la valorisation de mémoires marginalisées, l'exploration urbaine repose sur une approche esthétisante des lieux qui favorise au contraire leur décontextualisation. La pratique reposerait alors sur une certaine indifférence aux spécificités historiques et mémorielles des lieux investis, alors même que ces derniers représentent pour les populations locales des lieux de mémoire supports de constructions identitaires individuelles et collectives. Les auteurs concluent ainsi à une *« tension entre des paysages d'abandon évocateurs vidés de toute présence humaine »* caractéristiques de l'iconographie urbex d'un côté et *« des histoires de vie saisissantes »*[65] (2007 : 3) de l'autre, opposant une approche esthétisante exogène et une préoccupation mémorielle qui serait l'apanage des populations locales. Loin de revêtir une dimension politique, l'urbex contribuerait alors à la dépolitisation des enjeux sociaux, économiques et culturels soulevés par l'abandon. Si cette interprétation repose sur un échantillon et une méthodologie discutables[66], elle rend compte sans nul doute des pratiques d'une partie des urbexeurs. Dora Apel reprend cette analyse pour l'appliquer au cas de Détroit (2015a), dénonçant une esthétisation apolitique du déclin opposée à l'approche sociale et politique des ruines qu'elle appelle de ses vœux. On peut regretter que cette démonstration ne soit adossée à aucun contenu empirique, mais elle est néanmoins éclairante en ce qu'elle pose la question des enjeux éthiques et politiques de l'exploitation des lieux abandonnés à des fins touristiques dans le contexte de Détroit.

[65] Version originale : "tension between evocative people-less landscapes of dereliction, and vivid life stories"
[66] Les réflexions de High et Lewis s'appuient sur l'analyse de trois récits d'exploration urbaine trouvés en ligne. Outre la taille modeste de l'échantillon, les critères de sélection de ces récits ne sont pas précisés par les auteurs.

3.4. De l'urbex à ses avatars touristiques : positionnement et questions de recherche

3.4.1. Déplacer la perspective : de la nature touristique de l'urbex à la nature de ses variations touristiques

Face à la diffusion de la pratique, plusieurs chercheurs se sont intéressés aux rapports entre urbex et tourisme. Dans un contexte d'extension et de diversification des pratiques et des espaces touristiques (le chapitre 4 y reviendra en détail), l'urbex peut apparaître comme une forme d'activité caractéristique des évolutions contemporaines du tourisme urbain. Elle manifesterait alors l'appropriation par le système touristique d'espaces auparavant considérés au mieux comme dénués d'intérêt pour le visiteur, voire comme explicitement répulsifs. Certains auteurs soulignent ainsi les similitudes entre l'exploration urbaine et certaines formes de tourisme, en particulier le tourisme sombre et le tourisme d'aventure. Le tourisme sombre, plus connu sous sa dénomination anglophone *dark tourism*, est défini par l' « association, sous une forme ou une autre, entre un site, une attraction ou une expérience touristiques et la mort, la catastrophe ou la souffrance[67] » (Sharpley et Stone, 2009). Le tourisme d'aventure correspond quant à lui à une forme de tourisme fondée sur la participation à des activités physiquement exigeantes en extérieur impliquant en général des risques perçus ou réels (Swarbrooke *et al.*, 2003 ; Buckley, 2006). Emma Fraser identifie plusieurs points communs entre ce dernier et l'exploration urbaine : l'importance de la dimension visuelle, la prédilection pour les activités à risque et la recherche d'une expérience perçue comme authentique. Elle signale néanmoins la contradiction entre la « confrontation non autorisée et non guidée avec l'espace » propre à l'urbex et la pratique touristique de « sites marchandisés » et préfère à ce titre parler d'« une consommation de l'esthétique et de l'expérience des ruines contemporaines générée par les participants, par opposition à des pratiques marchandes relevant du tourisme de masse[68] » (2012 : 142). Peter Robinson identifie les mêmes similitudes que Fraser entre urbex et tourisme, auxquelles il ajoute le type de lieux concernés et l'importance de la dimension corporelle. Il souligne cependant la différence de nature entre les rapports à l'espace et les expériences propres à l'urbex et au tourisme. Robinson conclut à un paradoxe : l'exploration urbaine serait tout à la fois « au-delà du tourisme » et « une forme d'activité touristique anti-touristique par sa nature même[69] » (2015 : 160). En effet, selon Edensor, l'exploration des ruines s'apparente à une forme d'anti-tourisme du fait de l'incompatibilité entre le caractère transgressif de l'exploration et la marchandisation sur laquelle reposerait la sphère du tourisme. Son argumentation est d'un intérêt tout particulier dans le cadre de ce travail :

> « Je veux opposer le fait de visiter une ruine aux formes dominantes de tourisme, qui incarnent à la perfection la manière normative dont les gens interagissent avec l'espace urbain. Le tourisme s'organise généralement autour de l'acte d'immortaliser des paysages familiers tant ils sont réputés, de formes de mobilité constantes et sans heurts, de la diffusion d'informations facilement assimilables et prêtes à l'emploi et de discours réifiés sur les lieux et les cultures, de

[67] Version originale : "association, in one form or another, between a tourism site, attraction or experience and death, disaster or suffering"
[68] Version originale : "unsanctioned and unguided engagement with spaces" / "commodified site" / "participant generated consumption of the aesthetic and experience of modern ruins, which exists in opposition to commodified, mass-tourist practices"
[69] Version originale : "beyond tourism" / "a form of tourist activity that is anti-tourist by its very nature"

> toute une série d'activités "appropriées" centrées sur la consommation et d'itinéraires régulés qui relient ces sites entre eux. En outre, l'espace touristique est de plus en plus thématisé, mis en scène, esthétisé, discipliné, hautement réglementé, lisse, homogène et constitué d'une succession d'espaces similaires connectés les uns aux autres […]. Explorer des ruines, en revanche, ne permet pas le mouvement fluide produit dans le cadre du tourisme, car de nombreux obstacles s'y opposent et de multiples itinéraires sont possibles. Le mouvement y est difficile, perturbé et potentiellement périlleux, empli de sensations qui contrastent avec le fait de regarder à distance ; il n'y a personne pour faire respecter des normes de performance[70] et, de fait, il n'y pas de préparation à l'apparition et à la performance sur une telle scène. Il n'y a pas de spectacle évident autour duquel organiser une visite ou qui corresponde à ce que l'on s'attend à devoir regarder, et ce que l'on voit est souvent indéchiffrable. Il n'y a rien à acheter et rien n'est conforme à l'esthétique mise en scène de l'espace touristique. Ces expériences ne peuvent trouver leur place dans un vocabulaire pré-établi ou être rangées dans la catégorie "exotique" ou "typique". Je suggère donc qu'explorer une ruine est une sorte d'anti-tourisme.[71] »
>
> (Tim Edensor, 2005a : 95)

En opposant ainsi tourisme et exploration, Edensor les associe respectivement à l'un et l'autre termes d'une série d'alternatives exclusives : expérience de consommation *versus* expérience existentielle, standardisation de l'expérience touristique *versus* unicité irréductible de l'expérience d'exploration, passivité des touristes *versus* rôle actif des explorateurs, primat d'un regard distant *versus* mobilisation des corps. High et Lewis considèrent au contraire que « les récits des explorateurs urbains changent d'anciens sites de production en espaces de consommation, les transformant en terrains de jeu issus de la désindustrialisation[72] » (2007 : 44). Loin de s'opposer aux paysages de la consommation caractéristiques des villes post-industrielles (Zukin, 1991), l'urbex constituerait alors une modalité de l'intégration des ruines contemporaines à ces espaces de la consommation.

Plus qu'elles n'apportent de réponses tranchées, ces réflexions ouvrent des perspectives de recherche invitant à s'interroger sur les frontières de la sphère touristique et sur ses interactions avec d'autres formes de pratiques de l'espace urbain, au premier rang desquelles l'urbex. Cette thèse

---

[70] Le terme *performance* doit ici être compris au sens (développé dans le chapitre 4) de pratique en situation déployée par un individu, de manière de se comporter dans l'espace.

[71] Version originale : "I want to contrast visiting a ruin with dominant forms of tourism which are exemplary of the normative ways in which people interact with urban space. Tourism is typically organised around the capture of familiar, famous sights, undisturbed and seamless forms of mobility, the dissemination of digestible, pre-packaged information and reified discourses about places and cultures, a series of 'appropriate' activities centred upon consumption, and regularised itineraries which sew these sites together. Moreover, the space of tourism is increasingly themed, staged, aestheticized, disciplined, highly regulated, smooth, homogeneous and constituted through the interconnected sequence of similar spaces (see Edensor, 2005). Exploring ruins, on the other hand, cannot permit the smooth movement produced in tourism, for numerous obstacles present themselves and multiple routes may be followed. Movement is rough, disrupted and potentially perilous, replete with sensations other than the distanced gaze; no one is there to enforce performative norms, and indeed, there are no preparations for entry into, and performance upon, such a stage. There are no obvious spectacles around which to organise a tour, or which fit into expectations about what will be gazed upon, and sights will often be indecipherable. There is nothing to buy and nothing conforms to the staged aesthetics of tourist space. These experiences cannot be inserted into a pre-arranged vocabulary or classified as 'exotic' or 'typical'. I suggest therefore, that exploring a ruin is a kind of anti-tourism."

[72] Version originale : "urban explorer stories turn former sites of production into sites of consumption, transforming them into deindustrial playgrounds"

n'a pas pour ambition de proposer une délimitation de ces catégories, mais aborde la question sous un angle différent : mon approche consiste non pas à m'interroger sur la *nature touristique ou non* de la pratique de l'exploration urbaine, mais à analyser les pratiques touristiques spécifiques qui se développent *à partir de* et *en référence à* l'urbex. En ce sens, l'opposition postulée par Edensor entre, d'un côté, des espaces touristiques nécessairement mis en scène et dédiés à la consommation et, de l'autre, des ruines permettant des expériences spatiales plus libres semble ignorer la possibilité d'une hybridation qu'esquissent pourtant les appropriations touristiques des ruines contemporaines. La médiatisation croissante de la pratique de l'urbex et la popularisation d'une esthétique contemporaine de l'abandon contribuent en effet à une attractivité accrue de certains lieux abandonnés désormais connus bien au-delà de la communauté des explorateurs urbains. À partir de l'exemple de Berlin, Pablo Arboleda met ainsi en évidence la « touristification » de certains terrains d'exploration urbaine (2017b), à l'instar de l'ancien camp militaire nazi de Krampnitz à l'ouest de la capitale allemande. L'afflux de visiteurs dans ces lieux contribue à brouiller les frontières entre urbex et nouvelles formes d'exploration touristique, ce d'autant plus que des offres structurées commencent à émerger dans certains lieux abandonnés. Par ailleurs, les arguments proposés pour asseoir cette opposition négligent les enjeux de mise en scène de soi, des autres et des espaces qui, loin d'être l'apanage du tourisme, imprègnent une partie de la scène urbex. À l'inverse, l'analogie entre urbex et tourisme défendue par High et Lewis me semble tout aussi impuissante à rendre compte des spécificités de l'exploration urbaine et de ses variations touristiques, mais aussi de ce qui se joue dans le passage de l'une à l'autre en matière de représentations, de pratiques et d'appropriations des espaces considérés. Dans le cadre de ce travail, je fais donc l'hypothèse d'un gradient entre urbex et tourisme plutôt que d'une opposition ou d'une analogie binaire – condition nécessaire pour saisir les circulations entre différents régimes d'appropriation des lieux et analyser ce que je propose de nommer *tourisme de l'abandon*.

3.4.2. Étudier le tourisme de l'abandon : une délimitation préliminaire de l'objet

Ce travail de thèse trouve son origine dans une curiosité générale pour la popularisation de l'exploration urbaine et des lieux abandonnés, ses ressorts et ses conséquences géographiques. Plus spécifiquement, ce sont les formes d'exploration touristique issues de l'urbex et qui s'en revendiquent parfois tout en en détournant les codes qui, depuis le Master, ont retenu mon attention. Plus ou moins structurées, plus ou moins organisées, ces variations touristiques présentent des formes diverses qui vont de la massification d'une exploration récréative informelle à l'organisation de visites guidées formelles. Au sein de ce continuum, j'ai fait le choix de me concentrer sur un segment spécifique : celui des visites organisées par un prestataire extérieur au groupe de visiteurs, qu'elles soient guidées ou réalisées en semi-autonomie. Cette délimitation ne recouvre à mon sens qu'une partie des réalités qui correspondent à un tourisme de l'abandon que je définis *a priori* comme un ensemble de pratiques (1) consistant à visiter des lieux abandonnés, (2) motivées précisément par leur abandon et non par une quelconque réappropriation, et (3) qui leur prêtent souvent une valeur esthétique et expérientielle. Ce travail laisse donc de côté des formes moins organisées dont le caractère touristique ou non nourrirait sans doute d'interminables débats. Ce choix relève à la fois d'impératifs pratiques et d'arbitrages liés à l'orientation des questions qui guident cette recherche. D'une part, il n'était pas envisageable d'étudier de manière suffisamment

approfondie l'ensemble du spectre couvert par le tourisme de l'abandon dans le temps imparti pour une thèse de doctorat. Cela tient notamment à la nécessité de mettre en œuvre des méthodes d'enquête différentes pour accéder aux adeptes des explorations individuelles informelles d'un côté et aux participants à des explorations guidées de l'autre. Il ne m'a pas paru possible de mener de front ces deux volets de manière suffisamment rigoureuse. D'autre part, une partie des interrogations qui sous-tendent cette thèse porte précisément sur les fondements de la formalisation touristique de l'exploration des lieux abandonnés et sur ses effets sur la pratique de l'urbex et sur les lieux abandonnés. Dès lors, il paraissait plus pertinent de se concentrer sur les formes organisées d'exploration touristique dont l'analyse est plus à même d'apporter des réponses à ces questions.

Les travaux consacrés à la question jusqu'ici ne me semblent pas rendre compte de manière tout à fait satisfaisante des enjeux que soulève le tourisme de l'abandon. Reprenant une expression particulièrement associée au cas de Détroit, Emma Slager s'intéresse au tourisme de ruines (*ruin tourism*), qu'elle définit comme un « ensemble émergent d'activités [caractérisées par] l'attention qu'elles prêtent aux lieux marqués par l'abandon et le déclin urbain[73] ». Il s'agirait d'« une forme de tourisme culturel de niche qui comprend des activités allant d'un tourisme formel et commercial à des explorations urbaines guidées et illégales. Les ruines présentées sont souvent industrielles mais incluent également des théâtres, des écoles, des espaces de bureaux, des bâtiments publics et des espaces résidentiels[74] » (2013 : 2). Cependant, l'acception qu'elle retient dans le cadre d'une recherche menée à Détroit en 2012 est large : est qualifié de *ruin tour* toute visite guidée incluant, à un moment ou un autre et y compris de manière très secondaire, la présentation et le commentaire d'un bâtiment abandonné (Slager, 2020). Cela ne me paraît rendre compte des spécificités ni de l'organisation ni de la participation à des visites dont la motivation principale est celle de l'exploration de sites abandonnés. J'adopte donc une définition plus restrictive pour ne retenir que les visites explicitement consacrées à l'exploration guidée de lieux abandonnés. Alice Mah parle quant à elle de tourisme du délabrement (*dereliction tourism*), défini comme *« l'acte consistant à utiliser des sites industriels abandonnés comme lieux de plaisir esthétique, de loisir ou d'aventure »*[75] (2014 : s.p.). Elle l'envisage toutefois dans une perspective individuelle et pour une réflexion d'ordre éthique sur l'ambiguïté de la position des chercheurs enquêtant sur des terrains marqués par l'abandon post-industriel. Pour stimulant qu'il soit, cet angle d'approche ne permet pas non plus de saisir les enjeux propres au tourisme de l'abandon tel que je l'envisage.

Enfin, le choix du terme retenu pour désigner les formes d'appropriation touristique dont traite ce travail appelle quelques éclaircissements. Pendant la première partie de ma thèse, j'ai d'abord repris à mon compte l'expression de tourisme de ruines, littéralement transposée de l'anglais *ruin tourism*. Cette dénomination était d'autant plus commode qu'elle correspondait à

[73] Version originale : "emerging set of tourism activities […] for their attention to sites of abandonment and urban decay"
[74] Version originale : "a kind of niche cultural tourism that encompasses a range of activities spanning formal, commercial tourism to illegal, guided urban exploration. The ruin sites it features are frequently industrial but also include empty theaters, schools, office buildings, civic buildings, and residential areas"
[75] Version originale : "the act of seeking out abandoned industrial sites as sites of aesthetic pleasure, leisure or adventure"

Détroit à une réalité bien identifiée (le chapitre 2 reviendra en détail sur ce point). Néanmoins, elle m'a progressivement semblé insatisfaisante pour plusieurs raisons. D'une part, *ruin tourism* est d'abord une expression médiatique chargée de connotations très dépréciatives sur le terrain états-unien. Bien qu'elle ait parfois été reprise dans le champ scientifique, il m'est progressivement apparu qu'elle véhiculait une approche simpliste et particulièrement clivante de mon objet d'étude. J'ai donc cherché à lui substituer un autre terme pour des raisons pratiques (faciliter le contact avec des interlocuteurs très hostiles à l'exploitation touristique des ruines et parfois, en conséquence, à ma présence) ainsi que pour m'affranchir des présupposés attachés à cette expression. D'autre part, le terme *ruine* me paraît réifier les espaces investis par cette forme de tourisme. Il m'a semblé qu'*abandon* permettait de mieux rendre compte de la dimension dynamique de ces espaces comme des pratiques qui s'y déploient. On privilégie ainsi le processus plutôt que l'assignation à une catégorie spatiale dont on a vu par ailleurs qu'elle ne rendait pas tout à fait compte de la spécificité du regard porté sur ces lieux[76]. Enfin, la notion d'*abandon* permet d'articuler plus explicitement l'analyse des formes touristiques étudiées aux réflexions relatives à la construction de la catégorie spatiales « lieux abandonnés ». Elle me semble se prêter davantage à l'analyse de ce qui, dans la manière dont sont promus et imaginés les lieux investis, relève d'un abandon réel ou d'un abandon construit et fantasmé. Pour ces raisons, je choisis en définitive d'utiliser *tourisme de l'abandon* plutôt que *tourisme de ruines*. Ce choix pourrait néanmoins être discuté dans la mesure où il n'échappe pas entièrement à la réification reprochée au terme *ruines*. On peut ainsi y voir une forme d'essentialisation de l'abandon, envisagé comme un état figé et uniforme dans ses manifestations. Il faut donc le comprendre en gardant à l'esprit les réflexions développées dans ce chapitre et dans les suivants sur la notion d'abandon, sa relativité, son caractère dynamique et les contextes de sa mobilisation. En ce sens, parler de tourisme de l'abandon, ce n'est pas chercher à caractériser les lieux investis par leur état objectif mais par les représentations qui fondent leur attractivité.

Conclusion

Ce travail de thèse s'inscrit au croisement des réflexions sur un type d'espaces (les friches urbaines) et un type de pratiques (l'urbex et ses déclinaisons touristiques). Définies par un désinvestissement multidimensionnel consécutif à leur désaffectation, les friches urbaines constituent des interstices spatiaux et temporels caractéristiques de phases de transition. L'indétermination qui les caractérise alors favorise leur association à des représentations négatives, mais aussi le développement en leur sein de multiples formes de réappropriations informelles et leur identification croissante à des laboratoires privilégiés de l'aménagement urbain. L'exploration urbaine constitue l'une de ces formes de réinvestissement. Elle trouve dans les friches des lieux propices au déploiement de rapports à l'espace plus libres, fondés sur les dimensions sensible et émotionnelle et permettant une approche parfois subversive des mémoires qui s'incarnent dans ces lieux. Or la popularisation récente de la pratique manifeste une évolution des représentations et des valeurs associées aux friches urbaines que traduit l'usage du terme *lieu abandonné*. Désignant moins de nouvelles réalités spatiales qu'un renouvellement de l'appréhension d'espaces déjà défini,

[76] Si l'on s'en tient à la dimension matérielle, l'usage de *ruines* est d'ailleurs impropre : le terme définit les lieux par leur état de dégradation matérielle, or celui-ci est très variable et il existe des lieux abandonnés relativement préservés à cet égard.

l'expression est peu mobilisée dans le champ scientifique. Elle est pourtant centrale pour comprendre l'intégration des friches urbaines et de la pratique de l'urbex au champ des possibles touristiques. Cette question s'avère insuffisamment explorée par les deux corpus mobilisés : la valorisation touristique des friches urbaines en tant qu'elles sont abandonnées et les réappropriations des codes de l'urbex dans le champ du tourisme sont peu traitées dans la littérature existante. Si les travaux consacrés à cette question ouvrent des pistes stimulantes, ils peinent à dépasser une distinction binaire entre urbex et tourisme pour analyser ce qui se joue réellement dans ces formes d'appropriation touristique, à la fois en termes d'espaces et de pratiques spatiales. Ce travail a donc pour ambition de proposer une étude géographique approfondie et empiriquement documentée des formes organisées de ce tourisme de l'abandon, de ses ressorts et de ses conséquences spatiales. Il s'appuie pour cela sur une enquête croisée portant sur les cas de Berlin en Allemagne et de Détroit aux États-Unis. Le chapitre suivant présente ces deux terrains de recherche et précise les objectifs et les modalités de leur mise en perspective.

Chapitre 2. Détroit et Berlin : une analyse croisée au prisme des dynamiques de l'abandon

À Berlin comme à Détroit, le motif de l'abandon occupe une place particulière dans les paysages et les imaginaires urbains. Il y fonctionne comme un marqueur spatial de trajectoires urbaines singulières qu'il incarne tant par sa présence (la prolifération des friches indiquant une situation de crise) que par son absence (la résorption de l'abandon par démolition et requalification des friches témoignant d'une dynamique de revitalisation urbaine). Au-delà des spécificités locales, les espaces de l'abandon sont dans les deux cas investis de représentations et de pratiques touristiques : Détroit devient la capitale officieuse du *ruin tourism* à la fin des années 2000, tandis que les friches berlinoises sont prisées d'un tourisme métropolitain dit hors des sentiers battus. Ce chapitre entend donner au lecteur les éléments nécessaires à la compréhension des deux terrains retenus, à la fois dans leurs caractéristiques générales et au prisme plus précis des dynamiques d'abandon. En resituant l'abandon dans ces deux contextes spécifiques, il s'agit non seulement de saisir les formes que prennent ses appropriations touristiques, mais également d'en comprendre l'articulation avec les configurations géographiques, économiques, sociales, politiques ou encore culturelles propres à Berlin et à Détroit. Ce sont les singularités de ces configurations locales et parfois micro-locales, en ce qu'elles permettent d'observer la variation de différents paramètres, qui fondent l'intérêt d'une mise en perspective des deux cas d'étude. Si la compréhension de ces configurations est essentielle à la contextualisation de l'objet de cette recherche, l'étude se concentre plus spécifiquement sur certains lieux abandonnés et sur certains acteurs touristiques qui les investissent. Il est donc également nécessaire d'en expliciter le choix. Les pages qui suivent présentent les deux terrains d'étude retenus et le cadre de leur comparaison, avant de préciser les critères de sélection des lieux analysés dans chaque ville et de détailler le corpus ainsi constitué.

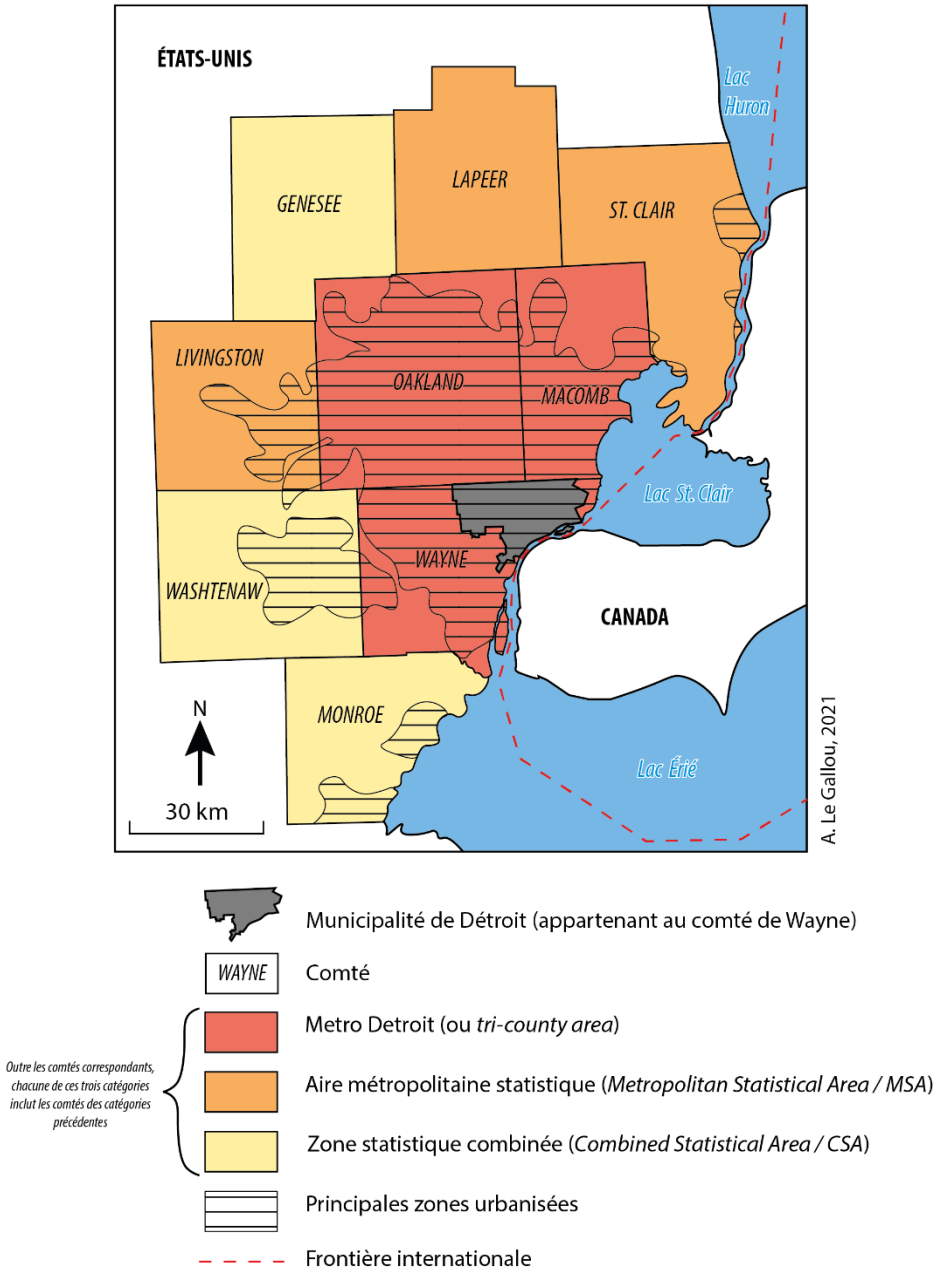
1. À Détroit, l'abandon comme symptôme de la crise urbaine

1.1. Motor City, Murder City, Comeback City : une trajectoire urbaine sous le signe du paroxysme

Depuis le début du 20ème siècle, Détroit occupe une place singulière dans les imaginaires urbains états-uniens et, plus largement, occidentaux. De *Motor City* à *Murder City*, de *bankrupt city* à *renaissance city* (Paddeu, 2015 : 25-26), les surnoms successifs donnés à la ville esquissent en effet une trajectoire urbaine que l'on peut qualifier de paroxystique, qui associe conformité à des dynamiques géographiques largement partagées et exceptionnalité de l'intensité avec laquelle elles se déploient à Détroit. Qu'il s'agisse de la croissance industrielle ou de la crise urbaine, ces processus y atteignent une importance particulière. Une première sous-section esquisse à grands traits l'histoire contemporaine de Détroit avant que soient traitées plus en détail, dans les trois sous-sections suivantes, les causalités de la crise urbaine qu'a connue la ville, les manifestations de sa décroissance et les caractéristiques de sa revitalisation sélective. Il serait régulièrement fait référence à l'aire métropolitaine de Détroit (*Metro Detroit*), laquelle peut correspondre à des délimitations différentes que donne à voir la carte suivante (carte 2.1.). La *tri-county area* correspondant aux comtés de Wayne

(auquel appartient Détroit), Oakland et Macomb est par exemple l'espace de référence du Detroit Metro Convention and Visitors Bureau responsable de la promotion touristique de la région métropolitaine. L'aire métropolitaine statistique (*Metropolitan Statistical Area* / MSA de Détroit-Warren-Dearborn), qui comprend les comtés précédemment cités et ceux de Livingston, Lapeer et St. Clair, est l'entité prise en compte par le Bureau du recensement états-unien (*US Census Bureau*). Ce dernier se réfère parfois également à la zone statistique combinée (*Combined Statistical Area* / CSA de Détroit-Warren-Ann Arbor), correspondant aux six comtés précédents auxquels s'ajoutent ceux de Monroe, Washtenaw et Genesee.

Carte 2.1. : Les différentes délimitations de l'aire métropolitaine de Détroit (*Metro Detroit*)



1.1.1. Détroit, incarnation des dynamiques spatiales de l'Amérique urbaine désindustrialisée[77] ?

Fondée en 1701 en tant que colonie française sur les rives de la rivière Détroit qui relie les lacs Érié et Saint-Clair, matérialisant aujourd'hui la frontière entre États-Unis et Canada, Détroit passe sous contrôle britannique en 1760 avant d'être cédée dans les années 1790 aux États-Unis d'Amérique récemment indépendants. Après avoir été largement détruite par le grand incendie de 1805, la ville connaît une croissance démographique et économique remarquable tout au long du 19ème siècle. Tandis que sa population passe d'environ 2 000 habitants en 1830 à 285 000 en 1900, les avantages géographiques qu'elle présente (un accès facile aux ressources en fer et en bois, une bonne accessibilité par rail et voies d'eau) lui assurent un développement industriel rapide. La ville est alors florissante, ce qui lui vaut le surnom de « Paris du Midwest ». L'implantation et le développement rapide de l'industrie automobile à partir des premières années du 20ème siècle donnent une nouvelle dimension à ce dynamisme économique et propulsent Détroit au rang de symbole de la modernité industrielle états-unienne, incarnée par les *Big Three* que sont les entreprises automobiles *Ford Motor Company* (1903), *General Motor* (1908) et *Chrysler* (1925). Au milieu des années 1910, Détroit fait déjà figure de centre incontesté de la production automobile américaine de masse. La croissance démographique de la ville est à la mesure de celle de l'emploi industriel : de 465 000 habitants en 1910, elle passe à plus de 1,5 millions en 1930 avant de culminer à 1,85 millions en 1950[78]. Alors que son industrie automobile atteint son apogée au début des années 1940, Détroit devient la *Motor City* emblématique du dynamisme industriel états-unien, tandis que sa contribution à la production de guerre en fait l'*Arsenal of Democracy* (Galster, 2012 ; Sugrue, 2014 [1996]). Elle est alors une incarnation urbaine par excellence du mode de régulation fordiste du capitalisme.

Dès les années 1940 s'amorcent pourtant des dynamiques sociales, économiques et politiques dont les effets font progressivement de Détroit, au cours de la seconde moitié du 20ème siècle, le symbole d'une crise urbaine que connaissent nombre de villes américaines. Les conséquences conjuguées d'un racisme institutionnalisé[79], de la désindustrialisation et du processus de suburbanisation provoquent un déclin massif de l'emploi et de la population (en baisse constante depuis 1950, elle atteint 670 000 habitants en 2019) ainsi qu'une concentration des populations les plus vulnérables, très majoritairement afro-américaines, dans l'*inner city* (Sugrue, 2014 [1996]). *Motor City* se mue peu à peu en *Murder City*, ainsi que le *Times Magazine* la désigne dès 1973 en raison de l'insécurité qui s'y développe (Draus et Roddy, 2016). Après des décennies de déclin, la faillite de la municipalité en 2013 achève d'en faire l'archétype d'un processus de décroissance urbaine qui semble y atteindre une ampleur inédite, rendue d'autant plus spectaculaire qu'elle offre un saisissant contraste avec la prospérité de la première moitié du siècle.

---

[77] Une première version de cette sous-section a donné lieu à un article à paraître dans la revue *Mondes du tourisme* (Le Gallou, à paraître).

[78] Le lecteur trouvera un graphique représentant l'évolution démographique de Détroit dans la sous-section qui suit.

[79] L'expression « racisme institutionnel », proposée en 1967 par Stokely Carmichael et Charles V. Hamilton dans leur ouvrage *Black Power: The Politics of Liberation,* vise à mettre en évidence le rôle de mécanismes institutionnalisés et structurels dans la production d'inégalités raciales. Cela se manifeste dans différents domaines, notamment l'accès au logement et l'emploi. Pour une analyse détaillée de son application à Détroit, voir Sugrue (2014 [1996]). Certaines réflexions de cet auteur sont reprises et développées dans la sous-section suivante de ce chapitre.

À peine ce paroxysme atteint s'affirme pourtant un nouveau récit urbain fondé sur le motif de la renaissance. Médias nationaux et internationaux emboîtent le pas au marketing urbain déployé par les acteurs locaux pour vanter la revitalisation des quartiers centraux de Détroit, matérialisée par le lancement de grands projets immobiliers destinés à rendre le *downtown* et ses environs attractifs pour les acteurs économiques comme pour les populations qualifiées. Au-delà de son cas particulier, Détroit semble incarner dans ces discours la capacité des villes-centres états-uniennes, et notamment celles de la *Rust Belt*, à se relever de la profonde crise urbaine qui les touche depuis les années 1950. Cette apparente résilience n'est pourtant pas sans soulever d'importantes questions relatives aux modalités de la production urbaine, notamment en matière d'inégalités socio-spatiales et raciales.

Dans la croissance comme dans le déclin, Détroit se distingue ainsi depuis un siècle par son caractère emblématique, représentatif de dynamiques qui touchent les villes (post)industrielles du nord-est états-unien. On y observe cependant une exceptionnelle intensité de ces phénomènes, qu'il s'agisse de la prospérité industrielle de la première moitié du 20ème siècle ou de l'ampleur de la crise qui y a succédé. Détroit fait alors figure d'occurrence représentative de ces dynamiques certes, mais aussi de cas extrême caractérisé par leur degré inhabituel d'aboutissement qui la distingue des autres villes de la *Rust Belt* (McDonald, 2008, 2014). La ville revêt ainsi une dimension métonymique : à la fois représentative et exceptionnelle, Détroit acquiert par sa singularité même la capacité à signifier d'autres lieux et d'autres espaces (l'Amérique urbaine industrielle puis en crise) et à en incarner les évolutions. En cela, la ville peut être analysée comme un lieu symbolique au sens de Bernard Debarbieux, qui y voit « des constructions rhétoriques destinées à désigner par connotation le territoire et la collectivité sociale qui l'érige [sic] » (1995 : 99). Les médias nationaux ne manquent d'ailleurs jamais de présenter de la ville comme un baromètre de l'état de l'Amérique tout entière. Pour le *Times Magazine*, « s'il y eut jamais une ville symbolisant le dynamisme de l'économie américaine, c'est bien Détroit[80] » (1961), mais « Détroit est devenue le symbole de la ville américaine défaillante[81] » (2009). Après ce rapide aperçu de la trajectoire contemporaine de Détroit, il est nécessaire de se pencher plus précisément sur la genèse de la crise urbaine qui la touche depuis le milieu du siècle dernier, indispensable à la compréhension des dynamiques d'abandon qui sont au cœur de ce travail.

1.1.2. Désindustrialisation, suburbanisation et discriminations raciales : genèse de la crise urbaine à Détroit

L'objet de cette thèse invite en effet à prêter une attention particulière aux mécanismes qui ont conduit à la formation d'un paysage urbain marqué par un abandon massif. Malgré un recul récent lié à une revitalisation sélective et à la mise en œuvre d'une ambitieuse politique de démolition, l'abandon constitue l'une des manifestations d'une crise urbaine définie comme « un

[80] Version originale : "if ever a city stood as a symbol of the dynamic U.S. economy, it was Detroit". Source : *Times Magazine*, 27 octobre 1961, "Michigan: Decline in Detroit", consulté le 31 octobre 2020. URL : http://content.time.com/time/magazine/article/0,9171,873465,00.html

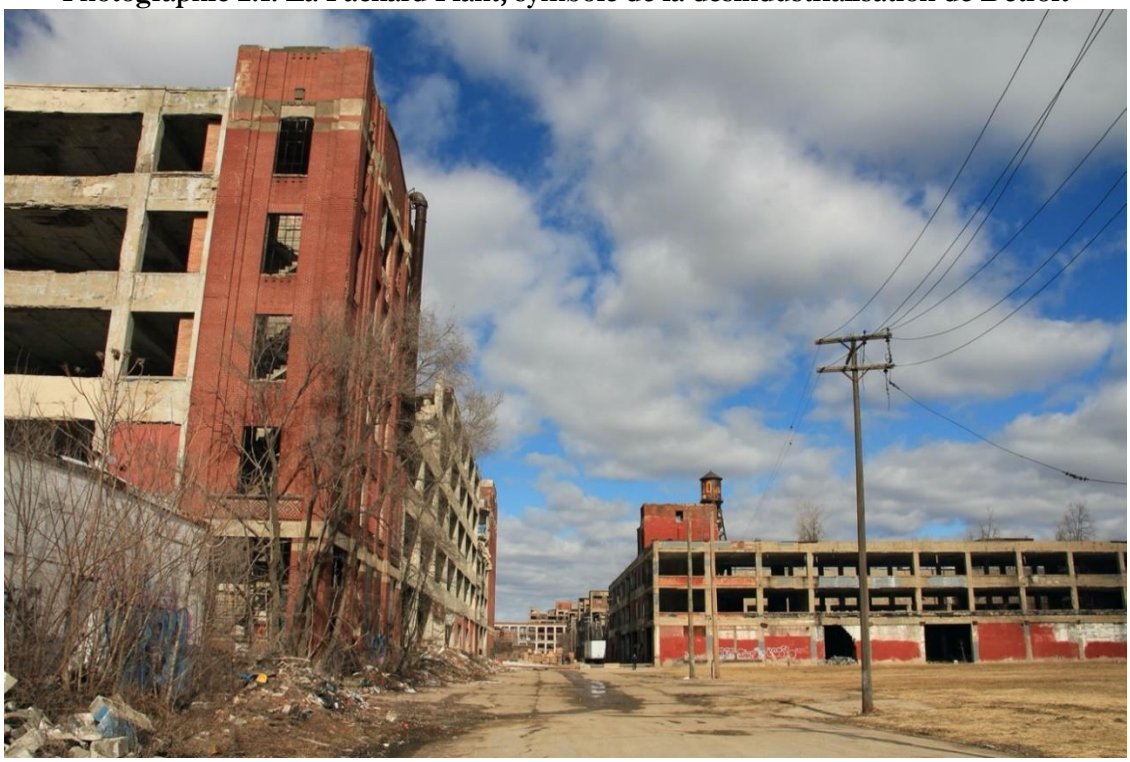
[81] Version originale : "Detroit has become an icon of the failed American city". Source : *Times Magazine*, 26 mars 2009, "Detroit tries to get on a road to renewal", consulté le 31 octobre 2020. URL : http://content.time.com/time/magazine/article/0,9171,1887864,00.html

processus structurel de dysfonctionnement socio-économique, racial et spatial, matérialisé par l'existence de quartiers à l'environnement matériel dégradé situés dans les villes-centres des aires métropolitaines, concentrant une population pauvre et des minorités » (Paddeu, 2015 : 45)[82]. Cette dynamique trouve son origine dans un double processus de désindustrialisation et de suburbanisation auquel s'ajoute à Détroit le rôle de certaines spécificités locales : la vulnérabilité aux fluctuations économiques induite par une très forte spécialisation dans le secteur de l'industrie automobile, la vigueur des rivalités politiques entre Détroit et les municipalités de banlieue et l'importance des tensions raciales et sociales (Galster, 2012 ; Sugrue, 2014 [1996] ; Georgeakas et Surkin, 2015).

Alors que le développement de l'industrie automobile avait soutenu l'exceptionnel dynamisme de Détroit pendant la première moitié du 20ème siècle, les années 1950 marquent le début d'une désindustrialisation à l'échelle nationale (Bluestone et Harrison, 1982 ; Cowie et Heathcott, 2003) et dont les conséquences locales sont extrêmement importantes. L'historien Thomas Sugrue met en évidence l'articulation de plusieurs facteurs. La révolution des transports et des technologies favorise en premier lieu une *mobilité accrue du capital et des activités de production*, facilitant la relocalisation des industries vers des implantations plus rentables. Cette mobilité est encouragée à l'échelle nationale par les *politiques fédérales favorables à la déconcentration de l'industrie militaire*, d'abord hors des centres-villes puis vers la Sunbelt, mais également à une échelle plus fine par les *coûts de production* jugés trop élevés à Détroit. La ville se distingue en effet par la puissance de ses syndicats de travailleurs, en particulier l'United Auto Workers (UAW), qui garantissent souvent des salaires plus élevés et des conditions de travail plus avantageuses qu'ailleurs. Nombre d'entreprises et de sous-traitants relocalisent alors leur production dans les *suburbs*. Ainsi, sur les vingt-cinq usines construites par Ford, General Motors et Chrysler dans l'aire métropolitaine de Détroit entre 1947 et 1958, aucune n'est implantée dans la ville-centre (Sugrue, 2014 [1996]). Enfin, *l'automatisation croissante des processus de production* accélère le déclin de l'emploi industriel. Particulièrement vulnérable du fait de sa spécialisation industrielle, Détroit subit de plein fouet ce processus de désindustrialisation. En une décennie, de 1947 à 1958, le nombre d'emplois industriels y passe de 338 000 à 204 000, pour atteindre 153 000 en 1977 (Sugrue, *ibid.*). Les fermetures d'usines consécutives à ces mutations marquent aujourd'hui encore le paysage urbain de Détroit (photographies 2.1. et 2.2.).

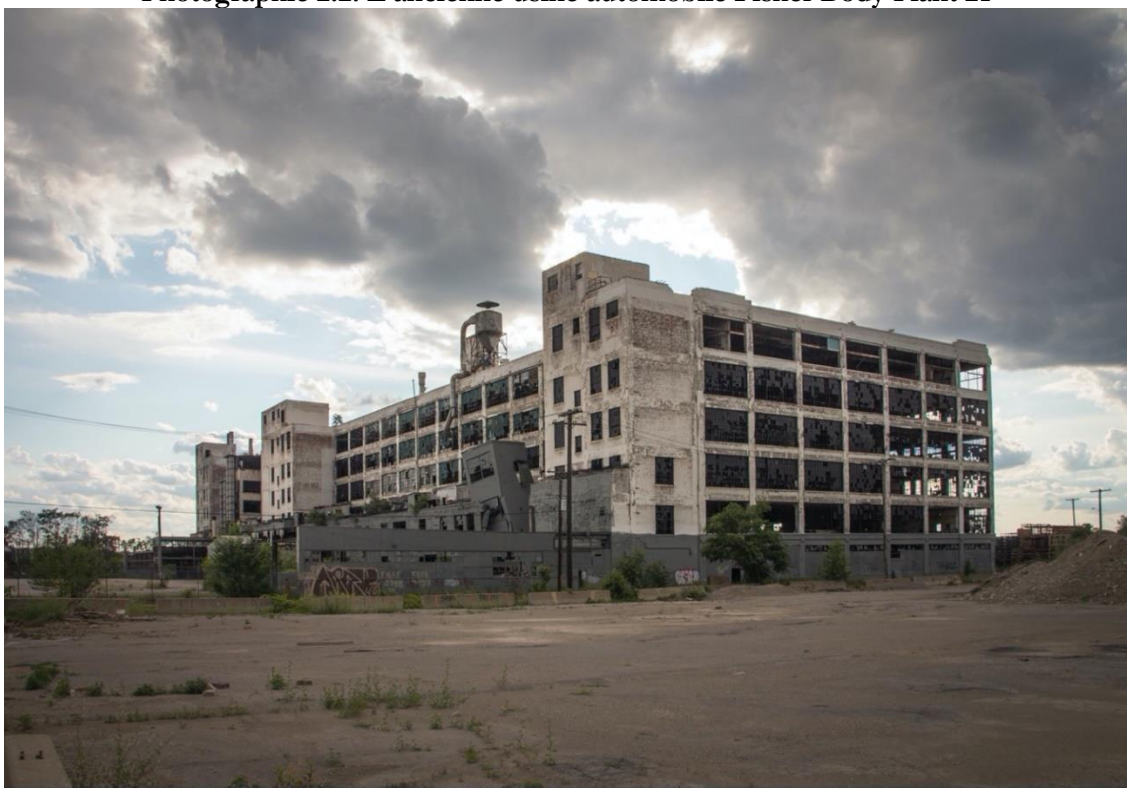
[82] Pour un cadrage théorique détaillé sur la question de la crise urbaine dans le contexte états-unien, voir le chapitre 1 de la thèse de Flaminia Paddeu (2015), notamment les pages 39 à 47.

Photographie 2.1. La Packard Plant, symbole de la désindustrialisation de Détroit



Désaffectée pour l'essentiel dans les années 1950, l'ancienne usine automobile Packard occupe une trentaine d'hectares dans l'East Side de la ville.
Source : A. Le Gallou, 2018

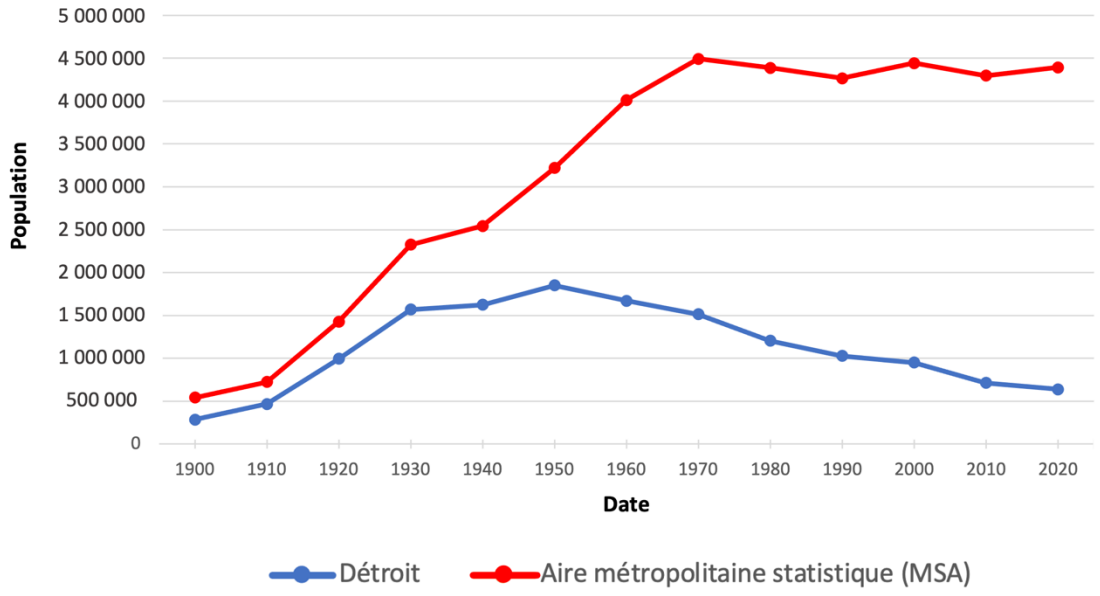
Photographie 2.2. L'ancienne usine automobile Fisher Body Plant 21



Abandonnée depuis les années 1990, l'ancienne usine appartient aujourd'hui à la municipalité de Détroit. L'importante pollution industrielle qu'elle présente complique d'éventuels projets de reconversion.
Source : A. Le Gallou, 2017

Les conséquences de la désindustrialisation se conjuguent avec celles du processus de suburbanisation, terme qui rend compte de la migration massive des populations des villes-centres vers les périphéries depuis la Seconde Guerre Mondiale. Outre le facteur culturel qui peut expliquer ce processus par la volonté de se conformer à un idéal de vie états-unien qui valorise les *suburbs*, (Jackson, 1985 ; Fishman, 1987), ces migrations ont été favorisées par les politiques fédérales menées dans les années 1930 et 1940 en matière de logement et d'infrastructures de transport. Alors que plusieurs lois successives soutiennent l'accès à la propriété en ouvrant l'accès aux prêts immobiliers, le *National Interstate and Defense Highways Act* de 1956 officialise la construction d'un réseau routier national (le *Interstate Highway System*) qui facilite les mobilités à l'échelle métropolitaine (Rose, 1979 ; Lewis, 1997). La conjugaison de ces deux facteurs facilite une migration des populations et des emplois vers les *suburbs* qui touche l'ensemble de l'Amérique urbaine, mais dont l'ampleur est particulièrement importante à Détroit (McDonald, 2014). Entre 1950 et 1970, la population de Détroit baisse ainsi de 18,3% tandis que celle de l'aire métropolitaine croît de 47,9% (figure 2.1.) ; de même, le nombre d'emplois augmente dans l'aire métropolitaine mais baisse à Détroit. L'évolution de l'emploi industriel est d'ailleurs particulièrement révélatrice de la désindustrialisation de la ville-centre : Détroit perd 42,4% de ses emplois industriels au cours de la même période (McDonald, *ibid.*). Si la construction des voies rapides Chrysler Freeway, John C. Lodge Freeway et Edsel Ford Freeway a certainement favorisé le mouvement vers les banlieues, la suburbanisation de Détroit doit être comprise dans le contexte des **importantes tensions raciales** dont les héritages continuent à peser sur les dynamiques métropolitaines actuelles : elle constitue à bien des égards une fuite des populations blanches (*white flight*) hors d'une ville-centre de plus en plus dépréciée à mesure qu'y augmente la part de population noire.

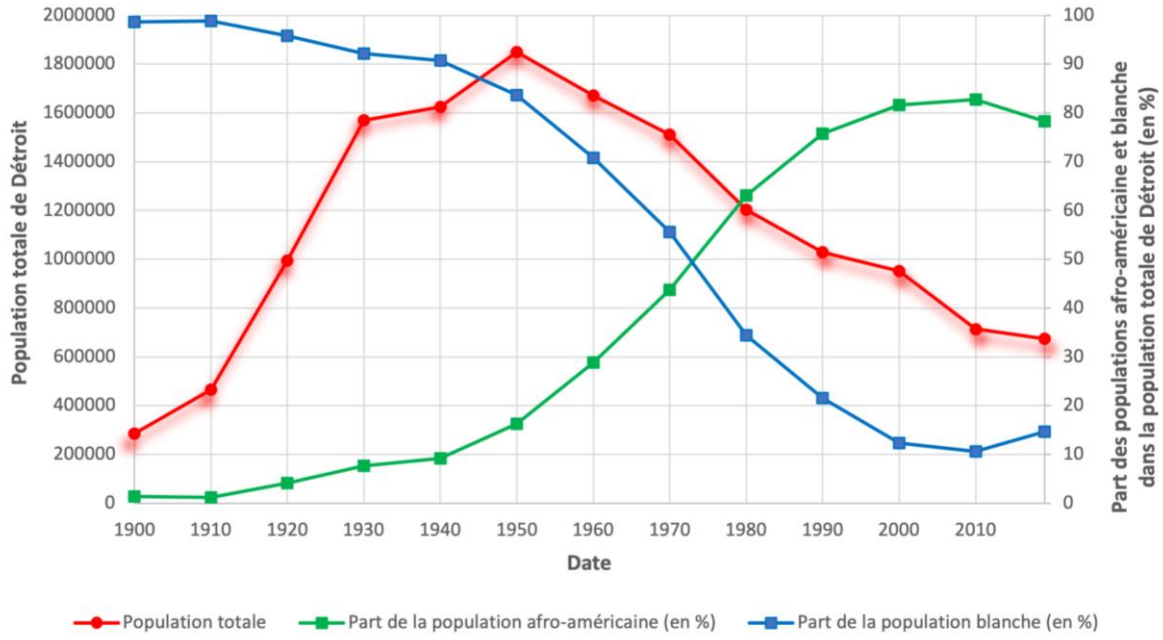
Figure 2.1. Évolution démographique comparée de Détroit et de son aire métropolitaine (1900-2020)



Source : U.S. Census, 2021 – Réalisation : A. Le Gallou, 2021

Dans les années 1910 s'amorce une migration massive d'Afro-Américains vers les états du Nord-Est connue sous le nom de « Great Migration ». Ce mouvement s'explique par plusieurs facteurs : la mécanisation croissante de l'agriculture dans les États du Sud, la volonté de fuir ces espaces où racisme et discrimination sont particulièrement présents et les importantes opportunités d'emploi qu'offrent les centres industriels en pleine expansion du Nord-Est du pays. Entre 1910 et 1970, environ 6 millions d'Afro-Américains migrent alors du Sud des Etats-Unis vers les villes industrielles du Nord. À l'échelle locale, il en résulte une augmentation rapide de la population afro-américaine de Détroit, en termes absolus comme en termes relatifs. Les Noirs y représentent 9,2% de la population totale en 1940, 28,9% en 1960, 44,5% en 1970 (Sugrue, 2014 [1996]) (figure 2.2.). Or le ghetto du Lower East Side, formé des quartiers de Paradise Valley et de Black Bottom[83], qui regroupait l'essentiel des populations noires ne suffit plus à absorber l'afflux migratoire qui s'intensifie dans les années 1940. Cela se traduit des tentatives d'installation de population afro-américaine dans des quartiers blancs, ce qui suscite d'importantes résistances de la part de la population blanche face à ce qu'elle perçoit comme une invasion et rend particulièrement prégnantes les conséquences de la discrimination en matière de logement.

Figure 2.2. Évolution démographique de Détroit : population totale et part relative des populations afro-américaine et blanche (1900-2019)



Source : U.S. Census Bureau / Réalisation : A. Le Gallou, 2021

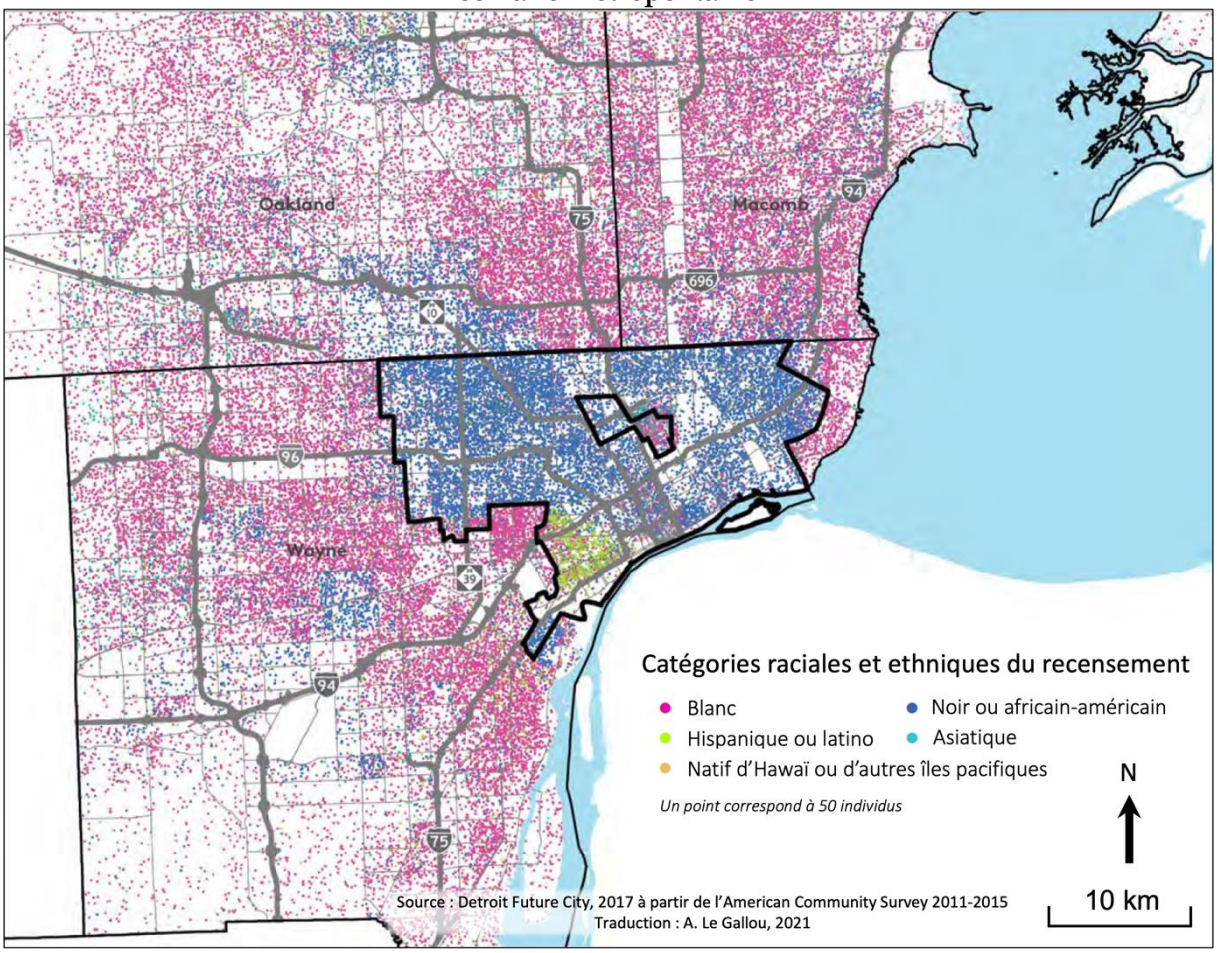
[83] Black Bottom était un quartier résidentiel majoritairement afro-américain situé à proximité immédiate du *downtown* et délimité par Gratiot Avenue, Brush Street, la rivière Detroit et l'actuelle St. Aubin Street. Le quartier adjacent de Paradise Valley, au nord de Gratiot Avenue, concentrait les commerces et les lieux de divertissement ; sa scène musicale acquiert après la Seconde Guerre Mondiale une renommée nationale. Ces deux quartiers constituent le ghetto noir originel de Détroit où se concentrent les Afro-Américains qui arrivent du Sud. Les conditions de vie y sont mauvaises et empirent avec l'afflux de population et la pénurie de logement des années 1940 ; les loyers, parmi les plus bas de la ville, restent très élevés au regard de la piètre qualité des logements (Sugrue, 2014 [1996]). Le roman *Middlesex* de Jeffrey Eugenides (2002) donne un aperçu de ce quartier, ainsi que de la crainte qu'il suscitait auprès des classes moyennes blanches. Rasés dans les années 1950 dans le cadre d'un projet de rénovation urbaine, Black Bottom et Paradise Valley sont remplacés par le quartier résidentiel de Lafayette Park et l'autoroute Chrysler Freeway.

La pression sur le marché du logement est de plus en plus forte dans les années 1940, car le ralentissement des activités de construction pendant la Seconde Guerre Mondiale se conjugue à la forte croissance démographique alimentée par les nouveaux arrivants et le retour des anciens combattants. Or les Noirs de Détroit subissent particulièrement cette pénurie de logements à plusieurs titres (Sugrue, 2014). D'une part, la population noire augmente plus vite que la population blanche et les logements qui lui sont financièrement et légalement accessibles constituent une minorité. Elle dispose de moins de moyens (les Noirs étant cantonnés aux postes les moins bien payés) alors que les loyers sont plus élevés pour les Afro-Américains en raison d'une demande plus forte. D'autre part, les politiques de renouvellement urbain et la construction des voies rapides exacerbent les effets de cette crise du logement. L'élimination des logements insalubres au profit de logements plus chers, souvent inaccessibles aux résidents initiaux, chasse de nombreux ménages modestes à un moment de pénurie aiguë. La population noire, notamment les locataires, souffre particulièrement de ces projets. Par ailleurs, les quartiers noirs les plus peuplés du Lower East Side sont dévastés par la construction des voies rapides Chrysler Freeway, John C. Lodge Freeway et Edsel Ford Freeway. Les populations sont évincées sans solution de relogement, dans un contexte local où le logement social est peu développé. Enfin, le marché immobilier favorise la discrimination, en accord avec les politiques fédérales. Les *Residential Security Maps and Surveys* développées par le Federal Home Loan Bank Board, qui constituent la référence pour déterminer l'éligibilité à un prêt immobilier, écartent les quartiers présentant une population noire même minoritaire. Les projets immobiliers destinés aux Noirs font l'objet de la même discrimination en matière d'emprunts. Autre outil majeur de discrimination, les clauses restrictives permettent d'interdire, directement ou indirectement, l'acquisition et l'occupation de logements par les Noirs. Les professionnels de l'immobilier encouragent par ailleurs la création de *neighborhood improvement associations* mobilisées contre l'arrivée de Noirs et intègrent la discrimination contre les Noirs à leur code d'éthique professionnelle, tandis que les banques refusent de prêter aux Noirs qui doivent alors avoir recours à des financements immobiliers plus chers et plus risqués (Sugrue, 2014). Il en résulte une importante ségrégation et la mise en place d'un cercle vicieux : les Noirs sont maintenus dans des quartiers dégradés, ce qui renforce leur image négative auprès des Blancs et alimente en retour le sentiment d'une nécessaire ségrégation.

À mesure que la population noire croît et s'implante dans des quartiers auparavant blancs, habiter la ville-centre de plus en plus associée à la pauvreté et à la présence noire devient un stigmate, alimentant une suburbanisation qui s'apparente à un *white flight* (Jackson, 1985 ; Massey & Denton, 1995 ; Downs, 1997), soit littéralement une « fuite des blancs » hors des centres urbains dégradés. Les tensions raciales attisées par ces inégalités se manifestent dès les années 1940. Alors qu'en juin 1943 déjà, des affrontements font 34 morts, les tensions culminent avec le soulèvement de 1967. Le 23 juillet 1967, une descente de police dans un bar clandestin de 12th Street et l'arrestation des 82 Afro-Américains qui s'y trouvaient provoquent une émeute qui dégénère. Durant cinq jours, les violences se répandent dans la ville tandis que les troupes fédérales sont appelées en renfort. Le bilan est lourd : 43 morts, plus de 1100 blessés, de 7200 arrestations et de 400 bâtiments détruits. D'après la Detroit Historical Society, le nombre de résidents blancs de Détroit migrant vers les banlieues double en 1967 pour atteindre 40 000, avant de doubler encore

l'année suivante[84]. Entre 1970 et 1990, la population blanche de Détroit connaît un effondrement, passant de 851 000 à 252 000 ; la part des Afro-Américains dans la population totale augmente ainsi de 43,7% à 75,5% (McDonald, 2014). La migration des populations blanches vers les périphéries s'accompagne par ailleurs d'une captation des investissements privés et publics par les *suburbs* au détriment de la ville-centre paupérisée, dégradée et majoritairement noire, ce qui se traduit par une domination politique et économique des *suburbs*. Il en résulte une aire métropolitaine particulièrement ségrégée (figures 2.3. et 2.4.) C'est d'ailleurs dans ce contexte immédiatement postérieur aux événements de 1967 que le géographe William Bunge lance ses « expéditions géographiques » dans le quartier de Fitzgerald, au nord-est de Détroit, dont il tirera son *Fitzgerald. Geography of a Revolution* (1971)[85].

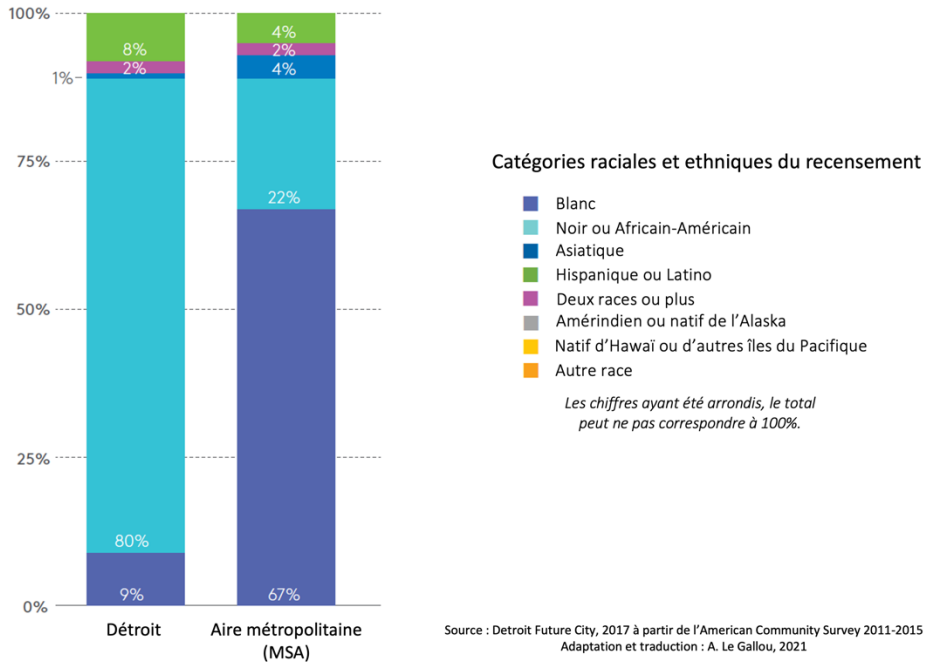
Figure 2.3. Répartition de la population par catégories raciales et ethniques à Détroit et dans son aire métropolitaine



[84] Source : Detroit Historical Society, https://detroithistorical.org/learn/encyclopedia-of-detroit/uprising-1967 (consulté le 25 septembre 2021).

[85] Les expéditions de William Bunge et l'ouvrage qu'en tira constituent des jalons de la géographie radicale états-unienne alors à ses débuts. Elles se caractérisent d'une part par la revendication d'une construction collaborative du savoir géographique et ancrée dans les réalités quotidiennes des populations étudiées. Ce travail se distingue d'autre part par ses finalités pratiques, Bunge soulignant la responsabilité du chercheur face à son terrain et concevant ses recherches comme devant contribuer à l'émancipation des populations dominées sur lesquelles elles portent.

Figure 2.4. Composition de la population par catégories raciales et ethniques à Détroit et dans son aire métropolitaine



On peut par ailleurs analyser l'ensemble de ces mutations au prisme du mode de régulation fordiste du capitalisme qui prévalait jusque dans les années 1970. Frédéric Leriche montre en effet que l'espace, et notamment l'espace urbain et métropolitaine, est un élément à part entière des processus de régulation de l'accumulation du capital ; on peut dès lors interpréter l'évolution de l'urbanisation à la lumière de l'évolution de ces processus (2006). Dans le cadre du mode de régulation fordiste, le processus de suburbanisation est ainsi un outil de régulation central qui manifeste une convergence des intérêts du capital et des salariés. L'expansion des banlieues stimule le secteur automobile, pilier industriel du fordisme, tandis que l'accès à la propriété suburbaine répond aux aspirations d'une large partie de la classe moyenne blanche. Richard Walker parle ainsi de « solution suburbaine » (*suburban solution*) (1977). Cependant, les mesures du gouvernement fédéral qui appuient ces mutations en facilitant notamment l'accès au crédit immobilier sont largement favorables aux populations blanches : les Afro-Américains en sont souvent exclus au moyen de pratiques de *redlining*[86]. Il en résulte des contrastes sociaux, économiques et raciaux croissants entre les villes-centres et leurs banlieues, mettant en lumière les contradictions non

[86] Le *redlining* est une pratique qui consiste à refuser un prêt immobilier à un ménage au prétexte que ce dernier réside dans un quartier jugé à risque en termes de capacité de remboursement de sa population. Cette pratique a été mise en place par le *National Housing Act* (1934) qui visait à faciliter l'accès à l'emprunt immobilier et à la propriété. Dans le cadre de cette politique, le *Home Owners' Loan Corporation* (HOLC, organisme fédéral dont les programmes visaient à prévenir les saisies immobilières) produisait des cartes classant les quartiers d'une ville en quatre catégories destinées à évaluer le degré de risque que présentaient les capacités de remboursement des ménages. La dernière catégorie, baptisée « à risque » (*hazardous*) et représentée en rouge, était synonyme de refus de prêt. Les quartiers concernés correspondaient largement aux quartiers majoritairement peuplés d'Afro-Américains (Jackson, 1980 ; Turner et Wolman, 2006). Le projet *Mapping Inequality. Redlining in New Deal America* a numérisé les cartes du HOLC et propose une navigation interactive sur son site internet. On trouvera celle de Détroit à l'adresse suivante : https://dsl.richmond.edu/panorama/redlining/#loc=10/42.348/-83.459&city=detroit-mi&area=D14 (consulté le 4 septembre 2021).

résolues de ce mode de régulation du capitalisme (Leriche, 2006). Les dynamiques observées à Détroit dès les années 1950 correspondent, on le voit, à cette approche.

Au-delà de ces différents facteurs, la crise urbaine peut également être interprétée comme un « produit culturel » (Staszak, 1999) au sens où elle est nourrie par les comportements spatiaux de la classe moyenne blanche. Ceux-ci sont motivés par les représentations et les imaginaires répulsifs associés à Détroit. Par le poids que leur confère leur dimension collective, ces comportements fonctionnent comme des prophéties auto-réalisatrices, c'est-à-dire qu'ils contribuent à produire les effets qu'ils avaient anticipés. Jean-François Staszak montre que dans le cas de Détroit, quatre processus peuvent être analysés ainsi. Premièrement, l'anticipation d'une dévaluation du foncier dans la ville-centre pousse les résidents les plus fortunés à la quitter, précipitant ainsi la baisse redoutée des valeurs immobilières. Deuxièmement, la fuite des Blancs qui se fonde sur une mauvaise image de la ville-centre contribue par ses effets à la renforcer. Troisièmement, ségrégation et discrimination s'appuient sur une vision négative des populations afro-américaines mais participent à les maintenir dans une misère sociale qui alimente en retour les préjugés racistes. Enfin, l'évitement de la ville-centre par les classes moyennes blanches en raison d'une supposée absence de cohérence de l'agglomération renforcent la perte de cohésion de cette dernière. En définitive, « Détroit résulte d'un cauchemar en même temps qu'elle le nourrit. Le rêve américain, quant à lui, s'incarne et s'élabore dans les suburbs. Tout comme la ville sinistrée et la surburbia florissante renvoient à un seul et même processus, le cauchemar et le rêve américains ne sont sans doute que les deux facettes d'un même imaginaire. » (Staszak, *ibid.* : 297).

Désindustrialisation, suburbanisation et discriminations raciales constituent ainsi trois grands facteurs d'explication de la trajectoire de déclin que connaît Détroit au cours de la seconde moitié du 20ème siècle. Ils nourrissent par ailleurs des imaginaires spatiaux propres à les renforcer par les comportements collectifs qu'ils induisent. Malgré l'intensité de ces processus, il importe de relativiser le caractère d'exceptionnalité absolue que de nombreux discours médiatiques prêtent à Détroit. Thomas Sugrue souligne à ce titre le fait que « le parcours qui a mené Détroit de l'âge d'or à la crise urbaine s'est reproduit dans d'autres villes du pays. Les scènes de dévastation et de pauvreté sont étrangement familières à quiconque a parcouru les rues de la *Rust Belt* américaine, ces villes du Nord-Est et du Midwest qui constituaient l'épine dorsale de la puissance industrielle américaine il y a un demi-siècle[87] » (2014 [1996] : 4). McDonald montre en effet que la crise urbaine a été un phénomène largement partagé dans l'Amérique urbaine industrielle (2008). En comparant les dynamiques observées à Détroit et dans dix-sept autres aires urbaines majeures du Nord-Est états-unien[88] depuis 1950, il met certes en évidence une situation plus critique à Détroit qu'ailleurs mais montre également qu'il s'agit moins d'une différence de nature que de degré (2008, 2014).

[87] Version originale : "Detroit's journey from urban heyday to urban crisis has been mirrored in other cities across the nation. Scenes of devastation and poverty are disturbingly familiar to anyone who has travelled through the streets of America's Rust Belt, the Northeastern and Midwestern cities that formed the backbone of American industrial might a halfcentury ago."

[88] Il s'agit des aires urbaines suivantes : New York, Chicago, Philadelphie, Détroit, Boston, Pittsburgh, St. Louis, Cleveland, Washington DC, Baltimore, Minneapolis-St. Paul, Buffalo, Cincinnati, Milwaukee, Kansas City, Indianapolis et Columbus.

Par ses manifestations démographiques, économiques et spatiales, ce déclin a fait de Détroit un cas emblématique de décroissance urbaine. La sous-section qui suit donne les principaux éléments de compréhension actuelle de la situation municipale et métropolitaine.

1.1.3. Détroit, une *shrinking city* emblématique

Détroit est aujourd'hui un cas de décroissance urbaine emblématique tant par l'ampleur du processus que par la taille de la ville concernée. Définie comme un processus multidimensionnel associant déclin démographique, socio-économique, morphologique et fiscal, la décroissance s'y manifeste par (1) un effondrement de la population, (2) une situation socio-économique très dégradée associée à une importante ségrégation raciale, (3) une crise des finances publiques ayant mené à la faillite de 2013 et (4) l'importance des friches dans le paysage urbain. Les trois premiers points sont traités ici ; le dernier, fondamental pour ce travail, fera l'objet d'un développement spécifique dans la section 1.2. de ce chapitre.

Le déclin démographique depuis le milieu du siècle dernier est impressionnant, comme l'ont montré les chiffres mentionnés plus haut : Détroit perd 64% de sa population entre 1950 et 2021. Cette hémorragie démographique est particulièrement marquée entre 2000 et 2010 : au cours de cette seule décennie, la ville perd un quart de sa population (McDonald, 2014). Si le rythme de ce déclin ralentit au cours des dernières années, Détroit continue à perdre des habitants à raison de quelques milliers de personnes par an. Fait notable, le *white flight* observé dès les années 1950 s'accompagne aujourd'hui d'une migration des classes moyennes noires hors de la ville-centre : depuis vingt ans, celle-ci perd des ménages afro-américains appartenant à la classe moyenne tandis que l'aire métropolitaine en gagne, et 54% des ménages afro-américains de classe moyenne de l'aire métropolitaine résident aujourd'hui hors de Détroit (Detroit Future City, 2021).

Détroit présente par ailleurs des indicateurs socio-économiques sensiblement inférieurs aux moyennes régionales et nationales (tableau 2.1.). La population y est nettement plus pauvre et moins qualifiée que celle de l'aire métropolitaine et des États-Unis. Le revenu médian des ménages de Détroit et la part de population titulaire d'un diplôme de niveau licence représentent à peine la moitié de ceux observés à l'échelle de l'aire métropolitaine et de l'ensemble du pays, tandis que les taux de chômage et de pauvreté correspondent respectivement à plus du double et près du triple des taux métropolitains et nationaux. Détroit est par ailleurs l'une des villes les plus violentes des États-Unis : le nombre d'homicides pour 100 000 habitants est huit fois plus élevé que la moyenne nationale, ce qui la classe au 4ème rang national en la matière. Il est important de souligner qu'après une aggravation de la situation au cours de la décennie 2000-2010 (McDonald, 2014), marquée notamment par la crise des *subprimes* et la crise de 2008 qui ont durement touché Détroit, la plupart de ces indicateurs connaissent une amélioration depuis une dizaine d'années. Si cette dynamique est souvent invoquée pour attester de la « renaissance » de Détroit, il ne faut pas oublier que la situation socio-économique de la ville reste critique au regard des moyennes métropolitaines et nationales et que les améliorations observées bénéficient inégalement aux différentes catégories de populations (Detroit Future City, 2021).

Tableau 2.1. Comparaison de quelques indicateurs statistiques entre Détroit, son aire métropolitaine statistique et les États-Unis[89]

	Détroit			Aire métropolitaine statistique (*Metropolitan Statistical Area*)			États-Unis		
	Valeur la plus récente[a]	Valeur antérieure indicative[a]	Évolution	Valeur la plus récente[a]	Valeur antérieure indicative[a]	Évolution	Valeur la plus récente[a]	Valeur antérieure indicative[a]	Évolution
Revenu médian des ménages • Valeur moyenne sur la période 2015-2019 (source : ACS 2015-2019) • Évolution par rapport à la valeur moyenne sur la période 2006-2010 (source : ACS 2006-2010)	30 894 $	28 357 $	+8,9 %	60 984 $	52 409 $	+16,4%	62 843 $	51 914 $	+21%
Taux de chômage • Valeur moyenne sur la période 2015-2019 (source : ACS 2015-2019) • Évolution par rapport à la valeur moyenne sur la période 2006-2010 (source : ACS 2006-2010)	11,2%	24,8%	-54,8%	5,3%	12,7%	-58,3%	3,5%	7,9%	-55,7%
Taux de pauvreté • Valeur moyenne sur la période 2015-2019 (source : ACS 2015-2019) • Évolution par rapport à la valeur estimée en 2010 (source : ACS 2010)	30,6%	37,6%	-18,6%	12,6%	16,6%	-24,1%	10,5%	15,3%	-31,3%

[a] Les sources et les dates de référence varient selon les indicateurs. On trouvera les dates correspondant à la valeur la plus récente et à la valeur antérieure indicative sous le libellé de l'indicateur concerné dans la colonne de gauche.

[89] Les *Metropolitan Statistical Areas* (MSA) sont des unités statistiques correspondant à une zone statistique centrale (*Core Based Statistical Area*) associée à une ou plusieurs zone(s) urbaine(s) comptant au moins 50 000 habitants. La MSA comprend le ou les comtés centraux contenant cette zone centrale, ainsi que les comtés périphériques adjacents présentant un degré élevé d'intégration sociale et économique avec le ou les comtés centraux, mesuré par les migrations pendulaires. Les zones statistiques centrales sont constitués d'un ou plusieurs comté(s) comprenant un noyau urbain d'au moins 10 000 habitants, également associé(s) aux comtés adjacents présentant un degré élevé d'intégration sociale et économique. La MSA de Detroit-Warren-Dearborn est composée des six comtés de Wayne, Macomb, Oakland, Lapeer, Livington et St. Clair.

	Détroit			Aire métropolitaine statistique (*Metropolitan Statistical Area*)			États-Unis		
	Valeur la plus récente[a]	Valeur antérieure indicative[a]	Évolution	Valeur la plus récente[a]	Valeur antérieure indicative[a]	Évolution	Valeur la plus récente[a]	Valeur antérieure indicative[a]	Évolution
Part des ménages appartenant à la classe moyenne (*middle class*[91]) Valeur estimée en 2019 (source : DFC 2021)	27%	27%	0%	40%	-	-	39%	-	-
Part de la population vivant dans un quartier de classe moyenne (*middle class neighborhood*[92]) Valeur estimée en 2019 (source : DFC 2021)	5%		-	59%		-	-		-
Part de la population de plus de 25 ans disposant d'un diplôme de niveau licence (*bachelor's degree*) Valeur estimée en 2019 (source : DFC 2021)	17%	12%	41,7%	32%	-	-	33%	-	-
Espérance de vie Valeur estimée en 2018 (source : DFC 2021)	73	-	-	-	-	-	79	-	-
Nombre d'homicides pour 100 000 habitants (source : FBI 2010 et FBI 2019)	41,4	43,5	-4,8%	8,4	9,1	-7,7%	5	4,8	4%

[a] Les sources et les dates de référence varient selon les indicateurs. On trouvera les dates correspondant à la valeur la plus récente et à la valeur antérieure indicative sous le libellé de l'indicateur concerné dans la colonne de gauche.

Sources : *American Community Survey*[93] (ACS) 2006-2010, ACS 2010, ACS 2015-2019, Detroit Future City 2021, FBI 2010, FBI 2019
Réalisation : A. Le Gallou, 2021

[90] Detroit Future City définit la classe moyenne comme regroupant les ménages dont le revenu est compris entre 80% et 200% du revenu médian national, soit entre 52 600$ et 131 400$ en 2019. Le U.S. Census Bureau ne définit pas le terme, mais utilise les quintiles pour rendre compte des disparités de revenu au sein de la population.

[91] Les quartiers de classe moyenne (*middle-class neighborhoods*) correspondent aux *census tracts* dans lesquels plus de la moitié des ménages appartiennent à la classe moyenne (*middle class*), dont les revenus sont compris entre 80% et 200% du revenu médian national (soit entre 52 600$ et 131 400$ en 2019), ou à la classe moyenne supérieure (*upper middle class)*, dont les revenus sont compris entre 200% et 300% du revenu médian national (soit entre 131 400$ et 197 000$ en 2019).

[92] Outre les recensements décennaux, l'U.S. Census Bureau réalise une enquête continue sur la base d'un questionnaire mensuel : l'*American Community Survey*. Contrairement au recensement, elle est fondée sur un échantillonnage de la population. Les données recueillies sont publiées sous la forme d'estimations annuelles (*1-year estimates)* et de moyennes sur cinq ans (*5-year estimates*). Dans la mesure du possible, je privilégie ici ces dernières dont la marge d'erreur est plus faible.

Inégalités raciales et ségrégation socio-spatiale, dont les fondements ont été indiqués dans la section précédente, restent en effet structurantes dans la compréhension des dynamiques urbaines de Détroit. D'après les estimations de l'*American Community Survey 2015-2019*, la population de Détroit était composée à environ 78% d'Afro-Américains pour 15% de blancs[93], ce qui en fait la plus grande ville des États-Unis à population majoritairement afro-américaine (U.S. Census Bureau). Or dans un rapport consacré à l'équité économique publié en 2021, Detroit Future City souligne la persistance de fortes inégalités raciales au sein de la municipalité. La population afro-américaine apparaît ainsi notablement plus pauvre et moins qualifiée que la population blanche (tableau 2.2.), malgré là encore des signes d'amélioration.

Tableau 2.2. Comparaison de quelques indicateurs statistiques pour les populations afro-américaines et blanches de la municipalité de Détroit

Indicateur Source(s)	Détroit	Afro-Américains	Blancs
Taux de chômage Source : ACS 2015-2019	11,2%	12,1%	7,7%
Part de la population disposant d'un diplôme de niveau licence (*bachelor's degree*) Source : DFC 2021	17%	13%	40%
Part de la population employée dans un emploi à bas salaire Source : DFC 2021	27%	38%	20%
Revenu médian des ménages (2019) Source : ACS 2015-2019	30 894 $	30 062	36 626[94]
Espérance de vie Source : DFC 2021	73 ans	72 ans	79 ans
Proportion de ménages appartenant à la classe moyenne (*middle-class*) Source : DFC 2021	27%	26%	35%
Pourcentage de la population vivant dans un quartier de classe moyenne (*middle class neighborhood*) Source : DFC, 2021	5%	4%	8%
Taux de pauvreté Source : ACS 2015-2019	30,6%	29,5%	31,2%

Sources : ACS 2015-2019, Detroit Future City 2021 - Réalisation : A. Le Gallou, 2021

[93] Le recensement américain distingue des catégories raciales et des catégories ethniques. Le U.S. Census Bureau définit son usage du terme *race* comme relevant d'une « définition sociale de la race reconnue [aux États-Unis] et non une tentative de définition biologique, anthropologique ou génétique de la race » ("social definition of race recognized in [the United States] and not an attempt to define race biologically, anthropologically, or genetically", https://www.census.gov/topics/population/race/about.html, consulté le 28 mai 2021). Les catégories raciales de recensement ont évolué depuis le premier recensement de 1790 et sont les suivantes depuis 2000 : *White* (blanc), *Black or African American* (noir ou afro-américain), *Asian* (asiatique), *American Indian or Alaska native* (amérindien ou natif de l'Alaska), *Native Hawaiian and other Pacific Islanders* (natif d'Hawaï ou d'autres îles du Pacifique), *Some other race* (autres races). L'assignation à une catégorie raciale est facultative et repose depuis 1960 sur l'auto-identification du répondant. Depuis 2000, un individu peut reporter plusieurs races, d'où l'ajout de la catégorie *Two or more races* (métisse). L'origine hispanique, latino ou espagnole (*Hispanic, Latino, or Spanish origin*) relève quant à elle selon le recensement américain d'une catégorie ethnique et non raciale : un individu se définissant comme appartenant à l'une de ces catégories peut donc s'identifier à n'importe quelle(s) race(s).

[94] Les données retenues ici correspondent aux moyennes sur cinq ans proposées par l'*American Community Survey*. L'estimation annuelle de 2019 fait apparaître un écart nettement plus important entre populations afro-américaine (32 287 $) et blanche (46 413 $), indice d'un accroissement des inégalités dans ce domaine.

Par ailleurs, effondrement démographique et situation socio-économique dégradée sont à la fois facteurs et conséquences de l'importante crise des finances municipales qui aboutit en 2013 à la faillite de la municipalité. Celle-ci trouve ses origines dans le processus de néolibéralisation des politiques urbaines amorcé à la fin des années 1970 sur fond de crise économique mondiale et de désengagement de l'Etat. La réduction drastique des financements fédéraux se traduit alors par une dépendance accrue des gouvernements municipaux aux sources de revenus locales (Eisinger, 1997 ; Pierson, 2001 ; Peck, 2012), faisant des villes américaines les « dernier[s] maillon[s] d'une chaîne de transfert de l'austérité » (Briche, 2019 : 69). Aux échelles nationale et internationale, cette situation se traduit par l'exacerbation de la compétition inter-urbaine pour la captation des investissements, des activités économiques et des populations qualifiées. À l'échelle locale, cet impératif d'attractivité favorise l'affirmation d'un mode de gouvernance urbaine que David Harvey qualifie d'entrepreneurial, caractérisé par une orientation des dépenses publiques vers les investisseurs au détriment de la population, le privilège de la croissance économique aux dépens de la redistribution sociale et l'implication croissante des acteurs privés dans les prises de décision (1989b). Au-delà de ce tournant entrepreneurial, on observe également une financiarisation croissante des politiques urbaines (Peck et Whiteside, 2016), processus qui se manifeste par une élaboration et une mise en œuvre des politiques publiques de plus en plus guidée par des logiques d'évaluation financiarisée et par le rôle croissant qu'y jouent les acteurs financiers (Chiapello, 2017).

Dans le cas de Détroit, les effets de la néolibéralisation et de la financiarisation des politiques urbaines conjugués à d'importantes carences des administrations municipales successives aboutissent à une profonde crise fiscale. Si cette dernière a parfois été présentée comme un phénomène exceptionnel par les discours médiatiques, Peck et Whiteside soulignent au contraire qu'elle « représente une crise ordinaire d'un régime vacillant d'urbanisme financiarisé[95] » (2016 : 235). Dans un contexte de dépendance accrue aux revenus locaux (revenus dont l'importance est directement corrélée à la santé démographique et économique des municipalités), Détroit est fragilisée par la désindustrialisation massive et le départ des populations les plus solvables qui provoquent une érosion substantielle des bases fiscales de la ville (McDonald, 2014 ; Bomey et Gallagher, 2013). La valeur totale des propriétés au sein de la ville, qui constitue un bon indicateur de son assiette fiscale[96], a ainsi chuté de 77% entre 1960 et 2013 (en dollars de 2013) (Bomey et Gallagher, 2013). Face à cette situation, les administrations successives échouent à enrayer la crise des finances locales. Un rapport de l'État du Michigan publié en 2012 pointe ainsi une gestion municipale désastreuse associant plusieurs paramètres (McDonald, 2014 ; Bomey et Gallagher, 2013) : une multiplication et une augmentation des taxes, qui alimentent le cercle vicieux du déclin en incitant au départ acteurs économiques et populations désireux de bénéficier de meilleures conditions fiscales ; des dépenses excessives au regard de l'effondrement démographique et fiscal ; une insuffisante restructuration des services municipaux contraignant la ville à l'entretien coûteux d'un réseau d'infrastructures désormais disproportionné par rapport à la population ; un recours massif à l'endettement accentué à partir des années 2000 (le montant de la dette de Détroit double

[95] Version originale : "represents an ordinary crisis of a faltering regime of financialized urbanism"

[96] L'impôt sur la propriété (*property tax*) est une source essentielle de financement des municipalités aux Etats-Unis. À Détroit, il correspondait en 1960 à 49% des rentrées fiscales de la municipalité, dont le total atteignait alors 2 milliards de dollars (en dollars de 2013) ; en 2013, il ne représentait plus que 13% de ces revenus, dont le montant total avait par ailleurs diminué de moitié (1,1 milliards de dollars).

entre 2000 et 2012) ; et, enfin, une corruption endémique notamment sous le mandat du maire Kwame Kilpatrick[97] (2002-2008).

Au terme de dix années successives de déficit (McDonald, 2014), le 14 avril 2013, l'État du Michigan décide le placement de la municipalité sous la tutelle de l'administrateur judiciaire (*emergency manager*[98]) Kevyn D. Orr, habilité à prendre toutes les décisions nécessaires pour redresser la situation financière en lieu et place du gouvernement local. Le 18 juillet 2013, la ville se déclare en faillite au titre du Chapitre 9 de la loi fédérale, ouvrant la voie à une renégociation de la dette de Détroit qui atteint alors le montant de 18 milliards de dollars. Détroit reste à ce jour la plus grande ville américaine à avoir fait faillite. Au terme de seize mois de négociations, la justice approuve un plan de restructuration de la dette acquis au prix d'un « grand marchandage » (*Grand Bargain*) entre les différents acteurs concernés. Ce plan prévoit un effacement de plus d'un tiers du montant de la dette (7 milliards de dollars), des investissements à hauteur de 1,7 milliard de dollars et un remboursement partiel des créanciers financé par une réduction des retraites des employés municipaux ainsi que par d'importantes contributions de fondations philanthropiques et de l'État du Michigan[99] (816 millions de dollars). À l'issue de cette renégociation, actée le 7 novembre 2014, la municipalité de Détroit recouvre ses prérogatives financières, mais reste néanmoins sous la supervision de l'État du Michigan par l'intermédiaire d'une commission de contrôle financier (*financial review commission*) jusqu'au printemps 2018.

La conjonction des dynamiques démographiques, socio-économiques et fiscales a donc mené à une décroissance urbaine particulièrement marquée, bien que la tendance semble ralentir depuis une dizaine d'année. Cette situation a favorisé une évolution morphologique caractérisée par la multiplication des friches urbaines et l'apparition de paysages urbains marqués par l'abandon. Avant de consacrer la section 1.2. à cette question et aux enjeux qu'elle soulève, il est utile de souligner l'affirmation récente de discours vantant la revitalisation sélective de Détroit, qui constitue un élément de contexte important pour aborder la question de l'abandon.

1.1.4. De la décroissance à la renaissance ? Une revitalisation urbaine sélective

À la suite de la sortie de la procédure de faillite s'affirme une rhétorique de la renaissance. Celle-ci n'est pas nouvelle : en témoigne par exemple la construction du *Renaissance Center*[100] de General Motors dès les années 1970, dont Frédéric Leriche souligne à quel point, dans le contexte

[97] Élu en 2001 puis réélu en 2005, le démocrate Kwame Kilpatrick est maire de Détroit de 2002 à 2008, date à laquelle il est contraint à la démission après une condamnation pour parjure. Condamné en 2013 à vingt-huit ans de prison pour son implication dans le vaste système de corruption de Détroit, il est gracié par Donald Trump peu avant la fin de son mandat en janvier 2021.

[98] Le régime de l'*emergency management* permet, dans l'État du Michigan, de confier l'administration d'une municipalité à un administrateur judiciaire de crise (*emergency manager*) auquel reviennent les prérogatives du gouvernement municipal. Cet administrateur peut les exercer sans avoir besoin d'obtenir l'approbation de ce gouvernement.

[99] Cette contribution a notamment permis d'éviter la vente des collections du *Detroit Institute of Arts* (DIA), un temps évoquée pour contribuer au remboursement des créanciers. À propos de cet épisode, voir le documentaire *Musée à vendre ? Detroit Institute of Arts*, Marc De Guerre, 2015.

[100] Situé au sud du *downtown* le long de la rivière Détroit, le Renaissance Center (souvent abrégé en « RenCen ») est un complexe composé de six tours de bureaux et d'un hôtel. Entreprise dans le cadre du projet « Detroit Renaissance » lancé par Henry Ford II en 1971, la construction a été entreprise à partir de 1973 ; il s'agissait alors du plus important projet immobilier de financement privé des États-Unis. Acquis en 1996 par General Motors qui y installa son siège mondial, le Renaissance Center est aujourd'hui un bâtiment emblématique de la *skyline* de Détroit.

du Détroit de l'époque, elle « illustre à l'envi [la] contradiction inhérente au capitalisme, capable de créer conjointement des espaces symbolisant la réussite et la performance, et des espaces symbolisant l'abandon, l'obsolescence et la misère » (2011 : s.p.). Cette rhétorique prend néanmoins une ampleur inédite au milieu des années 2010. Présentée comme la « America's Great Comeback City » (nom de la campagne promotionnelle lancée par l'office de tourisme régional en 2013), Détroit est désormais célébrée pour une capacité de résilience abondamment vantée par les médias nationaux. Le *Times Magazine* suggère ainsi dès 2014, quelques jours à peine après la validation du plan de restructuration de la dette, que « la nouvelle renaissance du centre-ville [...] pourrait annoncer une nouvelle ère pour les villes américaines, dans laquelle les anciennes villes de la *Rust Belt* redeviennent des moteurs de croissance[101] ». Outre l'amélioration d'un certain nombre d'indicateurs socio-économiques et la multiplication d'initiatives citoyennes portées par les communautés locales (Paddeu, 2015), ces discours mettent en avant une stratégie de revitalisation urbaine activement mise en scène par les acteurs publics et privés et qui s'incarne dans de grands projets de redéveloppement. La revitalisation du *downtown* a commencé dès les années 2000 dans le cadre d'une stratégie de régénération fondée sur le secteur du divertissement (*entertainment-led regeneration*) (Eisinger, 2000 ; McCarthy, 2002). Comme beaucoup de villes de la *Rust Belt*, Détroit mise sur la culture, le divertissement et le tourisme pour redynamiser son économie. Cela se traduit par la réalisation de grands équipements (construction des stades de baseball Comerica Park en 2000 et de football américain Ford Field en 2002, qui accueillit le Super Bowl en 2006), l'amélioration des espaces publics (inauguration de l'emblématique place Campus Martius rénovée en 2004) et le développement des aménités commerciales. Le processus s'accélère au cours de la décennie suivante sous l'influence de richissimes investisseurs privés, au premier rang desquels le milliardaire originaire de Détroit Dan Gilbert. Après avoir transféré le siège de son entreprise Quicken Loans dans le *downtown* en 2010, il y a acquis, par l'intermédiaire de sa société immobilière Bedrock, plus de cent propriétés pour un investissement total de 5,6 milliards de dollars (Feloni et Lee, 2018)[102] et représente aujourd'hui un acteur incontournable du redéveloppement de Détroit.

Dans un contexte de décroissance urbaine et de tarissement des financements publics, [103] (Thomson, 2019 ; Berglund, 2020). Les liens étroits entre ces deux catégories d'acteurs (Berglund, *ibid.*), associés à la marginalisation des acteurs publics (Briche, 2016) (et ce malgré le rôle que la municipalité continue à jouer dans le financement de nombreux projets[104]), leur confèrent une influence majeure dans la définition et la mise en œuvre des projets urbains. Ce type de configuration caractéristique d'un « urbanisme d'austérité » (*austerity urbanism)* (Peck, 2012) favorise une revitalisation urbaine spatialement, socialement et racialement très inégale. Du point de vue

[101] Version originale : "the city's nascent downtown renaissance […] may herald a new era for American cities in which old Rust Belt towns once again become engines of growth". Source : *Times Magazine*, 13 novembre 2014, « Detroit turns up », consulté le 31 octobre 2020. URL : https://time.com/3583133/detroit-turns-up/

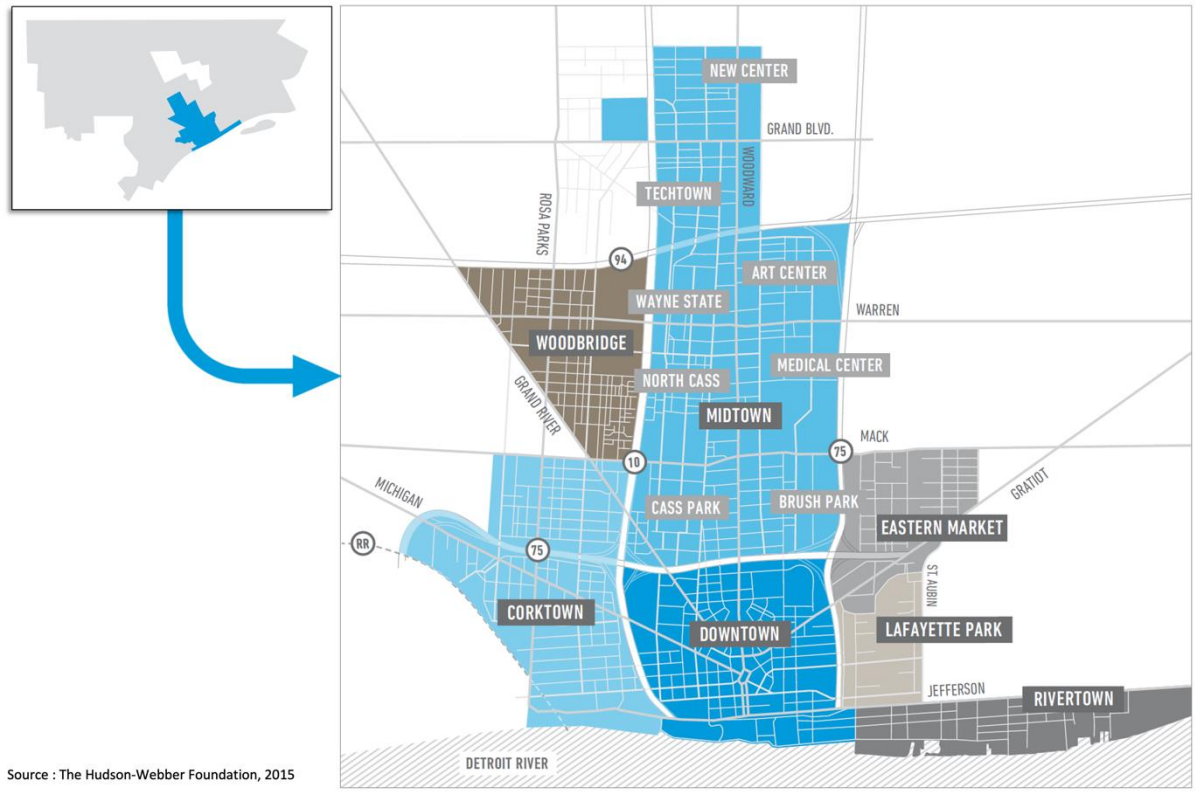
[102] La carte des propriétés de Bedrock établie en 2018 par BusinessInsider permet de mesurer l'ampleur de l'influence de Dan Gilbert sur le *downtown* de Détroit : https://www.businessinsider.fr/us/dan-gilbert-detroit-properties-bedrock-map-2018-8 (consulté le 21 mai 2021).

[103] Source : https://urbexsession.com/lurbex-mode-de-merde/ (consulté 3 décembre 2018)

[104] La construction de la Little Caesar's Arena, stade des Detroit Pistons et des Red Wings (respectivement équipes de basketball et de hockey sur glace de Détroit) inauguré en 2017, a ainsi bénéficié de 324 millions de dollars de financements publics sur un total de 863 millions, soit 37,5% du montant total (Reindl, 2019). Propriété de la municipalité par l'intermédiaire du Downtown Development Authority, le stade fait cependant l'objet d'une concession à l'entreprise privée Olympia Development qui bénéficie de l'intégralité des revenus générés (Guillen et Reindl, 2016).

spatial, elle concerne essentiellement les quartiers centraux de Downtown et Midtown, auxquels s'ajoutent les cinq quartiers adjacents qui forment, avec les deux précédents, le Greater Downtown[105] : Corktown, Woodbrige, Eastern Market, Lafayette Park et Rivertown (carte 2.3).

Carte 2.3. Localisation et délimitations du Greater Downtown de Détroit



Source : The Hudson-Webber Foundation, 2015

Couvrant seulement 19 des 360 km2 que compte la municipalité, ce périmètre qui concentre les projets et les investissements[106] incarne la mise en œuvre assumée d'un urbanisme sélectif (*triage urbanism*) (Berglund, 2020). Berglund met ainsi en évidence le discours opposant un Greater Downtown attractif et le reste de la ville uniformément associé au délabrement urbain porté par d'influentes fondations (Detroit Future City, 2012 ; Hudson-Webber Foundation, 2015). Ces dernières promeuvent la concentration des investissements dans les espaces les plus favorisés au détriment de ceux dont les besoins sont les plus importants, et ce au service d'une politique d'attractivité résidentielle qui cible explicitement les populations de classe moyenne et supérieure, jeunes et qualifiées, majoritairement blanches, au profil socio-économique sensiblement différent de celui de la population actuelle de Détroit (Briche, 2019). De fait, du point de vue social, l'impératif de rentabilité des investissements semble prendre le pas sur d'hypothétiques objectifs d'équité socio-spatiale et raciale qui permettraient pourtant de prendre en considération les besoins

[105] Je reprends ici la typologie et les délimitations spatiales proposées par la seconde édition du rapport de la Hudson-Webber Foundation consacré au Greater Downtown en 2015.

[106] Les cartes de localisation proposées par le média en ligne *Curbed* permettent de mesurer cette concentration des projets dans le Greater Downtown. Voir par exemple « Mapping Detroit's construction boom », 16 août 2019 (https://detroit.curbed.com/maps/detroit-construction-development-map, consulté le 1er juin 2021) et « 12 developments set to transform Detroit », 30 décembre 2019 (https://detroit.curbed.com/maps/biggest-developments-in-detroit-transform, consulté le 1er juin 2021).

des populations les plus défavorisées. Doucet et Smit estiment ainsi que, loin de contribuer à un redéveloppement équitable, « les initiatives privées dans le *greater gowntown* contribuent activement à la production d'inégalités socio-spatiales à travers la ville[107] » (Doucet et Smit, 2016 : 635). D'une part, la revitalisation urbaine se concentre dans des espaces habités par des populations plus aisées que la moyenne au détriment des quartiers dégradés ; d'autre part, la « politique du pain et des jeux » (Eisinger, 2000) qui consiste à favoriser une régénération urbaine fondée sur les secteurs du divertissement et du tourisme s'adresse davantage aux visiteurs qu'aux populations locales, notamment les plus vulnérables ; enfin, plusieurs auteurs soulignent la menace que fait peser l'influence des acteurs privés sur le caractère démocratique des prises de décision qui président à la revitalisation de Détroit (Thomson, 2019). Dans la mesure où la sphère publique est largement acquise aux logiques de marché et de rentabilité privilégiées par les acteurs privés, Peck et Whiteside qualifient ainsi la gouvernance de Détroit de post-démocratique (2016).

En se référant à nouveau à l'analyse proposée par Frédéric Leriche, on peut interpréter cette revitalisation sélective comme l'expression urbaine de la transition du mode de régulation fordiste évoqué plus haut à un mode de régulation post-fordiste du capitalisme (2006). Frédéric Leriche met ainsi en évidence la « réorientation du rôle de l'espace dans la régulation de l'accumulation du capital » (2006 : 214). Il montre que si le processus de suburbanisation n'est pas remis en cause, les villes-centres font l'objet d'un intérêt nouveau qui se traduit par une gentrification parfois brutale et par une réorientation des politiques d'aménagement urbain au profit des classes aisées susceptibles de consommer. Or on peut analyser les débuts de la revitalisation des quartiers centraux comme les prémices d'une telle évolution. Au tournant des années 2020, la gentrification n'y semble pas encore être une réalité massive (Gallagher, 2019) ; le phénomène y est sans commune mesure avec ce que l'on observe par exemple à New York (Smith, 1996 ; Recoquillon, 2010) ou à San Francisco (Lehman-Frisch, 2008, 2017 ; Opillard, 2018). Toutefois, elle existe bel et bien, notamment dans les quartiers du *greater downtown* (Doucet et Smit, 2016 ; Mah, 2021). Ces derniers illustrent par ailleurs l'important de choix d'aménagement orientés par les besoins de populations aisées qu'acteurs publics comme privés souhaitent attirer. La construction de la Little Caesar's Arena et le développement des espaces de consommation adjacents en sont un exemple.

Il résulte de ces modalités de revitalisation, sélectives tant sur le plan spatial que sur le plan social, une opposition entre « le centre-ville animé où il se passe tant de choses et les quartiers souvent négligés qui réclament des solutions pour lutter contre la pauvreté et le chômage[108] » (Gallagher, 2018). Bien qu'amplement relayées par les médias et le marketing urbain, les impressionnantes évolutions du *greater gowntown* ne doivent donc pas faire oublier la persistance des dynamiques de déclin et peuvent à certains égards évoquer les « îles de renouveau dans des mers de déclin[109] », pour reprendre la formule de Brian Berry (1985) . Pour autant, il existe des initiatives

[107] Version originale : "private initiatives in Greater Downtown Detroit actively contribute to the production of sociospatial inequalities across the city"
[108] Version originale : "the lively downtown where so much is happening versus the often neglected neighborhoods that cry out for solutions to poverty and joblessness"
[109] Version originale : "islands of renewal in seas of decay"

à destination des quartiers périphériques, émanant de la sphère publique comme de la société civile. Le *Strategic Neighborhood Fund* lancé en 2014 par la municipalité et plusieurs fondations contribue par exemple au financement de la revitalisation de dix zones hors du *greater downtown* (trois en 2017 pour un financement de 40 millions de dollars, puis sept autres l'année suivante pour un montant de 130 millions de dollars). Leur sélection semble cependant répondre, là encore, à une logique de concentration des investissements vers des espaces disposant déjà d'atouts susceptibles de favoriser leur redéveloppement (Frank, 2020). Les initiatives *grassroots* portées par les communautés locales à des échelles souvent micro (quartier, voire block) doivent également être mentionnées. À partir du cas du quartier de Jefferson-Mack, Flaminia Paddeu souligne par exemple le rôle des mobilisations civiques portant sur des enjeux environnementaux et alimentaires dans l'amélioration des conditions de vie au sein de quartiers particulièrement dégradés. De manière plus générale, Détroit constitue un observatoire fécond des multiples manifestations d'un « urbanisme bricolé » (« *do-it-yourself urbanism* ») par lequel les habitants pallient les insuffisances des services publics dans un contexte d'austérité budgétaire (Kinder, 2016). Ces initiatives ne peuvent toutefois suffire à résoudre les difficultés massives auxquelles fait face une ville où pauvreté, ségrégation et abandon restent omniprésents.

Au-delà de leur simple constat, les multiples inégalités sociales et raciales développées jusqu'ici posent également la question de la justice spatiale[110] (Lefebvre, 1968 ; Harvey, 1973 ; Gervais-Lambony, 2009 ; Bret *et al.*, 2010). Détroit est un exemple frappant de ségrégation socio-spatiale, or Sonia Lehman-Frisch et d'autres auteurs soulignent l'importance d'interroger les articulations entre ségrégation et (in)justice spatiale (Lehman-Frisch, 2009 ; Fol *et al.*, 2013). De manière générale, les inégalités observées dans l'organisation socio-spatiale des espaces urbains sont-elles nécessairement injustes ? Sonia Lehman-Frisch montre que dans le cas de San Francisco par exemple, l'accroissement des inégalités reste nuancé par la mise en œuvre de politiques progressistes empreintes d'un idéal de justice sociale (Lehman-Frisch, 2017). Dans le cas spécifique de Détroit, les éléments exposés dans les pages qui précèdent semblent au contraire témoigner d'une faible prise en compte de ces préoccupations. L'intense ségrégation raciale et les inégalités socio-économiques qui y sont associées en font-elle alors un exemple de ville injuste produite par les dynamiques urbaines post-fordistes et néolibérales à l'œuvre dans la *Rust Belt* ? Si la discussion approfondie de ces enjeux excède dans le cadre de ce travail, il me semble important de les mentionner afin de souligner la dimension proprement éthique (et non uniquement économique, sociale ou raciale) des objets dont il est question dans cette thèse. C'est d'autant plus le cas que cette question éthique se pose à propos des explorations guidées proposées par Motor City Photography Workshops, le principal prestataire étudié à Détroit ; elle intervient notamment dans l'analyse de la représentation des inégalités dans le discours qu'il propose sur la ville (*cf.* chapitre 5).

[110] La notion de justice spatiale, développée à partir des années 1970 par les géographies anglo-saxonnes puis francophones, renvoie aux réflexions concernant la dimension spatiale de la justice entre les individus et les groupes sociaux. Il s'agit de penser le rôle de l'espace et des politiques qui en déterminent l'organisation dans la production, l'accentuation ou l'atténuation de configurations socio-spatiales considérées comme injustes. Pour une présentation détaillée de la genèse, des évolutions et des ancrages théoriques de la notion, on pourra se reporter à l'article « Justice… spatiale ! » de Philippe Gervais-Lambony et Frédéric Dufaux (2009).

1.2. Entre imaginaires et réalité, un paysage urbain marqué par l'abandon

1.2.1. Un abandon massif synonyme de nuisances urbaines

Au cours des dernières décennies, l'articulation des dynamiques présentées ci-dessus a contribué à façonner un paysage urbain caractérisé par un abandon massif. À la suite de la désindustrialisation et de la surburbanisation, populations et entreprises ont laissé derrière elles un parc immobilier et industriel désormais surdimensionné par rapport aux besoins de la population et des activités qui subsistent, mais également difficilement valorisable. L'effondrement des valeurs immobilières nourrit le processus : la valeur totale des propriétés de Détroit passe de 45,2 à 9,6 milliards de dollars entre 1960 et 2013 (Bomey et Gallagher, 2013), tandis qu'en 2019, la valeur moyenne d'une maison à Détroit est de 99 790 $ contre 234 420 $ dans l'aire métropolitaine (DFC, 2021). Malgré une hausse significative de la valeur des propriétés au cours des quelques dernières années[111], il résulte de ces dynamiques la désaffectation de nombreuses structures que la municipalité n'a pas les moyens d'entretenir, d'où la multiplication des friches dans le paysage urbain, laquelle contribue en retour à alimenter l'image d'une ville peu attractive et peut donc renforcer le déclin démographique et économique.

Il est délicat de quantifier précisément l'abandon au sens défini par le chapitre 1 dans la mesure où les indicateurs statistiques disponibles évaluent à strictement parler la vacance. Ces données constituent néanmoins un indice de l'ampleur de l'abandon et de ses évolutions à Détroit. Les nombreux chiffres avancés par différentes sources pour rendre compte des taux de vacance observés dans les villes états-uniennes doivent toutefois être maniés avec précaution. Ils présentent parfois d'importantes différences en matière de délimitation spatiale, de type de bâti pris en considération, de sources ou encore de méthodologie (Nussbaum, 2019)[112]. Cela explique les écarts constatés dans les lignes qui suivent entre les résultats de l'*American Community Survey* et les données de l'U.S. Postal Service. Ainsi, selon l'*American Community Survey*, la vacance résidentielle atteint à Détroit un taux de 27,3% sur la période 2015-2019, correspondant à plus de 99 000 logements (*housing units*) sur les 362 947 que compte la municipalité. Pour le mois de décembre 2020, l'U.S. Postal Service rapporte des taux de vacance résidentielle et commerciale de respectivement 19,3% (carte 2.4) et 24,2%. L'organisation Detroit Future City estimait quant à elle en 2017 que les terrains vacants occupaient 24 des 139 *miles* carrés que couvre la municipalité[113] (carte 2.5.), soit 17,3% de territoire de Détroit. Dans un rapport consacré à la crise du district scolaire de Détroit (*school district*), l'entreprise Loveland recensait par ailleurs l'existence de 82 écoles désaffectées en 2015 (Grover et Van der Velde, 2016). Malgré l'importance de ces chiffres, il faut souligner que la tendance est

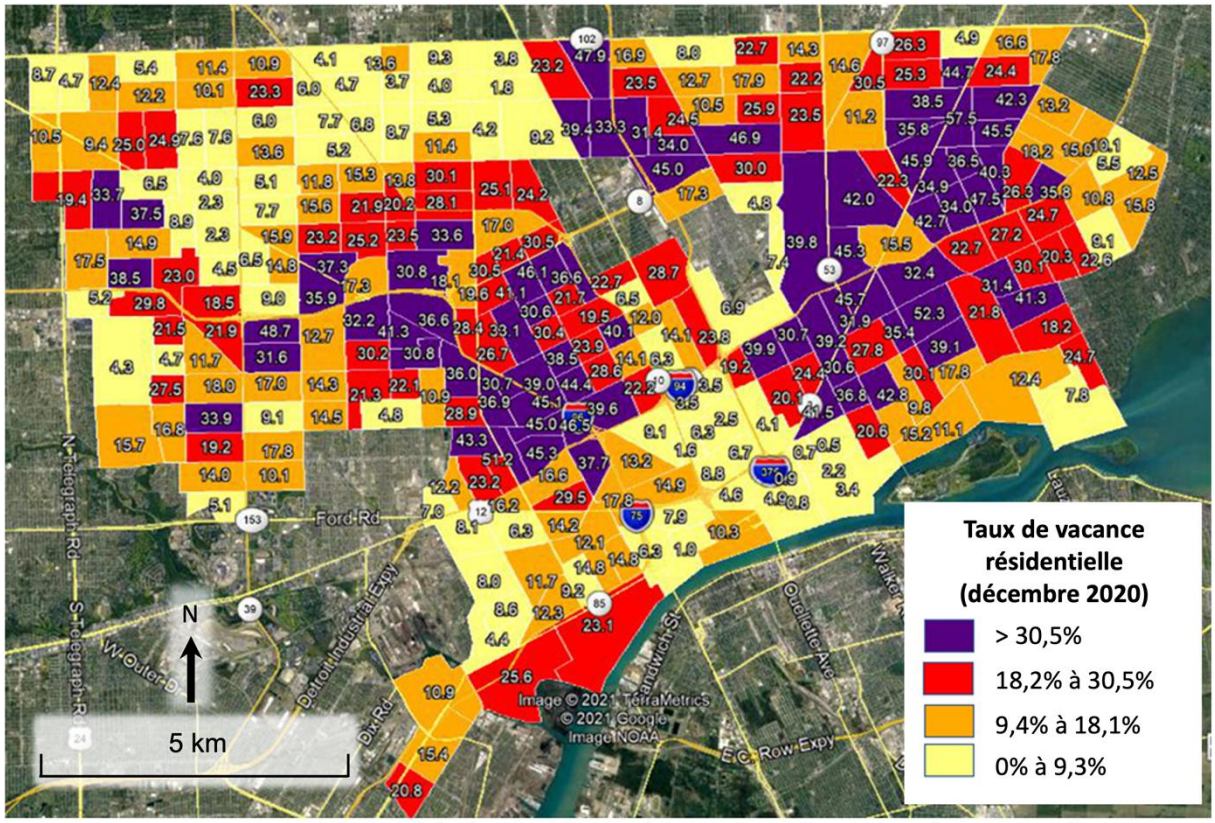
[111] La municipalité de Détroit estime ainsi que la valeur moyenne d'une propriété a augmenté de 8% entre 2020 et 2021. Utilisée pour déterminer le montant de la taxe foncière, cette valeur est évaluée à partir de l'analyse des ventes réelles sur le marché pendant deux ans. Source : Municipalité de Détroit, janvier 2021. URL : https://detroitmi.gov/news/detroit-residential-assessments-increase-8-2021-property-taxes-go-only-2-4th-straight-year-rising (consulté le 28 septembre 2021).

[112] Pour le cas spécifique de Détroit, voir sur ce point le post de blog « Detroit vacancy rates : A guide to conscious data consumption », *DataDrivenDetroit*, 20 juin 2017 : https://datadrivendetroit.org/blog/2017/06/20/detroit-vacancy-rates/ (consulté le 1er juin 2021).

[113] Ces terrains vacants (*vacant land*) sont définis par *Detroit Future City* comme des parcelles actuellement non bâties mais autrefois occupées par des bâtiments résidentiels, commerciaux ou industriels désormais démolis. Ils excluent donc les espaces ouverts tels que les parcs municipaux.

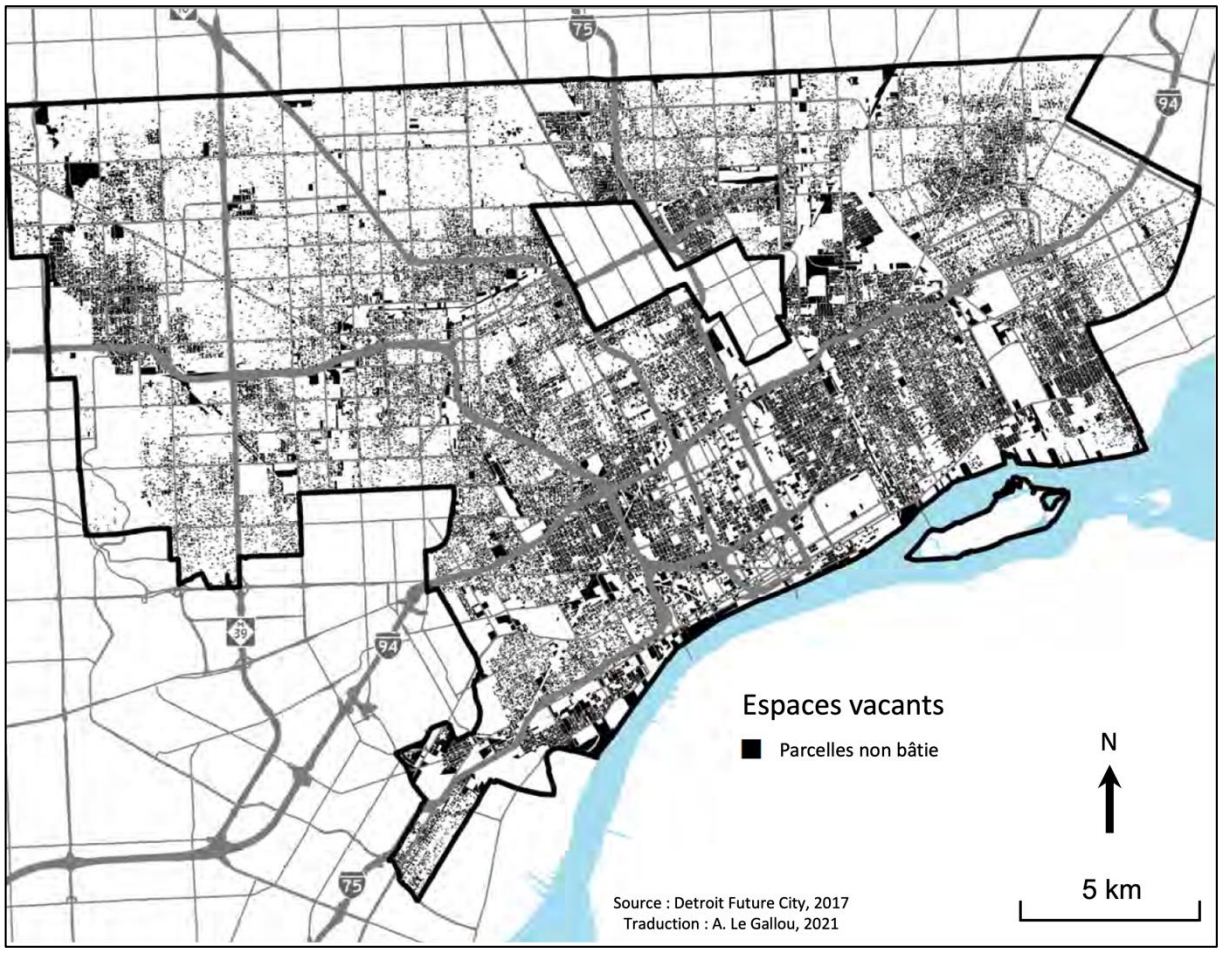
actuellement à la baisse : d'après les données de l'U.S. Postal Service, le taux de vacance résidentielle est ainsi passé de 22,6% à 19,3% entre 2015 et 2020, tandis que le taux de vacance commerciale ne régressait que de 24,6% à 24,2% sur la même période.

Carte 2.4. Taux de vacance résidentielle à Détroit par secteur de recensement (décembre 2020)



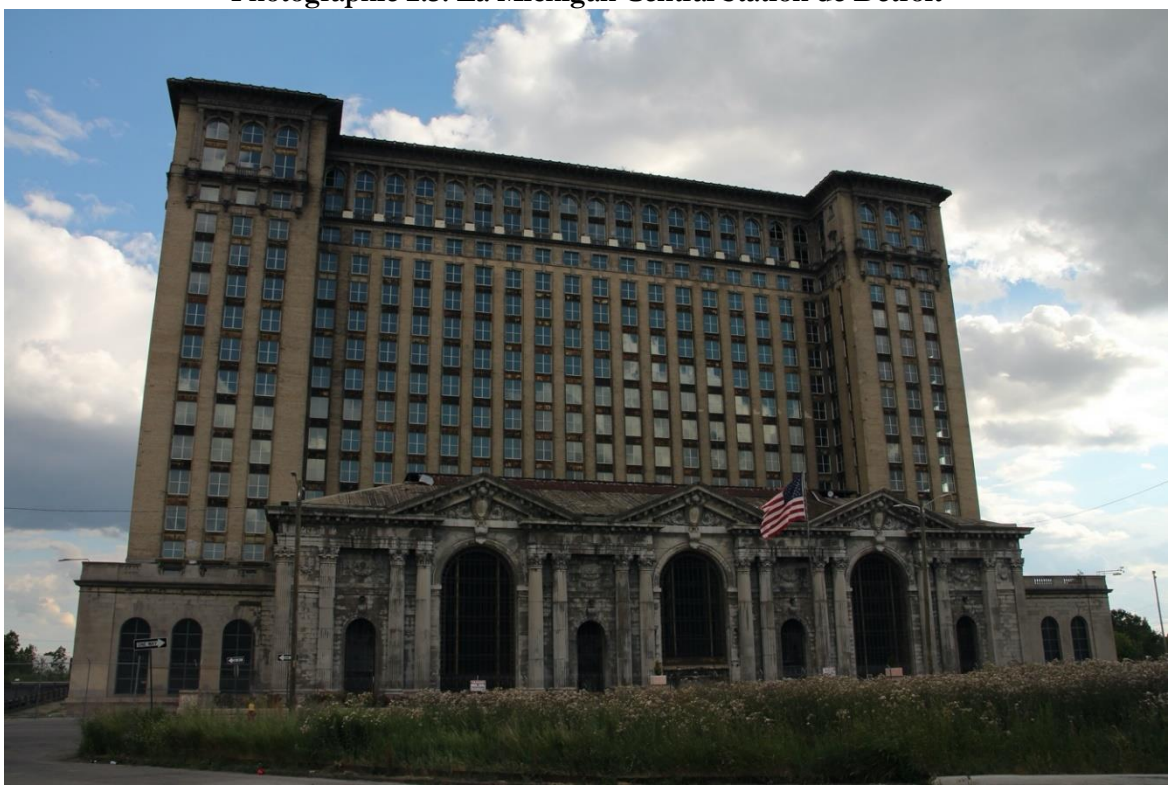
Source : DrawingDetroit.com, 2021, à partir des données de l'US Postal Service, 2020 – Adaptation et traduction : A. Le Gallou, 2021

Carte 2.5. Répartition spatiale des espaces vacants à Détroit



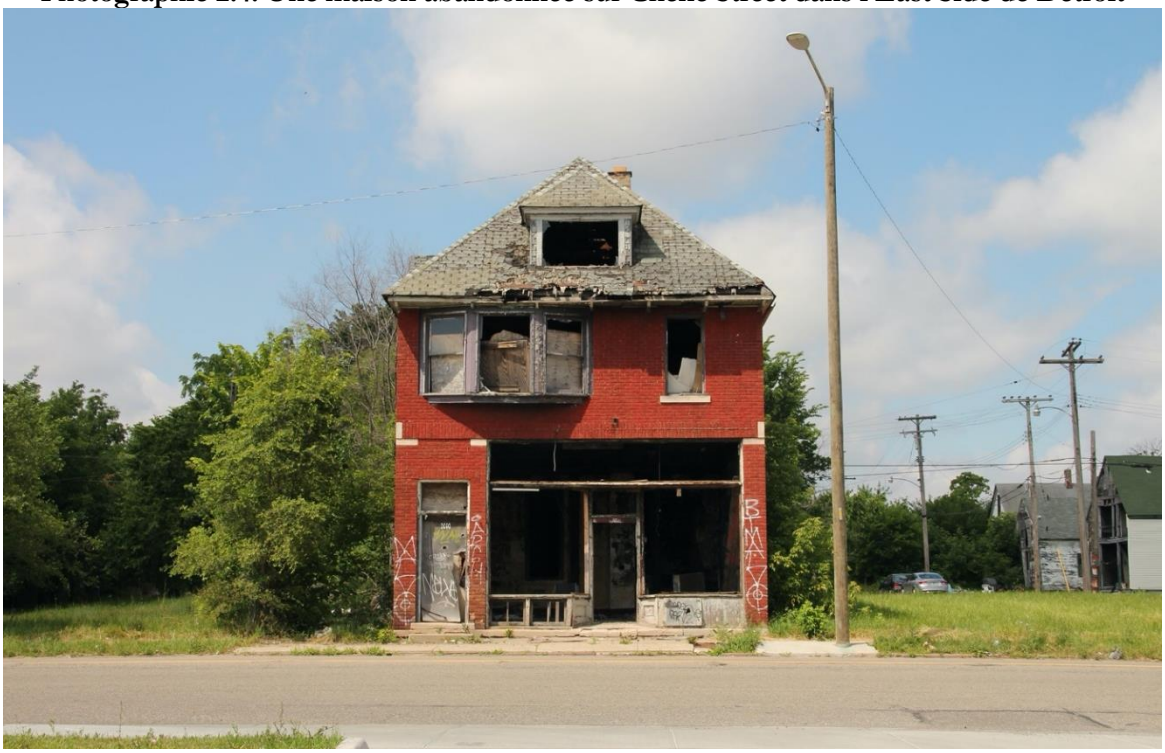
Ces chiffres donnent un aperçu de l'ampleur d'un abandon dont l'emprise spatiale est importante et qui semble omniprésent dans les paysages urbains de Détroit. Au-delà de quelques lieux emblématiques mais ponctuels comme la Packard Plant ou la Michigan Central Station (photographie 2.3.) (celle-ci est d'ailleurs en cours de réhabilitation), il s'agit avant tout d'un abandon ordinaire touchant l'ensemble des espaces du quotidien (espaces résidentiels, commerces, écoles ou encore lieux de culte) (photographies 2.4. et 2.5.). En raison de la démolition d'une partie du bâti vacant, Détroit présente parfois un paysage particulièrement peu dense où de rares maisons encore debout sont entourées de terrains non bâtis correspondant souvent à des terrains vagues (*vacant lots*). Cette absence de bâti constitue l'un des marqueurs spatiaux, pour ainsi dire « en creux », des dynamiques d'abandon (figure 2.5.) Les variations à l'échelle micro-locale sont néanmoins sensibles, certains quartiers s'enfonçant dans une spirale de déclin tandis que d'autres (au premier rang desquels Downtown) captent l'essentiel des dynamiques de redéveloppement récentes.

Photographie 2.3. La Michigan Central Station de Détroit



En service de 1910 à 1988, la Michigan Central Station est l'ancienne gare de Détroit située dans le quartier de Corktown. Inscrite au *National Register of Historic Places* en 1975, puis désaffectée pendant trois décennies, elle a été rachetée en 2018 par l'entreprise Ford qui la rénove actuellement pour y installer des espaces de bureaux.
Source : A. Le Gallou, 2017

Photographie 2.4. Une maison abandonnée sur Chene Street dans l'East Side de Détroit



Source : A. Le Gallou, 2017

Photographie 2.5. L'église abandonnée Everybody's Universal Tabernacle Church of Holiness Street dans l'East Side de Détroit

Construite en 1889 à l'angle de Meldrum Street et de Pulford, l'église Everybody's Universal Tabernacle Church of Holiness a été désertée en 2009. Victime d'un incendie en 2016, elle est démolie l'année suivante.
Source : A. Le Gallou, 2017

Figure 2.5. Un paysage urbain dominé par les terrains vagues dans l'East Side de Détroit

Vu depuis le toit de l'ancienne usine Continental Motors, le quartier de Riverbend (situé à l'extrémité de l'East Side et adjacent à la municipalité cossue de Grosse Pointe Park) présente un paysage marqué par l'omniprésence des terrains vacants autrefois bâtis.
Source : A. Le Gallou (photo, 2018) et J.-B. Bouron (vue aérienne, 2021)

Aux dynamiques de déclin amorcées dès le milieu du 20ème siècle s'ajoutent depuis une quinzaine d'années les effets d'une importante crise des saisies immobilières (Michele Oberholtzer, entretien, juillet 2017), dont plusieurs auteurs ont récemment montré qu'elles accentuaient la fragilisation des quartiers les plus modestes et dégradés (encadré 2.1).

Encadré 2.1. La crise des saisies immobilières et ses conséquences sur l'abandon à Détroit

Depuis le milieu des années 2000, l'explosion du nombre des saisies pour défaut de paiement des impôts fonciers (*tax foreclosure*) à Détroit conduit de nombreux acteurs à parler d'une véritable crise des saisies (*foreclosure crisis*). Cette situation résulte de la conjonction de plusieurs facteurs :

- la modification des lois fiscales de l'État du Michigan en 1999 réduit le délai de saisie de huit à trois ans et introduit des frais supplémentaires à la charge des contribuables en cas de retard de paiement.
- la crise des *subprimes* de 2007 provoque une première vague de saisies hypothécaires *(mortgage foreclosure*) ; depuis 2005, ces saisies ont touché 70 000 logements soit 30% des propriétés résidentielles de Détroit (Akers et Seymour, 2019).
- la crise économique de 2008 fragilise les ménages et crée les conditions d'une seconde vague de saisies, cette fois-ci dues à l'incapacité des ménages à payer leurs impôts fonciers.
- la municipalité tarde à réévaluer la valeur des propriétés à la suite de la crise économique et de l'effondrement du marché immobilier local et facture donc des taxes dont le montant est surévalué (Atuahene et Hodge, 2018). D'après une enquête du *Detroit News*, entre 2010 et 2016, cette surévaluation s'est élevée à un montant total de 600 millions de dollars et 90% des propriétaires assujettis à la taxe foncière en ont été victimes (McDonald et Betancourt, 2020).
- le recours au programme d'aide aux propriétaires pour l'impôt foncier (*Homeowners Property Tax Assistance Program*), qui correspond à l'application locale de l'exemption fiscale pour les ménages pauvres (*poverty tax exemption*) imposée par l'État du Michigan, est très limité en raison d'un défaut d'information des ménages éligibles. Entre 2012 et 2016, seuls 11,9% d'entre eux ont demandé à en bénéficier (Eisenberg *et al.*, 2018).

Les saisies de ce type résultent d'une procédure de trois ans à l'issue de laquelle le propriétaire perd son bien. Les principales étapes de cette procédure sont les suivantes (figure 2.6) :

Figure 2.6. Les principales étapes de la procédure de saisie pour défaut de paiement de la taxe foncière dans le comté de Wayne (Michigan)

Année	Date	Action
Année N	Juillet et décembre	La taxe foncière de l'année en cours est notifiée par la municipalité.
Année N+1	1er mars	Les taxes foncières de l'année précédente restant dues sont considérées comme impayées. Le dossier est transmis au comté pour recouvrement. Sont ajoutés au montant de la taxe des frais de gestion et des intérêts mensuels.
Année N+2	1er mars	La propriété entre dans une période d'un an à l'issue de laquelle elle sera saisie (*forfeited status*). Le montant des frais de gestion et des intérêts augmente.
Année N+3	1er mars	Un jugement de saisie est prononcé. Le propriétaire a jusqu'au 31 mars pour éviter la saisie de son bien en remboursant le montant cumulé des taxes, des frais et des intérêts.
	1er avril	**La propriété est saisie (*foreclosed*).**
	Septembre et octobre	Les propriétés saisies sont vendues aux enchères (*Wayne County Tax Foreclosure Auction*). Les propriétés qui ne trouvent pas preneur sont transférées à la banque foncière de Détroit (*Detroit Land Bank Authority*).

Source : Wayne County, 2021[114]

Entre 2012 et 2017, plus de 100 000 propriétés ont fait l'objet d'une procédure de saisie à Détroit (Mondry, 2020), dont 10% en raison de la surévaluation du montant de la taxe foncière (Atuahene et Berry, 2019). Plusieurs auteurs ont souligné les effets dévastateurs de cette situation en termes socio-économiques, mais aussi en matière d'aggravation des situations d'abandon. Loin de contribuer à stabiliser les quartiers touchés, saisies et ventes aux enchères accentuent leur fragilisation par la déstructuration des communautés locales, l'accentuation de la vulnérabilité des populations les plus pauvres et le recul de l'accès à la propriété (Dewar *et al.*, 2015 ; Eisenberg *et al.*, 2018). Cette situation est aggravée par le fait que la vente aux enchères des propriétés saisies favorise une spéculation effrénée (90% des propriétés vendues entre 2011 et 2015 ont été acquises par des spéculateurs achetant souvent en lots). Cela aboutit à des évictions massives, à la dégradation de propriétés non entretenues et à leur démolition aux frais de la municipalité après une nouvelle procédure de saisie (Akers et Seymour, 2019). Les saisies aggravent finalement le délabrement du bâti (*blight*) et la vacance en contribuant à évincer des occupants qui, s'ils ne payaient pas leur taxe foncière, assuraient souvent un entretien même minimal de la propriété.

[114] Source : https://www.waynecounty.com/elected/treasurer/forfeiture-foreclosure-timeline.aspx (consulté le 26 août 2021)

Produits de dynamiques de déclin économique et démographique, ces paysages de l'abandon contribuent en retour à les alimenter dans la mesure où ils représentent une nuisance à la fois économique et sociale. Les espaces caractérisés par un fort taux de vacance sont ainsi particulièrement touchés par la baisse des valeurs immobilières (Han, 2014 ; Hofe R. Vom *et al.*, 2019), tandis que l'abandon favorise la criminalité. La presse locale se fait d'ailleurs régulièrement l'écho des crimes perpétrés dans les bâtiments abandonnés de la ville ; le meurtre du *street artist* français Bilal Herreni en 2013 dans les ruines du quartier de logements sociaux Brewster Projects, déjà médiatisé à l'époque et récemment mis en lumière par le beau roman *Là où nous dansions* de Judith Perrignon (2021), n'en est que l'un des nombreux exemples. L'abandon peut également agir comme un facteur de déstructuration sociale et identitaire pour les communautés locales (Paddeu et Florentin, 2013). Enfin, il joue un rôle prépondérant dans la construction et la diffusion d'images répulsives de Détroit. Pour symbolique qu'il puisse paraître, cet enjeu n'en revêt pas moins une réelle importance économique, l'abandon et les maux qui lui sont associés constituant un frein à l'attractivité de la ville pour les éventuels investisseurs comme pour les nouveaux résidents. Cependant, bien que les friches urbaines restent très nombreuses à Détroit, la topographie de l'abandon y évolue très vite. Au-delà des réhabilitations entreprises dans le cadre de la stratégie de revitalisation des quartiers centraux, cela s'explique notamment dans les quartiers périphériques par la mise en œuvre d'une ambitieuse politique de démolition depuis l'élection du démocrate Mike Duggan à la tête de la municipalité en novembre 2013.

1.2.2. Vers une résorption de l'abandon : la lutte contre le délabrement, priorité des politiques urbaines

L'abandon et ses multiples externalités négatives se sont progressivement imposés comme un enjeu majeur des politiques urbaines menées par la municipalité : Mike Duggan avait fait de la lutte contre le délabrement (*blight*[115]) l'une des propositions phares de sa campagne. Cette lutte prend plusieurs formes et associe obligation légale faite aux propriétaires de se conformer au règlement municipal concernant l'entretien des propriétés (*Property Maintenance Code*) sous peine d'une saisie immobilière, vente aux enchères de propriétés saisies et détenues par la banque foncière de Détroit assortie d'une obligation de mise aux normes par le nouvel acquéreur, facilités accordées aux résidents pour l'acquisition d'un terrain vacant contigu à leur propriété, mais surtout mise en œuvre d'une véritable politique de démolition des structures délabrées. Alors que les démolitions au cas par cas sans stratégie globale existent depuis plusieurs décennies (Hackworth, 2016), la création en 2014 de la *Detroit Blight Removal Task Force* (groupe d'intervention dédié à l'élimination

[115] La définition précise de la notion de *blight* varie en fonction des contextes et des administrations qui s'attaquent au problème du délabrement. La loi de l'État du Michigan définit le *blight* comme s'appliquant à des propriétés qui remplissent au moins l'un des critères suivants : être une nuisance publique ; être une nuisance attractive pour des activités illégales ; présenter un risque d'incendie ou un autre type de danger ; présenter des équipements de chauffage, plomberie ou de raccordement à l'égoût non fonctionnels ; avoir été saisi pour défaut de paiement de la taxe foncière ; être la propriété ou sous le contrôle d'une banque foncière ; avoir été vacante pendant cinq années consécutives et n'être pas entretenue conformément aux réglementations en vigueur ; présenter une menace sanitaire ou sécuritaire grave et immédiate en raison d'un manquement aux réglementations en vigueur. En 2014, la *Detroit Blight Removal Task Force* (groupe d'intervention à l'élimination du délabrement au sein de la municipalité de Détroit) définit les propriétés délabrées (*blighted properties*) sur la base de ces indications et y ajoute deux autres critères : être exposé aux intempéries et aux intrusions ; être sur la liste des démolitions prévues par le Detroit's Buildings, Safety Engineering, and Environmental Department (BSEED) (2014 : 13).

du délabrement urbain à Détroit) manifeste une systématisation de ce type de traitement de l'abandon. La mise en place de cette structure s'inscrit dans le contexte des années qui suivent la crise de 2008. À la suite de cette crise est créé en 2010 à l'échelle fédérale le *Hardest Hit Fund Program* (HHF), destiné à aider les propriétaires en difficulté à éviter les saisies immobilières. Le programme est initialement doté de 7,6 milliards de dollars de fonds fédéraux (2 milliards y ont été ajoutés en 2016) répartis entre 18 états considérés comme étant les plus durement touchés par la crise. Le Michigan obtient 761 millions de dollars de dotation et l'autorisation de consacrer une partie substantielle de ce financement (381 millions de dollars) à l'élimination des structures délabrées (*blight elimination*). C'est ce versant qui est privilégié à Détroit, où la municipalité cible des zones prioritaires où l'utilisation des fonds est censée produire les effets les plus importants à l'échelle micro-locale. Les *Hardest Hit Funds Zones* sont donc concentrée dans les zones touchées par une vacance faible ou modérée, et non dans des quartiers dont une dégradation déjà plus avancée limiterait les effets positifs des démolitions sur l'environnement immédiat. Dans un rapport de 2014, la *Detroit Blight Removal Task Force* identifie 40 077 structures délabrées ainsi que 38 429 structures supplémentaires présentant de forts indices de délabrement prochain ; ce sont donc environ 78 000 structures qui sont identifiées comme justifiant une intervention (Detroit Blight Removal Task Force, 2014). En juillet 2015, soit après dix-huit mois d'action, 5800 démolitions avaient été réalisées dans les secteurs HHF et un nouveau rapport estimait que chaque démolition dans ces secteurs augmentait la valeur immobilière des maisons individuelles occupées et situées dans un rayon de 500 pieds (environ 150m) de 4,2% (Dynamo Metrics, LLC, 2015). En août 2020, une dernière démolition marque la fin du programme alimenté par les fonds fédéraux du HHF, qui expirent à la fin de l'année : 15 084 maisons ont alors été démolies pour un coût de 265 millions de dollars (Ferretti, 2020). Mike Duggan, réélu en 2017, entend néanmoins poursuivre cette action pour parvenir à un *blight-free* Detroit en 2024, ce qui implique la mobilisation de nouveaux financements. Soumis à l'approbation des citoyens sous le nom *Proposal N* (comme *Neighborhood*), le principe d'un emprunt obligataire d'un montant de 250 millions de dollars a été approuvé en novembre 2020 afin de permettre la démolition de 8000 structures supplémentaires, ainsi que la rénovation de 8000 autres maisons. *In fine,* ce programme de démolition massive acquiert le statut de « véritable politique de retour à la croissance économique […] et urbaine » (Briche, 2016) en favorisant la constitution d'une « coalition de subventionnement » (Bernt, 2009, cité par Briche, 2016) associant financements privés et fonds fédéraux. Cette politique a d'importants impacts, directs et indirects, sur les paysages urbains des quartiers ciblés où l'abandon régresse.

1.2.3. Détroit, ville-fantôme ou ville-phénix ? Évolutions et permanences d'imaginaires géographiques fondés sur l'abandon

En dépit de ces évolutions, il semble pourtant que persistent des imaginaires marqués par le motif de l'abandon longtemps associé à Détroit. Avant de préciser ce point, il est important de souligner le fait que cette question est à manier avec prudence en raison de plusieurs limitations inhérentes soit à l'objet, soit à la méthodologie mise en œuvre dans ce travail. La première d'entre elles tient à la temporalité de ces imaginaires : malgré une forme d'inertie, qui peut justifier un décalage entre leur contenu et la réalité des évolutions urbaines, leur reconfiguration est rapide. Les réflexions présentées ici sont fondées sur des terrains réalisés entre 2017 et 2018, or les quelques

années qui les séparent du moment de l'écriture peuvent avoir apporté des évolutions significatives. Par ailleurs, même si elle permet de rendre compte de la coexistence de deux grandes tendances, la distinction proposée ci-dessous entre deux catégories d'imaginaires simplifie nécessairement la réalité en minorant la diversité des hybridations possibles entre des éléments relevant d'imaginaires du déclin et de la renaissance. Une autre difficulté, et c'est sans doute la plus importante, tient à la définition des sources mobilisées pour appréhender ces imaginaires. Il faut en effet distinguer différents types de discours, sous-tendus par des sensibilités et des objectifs variables, et souligner la diversité des situations et supports d'expression ainsi que du profil des individus et des collectifs qui s'en saisissent. Dans le cadre de cette thèse, je m'appuie essentiellement sur des sources médiatiques d'échelle locale à internationale et sur le discours des participants aux visites de lieux abandonnés observées (cf. chapitre 3). Plus ponctuellement, d'autres sources peuvent apporter un éclairage relatif à un type de public précis : c'est le cas du *Detroit Reinvestment Index 2019*, qui fournit des indications sur la manière dont chefs d'entreprises et habitants de Détroit et de ses banlieues perçoivent la revitalisation de la ville (Detroit Future City, 2019). Si le croisement de ces différents éléments permet d'esquisser des pistes et des tendances générales, il reste lacunaire. Les discours médiatiques constituent un indicateur de l'opinion, mais leur analyse renseigne davantage sur les modalités de construction d'une image de marque par les médias qu'elle ne donne directement accès aux imaginaires d'un groupe donné. Quant aux discours exprimés par les visiteurs interrogés, ils renseignent sur les imaginaires d'un échantillon bien spécifique (les visiteurs prenant part aux visites de lieux abandonnés) qui n'a pas vocation à être représentatif de l'ensemble des touristes visitant Détroit. Ces éléments incitent donc à aborder avec prudence l'évolution des imaginaires géographiques associés à Détroit, question qui mériterait que l'on y consacre une recherche approfondie et fondée sur une méthodologie *ad hoc*.

Pour Détroit, la décennie 2010 correspond à une période charnière entre entre une phase de déclin amorcée dès les années 1950 et les débuts d'une redynamisation urbaine dont les caractéristiques ont été précisées plus haut. Dans l'espace comme dans les représentations coexistent ainsi héritages d'une longue crise urbaine d'une part et indices d'une revitalisation activement mise en scène d'autre part. Cela se manifeste dans les imaginaires qui structurent les représentations de Détroit et qui s'articulent autour de deux polarités opposées. Une première catégorie d'imaginaires fondée sur la crise urbaine et ses conséquences associe Détroit à différentes figures de la monstruosité et plus particulièrement à celle de la figure de la ville-fantôme (Draus et Roddy, 2016), voire à celle de la ville morte (Eisinger, 2014). L'abandon y tient une place importante. La seconde, dominée par le motif de la renaissance urbaine, repose au contraire sur une perception de Détroit comme une ville-phénix caractérisée par sa résilience et s'affirme depuis la sortie officielle de la procédure de mise en faillite en 2014. On a donc respectivement affaire à des imaginaires hérités, qui connaissent une certaine permanence malgré un décalage croissant avec les évolutions urbaines actuelles, et à des imaginaires plus récents alimentés par ces dynamiques contemporaines (Fraser, 2018).

De ces deux catégories, c'est la première qui retient mon attention dans la mesure où elle est au fondement des pratiques touristiques analysées dans ce travail. Cet imaginaire repose sur une appréhension de Détroit comme incarnation paradigmatique de la crise urbaine et associe la ville à

une série de caractéristiques négatives correspondant aux effets socio-spatiaux du déclin : pauvreté, ségrégation raciale, marginalité sociale, criminalité ou encore dégradation urbaine. C'est en ce sens que Draus et Roddy soulignent la mobilisation récurrente du motif de la monstruosité pour décrire Détroit, présentée comme une anomalie tant sociale que spatiale. La ville et ses habitants y sont assimilés aux figures du fantôme, du vampire, du zombie et du loup-garou, toutes renvoyant à l'idée d'une altérité menaçante (Draus et Roddy, *op.cit.*). À cette altérisation des habitants de Détroit répond par ailleurs leur invisibilisation dans les discours élaborés par des acteurs exogènes (Apel, 2015a, 2015b). Les imaginaires de la ville-fantôme reposent en effet sur le fantasme (qu'ils entretiennent en retour) de la ville comme espace vierge à (re)conquérir (Millington, 2013), passant sous silence la présence des quelques 670 000 personnes qui résident toujours dans l'*inner city*. Monstrueux ou absents, les habitants de Détroit se voient dans tous les cas refuser la capacité à déployer des formes d'appropriation de l'espace perçues comme légitimes. Cette dépossession de la population par les imaginaires de la ville-fantôme se traduit dans le motif spatial de l'abandon, qui en constitue un élément essentiel. Deux éléments interdépendants favorisent sa mobilisation : (1) l'abandon tel qu'il se présente à Détroit est un phénomène éminemment spatial, ce qui lui confère (2) une dimension visuelle immédiate essentielle à la construction et la circulation des imaginaires spatiaux. Il se manifeste matériellement par la désaffection d'un certain nombre de lieux et peut être approché à la fois par des types d'espaces génériques (la maison abandonnée, la friche industrielle) et par des lieux précisément identifiés et localisés qui font figures de ruines iconiques de Détroit. En ce qu'il inscrit matériellement les conséquences de la crise urbaine dans l'espace de la ville, l'abandon devient un élément essentiel du paysage urbain. Pour cette raison, ce motif domine l'iconographie et les discours qui expriment (autant qu'ils le nourrissent et le renforcent) l'imaginaire de la ville-fantôme, à tel point que Détroit a vu naître les expressions *ruin porn* et *ruin tourism* et a joué un rôle significatif dans le développement des pratiques associées.

1.3. Détroit, berceau du *ruin tourism* en quête d'une réhabilitation symbolique

Si pendant plusieurs décennies la couverture médiatique de Détroit à l'échelle nationale a présenté la ville comme l'archétype des divers maux urbains dont elle souffre, c'est à partir de la fin des années 2000 que se diffuse un corpus photographique dont le rôle est décisif dans la formation et la popularisation d'un imaginaire de la ville-fantôme. Centré sur le motif de l'abandon, ce corpus a bénéficié d'une circulation numérique massive tout en étant largement relayé par les médias dominants jusqu'au milieu des années 2010. On retrouve ici la question du *ruin porn* brièvement introduite dans le chapitre précédent ; or les débats autour de cette notion se sont particulièrement cristallisés autour du cas de Détroit. Rappelons que Paul Mullins le définit comme la « satisfaction purement autocentrée apportée par une contemplation voyeuriste[116] » des ruines de la ville (Mullins, 2012 : s.p.). Le terme qualifie le contenu des œuvres, mais aussi ses modes de diffusion et de consommation (Paddeu, 2016). L'analogie avec la pornographie en rend compte : elle suggère une jouissance purement égocentrée dépourvue de toute interaction, privée de toute prise en compte de l'objet de la jouissance et de sa nature profonde au-delà de sa surface (le corps – la matérialité), détachée de toute considération éthique ou morale sur le contexte social, économique, politique de production et de mise à disposition de cet objet. La décontextualisation

[116] Version originale : "purely self-centered satisfaction of voyeuristic viewing"

opérée par le *ruin porn* serait alors comparable, selon ses détracteurs, à celle opérée par l'industrie de la pornographie concernant les rapports de domination et d'exploitation sur lesquels reposent ses productions. Les analystes de ce genre photographique le définissent par la récurrence des choix esthétiques détaillés dans le chapitre 1 : ceux-ci reposent sur la matérialité singulière des espaces abandonnés, l'atmosphère qui s'en dégage et surtout l'absence d'êtres humains. Soulignons que toutes les représentations photographiques des ruines de Détroit ne sont pas concernées par ces critiques. Le travail de Camilo José Vergara, qui documente sur le temps long de plusieurs décennies les évolutions de plusieurs villes américaines et notamment des ghettos (Vergara, 1997, 2003, 2017) est ainsi considéré – à raison – comme un travail documentaire approfondi dont l'intérêt est bien plus qu'uniquement esthétique (Leary, 2011 ; Mullins, 2012 ; Bazin, 2019). Les *Ruins of Detroit* (2010) des photographes Yves Marchand et Romain Meffre, abondamment reprises dans les médias nationaux et internationaux[117], et le *Detroit Disassembled* d'Andrew Moore (2010) en sont les exemples les plus discutés[118]. Dans une perspective géographique, les critiques qui leur sont adressées soulèvent des questions intéressantes concernant le rôle que peuvent jouer les représentations de l'espace dans sa production à la fois matérielle et symbolique.

Un premier enjeu porte sur l'interprétation de la production des paysages de l'abandon que suggèrerait le *ruin porn*. Il lui est reproché de privilégier la seule dimension esthétique des espaces représentés au détriment des enjeux sociaux, politiques, économiques et raciaux dont ils sont les manifestations tangibles (Leary, 2011 ; Apel, 2015a, 2015b). La principale critique porte sur l'absence quasi-systématique d'êtres humains : les photographies mettent en scène des espaces apparemment dépourvus de toute forme d'appropriation et progressivement réinvestis par les éléments naturels (Millington, 2013). Or Dora Apel souligne le fait que « si les victimes du déclin urbain disparaissent, le discours sur le devenir-ruine devient un discours sur l'architecture, le paysage et l'inévitable « reconquête » de la ville par la nature […] La photographie qui ne se concentre que sur la beauté du délabrement architectural détourne ainsi l'observateur des effets du délabrement sur les gens et occulte la crise continue de la pauvreté et du chômage[119] » (2015b : s.p.).

En écartant la question de la genèse et des conséquences de l'abandon pour n'en privilégier que la forme, le *ruin porn* favoriserait une décontextualisation des espaces représentés. Il fait alors des ruines un invariant spatial qui permet difficilement de s'en saisir pour analyser les modes de production de l'espace à l'œuvre dans tel ou tel contexte spécifique. Dora Apel déplore à ce titre la « neutralis[ation des] véritables processus à l'impact si destructeur sur la ville: racisme virulent, anti-syndicalisme et restructuration industrielle[120] » (2015b : s.p.). Ce genre photographique

[117] L'hebdomadaire national *Times Magazine* illustre ainsi la Une de l'édition du 5 octobre 2009 (« The Tragedy of Detroit ») par une photographie de la Packard Plant tirée du travail de Marchand et Meffre.

[118] Ces projets photographiques volontiers cités comme exemples emblématiques de *ruin porn* sont pourtant plus nuancés que ne le laissent supposer les critiques qu'ils soulèvent. Certaines photographies d'Andrew Moore intègrent ainsi les habitants, tandis que l'ouvrage d'Yves Marchand et de Romain Meffre s'ouvre sur une introduction de Thomas Sugrue rappelant les origines et les conséquences de la crise urbaine.

[119] Version originale : "If the victims of the city's decline disappear, the discourse of ruination becomes one about architecture and landscape and the city's inevitable "reclamation" by nature […] Photography that focuses only on the beauty of decay in architecture thus distances the viewer from the effects of decay on people and obscures the ongoing crisis of poverty and unemployment"

[120] Version originale : "neutralizes the actual processes that have had such a destructive impact on the city: virulent racism, anti-unionism, and industrial restructuring"

contribuerait à naturaliser les causes du déclin en les assimilant à un processus inéluctable et transcendant (qui tiendrait à la finitude inhérente à la condition humaine) et non au résultat de stratégies conscientes d'acteurs politiques et économiques. Caractéristique des discours néolibéraux (Peck et Tickell, 2002), cette naturalisation a pour effet de dépolitiser la question des modes de production de l'espace (Lefebvre, 1974) et donc de rendre plus difficile les mobilisations. En favorisant la diffusion d'imaginaires géographiques partiels et esthétisants, le *ruin porn* contribuerait alors à neutraliser la dimension proprement politique des ruines contemporaines. Celles-ci peuvent pourtant être interprétées dans une perspective critique comme manifestant « l'incapacité de la société capitaliste à protéger ses citoyens et ses villes[121] » (Apel, 2015b : s.p.) et donc les limites du mode capitaliste de production de l'espace, et constituer ainsi de puissants révélateurs de ces limites. Dans le cadre d'une démarche relevant du *ruin porn*, la ruine devient une fin (esthétique) en soi et non un moyen d'aborder les problèmes structurels dont elle est le symptôme. La mise en scène de l'abandon matériel de la ville, rendu hypervisible, implique alors un effacement de son abandon politique et économique. Ces éléments alimentent selon plusieurs auteurs la réduction de Détroit à un front pionnier à (re)conquérir, préalable à la mise en œuvre d'un redéveloppement urbain dont Safransky (2014) et Kinney (2016) ont souligné la parenté avec une forme de colonialisme en termes sociaux et raciaux.

En ce sens, les critiques posent également la question de l'appropriation des espaces représentés et, au-delà, de la ville dont ils se font les métonymies. Le *ruin porn* transformerait des territoires vécus et appropriés en espaces volontiers qualifiés de « post-apocalyptiques », comme pour souligner la violence et la radicalité de leur dessaisissement par les sociétés. En évacuant toute présence humaine des représentations des ruines, les photographies soulignent certes la désappropriation constitutive des processus d'abandon. Mais paradoxalement, elles mettent également en lumière la diversité des formes et des degrés d'appropriation de l'espace. Le débat sur le *ruin porn* repose en effet sur une opposition entre *insider* et *outsider* (Apel, 2015b) qui se construit, pour le cas de Détroit, à l'échelle de la municipalité : sont *insiders* les habitants de la municipalité, sont *outsiders* les extérieurs. À cette distinction fondée sur un critère spatial est associé, dans les discours sur le *ruin porn*, une différence de degré de profondeur et de légitimité dans le rapport aux ruines de la ville. Cet aspect sera développé dans le chapitre 5. Néanmoins, on peut déjà proposer l'interprétation suivante. Les résidents, dont les ruines ponctuent l'espace quotidien, sont plus susceptible que des observateurs extérieurs d'en opérer une double contextualisation. Spatialement, ils sont capables de les resituer dans leur environnement géographique à des échelles diverses. Temporellement, ils sont plus à même de connaître les grandes lignes de l'histoire récente du lieu et de ses conditions d'abandon. Les ruines contemporaines constituent un élément central de leur espace vécu (Frémont, 1976). À l'inverse, les *outsiders* auxquels est associée la consommation d'une iconographie relevant du *ruin porn* déploieraient un rapport superficiel et décontextualisé à ces espaces, dont rend compte là encore l'analogie avec la pornographie. Ces questions éthiques n'épargnent d'ailleurs pas la communauté scientifique. Alice Mah, on l'a vu dans le chapitre précédent, s'interroge ainsi sur les enjeux éthiques qu'implique une recherche sur l'abandon post-industriel et sur la limite parfois ténue entre la posture du chercheur et celle du touriste féru de

[121] Version originale : "the inability of capitalist society to protect its citizens and its cities"

ruines contemporaines (Mah, 2014). Par ailleurs, le choix de Tim Edensor de ne pas contextualiser les photographies illustrant son *Industrial Ruins* (2005) a été vertement critiqué par d'autres auteurs l'accusant d'adopter une démarche comparable à celle reprochée au *ruin porn*.

Malgré l'intérêt incontestables de leurs analyses, les travaux sur le *ruin porn* ne donnent jamais la parole aux premiers concernés : les photographes. Il est pourtant intéressant de comprendre la manière dont ils ont conçu leur projet artistique et dont ils reçoivent les critiques qui leur sont adressées. Interrogé à ce sujet, Andrew Moore présente sa démarche :

> « Je m'intéressais à la dimension émotionnelle de cette ville et à ce qu'il lui est arrivé. Quand j'ai commencé à travailler là-bas, j'ai réalisé que ce qui était si intéressant, c'était le vide, car les deux tiers de la ville avaient été vidés. Dans le vide laissé par les gens, la nature a commencé à s'insérer dans ces bâtiments de différentes manières et j'aimais cette idée que la nature se réapproprie la ville et la renouvelle en quelque sorte. L'idée générale c'était que la plupart des Américains n'avaient aucune idée de ce à quoi ressemblait réellement Detroit et du degré d'effondrement de la ville. Les gens savaient que les usines avaient fermé, mais ils ne se rendaient pas compte que les écoles, les églises, les hôpitaux, les maisons de retraite, les immeubles d'habitation, que toute l'infrastructure de la ville avait été abandonnée et du vide stupéfiant qu'elle donnait à voir. Donc le vide était important, mais ce n'était qu'un aspect. L'idée générale était de montrer aux Américains, non pas dans un sens documentaire mais plutôt dans un sens émotionnel, ce qui était arrivé à la ville et, de mon point de vue personnel, d'apporter une sorte de touche surréaliste à ces images qui étaient à la fois complètement fantastiques et très ancrées dans la réalité. Il y avait beaucoup de différences entre les approches des gens, il y avait les photographes occasionnels du dimanche, le *ruin porn* – tu sais, juste des gars avec leurs objectifs grand angle qui font les photos les plus extrêmes et ennuyeuses possibles. Et puis il y avait des gens comme Marchand et Meffre, qui étaient très sérieux dans ce qu'ils faisaient[122]. »
>
> Andrew Moore, extrait d'entretien, septembre 2020

Si la représentation des vides urbains tant décriée par les contempteurs du *ruin porn* est bien au cœur de la démarche décrite par Andrew Moore, elle a pour objectif de susciter une prise de conscience de la situation de Détroit. Alors que les critiques du genre tiennent l'approche émotionnelle revendiquée ici pour indissociable d'une décontextualisation des lieux photographiés, Andrew Moore défend au contraire la possibilité d'une forme d'intelligibilité de l'espace et de ses

[122] Version originale : "I was interested in the emotional part of this city and what it happened to it. As I was starting to work there I realized that what was so interesting was the void, because two third of the city were emptied out. In the void left by people, nature has started to insert itself into these buildings in different ways and I liked that idea of nature reclaiming the city and renewing it in some sense. There was a general idea that most people in America had no idea what Detroit really looked like and the degree to which the city had collapsed. People knew that factories had closed, but they didn't realize schools and churches and hospitals and nursing homes and apartements buildings, like the whole infrastructure of the city had basically been abandoned and the kind of astonishing emptiness of the city. So the emptiness was important, but that was only one aspect of the story. The general idea was to show Americans – not in a documentary sense but more in an emotional sense what did happen to the city and then from my own personal standpoint, to bring a kind of surrealistic quality to these pictures where they were both utterly fantastical but very much grounded in reality at the same time. There were lots of differences between people approaches, there were the kind of casual, weekend photographers, ruin porn – you know, just the guys with wide-angle lenses making the most extreme, boring pictures possible. And then there were people like Marchand and Meffre, they were very serious about what they were doing."

dynamiques par le biais des émotions photographiques. Au-delà du seul intérêt esthétique, ce parti-pris ne s'opposerait pas à une approche plus documentaire mais pourrait au contraire en être complémentaire. Cette idée fait écho aux réflexions de Romain Meffre :

> « Je suis pas du tout d'accord avec [les critiques relatives à l'évacuation des enjeux sociaux et raciaux par la représentation d'un bâti dégradé sans présence humaine], parce que les bâtiments racontent ce qu'il y avait avant. Par exemple, l'illustration des écoles abandonnées à Détroit en dit beaucoup plus long que n'importe quelle photo de personne. T'as une situation qui dit une violence socio-économique sur les écoles qui ferment et pour moi c'est beaucoup plus illustratif, je ne vois pas comment tu pourrais l'illustrer autrement, ou alors il faudrait faire un documentaire sur des gamins qui vont plus à l'école mais ça devient un autre sujet. Cette image-là n'en dit pas forcément moins. Après, ça peut être une limite qu'on peut critiquer globalement, mais cette idée que les photos de bâtiments sont complètement neutres par rapport à la situation socio-économique, je ne pense pas, je pense que ça contient la situation socio-économique. […] Tu peux pas tout dire à travers les bâtiments, mais aucune photographie ne peut tout dire. Les analyses de Détroit vont souvent là-dessus sans voir… Les photographes passent des fragments de choses et c'est à nous de faire le lien, faut pas attendre des photographes et de la visualité que ça montre tout. Le problème, c'est que les sociologues ou les analystes s'attendent à ça, mais les photographes ne peuvent pas tout montrer et tu dois faire des recherches, tu dois faire des liens, le photographe peut aider à contextualiser mais il ne dira pas tout à travers une image, c'est illusoire de penser ça. Après je concède une certaine naïveté, un petit manque de nuance dans cette accumulation de photos de ruines, mais ça apporte aussi certaines choses que les historiens ou certains analystes ne voient pas. C'est déjà un premier pas et je pense que ça n'a pas été assez souligné, après c'est vrai que l'effet d'accumulation… avec Yves on est les premiers lassés par les photographies hors contexte, les photographies Instagram où t'as des ruines, des ruines, des ruines. T'as la symbolique de la ruine mais ça reste assez superficiel, tu sais pas où c'était, tu sais pas ce que c'était, c'est marrant parce que ça agit sur l'imaginaire, mais l'imaginaire ne fait pas tout, il faut un peu de mise en contexte derrière. Nous on a toujours essayé de thématiser sur un contexte historique et géographique précis et d'avoir un ensemble de ruines qui vont te parler d'un système ou de l'évolution d'une société sur une centaine d'années. C'est ce qu'on essaie de faire, mais ça recouvre sans doute pas tous les aspects. »
>
> Yves Marchand et Romain Meffre, extrait d'entretien, juin 2021

Meffre et Marchand revendiquent une approche plus documentaire et fondée sur une démarche typologique qui consiste à photographier de manière systématique tous les types de bâtiments. Malgré cette différence avec Andrew Moore, leur discours traduit la même conviction que la photographie des ruines contemporaines peut contribuer à la compréhension de Détroit et de sa crise urbaine et compléter utilement des discours d'ordre plus scientifique. Si toute photographie offre nécessairement une image incomplète de son objet, elle n'est pas pour autant un obstacle à sa contextualisation mais bien plutôt une incitation à entreprendre des recherches plus approfondies. Le souci de contextualisation des deux photographes se manifeste d'ailleurs par la présence d'une introduction aux *Ruins of Detroit* rédigée par Thomas Sugrue, images d'archives à l'appui, ainsi que par des légendes indiquant systématiquement le nom du bâtiment et parfois les grands traits de son histoire. Finalement, c'est moins le travail artistique en lui-même qui peuvent

correspondre à la définition du *ruin porn* évoquée plus haut que ses utilisations médiatiques[123], dont Meffre et Marchand soulignent qu'elles gomment souvent leurs efforts de contextualisation pour ne retenir que la puissance visuelle de leurs images. Ce travail n'a pas vocation à prendre position dans ce débat complexe concernant le rôle social et politique des photographies de ruines contemporaines. Face à des analyses du *ruin porn* qui négligent souvent d'interroger les producteurs de ce corpus iconographique, il me semble néanmoins important de rendre compte de leur démarche et de l'idée selon laquelle l'appréhension photographique des ruines de Détroit peut contribuer à la compréhension des dynamiques qui les ont produites.

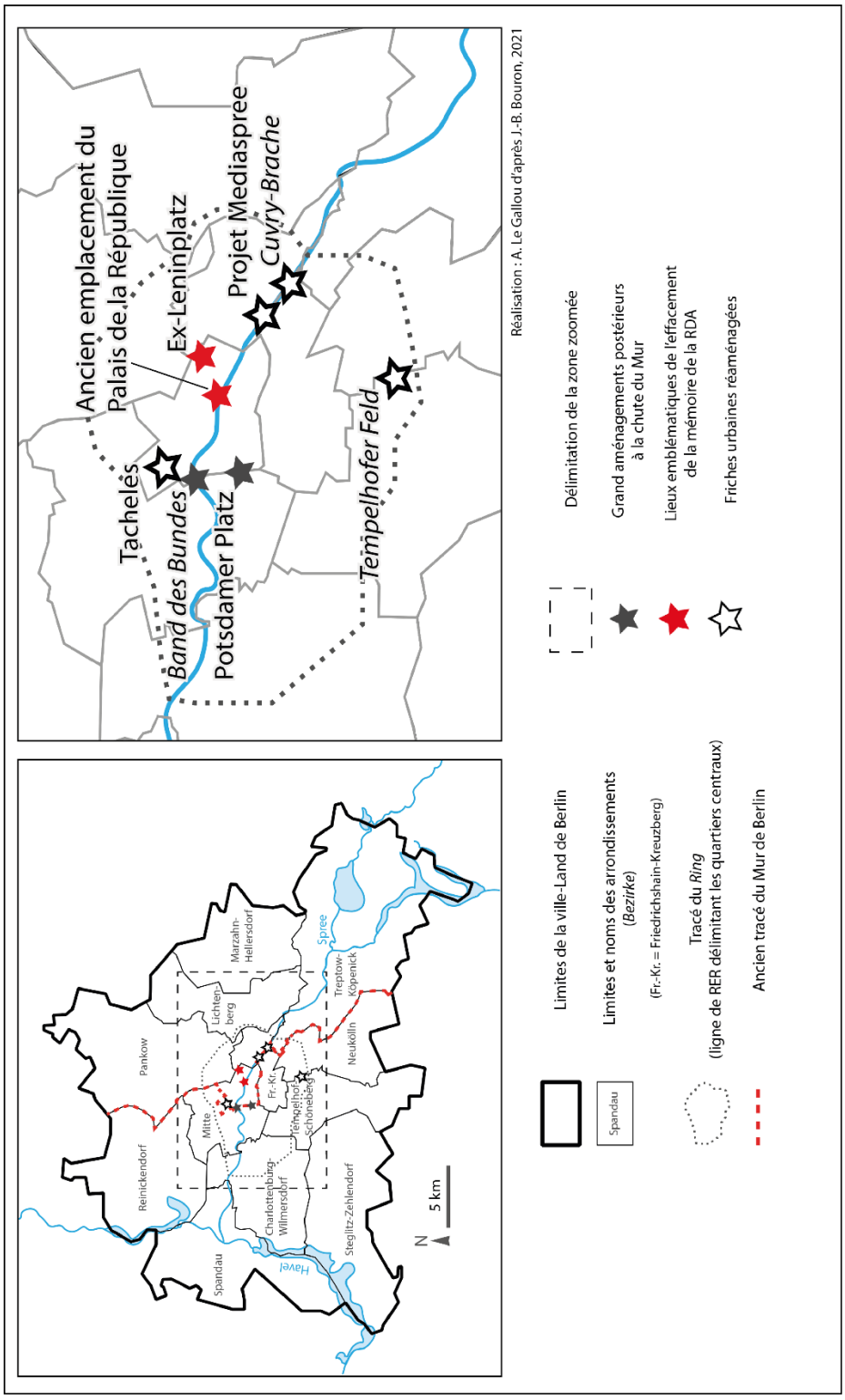
Quelle que soit l'analyse qu'on en retienne, le rôle de ce corpus est essentiel dans la « redéfinition esthétique de l'abandon urbain en tant que *ruinscape* pittoresque[124] » (Tegtmeyer, 2016 : s.p.), qui contribue à un renversement du stigmate décisif pour l'objet d'étude. En effet, malgré des contenus *a priori* répulsifs, l'imaginaire de la ville-fantôme nourri par les représentations photographiques de l'abandon se mue paradoxalement en un facteur d'attractivité : il constitue un support de développement de pratiques touristiques motivées par l'abandon urbain. La crise urbaine devient alors une attraction touristique, à tel point qu'a été forgée l'expression *ruin tourism* pour qualifier (et souvent discréditer) ce phénomène. Si le terme a été abondamment employée dans les médias locaux et nationaux pour rendre compte de l'attrait exercé par les ruines de Détroit, peu de travaux universitaires y ont été explicitement consacrés (Slager, 2013, 2020 ; Jansson, 2017, 2018). À Détroit, cet intérêt pour l'abandon a pourtant suscité la création d'une offre certes quantitativement modeste mais néanmoins significative. Selon l'approche que je retiens (voir chapitre 1), seul un prestataire se distingue : le photographe Jesse Welter, qui proposait de 2011 à 2019 un *Detroit Urbex Tour* (renommé en 2018 *Explore Detroit* Tour) exclusivement consacré à ce type de visites. S'y ajoutent les visites beaucoup plus confidentielles proposées *via* le site internet DetroitUrbex.com et assurées par plusieurs personnes successives jusqu'en 2017. Il existe donc très peu d'offres organisées et celle de Jesse Welter semble finalement offrir une visibilité à une forme de tourisme par ailleurs très largement informelle et pratiquée dans un cadre individuel. La quatrième partie de ce chapitre ainsi que la première partie du chapitre 4 présentent plus en détails ces prestataires.

[123] Réalisée entre 2005 et 2009, cette série est d'abord repérée par le *Time Magazine* qui la publie sous la forme d'un portfolio en ligne paru le 26 février sur le site internet du magazine. L'une des photos représentant la Packard Plant est ensuite choisie pour illustrer la couverture de l'édition papier du 5 octobre 2009, titrée « The Tragedy of Detroit ». La série bénéficie dès lors d'une importante visibilité et le travail de Meffre et Marchand est ensuite relayé par de nombreux quotidiens nationaux, parmi lesquels *Der Spiegel*, *The Guardian, Libération* ou encore *The New York Times*.
[124] Version originale : "aesthetic re-definition of the urban wasteland as picturesque ruinscape"

2. À Berlin, un abandon résiduel dans une métropole en croissance

Trente ans après sa désignation comme capitale de l'Allemagne réunifiée, Berlin est aujourd'hui une métropole dynamique dont les évolutions récentes indiquent une forme de normalisation (Grésillon, 2017), autrement dit une convergence avec les dynamiques urbaines communément observées dans les métropoles occidentales. Au début des années 1990, l'abondance des espaces vacants et des terrains disponibles légués par l'effondrement de la RDA fait du motif spatial de la friche un élément important de l'identité urbaine de Berlin. La ville est alors largement associée à une scène culturelle alternative vivace qui tire parti de l'abandon d'espaces nombreux dans lesquels se développent clubs techno, espaces de création artistique ou squats. Dès les années qui suivent la réunification s'affirme pourtant en parallèle une intense spéculation portée par d'optimistes prévisions de croissance pour la nouvelle capitale. Malgré leur non-réalisation et les conséquences d'une importante crise politique et financière au début des années 2000, la ville connaît depuis une décennie une pression foncière et immobilière croissante qui témoigne de son attractivité retrouvée. L'abandon indissociable de l'image du Berlin alternatif des années 1990 recule en conséquence – il est désormais résiduel dans les espaces centraux – mais reste néanmoins présent dans les imaginaires associés à la ville. Dans un contexte d'affirmation de Berlin comme l'une des principales destinations touristiques urbaines d'Europe, cet abandon est aujourd'hui mobilisé dans le cadre de pratiques touristiques plus ou moins formelles. La carte 2.6 permettra au lecteur de se repérer dans l'espace berlinois et d'y situer les principaux lieux évoqués dans cette section.

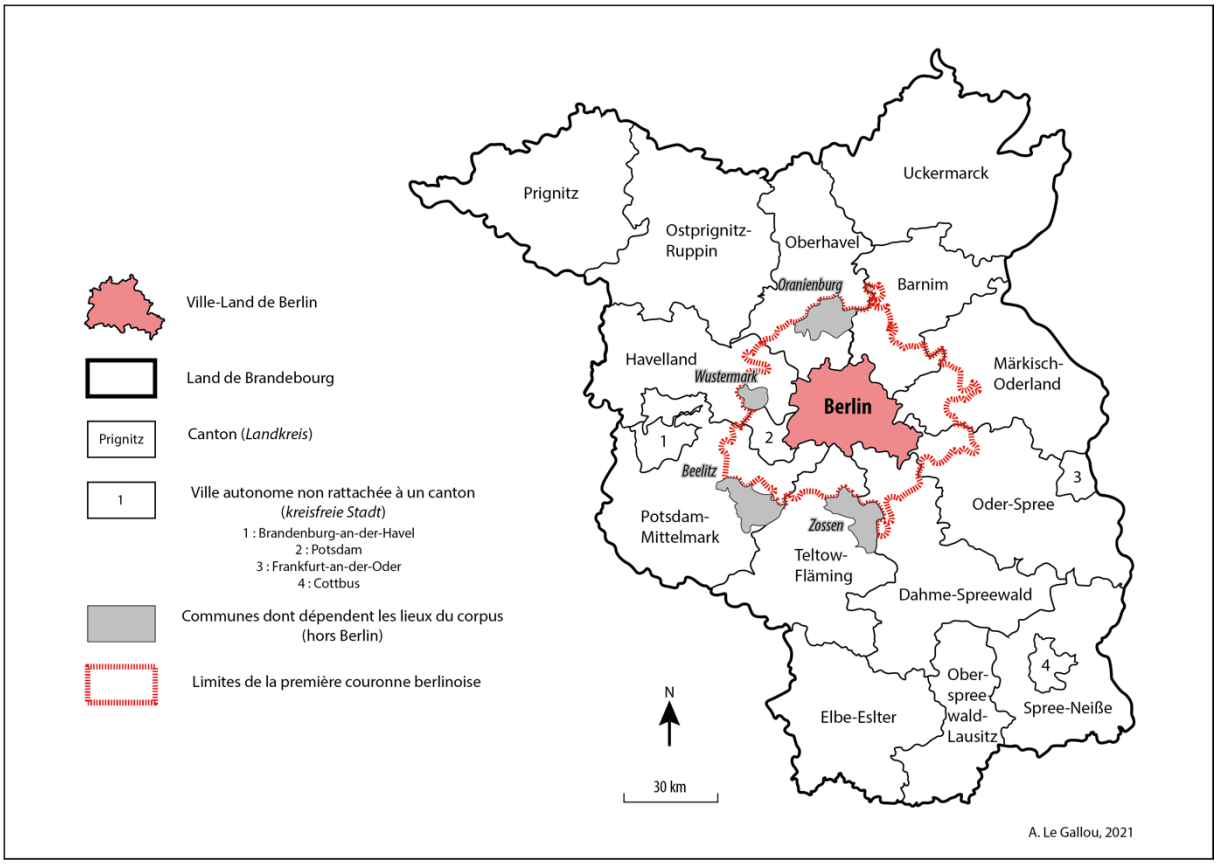
Carte 2.6. Les arrondissements berlinois et les principaux lieux mentionnés



Par ailleurs, si les pages qui suivent sont essentiellement consacrées à la ville-*Land* de Berlin, il sera régulièrement fait référence à son environnement régional, auquel appartiennent plusieurs lieux du corpus étudié (carte 2.7). D'un point de vue institutionnel, c'est l'ensemble des *Länder* de Berlin et du Brandebourg qui sont définis comme formant la région-capitale (*Haupstadtregion Berlin-Brandenburg*). Dans les faits, l'aire métropolitaine correspond essentiellement à Berlin et à sa

première couronne, auxquelles s'ajoutent progressivement une partie des communes limitrophes de cette première couronne.

Carte 2.7. Berlin et son environnement régional



2.1. Ruptures historiques, ruptures urbaines : une « ville palimpseste » (Robin, 2001) à la trajectoire chaotique

« Berlin ne se laisse décrypter qu'à travers le prisme des vagues contrastées et successives de déconstructions et de reconstructions auxquelles elle est inlassablement soumise depuis des siècles » : c'est en ces termes que Boris Grésillon et Dorothée Kohler proposent d'appréhender l'espace berlinois (2001 : 3). L'histoire mouvementée qu'a connu la capitale allemande, notamment au cours du 20ème siècle, se lit aujourd'hui encore dans les nombreuses traces qu'en garde son espace urbain. Capitale du royaume de Prusse, puis de l'Empire wilhelminien, de la République de Weimar, du régime national-socialiste et de la République Démocratique d'Allemagne avant de devenir celle de l'Allemagne réunifiée, Berlin est un témoin privilégié de ruptures historiques qui constituent autant de bifurcations dans sa trajectoire urbaine. Inscrites dans la matérialité d'un espace urbain reflétant les orientations idéologiques, économiques, sociales ou encore culturelles des régimes successifs, ces évolutions s'incarnent tant dans la valorisation de certains espaces que dans leur abandon. De même que Détroit qui offre un exemple emblématique de paysage de pouvoir

(*landscape of power*[125]) façonné par le système de production capitaliste (Zukin, 1991), Berlin peut ainsi être analysé comme un paysage de pouvoir manifestant le rapport étroit qu'entretiennent pouvoir politique et espaces où il se met en scène, et ce depuis plusieurs siècles (Bocquet, 2008 ; Oudin et Georges, 2010). L'importance de ce rôle de vitrine politique, réaffirmé depuis le choix de Berlin comme capitale de l'Allemagne réunifiée, est essentiel pour comprendre les conditions géographiques et historiques d'apparition d'un paysage urbain marqué par l'abandon après 1990. Un bref détour historique semble donc nécessaire à la contextualisation des dynamiques d'abandon et de réappropriation.

2.1.1. Berlin : contextualisation historique

Si la première mention officielle de Berlin date de 1244, ce n'est qu'au 15ème siècle qu'elle commence à acquérir une certaine importance politique lorsque les Hohenzollern y établissent leur résidence. Alors que les conflits religieux du 16ème siècle laissent Berlin et le Brandebourg exsangues, la ville connaît au siècle suivant un essor décisif qui s'accompagne d'une importante transformation de son espace urbain (certains héritages de cette période subsistent aujourd'hui, à l'image du *Tiergarten,* de l'allée *Unter den Linden* ou du jardin du *Lustgarten*). Cette évolution se poursuit au 18ème siècle : Berlin devient capitale du royaume de Prusse, avant de devenir celle des régimes qui se succèderont en Allemagne jusqu'au 20ème siècle. Elle s'affirme progressivement comme un centre intellectuel et artistique et connaît une croissance morphologique et démographique qui s'accélère avec la vague d'industrialisation du 19ème siècle. Après la proclamation de l'Empire en 1871, la croissance démographique s'accentue et une nouvelle centralité émerge dans la partie occidentale de la ville autour du *Kurfürstendamm*. Ce développement urbain est freiné par la Première Guerre Mondiale à l'issue de laquelle Berlin voit naître la République de Weimar, dont elle devient la capitale dans un contexte d'importants troubles politiques. La ville atteint alors son périmètre actuel à la suite de la création du Grand Berlin en 1920 et connaît pendant une décennie un âge d'or marqué par une exceptionnelle vitalité culturelle et sociale. C'est peut-être alors la seule fois de son histoire qu'elle peut se prévaloir d'exercer un rayonnement à l'échelle mondiale. Cet âge d'or est cependant de courte durée, la crise de 1929 provoquant une dégradation rapide de la situation économique de Berlin et précipitant l'arrivée au pouvoir du parti national-socialiste. Les conséquences pour la ville sont décisives tant elle représente pour les nazis un enjeu essentiel. Outre une féroce répression culturelle qui transforme radicalement l'atmosphère de la ville, le nouveau pouvoir entend surtout faire de Berlin une capitale digne de ce nom pour le Reich, rebaptisée Germania et caractérisée par la monumentalité de son architecture. Très partiellement réalisé, le projet a toutefois laissé quelques traces dans l'espace urbain berlinois, à l'image du stade olympique et du Ministère de l'Air. La Seconde Guerre Mondiale, ses bombardements et la conquête de la ville par l'armée soviétique achèvent d'anéantir ce qui faisait le dynamisme berlinois vingt ans auparavant. Détruite à 33% et jusqu'à plus de 60% dans le centre-ville, la ville en ruines est occupée et divisée en quatre zones américaine, britannique, française et soviétique. Du fait de la dégradation des relations entre l'URSS et les puissances occidentales, Berlin se trouve à partir de 1949 écartelée

[125] Le concept de *landscape of power* proposé par Sharon Zukin en 1991 renvoie à l'idée que les paysages révèlent les spatialités et les temporalités du mode de production capitaliste et, partant, les rapports de pouvoir qui s'y expriment.

entre deux États nouvellement créés, la République Fédérale d'Allemagne (RFA) et la République Démocratique Allemande (RDA).

La période comprise entre 1949 et 1990 est une période d'intenses recompositions de l'espace urbain berlinois, liées aux impératifs de la reconstruction mais surtout à la situation géopolitique singulière de la ville : « Berlin devient ainsi le théâtre urbain de la Guerre froide, avec différentes phases et modalités de façonnement, souvent traumatique, de son espace par les tensions de la politique internationale » (Bocquet, 2008). Ces quelques décennies sont fondamentales pour la compréhension des dynamiques urbaines qui ont suivi la réunification, et permettent par ailleurs d'éclairer les conditions d'apparition d'un paysage urbain marqué par les friches après 1990. Profondément orienté par la division et l'administration de la ville par deux entités politiques opposées, le développement urbain de Berlin connaît dès lors une double polarisation, les évolutions morphologiques reflétant de façon croissante la division politique de la ville. Le statut politique des deux Berlin est par ailleurs dissymétrique : alors que Berlin-Est est capitale d'Etat et domine la hiérarchie urbaine est-allemande, Berlin-Ouest est enclavée au sein de la RDA et n'a qu'un statut symbolique pour la RFA, qui justifie néanmoins d'importantes subventions. Si les contacts entre les deux parties de la ville restent nombreux jusqu'en 1961, chacune est investie du rôle de vitrine de son bloc respectif, ce qui se traduit par une concurrence effrénée dans les domaines de l'aménagement urbain et de l'architecture. Cette bipolarisation de l'espace urbain s'accentue nettement à partir de la construction du Mur (1961) qui constitue une profonde rupture morphologique ; chaque partie de la ville se développe alors de façon indépendante, d'autant que le rôle de vitrine se trouve renforcé par cette évolution géopolitique. On assiste ainsi à l'élaboration progressive de deux espaces urbains cloisonnés mettant en scène deux identités nationales opposées (Bocquet, 2008). Dès lors, les projets d'aménagement ambitieux se multiplient de part et d'autre du Mur ; Berlin-Est s'affirme à la fois comme capitale politique et comme pôle industriel dont les marqueurs spatiaux deviendront brutalement obsolètes à la Chute du Mur en 1989. Cette dernière ouvre une période charnière : à la suite de la réunification allemande de 1990, le vote du Parlement du 20 juin 1991 consacre Berlin nouvelle capitale fédérale (Carroué, 1993 ; Grésillon et Kohler, 2001 ; Djament-Tran et Laporte, 2010 ; Laporte, 2011). Les recompositions de l'espace urbain berlinois à partir de 1990 reflètent ainsi les exigences économiques, politiques et urbanistiques de cette nouvelle situation : il s'agit de recoudre un espace urbain divisé et d'y mettre en scène l'unité retrouvée de la République allemande.

Dès lors, dans ce double contexte de réunification et de déplacement de la capitale, Berlin entame un processus de métropolisation qui, au cours des années qui suivent, s'avère passablement contrarié. Dès la réunification s'impose en effet le fantasme d'un « Nouveau Berlin » (*das Neue Berlin*) dont le contenu est autant économique que politique (Bernt, Grell et Holm, 2013). Outre l'enjeu symbolique lié au statut politique de la ville, la jeune capitale semble destinée à devenir une ville globale et fait l'objet de prévisions de croissance très optimistes : l'objectif qui guide alors l'aménagement urbain est celui du rayonnement international et de la croissance économique (Häußermann et Siebel, 1991). La décennie 1990 est donc marquée par d'ambitieux projets d'aménagement portés par des promoteurs privés et essentiellement concentrées sur l'ancien tracé du Mur, à l'image de l'emblématique chantier de la Potsdamer Platz (Fleury, 2009) ; par le

déplacement des institutions fédérales qui se matérialise au tournant du siècle par le *Band des Bundes*, « ruban de la fédération » réunissant notamment le *Bundestag* et la Chancellerie sur l'ancien tracé du Mur ; et par la rénovation de quartiers entiers, à commencer par les espaces désormais centraux de l'arrondissement de Mitte (Bocquet, 2010). Dès le milieu des années 1990, Berlin est cependant confrontée à l'échec de ses ambitions et commence à subir les conséquences de la désindustrialisation massive de sa partie orientale et de la spéculation immobilière effrénée qui prévaut depuis la réunification. Plusieurs auteurs déplorent le privilège accordé par ce « Nouveau Berlin » aux enjeux esthétiques et économiques de l'aménagement urbain au détriment de ses enjeux sociaux, démocratiques et environnementaux (Häußermann et Siebel, 1991 ; Kil, 1995 ; Hain, 1997 ; Rada, 2000 ; Mayer, 2006).

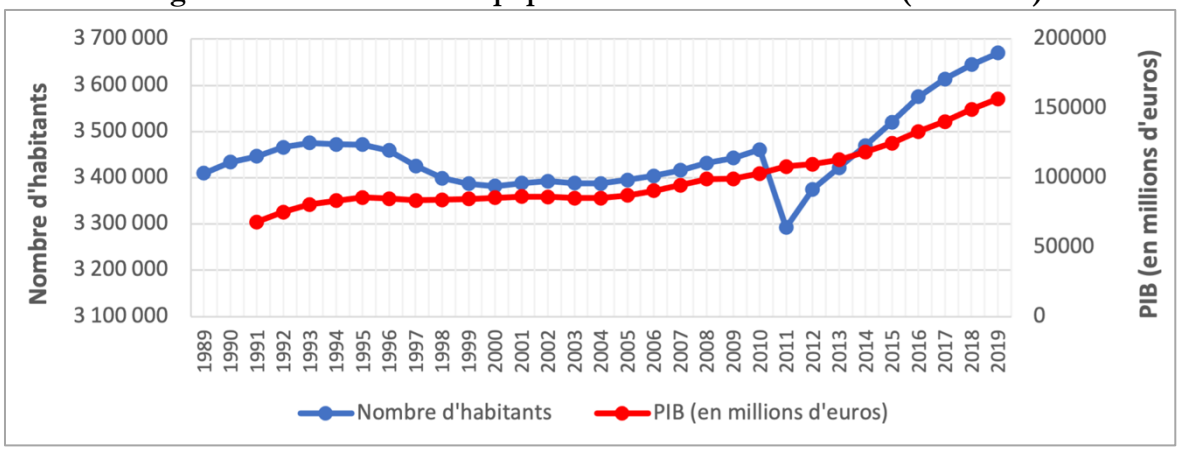
Au début des années 2000, Berlin connaît une crise économique et financière majeure à laquelle la municipalité répond par d'importantes mesures d'austérité et des privatisations massives qui donnent au secteur privé une influence croissante dans la production de l'espace urbain (Beveridge et Naumann, 2013 ; Uffer, 2014), ce qui n'est pas sans rappeler la situation de Détroit. Partant d'une situation de quasi-faillite, Berlin acquiert pourtant progressivement un statut de métropole attractive en dépit de faiblesses économiques persistantes (Brenke, 2017). Attirés par des loyers encore exceptionnellement bon marché pour une capitale européenne et par la réputation d'une ville « pauvre mais sexy » (« *arm, aber sexy* ») selon la formule du maire SPD Klaus Wowereit en 2003, jeunes Allemands et Européens affluent, tandis que les secteurs de l'économie de la créativité, des médias, de la santé ou encore du tourisme connaissent un développement important depuis la fin de la récession économique en 2005 (Brenke, *ibid.*). Cette attractivité renouvelée soulève cependant d'importants enjeux urbains qu'ont en partage les métropoles contemporaines. Alors que se multiplient les projets d'aménagement portés par le secteur privé, la pression croissante sur le foncier et la hausse des prix immobiliers alimentent ce qui est perçu localement comme une véritable crise du logement dans un contexte où le phénomène de gentrification est particulièrement sensible (Holm, 2013 ; Helbrecht, 2018). Ces évolutions se manifestent entre autres par une raréfaction des friches urbaines qui avaient fait la réputation des « *wilden neunziger* » berlinoises (littéralement les « années 1990 sauvages ») et dont le devenir intéresse particulièrement ce travail.

2.1.2. La persistance d'importantes faiblesses économiques malgré une dynamique de croissance récente

Si Berlin se distingue depuis quelques années par sa croissance supérieure à la moyenne nationale, elle n'en reste pas moins une capitale au profil singulier en comparaison de ses homologues européennes. Denis Bocquet écrivait en 2008 que « Berlin est depuis les années 1990 toujours au seuil statistique, politique et psychologique de la catégorie des villes en déclin » (2008 : s.p.). De fait, au plan démographique comme au plan économique, Berlin a connu jusqu'au milieu des années 2000 une phase de décroissance qui, bien que sans commune mesure avec la situation de Détroit, constitue un élément de rapprochement intéressant entre les deux terrains.

Du point de vue démographique, après une hausse sensible entre 1989 et 1993, Berlin connaît une phase de décroissance entre 1993 et 2000 (-2,7% par rapport à 1993, -1,5% par rapport à 1990), puis entre 2002 et 2004, ce qui s'explique essentiellement par les migrations vers les périphéries proches du Brandebourg (*Amt für Statistik Berlin Brandenburg*, 2010[126]) (figures 2.7 et 2.8). Cette période de décroissance démographique coïncide largement avec une phase de stagnation, voire de régression (1995-1997 et 2001-2004) du PIB du Land.

Figure 2.7. Évolution de la population et du PIB de Berlin (1989-2019)[127]

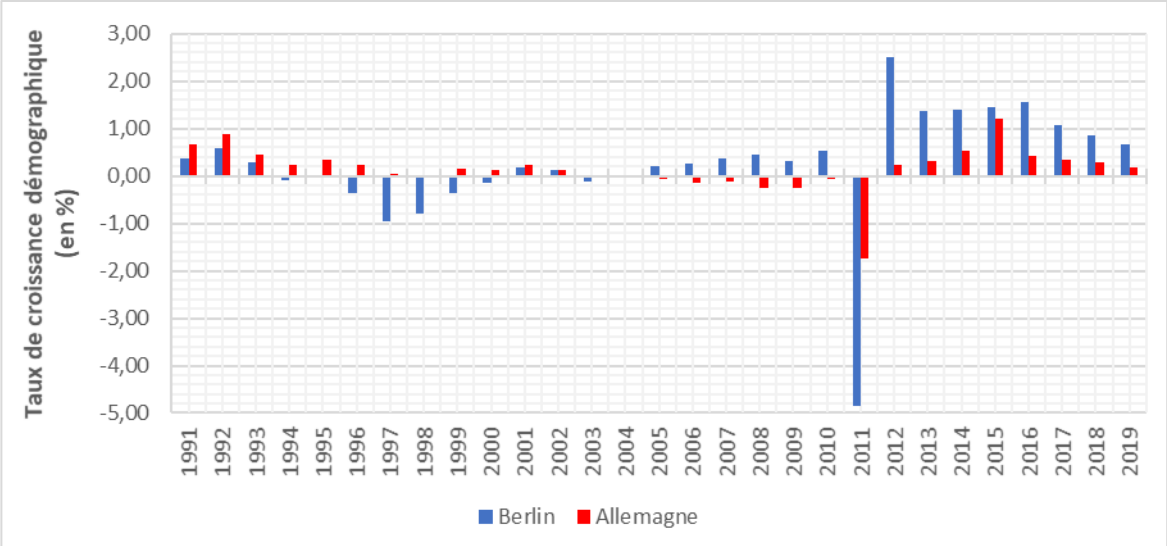


Source : Amt für Statistik Berlin-Brandenburg, 2021
Réalisation : A. Le Gallou, 2021

[126] Source : https://www.statistik-berlin-brandenburg.de/publikationen/aufsaetze/2010/HZ_201003-01.pdf

[127] La perte brutale de 180 000 habitants observée pour l'année 2011 ne résulte pas d'une réelle baisse de la population, mais d'une actualisation majeure des données démographiques permise par le recensement de 2011. Aucun recensement national n'avait été effectué depuis la réunification, les derniers en date remontant à 1981 en RDA et à 1987 en RFA. Depuis ces dates, les statistiques démographiques étaient mises à jour à partir des déclarations de naissance et de décès ainsi que des registres des bureaux d'enregistrement municipaux (*Meldeämter*). La législation allemande impose en effet une déclaration de domicile (*Anmeldung*) à tout individu qui emménage dans une commune. Cette déclaration est indispensable pour un certain nombre de démarches administratives, comme par exemple une inscription universitaire. Lorsque l'individu quitte la commune, il est cette fois tenu de déclarer son changement de domicile (*Abmeldung*). Or se soustraire à cette obligation a peu de conséquences, notamment dans le cas de personnes déménageant à l'étranger et ne déclarant pas de nouvelle résidence en Allemagne. Cela explique que la démarche soit fréquemment oubliée, les personnes concernées restant ainsi dans les statistiques démographiques. Au total, l'Allemagne a « perdu » environ 1,5 millions d'habitants à l'occasion de ce recensement, dont 1,1 million de ressortissants et 428 000 citoyens allemands. Pour Berlin, l'enjeu n'est pas seulement démographique mais aussi financier. C'est en effet sur la base de la population d'un *Land* qu'est calculé le montant dont celui-ci pourra bénéficier dans le cadre de la péréquation financière à l'échelle nationale. Or la perte de 180 000 habitants ampute le budget berlinois de 470 millions d'euros par an, soit 4,7 milliards d'euros jusqu'au recensement suivant de 2021. La ville-*Land* de Berlin a contesté la validité du recensement devant le tribunal constitutionnel de Karlsruhe en 2015 mais a été déboutée.

Figure 2.8. Comparaison du taux de croissance démographique de Berlin et de l'ensemble de l'Allemagne (1991-2019)



Sources : Amt für Statistik Berlin-Brandenburg, 2021 / Statistiches Bundesamt, 2021
Réalisation : A. Le Gallou, 2021

Par ailleurs, Berlin se distingue par des performances économiques en-deçà de la moyenne nationale comme des principales métropoles allemandes, ce en quoi elle représente une exception européenne. De manière générale, Berlin présente des indicateurs plus faibles que la moyenne allemande, mais des évolutions plus favorables (tableau 2.3). En matière de chômage, Berlin détient en 2020 le 2ème taux le plus élevé des seize Länder allemands. Elle ne contribue au PIB national qu'à hauteur de 4,6% et se situe au 6ème rang des Länder allemands en la matière (au 5ème pour le PIB/habitant) ; si Berlin se classe 1ère par rapport aux autres villes allemandes devant Hambourg et Munich, la région métropolitaine Berlin-Brandebourg n'arrive qu'au 6ème rang national (Statista, 2020). En revanche, le chômage décroît plus rapidement à Berlin que dans l'ensemble de l'Allemagne, tandis que la capitale présente la plus forte croissance économique entre 2010 et 2020.

Tableau 2.3. Comparaison de quelques indicateurs économiques entre la ville-Land et l'Allemagne

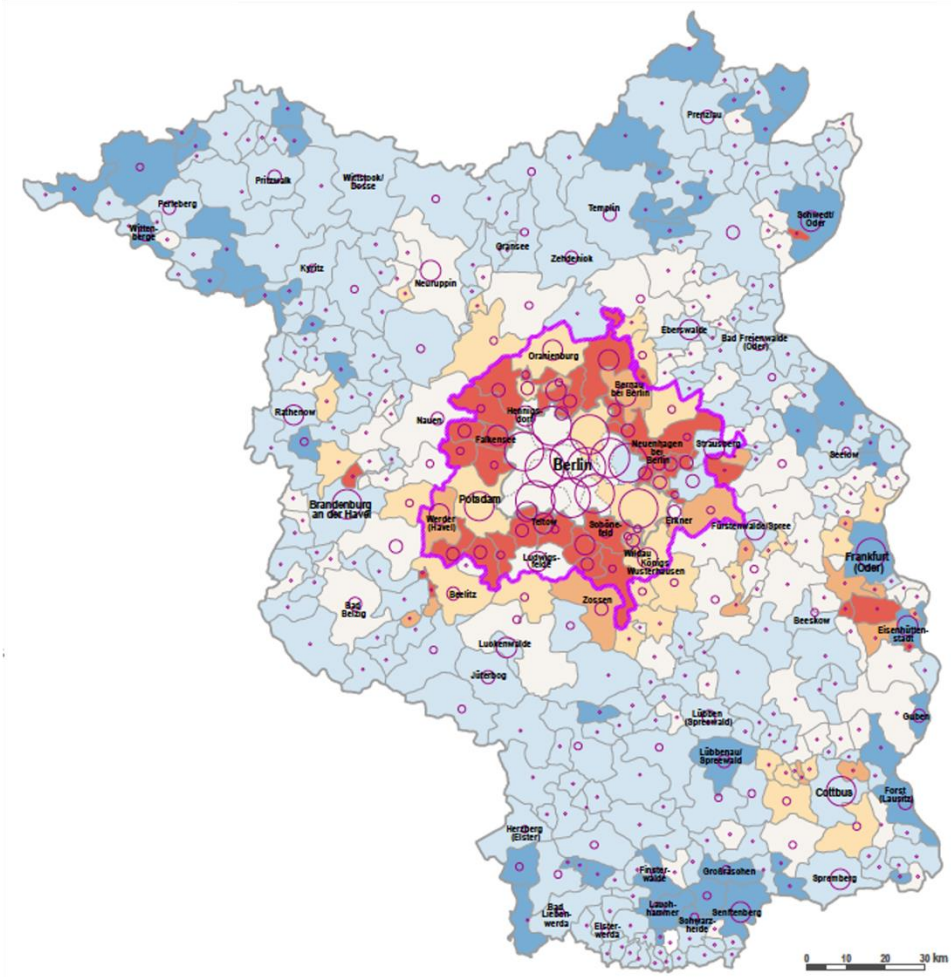
	Berlin	**Allemagne**	**Rang du Land de Berlin (sur 16 Länder)**
Taux de chômage (2020) Source : SenWirt, 2021	9,7%	5,9%	2ème
Évolution du taux de chômage entre 2010 et 2020	-28,7%	-23,4%	-
PIB (2020, en millions d'euros)	154,6	3332,2	6ème
Évolution du PIB entre 2010 et 2020	50,1%	29,9%	1er
PIB/habitant (2020, en euros)	42 221	40 088	5ème

Sources : Senatsverwaltung für Wirtschaft, Energie und Betriebe, 2021 / Statistisches Bundesamt, 2021
Réalisation : A. Le Gallou, 2021

Malgré une forte croissance au cours des dernières années, « les revenus et la puissance économique de Berlin restent bien en deçà de ceux des villes comparables et même de la moyenne du pays » (Brenke, 2017 : 128). Elle est d'ailleurs la seule capitale européenne dont la performance économique par habitant est inférieure à la moyenne nationale. Si Berlin semble aujourd'hui avoir résolument inversé la tendance au déclin, contrairement à Détroit dont la situation reste plus fragile, il est intéressant de souligner cette caractéristique berlinoise dans le cadre de la mise en perspective des deux terrains. Ce point sera développé dans la section 3.2. de ce chapitre.

Depuis la réunification se structure par ailleurs autour de Berlin une aire métropolitaine dont les contours peuvent être approchés au moyen de plusieurs indicateurs. L'évolution démographique des communes du Brandebourg (carte 2.8.), la structure des mobilités pendulaires (carte 2.9.) ainsi que l'évolution du parc de logements (carte 2.10.) montrent bien la structuration d'un espace fonctionnel métropolitain qui associant Berlin et l'aire d'influence qu'elle polarise. Cette dernière correspond essentiellement aux communes de la première couronne, périphérie intégrée qui profite du dynamisme de la ville-centre et du desserrement des populations et des activités.

Carte 2.8. Évolution démographique de Berlin et du Brandebourg par communes (1991-2014)



Nombre d'habitants (en 2014)

- de 200 000 à 400 000
- de 50 000 à 200 000
- de 20 000 à 50 000
- de 10 000 à 20 000
- de 5 000 à 10 000
- moins de 5000

Évolution de la population de 1991 à 2014 (en %)

- 50 et plus
- 30 à 49
- 10 à 29
- -10 à 9
- -30 à -11
- au-delà de -30

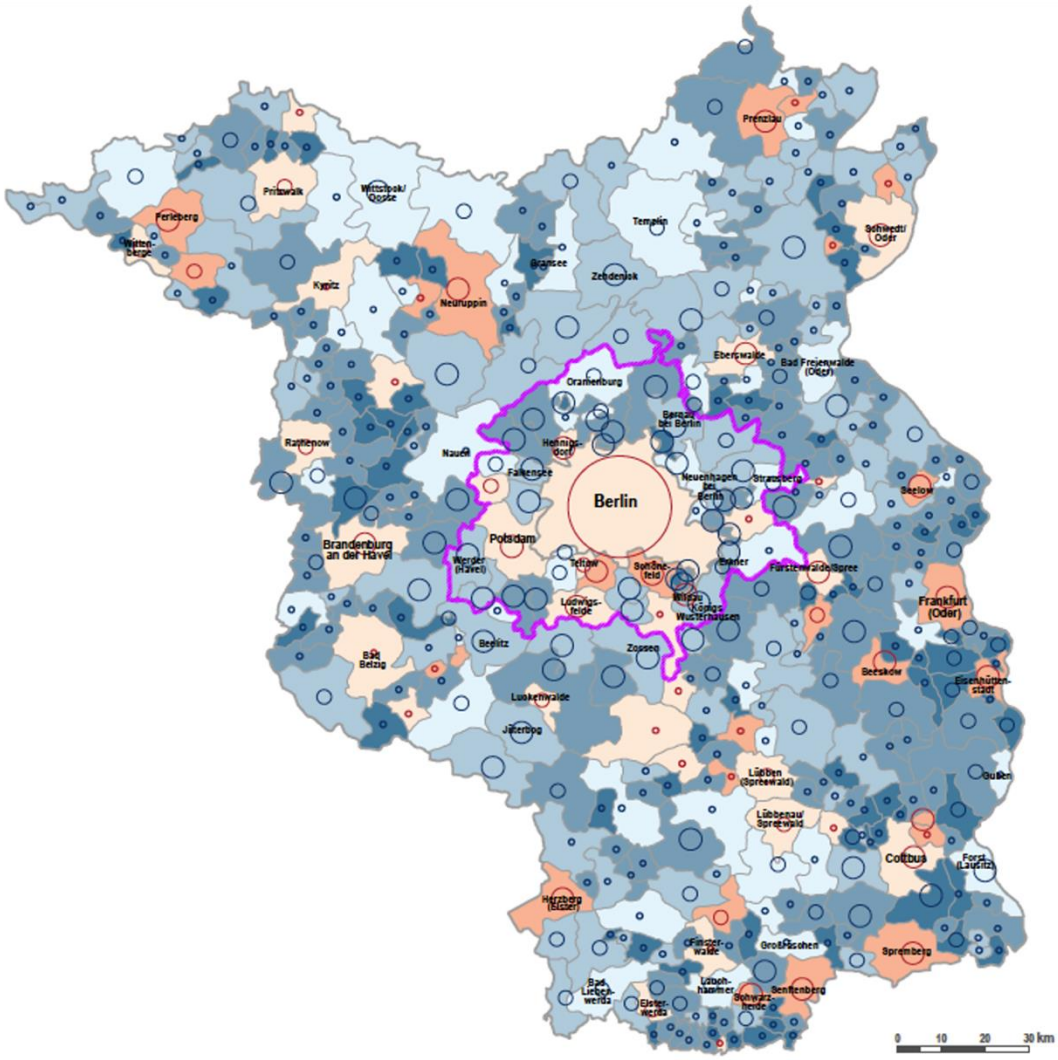
Limites représentées

- *Land* (région)
- Canton
- Commune
- Arrondissement de Berlin
- Limite de la première couronne berlinoise

Les communes dont le nom est précisé sont définies comme « lieux centraux » par les autorités d'aménagement de la région métropolitaine Berlin-Brandebourg, c'est-à-dire qu'elles représentent une centralité à l'échelle locale voire subrégionale.

Source : Landesamt für Bauen und Verkehr (Brandenburg, 2015) – Traduction : A. Le Gallou, 2021

Carte 2.9. Mobilités pendulaires à Berlin et dans Brandebourg par communes (2014)



Solde pendulaire (nombre d'actifs venant travailler dans la commune *moins* nombre d'actifs quittant la commune pour aller travailler dans une autre commune)

- 100 000 et plus
- de 1000 à 15000
- de 500 à 1000
- de 0 à 500
- de -500 à 0
- de -1000 à -500
- en-dessous de -1000

Solde pendulaire pour 1000 habitants

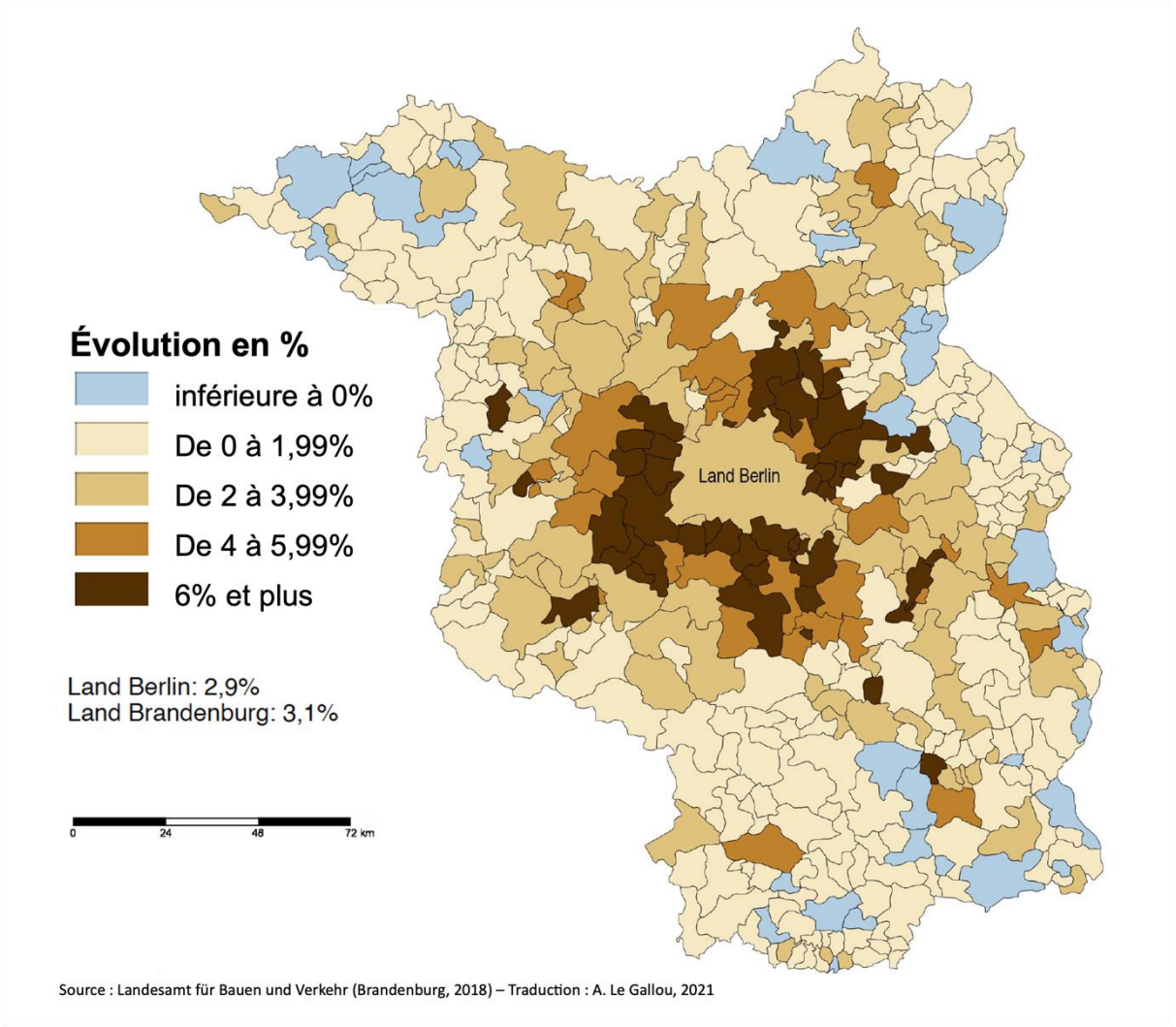
- 100 et plus
- de 0 à 100
- de –100 à 0
- de –200 à -100
- de -300 à -200
- au-delà de -300

Limites représentées

- *Land* (région)
- Canton
- Commune
- Limite de la première couronne berlinoise

Source : Landesamt für Bauen und Verkehr (Brandenburg, 2015) – Traduction : A. Le Gallou, 2021

Carte 2.10. Évolution du parc de logements à Berlin et dans le Brandebourg par communes (2013-2017)



Source : Landesamt für Bauen und Verkehr (Brandenburg, 2018) – Traduction : A. Le Gallou, 2021

Ce bref aperçu de l'histoire (2.1.1.) et de la situation démographique et économique actuelle de Berlin (2.1.2.) souligne la corrélation entre recompositions contemporaines de son espace urbain d'une part et évolutions (géo)politiques du 20ème siècle et processus de métropolisation d'autre part. Or depuis 1990, la question de l'abandon apparaît particulièrement révélatrice de ces mutations urbaines : tandis que l'absorption de la RDA par la RFA favorise la multiplication des friches urbaines, qui matérialisent une rupture historique brutale, la croissance économique et démographique des dernières années est au contraire un facteur majeur de leur raréfaction. À l'issue de cette présentation générale, la section suivante contextualise plus spécifiquement les conditions de production et les temporalités de ces abandons, qui contribuent à la complexité du « palimpseste » berlinois (Robin, 2001) et se distinguent à plusieurs égards des dynamiques observées à Détroit.

2.2. De la ville en friche aux enjeux de réappropriation

2.2.1. Au lendemain de la réunification, une ville en friche

Pour aborder les abandons contemporains à Berlin, la réunification est un événement fondateur et la décennie 1990 une période charnière. La Chute du Mur ouvre une ère de profondes recompositions politiques, économiques et sociales qui s'incarnent dans l'espace urbain berlinois et, plus largement, dans l'espace du Brandebourg environnant et de l'ensemble de l'ex-Allemagne de l'Est. Au-delà des politiques d'aménagement mises en œuvre dès les années qui suivent la réunification, ces mutations se traduisent par la désaffectation plus ou moins brutale d'un dense réseau d'espaces rendus obsolètes par la réunification. En effet, cette dernière s'accompagne de l'extension des structures politiques, économiques et sociales ouest-allemandes à l'ensemble du nouveau territoire national et de sa nouvelle capitale. Berlin-Est voit son espace urbain bouleversé en conséquence : nombre de lieux du pouvoir, d'espaces productifs, de lieux de mémoire ou encore d'espaces culturels qui y formaient un réseau cohérent sont privés de leur fonction et de leur sens dans le nouveau contexte. Il s'agit, pour l'ex-RDA, d'un changement radical des cadres spatiaux qui structuraient l'expérience est-allemande. En termes spatiaux, il faut souligner que cela se traduit par une situation contrastée entre les parties occidentale et orientale de la ville : c'est dans cette dernière que se concentre l'essentiel de l'abandon. Laurent Carroué estime ainsi en 1993 que Berlin-Est recèle plus de 700 hectares de terrains non construits ou gelés en réserves foncières (1993). Plus qu'à une ville en friche, c'est donc davantage à une moitié de ville en friche que l'on a affaire.

Plusieurs éléments se conjuguent pour aboutir à cette situation. Au plan politique, la disparition de l'État socialiste entraîne celle des institutions est-allemandes et, de fait, la désaffectation plus ou moins durable des espaces dans lesquels elles s'inscrivaient. S'y ajoute le retrait des troupes soviétiques et des troupes alliées, dont le stationnement jouait localement un rôle majeur dans certaines municipalités de la périphérie berlinoise, à l'image par exemple de Wünsdorf dans le Brandebourg. Leur départ y laisse de vastes complexes militaires inoccupés dont la reconversion pose problème. Au plan économique, la transition d'une économie socialiste à une économie de marché se traduit par le démantèlement de l'appareil industriel est-allemand sous la houlette de la *Treuhandanstalt*, instrument gouvernemental de la privatisation des entreprises de l'ex-RDA. Au plan démographique, la population berlinoise décroît dès 1993 : entre cette date et 2000, la capitale perd 93 000 habitants, soit 2,7% de sa population (Amt für Statistik Berlin-Brandenburg). Cette baisse démographique favorise la désaffectation d'espaces collectifs du quotidien, à l'image de nombreuses écoles abandonnées puis détruites dans la partie orientale de la ville, tandis que le nombre de logements vacants y augmente. Cette vacance est entretenue par l'important flou juridique concernant la propriété du foncier après la réunification, lié au délicat règlement de la question de la restitution des biens expropriés sous la RDA. Enfin, la politique mémorielle mise en œuvre par l'Allemagne réunifiée contribue également à cette dynamique dans un contexte où l'espace urbain de la nouvelle capitale devient un espace de mise en scène privilégié du nouveau régime et de son rapport au passé (Robin, 2001 ; Till, 2005 ; Combe, Dufrêne et Robin, 2009). Or les héritages spatiaux de l'ex-RDA pâtissent du rapport sélectif à l'histoire allemande contemporaine qui guide ces choix mémoriels (Till, 2005). La valorisation des traces du Berlin du 19ème et du début du 20ème siècles et l'hypervisibilité de la mémoire de la période nazie, expression

de mémoires relativement consensuelles, contrastent en effet avec le traitement ambivalent du passé socialiste qui oscille entre effacement, muséification et réinterprétation de l'histoire (Robin, 2001). Si « l'effacement des traces » dénoncé par Combe *et al.* (*op.cit.*) prend souvent la forme de destructions, à l'image des emblématiques Palais de la République[128] et statue de Lénine de l'ex-Leninplatz[129], il faut y ajouter le rôle essentiel de l'abandon que l'on peut interpréter à la suite de l'historien Nicolas Offenstadt comme une manifestation de la marginalisation de mémoires est-allemandes alternatives au récit officiel (2018). Ces espaces abandonnés recouvrent des natures très diverses (friches industrielles mais aussi militaires, administratives, carcérales ou encore résidentielles). En définitive, la multiplication des friches urbaines au cours de la décennie 1990 relève non seulement de considération économiques et juridiques, mais aussi de choix politiques et idéologiques relatifs à la gestion d'un passé complexe que l'allemand désigne sous le terme de *Vergangenheitsbewältigung*.

Pendant les années qui suivent la Chute du Mur, ces espaces en friche sont massivement investis par des usages alternatifs qui en font un élément majeur de l'identité d'un Berlin en mutation où coexistent grands projets d'aménagement et appropriations informelles foisonnante des interstices urbains. Si ces usages alternatifs existaient parfois déjà sous la RDA, la fin d'un système politique répressif et l'afflux de populations venant de l'Ouest leur donnent un nouvel essor. Il faut par ailleurs souligner que le taux de vacance est alors élevé dans les quartiers centraux de Berlin-Est, conséquence des choix de politique urbaine et de logement de la RDA qui privilégiaient la construction de grands ensembles en périphérie à la rénovation d'un centre-ville fortement dégradé par la Seconde Guerre Mondiale. La période qui suit immédiatement la réunification voit se développer un mouvement de squat qui touche en priorité les quartiers de Mitte, Prenzlauer Berg puis Friedrichshain. L'état de dégradation, le taux de vacance élevé et le flou concernant les questions de propriété qui caractérisent ces quartiers centraux de l'ex-Berlin-Est favorisent leur occupation informelle à des fins essentiellement politiques et artistiques (Holm et Kuhn, 2010). Dès juillet 1990, le Sénat de Berlin interdit cependant par décret l'établissement de nouveaux squats et entame la reconquête, parfois violente, des immeubles occupés, ce qui n'empêche pas un certain nombre d'occupations de perdurer, souvent grâce à une légalisation de leur statut[130]. Les friches urbaines sont également des espaces privilégiés de développement d'une scène culturelle alternative particulièrement dynamique (Grésillon, 2002) qui fait la réputation du Berlin des années 1990. Le Tacheles, bâtiment en ruines situé dans le quartier de Mitte (ex-Berlin-Est), en est sans doute l'illustration la plus emblématique : squatté à partir de 1990 par un collectif

[128] Inauguré en 1976, le Palais de la République était le siège du Parlement de la RDA mais aussi un haut lieu culturel de la capitale est-allemande. Il a été construit sur l'emplacement du Château des Hohenzollern endommagé par la Seconde Guerre Mondiale et détruit par la RDA en 1950. Désaffecté en 1990 pour cause de contamination à l'amiante, il fait l'objet de travaux de désamiantage avant que le Parlement fédéral ne se prononce en 2003 pour sa démolition. Celle-ci est menée entre 2006 et 2008. L'emplacement du Palais est aujourd'hui occupé par la reconstruction à l'identique de l'ancien Château des Hohenzollern.

[129] Inaugurée en 1970 à l'occasion du 100ème anniversaire de la naissance de Lénine, une imposante statue du révolutionnaire russe trônait au milieu de la place éponyme (*Leninplatz*) à proximité de l'Alexanderplatz. Malgré d'importantes protestations, elle est démontée en 1991-1992, enterrée à l'extérieur de Berlin et remplacée par une fontaine. La place est également débaptisée et renommée *Platz der Vereinten Nationen* (Place des Nations-Unies). Le film *Good Bye, Lenin!* (Wolgang Becker, 2003) met en scène l'épisode du démontage de la statue.

[130] Le site internet *Berlin besetzt* (« Berlin occupé ») propose un utile aperçu des squats actuels et passés dans la capitale allemande : https://www.berlin-besetzt.de/#! (consulté le 29 septembre 2021).

d'artistes, il voit alors se développer un projet culturel alternatif qui lui confère progressivement une renommée internationale. Cependant, au gré de l'évolution des politiques urbaines, ce caractère alternatif s'affaiblit peu à peu avant de se vider entièrement de sa substance (Grésillon, 2004). Évacué en 2012, le bâtiment appartient désormais au fonds américain *Perella Weinberg Partners LP*, qui en a entrepris la réhabilitation depuis septembre 2019. Outre les squats artistiques, la scène techno a particulièrement investi les grands espaces laissés en friche dans la partie orientale de la ville, à l'image de l'E-Werk, du Tresor ou du WMF, clubs emblématiques des années 1990.

Berlin s'affirme par ailleurs comme une pionnière de l'institutionnalisation des utilisations intermédiaires (*Zwischennutzungen*) (Dubeaux, 2017), que l'on peut globalement définir comme des utilisations souvent informelles à l'origine et *a priori* limitées dans le temps d'espaces inutilisés. Elles peuvent néanmoins prendre des formes très diverses en matière de temporalité et de rapports aux usages qui précèdent et suivent l'utilisation transitoire (Oswalt *et al.*, 2013), mais aussi de légalité et de statut de propriété. Au tournant des années 2000, la décroissance de nombreuses villes est-allemandes devient une préoccupation politique à travers la question du traitement de la vacance immobilière en ex-RDA. L'introduction des mesures de restructuration urbaine (*Stadtumbau*) dans le Code de la construction (*Baugesetzbuch*) introduisent l'idée d'utilisations intermédiaires des friches urbaines en tant qu'outil de gestion du foncier. Le Ministère fédéral de la construction et de l'aménagement urbain (*Bundesamt für Bauwesen und Raumordnung*) publie deux rapports sur la question en 2004 et en 2008. On y constate une tension entre deux usages du terme : les utilisations intermédiaires peuvent être envisagées comme des réserves foncières à occuper temporairement en vue d'un retour de la croissance ou bien comme des laboratoires pour le développement de nouveaux usages et de nouveaux modes d'aménagement urbain (Dubeaux, 2017). À l'échelle locale, la stratégie de la municipalité berlinoise relative aux utilisations intermédiaires des espaces vacants évolue au milieu des années 2000 dans le sens d'une intégration aux outils de l'aménagement urbain. Sarah Dubeaux identifie plusieurs facteurs d'explication. D'une part, on constate déjà le foisonnement de projets de ce type dans les années 1990 et début des années 2000, notamment sur les rives de la Spree. Or la parution d'études soulignant l'intérêt de ces utilisations temporaires pour l'aménagement urbain incite à les reconsidérer, d'autant plus que le marché immobilier et foncier est alors détendu. D'autre part, l'expérience de l'utilisation transitoire du Palais de la République en 2004-2005[131] a contribué à la structuration d'un réseau d'acteurs, alors qu'on observe en parallèle une professionnalisation des porteurs de projets (Dubeaux, *ibid.*). Ce contexte favorable se traduit par la parution en 2007 du rapport du Sénat, *Urban Pioneers. Stadtentwicklung durch Zwischennutzung in Berlin* qui souligne l'intérêt d'une valorisation des importantes ressources foncières de la ville par ce type de dispositifs, et ce dans l'optique assumée de favoriser le développement de l'économie créative. Le cas de l'ancien aéroport de Tempelhof, développé dans la section suivante, est emblématique de ces nouvelles orientations de la municipalité (Dubeaux et Cunningham-Sabot, 2016). Celles-ci ne se traduisent cependant pas par une protection et une pérennisation d'utilisations intermédiaires souvent très vulnérables dès lors que les espaces qu'elles occupent se trouvent revalorisés.

[131] Le Palais de la République a fait l'objet d'utilisations transitoires de nature culturelle en 2004 et 2005 sous le nom de *Zwischenpalastnutzung* (utilisationavant le début de sa destruction en 2006.

On constate en définitive que la notion d'abandon revêt ici un sens très différent de celui qui s'exprime à Détroit. La situation berlinoise met en évidence la dimension très relative d'un abandon qui correspond ici à une désaffectation (par rapport à la fonction initiale) et à un affaiblissement de la propriété (au sens juridique mais aussi d'un point de vue plus pragmatique, lorsque le propriétaire, bien qu'identifié, n'assure pas la sécurisation de son bien pour en empêcher l'occupation), mais plus rarement à un désinvestissement en termes d'usages. Contrairement à la situation observée à Détroit, où les représentations de l'abandon sont associées à l'absence d'êtres humains et à une reconquête par les éléments naturels (Millington, 2013 ; Apel, 2015a, 2015b), l'abandon des années 1990 à Berlin renvoie à une phase de transition où la mutation d'un système spatial entier permet des réappropriations informelles riches et diverses. Cela s'explique aisément par la situation de la ville, où la prolifération conjoncturelle des friches urbaines s'inscrit dans le contexte général de prévisions de croissance économique et démographique optimistes, et dont l'attractivité est sans commune mesure avec celle de Détroit qui, jusqu'à très récemment, souffrait d'une réputation particulièrement peu flatteuse. Si l'on se réfère à la distinction proposée dans le chapitre 1 de ce travail, on est donc bien ici du côté de la *friche* plus que de celui du *lieu abandonné* : c'est la désaffectation par rapport à la fonction originelle qui est centrale.

Ce contexte berlinois global n'exclut pas pour autant l'existence de lieux dont les caractéristiques correspondent à la catégorie des lieux abandonnés telle qu'elle a été définie dans le chapitre précédent. Ces derniers se distinguent par l'absence de réappropriations comparables à celles présentées ci-dessus en termes de pérennité et d'intensité. Les usages dont ils sont investis sont plus ponctuels : exploration urbaine, graffiti ou encore organisation de fêtes illégales. Ce sont eux qui m'intéressent spécifiquement dans le cadre de ce travail. Rappelons ici le caractère instable et évolutif de l'état d'abandon déjà souligné dans le chapitre 1 : un lieu abandonné ne l'est que parce qu'une conjonction de paramètres aboutit temporairement à sa mise en veille, et l'inertie des imaginaires associés à l'abandon conduit souvent à considérer comme abandonnés des lieux qui ne le sont déjà plus. C'est particulièrement le cas dans le contexte récent de métropolisation berlinoise, dont les dynamiques démographiques, économiques et immobilières favorisent la réutilisation à grande échelle d'espaces jusqu'alors désaffectés.

2.2.2. Métropolisation et régression des friches

Dans un contexte d'attractivité croissante de Berlin, on constate une pression accrue sur les friches urbaines, qu'elles soient bâties ou non. Celles-ci sont dès lors envisagées comme de précieuses ressources foncières pouvant faire l'objet d'une valorisation d'autant plus intéressante que les prix de l'immobilier connaissent une sensible hausse depuis plusieurs années. Entre 2007 et 2020, les prix moyens à la vente sont passés de 1 520 à 4 900 euros/m2, soit une hausse d'un peu plus de 222%. Entre 2010 et 2020, les prix moyens à la location sont quant à eux passés de 7,05 à 12 euros/m2, soit une augmentation de plus de 70% (Guthmann Estate, 2021). Cela se traduit par la progressive raréfaction des friches, souvent au profit de projets immobiliers portés par des acteurs privés. Certaines friches emblématiques de la capitale allemande illustrent nettement cette évolution.

C'est le cas du Tacheles évoqué plus haut (*cf. supra*), de la célèbre Cuvry-Brache ou encore du vaste périmètre du projet d'investissement immobilier Mediaspree, qui s'étend de part et d'autre de la Spree sur l'ancien emplacement du Mur de Berlin (encadré 2.2.). D'autres espaces en friche appartiennent au Land de Berlin et font l'objet de redéveloppements présentés comme étant guidés par l'intérêt général. L'ancien parc d'attraction du Spreepark, laissé à l'abandon depuis 2001 et acquis par le Land en 2014, doit ainsi rouvrir ses portes d'ici 2026 sous la forme d'un parc public combinant nature et activités culturelles et artistiques. Plus centrale, la *Haus der Statistik*[132] (Maison de la Statistique) fait l'objet depuis 2015 d'une concertation entre pouvoirs publics et acteurs de la société civile en vue de la transformation du bâtiment en un complexe associant logements abordables et espaces dédiés à des activités artistiques, culturelles, sociales et éducatives. Le cas du *Tempelhofer Feld*, l'ancien aéroport de Tempelhof fermé en 2008, est également très emblématique des enjeux que soulèvent les friches dans le contexte berlinois (encadré 2.2.). Au-delà de ces quelques cas particulièrement médiatisés à l'échelle locale et régionale, les exemples sont légion et soulignent la valeur qu'acquièrent les friches urbaines dès lors que la dynamique de métropolisation se manifeste par l'augmentation de la demande immobilière et la raréfaction des espaces à bâtir.

Encadré 2.2. Trajectoires de quelques friches berlinoises emblématiques

La Cuvry-Brache (Kreuzberg)

Située dans le quartier de Kreuzberg et jouxtant la Spree, la Cuvry-Brache (littéralement « friche Cuvry ») est un vaste espace vacant et non bâti qui a longtemps été un haut-lieu du militantisme d'extrême-gauche avant d'accueillir pendant plusieurs années un campement mêlant militants et personnes sans domicile fixe. Le site est connu pour les deux grandes fresques réalisées par le *street artist* Blu en 2007 et 2008. Après l'achat du site par un investisseur privé, ce campement est démantelé en 2014 ; en signe de protestation contre cette évacuation et les projets de transformation du site, Blu fait recouvrir ses œuvres. En 2021, la friche désormais construite est devenue un « Cuvry-Campus » qui abrite notamment le siège de l'entreprise de livraison de repas Lieferando, bien loin des utopies d'extrême-gauche qui s'y développaient quelques années plus tôt.

Le projet immobilier Mediaspree (Friedrichshain-Kreuzberg)

Au début des années 2000 se structure le grand projet d'aménagement des rives de la Spree *Mediaspree*. Dans un contexte économique difficile pour Berlin, le développement est alors largement attendu du secteur privé. Le projet est négocié entre acteurs publics et privés et repose sur la privatisation de terrains publics sans participation financière, mais doit néanmoins bénéficier de subventions. Il concerne un espace de 180 ha sur les rives de la Spree au sud-est du centre-ville. Marquée par de nombreuses friches industrielles apparues après la réunification (l'essentiel du périmètre se situant dans l'ancien Berlin-Est), épicentre de la culture des clubs techno berlinois, la

[132] Située à proximité immédiate d'Alexanderplatz dans l'hypercentre berlinois, la *Haus der Statistik* est l'ancien siège de la direction centrale de la statistique (*Staatlichen Zentralverwaltung der Statistik*) de la RDA. Après la réunification et jusqu'en 2008, elle est occupée par le *Bundesbeauftragte für die Unterlagen des Staatssicherheitsdienstes der ehemaligen Deutschen Demokratischen Republik* (organe fédéral chargé de la gestion des archives de la Stasi). Depuis, le bâtiment est inoccupé.

zone est définie comme un espace à développer en priorité ; elle doit devenir un pôle pour les industries créatives et médiatiques mêlant bureaux et lieux de consommation. Au cours des années 2000, seule une petite partie est effectivement réalisée du fait de la faible demande suscitée par la stagnation économique berlinoise. Parallèlement se développe le long de la Spree une scène culturelle alternative accessible à tous et largement constituée d'utilisations intermédiaires, à l'image du bar de plage YAAM. Populaire et intégrée au marketing urbain berlinois, cette scène n'en est pas moins envisagée comme temporaire et soumise aux impératifs dictés par les investisseurs (Dohnke, 2013). Malgré une opposition menée par l'initiative citoyenne *Mediaspree versenken!* (« Couler Mediaspree ! ») fondée en 2006, les réalisations immobilières se sont depuis accélérées et ont profondément transformé le paysage local. Outre la multiplication de bâtiments de grande ampleur, les menaces que font peser ces développements immobiliers sur la célèbre galerie de *street art* à ciel ouvert *East Side Gallery*[133] sont également contestées par une partie de la population berlinoise. Mêlant logements de luxe, bureaux et espaces de consommation, *Mediaspree* est en effet perçu comme le symbole triomphant de la gentrification accélérée de la capitale.

Le Tempelhofer Feld

Fermé à la circulation aérienne en 2008, l'ancien aéroport de Tempelhof libère alors un espace de 386 ha à l'intersection des arrondissements de Neukölln, Tempelhof-Schöneberg et Friedrichshain-Kreuzberg. Il représente une opportunité foncière importante, quoique la croissance de la capitale soit encore modérée. Sa reconversion avait été anticipée dès 1998 et la municipalité envisageait une construction de l'espace libre constitué des anciennes pistes et la création d'un parc public au centre. En attendant la concrétisation à terme de ces projets, le périmètre est rouvert en 2010 en tant que parc public accueillant des utilisations intermédiaires. Celles-ci sont alors considérées comme des symboles d'une expérimentation urbaine à la berlinoise mêlant processus d'aménagements ouverts et développement urbain participatif. Face à la croissance démographique et des besoins immobiliers, la municipalité précise cependant son ambition de bâtir le pourtour du par cet ces usages intermédiaires semblent de plus en plus considérés comme de simples occupations temporaires sans vocation à influencer le devenir du lieu. En mai 2014, un référendum citoyen s'oppose au projet du Sénat qui est temporairement mis de côté (Dubeaux, 2017). Le résultat de la consultation n'est néanmoins pas contraignant et la question d'une construction partielle se repose en 2021 dans un contexte d'année électorale[134] et d'aggravation de la pénurie de logements abordables.

La quantification exacte de ces évolutions est néanmoins beaucoup plus délicate qu'à Détroit, où vacance et abandon constituent des sujets de préoccupation majeurs pour les pouvoirs

[133] L'*East Side Gallery* correspond à une portion de l'ancien Mur de Berlin qui longe la rive nord de la Spree sur 1,3 km. Investie par plus d'une centaine d'artistes dès 1989, elle est devenue une galerie en plein air dont de nombreuses œuvres font référence à la division et à la réunification allemandes. Il s'agit aujourd'hui d'une attraction touristique majeure de la capitale. Elle est pourtant menacée par les nouvelles constructions ; une section du mur a été déplacée en 2006, une autre démolie en 2013 pour faciliter les opérations.

[134] Le scrutin du 26 septembre 2021 associe élections pour le Parlement fédéral (*Bundestag*) à l'échelle nationale et élections pour les parlements régionaux (*Landparlament*). Berlin étant une ville-*Land*, le renouvellement de son parlement est synonyme de renouvellement de l'équipe municipale et, le cas échéant, du maire de la ville.

publics et les différents acteurs impliqués dans le champ de l'aménagement urbain. Cela explique d'importants efforts d'évaluation précise de l'ampleur et de la répartition spatiale des espaces concernés. Il n'y a rien de comparable à Berlin, ce que Manfred Kühne (responsable du département « Urbanisme et projets » au sein de l'administration sénatoriale pour le développement urbain et le logement) explique ainsi :

> « Il n'y a pas de recensement centralisé [à Berlin]. Je suppose qu'il y a des villes en Allemagne où cela existe aussi [comme à Détroit]. Sur la question des villes en décroissance, Détroit joue un rôle très important au niveau international. C'est aussi un thème très actuel en ex-RDA et on y travaille de manière intensive depuis vingt-cinq ans. Il y a encore des villes qui continuent à rétrécir, où l'on a généralement mis en place un concept de développement urbain dit intégré, où l'on fait des inventaires, c'est-à-dire qu'on recense le nombre d'appartements vacants, de bâtiments vacants, de parcelles inoccupées. Parmi les grandes villes, Leipzig est celle qui l'a fait de la manière la plus systématique pour son centre-ville. Berlin ne s'est jamais vraiment considérée comme une ville en déclin en ce sens, parce qu'il y a bien eu un déclin temporaire de la population, mais derrière le terme de « villes en décroissance », il y a aussi quelque chose de l'ordre de l'acceptation d'un processus irréversible de dépeuplement, de déclin démographique. Berlin s'est toujours considérée comme une ville en état de transition, où l'on ne sait jamais exactement à quoi peut servir un terrain. […] Nous avons davantage une culture de l'utilisation provisoire, des installations temporaires, qui existe également dans de nombreuses villes en déclin. Berlin est trop grande et trop complexe pour piloter ça à grande échelle. Il y a toujours eu une grande confiance dans le fait que cette question ne serait pas traitée par le Sénat mais par les districts ou les acteurs locaux. En règle générale, avoir une vue statistique d'ensemble ne fonctionne que s'il existe un acteur central qui les collecte et s'en sent responsable. On a toujours considéré que Berlin était une ville ambivalente, trop complexe et à multiples facettes pour élaborer un cadre statistique ou une stratégie d'ensemble à ce sujet.[135] »
>
> Manfred Kühne, extrait d'entretien, avril 2019

Contrairement à une ville comme Détroit, où la gestion de la décroissance rend indispensable un aperçu général et systématique des friches urbaines, Berlin ne dispose donc pas d'une vue d'ensemble comparable. Dans le contexte berlinois, l'approche est plutôt sectorielle (concentrée par exemple sur les friches ferroviaires ou les friches situées en bordure de la Spree) et l'élaboration

[135] Version originale : "Es gibt keine zentrale Erfassung. Ich geh davon aus, daß es Städte in Deutschland gibt, in denen es daß auch gibt. Für das Thema *shrinking cities* spielt Detroit international eine ganz wichtige Rolle. Es ist auch in der ehemaligen DDR ein sehr aktuelles Thema an dem seit 25 Jahren intensiv gearbeitet wird. Es gibt Städte die nach wie vor kontinuirlich schrumpfen, dort hat man in der Regel ein sogenanntes integriertes Stadtentwicklungskonzept gemacht, wo es Bestandsaufnahmen gab, also wieviel leerstehende Wohnungen, wieviel leerstehende Gebäude, wieviel unbebaute Grundstücke. […] Unter der großen Städten war Leipzig die Stadt, die es für ihre Innenstadt am systematischsten gemacht hat. Berlin hat sich in diesem Sinne nie wirklich als *shrinking city* verstanden, weil es gab zwar zeitweise einen Bevölkerungsrückgang, aber hinter dem Begriff *shrinking city* steht ja auch so etwas wie die Akzeptanz eines unumkehrbaren Prozesses der Entlehrung, der demographischen Niedergang. Berlin hat sich eher immer als eine Stadt verstanden, die in einen transitorischen Zustand ist, wo man nie genau weiß, wofür Flächen doch noch mal genutzt werden können. […] Wir haben eher eine Kultur der Zwischennutzung, der temporären Anlagen, was auch in vielen *shrinking cities* gibt. Berlin ist zu groß und zu komplex um das flächendeckend zu steuern. Da gab es auch immer ein großes Vertrauen, daß sich mit diesem Thema nicht der Senat sondern die Bezirke oder lokale Akteure beschäftigen. Die Überblickstatistik zu haben funktioniert in der Regel ja nur, wenn ein zentraler Akteur gibt, der das sammelt und sich verantwortlich dafür fühlt. Wir haben Berlin immer als ambivalent und zu vielschichtig und zu komplex wahrgenommen, um dafür eine Statistik, eine Strategie zu arbeiten."

d'une stratégie de redéveloppement se conçoit davantage à l'échelle micro-locale et au cas par cas. Cela explique l'impossibilité d'en présenter une cartographie comparable à celle proposée pour Détroit dans la partie précédente. L'absence de traitement concerté à l'échelle municipale n'empêche pas pour autant une raréfaction des friches qui contribue sans doute paradoxalement à leur valorisation touristique.

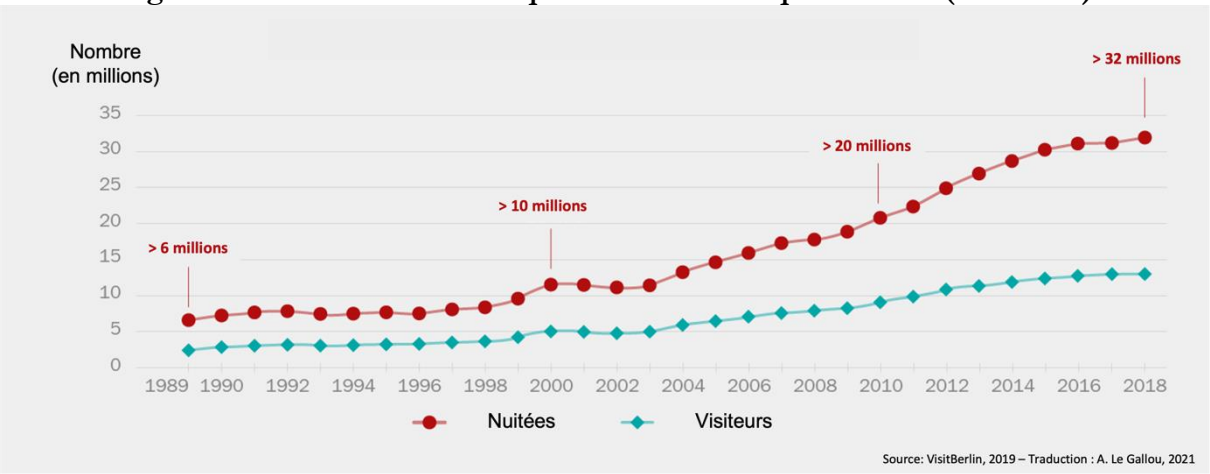
2.3. Les lieux abandonnés, nouveaux lieux d'un tourisme hors des sentiers battus ?

2.3.1. De la ville divisée à la métropole touristique

Contrairement à Détroit dans le contexte des États-Unis, Berlin est aujourd'hui une destination touristique reconnue et attractive. Dès la Chute du Mur, la ville connaît un afflux touristique massif (7,2 millions de nuitées en 1992) favorisé à la fois par la facilitation des mobilités (Berlin-Est devient accessible sans formalité d'entrée) et par une attractivité nouvelle. Celle-ci est liée à l'atmosphère festive qui s'empare de la ville après la Chute du Mur, mais aussi à la force du symbole historique que représente alors Berlin, qui incarne le bouleversement de l'ordre géopolitique mondial. La croissance de la fréquentation touristique est depuis lors ininterrompue : en 2019, Berlin atteint 34,12 millions de nuitées touristiques pour 13,96 millions de visiteurs (figure 2.9.), ce qui la place au troisième rang des villes européennes les plus visitées derrière Londres et Paris[136]. Cette croissance s'accompagne d'une internationalisation du profil des visiteurs : la part des visiteurs internationaux passe de 23,6% en 1993 à 45% en 2019 (visitBerlin, *ibid.*). Ces performances font du tourisme un secteur économique majeur dans l'économie berlinoise, ce d'autant plus que Berlin a longtemps souffert de sa faible attractivité pour les entreprises et les investisseurs et qu'elle reste aujourd'hui la seule capitale européenne dont les performances économiques sont inférieures à la moyenne nationale (Brenke, 2017). D'après la dernière des deux études consacrées par visitBerlin à l'impact économique du tourisme en 2015 et 2017, celui-ci représentait en 2016 un chiffre d'affaires brut de 11,58 milliards d'euros (visitBerlin, 2017). En 2019, le même organisme estimait que 249 000 personnes vivaient du tourisme à Berlin (équivalent temps-plein).

[136] À Berlin comme ailleurs, la crise sanitaire liée à la pandémie de Covid-19 a provoqué une baisse sensible de la fréquentation touristique. En 2020, le nombre de nuitées touristiques est ainsi passé à 12,3 millions et celui des visiteurs à 4,9 millions, soit des baisses respectives de 64% et 65% par rapport à l'année précédente. La part des visiteurs étrangers a également connu une nette régression, passant de 45% en 2019 à 30% en 2020.

Figure 2.9. Évolution de la fréquentation touristique à Berlin (1989-2018)



Cette affirmation de Berlin comme l'une des principales destinations urbaines européennes s'accompagne et se nourrit d'une évolution des pratiques touristiques et des espaces qu'elles investissent. Celle-ci est révélatrice d'un « nouveau tourisme urbain » (Novy, 2010) qui emprunte au post-tourisme (Feifer, 1985 ; Viard, 2000 ; Cohen, 2008) comme au tourisme urbain dit « hors des sentiers battus » (Maitland et Newman, 2004 ; Maitland, 2008 ; Gravari-Barbas et Delaplace, 2015). Ce nouveau tourisme se manifeste à Berlin par l'extension progressive de l'économie touristique au-delà du centre-ville et de ses sites emblématiques vers des quartiers plus périphériques, largement dépourvus d'attractions touristiques classiques, mais valorisés pour leur atmosphère et leur authenticité réelle ou fantasmée. C'est notamment le cas d'une partie de l'arrondissement de Kreuzberg (Novy, 2011 ; Füller et Michel, 2014), marqué par la forte présence de la communauté turque et épicentre de la contre-culture de gauche dans les années 1980. Cette diffusion spatiale traduit l'évitement par une partie des visiteurs des activités définies et promues comme touristiques, largement concentrées dans quelques espaces centraux, au profit d'expériences perçues comme plus authentiques et reposant sur une pratique de l'espace valorisant des activités ordinaires et quotidiennes, quoique souvent festives. Si elle n'est pas sans susciter des tensions, cette évolution répond à un renouvellement de la stratégie institutionnelle de promotion mise en œuvre à l'échelle locale.

Dès 1993, la ville se dote du *Berlin Tourismus Marketing GmbH* (BTM, renommé *visitBerlin* en 2011), organisation publique-privée chargée de la promotion touristique et qui succède aux deux organismes publics hérités de Berlin-Ouest jusqu'alors en charge de cette mission[137]. Cette refonte institutionnelle s'inscrit dans une stratégie plus large de mise en scène de la nouvelle capitale et d'affirmation de son attractivité qui prévaut dans la première moitié des années 1990 (Colomb, 2011). Parallèlement aux profondes mutations de l'espace urbain, l'enjeu capital du changement d'image de ce « Nouveau Berlin » justifie la mise en œuvre d'une ambitieuse politique de marketing territorial. Celle-ci se concentre d'abord sur la valorisation de l'immense chantier qu'est alors

[137] Dès l'année suivante, l'organisme public-privé *Partner für Berlin* (aujourd'hui *Berlin Partner*) vient compléter le dispositif institutionnel de promotion de la ville-Land. S'adressant quant à lui aux acteurs économiques, il a pour mission de promouvoir le « Nouveau Berlin » célébré par les acteurs locaux au début des années 1990 et appelé à s'affirmer comme une métropole dynamique, compétitive et innovante (Novy, 2016).

l'espace berlinois, notamment à travers la mise en scène du très symbolique redéveloppement de la Potsdamer Platz (Häussermann et Colomb, 2003), et sur les attractions touristiques classiques du centre berlinois (Colomb, 2011). L'absence de concrétisation de la croissance espérée au lendemain de la réunification et la crise économique et financière du début des années 2000 impulsent cependant une réorientation de la stratégie de promotion de la municipalité : « Le décalage entre le corpus d'images produit à cette époque et la décevante réalité de la trajectoire économique de la ville explique la quête ininterrompue de nouvelles campagnes de promotion, de nouveaux slogans, d'une nouvelle 'marque Berlin'[138] » (Colomb et Kalandides, 2010 : s.p.) S'inspirant du concept de « ville créative » popularisée par Richard Florida en 2002, le BTM fait désormais de l'atmosphère particulière conférée à Berlin par la vitalité de sa scène culturelle alternative l'argument central de la construction d'une nouvelle identité urbaine, intégrant des types d'espaces, de pratiques et d'acteurs jusqu'alors ignorés par la célébration du nouveau Berlin (Colomb, 2012). La ville « pauvre mais sexy » de Klaus Wowereit supplante ainsi la métropole tertiaire dans le marketing urbain, à tel point qu'en 2009 le *Time* gratifie Berlin du titre de « capitale européenne du cool ». Les campagnes *beBerlin*, lancée en 2008, et *wir.Berlin*, qui lui succède depuis septembre 2020, mobilisent les mêmes ressorts : elles mettent en scène un quotidien urbain enthousiasmant illustré non par des sites emblématiques, mais par des habitants incarnant une ville cosmopolite, tolérante et créative. Néanmoins, cette reconfiguration des espaces et des pratiques du tourisme métropolitain ne va pas sans heurts : Berlin s'affirme depuis plusieurs années comme l'une des villes européennes souffrant d'un *overtourism* source de tensions croissantes avec les habitants (Colomb et Novy, 2016), mais que les politiques locales tardent à prendre en considération (Novy, 2016) (encadré 2.3.).

Encadré 2.3. L'attractivité touristique de Berlin, un enjeu politique conflictuel

L'importance économique et le rôle symbolique du tourisme expliquent que son développement constitue un enjeu majeur des politiques urbaines berlinoises, le tourisme étant envisagé à la fois pour lui-même et comme un facteur favorisant indirectement (*soft factor*) l'attractivité de la ville pour des entreprises relevant d'autres secteurs économiques. Or la reconnaissance de son importance économique ne se traduit pas nécessairement par une prise en charge par les politiques locales des enjeux afférents en matière de planification et de régulation touristique. Johannes Novy souligne ainsi l'absence du tourisme dans les débats politiques jusqu'au tournant des années 2010 (Novy, 2016). Avant cette date, on constate une absence de planification touristique par le Sénat de Berlin : dans un contexte où le secteur représente une source de revenus majeure, la nécessité de le développer est présentée comme une évidence dont seules les modalités, mais non le bien-fondé, peuvent être discutées. Les possibles effets négatifs du développement touristique ne sont pas envisagés, tandis que sa mise en œuvre repose largement sur l'initiative d'acteurs privés pour lesquels le Sénat joue un rôle de facilitateur. Le tourisme a longtemps été envisagé d'un point de vue exclusivement économique, en tant que levier de croissance, mais sa dimension politique tarde à être pleinement prise en compte. Ce n'est qu'au tournant des années

[138] Version originale : "the mismatch between the imagery produced at that time, and the reality of the disappointing economic trajectory of the city, explained the continuous search for new image campaigns, new slogans, a new 'Berlin brand'"

2010, alors que se multiplient les protestations des Berlinois contre les effets du tourisme sur l'espace urbain, qu'il redevient un objet de débat public et que la question de la planification touristique est réellement posée. Les Berlinois déplorent alors les forts impacts de l'extension de l'économie touristique au-delà du centre-ville sur l'espace urbain et sur leur vie quotidienne de ses habitants : multiplication des hébergements touristiques au détriment des locations de longue durée, mutation de l'offre commerciale ou encore nuisances sonores. Cette touristification est par ailleurs perçue comme un accélérateur de gentrification dans une ville où cette question est particulièrement sensible. Certains quartiers comme celui de Kreuzberg, plébiscité par des visiteurs jeunes souvent adeptes d'un tourisme festif, sont particulièrement concernés par les externalités négatives du développement touristique. Dans ce contexte, le tourisme (re)devient un sujet de débat politique. La publication en avril 2018 du *Tourismuskonzept 2018+*, plan-cadre pour le développement touristique de Berlin dont l'objectif affiché est d'améliorer l'acceptabilité par la population, s'inscrit par exemple dans cette évolution. Il reste néanmoins à en évaluer les réels effets à moyen terme, alors même que l'objectif de croissance de la fréquentation touristique n'est pas remis en cause par le Sénat, acteur clé des politiques berlinoises en la matière.

Malgré ces tensions, l'évolution des politiques touristiques berlinoises accompagne donc la diffusion spatiale de l'économie touristique et l'intégration aux représentations et aux pratiques de nouveaux espaces, parmi lesquels les friches urbaines. Dans un double contexte d'évolution des pratiques et des espaces touristiques d'une part et de promotion institutionnelle de la scène alternative d'autre part, ces friches acquièrent une forme de désirabilité qui explique que certains lieux abandonnés se voient attribuer une valeur touristique.

2.3.2. Berlin, « métropole des ruines » touristiques ?

L'évolution des représentations et des pratiques touristiques qui se déploient à Berlin ainsi que celle de la stratégie institutionnelle de marketing urbain expliquent que les friches urbaines exercent une forme d'attractivité sur une partie des visiteurs de la capitale allemande. D'une part, le développement d'un tourisme hors des sentiers battus favorise la valorisation d'espaces ordinaires, voire parfois initialement répulsifs, investis par de nouveaux imaginaires et de nouvelles pratiques. Boire une bière dans une friche squattée devient une expérience touristique au même titre que la visite du Reichstag. D'autre part, les friches urbaines qui font l'objet d'usages temporaires intègrent l'imagerie touristique véhiculée par le BTM et contribuent à la renouveler : elles constituent pour Claire Colomb un « front pionnier urbain visuel » (2012 : 141). Enfin, on peut supposer que ces éléments se conjuguent à la popularisation de l'urbex et d'une esthétique contemporaine de l'abandon (*cf. supra*) pour créer les conditions d'un changement de regard touristique sur les friches urbaines.

Il faut souligner le fait que les espaces valorisés par le marketing touristique correspondent à des friches réinvesties. Les modalités de leur réappropriation sont variables (Colomb, 2012) mais ils ont en commun de connaître des réappropriations collectives suffisamment suivies et/ou régulières pour ne pas (ou ne plus) entrer dans la catégorie des lieux abandonnés telle que définie dans le chapitre 1. Il faut donc distinguer deux situations. D'une part, ces friches réinvesties sont,

à strictement parler, exclues de la catégorie *lieux abandonnés* mais contribuent néanmoins à la visibilité de ces espaces de l'entre-deux et à la valorisation de caractéristiques communes (matérialité, temporalité). D'autre part, on trouve les lieux abandonnés qui constituent finalement une sous-catégorie des friches urbaines. La visibilité et la valorisation de la première catégorie me semblent néanmoins représenter un élément d'explication important de l'attrait pour la seconde, dans la mesure où elles contribuent à un changement de regard sur certaines caractéristiques qu'ont en partage friches réappropriées et lieux abandonnés.

Si ces derniers jouissent d'une popularité croissante, il est difficile de la mesurer à l'aune des indicateurs quantitatifs disponibles pour les attractions touristiques établies. Dans la mesure où il s'agit largement d'un tourisme informel pratiqué sur le mode de l'exploration urbaine, ce sont des indications indirectes qui permettent d'en évaluer l'importance relative. Deux éléments paraissent révélateurs : d'une part l'évolution de la fréquentation du blog *Abandoned Berlin* et des activités de son créateur, d'autre part la présence des lieux abandonnés berlinois dans les médias et, plus largement, sur un certain nombre de sites internet grand public. Créé en 2009 par le journaliste indépendant irlandais Ciarán Fahey, le blog *Abandoned Berlin* propose un recensement des lieux abandonnés berlinois et s'est imposé depuis sa création comme une référence informelle en la matière. Chaque entrée consacrée à un lieu détaille son histoire, mais également sa localisation – le chapitre 4 y reviendra, car il s'agit d'un point de friction essentiel avec la communauté de l'exploration urbaine. Après des débuts confidentiels, le blog gagne en visibilité et fait depuis 2013 l'objet de publications régulières dans la presse régionale comme internationale[139] ; il est par exemple cité par le *Guardian* dans sa sélection des meilleurs blogs urbains du monde en 2014[140]. La croissance de la fréquentation du blog ainsi que le nombre et la régularité des commentaires postés en réponse aux articles attestent par ailleurs de la structuration d'une petite communauté d'usagers. Face à l'enthousiasme suscité par ses publications numériques, Ciarán Fahey est sollicité par la maison d'éditions be.bra Verlag ; en 2015 paraît un premier tome, dont le succès permet la parution d'un second en 2020. Par ailleurs, médias et sites grand public relaient (et alimentent) depuis quelques années cet intérêt pour les lieux abandonnés de la capitale et de ses alentours : on peut citer à titre d'exemples les articles parus dans le quotidien national *Süddeutsche Zeitung*[141], la version allemande du magazine *Geo*[142] ou encore dans l'hebdomadaire *Der Spiegel*[143].

Les classements des « meilleurs » lieux abandonnés berlinois (format particulièrement prisé des publications à visée touristique) se multiplient également, par exemple dans le magazine *Time Out* en 2018[144]. Dans un article de 2014, le quotidien berlinois *Der Tagesspiegel* qualifiait d'ailleurs

[139] La section « Media » du blog donne un aperçu de ces interventions médiatiques : https://www.abandonedberlin.com/media/ (consulté le 4 juin 2021).
[140] Source : https://www.theguardian.com/cities/interactive/2014/jan/27/best-city-blogs-interactive (consulté le 4 juin 2021)
[141] Source : https://www.sueddeutsche.de/reise/deutschland-reiz-der-ruine-1.2677558 (consulté le 4 juin 2021)
[142] Source : https://www.geo.de/reisen/zauber-der-vergaenglichkeit-lost-places-berlin-30423312.html (consulté le 4 juin 2021)
[143] Source : http://magazin.spiegel.de/EpubDelivery/spiegel/pdf/129339526 (consulté le 4 juin 2021)
[144] Source : https://www.timeout.com/berlin/Abandoned-Berlin-photos-urban-explorer-secret-buildings (consulté le 4 juin 2021)

Berlin de « métropole des ruines[145] » et soulignait leur contribution à la préservation d'une « image branchée menacée »[146] ». Ces éléments semblent attester d'une promotion des lieux abandonnés au rang d'attractions touristiques alternatives depuis la première moitié des années 2010. S'il semble évident qu'il ne s'agit pas là d'un tourisme massif, cette médiatisation conforte l'hypothèse d'une forme de tourisme de niche contribuant au renouvellement d'un tourisme urbain hors des sentiers battus. En 2018, on pouvait ainsi trouver devant certaines boutiques des présentoirs de cartes postales exclusivement consacrés aux lieux abandonnés de la région berlinoise (photographie 2.6.).

Photographie 2.6. Cartes postales représentant des lieux abandonnés berlinois

Source : A. Le Gallou, 2018

De cet intérêt croissant pour les lieux abandonnés, qui se manifeste souvent par une exploration urbaine informelle et autonome, résulte dans certains espaces le développement de valorisations touristiques qui prennent différentes formes, menées par différents types d'acteurs et dont les temporalités sont variables.

[145] Version originale : "Ruinenmetropole"
[146] Version originale : "den bedrohten Hipnessfaktor heben"

3. De Berlin à Détroit et retour, ou « construire des comparables » par le croisement

3.1. De la comparaison au croisement : « construire des comparables »

Le choix d'une approche comparative s'est imposé dès les premiers temps de l'élaboration du projet de thèse, d'abord dicté par une envie de mettre en regard deux villes dont je sentais confusément l'intérêt qu'il y aurait à les étudier de manière croisée, plus que motivé d'emblée par de solides raisons scientifiques. Il me semblait intéressant de confronter Berlin, que j'avais abordée au cours de mes deux années de Master au prisme de la spatialisation de la mémoire puis des enjeux d'aménagement urbain liés à l'abandon, au cas de Détroit. Cette dernière, qui m'était beaucoup moins familière, me paraissait alors représenter un cas-limite incontournable pour aborder les enjeux relatifs à l'abandon urbain. Cette première appréhension un peu naïve induisait une dissymétrie des statuts respectifs des deux terrains : à ce stade de la réflexion, il s'agissait moins d'en croiser les analyses que de confronter la situation berlinoise à ce qui m'apparaissait alors comme un cas-témoin à l'aune duquel envisager l'autre terrain. L'avancée de mes recherches m'a ensuite progressivement amenée à affiner la construction à la fois intellectuelle et méthodologique de la comparaison et à en rééquilibrer les termes.

Préciser la nature de la démarche comparative a constitué un élément essentiel de cette évolution : qu'est-ce au juste que comparer en géographie et quel(s) statut(s) les cas d'étude ont-ils dans la construction du discours scientifique qui se nourrit de leur analyse ? Il ne s'agit pas dans ce travail de comparer terme à terme deux espaces au prisme d'une catégorie ou d'une thématique donnée (ici, l'abandon et ses réappropriations touristiques), c'est-à-dire d'en dégager méthodiquement les similitudes et les différences pour évaluer le degré d'analogie que présentent les deux terrains d'étude. Ce travail s'inspire au contraire de l'approche du croisement dont Antoine Fleury précise les impératifs théoriques et méthodologiques dans le champ de la géographie (2008), empruntant à l'histoire croisée de Werner et Zimmermann. Selon ces derniers, *« les entités ou les objets [comparés] ne sont pas seulement considérés les uns par rapport aux autres, mais également les uns à travers les autres, en termes de relations, d'intersections, de circulation »* (2004 : 22). L'intérêt de la démarche comparative ne réside donc pas dans une juxtaposition de monographies destinée à en faire saillir les recoupements et les divergences, mais doit au contraire permettre une appréhension dynamique de l'objet de recherche au prisme de cas d'études dont l'analyse ne prend pleinement sens que dans leur mise en relation. Finalement, il s'agit moins d'une comparaison au sens strict du terme que d'une réelle mise en perspective où ces analyses se nourrissent mutuellement. Cette idée de croisement s'est révélée très utile pour déconstruire l'exceptionnalité supposée de Détroit (qui lui prêtait paradoxalement un caractère quelque peu incommensurable), permettant ainsi de développer une approche plus dynamique et autrement plus stimulante de la comparaison des deux terrains. Il ne s'agit plus de confronter Berlin à Détroit (autrement dit d'envisager Berlin *par rapport à* Détroit) mais bien de construire l'objet de la recherche *à travers* les cas de Berlin et de Détroit, permettant *in fine* une montée en généralité qui s'inspire des configurations particulières isolées dans l'un et/ou l'autre contexte en les dépassant.

Cette notion de *configuration* fait d'ailleurs écho aux réflexions de l'anthropologue Marcel Detienne, dont l'ouvrage *Comparer l'incomparable* (2009 [2000]) développe une précieuse analyse du sens de la comparaison en sciences sociales. Detienne plaide en effet pour « un comparer à la fois expérimental et constructif » (*ibid.* : 16) consistant à « construire des comparables qui ne sont jamais immédiatement donnés et qui ne visent nullement à établir des typologies non plus qu'à dresser des morphologies » (*ibid.* : 11). Deux aspects me semblent particulièrement inspirants à cet égard. Premièrement, la comparaison n'est pas un donné mais une construction intellectuelle : il n'y a pas en géographie d'espaces qui seraient *a priori* comparables ou incomparables, indépendamment des choix scientifiques et des questions de recherche qui guident leur mise en perspective. On ne peut donc déterminer si une comparaison est bonne ou mauvaise en arguant du seul degré (apparent) de similitude des espaces sur lesquels elle porte. Comparer ne revient pas nécessairement à chercher la confirmation d'une similitude ou d'une proximité (à « comparer ce qui est comparable »), mais doit au contraire permettre un décentrement du regard susceptible de révéler des éléments qui autrement nous échapperaient. Il s'agit donc d'aborder des espaces potentiellement très différents (mais non incomparables !) à partir de questions et de catégories analytiques qui donnent une assise commune à leur appréhension. Au sein de cette thèse, c'est la question des modalités d'appropriation touristique des lieux abandonnés dans les contextes de Berlin et de Détroit qui sert de fil directeur à la comparaison, et non l'idée d'une comparabilité *dans l'absolu* des deux espaces. Il en résulte que, deuxièmement, la comparaison ne porte pas sur une hypothétique essence des espaces qu'elle met en perspective, mais vise à « isoler des microconfigurations » (*ibid.* : 52) pertinentes au regard des catégories qui guident l'analyse, autrement dit des agencements d'éléments qui varient dans le temps et l'espace. Ce sont ces agencements, et non les contextes géographiques qui nous les rendent visibles, que l'on compare. À ce titre, ce ne sont pas Berlin et Détroit en elles-mêmes que compare ce travail, mais des configurations (de paramètres économiques, politiques, sociaux, culturels, actoriels) relatives à l'abandon et aux modalités de ses réappropriations touristiques. Si les spécificités du contexte géographique en éclairent les singularités, l'étude n'aboutit pas à une évaluation du degré de similarité des deux terrains, mais à une analyse des configurations localisées qui s'y inscrivent. Cela permet de ne pas céder à la tentation d'essentialiser les espaces et les catégories mobilisés par la comparaison, mais aussi de tenir compte du caractère dynamique et relationnel de ce que l'on compare.

L'appropriation progressive de ces réflexions m'a permis d'aborder différemment l'épineuse question de la justification du choix de mes terrains de recherche. Celle-ci m'a été posée de manière récurrente au cours de mes années de thèse, suscitant parfois une certaine angoisse de la justification : pourquoi Berlin et Détroit, et pourquoi pas d'autres espaces ? Berlin et Détroit étaient-elles *vraiment comparables* ? Cela m'a d'abord incitée à chercher des arguments dans les similitudes et les différences des deux villes et à arguer du fait, pour le dire simplement, qu'elles présentaient suffisamment de points communs pour être comparables et suffisamment de singularités pour que la comparaison soit intéressante, comme si une comparaison ne pouvait se justifier que par un subtil équilibre entre conformité à un modèle partagé et idiosyncrasie. Or la familiarisation avec les deux principes inspirés de Marcel Detienne développés plus haut m'a finalement permis d'aborder différemment cette question. Étant entendu que (1) la comparaison ne se justifie pas par les espaces mais par les questions que l'on y applique et que (2) elle ne porte

pas sur les espaces comparés mais sur des configurations localisées, il ne s'agit pas de montrer que Berlin et Détroit sont comparables dans l'absolu, mais qu'elles donnent à voir des configurations dont l'analyse croisée contribue à la construction et à l'appréhension de mon objet de recherche. La section suivante présente ces configurations.

3.2. Croiser Berlin et Détroit : une mise en perspective de configurations et de processus localisés

Il ne s'agit pas ici de ré-aborder en détail des points déjà développés, mais de sélectionner certains aspects des monographies esquissées dans la première partie de ce chapitre pour expliciter l'intérêt de leur mise en perspective. L'objectif est de mettre en évidence les principaux paramètres que le choix d'un croisement entre Berlin et Détroit permet de faire varier pour l'analyse des réappropriations touristiques des lieux abandonnés. Les éléments approfondis plus haut sont donc supposés connus du lecteur et sont simplement rappelés ici. Trois axes me paraissent particulièrement éclairants. Le premier met en relation les trajectoires urbaines respectives des deux villes et les topographies locales de l'abandon qui en résultent aujourd'hui (3.2.1.). Le second souligne la construction d'une exceptionnalité urbaine de Berlin comme de Détroit et les circulations entre les deux villes qui s'en nourrissent (3.2.2.). Le troisième porte sur les configurations touristiques locales (3.2.3.). Enfin, le quatrième met en évidence l'inégale prise en considération des enjeux patrimoniaux sur les deux terrains (3.2.4.).

3.2.1. Des trajectoires urbaines aux topographies locales de l'abandon

Ce qui m'intéresse en premier lieu dans cette comparaison de Berlin et de Détroit, c'est la mise en regard de deux trajectoires urbaines et de la manière dont l'abandon les inscrit dans l'espace. Chacune met en jeu une articulation originale de causes structurelles et conjoncturelles, d'acteurs, de modalités et de résultats. La comparaison doit permettre de déterminer l'influence qu'ont ces configurations sur les appropriations touristiques des lieux abandonnés dans l'un et l'autre contexte et, par le croisement des analyses, d'éclairer réciproquement les mécanismes à l'œuvre sur chaque terrain par la mise en perspective avec le second. Berlin et Détroit donnent toutes les deux à voir des espaces urbains qui, au cours des dernières décennies, ont connu d'importantes recompositions liées à des processus politiques, économiques et sociaux détaillés dans les points 1. et 2. de ce chapitre, et concomitants d'une dynamique de déclin urbain toujours en cours à Détroit mais désormais inversée à Berlin. Il en résulte des paysages urbains marqués par l'abandon, quoique dans des proportions différentes et selon des temporalités distinctes.

En reprenant la notion de configuration locale introduite plus haut, on peut distinguer trois sous-ensembles de configurations susceptibles de nourrir la mise en perspective des deux terrains sur ce premier point consacré aux topographies locales de l'abandon : les causes, les temporalités et l'ampleur de cet abandon. L'analyse des causalités, que celles-ci soient à l'origine du déclin ou qu'elles contribuent à alimenter une dynamique déjà enclenchée, fait apparaître l'articulation d'éléments transversaux et d'éléments propres à chacun des contextes. Le déclin de Détroit, on l'a vu, résulte de la conjonction d'une désindustrialisation et d'une suburbanisation massives auxquelles s'ajoute une dimension raciale importante. À Berlin, c'est la disparition de l'État

socialiste qui entraîne de profondes recompositions politiques, économiques et sociales dont l'une des manifestations au cours des années 1990 est un déclin démographique et économique (certes peu durable) de la ville. Malgré l'apparente diversité des processus à l'œuvre, la désindustrialisation massive subie par la capitale allemande après la réunification constitue un point de rapprochement avec Détroit. Par ailleurs, on observe plus largement dans les deux cas le rôle de la mise en concurrence des espaces à plusieurs échelles qui prévaut dans un contexte de mondialisation. Qu'il s'agisse de Berlin ou de Détroit, le déclin se comprend aussi comme résultat d'une incapacité à polariser les flux (économiques, démographiques, financiers) par rapport à d'autres espaces plus attractifs. Le rôle des différents types d'acteurs dans ces processus doit également être interrogé. Margit Mayer souligne à ce titre de sensibles différences entre les deux contextes. D'une part, le rôle de la puissance publique reste plus développé à Berlin qu'à Détroit, dont le gouvernement municipal dispose d'une marge de manœuvre plus limitée et s'avère plus dépendant des capitaux privés pour la mise en œuvre des politiques urbaines. D'autre part, la solidarité régionale n'est pas envisageable à Détroit dans le contexte d'une aire métropolitaine marquée par un fort contraste social, économique et politique entre la ville-centre et les banlieues[147]. Enfin, l'intervention de la société civile *via* les mobilisations sociales est plus développée et plus efficace à Berlin qu'à Détroit (LaFleur et Mayer, 2018). Ce rapide aperçu des configurations causales observées dans les deux contextes constitue un premier ensemble d'éléments à prendre en compte dans ce travail de mise en perspective.

La question des causes est étroitement lié à celle des temporalités du déclin urbain et des abandons qui en résultent. À cet égard, constater l'existence de dynamiques de déclin dans l'une et l'autre villes ne doit pas conduire à négliger une différence fondamentale à deux points de vue. D'une part, le déclin s'inscrit dans des temporalités beaucoup plus longues à Détroit qu'à Berlin. Malgré la relative rapidité de la désindustrialisation et de la suburbanisation (McDonald, 2014), il s'agit là de processus progressifs dont les effets se manifestent dans l'espace urbain depuis les années 1950. On a vu par ailleurs que ces dynamiques fragilisaient la capacité économique et politique des pouvoirs publics locaux à faire face aux conséquences du déclin, contribuant ainsi à l'entretenir. Pour ces raisons, les dynamiques de déclin façonnent le paysage urbain sur un temps relativement long, ce dont témoigne l'existence à Détroit de lieux laissés à l'abandon depuis plusieurs décennies. À Berlin en revanche, la rupture que constitue la réunification allemande est plus brutale, d'autant que la transition de l'économie planifiée en vigueur sous la RDA à une économie de marché prend l'allure d'un rattrapage à marche forcée qui se traduit par des restructurations rapides. Cette dimension de rattrapage, autrement dit d'adaptation aux normes occidentales d'une ville qui s'est développée pendant quarante ans selon un modèle socialiste désormais obsolète, joue un rôle dans l'analyse des temporalités : alors que Détroit subit depuis les années 1950 les mutations du système productif mondial, l'enjeu pour Berlin au sortir de la Guerre Froide est de s'adapter rapidement à des évolutions dont la ville a été tenue à l'écart pendant des décennies. D'autre part, l'autre différence majeure réside dans le fait que si les dynamiques de déclin perdurent à Détroit, elles correspondent pour Berlin à une période désormais achevée. Malgré

[147] À l'inverse, la péréquation régionale est inscrite dans la constitution allemande à la fois par le biais de transferts verticaux de l'État fédéral aux *Länder* et de transferts horizontaux entre *Länder*. Un tel dispositif n'existe pas aux Etats-Unis.

l'amélioration d'un certain nombre d'indicateurs, Détroit continue de perdre des habitants et connaît des difficultés économiques et sociales massives qu'une revitalisation urbaine sélective ne saurait résoudre, tandis que Berlin connaît depuis le milieu des années 2000 une nette croissance démographique et économique. On peut à cet égard s'interroger sur la nature de cette différence entre les temporalités observées sur l'un et l'autre terrains : s'agit-il d'un simple décalage temporel qui verrait Détroit suivre à moyen terme une trajectoire comparable à celle de Berlin, ou bien les dynamiques à l'œuvre sont-elles radicalement différentes ?

De ces spécificités causales et temporelles, il résulte aujourd'hui des topographies locales de l'abandon qui diffèrent du point de vue de l'ampleur de ce dernier comme de sa spatialisation. La question des valeurs immobilières est ici centrale pour comprendre ces variations, dans la mesure où l'abandon se nourrit de la dévaluation symbolique et économique des espaces concernés. À Détroit, son ampleur est à la mesure de l'hémorragie démographique et de l'effondrement des prix du foncier et de l'immobilier (rappelons que la ville a perdu 64% de sa population entre 1950 et 2021). Malgré la politique de démolition lancée en 2014, il y reste massif et constitue aujourd'hui encore une caractéristique majeure d'un paysage urbain très peu dense. À Berlin en revanche, les friches qui marquaient l'espace urbain dans les années 1990 ont sensiblement régressé, si bien que l'abandon est aujourd'hui résiduel dans des espaces centraux particulièrement touchés par la hausse des valeurs foncières et immobilières. Les deux terrains se distinguent d'ailleurs par la localisation des espaces abandonnés, elle aussi corrélée aux variations de ces valeurs. À Détroit, l'abandon concerne une grande partie de la ville-centre, à l'exception notamment du *greater downtown* et de quelques quartiers plus aisés. Il est l'un des éléments qui la distingue de ses banlieues, où les valeurs immobilières sont nettement plus élevées. À Berlin en revanche, du fait de la forte revalorisation des espaces centraux, les friches urbaines se situent essentiellement en périphérie, en dehors du *Ring*[148] voire parfois beaucoup plus loin dans les communes du Brandebourg. C'est l'une des raisons pour lesquelles les délimitations retenues pour chacun des deux terrains diffèrent, ce que détaille la quatrième et dernière section de ce chapitre. Enfin, la nature et l'intensité des processus qui produisent les abandons étudiés expliquent une différence de nature des espaces abandonnés. Alors que l'effondrement de *Motor City* provoque la désaffectation d'espaces extrêmement divers, de la maison individuelle à l'usine en passant par les lieux de la vie quotidienne (écoles, églises, commerces), la trajectoire de Berlin explique que l'on ait surtout affaire à des sites de plus grande ampleur, souvent à fonction industrielle ou militaire.

Comparer Berlin et Détroit permet donc de faire varier différents paramètres relatifs à l'abandon et d'en mesurer le rôle dans les réappropriations touristiques des lieux considérés. Au-delà de ces aspects propres à l'objet d'étude, il est également intéressant de souligner un trait qu'ont en commun les deux villes : toutes deux ont été érigées en exemples paradigmatiques de processus dont elles semblent incarner l'expression la plus aboutie.

[148] Le *Ring* est la ligne circulaire de S-Bahn (équivalent du RER) qui délimite les quartiers centraux de Berlin. Contrairement au périphérique parisien, il ne représente pas une discontinuité spatiale majeure et sépare des espaces centraux et périphériques qui appartiennent tous à la municipalité de Berlin.

3.2.2. Deux villes-symboles ou la question de l'exceptionnalité urbaine

Berlin comme Détroit ont en effet été érigées en symboles de phénomènes qui les touchent de manière particulièrement intense, certes, mais qui les dépassent : le déclin industriel lié aux restructurations du système productif mondial pour Détroit, la bipolarisation du monde au temps de la guerre froide puis la fin de cet ordre bipolaire pour Berlin. En ce sens, toutes deux sont des villes métonymiques dont les paysages urbains font signe vers autre chose que leur propre singularité. L'abandon massif qui marque Détroit signale les failles du mode de régulation fordiste du capitalisme dont elle avait été un fleuron industriel, tandis que la division de Berlin puis la Chute du Mur donnent à voir des évolutions géopolitiques que la ville incarne matériellement et symboliquement comme aucune autre. Par là-même, les deux villes font aussi référence à des ensembles spatiaux plus vastes : la *Rust Belt* et l'Occident désindustrialisé pour Détroit, l'Allemagne et le monde divisés puis réunifiés pour Berlin. On peut en ce sens y voir des lieux symboliques par excellence au sens de Bernard Debarbieux, qui souligne la capacité qu'ont certains lieux à référer à des réalités territoriales, historiques et sociales d'un autre ordre (1995). Le territoire se comprend alors comme combinaison d'une spatialité proprement géographique et d'une spatialité symbolique dont Berlin et Détroit me semblent constituer de bons exemples. Cette dimension paradigmatique invite par ailleurs à observer de nécessaires précautions dans l'analyse de « cas limites » (Hamidi, 2012) dont il faut déconstruire l'exceptionnalité.

Dans les deux contextes s'affirme donc une singularité urbaine qui se manifeste également à l'échelle nationale lorsque l'on considère chacune des deux villes non par rapport à l'autre, mais au regard de son espace national. D'une part, la dimension symbolique explicitée ci-dessus nourrit la singularité des deux villes dans les représentations collectives. Détroit représente « [le] plus grand échec urbain du pays[149] » (Binelli, 2012), ce qui n'est pas anodin dans un pays dont les mythologies collectives sont largement fondées sur la notion de succès, tandis que Berlin incarne le destin national d'une Allemagne divisée puis confrontée à l'immense défi de la réunification. Aujourd'hui, elle fait paradoxalement figure de capitale dont l'originalité tranche avec le lieu commun de la rigueur allemande, si bien qu'il n'est pas rare d'entendre que « Berlin, ce n'est pas tout à fait l'Allemagne ». À bien des égards, Berlin et Détroit font ou ont fait figure de villes-martyrs en Allemagne et aux États-Unis. Cela se traduit matériellement par les paysages dévastés de la crise urbaine pour Détroit et, pour Berlin, par les intenses destructions de la Seconde Guerre mondiale puis par la division par le Mur. C'est également perceptible dans les indicateurs statistiques. Malgré les signes d'amélioration à Détroit et l'inversion récente de la trajectoire économique berlinoise, les deux villes restent aujourd'hui plus pauvres que la moyenne nationale. Détroit reste un exemple emblématique des mécanismes et des effets de la crise urbaine, tandis que Berlin se distingue comme la seule capitale européenne à afficher des performances économiques inférieures à la moyenne nationale.

Cette forme d'exceptionnalité partagée par les deux villes ainsi que les convergences de leurs dynamiques urbaines dans la production de paysages de l'abandon contribuent à

[149] Version originale : "[the] country's greatest urban failure"

l'établissement d'une « relation intime entre deux [...] lieux caractérisés par une surdétermination symbolique[150] » (HAU, 2018). Les circulations entre Détroit et Berlin, notamment sur le plan culturel, constituent un élément de contexte important dans le cadre de ce travail. Dans les deux cas, les dynamiques urbaines ont produit des contextes favorables au développement de scènes culturelles alternatives qui profitent de la disponibilité de fait de nombreux espaces désaffectés. Si ce développement n'est pas propre à Berlin et Détroit dans les années 1990-2000, leur spécificité réside dans le rôle pionnier que chacune a joué, dans son contexte respectif, dans l'invention et la diffusion de la musique techno à partir des années 1980 (Lessour, 2009 ; Evil, 2014), d'où des liens privilégiés tissés entre les deux villes sur la base d'une circulation des artistes et des œuvres. Né à Détroit, ce genre musical nouveau se diffuse ensuite vers l'Europe où il trouve à Berlin un point d'ancrage essentiel. La techno y investit d'ailleurs des espaces abandonnés de manière temporaire (Bunker, E-Werk ou encore WMF) ou plus pérenne (Tresor, Berghain)[151] ; s'ensuit, dans les années 1990 notamment, des allers-retours permanents entre les deux villes et leurs scènes musicales. Cette circulation d'ordre culturel et artistique est au fondement de coopérations désormais plus larges qu'incarne l'association *Detroit-Berlin Connection* créée en 2013. Ses fondateurs partent du constat de l'existence de liens particuliers entre les deux villes, fondés justement sur la musique techno, et tentent de déterminer la manière dont Détroit peut s'inspirer du contexte berlinois et du dynamisme retrouvé de la capitale allemande (Walter Wasacz, entretien, avril 2018). Plus spécifiquement, ce collectif entend explorer la piste d'un redéveloppement de l'économie sur des bases culturelles (et, en lien, récréatives et touristiques) à l'exemple de Berlin, dont plusieurs travaux ont montré l'importance dans les dynamiques métropolitaines actuelles (Landry et Bianchini, 1995 ; Zukin, 1995 ; Howkins, 2001 ; Florida, 2002 ; Leriche *et al.*, 2008). Il s'agit donc de penser des transpositions possibles du contexte berlinois vers Détroit, et donc une circulation dans le sens inverse, comme une sorte de juste retour des choses après que Détroit a « apporté » à Berlin la techno qui fait depuis la renommée de sa vie nocturne[152]. Pour autant, Margit Mayer souligne le fait que « le boom de Berlin n'est pas la clé d'un éventuel développement post-industriel de Détroit. Les conditions sont tout simplement trop différentes, la contraction économique, l'abandon social et le démantèlement du secteur social sont bien plus profonds à Détroit[153] » (LaFleur et Mayer, 2018).

Aborder Berlin et Détroit dans une perspective croisée, c'est donc contextualiser les représentations associées à l'abandon par rapport aux imaginaires collectifs déjà puissants qui se rapportent à ces deux villes-symboles. Cela permet d'évaluer le rôle joué par ces derniers, qui s'appréhendent à une échelle locale, dans les valorisations touristiques des lieux abandonnés observées à des échelles parfois plus fines.

---

[150] Version originale : "intimate relation of two […] symbolically over-determined places"

[151] Pour une analyse détaillée des circulations musicales entre Berlin et Détroit, on pourra se reporter au *Berlin Sampler* de Théo Lessour (2009) et notamment aux pages 287-293 et 304-311.

[152] C'est d'ailleurs autour de cette idée qu'a eu lieu le festival *Detroit-Berlin One Circle* organisé en mai-juin 2018 par l'institution culturelle berlinoise Hebbel am Ufer (HAU). Mêlant tables rondes et performances artistiques, universitaires et acteurs culturels, l'événement avait pour objectif de mettre en regard les trajectoires des deux villes et d'en dégager de possibles pistes de développement.

[153] Version originale : "in Berlins Boom [liegt] nicht der Schlüssel für eine mögliche postindustrielle Entwicklung von Detroit. Die Voraussetzungen sind einfach zu verschieden, die wirtschaftliche Schrumpfung, die soziale Verwahrlosung und der Abbau des sozialen Sektors finden in Detroit in viel stärkerem Maße statt."

3.2.3. Deux destinations touristiques métropolitaines inégalement attractives

Un troisième axe de la comparaison porte justement sur la manière dont le tourisme s'inscrit dans l'espace urbain et le met en scène à Berlin et à Détroit. Soulignons d'emblée que la mise en regard des situations touristiques des deux terrains est délicate tant les données disponibles sont inégales. VisitBerlin propose en libre-accès sur son site internet une large gamme de données statistiques et de rapports concernant le tourisme et ses impacts économiques dans la capitale[154]. Rien de comparable en revanche du côté du Detroit Metro Convention and Visitors Bureau (DMCVB), dont même les représentants confessent que le tourisme à Détroit se distingue jusqu'ici par une surprenante absence de quantification et d'étude rigoureuse (Stan Smith, responsable marketing au DMCVB, entretien, juillet 2021). Les quelques études transmises par deux responsables du DMCVB à quatre ans d'intervalle, en 2017 et 2021, se limitent à (1) une étude interne détaillée des profils, motivations et caractéristiques du séjour des visiteurs réalisée pour le DMCVB (MRSC, LLC. et Opinion Search, 2016) ; (2) une évaluation succincte des dépenses réalisées par les visiteurs et des retombées du tourisme sur l'emploi à l'échelle des trois comtés de Wayne, Oakland et Macomb entre 2011 et 2018 et (3) une étude plus détaillée portant sur le profil et les caractéristiques du séjour, mais restreinte aux seuls touristes domestiques (Longwoods International, 2019). L'information pourtant sommaire que représente le nombre total de visiteurs accueillis au cours d'une année est par exemple relativement difficile à obtenir : aucune de ces études ne l'indique. Soulignons par ailleurs qu'il est impossible d'isoler les dynamiques propres à la municipalité de Détroit, les données étant restituées à l'échelle du comté ou de l'agrégation des trois comtés de Wayne, Oakland et Macomb. Les quelques points soulevés dans les lignes qui suivent relèvent donc de sources parfois lacunaires ou imprécises, ce qui les rend difficiles à comparer. C'est d'autant plus le cas que les échantillons considérés ainsi que les catégories de réponse retenues par les différentes études diffèrent parfois sensiblement.

Le tourisme prend des formes différentes dans l'une et l'autre ville en termes de fréquentation et de profil des visiteurs, de motivations et de spatialisation. Si Berlin occupe depuis plusieurs années le 3ème rang des villes européennes les plus visitées, Détroit connaît une attractivité touristique plus récente et est à ce jour une destination émergente. Le rythme de la croissance de la fréquentation touristique en est un indice : elle est plus forte et plus rapide à Détroit qu'à Berlin au cours de la dernière décennie (19 millions de visiteurs pour l'aire métropolitaine en 2017[155] contre 14 millions en 2013, soit une augmentation de 35,7% en quatre ans). La meilleure fréquentation de Détroit en termes absolus doit cependant être relativisée. D'une part, la définition retenue de *visitors* n'est pas claire : il n'est pas possible de savoir avec certitude si elle est restreinte aux seuls touristes (au sens statistique d'individu passant une nuit sur place) ou si elle inclut les excursionnistes à la journée. L'étude de 2016 évoquée ci-dessus inclut quant à elle tous les visiteurs résidant hors des trois comtés de Wayne, Oakland et Macomb, qu'ils passent ou non une nuit sur place. Par ailleurs, le Detroit Metro Convention and Visitors Bureau (DMCVB) ne fournit de statistiques qu'à l'échelle

[154] On peut trouver ces documents à l'adresse suivante : https://about.visitberlin.de/materialien/toolkit/tourismus-statistiken (consulté le 29 septembre 2021).
[155] Source : WXYZ Detroit, https://www.wxyz.com/news/detroits-booming-tourism-industry-is-attracting-millions-from-around-the-world (consulté le 29 septembre 2021)

de ces trois comtés : il est donc impossible de distinguer les visiteurs se rendant à Détroit des autres. Berlin semble par ailleurs bénéficier d'une audience nettement plus internationale, la part des touristes étrangers étant de 45% en 2019 (VisitBerlin, 2020). À Détroit en revanche, elle correspond à seulement 14% (MRSC, LLC. et Opinion Search, 2016), mais la comparaison est là encore délicate dans la mesure où cette étude ne se limite pas aux seuls touristes.

Concernant les motivations des visiteurs, il semble que la fréquentation de Détroit repose largement sur des bases affinitaires, sur une offre sportive et de divertissement (Che, 2008) ainsi que sur un tourisme d'affaires qui s'affirme. Les principaux motifs de visite varient selon les sources. Selon l'étude de Longwoods International qui ne porte que sur le tourisme domestique, trois principaux motifs de visite se distinguent : la visite à des proches (57% contre 41% au niveau national), les voyages d'affaire (16% contre 15%[156]) et le fait d'assister à un événement particulier (12% contre 8%) (Longwoods International, 2019). Selon l'étude de 2016, outre la catégorie non spécifiée « autres » (20%), ce sont les voyages d'affaires (31%) qui devancent la visite à des proches (23%) et les vacances (16%). L'importance du tourisme affinitaire peut être interprétée comme un indice d'une identification encore relativement faible de Détroit comme destination touristique, dans la mesure où la visite tient moins aux attraits propres à la ville qu'à la présence de proches. Par ailleurs, la surreprésentation du motif « événement » à Détroit, ainsi que la part de visiteurs originaires du Michigan (35%) et plus particulièrement de l'aire métropolitaine de Détroit (14%) (MRSC, LLC. et Opinion Search, 2016), semblent confirmer l'importance des événements sportifs et culturels dans la construction d'une image urbaine attractive. Les matchs des Tigers, des Lions et des Pistons (les équipes locales de base-ball, de football américain et de basket-ball), qui se tiennent dans les arènes construites depuis le début des années 2000, attirent de nombreux visiteurs provenant d'espaces relativement proches et notamment des banlieues de Détroit. Les salles de concert attirent également un public significatif à l'échelle régionale. Dans le cas de Berlin, touristes et voyageurs d'affaires sont envisagés séparément les uns des autres, la seconde catégorie correspondant à 11,9 millions de visiteurs pour 8,06 millions de nuitées. Par ailleurs, les catégories mobilisées pour rendre compte des motivations des touristes diffèrent nettement de celles utilisées à Détroit, ce qui limite la pertinence de la mise en regard. Les cinq raisons les plus évoquées sont en effet les sites touristiques, l'offre artistique et culturelle, la morphologie urbaine et l'architecture, l'histoire et les traditions de la région et enfin l'image de la région (VisitBerlin, 2020). Malgré les limites à une comparaison tout à fait rigoureuse, on constate que les raisons invoquées par les visiteurs renvoient bien davantage qu'à Détroit aux qualités prêtées à la ville et non, par exemple, à la présence de proches ou à la tenue d'un événement spécifique. On peut l'interpréter, là encore, comme un indice montrant que Berlin est mieux identifiée en tant que destination touristique que ne l'est Détroit.

L'inégale croissance de la fréquentation, la moindre internationalisation de Détroit et les motivations contrastées des visiteurs trouvent certainement une explication partielle dans la différence de maturité des deux destinations. Celle-ci contribue également à expliquer le fait que le tourisme ne soulève pas les mêmes enjeux dans les deux contextes. Berlin est devenue une

[156] Les chiffres indiqués pour cette catégorie datent respectivement de 2019 et 2018.

destination emblématique d'un tourisme urbain massif marqué par une forte interpénétration de ses espaces et de ses pratiques avec ceux du quotidien (Novy, 2017). L'attractivité de la ville est donc aujourd'hui perçue comme problématique par de nombreux acteurs, au premier rang desquels les habitants. L'importante fréquentation touristique provoque des nuisances que les acteurs institutionnels commencent à identifier comme constituant un réel enjeu politique (Füller et Michel, 2014 ; Novy, 2013, 2016). Dans le contexte de Détroit en revanche, la croissance du tourisme reste largement envisagée comme un apport précieux aux efforts déployés par les acteurs politiques et économiques pour redorer le blason de la ville. Cela va de pair avec une spatialisation très différente dans les deux contextes. Alors que les acteurs berlinois cherchent aujourd'hui à décongestionner les espaces les plus touristiques en promouvant l'ensemble des douze arrondissements, l'activité touristique se concentre largement dans le *greater downtown* à Détroit.

Enfin, je mentionne ici brièvement un autre élément essentiel qui sera développé en détails dans le chapitre 5. La mise en regard des stratégies de promotion touristique des deux villes permet, d'une part, d'analyser l'importance de la rhétorique de la renaissance dans la mise en scène de l'espace urbain à des fins d'attractivité touristique. Ce motif est central à Détroit depuis le début des années 2010 comme il l'a été dans le Berlin des années 1990 avant que le discours de marketing urbain ne connaisse une nette inflexion de ses orientations. D'autre part, cette analyse permet d'éclairer la spatialisation du tourisme dans l'une et l'autre villes et de mettre en évidence des logiques centrifuges à Berlin et centripètes à Détroit qui constituent des éléments de compréhension importants de l'objet de cette étude. Comparer Détroit et Berlin permet ainsi de faire varier des paramètres relatifs aux contextes touristiques, à la fois en termes quantitatifs (fréquentation, croissance) et qualitatifs (profil de destination, discours promotionnels).

3.2.4. Abandon et patrimonialisation : des dispositifs de protection différents

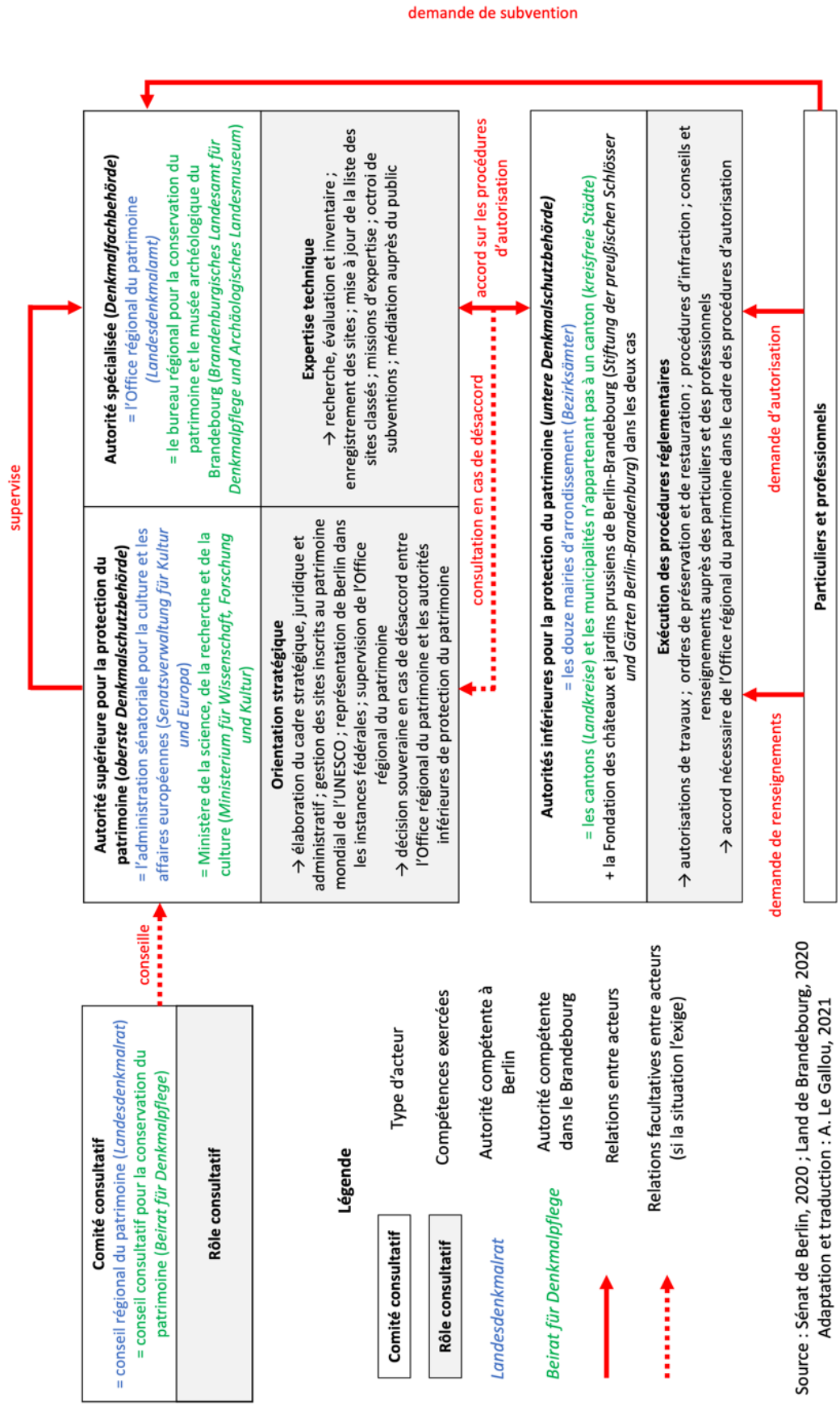
Enfin, l'analyse des contextes patrimoniaux des deux terrains est éclairante pour comprendre les modalités de développement du tourisme de l'abandon à Berlin et à Détroit. Les rapports entre tourisme de l'abandon et dynamiques de patrimonialisation ne peuvent être compris qu'à la lumière des spécificités de chacun des deux terrains au regard de la notion de patrimoine. Or les fondements idéologiques et l'organisation administrative de la gestion du patrimoine sont très différents en Allemagne et aux États-Unis.

En Allemagne, la constitution fédérale de 1949 fait de la protection du patrimoine (*Denkmalschutz*) une prérogative des États fédérés. Chacun d'entre eux possède donc sa propre loi relative à la protection du patrimoine (*Denkmalschutzgesetz*), dont les dispositions peuvent varier d'un *Land* à l'autre. À Berlin comme dans le Brandebourg, selon des lois respectivement promulguées en 1995 et 2004, la gestion est partagée entre deux niveaux administratifs : le *Land* d'une part et les arrondissements (*Bezirke*) à Berlin ou les cantons (*Landkreise*) et villes n'appartenant pas à un canton (*kreisfreie Städte*) dans le Brandebourg d'autre part. Les missions relatives à la gestion du patrimoine sont réparties entre quatre types d'entités (figure 2.10.). Au niveau régional, l'Autorité supérieure pour la protection du patrimoine (*oberste Denkmalschutzbehörde*) assume un rôle d'orientation stratégique. Il s'agit de l'administration sénatoriale pour la culture et les affaires européennes à Berlin et du Ministère de la science, de la recherche et de la culture pour le Brandebourg. Toujours

à l'échelle régionale, un Office régional du patrimoine assure les missions d'expertise ; il s'agit du *Landesdenkmalamt* à Berlin et du *Brandenburgisches Landesamt für Denkmalpflege und Archäologisches Landesmuseum* dans le Brandebourg. C'est cet organe qui décide du classement d'un site. Les deux régions comptent par ailleurs un comité au rôle consultatif : le *Landesdenkmalrat* à Berlin et le *Beirat für Denkmalpflege* dans le Brandebourg. Enfin, les Autorités inférieures pour la protection du patrimoine (*untere Denkmalschutzbehörde*) assurent l'exécution des procédures réglementaires à l'échelle locale. Elles relèvent des mairies d'arrondissement à Berlin et des cantons ou des municipalités (quand celles-ci n'appartiennent pas à un canton) dans le Brandebourg. Le classement d'un site au titre du patrimoine implique nécessairement sa protection réglementaire : le propriétaire est tenu d'entretenir son bien conformément à la législation relative au patrimoine et ne peut entreprendre un certain nombre de travaux sans l'aval des autorités compétentes.

Aux États-Unis, l'intérêt pour le patrimoine est plus récent qu'en Europe et prend des formes différentes. Si les enjeux de préservation acquièrent davantage d'importance à partir de la loi de 1966 (*National Historic Preservation Act*), qui instaure notamment le Registre national des lieux historiques (*National Register of Historic Places*) et clarifie la répartition des missions entre les différents échelons de gouvernement, les politiques patrimoniales états-uniennes se distinguent par la relative faiblesse de l'intervention publique au profit du secteur privé (Tobelem, 2007). On peut distinguer trois niveaux d'action. Au niveau fédéral, le Registre national des lieux historiques constitue un inventaire des sites dont le gouvernement fédéral reconnaît l'importance historique. Il est placé sous la responsabilité du Ministère de l'Intérieur. Bien que le classement d'un site permette au propriétaire de bénéficier d'incitations à la préservation du bien, il n'offre que très peu de protection effective : la seule limite imposée à un propriétaire est celle de l'interdiction d'utiliser des financements fédéraux pour détruire ou dénaturer un site classé. En dehors de ce cas de figure, toute latitude lui est laissée pour disposer de son bien. Au niveau fédéré, chaque État dispose de sa propre administration en la matière (*State Historic Preservation Office*). Celle-ci joue essentiellement un rôle de relais entre échelons fédéral et local. Elle assure notamment la nomination de sites pour un classement au Registre national et l'évaluation de projets de travaux impliquant des financements fédéraux. Enfin, à l'échelle locale, les municipalités peuvent désigner des quartiers historiques locaux (*local historic districts*). Cette désignation assure la protection des bâtiments situés au sein du périmètre délimité : toute démolition ou modification extérieure doit être approuvée par une commission *ad hoc*. À Détroit, deux commissions distinctes se partagent les missions : le *Historic District Advisory Board* décide de la création des quartiers historiques tandis que la *Historic District Commission* est chargée de l'application de la réglementation dans ces quartiers.

Figure 2.10. Organisation administrative de la gestion du patrimoine à Berlin et dans le Brandebourg



Source : Sénat de Berlin, 2020 ; Land de Brandebourg, 2020
Adaptation et traduction : A. Le Gallou, 2021

En définitive, la démarche de croisement retenue pour mener ce travail permet de mettre en regard une série de configurations différentes touchant à plusieurs domaines, qu'il s'agisse de l'abandon urbain, de la dimension symbolique des villes considérées, des contextes touristiques ou encore patrimoniaux. Cette approche s'applique certes aux deux terrains présentés ci-dessus, mais aussi et surtout à un corpus élaboré à l'échelle micro-locale.

4. De la ville au lieu abandonné : construction du corpus à l'échelle micro-locale

4.1. De l'échelle locale à l'échelle micro-locale

Les trois premières sections de ce chapitre ont permis de présenter les caractéristiques générales des deux terrains d'étude retenus, d'en expliciter le choix et de préciser les axes qui guideront leur croisement dans la suite de ce travail. Ces éléments relèvent de l'échelle locale, celle de la ville, qui me paraît pertinente pour comprendre les modalités générales de production et de gestion de l'abandon dans l'un et l'autre contexte et pour saisir les différents paramètres présentés ci-dessus. Cependant, c'est bien à l'échelle micro-locale, celle du lieu (abandonné), que s'intéresse une partie substantielle de ce travail. Il est donc nécessaire de préciser ici les critères qui ont présidé à la construction du corpus des lieux considérés.

Deux précisions préliminaires s'imposent concernant la délimitation de mes terrains à l'échelle locale d'une part et l'extension de la notion de « lieu abandonné » mobilisée ici d'autre part. Le périmètre retenu à l'échelle locale détermine en partie le nombre et la nature des lieux abandonnés que l'on pourra y recenser. J'ai choisi de prendre en considération non pas les deux municipalités de Berlin et de Détroit, mais la municipalité de Détroit et son aire métropolitaine, composée de Berlin et de sa couronne périurbaine, pour des raisons mentionnées plus haut et rappelées brièvement ici. La spatialisation différenciée de l'abandon dans les aires métropolitaines de Berlin et de Détroit fait apparaître deux schémas centre-périphérie inverses : alors que l'abandon est concentré dans la ville-centre sur le terrain états-unien, il est au contraire relégué en périphérie sur le terrain allemand. Pour autant, les lieux abandonnés situés dans les communes de la couronne périurbaine restent fortement associés à Berlin dans les représentations collectives. De manière significative, les sites internet, blogs ou encore ouvrages consacrés aux lieux abandonnés intègrent souvent ces sites périphériques aux lieux dits « berlinois » qu'ils présentent[157]. À la localisation dans une commune donnée se surimpose l'appartenance, dans les imaginaires, à un « Berlin » compris en un sens large correspondant plus à l'aire métropolitaine qu'au territoire de la municipalité à strictement parler. Cela correspond d'ailleurs à l'existence d'une aire métropolitaine polarisée par Berlin et présentant une cohérence sur le plan fonctionnel mais aussi d'un point de vue touristique. Une excursion à la journée dans l'un de ces sites périphériques est ainsi tout à fait susceptible de s'intégrer à un séjour à Berlin. L'office de tourisme de Berlin mentionne d'ailleurs l'un des lieux

[157] On peut par exemple se référer aux deux volumes du *Abandoned Berlin* de Ciarán Fahey, qui comptent respectivement 13 sites extérieurs à la municipalité de Berlin sur 28 (tome 1, 2015) et sur 9 sur 27 (tome 2, 2020).

étudiés dans cette thèse, l'ancien sanatorium de Beelitz-Heilstätten, dans ses suggestions d'escapades autour de Berlin[158].

Par ailleurs, ce travail retient une acception volontairement élargie de « lieux abandonnés ». Le chapitre 1 a proposé une définition de l'expression et précisé la spécificité du regard sur les lieux qu'implique son utilisation plutôt que celle de « friche » : ce choix sémantique souligne l'importance des imaginaires associés à l'abandon dans l'appréhension des lieux. Or ces imaginaires n'évoluent pas toujours au même rythme que les espaces qu'ils investissent et leur relative inertie aboutit souvent à un décalage entre la réalité d'un lieu déjà réapproprié et des imaginaires qui persistent à le figer dans sa phase d'abandon. C'est particulièrement vrai pour les espaces qui ont bénéficié d'une importante visibilité et qui, de ce fait, sont devenus des lieux abandonnés que l'on pourrait qualifier d'emblématiques dans leurs villes respectives. Pour cette raison, j'inclue au corpus ces lieux que l'on pouvait classer dans la catégorie « lieux abandonnés » il y a quelques années, mais qui sont désormais clairement réappropriés. C'est le cas, par exemple, de l'ancien sanatorium de Beelitz dont les chapitres qui suivent présenteront les évolutions en détail. Ce choix permet de ne pas se focaliser uniquement sur la seule période d'abandon, mais de considérer les lieux étudiés dans une perspective dynamique et ainsi de replacer les valorisations touristiques de leur abandon dans des trajectoires spatiales plus larges.

4.2. Les critères de sélection : une double approche par les lieux et par les acteurs

Dans la mesure où cette thèse porte sur des pratiques relativement confidentielles, l'offre touristique correspondant est suffisamment peu abondante pour que la question d'un échantillonnage ne se pose pas : il est possible de viser une forme d'exhaustivité. Le corpus analysé est constitué des cas où se conjuguent l'existence d'un lieu abandonné et d'un dispositif de visite qui l'investit. Sa délimitation repose alors sur une double approche par les lieux et par les prestataires de visites, qui correspond à deux critères d'identification des cas étudiés.

L'entrée par les lieux consiste à intégrer au périmètre de l'étude ceux qui (1) correspondent ou ont correspondu dans un passé récent à la définition de « lieux abandonné » proposée dans le chapitre 1 et dans lesquels (2) sont organisées des visites qui leur sont spécifiquement dédiées. Cette approche est prépondérante à Berlin, où la plupart des lieux considérés font l'objet de visites prises en charge par la structure qui en est propriétaire ou locataire. L'identification du lieu est ici antérieure à celle du dispositif de visite. Là encore, je retiens volontairement un critère relativement large dans la mesure où les offres de visite étudiées ne relèvent pas toutes de ce que je qualifie de « tourisme de l'abandon ». Il m'a néanmoins paru utile de les intégrer à l'analyse pour deux raisons. Premièrement, tout au long de la thèse, la construction de l'objet d'étude s'est nourrie de la confrontation entre différents types de visites, correspondant à des modalités, des acteurs ou encore des temporalités distinctes. C'est ce cheminement qui a permis de préciser peu à peu ce qui me semble relever de cette forme de tourisme originale qu'est le tourisme de l'abandon, dont je n'excluais pas *a priori* les visites qui se sont par la suite révélées ne pas y correspondre. Il s'agit donc

[158] Source : https://www.visitberlin.de/de/baumkronen-und-zeitreisepfad-beelitzer-heilstaetten (consulté le 8 juin 2021)

de restituer cette partie du processus de recherche. Deuxièmement, les visites n'appartenant pas à cette catégorie prennent parfois la suite d'offres qui, elles, s'y rattachaient davantage. Leur prise en compte permet alors une appréhension plus dynamique du tourisme de l'abandon, dont on peut resituer le déploiement dans la trajectoire des lieux. C'est par exemple le cas à Beelitz, où les modalités de visite ont évolué au fil de mes séjours sur le terrain. Le choix d'une délimitation large des dispositifs de visite étudiés constitue finalement le pendant, sur le plan des pratiques, de celui qui consiste à retenir une acception large de « lieux abandonnés ».

L'entrée par les prestataires (donc par les offres de visite) complète l'entrée par les lieux lorsqu'il existe des visites qui ne se réfèrent pas à des lieux spécifiques mais à la catégorie générique « lieux abandonnés ». Dans ce cas, l'identification d'une forme de tourisme de l'abandon passe par d'abord par celle du prestataire et non par celle des lieux. Cette situation est prépondérante à Détroit, où le principal prestataire de visites de ce type (*Motor City Photography Workshop*) proposait une visite incluant trois à quatre lieux abandonnés sans plus de précision. À Berlin, l'entreprise *Go2know* représente un cas intermédiaire : spécialisée dans les visites de lieux abandonnés, elle opère dans plusieurs lieux en vertu d'accords avec leurs propriétaires ou locataires, et les visites proposées sont régulièrement renouvelées en fonction de l'évolution des lieux. Chaque visite est bien dédiée à un lieu précis et connu à l'avance, mais les modalités sont spécifiques au prestataire et non aux lieux visités.

Le tableau suivant indique les lieux et prestataires retenus ainsi que le(s) critère(s) ayant justifié leur intégration au corpus (tableau 2.4.). Si les prestataires sont systématiquement identifiés sur la base du critère n°2, on distingue trois cas de figure pour les lieux selon qu'ils sont identifiés sur la base du seul critère n°1 (entrée par les lieux), du seul critère n°2 (entrée par les prestataires) ou de la combinaison des deux. Apparaît ainsi une nette distinction entre Berlin et Détroit où prédominent respectivement les première et deuxième catégories. Les chapitres suivants reviendront sur cette différence de structuration des offres entre les deux contextes.

Tableau 2.4. Récapitulatif des éléments du corpus étudié en fonction de leurs critères d'identification

Terrain	Critères d'identification des lieux et des prestataires du corpus	
	Critère 1 : entrée par les lieux	**Critère 2 : entrée par les prestataires**
BERLIN	**Lieux**	
	Spreepark (Berlin)	
	Teufelsberg (Berlin)	
	Village olympique de 1936 (Elstal)	
	Sanatorium de Grabowsee (Oranienburg)	
	Camp militaire de Wünsdorf (Zossen)	
	Sanatorium de Beelitz (Beelitz)	
		Prison de Köpenick (Berlin)
	Offres / prestataires de visites spécialisés	
		Go2know (Berlin)
DÉTROIT	**Lieux**	
	Packard Plant	
		AMC Headquarters
		Brady Elementary School
		Station de radio WDTR-FM
		Continental Motors Plant
		Église et école St. Margaret Mary
		Thomas Cooley High School
		St. David Catholic School
		St. David High / Duke Ellington School
		Ancien dépôt du Detroit Water and Sewerage Department
	Offres / prestataires de visites spécialisés	
		Motor City Photography Workshop (Détroit)
		Tour Detroit (Détroit)

A. Le Gallou, 2021

4.3. Aperçu des lieux et des acteurs étudiés

Cette double approche par les lieux et les prestataires est au fondement d'une partie substantielle du travail de terrain. Elle a permis d'identifier à la fois des espaces et des dispositifs de visite pouvant se prêter à une observation participante et des acteurs à interroger. Avant de préciser les modalités de ce travail empirique, il paraît utile de proposer ici un aperçu synthétique de ces espaces et de ces acteurs. La carte 2.11. permet au lecteur de localiser les principaux lieux dont il sera question dans cette thèse, tandis que le tableau 2.5. fournit quelques éléments généraux de caractérisation. L'ensemble des sites étudiés fait l'objet d'une présentation plus détaillée dans la première partie du chapitre 4.

Carte 2.11. Localisation des lieux du corpus à Berlin et à Détroit

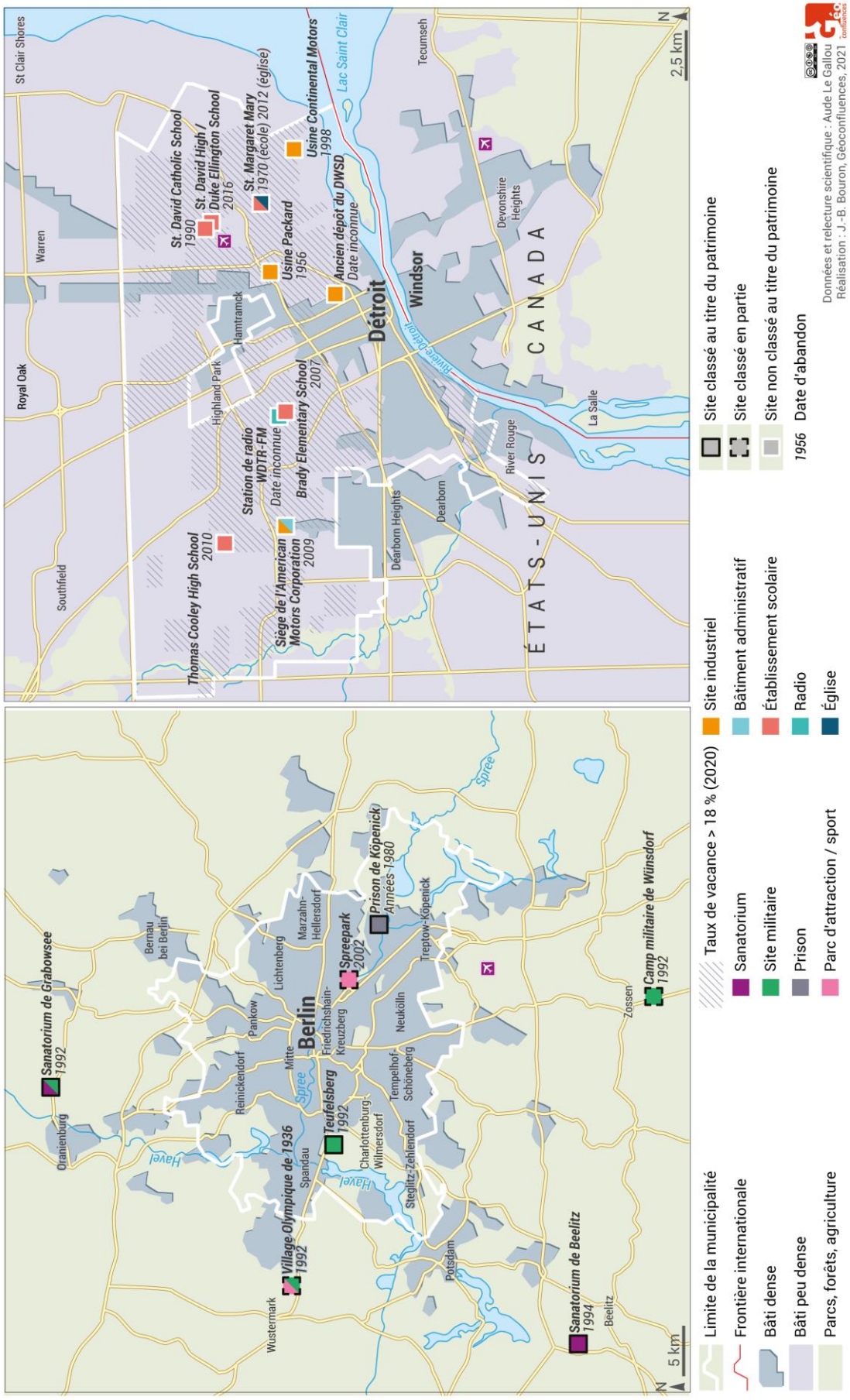


Tableau 2.5. Aperçu synthétique des lieux et prestataires étudiés

BERLIN	
Lieux ou prestataires	**Principales caractéristiques**
Offres / prestataires de visites spécialisés	
go2know	**Création 2011** Go2know est une entreprise spécialisée dans les visites de lieux abandonnés. Son offre est centrée sur la région berlinoise mais s'étend progressivement au gré des opportunités et grâce à la notoriété croissante de l'entreprise. Go2know opère dans plusieurs lieux sur la base d'accords avec leurs propriétaires, et l'offre se renouvelle en fonction de l'évolution des sites.
Lieux	
Spreepark (Berlin)	**Construction 1969 - abandon 2001** Ancien parc d'attraction construit sous la RDA et resté en service jusqu'en 2001, le *Spreepark* est l'un des lieux abandonnés emblématiques de Berlin. Son rachat par la ville en 2014 a marqué le début d'un processus de reconversion très médiatisé. Des visites sont aujourd'hui organisées pour le compte de la municipalité, avec pour objectif principal d'informer les Berlinois sur les projets en cours tout en transmettant l'histoire du lieu.
Teufelsberg (Berlin)	**Construction années 1950 - abandon 1992** Ancienne station d'écoute alliée située dans un secteur forestier de l'ouest berlinois, le lieu a été désaffecté en 1992. Depuis, il a connu plusieurs propriétaires dont les projets de reconversion ont échoué et il est aujourd'hui réapproprié par une structure qui entend en faire un lieu de culture alternatif, malgré l'opposition des acteurs publics. C'est sans doute le lieu abandonné le plus connu de Berlin. Des visites y sont organisées depuis 2011 et ont pris des formes différentes au fil du temps ; elles sont aujourd'hui officielles, payantes et promues par l'office de tourisme de Berlin.
Sanatorium de Beelitz-Heilstätten (Beelitz)	**Construction 1898 - abandon 1994** Situé dans le Brandebourg à 40km au sud-ouest de Berlin, le complexe de Beelitz-Heilstätten a été abandonné en 1994 avant que certaines parties ne soient progressivement rénovées et reconverties. Couvrant 200 hectares, il est divisé en quatre quadrants comportant plusieurs dizaines de bâtiments qui appartiennent à différents propriétaires. Dans le cadre de la thèse, il sera notamment question du quadrant A (entièrement racheté par un investisseur et reconverti depuis 2015 en une zone récréative, qui consiste actuellement en un sentier des cimes au-dessus de la ruine principale et en différentes visites guidées dans les cinq bâtiments du quadrant) et de l'ancien pavillon des hommes du quadrant B (surnommé *Whitney-Houston Haus*) accessible pour des visites organisées par go2know jusqu'en avril 2018 avant sa rénovation.
Sanatorium de Grabowsee (Oranienburg)	**Construction 1896 - abandon 1993** : Situé dans le Brandebourg au nord de Berlin, le sanatorium de Grabowsee présente une histoire très similaire à celle de Beelitz jusque dans les années 1990, mais le processus de réappropriation y est beaucoup moins avancé et repose sur des moyens beaucoup plus modestes. Il n'existe aucune valorisation touristique officielle, mais le gérant laisse entrer les visiteurs contre une dizaine d'euros ; ils sont ensuite libres d'explorer les bâtiments de manière autonome, contrairement à Beelitz où les visites sont très encadrées. Le sanatorium de Grabowsee est à bien des égards un « anti-Beelitz » de ce point de vue. En 2021, la reconversion du site est toujours au point mort.

Prison de Köpenick (Berlin)	**Construction 1899 - abandon années 1980** Utilisée comme prison puis comme entrepôt, une grande partie du bâtiment est aujourd'hui désaffectée mais en cours de réappropriation par l'association Kukuk e.V. qui veut en faire un lieu culturel. L'autre partie abrite le mémorial de la *Köpenicker Blutwoche* (semaine d'exactions perpétrées par les SA dans le quartier ouvrier de Köpenick en juin 1933) géré par l'arrondissement de Treptow-Köpenick. Le lieu fait l'objet de visites proposées par go2know.
Camp militaire de Wünsdorf (Zossen)	**Construction progressive (première moitié du 20ème siècle – abandon 1994** Le site de Wünsdorf est connu pour avoir été le siège du Groupement des forces armées soviétiques en Allemagne de 1946 à 1994. Il abritait plusieurs dizaines de milliers de soldats soviétiques et leurs familles : Wünsdorf était alors une véritable ville d'environ 600 hectares. Après le retrait des troupes russes en 1994, la propriété de l'immense complexe revient à une société publique chargée de son redéveloppement. Si une partie du site est désormais reconvertie, de nombreux bâtiments restent encore désaffectés. Go2know y organise des visites depuis plusieurs années, de même que d'autres prestataires.
Village olympique de 1936 (Wustermark)	**Construction 1936 – abandon 1992** Situé à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Berlin, le village construit pour les Jeux Olympiques de 1936 a ensuite été ensuite été utilisé par l'armée allemande jusqu'en 1945 puis par les forces soviétiques jusqu'en 1992. Après le retrait de ces dernières, le site est resté à l'abandon. Il a été acquis en 2005 par la fondation DKB Stiftung, qui y a assuré des visites guidées jusqu'en 2019, date à laquelle débute la rénovation d'une partie du complexe.
DÉTROIT	
Lieux ou prestataires	**Principales caractéristiques**
Offres / prestataires de visites spécialisés	
Motor City Photography Workshops (MCPW)	**2010-2019** Fondée par Jesse Welter qui en était le seul employé, MCPW était une entreprise spécialisée dans la visite de lieux abandonnés à Détroit. Elle présentait la particularité d'opérer illégalement, sans accord avec les éventuels propriétaires des lieux. Une visite consistait en l'exploration de trois à quatre lieux abandonnés susceptibles de changer en fonction de l'évolution de la situation matérielle. Le trajet entre les lieux était assuré en minibus, d'où une spécificité : le guide proposait un discours sur la ville dans son ensemble tout autant que sur les lieux visités.
Lea	**Jusqu'en 2017** Lea[159] proposait des visites *via* le site DetroitUrbex.com jusqu'en 2017. Elle opérait elle aussi de façon illégale et à une échelle plus modeste que MCPW, par petits groupes et en utilisant le véhicule de ses clients. Si les visites n'existent plus depuis 2017, leur intégration au corpus me paraît intéressante pour les informations qu'elles apportent sur l'exploitation des interstices légaux, sur la temporalité spécifique des lieux abandonnés et sur les contraintes qu'implique cette spécificité en matière d'exploitation touristique.
Lieux	
Packard Plant	**Construction 1903 - abandon progressif jusqu'aux années 2000** Ancienne usine automobile occupant une trentaine d'hectares, la Packard Plant est l'une des ruines les plus emblématiques de Détroit et un haut lieu

[159] Le prénom a été modifié à la demande de l'intéressée.

	d'exploration urbaine. Des visites officielles y ont été organisées entre 2017 et 2020 dans le cadre de la reconversion alors en cours ; quelques visites ponctuelles et illégales avaient auparavant été organisées par *Motor City Photography Workshop*. Le projet de réhabilitation dévoilé en 2015 est aujourd'hui à l'arrêt et le site est à nouveau en vente.
AMC Headquarters	**Construction années 1920 ou 1930 – abandon 2013** Ancien siège social et centre de recherche et développement de l'American Motors Corporation (AMC) depuis 1954, cet imposant site de 2,8 ha comprend un immeuble de bureaux à l'avant et une usine de trois étages à l'arrière. Après plusieurs ventes successives, il est laissé à l'abandon à partir de 2013. Aucun projet de redéveloppement n'est actuellement connu.
Brady Elementary School	**Construction 1921 – abandon 2007** Située dans le West Side de Détroit, l'école élémentaire George Brady a ensuite été progressivement agrandie à mesure qu'augmentaient les effectifs dans un contexte de forte croissance urbaine. À la suite du déclin du nombre d'élèves scolarisés dans l'établissement, l'école ferme en 2007 et est à l'abandon depuis.
Station de radio WDTR-FM	**Dates de construction et d'abandon indéterminées** Située à proximité immédiate de l'école George Brady, le bâtiment abritait la radio étudiante WDTR. Les rares informations trouvées n'ont permis de déterminer ni sa date de construction ni sa date d'abandon.
Continental Motors Plant	**Construction 1911-1912 – abandon 1988** Situé dans l'East Side de Détroit, l'usine Continental Motors a successivement produit des moteurs, du matériel militaire et de l'aluminium. Le site est à l'abandon depuis en 1998 et il n'en reste que quelques bâtiments.
Église et école St. Margaret Mary	**Construction 1920 (église) / 1923 (école) – abandon 1982 (école) / 2011 (église)** Après la création de l'église et de l'école catholiques St. Margaret Mary au moment d'une importante croissance urbaine, la paroisse perd progressivement des fidèles dans un contexte de déclin urbain et de transition raciale. Le site est racheté par une congrégation protestante dans les années 1980. L'école ferme en 1982, puis l'église en 2011. En septembre 2021, le site est mis aux enchères publiques après une saisie fiscale.
Thomas Cooley High School	**Construction 1928 – abandon 2010** Situé dans le West Side de Détroit, le lycée Thomas Cooley ouvre ses portes en 1928 pour répondre à la croissance des effectifs scolaires, l'établissement ferme en 2010 pour la raison inverse. Son immense auditorium, bien que très abîmé par un incendie, est particulièrement impressionnant.
St. David Catholic School	**Construction 1924 – abandon 1989** Construite en 1924, l'école catholique St. David est elle aussi destinée à répondre à l'augmentation rapide des effectifs scolaires. Face au déclin démographique et à la progression de la population protestante du quartier, elle ferme en 1989.
St. David High / Duke Ellington School	**Construction 1957 – abandon 2016** L'établissement est construit entre 1957 et 1959 pour désengorger la St. David Catholic School toute proche. Après plusieurs périodes de vacance et plusieurs changements de nom, le bâtiment est laissé à l'abandon à la suite d'un incendie en 2016, puis démoli en 2019.
Ancien entrepôt du Detroit Water and Sewerage Department	**Date de construction inconnue – abandon années 1990** Situé dans le quartier d'Eastern Market appartenant au *greater downtown*, cet ancien entrepôt du service de l'eau et de l'assainissement de la municipalité faisait partie des lieux visités dans le cadre du « Explore Detroit Tour » de MCPW en 2018. Il fait désormais l'objet d'un projet de reconversion.

Conclusion

Quoique selon des modalités et des temporalités distinctes, Berlin et Détroit présentent des trajectoires urbaines qui se traduisent dans l'espace par la production de paysages urbains marqués par l'abandon. Cet abandon occupe une place singulière dans les puissants imaginaires collectifs associés aux deux villes, si bien que les lieux abandonnés y font parfois l'objet de valorisations touristiques structurées qui constituent l'objet central de ce travail. Dans une perspective de croisement plus que de comparaison *stricto sensu*, le choix de ces deux terrains d'étude relève d'une volonté de mettre en perspective des configurations locales susceptibles d'influer sur ces valorisations touristiques de l'abandon. Il s'agit d'évaluer le rôle que peuvent jouer plusieurs types de paramètres relatifs à l'abandon, aux imaginaires urbains ou encore aux contextes touristiques. À partir de ces éléments envisagés à une échelle locale, le corpus de lieux et de dispositifs de visites a été délimité à l'échelle micro-locale sur la base d'une double approche spatiale et actorielle. Ce corpus représente le noyau dur du matériau empirique mobilisé par le travail d'enquête sur lequel repose cette thèse. Le chapitre suivant en détaille les orientations méthodologiques et les modalités de réalisation.

Chapitre 3. Saisir les appropriations touristiques des lieux abandonnés : une méthodologie qualitative

Comment saisir les appropriations touristiques des lieux abandonnés dans leurs multiples dimensions et en rendre compte dans une perspective comparative ? Ce chapitre présente les principales orientations méthodologiques qui ont guidé ce travail. Celui-ci repose sur la mise en œuvre d'une démarche qualitative, dont la définition répond à la nature des questionnements qui délimitent les contours de cette recherche ainsi qu'au type de résultats escompté. Fondée sur le croisement de plusieurs méthodes d'investigation, elle constitue l'ossature d'un travail d'enquête pour lequel la pratique du terrain s'est avérée déterminante. Il s'est agi tant de constituer un corpus cohérent de données analysables que de s'imprégner en profondeur des spécificités propres à chaque cas d'étude.

Cette pratique du terrain, envisagée comme « un construit lié à un parcours individuel de recherche » (Labussière et Aldhuy, 2012 : 585), est indissociable de l'identité de celui ou celle qui la met en œuvre. Le terrain restitué ici et l'analyse proposée relèvent donc d'un positionnement situé qu'il convient d'expliciter, le statut de jeune femme blanche dotée d'un certain capital socio-culturel n'ayant pas les mêmes incidences à Berlin et à Détroit. Par ailleurs, comme le souligne un courant récent de la géographie francophone (Guinard et Tratnjek, 2016), les émotions constituent un objet de plus en plus légitime de la géographie, qu'il s'agisse de celles des chercheurs ou de celles des enquêtés. De fait, la dimension émotionnelle a parfois pris une place non négligeable dans le processus de construction de mon rapport au terrain, entendu au sens large d'ensemble dynamique formé par les interactions entre chercheur, objet de recherche, espaces étudiés, personnes enquêtées et méthodes mobilisées. Les modalités pratiques et les conditions de ma présence sur les lieux ont déterminé un certain nombre de choix et d'arbitrages qui éclairent les résultats présentés ici, leurs apports et leurs limites.

Ceux-ci sont l'aboutissement d'une démarche méthodologique essentiellement structurée autour de trois outils. L'observation participante s'est concentrée sur les visites organisées dans les lieux abandonnés ; elle a permis d'en préciser les modalités, de saisir les discours et les pratiques qui s'y déployaient et de faciliter la passation de questionnaires. Ces questionnaires à l'intention des visiteurs ont précisé leurs représentations et leurs motivations ; ils ajoutent une dimension quantitative à un dispositif méthodologique par ailleurs qualitatif. Enfin, les entretiens semi-directifs ont concerné des catégories d'acteurs variées dont ils ont permis de confronter les points de vue et les positionnements pour faire émerger les configurations d'acteurs qui président aux valorisations touristiques des lieux abandonnés. À cela s'ajoute un travail d'analyse de contenu portant sur un corpus croisant matériel promotionnel des prestataires de visites, traces numériques des visiteurs, campagnes de marketing institutionnelles, presse nationale et internationale et productions culturelles relatives à l'abandon.

Enfin, il est d'usage d'insister *a posteriori* sur la pertinence et la cohérence de la méthode mise en œuvre, et bien souvent la présentation finale des résultats d'une recherche « substitue

l'illusion d'une clarté linéaire au brouillard souvent frustrant du processus de recherche[160] » (Harrowell *et al.*, 2018 : 231). Si ce chapitre ne s'affranchit pas des règles de l'exercice, il repose également sur une volonté de ne pas céder complètement aux impératifs contemporains de dissimulation des ratés, petits ou grands, qui ponctuent tout projet de recherche. Dans la lignée des appels contemporains en ce sens (Halberstam, 2011 ; Harrowell *et al.*, 2018 ; Vivet *et al.*, 2015), les pages qui suivent se veulent une modeste contribution à une activité scientifique plus encline à admettre ses faux-pas ainsi qu'une application de principes en ce sens défendus par ailleurs (Le Gallou *et al.*, 2021). C'est donc avec la plus grande honnêteté possible que j'entends rendre compte des choix opérés et de leurs résultats dans toute leur perfectibilité, en soulignant les réussites mais aussi les biais, les ajustements et les renoncements qu'ils ont nécessités.

1. Une méthodologie qualitative ancrée dans la pratique du terrain

Une fois formulées les questions et les hypothèses de recherche, s'est posé le problème de la définition d'une méthodologie adéquate pour répondre aux premières et tester les secondes. Le choix d'une démarche qualitative impliquant une pratique assidue du terrain s'est rapidement imposé pour les raisons et selon les modalités exposées ci-après.

1.1. Pourquoi choisir une méthodologie qualitative ?

Les termes *méthodologie*, *méthode*, *technique* et *outil* sont employés selon des acceptions variées dans la littérature scientifique. Afin d'éviter toute confusion, j'entends par « méthodologie » la stratégie intellectuelle globale qui organise le processus d'enquête, et fait intervenir de manière réfléchie et cohérente plusieurs méthodes particulières afin de répondre à un questionnement. On s'approche ici de la méthode telle que définie par Mucchielli, selon qui elles sont des « stratégies de recherche combinant diverses techniques de recueil et d'analyse […] dans le but d'expliciter […] un phénomène » (Mucchielli, 2009 : quatrième de couverture). Ce que j'entends par *méthode* s'approche de ce que certains auteurs nomment *technique* et relève des « étapes d'opérations limitées, liées à des éléments pratiques, concrets, adaptés à un but défini » (Grawitz, 1990 : 384). Observations participantes, entretiens semi-directifs, analyse de contenu et questionnaires ont permis de constituer un corpus de données empiriques. La démarche adoptée dans le cadre de ce travail est donc résolument qualitative dans ses objectifs et dans sa mise en œuvre, du point de vue de la constitution des données comme de leur analyse et de leur interprétation. Elle vise ainsi « la compréhension et l'interprétation des pratiques et des expériences plutôt que la mesure de variables à l'aide de procédés mathématiques » (Paillé et Mucchielli, 2012 : 13) et se distingue par là des principes de l'approche quantitative.

1.1.1. Démarche quantitative, démarche qualitative

L'on oppose classiquement en sciences sociales les approches quantitatives et qualitatives et les méthodes sur lesquelles elles s'appuient. Les premières renvoient à un paradigme de connaissance néo-positiviste et se sont imposées à partir des années 1970, à la faveur de l'essor de la Nouvelle Géographie et de l'effort de mathématisation qui la sous-tendait. Elles privilégient

[160] Version originale : "give the illusion of a linear clarity to the often frustrating fog of the research process"

l'analyse des éléments quantifiables et postulent l'existence de régularités dans la distribution des phénomènes spatiaux, régularités exprimables sous formes de lois mathématiques. Les secondes, au contraire, « privilégie[nt] ce qui a trait aux caractères non mesurés ou non mesurables, aux particularités et attributs aboutissant à des catégorisations plus ou moins abstraites, non comparables à l'aide d'opérateurs arithmétiques » (Bavoux, 2009 : 134). Relevant d'un paradigme dit compréhensif ou interprétatif, elles privilégient le sens à la mesure des phénomènes qu'elles étudient. Contestées par les tenants d'une géographie quantitative pour leur supposé manque de scientificité, elles connaissent un renouveau depuis quelques décennies (Guinard, 2019). Portant sur différentes dimensions d'un même objet, approches quantitatives et qualitatives mobilisent des méthodes distinctes de constitution et de traitement des données. Les analyses quantitatives reposent sur la constitution de vastes séries de données spatialisées et quantifiables, par exemple grâce à des enquêtes par questionnaires, qui font l'objet de traitements statistiques permettant de dégager des corrélations, d'établir des liens de causalité, d'élaborer des modèles. Les analyses qualitatives, quant à elles, privilégient des méthodes susceptibles de faire émerger des informations plus spécifiques et subjectives. L'entretien, l'observation ou encore la carte mentale en font partie. Il est parfois reproché aux approches quantitatives leur simplification de réalités à la complexité desquelles seule une démarche qualitative pourrait rendre justice, tandis que celle-ci est parfois critiquée pour sa supposée impuissance à monter en généralité au-delà des particularismes. Si approches quantitatives et qualitatives renvoient à deux manières différentes de rendre compte d'une réalité géographique et s'opposent sur un certain nombre de points, les deux démarches ne sont pas exclusives et peuvent s'avérer complémentaires (Morange et Schmoll, 2016 : 25-27). Le choix de l'une ou de l'autre et, le cas échéant, la détermination des modalités de leur articulation au sein d'un dispositif méthodologique se justifie par les spécificités de chaque projet de recherche.

1.1.2. Des critères de choix : objet de recherche, questionnements, résultats attendus

Dans le cas présent, le choix d'une méthodologie qualitative répond à la nature de l'objet étudié ainsi qu'à celle des questionnements qui ont guidé ce travail. Cette thèse a pour but d'analyser finement les dynamiques géographiques qui sous-tendent les réappropriations touristiques des lieux abandonnés sur mes deux terrains d'étude, à partir d'un nombre de cas restreint dont le choix correspond à la faible diffusion de ces réappropriations. J'ai ainsi privilégié une approche compréhensive approfondie de ce phénomène relativement peu répandu, dont le nombre d'occurrences empiriques ne se prête pas à une analyse quantitative convaincante. S'il serait possible d'établir des indicateurs rendant compte de certains paramètres (comme le nombre de visiteurs par site), une analyse quantitative globale serait de peu d'intérêt au vu des spécificités de l'objet et ne répondrait que très partiellement à mes questions de recherche.

Ces dernières ont quelque peu évolué dans leur contenu au cours de l'enquête, mais leur objectif est resté constant : il s'agit bien de *qualifier* le phénomène étudié dans une perspective compréhensive plutôt que de le quantifier. J'entends mettre au jour des représentations et des pratiques spatiales, des trajectoires urbaines, des jeux d'acteurs et des processus de réappropriation, autant de dimensions difficilement mesurables et quantifiables mais qui se prêtent bien davantage à une investigation qualitative. Dans le cadre de la démarche comparative qui est la mienne, l'approche qualitative présente l'intérêt d'être attentive aux spécificités locales et aux effets de contexte, au-delà d'indicateurs subsumant des réalités différentes sous une même catégorie. À

l'identification de régularités statistiques inférées d'un grand nombre de cas, je préfère l'étude approfondie de quelques cas. Cette approche permet non pas d'aboutir à des généralisations homogénéisantes mais de dégager des récurrences et d'y apporter des explications qui ne s'expriment pas par des causalités mathématiques mais résident dans les singularités de chaque configuration particulière. Si l'apport d'enquêtes quantitatives a pu être précieux pour préciser le contexte de cette étude (c'est par exemple le cas des études permettant de quantifier les bâtiments vacants et leur évolution à Détroit), l'approche de ce travail est donc résolument qualitative.

1.1.3. Modalités de montée en généralité

Le choix d'une approche qualitative invite à préciser les modalités possibles de la généralisation des résultats présentés dans ce travail. La distinction entre approches qualitatives et quantitatives renvoie en effet à l'idée d'une tension entre primat du particulier et capacité à produire des énoncés généraux, entre description monographique et explication systématique. Les conclusions de cette thèse sont fondées sur l'analyse approfondie d'un petit nombre de cas d'étude et non sur le traitement de larges séries de données. Il s'agit donc d'expliciter les conditions situées de leur production et de proposer des paramètres explicatifs à partir des observations réalisées. Plus que des modèles explicatifs généraux, je propose ici des résultats contextualisés, organisés autour des similitudes et des différences constatées entre Berlin et Détroit. Cette comparaison et les critères spécifiques qui la fondent permettent d'aboutir à un cadre interprétatif que l'on peut transposer à d'autres cas, dont il conviendra de préciser les articulations avec les deux villes initialement comparées. C'est en ce sens que se conçoit la *montée en généricité* des observations présentées ici, expression empruntée à Adrien Baysse-Lainé qui la préfère à celle de *montée en généralité* : tandis que la généralité renvoie à « la capacité à simplifier la diversité du réel en un cas majoritaire », gommant les singularités, « la généricité est l'ordre de fait général qui fait structure derrière les qualités accidentelles » (Baysse-Lainé, 2018 : 44). Il m'importe bien ici de dégager des invariants et des récurrences sans pour autant leur sacrifier les particularités qui font la richesse des terrains qualitatifs.

1.1.4. Une démarche hypothético-inductive, ou l'éternel va-et-vient entre empirie et théorie

Pour rendre justice à cette richesse, je privilégie une démarche hypothético-inductive ancrée dans la pratique du terrain. Elle se nourrit d'aller-retours constants entre l'empirie et la théorie, entre les réalités parfois déconcertantes du terrain et leur (ré)élaboration intellectuelle. Par hypothético-inductif, il convient d'entendre une démarche dans laquelle est fondatrice et constante la co-évolution entre questionnement et problématisation d'une part, constitution et analyse des données empiriques d'autre part. Contrairement aux sciences expérimentales, le chercheur en sciences sociales ne peut s'extraire complètement du milieu qu'il étudie ; les présupposés avec lesquels il aborde le terrain sont donc nécessairement reconfigurés par la confrontation à l'empirie, de même que l'objet étudié peut se voir modifier par l'action du chercheur. Bien entendu, l'observation des faits n'est jamais entièrement vierge de tout présupposé : elle est nécessairement guidée, même *a minima*, par la formulation préalable d'hypothèses, de questions de recherche, d'orientations théoriques ou par de simples intuitions. Néanmoins, loin de se limiter à une fonction

de validation de ces éléments préalables, le terrain occupe ici une place centrale et reconfigure les présupposés théoriques qui le sous-tendent autant qu'il s'en nourrit.

1.2. Une enquête de terrain ancrée dans la pratique des lieux

1.2.1. Les modalités pratiques de la présence sur le terrain

Le choix d'une démarche de recherche qualitative et des méthodes mobilisées a impliqué la réalisation d'enquêtes de terrain *in situ* à Berlin et à Détroit. Entre 2017 et 2019, j'ai ainsi effectué cinq séjours sur mes deux terrains, correspondant à une durée cumulée de huit mois et demi (cinq mois à Berlin, trois mois et demi à Détroit) (tableau 3.1.). La familiarisation avec le terrain allemand avait été assurée par plusieurs séjours de recherche antérieurs, notamment dans le cadre d'un mémoire de Master 2 portant sur les enjeux d'aménagements relatifs aux lieux abandonnés berlinois (Le Gallou, 2014). À Berlin, le premier séjour a donc été d'emblée envisagé comme le premier des deux temps du terrain principal (mars-mai 2017), tandis qu'à Détroit il a pris la forme d'un terrain exploratoire plus court (juin-juillet 2017). La deuxième année de thèse a donné lieu à un terrain principal dans chacune des deux villes (2018), et Berlin a fait l'objet d'un terrain complémentaire en avril 2019. Dans la limite des contraintes imposées par la conciliation de ces séjours et d'une mission d'enseignement annualisée, j'ai tenté d'assurer le meilleur équilibre possible entre les enquêtes au sein des deux villes. J'ai ainsi essayé d'alterner la présence dans l'une et l'autre ville, afin d'instaurer une dynamique de raisonnement dialectique par lequel les observations réalisées sur un terrain nourriraient l'appréhension de l'autre dans un mouvement de va-et-vient. J'ai également veillé à réaliser pour chaque terrain un séjour en été et un en hiver, afin d'éviter les biais liés à une éventuelle saisonnalité propre aux pratiques étudiées. Cependant, les impératifs liés au calendrier et la moindre accessibilité de Détroit d'un point de vue pratique et économique m'ont contrainte à renoncer à un dernier séjour états-unien initialement envisagé pour 2019 ; la crise sanitaire en a ensuite empêché la réalisation en 2020. Il en résulte une durée d'enquête cumulée plus importante à Berlin qu'à Détroit et l'obligation de renoncer à une partie du travail d'enquête prévu sur le terrain états-unien.

Tableau 3.1. Récapitulatif des séjours de terrain réalisés

Séjour de terrain	Berlin	Détroit
Terrain exploratoire	-	Juin-juillet 2017 (un mois)
Terrain principal	Mars-mai 2017 (deux mois et demi) Juin-juillet 2018 (deux mois)	Mars-mai 2018 (deux mois et demi)
Terrain complémentaire	Avril 2019 (deux semaines)	-
Durée cumulée	5 mois	3 mois et demi

Il paraît utile de dire quelques mots des modalités concrètes de ces séjours. Être sur son terrain, c'est assumer un « habiter temporaire[161] » dans un *ailleurs* plus ou moins familier, et c'est

[161] En cela, le séjour sur le terrain présente d'ailleurs des similitudes avec les mobilités touristiques par sa dimension de « déplacement et [d]'habiter temporaire hors des lieux du quotidien » (Knafou & Stock, 2003) et l'interpénétration des temps du travail et de la recréation… ce que suggèrent régulièrement les remarques malicieuses d'un entourage prompt

donc faire le pari d'un décentrement du regard largement tributaire des conditions pratiques de la présence sur place. Pour cette raison, j'ai systématiquement choisi des hébergements en colocation avec des résidents locaux. Cela s'est révélé particulièrement fécond dans le cas de Détroit, où l'entente avec mes deux colocataires a singulièrement facilité mon immersion et m'a permis de nouer des contacts précieux. Elles ont joué le rôle de véritables personnes-ressources, servant régulièrement de relais à mes interrogations et à mes besoins de recherche[162]. Si la combinaison entre transports en commun et vélo assurait un accès aisé à tous les lieux de mon corpus berlinois, j'ai choisi à Détroit de louer une voiture pour l'intégralité de mes séjours. Ce choix m'a offert une mobilité et une flexibilité essentielles pour m'approprier le terrain. C'est en voiture que j'ai pu sillonner Détroit de longues heures durant, m'y perdre et découvrir des quartiers dans lesquels je n'aurais certainement pas osé mettre les pieds sans le sentiment de sécurité que procurait le fait de disposer d'un véhicule personnel. Enfin, mes terrains berlinois (à l'exception du dernier) ont été réalisés dans le cadre d'un rattachement institutionnel au Centre Marc Bloch. À Détroit en revanche, le coût prohibitif de l'obtention du statut de doctorante invitée pour quelques mois à l'Université du Michigan n'a malheureusement pas permis de formaliser davantage les contacts pris avec des chercheurs de cette institution.

1.2.2. Le terrain, de l'impensé méthodologique au construit subjectif

Ces séjours répétés sur le terrain ont été indispensables à la mise en œuvre d'une méthodologie fondée sur l'observation participante, les entretiens, les questionnaires et l'analyse de contenu, dont une partie importante repose sur les interactions avec différentes catégories d'acteurs rencontrés sur place. Le terrain s'est ainsi imposé comme l'ensemble des lieux et des moments de mise à l'épreuve de dispositifs théoriques et méthodologiques établis en amont du séjour et dont la confrontation à la réalité des espaces étudiés a suscité des réorientations et des aménagements. Le fait de se rendre sur place et de pratiquer les lieux dont il est question dans cette thèse revêtait donc une importance fondamentale, et il convient ici de préciser la manière dont j'ai conçu mon terrain de recherche à la lumière des réflexions épistémologiques récentes sur la question.

La pratique du terrain constitue en effet un (quasi) impératif méthodologique dans la géographie française (Calbérac, 2010). Il renvoie à la fois à la « pratique empirique de collecte des données *in situ* » (Volvey *et al.*, 2012. : 442) et aux espaces dans lesquels elle se déploie. Élément essentiel dans la structuration des identités individuelles et collectives des géographes, il est un « totem identificateur » (Volvey *et al.*, *ibid.* : 451) nécessaire à la « socialisation scientifique et institutionnelle du chercheur » (Labussière et Aldhuy, 2012 : 584) et un gage de scientificité de la démarche géographique. Malgré son importance centrale dans la discipline, le terrain est cependant longtemps resté une forme d'évidence méthodologique et de norme impensée de la géographie, assumant une fonction de validation supposément objective de faits préexistants et extérieurs au

à s'enquérir de « ces vacances aux États-Unis ». C'est d'autant plus le cas lorsque l'on travaille sur le tourisme et que les modalités de l'enquête impliquent de prendre part à des activités récréatives, interrogeant les limites souvent floues entre posture de chercheur et posture de touriste (Crang, 2011).

[162] En juin 2017, l'une d'entre elle m'a par exemple emmenée dans le quartier particulièrement dégradé de North Campau pour me montrer un certain nombre d'éléments matériels (types de dégradation matérielle, vacance, squat) qu'elle jugeait intéressants pour ma recherche. À cette occasion, elle a joué le rôle d'intermédiaire avec certains habitants du quartier et m'a accompagnée dans l'exploration d'une maison abandonnée… avant de proposer, lorsque j'ai voulu y retourner seule, de me prêter son pitbull – par ailleurs parfaitement inoffensif – pour assurer ma sécurité !

chercheur. C'est la géographie anglophone qui, la première, en a fait un objet épistémologique et en a affirmé le caractère construit, en soulevant la question de la subjectivité et de la positionnalité (*positionality*) du chercheur (McDowell, 1992 ; Rose, 1997). Il s'agit alors d'en repenser la place dans le dispositif heuristique en dévoilant l'implication subjective du chercheur et ses interactions avec l'ensemble des réalités qui forment « le terrain ». D'abord envisagé comme une vérification empirique des faits, celui-ci est en réalité une construction du chercheur au même titre que sa restitution textuelle ou iconographique (Lefort, 2012).

C'est à cette conception de la pratique du terrain que ce travail de thèse m'a progressivement initiée. À l'illusion naïve des débuts d'enquête, au cours desquels collecter les données s'apparentait pour moi à la traque d'informations « déjà là », indépendantes de ma façon de construire mon objet, s'est peu à peu substituée la conscience de mon propre rôle dans la construction des données et du terrain. Par les orientations choisies, les acteurs rencontrés, les questions posées ou encore les assises théoriques privilégiées, j'ai progressivement construit *mon* terrain, nécessairement différent de ce qu'aurait été celui d'un autre géographe travaillant sur le même objet à partir des mêmes cas d'étude. Il s'est agi de se frayer un chemin parmi la multitude des choix possibles et de donner sens et cohérence aux bribes de réel nécessairement incomplètes auxquelles le terrain m'a donné accès. Cette dimension personnelle et subjective, qui m'a d'abord semblé représenter un écueil, est désormais assumée. Loin d'être une réalité univoque dont l'existence serait antérieure à la démarche de recherche, le terrain est ainsi « un ensemble relationnel […] ouvert et évolutif » (Labussière et Aldhuy, 2012 : 585) et c'est là l'un des principaux enseignements de ce cheminement doctoral.

1.2.3. Les carnets de terrain, « mémoire vive » du projet de recherche (Savoie-Zjac, 2009)

Les périodes passées sur le terrain ont donné lieu à la rédaction de carnets de terrain d'abord irréguliers, puis systématiques. La prise de note sporadique s'est muée peu à peu en une nécessité quotidienne, complément indispensable au travail d'enquête à proprement parler. L'écriture manuelle dans un carnet a été complétée par une version tapée à l'ordinateur dans laquelle je retranscrivais et mettais en forme chaque soir les notes de la journée, souvent assorties de commentaires postérieurs inspirés par les situations observées. À la fois journal intime de recherche et boîte noire du terrain, ces carnets ont accompagné ma réflexion tout au long de ces cinq années. Ils ont permis de consigner des informations de natures diverses : observations de terrain, notes d'entretien, impressions personnelles, premières ébauches d'analyses et de typologies, considérations méthodologiques ou théoriques, etc. En suivant la typologie proposée par Savoie-Zjac (2009), on peut les classer en quatre catégories : notes de site, notes personnelles, notes méthodologiques et notes théoriques. Cette prise de note a notamment accompagné le travail d'observation participante, présenté dans le troisième point de ce chapitre. À certains moments, elle s'est également substituée à des enregistrements délicats à réaliser d'un point de vue pratique et/ou éthique : interlocuteur refusant l'enregistrement, discussions informelles ou conversations dans des lieux très bruyants. Ces carnets se sont par ailleurs avérés précieux pour consigner des impressions parfois confuses ou perturbantes, dont je ne savais que faire tout en pressentant leur intérêt et auxquelles je peinais à assigner une place dans mon expérience de recherche sur le terrain. Ce n'est qu'en retrouvant leur trace plusieurs mois après la fin de l'enquête *in situ* que j'ai pu donner

sens et cohérence à ces éléments épars. En définitive, l'ensemble de ces notes constitue un outil essentiel de reconstitution du cheminement intellectuel ayant mené aux résultats, ainsi que de recontextualisation *a posteriori* des données de terrain, qu'il inscrit dans la singularité d'un lieu, d'un moment et d'une situation. En cela, le carnet de terrain favorise une réflexivité nécessaire à l'explicitation des conditions de production du savoir en en donnant à voir les coulisses.

2. Situer la recherche : rapport au(x) terrain(s) et émotions géographiques

2.1. Savoir situé, positionnalité et réflexivité : un bref état des lieux

Il est désormais admis que le chercheur n'est pas une instance épistémique neutre, mais un sujet doté d'une identité propre dont l'expression intervient nécessairement à toutes les étapes du processus de recherche. Les épistémologies féministes anglophones ont particulièrement œuvré pour la reconnaissance du caractère situé de toute recherche et de l'impératif éthique que constitue l'explicitation de la position du chercheur (McDowell, 1992 ; Rose, 1997). La partie qui suit précise les principaux éléments qui ont influencé mes choix théoriques et pratiques et infléchi les conditions de ma présence sur le terrain. Cet exercice de réflexivité ne doit être envisagé ni comme un « retour intimiste et complaisant sur la personne singulière » (Bourdieu, 2003 : 45) du sujet cherchant, ni comme l'obéissance aveugle à une « convention scientifique » se résumant à une énumération de caractéristiques individuelles dont les implications sur la production du savoir ne seraient pas interrogées (Blidon, 2014). Marianne Blidon rappelle que « le point de départ de la démarche réflexive est que le/la chercheur-e est partie prenante de la société ou de l'espace qu'il/elle étudie, ce qui invalide toute prétention à l'universalité et à la neutralité » (*ibid.* : s.p.). Dès lors, il ne s'agit pas tant de dévoiler une identité personnelle que « de préciser d'où l'énonciation est produite afin d'en rendre intelligibles les modalités » (*ibid.* : s.p.). Ce constat renvoie aux notions de positionnement (*positionality*) et de savoir situé (*situated knowledge*) développées par les épistémologies féministes : selon Gillian Rose, « tout savoir est produit dans des circonstances particulières [qui…] le façonnent d'une manière ou d'une autre […] Il me faut me situer, moi et mes interprétations […] en examinant ma positionnalité de manière réflexive[163] » (Rose, 1997 : 305). Il s'agit donc d'expliciter le « positionnement théorique, social et politique » du chercheur et ses implications dans la recherche en termes de rapports sociaux (Blidon, 2014 : s.p.). Ce que Bourdieu nomme *objectivation participante* se donne ainsi pour objet de rendre compte des « conditions sociales de possibilités » de l'expérience singulière du chercheur et du processus de son objectivation (2003 : 44). Loin d'être un exercice narcissique autocentré, la démarche réflexive a donc pour but d'articuler une recherche donnée aux déterminants sociaux qui la sous-tendent et qui orientent les choix sur lesquels elle repose. Elle invite également le chercheur à être attentif aux effets de sa propre présence sur le terrain. Dans cette perspective, les éléments développés dans les pages qui suivent doivent se comprendre en relation avec les multiples interactions auxquelles le terrain a donné lieu, et non comme renvoyant à une identité individuelle essentialisée et indépendante des rapports sociaux engagés dans le cadre de ce projet de recherche.

[163] Version originale : "all knowledge is produced in specific circumstances [that…] shape it in some way […] I should situate myself and my interpretations […] by reflexively examining my positionality"

Cela ne disqualifie pas l'évocation d'aspects plus subjectifs, d'ordre émotionnel notamment, pour autant qu'ils ne soient pas prétexte à un « simple divertissement narcissique » (Bourdieu, *ibid.* : 49) mais permettent d'éclairer le cheminement scientifique. C'est en tant qu'ils contribuent à façonner un rapport particulier au(x) terrain(s) qu'ils sont abordés ici. En effet, ce dernier n'est pas uniquement question de nécessité disciplinaire et méthodologique, il est aussi – surtout ? – affaire de désir (Lefort, 2012). Le terrain revêt ainsi une dimension certes intellectuelle par son intégration au dispositif de recherche, mais comporte également un aspect sensible (Labussière et Aldhuy, 2012) et émotionnel. Dès le choix des espaces étudiés, les affects le disputent aux considérations rationnelles, et il est malaisé de distinguer la part de l'intellect et celle de ressorts plus intimes dans les choix opérés à toutes les étapes de la présence sur place. Le plaisir de la découverte et de l'appropriation progressive d'espaces inconnus constitue un puissant moteur de la curiosité géographique. Par ailleurs, le terrain, c'est aussi « ce qui résiste » (Labussière et Aldhuy, *ibid.* : 583) à notre compréhension préalable : l'expérience sensible rendue possible par l'engagement corporel du chercheur reconfigure les choix théoriques et méthodologiques conçus en amont et enrichit l'analyse. Le terrain devient aussi un lieu de vie où s'entremêlent recherche et vie personnelle, enthousiasmes de chercheur et élans intimes, où naissent affections et antipathies qui entrent parfois en tension avec la neutralité fantasmée du travail de recherche. Loin d'être circonscrit à l'espace-temps qui correspond à la période passée sur place (*être sur le terrain*), il est aussi « quelque chose qui reste avec les chercheurs longtemps après qu'ils ont quitté le lieu physique de leur recherche[164] » (Harrowell *et al.*, 2018 : 231). Le terrain, ce sont donc les souvenirs, les étonnements, les regrets ou les interrogations en suspens qui nous hantent parfois bien loin du lieu et du moment qui les ont vus naître. Enfin, le désir du terrain est aussi le désir d'y rester, d'y revenir et la difficulté à clore une enquête que l'on voudrait mener toujours plus loin. Il convient alors d'expliciter ces rapports subjectifs au terrain et de les articuler aux déterminants sociaux évoqués plus haut pour en dévoiler les implications sur le travail, de la formulation des questions à la restitution des résultats.

2.2. Un rapport au(x) terrain(x) éclairé par un positionnement situé

2.2.1. Une ambiguïté au fondement du projet de recherche

La première question qui se pose est celle du rapport non pas à mes terrains, mais à mon objet de recherche, autrement dit à un terrain générique croisant un type d'espaces (les lieux abandonnés) et un type de pratiques (les pratiques touristiques). Le choix de travailler sur les appropriations touristiques des lieux abandonnés est né d'un étonnement, au cours du Master 2, face au constat d'un attrait croissant pour ce type d'espaces. Cet étonnement n'était pas dénué d'une forme d'agacement envers ce que je percevais comme une banalisation de la pratique de l'urbex et une dénaturation de la dimension secrète et intimiste de ces lieux. Mon intérêt pour ces derniers contrastait avec un certain scepticisme face à leurs appropriations touristiques. D'emblée, ma recherche s'est donc construite à partir d'un sentiment d'inadéquation et de distance vis-à-vis d'un pan de mon objet, sentiment qui a été le moteur initial de ma curiosité. Si cela permet d'éviter les biais liés à l'empathie et à l'identification qui traversent nombre de recherches, cela pose d'autres

[164] Version originale : "something that stays with researchers long after they have left the physical location of research"

difficultés et implique notamment de veiller constamment à dissocier jugements inspirés par une sensibilité personnelle et regard de chercheuse. J'ai ainsi tenté autant que possible d'objectiver les ressorts et les implications de ce positionnement critique et d'en mesurer l'influence sur ma recherche. Cela a parfois été malaisé, et notamment dans deux types de situations. D'une part, certains comportements observés ont suscité de ma part des réactions émotionnelles qui influent nécessairement sur leur analyse et leur interprétation. Lors d'un « Detroit Urbex Tour » en juillet 2017, il m'a ainsi été difficile de ne pas être heurtée par l'enthousiasme débordant d'un couple de californiens pour la qualité esthétique des ruines de Détroit, qui s'accompagnait d'une totale indifférence pour ce qu'elles manifestaient de misère sociale et économique[165]. D'autre part, les communications scientifiques portant sur mon sujet de thèse ont parfois donné lieu à des questions m'invitant à dispenser des recommandations pratiques pour le développement d'offres touristiques dans les lieux abandonnés. Mes réticences personnelles concernant l'exploitation touristique de ce type de lieux entraient alors en tension avec les constats plus argumentés que m'inspiraient mes recherches. En amont des terrains, mon rapport à mon objet de recherche a donc impliqué la prise en compte et l'objectivation d'un certain nombre de biais liés à mon positionnement.

2.2.2. Proximité(s) et distance(s) aux terrains : biais, questions éthiques et stratégies de contournement

Ce positionnement a également joué sur l'approche de mes deux terrains de recherche. Outre les caractéristiques présentées dans le chapitre 2, la comparaison entre Berlin et Détroit s'est aussi nourrie d'un contraste de familiarité. Au moment de mes premiers terrains respectifs sur place, j'avais déjà vécu près d'un an à Berlin, tandis que Détroit ne m'était connue que par un court séjour quelques années auparavant. Le terrain états-unien revêtait donc un caractère d'étrangeté beaucoup plus marqué, tant en termes géographiques (s'approprier l'espace de la ville) que culturels (s'approprier les codes locaux). Cela a eu une influence certaine sur ma manière d'aborder l'un et l'autre cas, mon regard neuf sur Détroit laissant plus de place à l'étonnement face à une altérité perçue comme plus importante. Initialement, Détroit assumait donc en quelque sorte une fonction de décentrement par rapport à un cas d'étude berlinois mieux maîtrisé. À mesure que ma connaissance de Détroit a progressé, cet écart s'est résorbé et la comparaison s'est rééquilibrée.

Le déterminant essentiel de ce sentiment d'altérité vis-à-vis de mon terrain états-unien est le contexte socio-économique de Détroit : une grande majorité de la population locale y est pauvre et afro-américaine et subit une marginalisation économique, sociale et raciale. En tant que chercheuse blanche issue d'un milieu relativement aisé et dotée d'un capital socio-culturel plus élevé, il m'était particulièrement difficile de me fondre dans la masse et j'étais aisément identifiable comme *étrangère* (à la communauté) par une partie de mes interlocuteurs. Cela a parfois constitué une ressource, facilitant le contact avec des personnes pour qui j'apparaissais « inoffensive » car ne participant pas des rapports de force locaux, ou bien pour qui l'intérêt que je manifestais apparaissait comme une forme de valorisation. À d'autres moments, cela s'est davantage apparenté à une contrainte, car mon statut de personne extérieure à la ville et s'intéressant à ses ruines me classait dans la catégorie des voyeurs prompts à se repaître de la misère de Détroit sans se soucier de ses ressorts et de ses conséquences sociales.

[165] Cet épisode est rapporté en détail et analysé dans le chapitre 4 (section 2.3.1.)

Cela fait écho à des problématiques méthodologiques et éthiques que les catégories d'*insider* et d'*outsider*[166], fréquemment mobilisées dans les enquêtes de sciences sociales pour rendre compte de la position du chercheur par rapport à son objet, permettent d'éclairer. Le terme *insider* renvoie à « une situation dans laquelle le chercheur fait partie de l'objet qu'il étudie[167] » (Sherry, 2008 : 443), en général lorsqu'il prend pour objet de recherche un groupe auquel lui-même appartient. Cette position est souvent associée à un accès facilité au terrain et à ses ressources, à un plus grand degré de confiance de la part des autres membres du groupe étudié et à un contact plus pérenne avec le terrain qui contrastent avec les difficultés et les interrogations propres au statut d'*outsider*, dont de nombreux chercheurs se sont fait l'écho (Mullings, 1999 ; Cloke *et al.*, 2000 ; Bridges, 2001 ; Minkler, 2004 ; Woodward, 2008 ; Blidon, 2014). Être extérieur modifie substantiellement les conditions de l'accès au terrain, au sein duquel on est d'abord perçu comme *étranger*, tout en contribuant parfois à nourrir chez le chercheur le sentiment de sa propre illégitimité à porter un discours savant sur son objet. Alice Mah montre que cette distinction entre *insider* et *outsider* est souvent pensée comme une opposition entre, d'une part, une posture subjective, fondée sur la pratique et la participation, gage de proximité à l'objet et, d'autre part, une posture objective et fondée sur l'observation, indissociable d'une distance à l'objet. Le statut d'*outsider* renvoie alors l'enquêteur à la difficulté d'acquérir une connaissance de son objet perçue comme légitime car procédant d'une expérience intime, « de l'intérieur », du groupe étudié. S'appuyant sur des recherches menées dans des contextes urbains dégradés, Mah souligne la force qu'acquiert cette tension dans le cas de recherches portant sur des groupes ou des espaces marginalisés. Réalisées par des chercheurs en position d'altérité, ces enquêtes peuvent être perçues comme contribuant à donner la parole à ces groupes, mais elles peuvent également reproduire à leur égard des mécanismes de domination par le renforcement de discours exogènes les stigmatisant (Mah, 2014). Ce sont des interrogations de cet ordre qu'a suscitées ma fréquentation du terrain à Détroit, où ma posture relevait clairement d'un statut d'*outsider*. L'abandon qui manifeste spatialement le déclin de la ville fait souvent l'objet d'approches esthétisantes décontextualisées de la part d'acteurs extérieurs à la ville, critiquées par nombre d'acteurs locaux pour leur inadéquation avec les significations que revêtent les bâtiments concernés pour les habitants. Dans le cas de mon sujet de recherche et dans ce contexte de crise urbaine marquée, la frontière entre démarche scientifique et voyeurisme peut parfois être floue, tant pour les personnes enquêtées que pour le chercheur lui-même. Alice Mah décrit ainsi l'ambiguïté de son positionnement de chercheuse s'intéressant à trois espaces marqués par un abandon massif lié à une forte déprise industrielle, tout en en soulignant l'intérêt heuristique pour adopter un regard critique sur son objet :

> « Malgré les problèmes éthiques inhérents au *ruin p*orn, je dois admettre que je partage une fascination pour les ruines industrielles. En fait, l'inspiration initiale qui m'a poussée à entreprendre des recherches sur les ruines industrielles (Mah, 2012) est venue de mon expérience de touriste [...] Alors que j'entreprenais mes recherches, marchant et conduisant à proximité de sites industriels abandonnés massifs dans différents pays, différentes villes et différentes communautés, je ne pouvais pas m'empêcher de me sentir comme une touriste de

[166] Je choisis ici de garder les termes anglais dans la mesure où ceux-ci sont largement utilisés tels quels dans la recherche francophone. *Insider* renvoie à une position d'endogénéité, *outsider* à une posture d'exogénéité et d'altérité du chercheur vis-à-vis de son objet, d'où l'emploi occasionnel de ces termes dans la suite de ce texte.
[167] Version originale : "a situation where the researcher is a part of the topic being investigated"

> l'abandon [*dereliction tourist*] parcourant le monde à la recherche des frissons esthétiques suscités par le *ruin porn*. Bien sûr, je justifiais mes recherches comme étant différentes - plus éthiques et plus réfléchies - du tourisme de l'abandon d'un point de vue qualitatif, mais la comparaison me posait toujours problème. Le temps moyen passé sur chaque site que j'avais choisi comme étude de cas était de deux mois, et la période relativement brève passée sur chaque terrain a contribué au sentiment d'être non seulement une étrangère, mais « juste » une touriste de passage. Ce sentiment inconfortable d'être une touriste de l'abandon a persisté tout au long de ma recherche. Cependant, plutôt que d'y voir une limitation, la figure du touriste de l'abandon m'a incitée à réfléchir de manière plus critique à mon rôle d'*outsider*.[168] »
>
> (Mah, 2014: 3-4)

C'est un inconfort similaire que j'ai ressenti tout au long de mes séjours à Détroit. S'il me semblait avoir pris les précautions nécessaires pour me prémunir du basculement de l'intérêt scientifique à un voyeurisme dénué de réflexion critique, ce n'est pas toujours ainsi que le percevaient les personnes sollicitées. C'est d'autant plus vrai que Détroit polarise un nombre important de recherches récentes et peut à ce titre être classée dans ce que les sciences sociales anglophones désignent sous le terme d'*over-researched places* (Button et Aiken, 2018). En résulte une lassitude de certains habitants, prompts à me prêter des intentions qui n'étaient pas les miennes, et une confusion entre intérêt scientifique et démarche médiatique. Il a donc fallu déployer des stratégies de plusieurs ordres pour contourner ces difficultés et être particulièrement vigilante quant à la manière dont je nous présentais, moi et mon projet de recherche, et aux conditions des interactions afin d'éviter de reproduire à mon corps défendant des mécanismes de domination.

2.2.3. Des stratégies de contournement

J'ai d'abord veillé à adapter au contexte un certain nombre d'éléments susceptibles de renforcer ou au contraire d'atténuer la manifestation d'une distance sociale : manière de se vêtir, vocabulaire et niveau de langue employés, insistance minimale sur mon statut d'étudiante en doctorat dans une université française. Si l'attention portée à ces détails a permis de « neutraliser » une partie de la distance (Mauger, 1991), celle-ci n'a jamais complètement disparu, le simple fait que je dispose des moyens financiers pour entreprendre un voyage d'étude aux États-Unis étant pour certains enquêtés le signe d'une aisance matérielle qui relativisait d'emblée mes efforts. Avec une partie des personnes interrogées, il a parfois été difficile de trouver la juste position dans l'interaction constitutive de l'entretien : si j'ai parfois simulé la naïveté ou l'ignorance pour éviter d'instaurer un rapport de domination, il était crucial que cela ne soit pas interprété comme une forme de condescendance et n'éveille pas chez mes interlocuteurs le sentiment d'être déconsidérés. Ensuite,

---

[168] "Despite the ethical problems inherent within ruins porn, I must admit that I share a fascination with industrial ruins. In fact, my original inspiration for undertaking research on industrial ruination (Mah 2012) came from my experience as a tourist […] as I undertook my research, walking and driving around massive abandoned industrial sites in different countries, cities, and communities, I couldn't help feeling like a dereliction tourist traipsing around the globe chasing the aesthetic thrills of 'ruins porn'. Of course, I justified my research as qualitatively different from dereliction tourism – as more ethical and reflexive – but the comparison still bothered me. The average time spent in each case study site was two months, and the relatively brief period of time spent in each field site contributed to the sense of being not only an outsider but 'just' a tourist, passing through. This uncomfortable feeling of being a dereliction tourist persisted throughout my research. Rather than seeing this as a limitation, however, the figure of the dereliction tourist motivated me to think more critically about my role as an outsider."

il m'a fallu adapter la manière de présenter mon sujet de recherche en fonction des personnes interrogées. Au début de l'enquête, j'évoquais naïvement le *ruin tourism* qui était alors une catégorie centrale de mon approche. Il s'est rapidement avéré que ce terme suscitait chez bon nombre de locaux des réactions épidermiques signifiantes mais peu propices à l'instauration d'une discussion sereine sur la question. Dans une librairie de Midtown où je cherchais le *Beautiful Terrible Ruins* de Dora Apel, la propriétaire du magasin s'est par exemple emportée en m'indiquant refuser de vendre tout ce qui avait trait au *ruin porn*[169]. Parallèlement à l'évolution de mes recherches qui m'a permis d'affiner et de nuancer les catégories utilisées, ces réactions m'ont amenée à aborder le sujet de manière plus générale, en partant de l'expérience des personnes interrogées à propos de la question de l'abandon. C'est seulement dans un second temps que j'abordais la dimension touristique, de manière variable selon la teneur de la discussion. Cela permettait de désamorcer d'éventuelles tensions et malentendus, tout en resituant la dimension touristique dans un contexte plus large qui permettait de mieux en comprendre le sens pour mes interlocuteurs. Enfin, le fait d'être introduite à certaines personnes par des habitants de Détroit me conférait une forme de crédibilité qui a parfois facilité les entretiens. Ces précautions ont parfois porté leurs fruits et permis d'établir une forme de confiance avec mes interlocuteurs. À d'autres moments, il a néanmoins été difficile de leur faire entendre que travailler sur les appropriations touristiques des lieux abandonnés ne revenait pas à les cautionner. Quelques portes me sont ainsi restées obstinément fermées. Dan Austin, fondateur d'un site internet[170] et auteur d'un livre (Austin, 2010) très documentés consacrés à l'histoire et à l'architecture de Détroit, a ainsi décliné mes sollicitations à plusieurs reprises, précisant s'intéresser à l'histoire de la ville et non à son exploitation (communication personnelle, juin 2017). Ces questions éthiques et méthodologiques, qui se sont avérées fondamentales à Détroit, n'ont jamais pris une telle importance dans le contexte très différent de Berlin. D'abord, ma familiarité avec le terrain me permettait d'y assumer une position intermédiaire qui ne relevait ni complètement d'une posture d'*outsider*, ni complètement d'une posture d'*insider*. Ma maîtrise de la langue allemande et des codes culturels locaux ainsi que l'existence de contacts personnels de longue date sur place ont notamment contribué à ce positionnement différent. Ensuite, s'il a parfois fallu ménager des susceptibilités liées à des divergences sur la reconversion des lieux, celles-ci se comprenaient de manière ponctuelle, à l'échelle d'un lieu donné. L'abandon n'est pas à Berlin le témoin paysager omniprésent d'une faillite collective dont les conséquences mènent à une dépréciation globale de la ville et de ses habitants, et si quelques lieux abandonnés emblématiques résistent encore aux pressions immobilières, ils sont aujourd'hui résiduels. Le rapport collectif des Berlinois à l'abandon n'est pas aussi sensible que celui des habitants de Détroit, dans la mesure où cet abandon ne détermine pas leur identité aux yeux des observateurs extérieurs.

2.2.4. La question de la réciprocité

Si la question de la réciprocité avec les personnes enquêtées se pose dans toute recherche, elle est particulièrement sensible dans le cas d'un travail impliquant des populations dominées. Par réciprocité, on entend des « modèles équilibrés d'échange entre les personnes[171] » (Crow, 2008 :

[169] Cet épisode est rapporté et analysé dans le chapitre 5 (section 2.1.1.)
[170] HistoricDetroit.org, https://www.historicdetroit.org/ (consulté le 2 octobre 2021)
[171] Version originale : "balanced patterns of giving and taking between people"

739), en l'occurrence entre le chercheur et les personnes qu'il sollicite dans le cadre de sa recherche : un impératif éthique veut que « les chercheurs prennent en compte ce qu'ils retirent des participants tout comme ce qu'ils leur apportent[172] » (*ibid.* : 739). En tant que chercheur, ne doit-on pas s'acquitter d'une forme de compensation envers les personnes enquêtées ? Qu'est-on en mesure de leur apporter en échange de leur concours ? Dans ce type de contexte, la distance sociale couplée au statut de personne extérieure peut susciter des attentes que le chercheur n'est pas en mesure de satisfaire. Mah (2014) précise ainsi qu'aux yeux de ses interlocuteurs d'un quartier défavorisé de Newcastle-upon-Tyne, son statut la dotait d'une capacité d'action dont eux-mêmes se sentaient dépourvus, mais sans commune mesure avec la réalité. La gestion du décalage entre objectifs de la recherche et attentes des personnes enquêtées peut s'avérer délicate et pose la question de la capacité de la recherche à donner la parole aux populations marginalisées, interrogeant en définitive l'articulation entre les registres épistémique et pratique, voire militant. Par ailleurs, l'entretien est une interaction sollicitée par le chercheur, qui demande à la personne interrogée de lui consacrer du temps et de l'attention. Dès lors, il pose la question de la rétribution potentielle de l'effort consenti par l'enquêté, en particulier lorsque celui-ci semble ne retirer aucun bénéfice personnel ni collectif de l'entretien. C'est particulièrement vrai dans un contexte états-unien où le rapport à la rétribution est différent du contexte français (il n'est pas rare d'y défrayer les interlocuteurs pour le temps qu'ils consacrent à l'entretien) et plus encore dans celui d'une ville comme Détroit, où la grande vulnérabilité socio-économique d'une partie des habitants peut susciter chez l'enquêteur le sentiment qu'en l'absence de compensation, l'interaction relève d'une forme d'exploitation de la parole des enquêtés au profit d'une recherche dont ils ne tireront aucun bénéfice.

Je m'attendais à être confrontée à Détroit à des demandes touchant à ces deux aspects (espoirs parfois démesurés en une capacité transformative de la recherche ; question de la rétribution), or il n'en a rien été. Seule une des structures sollicitées, l'association qui gère le projet artistique *Heidelberg Project*, a conditionné l'acceptation d'un entretien à une rétribution en espèces sonnantes et trébuchantes. Étant donné que la somme demandée était élevée (cent dollars), j'ai renoncé à cet entretien qui m'apparaissait d'une importance secondaire. Aucun autre interlocuteur, individuel ou collectif, n'a soulevé la question d'une éventuelle compensation. Au contraire, dans certains cas, l'entretien semblait constituer pour les enquêtés un espace de parole volontiers investi. Pour des personnes dont l'expérience est à la fois tristement banale à l'échelle locale et emblématique du caractère extraordinaire du déclin de Détroit pour des observateurs extérieurs, l'entretien semblait offrir une occasion rare de prendre directement la parole et, dans une certaine mesure, de se réapproprier le discours porté sur sa propre expérience. Cela renvoie à une position du chercheur comme *témoin* dont l'un des rôles est d'*être là* (Geertz, 1988), position qui n'est pas sans ambiguïté (Marcus, 2006). Dans mon cas, cela a parfois compliqué la définition d'un positionnement adéquat dans l'interaction, la limite étant vite brouillée entre entretien et confession intime. L'extrait de carnet de terrain qui suit en donne un exemple :

> « Conversation avec une résidente de Détroit que Michele [ma colocataire] m'avait proposé de rencontrer. Elle est en contact avec elle dans le cadre de ses activités au sein de l'association *United Community Housing Coalition*, qui aide les habitants à éviter les saisies fiscales, et pense que

[172] Version originale : "[…] researchers consider what they take from research participants as well as what they give them"

> cela m'aiderait à mieux percevoir l'importance du rôle de ces saisies dans la production de l'abandon urbain et le rapport des habitants concernés aux lieux abandonnés et à leur exploitation touristique. Nous nous retrouvons dans les locaux de l'association à Midtown. La discussion dévie rapidement sur la trajectoire personnelle de mon interlocutrice, qui éclaire sa trajectoire résidentielle et ses difficultés actuelles à payer la taxe foncière. Il est finalement très peu question d'abandon. Je me sens un peu en difficulté face à un entretien qui « échappe » au cadre que j'avais formalisé *via* la grille d'entretien : dans un contexte personnel éprouvant, mon interlocutrice a surtout à cœur d'exposer sa situation et d'exprimer son désarroi. Ne sachant d'abord quelle attitude adopter, je finis par me glisser dans le rôle de confidente qu'elle souhaite visiblement me voir endosser. »
>
> (extrait de carnet de terrain, avril 2018)

Dans ce contexte, sur mes deux terrains, l'exigence de réciprocité s'est concrétisée de trois manières. La première concerne la transmission ultérieure des résultats de mes recherches à deux catégories d'acteurs qui ont manifesté un intérêt pour cette « monnaie d'échange » informelle. Les acteurs touristiques, d'une part, m'ont souvent demandé de leur transmettre les résultats des questionnaires distribués au sein de leurs structures. Leur autorisation était ainsi rétribuée par une contribution à l'étude de leur public. Certains acteurs institutionnels m'ont également fait part de leur intérêt pour la lecture des résultats finaux de l'enquête. La deuxième manière, minimale, de satisfaire à cette exigence de réciprocité a consisté en une prise en charge systématique des consommations et des repas auxquels donnaient souvent lieu les entretiens, ainsi qu'à rendre de petits services aux enquêtés, en général sous la forme de trajets en voiture à Détroit pour des personnes dépourvues de véhicule personnel. Enfin, au-delà de ces compensations circonstancielles et individuelles, s'est posée sur mon terrain états-unien la question d'une implication plus large dans des initiatives locales œuvrant pour plus de justice sociale afin d'atténuer la situation d'inconfort née du contraste évoqué plus haut entre ma position sociale et le contexte socio-économique local. Je ne l'ai qu'imparfaitement résolue. Au cours de mon premier séjour à Détroit, j'ai ainsi pratiqué le bénévolat au sein d'une banque alimentaire. C'est néanmoins un exercice délicat, en tant que jeune blanche ayant fait des études et extérieure à la ville, que de tenter d'aider à la mesure de ses moyens sans céder au complexe du « *white savior* » (littéralement « sauveur blanc »). Cette expression est souvent évoquée pour décrire l'attitude de jeunes blancs des classes moyennes ou supérieures venus s'installer à Détroit avec l'ambition de participer à la résurrection d'une ville largement perçue comme un nouveau front pionnier et dépourvue de capacité d'action endogène. Plus largement, au fil des nombreuses discussions avec des acteurs locaux variés, la conscience de l'importance de défendre un discours nuancé sur Détroit, allant à rebours des clichés qui dominent les représentations communes de la ville, s'est imposée comme une forme de responsabilité morale en adéquation avec mon statut de chercheuse.

C'est depuis la position décrite ci-dessus que j'ai mené mes recherches et que je propose les résultats développés dans la suite de ce travail. Parmi les éléments qui l'influencent, il en est un qui fut longtemps négligé dans la géographie francophone mais qui mérite néanmoins un développement propre, tant il s'est révélé structurant sur le terrain. L'explicitation du positionnement et du caractère situé ne peut en effet faire l'économie de la question des émotions,

à la fois ressenties, suscitées et constatées par le chercheur, et de la manière dont elles influent sur le processus de recherche.

2.3. Émotions géographiques, émotions du géographe : enjeu réflexif, méthodologique et analytique

À la suite de la géographie anglophone (Anderson et Smith, 2001 ; Davidson et Milligan, 2004 ; Davidson *et al.*, 2007), la géographie francophone commence à considérer les émotions[173] non comme des biais à surmonter, mais comme des objets géographiques à part entière et comme des matériaux susceptibles d'être intégrés au processus de recherche (Bochet et Racine, 2002 ; Gervais-Lambony, 2012 ; Guinard, 2015 ; Guinard et Tratnjek, 2016 ; Oloukoi, 2016). Il me semble important d'y consacrer ici une section pour trois raisons. La première tient au fait que les émotions sont une « manifestation de la subjectivité du chercheur » (Guinard et Tratnjek, 2016 : s.p.), dans la mesure où elles sont indissociables de la manière dont il se rapporte au monde, à l'espace et donc à son objet. Leur prise en compte s'oppose en cela à la fiction positiviste d'une neutralité affective du sujet cherchant et constitue dès lors un enjeu de réflexivité. Par ailleurs, les émotions sont socialement construites : leur émergence et leur manifestation s'inscrivent dans des rapports de force qui les rendent « produits et productrices de différenciations sociales et spatiales » (*ibid.* : s.p.). Le but n'est donc pas de rendre compte d'états émotionnels individuels et contingents mais de comprendre en quoi les émotions perçues et ressenties par le chercheur participent de rapports sociaux (qu'elles manifestent autant qu'elles peuvent les modifier) et sont constitutives des interactions de terrain. Il s'agit de reconnaître leur rôle longtemps négligé dans la production située des savoirs géographiques (Widdowfield, 2000 ; Davidson *et al.*, 2007). Enfin, les émotions constituent un type de données à part entière dont l'intégration à l'analyse peut s'avérer féconde, pour peu que l'on mette en œuvre une méthodologie adaptée à leurs spécificités.

Ce qui m'intéresse ici tout particulièrement, c'est l'enjeu du rapport affectif qui se construit progressivement avec les terrains de recherche, au sens large d'ensemble des lieux et des personnes, intégrant les émotions ressenties par le chercheur mais aussi celles dont il est le témoin volontaire ou fortuit. Comme le soulignent Guinard et Tratnjek, « les émotions du chercheur sont, tout comme les émotions des enquêtés, des objets géographiques situés : le terrain est un vécu, pas seulement un matériau » (2016 : s.p.). Ceci est d'autant plus vrai dans le contexte d'une recherche inspirée par la géographie culturelle, qui s'intéresse spécifiquement aux représentations et aux pratiques spatiales de différentes catégories d'acteurs. Les pages qui suivent ont donc pour objectif de montrer l'intérêt heuristique de la prise en compte des émotions dans le cadre du sujet qui nous intéresse ici : pourquoi, comment et dans quel but transformer un ressenti personnel en élément d'un dispositif scientifique ? Cette interrogation renvoie à un triple enjeu réflexif, méthodologique et analytique.

[173] Pauline Guinard et Bénédicte Tratnjek proposent une définition des émotions en soulignant les caractéristiques suivantes : « 1) le fait qu'elles sont un type d'état affectif, 2) leur capacité à s'extérioriser, 3) leur temporalité relativement courte, 4) leur faculté à engendrer une action, 5) leur caractère contextuel » (2016 : s.p.). Elles se distinguent des sentiments, plus individuels, et des affects qui, contrairement aux émotions, peuvent n'être « ni conscientisés ni verbalisés » (*ibid.* : s.p.).

2.3.1. Les émotions comme facteur et indice d'appropriation du terrain

Il s'agit d'abord de déterminer le rôle des émotions du chercheur dans son appropriation du terrain. Leur prise en compte permet de mettre au jour des manières personnelles de voir, de penser et de sentir ; elle est nécessaire au dévoilement d'une vision du monde située. Les émotions forment également un mode d'approche spontanée du terrain qui complète son appréhension intellectuelle ; elles peuvent à ce titre constituer un élément de différenciation entre les terrains étudiés. À Berlin, terrain familier, les émotions ressenties s'intégraient d'emblée à un réseau de savoirs diversifiés sur la ville, fondés à la fois sur la maîtrise de la littérature scientifique et sur une pratique personnelle répétée de l'espace urbain. À Détroit, qui m'était presque inconnue, la dimension émotionnelle a joué bien davantage sur un terrain porteur d'imaginaires spatiaux et émotionnels très forts, qui renvoyaient à la dangerosité de cet espace et dont aucune pratique préalable ne me permettait de m'affranchir *a priori*. La peur[174], ou du moins la prudence inspirée par nombre de discours négatifs sur la ville, a ainsi joué un rôle important dès la préparation du terrain, qu'il s'agisse du choix de l'hébergement ou de la nécessité constante de rassurer des proches pour le moins dubitatifs. Qu'elle soit ou non objectivement justifiée, elle a souvent guidé mes pratiques spatiales à Détroit : oser ou non sortir de la voiture selon les endroits, renoncer à explorer seule des lieux abandonnés ou encore sacrifier de possibles entretiens. En 2017 puis en 2018, j'ai ainsi renoncé à m'aventurer dans l'immense Fisher Body Plant 21, pourtant facilement accessible et dont les toits offrent une vue imprenable sur Détroit – ce souvenir reste l'une de mes principales frustrations de terrain ! Les émotions ont donc pu agir comme des freins à la pratique de certains espaces, opérant parfois des différenciations fines à très grande échelle, et ont en partie déterminé les contours de mon appropriation du terrain. Cela soulève des enjeux méthodologiques développés plus loin. Ces réactions émotionnelles ont également été un indice révélateur de ma non-familiarité avec le terrain ainsi que d'une forme de distance sociale et culturelle, la peur étant largement construite par un ensemble de discours exogènes prompts à généraliser l'insécurité au point d'en faire un élément essentiel de l'identité locale. Or l'association entre quartiers dégradés et dangerosité, ainsi que la limitation des pratiques qui en découle, semblent beaucoup plus influencer les acteurs extérieurs à la ville, peu familiers de ses dynamiques socio-spatiales, que les habitants dotés d'une connaissance plus fine de leur espace proche.

Pour autant, il existait parfois un décalage entre les émotions spontanées et les émotions attendues, autrement dit entre ce que je ressentais et ce que j'aurais dû ressentir d'après les personnes habitant Détroit. En juin 2017, dans le quartier de North Campau, j'ai ainsi renoncé à un entretien avec une personne sans domicile fixe qui squattait une maison abandonnée et écourté ma présence sur place face aux mises en garde véhémentes de ma colocataire et d'habitants du quartier, dans une situation dans laquelle je me sentais pourtant en relative sécurité. Ce type de décalage est intéressant dans la mesure où il souligne une distance au terrain qu'il contribue en même temps à réduire : il manifeste le fait que l'on arrive dans un espace dont on maîtrise imparfaitement les codes et où notre manière d'être dans l'espace est en inadéquation avec celle

[174] La peur est l'une des émotions les plus fréquemment et les plus précocement traitées en géographie, en tant qu'objet dans la mesure où elle joue un rôle important dans la production des espaces contemporains (Tuan, 1979 ; Oloukoi, 2016), mais aussi en raison de ses implications méthodologiques notamment en termes de pratique du terrain (Guinard, 2015).

des locaux. Face à cette distance, les savoirs spatiaux des habitants aident à délimiter un corpus de pratiques possibles et de pratiques à éviter. Cet apprentissage des réflexes émotionnels participe de l'appropriation individuelle du terrain, ainsi que de l'atténuation de la position d'altérité. Loin d'être un matériau inerte dont la manipulation par le chercheur irait de soi, la construction du terrain est donc très dépendante du vécu que l'on en a et de sa dimension émotionnelle. Cet aspect central à Détroit a été très marginal à Berlin, où seule l'exploration solitaire de certains lieux abandonnés a parfois pu susciter, dans une moindre mesure, des réticences comparables. Cette dissymétrie pose autrement la question de la comparaison : comment comparer deux terrains non seulement différents, mais dont la résonance émotionnelle est aussi inégale pour le chercheur qui s'y intéresse ?

2.3.2. Un enjeu méthodologique : données et biais émotionnels

D'un point de vue méthodologique, se pose la question de l'intégration des émotions à la fois comme élément constitutif de l'appréhension du terrain par le chercheur (comment surmonter les biais liés à ses propres émotions ?) et comme données empiriques potentielles (comment saisir les émotions des autres pour les intégrer à l'analyse géographique ?). Concernant le premier point, le principal enjeu a été de contourner les limitations imposées à pratiques (évoquées ci-dessus), ce qui a conduit à ajuster le dispositif méthodologique initial. Dans un certain nombre de situations, il m'a ainsi fallu être accompagnée, ce qui représentait une contrainte dans la mesure où les candidats à ces explorations n'étaient ni nombreux, ni toujours disponibles. Cette limitation a également joué un rôle dans l'évolution de mon objet de recherche, d'abord centré sur l'exploration urbaine à proprement parler, pour finalement en aborder les déclinaisons touristiques. Ce sont à la fois ces contraintes pratiques et une meilleure vue d'ensemble des travaux existants qui m'ont convaincue de réorienter mes recherches vers la question du tourisme, dont le caractère plus encadré permettait de s'affranchir de la peur de pratiquer seule des espaces potentiellement dangereux. L'une des conséquences de cette évolution a été de me faire travailler sur un type de pratiques pour lequel je nourrissais une forme d'hostilité spontanée. Afin d'atténuer le biais lié à cette disposition émotionnelle, j'ai donc tenté de renforcer la mobilisation des outils permettant de saisir les motivations et les représentations des visiteurs (entretiens, questionnaires) : leur expression me semblait permettre de limiter l'incidence de mes propres représentations. Quant à la saisie des émotions d'autrui comme données empiriques, elle peut donner lieu à la mise en œuvre de méthodes originales (Guinard et Tratnjek, 2016) : parcours augmentés (Feildel *et al.*, 2016), cartes d'émotions (Muis, 2016) ou autres formes d'expérimentations cartographiques par exemple (Mekdjian *et al.*, 2014). Ce n'est pas la démarche que j'ai choisie, cet aspect n'étant pas central dans ce travail et ne s'étant imposé que progressivement au cours des enquêtes de terrain. C'est donc par le biais de méthodes classiques, notamment l'entretien et l'analyse de discours, que j'ai accédé aux expressions émotionnelles de mes interlocuteurs. Celles-ci ont souvent émergé au détour d'entretiens organisés et plus encore de discussions informelles. L'absence d'une méthode *ad hoc* spécifiquement pensée dans cette optique n'empêche pas l'intégration de ces données d'ordre émotionnel à la réflexion d'ensemble.

2.3.3. Quel apport des émotions à l'analyse géographique ?

De fait, d'un point de vue analytique, les émotions ont constitué un réel apport pour le traitement de mon sujet. Si le terrain suscite des émotions chez le chercheur, il est aussi le lieu privilégié de confrontation à celles des autres. Celles-ci peuvent constituer de précieuses données subjectives, mais aussi limiter l'accès au terrain ou tout simplement émouvoir, déstabiliser et modifier indirectement la compréhension du contexte local. Les sources des émotions prises en compte ont été diverses, sur le terrain (entretiens, discussions informelles, échanges d'emails) et en dehors (commentaires sur internet[175], site des prestataires, travaux scientifiques). Elles ont permis d'enrichir la compréhension de trois aspects principaux de cette thèse. Premièrement, l'analyse des imaginaires spatiaux et de leur confrontation à la réalité par la dimension émotionnelle a mis en évidence l'association des lieux abandonnés avec des émotions spécifiques, à la fois promues par les prestataires et exprimées par les visiteurs. Liées à une situation de marginalité physique et/ou symbolique, elles sont au fondement d'une attractivité touristique récente entre fascination et répulsion. Deuxièmement, la prise en compte des émotions exprimées a aidé à comprendre les spécificités des pratiques observées dans les lieux abandonnés, à les qualifier et à préciser les rapports à l'espace sur lesquels elles reposaient. En soulignant les contrastes émotionnels entre pratique de l'urbex et participation à une visite organisée, elle contribue à penser la normalisation des lieux considérés. Enfin, l'appréhension par leur dimension émotionnelle des conflits d'appropriation matériels et symboliques que soulèvent ces valorisations touristiques enrichit la compréhension des motivations et des arguments des différents acteurs, dessinant une distinction entre espaces vécus et espaces consommés sur un mode touristique. Ces trois aspects seront développés dans les chapitres suivants. Au-delà de ces apports directs à l'analyse, la confrontation aux émotions des personnes rencontrées sur le terrain favorise plus confusément une sensibilité aux contextes locaux. Avec l'une des personnes interrogées, l'entretien sur l'abandon à Détroit a par exemple mené à l'évocation de lourds traumatismes personnels qui, s'ils n'entraient pas dans la délimitation de mon objet de recherche, ont constitué pour moi un aperçu brutal mais précieux des difficultés auxquelles sont confrontés une partie des habitants de la ville.

À l'issue de ces réflexions, le terrain berlinois pourrait sembler délaissé, voire oublié. Il n'en est rien. Au contraire, c'est au prix d'un nécessaire détour par les singularités du terrain à Détroit que se dessine par contraste mon approche du cas allemand. L'explicitation et la mise à distance par l'écriture des biais induits à Détroit par une position marquée par une forte altérité est pour moi le préalable nécessaire à une mise en perspective réfléchie des deux cas d'étude. C'est à la lumière de ce contraste assumé que l'on peut aborder en toute connaissance de cause le détail de la méthodologie mise en œuvre.

[175] Un fil de discussion du forum en ligne DetroitYes consacré aux visites organisées par Motor City Photography Workshops s'est par exemple avéré particulièrement riche sur ce point. Il est présenté et analysé dans la section 2.1.1. du chapitre 5.

3. Observer et participer pour saisir les pratiques touristiques des lieux abandonnés

3.1. L'observation participante : objet et objectifs

Saisir les pratiques touristiques des lieux abandonnés déployées dans le cadre de visites organisées impliquait en premier lieu de les observer directement, l'observation étant entendue comme « une méthode de recueil, de description et d'interprétation des pratiques spatiales, saisies *in situ* » (Morange et Schmoll, 2016 : 61). Pour cela, j'ai pris part à 28 visites organisées par des prestataires extérieurs au groupe de visiteurs dans les lieux de mon corpus (tableau 3.2.). L'objectif de cette observation était double. D'une part, elle devait permettre de préciser les caractéristiques des visites tant du point de vue de leur conception (modalités d'organisation, parcours, rôle du guide, discours tenus sur les lieux visités et le cas échéant sur la ville) que de leur appropriation effective par les participants (attitude des visiteurs, déplacements, discours, réactions, interactions entre eux et avec le guide). Il s'agissait de déterminer quelles manières de pratiquer les lieux et quelles représentations étaient proposées et déployées dans le cadre des visites. D'autre part, la participation à ces visites constituait une occasion privilégiée de prendre contact avec les autres participants et, selon les cas, de leur proposer de remplir un questionnaire (voir point 5 de ce chapitre) et/ou un entretien formel ultérieur. Cette méthode était ainsi centrée sur deux types d'acteurs : les visiteurs et les prestataires. Très secondairement et uniquement à Détroit, elle a parfois permis d'aborder également le positionnement des habitants. En définitive, sa mise en œuvre a donné lieu au recueil de plusieurs séries d'observations de terrain ainsi qu'à de nombreuses discussions informelles, tout particulièrement à Détroit dans le cadre de la visite proposée par *Motor City Photography Workshops* dont le format favorisait ce type d'interactions.

Tableau 3.2. Récapitulatif des visites observées et de leurs modalités

Berlin				
Lieu	**Type de visite**	**Type de prestataire**	**Nombre de visites observées**	**Dates**
Teufelsberg	Visite libre	Propriétaire / gestionnaire du site	2 visites	Juin et juillet 2018
	Visite guidée (extérieur du complexe)	Association citoyenne	1 visite	Juin 2018
Spreepark	Visite guidée	Propriétaire / gestionnaire du site	1 visite	Mars 2014
	Visite guidée	Propriétaire / gestionnaire du site	2 visites	Avril 2017 Juillet 2018
Beelitz	Visite guidée « Mottenausflug » (extérieur des bâtiments, Quadrant C)	Guide indépendante	1 visite	Mars 2017
	Photo-tour "Whitney Houston Haus" (Quadrant B)	go2know	1 visite	Avril 2017
	Visite guidée « Die Alte Chirurgie » (avril 2017)	go2know	2 visites	Avril 2017 Juin 2018
	Visite libre « Baumkronenpfad » (Quadrant A)	Propriétaire / gestionnaire du site	3 visites	Avril 2017 Juin 2018 Juillet 2018
Grabowsee	Visite libre	Propriétaire / gestionnaire du site	1 visite	Juillet 2018
Prison de Köpenick	Photo-tour	go2know	1 visite	Juillet 2018
Wünsdorf	Photo-tour	go2know	1 visite	Avril 2019
	Visite libre	Propriétaire / gestionnaire du site	1 visite	Avril 2019
Village Olympique de 1936	Visite guidée	Propriétaire / gestionnaire du site	1 visite	Avril 2019
Nombre total de visites observées à Berlin : 18				
Détroit				
Lieu	**Type de visite**	**Type de prestataire**	**Nombre de visites observées**	**Dates**
-	Visite « Explore Detroit Tour »	Motor City Photography Workshops	9 visites	Juillet 2017 Mars-mai 2018
Packard Plant	Visite guidée	Pure Detroit	1 visite	Mars 2018
Nombre total de visites observées à Détroit : 10				

3.2. Les modalités d'observation

Le mode d'observation retenu a été celui de l'observation participante, qui consiste à observer des situations auxquelles on prend part au lieu de rester en position d'extériorité. Ce choix relève à la fois d'une nécessité pratique (il n'était pas possible d'observer les visites sans y prendre part) et d'une volonté de favoriser les interactions informelles. Si l'observation participante repose souvent sur « un processus d'immersion longue sur le terrain » (Morange et Schmoll, 2016 : 69), ce n'est pas au sein d'un *groupe* stable que cette observation a donné lieu à une telle immersion, mais au sein d'un *cadre* constitué par le dispositif de la visite. Cela s'explique par la nature des pratiques observées, qui ne sont pas nécessairement répétées par les mêmes individus mais déployées à intervalles réguliers par des personnes différentes. Par ailleurs, il convient d'être conscient de la « difficulté d'une telle posture, qui suppose une sorte de dédoublement, difficile à tenir, de la conscience. Comment être à la fois sujet et objet, celui qui agit et celui qui, en quelque sorte, se regarde agir ? » (Bourdieu, 2003 : 43). L'implication du chercheur est nécessairement orientée par le fait qu'elle a pour but l'observation, de même que sa participation produit en retour un effet sur ce qu'il observe.

Les modalités concrètes de ma présence au sein des groupes de visiteurs ont connu de légères variations selon les contextes, ainsi que quelques inflexions au fil des visites. Certaines observations ont pu être répétées à plusieurs reprises, ce qui a permis d'observer des récurrences et d'établir le fonctionnement habituel des visites concernées. C'est le cas des « Explore Detroit Tours » de Motor City Photography Workshops, de la visite guidée de la Alte Chirurgie à Beelitz-Heilstätten, du Teufelsberg et du Spreepark. Dans d'autres cas, comme à la Packard Plant, au Village Olympique ou encore à la prison de Köpenick, les observations n'ont pu être réalisées qu'une seule fois dans le cadre d'une visite donnée. Il convient alors de garder à l'esprit les limitations qui en résultent, en raison du risque d'avoir pris part sans le savoir à une visite qui, pour une raison ou pour une autre, aurait dérogé à son fonctionnement habituel. Globalement, je n'ai jamais cherché à cacher les raisons de ma présence sur place. S'il m'est arrivé de ne pas les évoquer ouvertement, cela s'explique soit par l'absence d'autorisation de la part des prestataires, soit par le fait que l'occasion ne s'en est pas présentée (en général dans le cas de visites où les interactions entre participants étaient minimales). Dans le cas contraire, elles ont été dévoilées à différents stades de la visite. À Détroit, dans le cadre de *Motor City Photography Workshop*, je n'expliquais mon identité et ma démarche qu'à la fin des premières visites, avant que le guide ne me propose d'en faire état dès le début de la visite afin de mettre les participants dans de meilleures dispositions. Cela s'est avéré un bon choix, qui a facilité les échanges informels en incitant les autres participants à s'adresser spontanément à moi, et les a souvent encouragés à répondre avec plus de zèle au questionnaire proposé à la fin. Dans le cas de la visite de la Packard Plant, faute d'avoir pu obtenir une autorisation des prestataires, je me suis abstenue de signaler mon statut de chercheuse. À Berlin, plusieurs cas de figure se sont présentés selon les configurations. Il m'est arrivé de me manifester au début ou au cours de la visite (Stade Olympique, Beelitz), à la fin des visites guidées ou à la sortie des visites libres (Teufelsberg, Beelitz, Köpenick) ou de ne pas le faire du tout (Wünsdorf, Spreepark, Beelitz).

Par ailleurs, le caractère relativement libre d'une partie des visites a imposé certains choix pratiques : lorsque les visiteurs étaient libres de leurs déplacements au sein d'un lieu, il m'était impossible de suivre tout le monde. J'ai donc opté pour une déambulation me permettant de croiser aléatoirement les autres participants et de m'agréger à certains groupes en fonction des interactions suscitées, au lieu de m'en tenir à la « filature » d'une personne ou d'un groupe arbitrairement choisis. Cette façon de procéder m'a paru plus adéquate pour saisir la diversité des comportements. En outre, les séances d'observation n'ont pas été guidées par une grille structurée élaborée en amont. Néanmoins, les premières observations exploratoires ont permis de relever plusieurs paramètres pertinents auxquels j'ai prêté une attention particulière au cours des observations ultérieures. Il s'agit des éléments suivants : type de pratiques (photographie, simple déambulation), fréquence des interactions entre participants et avec le guide, contenu de ces interactions, degré d'autonomie laissé aux participants, parcours (qu'il soit prédéfini par le guide ou « inventé » par les participants), contenu du discours proposé par le guide sur les lieux et le cas échéant sur la ville. Reconstituée *a posteriori*, elle constitue à la fois un récapitulatif des observations et une base d'analyse thématique. Enfin, l'observation s'est accompagnée de prises de notes *in situ* ou immédiatement après les visites, ainsi que de la prise de photographies. Restitutions textuelles et iconographiques s'articulent pour rendre compte des situations observées et constituent dans le même temps une première étape de l'analyse. Il faut toutefois se garder de voir dans ces clichés un reflet fidèle de la réalité et être conscient de leur caractère subjectif. Prises dans une optique documentaire, elles trahissent en effet la difficulté à ne pas céder à la tentation esthétisante souvent reprochée aux visiteurs : après mes premières observations, le tri des photos a ainsi révélé un oubli presque total de la dimension documentaire au profit d'une reproduction de l'iconographie dominante sur les lieux abandonnés, qui privilégie le bâti et masque toute présence humaine (photographies 3.1a et 3.1b). Si ce constat précoce m'a permis de corriger ce défaut par la suite, il révèle le brouillage qui intervient parfois entre la posture de recherche et des comportements personnels moins réfléchis, invitant encore une fois à un recul réflexif sur les pratiques déployées sur le terrain et leurs éventuelles tensions. Dans ce cas précis, cela rejoint les ambiguïtés évoquées plus haut entre appréciation esthétique et conscience des réalités douloureuses incarnées par l'abandon massif. D'un point de vue méthodologique, il a d'ailleurs été parfois délicat de mener à bien cette partie du travail : le sentiment de me livrer à un voyeurisme indécent m'a plusieurs fois dissuadée de sortir l'appareil photographique, tout particulièrement à Détroit en présence d'habitants que je ne souhaitais pas heurter.

Photographies 3.1a et 3.1b : L'église St. Margaret Mary (Détroit) photographiée selon deux perspectives différentes

Prises au début et à la fin de mon deuxième terrain à Détroit, ces deux photographies illustrent le passage d'une approche esthétisante à une démarche plus documentaire. La photographie A date de ma première visite de l'église St. Margaret Mary dans le cadre des « Explore Detroit Tours » le 10 mars 2018. Elle relève d'une approche esthétisante inspirée du *ruin porn* et caractérisée notamment par l'absence d'être humain. La photographie B, prise le 6 mai 2018, présente un intérêt documentaire plus important dans le cadre de cette recherche. Elle donne à voir la présence de visiteurs qui peut paraître incongrue dans ce type de lieux, suggère leurs déplacements et montre leur pratique photographique, sous-entendant ainsi la valeur esthétique prêté à la dégradation matérielle du site.
Source : A. Le Gallou, 2018

3.3. Une méthode mise en perspective avec la pratique de l'urbex

Pièce maîtresse du dispositif méthodologique utilisé, l'observation participante des visites a été mise en perspective avec ma pratique de l'urbex, qui s'est intensifiée au cours de la thèse. Si cette articulation n'était pas clairement envisagée au départ, l'urbex s'est peu à peu imposée comme une méthode secondaire permettant d'enrichir et de compléter le dispositif initial. Cela s'est révélé précieux pour esquisser une démarche comparative mettant en regard les visites organisées et d'autres modes de pratique des lieux abandonnés, en l'occurrence celui de l'exploration urbaine. Certaines des visites observées s'inspirant de l'urbex, il me paraissait particulièrement intéressant de confronter les deux en mobilisant une pratique personnelle de l'urbex, en plus du recours au cadre théorique sur le sujet. Deux cas de figures sont à distinguer. Le premier correspond à la pratique différenciée d'un même espace à quelques années d'intervalle, en urbex puis dans le cadre d'une visite. Il m'est ainsi arrivé d'explorer un lieu en autonomie bien avant la thèse et de le redécouvrir au cours de mes recherches une fois la valorisation touristique mise en place. C'est le cas pour le Spreepark et le Teufelsberg à Berlin. Cela permet de faire l'expérience de phases de transition dans la trajectoire des lieux tant à l'échelle micro qu'à celle de la ville. Au Spreepark, j'ai par exemple pu évaluer les évolutions en matière de sécurisation, de réaménagement et de temporalité des usages. Les explorations réalisées lors de mon premier séjour à Détroit en 2015 m'ont par ailleurs aidée, une fois de retour sur place dans le cadre de la thèse, à mesurer l'étendue des transformations que connaissaient certains lieux, entre démolition, sécurisation et reconversion. Cela ne renseigne certes pas directement sur les appropriations touristiques, mais le contexte général dans lequel elles prennent place s'en trouve éclairé. Le second cas de figure correspond à la pratique concomitante de lieux différents respectivement en urbex et dans le cadre de visites. Si cela ne permet pas une comparaison directe, les lieux pratiqués selon l'un et l'autre mode n'étant pas les mêmes, l'accumulation et la diversification de ces expériences parallèles permet tout de même de saisir des décalages entre l'urbex et ses réappropriations touristiques qui ne tiennent pas tant aux lieux en eux-mêmes et à leurs caractéristiques individuelles qu'aux conditions de leur pratique.

4. S'entretenir avec les acteurs pour comprendre les positions et confronter les points de vue

4.1. L'enquête par entretiens semi-directifs : objectifs et modalités

Outre les observations, les entretiens ont constitué un élément essentiel du dispositif méthodologique. Ils ont eu pour objectif de préciser les représentations, les pratiques et les positionnements de différentes catégories d'acteurs (cf. point 4.2 de ce chapitre) vis-à-vis des lieux abandonnés sélectionnés et de leurs appropriations touristiques. C'est le croisement des points de vue facilité par ce volet de l'enquête qui permet de faire émerger une approche globale de la question de l'abandon urbain et de ses valorisations touristiques, et de déterminer les convergences et les points de tension qui structurent les jeux d'acteurs à différentes échelles.

Cinquante-quatre entretiens (vingt-sept sur chaque terrain) ont ainsi été réalisés selon la méthode de l'entretien semi-directif, qui permet d'orienter la parole des enquêtés vers un certain nombre de thématiques prédéfinies tout en leur laissant la liberté de dévier de cette grille initiale. Les entretiens ont été menés en anglais à Détroit et en allemand à Berlin, à l'exception de deux entretiens berlinois avec des interlocuteurs irlandais et brésilien qui ont préféré répondre en anglais. Dans leur grande majorité, ils ont eu lieu en face-à-face ; quelques-uns ont été réalisés par téléphone et par écrit quand les circonstances l'exigeaient. D'une durée de vingt minutes à deux heures (ces disparités reflétant dans une large mesure l'inégale disponibilité et l'intérêt contrasté des personnes interrogées), ils ont été menés dans des lieux laissés au choix des enquêtés. Si les acteurs institutionnels privilégient systématiquement leur lieu de travail, de nombreuses rencontres se sont déroulées dans des cafés et, à trois reprises, je me suis rendue au domicile de l'enquêté(e). Sur les cinquante-quatre entretiens réalisés, quarante-sept ont été enregistrés et trente-cinq ont été retranscrits partiellement ou en totalité[176]. Seul un entretien a fait l'objet d'un refus explicite d'enregistrement, les sept autres absences d'enregistrement étant imputables à des défaillances techniques du dictaphone utilisé et, parfois, à la distraction de l'auteure de ces lignes. Les entretiens non enregistrés ont donné lieu à une prise de notes directe au moment de l'entretien puis *a posteriori*, réalisée immédiatement après la rencontre et permettant de compléter les notes à partir des souvenirs. La méthode du *focus group*, ou groupe de discussion, avait été envisagée en complément des entretiens individuels auprès d'habitants de Détroit, dans le but d'approfondir la question de leur vécu de l'abandon et de leur appréciation des appropriations touristiques des lieux abandonnés. Il a toutefois fallu y renoncer en raison de la défection de l'interlocuteur local qui s'était initialement proposé de jouer le rôle d'intermédiaire avec la communauté de son quartier.

4.2. Croiser les points de vue : identification, sélection et catégorisation des personnes interrogées

Les acteurs rencontrés relèvent de six catégories (tableau 3.3.), chacune d'entre elles correspondant à des sous-questions de recherche spécifiques. Comme toute catégorisation, celle proposée ici relève d'une mise en ordre qui simplifie nécessairement des réalités où chevauchements et statuts incertains ne sont pas rares. Si certains acteurs relèvent clairement de l'une ou l'autre catégories, d'autres en revanche s'inscrivent dans plusieurs d'entre elles. Ciar**á**n Fahey à Berlin et Lea à Détroit pourraient ainsi être classés dans la catégorie « urbex » tout comme dans la catégorie « acteurs touristiques » ; l'activité de Martin Kaule relève autant du secteur associatif que du secteur touristique.

[176] Une partie des entretiens a donné lieu à de longues digressions et/ou explications techniques ou juridiques précieuses pour la contextualisation générale du sujet, mais dont la restitution exacte ne présentait pas d'intérêt pour l'analyse et l'interprétation. Dans ce cas, j'ai privilégié une restitution de la substance du discours à une retranscription intégrale.

Tableau 3.3. Les catégories d'acteurs interrogés

Catégories d'acteurs interrogées	Nombre d'entretiens à Berlin	Nombre d'entretiens à Détroit
Acteurs touristiques	6	3
Acteurs institutionnels	12	4
Participants aux visites	0	3
Habitants	0	8
Propriétaires ou gérants des lieux étudiés	4	1
Autres (urbexeurs, artistes, acteurs associatifs, journalistes, universitaires)	5	8
Nombre total d'entretiens	***27***	***27***

L'identification et la sélection des interlocuteurs pertinents pour mon sujet s'est faite de plusieurs manières et en plusieurs étapes. Il m'a d'abord été possible d'identifier moi-même un certain nombre de personnes, notamment parmi les acteurs touristiques et institutionnels, à partir de recherches préalables et, dans le cas de Berlin, de ma connaissance antérieure du terrain. Plusieurs d'entre elles m'ont ensuite recommandé d'autres interlocuteurs intéressants, dont certains ont à leur tour fait de même. Par ailleurs, le hasard et le concours de mes colocataires ont parfois bien fait les choses. J'ai ainsi rencontré l'un des fondateurs de l'association Detroit-Berlin Connection, dont l'existence m'avait jusqu'alors échappé, en discutant avec le propriétaire d'un café que m'avait innocemment recommandé la personne chez qui je logeais. Celui-ci s'est ensuite révélé d'une grande gentillesse et d'une aide précieuse. Enfin, la catégorie des habitants appelle des remarques plus détaillées quant à la constitution du corpus, de même que celle des urbexeurs ; j'y reviens dans les points 4.2.1. et 4.2.4. consacrés à ces catégories.

L'hétérogénéité de ces catégories n'a pas été sans poser quelques difficultés à « jouer sur tous les tableaux ». Chaque type d'acteurs présentait des spécificités impliquant certaines contraintes, d'où une nécessaire adaptabilité de ma part qui a parfois rencontré des limites. Aux rendez-vous très cadrés avec des acteurs institutionnels rompus à l'exercice de l'entretien succédaient des contacts beaucoup plus chaotiques avec des acteurs informels parfois méfiants, tandis que les entretiens avec des visiteurs de passage se sont avérés très difficiles à obtenir du fait de leur courte présence sur place. Ces contraintes ont suscité des ajustements méthodologiques (et, soyons honnête, quelques renoncements) qui seront détaillés plus loin et m'ont incitée à privilégier telle ou telle catégorie d'acteurs suivant les moments du terrain, non par choix entièrement assumé mais par nécessité pratique. Il en résulte que certaines catégories sont moins investies que d'autres, et ce de manière différenciée selon les terrains. Certaines ont été délaissées au fur et à mesure de ma progression, d'autres au contraire ont émergé tardivement et se sont révélées plus importantes que prévu. La constitution du corpus d'entretiens final se comprend donc comme l'aboutissement d'une construction mêlant choix de recherche et contraintes empiriques plus ou moins aisément contournées.

4.2.1. Les acteurs touristiques

La première catégorie d'acteurs interrogés correspond aux acteurs touristiques, entendus comme prestataires d'offres ayant une dimension touristique (pas toujours exclusive) prenant place dans les lieux abandonnés et valorisant d'une manière ou d'une autre la dimension d'abandon. Exceptionnellement, ce critère a été élargi pour inclure des acteurs dont l'activité ne comprenait aucune offre de ce type mais dont l'approche plus globale de la situation touristique locale me paraissait offrir des éléments de contexte et des contrepoints intéressants. Ces prestataires touristiques constituent les acteurs centraux de la transformation des lieux abandonnés d'espaces-rebut en attractions touristiques et du de l'évolution des valeurs qui leur sont attachées. Il s'agissait de comprendre leurs motivations et leurs modes opératoires ainsi que leur insertion dans un réseau d'acteurs plus large et hétérogène ; ils étaient également les plus à même de me renseigner sur le profil de leur public.

Sans prétendre à l'exhaustivité, les entretiens réalisés couvrent l'essentiel des personnes et des structures actives dans ce domaine. Cette forme de tourisme étant relativement peu développée, un aperçu d'ensemble des parties prenantes était possible, à l'exception peut-être de certains acteurs informels opérant sans avoir recours à une présence visible sur internet. Il n'a donc pas été nécessaire d'opérer une sélection dans le but d'obtenir un échantillon représentatif. Certains acteurs ont été identifiés mais n'ont pas pu être interrogés pour des raisons diverses, soit que nos disponibilités respectives n'aient pas concordé, soit qu'ils n'aient jamais répondu à mes sollicitations[177]. Au cours des entretiens réalisés avec ce type d'interlocuteurs, la principale difficulté a consisté à distinguer discours promotionnel dicté à la personne interrogée par la conscience de ses intérêts commerciaux d'une part et réalités parfois plus nuancées d'autre part.

4.2.2. Les acteurs institutionnels

Les acteurs institutionnels forment une deuxième catégorie d'interlocuteurs sollicités pour les entretiens. Trois sous-catégories ont été spécifiquement ciblées : les acteurs institutionnels en charge de la stratégie et de la promotion touristiques d'une part, ceux responsables des questions d'aménagement urbain d'autre part, et enfin les acteurs impliqués dans la définition et l'application des politiques patrimoniales locales. Il s'agissait ici de préciser le cadre réglementaire et stratégique global dans lequel s'inscrivent les valorisations touristiques des lieux abandonnés à l'échelle locale en explorant trois axes. Le premier concerne la place et les valeurs assignées à ce type d'espaces dans la construction de l'attractivité touristique. Le second porte sur la manière dont les valorisations touristiques de l'abandon sont envisagées dans une perspective d'aménagement des espaces en friches qu'elles concernent. Enfin, le troisième s'intéresse à la manière dont ces valorisations s'articulent aux enjeux et aux arbitrages patrimoniaux relatifs aux lieux abandonnés. L'objectif est de déterminer dans quelle mesure ces valorisations touristiques s'insèrent ou non dans les orientations institutionnelles locales et d'identifier les éventuelles tensions entre les deux.

[177] C'est notamment le cas de Fototouren Berlin, entreprise proposant entre autres des visites de lieux abandonnés qui semble largement inspirées de celles de go2know. Cependant, quand on tente de réserver, le site internet indique pour la plupart des visites proposées qu'elles ne sont actuellement pas disponibles (https://www.fototouren-berlin.de/, consulté le 2 octobre 2021). On peut donc raisonnablement supposer que les visites réellement effectuées sont nettement plus rares que celles de go2know. L'entreprise est par ailleurs jugée moins sérieuse que go2know par certains interlocuteurs (Jürgen Naumann, entretien, avril 2019).

Dans la mesure où l'organigramme des structures institutionnelles est en général public, l'identification des interlocuteurs pertinents au sein de cette catégorie a été relativement aisée. Le tableau récapitulatif des entretiens menés fait apparaître une représentation plus importante des acteurs institutionnels pour le terrain berlinois. Deux éléments expliquent cet apparent déséquilibre. D'une part, pour les raisons développées dans le chapitre 2, la thèse met en perspective les territoires de la *municipalité* de Détroit et de l'*aire métropolitaine* de Berlin. Il en résulte une démultiplication des acteurs institutionnels concernés puisque cet espace couvre plusieurs communes appartenant à deux *Länder* distincts (Berlin et le Brandebourg). D'autre part, la ville-Land de Berlin présente une gouvernance à deux échelons associant le Sénat de Berlin et les douze mairies d'arrondissement, ce qui n'est pas le cas à Détroit.

4.2.3. Les participants aux visites

Les participants aux visites analysées constituent une catégorie essentielle pour ce travail. Les entretiens doivent permettre de comprendre les représentations et les valeurs qu'ils associent aux lieux abandonnés ainsi que leurs motivations à les explorer dans le cadre de visites organisées. L'objectif est également de préciser les éventuelles articulations entre l'échelle micro-locale des lieux et l'échelle locale de la ville dans les discours et les représentations des personnes interrogées. Il s'agit *in fine* d'explorer les fondements de la transformation des lieux abandonnés en espaces touristiques en se situant non plus du côté de l'offre (représenté par la catégorie des prestataires), mais de celui de la demande.

Les entretiens avec cette catégorie d'acteurs se sont révélés beaucoup plus délicats à obtenir que pour les deux groupes détaillés ci-dessus. La prise de contact ne pouvait se faire qu'*in situ* à l'occasion de la participation aux visites, à l'issue desquelles je sollicitais les personnes présentes pour un entretien immédiat ou ultérieur. Deux difficultés majeures ont limité l'efficacité de ce procédé. D'une part, peu de visiteurs étaient disposés à prolonger par un entretien des visites parfois déjà très longues. C'était notamment le cas pour celles de *Motor City Photography Workshops*, d'une durée d'environ cinq heures dans des conditions météorologiques souvent éprouvantes. D'autre part, les visiteurs n'habitant souvent pas sur place, ils disposaient d'un temps limité peu compatible avec la réalisation d'un entretien. Il a donc été nécessaire de chercher à contourner ces contraintes. La passation des questionnaires (voir point 6 de ce chapitre) a permis aux participants qui le souhaitaient de laisser leur adresse email pour un entretien ultérieur. Bien qu'ils aient été systématiquement recontactés, leur taux de réponse est ensuite resté très faible, ne permettant finalement de ne réaliser qu'une poignée d'entretiens. D'autres visiteurs, là aussi peu nombreux, ont accepté de répondre de manière plus détaillée par écrit. Face à cette difficulté persistante, j'ai ensuite utilisé le site internet TripAdvisor pour élargir l'échantillon ciblé en identifiant les personnes ayant posté un commentaire relatif à l'une des visites analysées et en les contactant individuellement *via* la plateforme. Cette initiative n'a suscité aucune réponse.

Le nombre d'entretiens effectivement réalisés avec la catégorie des participants aux visites est donc plus modeste qu'initialement escompté (trois entretiens de vive voix et quatre réponses écrites à Détroit, aucun à Berlin). Dans l'analyse, cela a finalement conduit à accorder plus d'importance au contenu parfois très riche des interactions informelles ainsi qu'aux informations apportées par

l'analyse des traces numériques des participants aux visites (*cf.* point 5) et par les réponses au questionnaire proposé (*cf.* point 6).

4.2.4. Les habitants

La quatrième catégorie d'acteurs interrogée est celle des habitants des deux villes étudiées. Il m'a paru nécessaire de les inclure sur la base des travaux relatifs au *ruin porn* et au *ruin tourism* qui postulent une importante tension entre territorialités habitantes et appréhension touristique de l'espace guidée par l'esthétisation des ruines contemporaines. L'objectif était d'élargir cette hypothèse aux valorisations touristiques de l'abandon, indépendamment de leur catégorisation préalable en tant que *ruin tourism*, et de comprendre d'une part si ces valorisations étaient identifiées par les habitants, d'analyser d'autre part la nature et les fondements de leurs positionnements vis-à-vis de ces formes de réappropriations des lieux abandonnés.

Un élément de contexte essentiel à la compréhension des arbitrages opérés concernant cette catégorie d'acteurs tient à la dissymétrie notable des situations observées entre les deux terrains en matière de rapport collectif à l'abandon. Après de nombreuses discussions informelles et quelques entretiens exploratoires, il s'est en effet avéré que si les habitants de Détroit identifiaient spontanément l'abandon comme un objet d'entretien légitime et avaient très souvent des réflexions à partager sur la question, ce n'était en général pas le cas des Berlinois. Ceci peut s'expliquer par les importantes différences que présentent les géographies de l'abandon des deux villes en termes d'ampleur, d'inscription spatiale et de temporalité (*cf.* chapitre 2). Quoiqu'à des degrés variés en fonction des quartiers et des profils démographiques, l'abandon fait partie intégrante de la vie quotidienne de la population de Détroit, qu'il structure le paysage quotidien ou bien qu'il constitue un élément de l'environnement urbain plus lointain mais néanmoins bien identifié. C'est beaucoup moins vrai à Berlin, où les lieux abandonnés ne sont pas omniprésents dans le paysage urbain et ne sont pas nécessairement identifiées par les résidents. Dans certaines communes périphériques en revanche, la présence d'un lieu abandonné imposant et/ou particulièrement connu marque plus fortement l'image de la ville où il constitue en général un enjeu majeur d'aménagement urbain et de redéveloppement. C'est le cas à Beelitz, généralement associée à son immense sanatorium désaffecté. Par ailleurs, la tradition berlinoise de réinvestissement informel des friches urbaines ajoutée à leur raréfaction dans un contexte de trajectoire de développement métropolitain peut également expliquer l'interprétation incertaine de l'expression « *verlassene Orte* » (*lieux abandonnés*) et des enjeux afférents. En effet, nombre de lieux restent encore désignés ainsi par un certain nombre d'acteurs (médias et prestataires) alors même qu'ils font l'objet de réappropriations tangibles, souvent légales et relativement pérennes. C'est le cas du Teufelsberg, du quadrant A de Beelitz ou encore du Spreepark. Pour un Berlinois informé des évolutions des lieux, il y a donc un décalage entre la dénomination proposée et la réalité de lieux qui ne semblent absolument plus abandonnés. Il résulte de cette dissymétrie entre Détroit et Berlin le constat que s'il semble pertinent d'interroger des habitants « lambda » de Détroit à propos de l'abandon en général et de ses valorisations touristiques en particulier, cela ne fonctionne pas à Berlin où les personnes enquêtées semblent globalement peu concernées par la thématique et peinent à comprendre l'objet de la sollicitation. Ceci explique le déséquilibre entre les deux terrains concernant le nombre d'entretiens réalisés avec des habitants.

Au-delà de ce premier élément s'est posée la question, à Détroit, de l'identification et de l'échantillonnage des personnes interrogées. L'objectif idéal mais non atteint aurait été de constituer un échantillon à la fois significatif et représentatif de la population de Détroit, notamment en termes d'appartenance ethnique et de situation socio-économique. Cette ambition s'est heurtée à plusieurs difficultés. La première tient à un enjeu de positionnalité. En tant que jeune chercheuse blanche, étrangère et issue d'une classe favorisée, mon réseau d'interconnaissance sur place était essentiellement constitué de personnes au profil similaire. L'accès aux populations locales afro-américaines et socio-économiquement vulnérables a posé des questions pratiques (comment s'y prendre ?) et éthiques (comment le faire sans heurter l'interlocuteur et sans reproduire les mécanismes de domination structurellement subis par ces populations ?). La seconde est liée aux modalités de ma présence sur le terrain. Le volet de la recherche portant sur les habitants a particulièrement souffert de l'impossibilité d'une présence longue sur le terrain, dont les raisons ont été présentées dans la première section de ce chapitre, et de l'annulation du troisième terrain initialement envisagé.

Au fur et à mesure de ma présence sur le terrain, j'ai expérimenté plusieurs tentatives d'approche : bénévolat dans une banque alimentaire, contacts pris auprès de paroisses et d'associations de quartiers, distribution de mots dans les boîtes aux lettres autour de quelques lieux abandonnés particulièrement touristiques (église St. Agnes, Packard Plant) et contacts pris sur les réseaux sociaux à partir des pages consacrées à certains lieux (église St. Agnes, lycée Thomas Cooley). Cela n'a abouti qu'à un entretien formel. S'y sont ajoutés cinq entretiens avec des contacts obtenus par l'intermédiaire de Jeanette Pierce, fondatrice de Detroit Experience Factory (*cf.* tableau récapitulatif des entretiens, annexes n°1 et n°2), et deux entretiens obtenus par l'intermédiaire de mes colocataires. *In fine*, le nombre d'entretiens réalisés et l'identification des interlocuteurs en fonction des possibilités de contact (avec les biais que cela implique), et non d'une méthode de sélection reposant sur des critères préalablement définis, ne permettent pas d'aboutir à un échantillon représentatif de la population de Détroit. En raison de ces limitations, les conclusions que l'on peut tirer de ces entretiens n'ont donc pas vocation à être généralisées sans précaution mais plutôt à constituer des éclairages ponctuels dont le maniement exige une appréciation fine des caractéristiques socio-économiques mais aussi biographiques des personnes interrogées.

Sur cet aspect de la recherche et avec cette catégorie d'acteurs, les séjours réalisés en 2017 et 2018 ont donc finalement représenté un stade exploratoire qui aurait dû être prolongé par une mise en œuvre plus systématique à laquelle j'ai dû renoncer faute d'avoir pu réaliser le dernier terrain envisagé.

4.2.5. Autres catégories

Plus ponctuellement, d'autres types d'acteurs ont été sollicités en raison de leur expertise sur l'un ou l'autre des aspects étudiés :

• Lorsque c'était possible, les propriétaires et/ou gérants des lieux étudiés ont été interrogés pour déterminer si et comment les valorisations touristiques de l'abandon étaient intégrées à leurs projets et contribuaient à d'éventuelles stratégies de revalorisation économique et symbolique. À Détroit, la question ne s'est réellement posée que dans le cas de la Packard Plant dans la mesure où les lieux investis par *Motor City Photography Workshops* l'étaient sans autorisation ni information des

propriétaires. S'il aurait été envisageable d'interroger ces derniers à ce propos, cela aurait impliqué d'attirer l'attention sur cet usage illégal des lieux et d'en compromettre l'organisateur.

• Des pratiquants de l'urbex (qu'ils se revendiquent ou non comme tels) ont également été sollicités lorsque leurs activités contribuaient à la médiatisation des lieux abandonnés. C'est le cas à Berlin de Ciarán Fahey, créateur du blog *Abandoned Berlin*, et de Felipe Tofani et Marcela Faé, créateurs du blog *Fotostrasse* dont une section est consacrée à l'urbex dans la région berlinoise.

• Artistes et photographes ont permis d'approfondir la question du rôle de la photographie et de l'esthétisation des lieux abandonnés dans la construction de leur attractivité touristique.

• Enfin, à Détroit notamment, les acteurs associatifs ont apporté des éclairages sur les enjeux relatifs au patrimoine, au rôle des saisies immobilières dans la production de l'abandon et aux relations existant entre Berlin et Détroit.

4.3. Un guide d'entretien adaptable

Chaque entretien semi-directif s'est appuyé sur un guide d'entretien préalablement établi. Celui-ci a été adapté à chaque situation d'entretien pour tenir compte à la fois de la diversité des (catégories d')acteurs et des spécificités des contextes géographiques et des différents lieux considérés. S'il n'est donc pas possible de reproduire ici une grille d'entretien type, six thématiques ont formé une armature récurrente (tableau 3.4.) déclinée de manière variable tant en termes d'importance accordée à chaque rubrique que d'ordre de leur évocation.

Tableau 3.4. Présentation synthétique des thématiques de la grille d'entretien

Thématiques de la grille d'entretien	Objectifs
1. Représentations des lieux abandonnés	• Identifier les représentations associées aux lieux abandonnés par les différents acteurs (positives ou négatives, abandon perçu comme une ressource ou comme une contrainte) • Déterminer les types de valeurs attribuées aux lieux abandonnés
2. Motivations	Identifier les motivations sous-jacentes aux actions entreprises par différents acteurs (développement d'une offre touristique, stratégie de promotion institutionnelle, participation aux visites, position vis-à-vis des valorisations touristiques, exploitation artistique des lieux, appropriations formelles et informelles des lieux)
3. Pratiques et modalités d'action	Identifier les pratiques déployées par les différents acteurs dans (ou en lien avec) les lieux abandonnés et les modalités d'appropriation des lieux abandonnés (exploitation touristique, urbex, utilisation artistique, sécurisation/démolition, promotion institutionnelle, préservation, mobilisations collectives)
4. Temporalités	Déterminer les temporalités des évolutions des lieux et de leurs appropriations
5. Relations entre acteurs	Préciser la nature des relations entre les différents acteurs en fonction des contextes locaux et micro-locaux
6. Spécificités éventuelles liées à l'évocation d'un lieu précis	Préciser les éventuelles spécificités propres au(x) lieu(x) spécifiquement évoqué(s) dans le cadre de certains entretiens

4.4. Analyse et interprétation des données d'entretien : l'analyse thématique transversale

La phase d'analyse et d'interprétation des données d'entretiens a pour but d'organiser la masse de données brutes obtenue à l'issue du travail d'enquête et d'en dégager des significations générales. Il s'agit de construire, à partir de ce corpus, une argumentation cohérente permettant de répondre aux questions de recherche. Dans le cadre de la méthodologie qualitative utilisée, j'ai opté pour un traitement « à la main » des retranscriptions d'entretiens bien qu'il existe des logiciels permettant de traiter ce type de corpus (les CAQDAS ou *Computer Assisted Qualitative Data Analysis Softwares*)[178] sur la base, par exemple, d'approches lexicométriques ou de statistiques textuelles. Pour être rigoureuse, l'utilisation de ces logiciels aurait nécessité la systématisation d'une retranscription intégrale des entretiens, voire parfois d'un travail de réécriture (la situation d'entretien favorise en effet la production d'énoncés dont l'analyse automatisée est souvent délicate, en raison par exemple de nombreuses hésitations ou de structures syntaxiques peu conventionnelles). Par ailleurs, le

[178] Voir par exemple la thèse de Flaminia Paddeu (2015) pour une utilisation du logiciel NVivo à l'appui d'une enquête qualitative.

traitement « à la main » permet une prise en compte beaucoup plus fine d'éléments non textuels relatifs par exemple au contexte et à la situation d'interaction. S'il est moins propice à la quantification des occurrences relevant de telle ou telle catégorie d'analyse, il est tout à fait à même de faire émerger des corrélations, des rapprochements ou des divergences propres à nourrir une analyse qualitative.

Ce travail sur les données a été réalisé selon la méthode de l'analyse thématique transversale. Celle-ci consiste en un découpage du corpus à partir d'un certain nombre de catégories thématiques appliquées à l'ensemble des entretiens ; les différents fragments de discours sont classés dans ces catégories en fonction de leur proximité thématique. On privilégie ainsi la cohérence d'ensemble du corpus à celle de chaque entretien individuel. On peut schématiquement distinguer trois étapes dans cette méthode d'analyse : la pré-analyse, l'exploitation du matériel et le traitement et l'interprétation des résultats (Bardin, 2013). La pré-analyse a consisté en une première lecture « naïve » des entretiens retranscrits qui permet une « mise à plat des données » (Morange et Schmoll, 2016 : 144) dont ont émergé de premières observations, récurrences, recoupements ou encore tensions. Cette première étape est également celle d'un tri et d'une hiérarchisation des données qui permettent ensuite « la mobilisation de données triées et choisies » (*ibid.* : 145). Sur la base de cette première approche du corpus, j'ai ensuite élaboré une grille d'analyse thématique pour formaliser les catégories à partir desquelles j'ai ensuite procédé au codage des données. Cette opération par laquelle « les données brutes sont transformées systématiquement et agrégées dans des unités qui permettent une description précise des caractéristiques pertinentes du contenu » (Holsti, 1969, cité par Bardin, 2013 : 134) permet de classer et d'organiser les données en fonction des catégories déterminées. Enfin, à partir de cette exploitation du matériau, j'ai proposé des interprétations qui nourrissent la suite de ce travail.

5. L'enquête par questionnaires : préciser le profil et les motivations du public touristique

5.1. Entre quantitatif et qualitatif : l'usage du questionnaire comme « bricolage » méthodologique

L'utilisation du questionnaire comme méthode d'enquête peut surprendre dans le cadre d'une démarche de recherche qualitative. Elle doit être comprise ici comme relevant d'une forme de « bricolage » (Guyot, 2008) né des besoins de l'enquête. L'objectif n'est pas de mobiliser le questionnaire dans les règles de l'art de l'enquête quantitative (les libertés prises en matière de conception du questionnaire, d'échantillonnage et de traitement sont détaillées ci-après) mais d'en utiliser les spécificités pour compléter le dispositif méthodologique sur certains points. Il ne s'agit pas de proposer une comparaison rigoureuse en tout point mais de contribuer, avec les moyens du bord, à la compréhension de pratiques spatiales saisies par ailleurs à l'aide d'autres méthodes évoquées plus haut. C'est ainsi que l'on doit comprendre son insertion dans le dispositif d'enquête qualitatif : l'observation participante permet d'obtenir des discours informels parfois riches mais trop ponctuels pour en tenter une généralisation, tandis que le nombre d'entretiens réalisés avec des visiteurs est resté en-deçà de mes attentes pour les raisons exposées plus haut. Face à ces limites, le questionnaire avait pour but de toucher un nombre plus important de visiteurs, quitte à ce que

l'information recueillie soit moins riche, mais également de permettre d'esquisser une typologie même grossière des publics, de leurs représentations, de leurs motivations et de leurs pratiques des lieux. Ainsi, les résultats obtenus n'ont d'intérêt que mis en relation avec ceux issus de l'observation et des entretiens : ils permettent de les éclairer et de les situer au sein d'un ensemble plus vaste. L'aperçu global qui émerge des questionnaires permet par exemple de voir si le discours de tel visiteur renvoie à une posture partagée ou relève d'un particularisme individuel. Les réponses aux questionnaires constituent des bribes, des fils que des entretiens compréhensifs auraient – et ont parfois – permis de tirer. Pour perfectible qu'il soit, le résultat n'en est pas pour autant dénué d'enseignements. Le questionnaire assumait en outre une fonction pratique dans la mesure où il a permis de recueillir un certain nombre d'adresses email pouvant donner lieu à une sollicitation ultérieure pour un entretien.

5.2. Conception, passation et analyse

Avant d'expliciter les conditions de la conception, de la passation et du traitement des questionnaires, il convient de déterminer précisément les éléments qu'ils permettent de comparer. La pertinence de la comparaison des échantillons retenus à Berlin et à Détroit repose sur le fait que toutes les personnes interrogées ont en commun de visiter le même type de lieux, bien que les destinations aient des profils très différents. On pourrait objecter que ces échantillons mêlent des publics prenant part à des visites dont les formats diffèrent. Cela se justifie par les spécificités des contextes locaux et micro-locaux : cette hétérogénéité des types de visites n'est pas liée à un échantillonnage différencié de ma part au sein des visites existantes, mais au fait que les types de visites proposées ne sont pas les mêmes à Détroit et à Berlin d'une part, et selon les différents lieux au sein d'un même terrain d'autre part[179].

La conception des questionnaires a été guidée par le souci d'articuler dimensions quantitative et qualitative. Si cette méthode est par essence quantitative, le choix de proposer de nombreuses questions ouvertes appelant des réponses non contraintes et laissant au répondant la possibilité de les détailler permet la collecte de données qualitatives et un traitement également qualitatif de ces données. Le format des questions répond à un nécessaire arbitrage entre la richesse des réponses espérées, la longueur du questionnaire pour les répondants et le traitement possible des réponses. Cet équilibre a parfois été difficile à trouver, ce qui a mené à une évolution de certaines questions en cours d'enquête : la structure du questionnaire est globalement restée la même mais certaines entrées ont été reformulées par souci d'efficacité, d'autres ont été ajoutées ou supprimées. Cette entorse aux principes qui guident l'enquête par questionnaire s'explique par l'impossibilité pratique, faute de temps et de possibilités suffisantes de retour sur certains lieux, de réaliser des passations exploratoires qui auraient permis d'aboutir à un questionnaire stabilisé. Il en résulte des réponses qui ne sont théoriquement pas rigoureusement comparables ; cela est néanmoins peu gênant dans le cadre de la démarche explicitée plus haut puisqu'il ne s'agit pas de comparer terme à terme mais de dégager des tendances. Outre cette évolution pour un même lieu de passation, les questionnaires ont subi une adaptation selon les lieux pour correspondre à leurs

[179] Je rappelle à ce titre que la constitution du corpus (cf. chapitre 2) n'obéit pas à une logique d'échantillonnage, mais à une logique d'exhaustivité permise par le faible nombre d'offres existantes.

trajectoires respectives, aux formes de leurs réappropriations et aux types de visites, ainsi qu'à la ville dans laquelle ils se trouvent. Enfin, ils ont été proposés uniquement en anglais à Détroit, et en allemand et en anglais à Berlin pour éviter d'exclure les touristes internationaux ne maîtrisant pas la langue locale. Les questionnaires utilisés sont présentés en annexes (n° 3 et 4).

Se pose ensuite la question de la représentativité de l'échantillon retenu, étant entendu qu'un échantillon représentatif est « une réduction qui offre une image conforme à celle de la population observée selon certains critères qui doivent être bien définis » (Beck, 2006 : 28). Dans le cas présent, la population théoriquement observée est constituée de l'ensemble des visiteurs prenant part aux visites organisées dans les lieux abandonnés considérés. Toutefois, les conditions de passation des questionnaires n'ont pas permis d'éviter certains biais dans la constitution de l'échantillon, ce qui a contribué à limiter sa représentativité. Tout d'abord, les questionnaires n'ont été distribués que dans une partie des lieux constituant le corpus d'étude (tableau 3.5.), les autres étant exclus pour des raisons d'autorisations et de contraintes pratiques. Dans certains cas, comme le Spreepark, des études de public mises à ma disposition m'ont cependant permis de préciser le profil des visiteurs. Lorsque la passation était possible, j'ai tenté d'assurer systématiquement un échantillonnage de type aléatoire, par lequel toute personne a une chance équivalente d'être interrogée. Au Teufelsberg et à la prison de Köpenick, je me suis postée à la sortie du lieu et ai sollicité respectivement toutes les personnes qui sortaient pendant ma présence sur place (Teufelsberg) et tous les participants à la visite (Köpenick). Le procédé a été comparable dans le cas de la visite *Motor City Photography Workshop*, pendant laquelle je proposais le questionnaire à l'ensemble des participants pendant le trajet commun de retour au lieu de rendez-vous. À Beelitz, la structuration de l'offre et la configuration des lieux m'ont amenée à choisir deux modes de passation, étant donné que ce lieu combine visites guidées de bâtiments abandonnés et espace de libre déambulation autour de la ruine principale. Le premier a consisté à me poster non pas à la sortie de cette zone mais dans son espace de restauration en plein air, où les visiteurs présentaient l'avantage de rester statiques le temps de leur repas et me paraissaient plus susceptible de prendre le temps nécessaire au remplissage du questionnaire. Le deuxième correspond au procédé utilisé pour les autres visites : proposer le questionnaire à tous les participants à l'issue d'une visite.

Tableau 3.5. Nombre de questionnaires récoltés par lieux et par terrains

Berlin	
Lieu	**Nombre de questionnaires**
Beelitz	**40**
Teufelsberg	**82**
Prison Köpenick	**10**
Détroit	
Visite	**Nombre de questionnaires**
Motor City Photography Workshop	**58**

Malgré l'attention portée à l'échantillonnage, le principal biais de la passation réside dans l'inégale variation des moments de passation, qui se révèle parfois insuffisante. Cela influe sur la représentativité des échantillons. À Détroit, où la visite *Motor City Photography Workshop* a lieu tous les samedis et dimanches, j'ai interrogé systématiquement l'ensemble des visiteurs une fois par semaine pendant deux mois. Il n'existe aucune raison de penser que le public diffère entre le samedi et le dimanche, ce qui m'a été confirmé par le prestataire lors d'un entretien : la moitié des visiteurs ayant pris part à la visite sur cette période ont donc été interrogés, sans critère distinctif hormis celui (aléatoire) du jour de participation, ce qui me paraît assurer une représentativité satisfaisante. Au Teufelsberg, trois séances de passation ont été réalisées pour une durée cumulée d'environ cinq à six heures. Elles ont toutes eu lieu le week-end, ce qui peut conduire à la sous-représentation d'un public présent en semaine potentiellement différent de celui présent le week-end. À Köpenick et à Beelitz, je n'ai effectué qu'une seule séance de passation, en raison d'une autorisation obtenue tardivement à Beelitz ainsi que d'une impossibilité pratique de répéter plusieurs fois la même visite à Köpenick. Cela ne permet pas d'écarter l'hypothèse d'un profil atypique du public présent ce jour-là et élimine l'ambition d'une quelconque représentativité de l'échantillon. Par ailleurs, il ne m'a pas été possible de varier les périodes d'enquête à l'échelle d'une année : ce volet de l'enquête a donc été réalisé en mars-avril à Détroit, en juin-juillet à Berlin. Les échantillons ne peuvent donc rendre compte d'une éventuelle variation saisonnière, les entretiens avec les prestataires pouvant néanmoins éclairer ce point.

Enfin, le traitement des questionnaires a été réalisé manuellement sur tableur Excel. Après la saisie des réponses et le nettoyage de la base de données obtenue, une partie des réponses correspondant aux questions ouvertes ont été recodées pour faire émerger des catégories descriptives. En définitive, l'ambition qui préside à l'usage du questionnaire dans le cadre de ce travail est à la mesure des conditions empiriques de mise en œuvre de cette méthode : le but n'est pas de proposer une étude quantitative fondée sur une représentativité solide de l'échantillon analysé, mais d'obtenir des indications sur des types de comportement sans qu'une généralisation rigoureuse des résultats soit possible. C'est dans cette perspective que doit se comprendre la mobilisation du questionnaire au sein du dispositif méthodologique qualitatif qui guide ce travail.

6. L'analyse de contenu : compléter les données et diversifier les sources

Enfin, à l'appui des trois méthodes présentées ci-dessus, l'analyse de contenu appliquée à un corpus hétérogène a permis de compléter les données et de diversifier les sources d'information. Ce corpus a été constitué au fil de l'eau en fonction de l'évolution de mes besoins de recherche ; sa constitution est récapitulée par le tableau 3.6. En termes d'objectifs poursuivis, on peut distinguer trois grandes orientations. L'analyse de contenu a d'une part permis de mieux saisir les discours portés sur les lieux. Elle a alors complété utilement les données collectées au moyen des entretiens qui, s'ils éclairent sur des positionnements individuels ou collectifs, sont moins aptes à rendre compte de la production de représentations à une échelle plus large. Le matériel promotionnel des prestataires de visite et les supports de diffusion du marketing touristique institutionnel, mais aussi les productions iconographiques relatives à l'abandon, ont ainsi constitué des sources précieuses. D'autre part, cette méthode a permis d'enrichir l'appréhension des motivations, des représentations et des expériences de visites des participants au-delà des données

collectées par entretiens et questionnaires, dont j'ai précisé les limites plus haut. À cet égard, les traces numériques que constituent les commentaires postés sur TripAdvisor se sont révélées particulièrement utiles. Enfin, l'analyse de la presse locale, nationale et nationale a été indispensable pour mieux comprendre les contextes locaux et micro-locaux dans lesquels s'inscrivent les lieux étudiés d'une part et pour saisir les représentations associées aux terrains à l'échelle nationale et internationale d'autre part. Cela m'a été particulièrement utile pour retracer l'histoire parfois complexe et touffue de certains sites, à l'image du Teufelsberg à Berlin, et pour me tenir au courant de leurs évolutions les plus récentes.

Tableau 3.6. Corpus utilisé pour l'analyse de contenu : sources, objectifs, exemples

Type de source	Objectifs de recherche	Exemples de sources analysées (non exhaustifs)
Matériel promotionnel des prestataires de visites	Caractériser les discours portés sur les lieux abandonnés et les modalités de leur construction en tant qu'attraction touristique	• Site internet de go2know • Page *MeetUp* de Motor City Photography Workshops • Flyer de Motor City Photography Workshop
Supports de marketing touristique institutionnel	Caractériser les discours portés sur la ville et identifier les (types d')espaces mis en valeur	• Site internet de VisitBerlin • Site internet du Detroit Metro Convention and Visitors Bureau • Campagne marketing *America's Great Comeback City* (Détroit) • Campagne marketing *It's GO time* (Détroit)
Productions iconographiques relatives à l'abandon	Identifier les motifs dominants associés aux lieux abandonnés dans la culture populaire	• Livres photo consacrés aux lieux abandonnés à Berlin et à Détroit (*The Ruins of Detroit*, Marchand et Meffre ; *Detroit Disassembled*, Moore ; *Abandoned Berlin,* Ciarán Fahey) • Livres photo consacrés aux lieux abandonnés hors terrains (*Abandoned Places*, Van Rensbergen ; *Ask the Dust*, Romain Veillon) • Suivi de hashtags Instagram (#abandonedplaces, #urbex, #lostplaces, etc.)
Traces numériques des visiteurs	Caractériser les expériences de visite des participants et identifier leurs motivations	• Commentaires TripAdvisor sur l'entreprise go2know • Commentaires TripAdvisor sur les « Detroit Urbex Tours » de Motor City Photography Workshops
Presse locale, nationale et internationale	• Comprendre les contextes locaux et micro-locaux (évolution des lieux étudiés, jeux d'acteurs, projets en cours) • Saisir les représentations associées aux terrains à une échelle nationale et/ou internationale	• Presse locale de Berlin (*Tagesspiegel, Berliner Zeitung, Berliner Morgenpost*) • Presse locale du Brandebourg (*Märkische Allgemeine*, *Märkische Oderzeitung*) • Presse locale de Détroit (*Detroit Free Press*, *The Detroit News*, *Curbed Detroit*, *Crains Detroit*) • Presse nationale et internationale (*Der Spiegel, Time Magazine*, *The Guardian*, etc.)

Réalisation : A. Le Gallou, 2021

La méthode utilisée pour l'analyse de ces différentes sources est celle de l'analyse thématique présentée plus haut. Elle a été mobilisée de manière plus ou moins approfondie en fonction des sources. Si les commentaires TripAdvisor ont par exemple fait l'objet d'un traitement systématique sous Excel, le suivi des hashtags Instagram a en revanche pris une forme beaucoup plus empirique et discontinue. Ce type de sources a finalement contribué à une « imprégnation » de l'esthétique de la ruine contemporaine plus qu'elle n'a été réellement mobilisée dans l'analyse.

Conclusion

Telles sont donc les orientations méthodologiques qui ont guidé la constitution, le traitement et la restitution des données sur lesquelles s'appuient les analyses développées dans ce travail. Ce chapitre a tenté de rendre compte des réussites de ce dispositif mais aussi de ses limites et des réajustements qu'elles ont nécessités. Quoique parfois frustrants, ces derniers ont en définitive constitué de précieux moments d'apprentissage des rouages de la recherche. Si certains volets n'ont pas été explorés à la hauteur des ambitions initiales, d'autres ont donné lieu à des redéfinitions et des chemins de traverses qui se sont avérés féconds et stimulants. Les aspects moins traités dans le cadre de cette thèse ouvrent par ailleurs des perspectives de recherche ultérieures, tant au plan méthodologique que thématique. Dans la suite de ce texte, les inflexions apportées à l'analyse par ces aspects méthodologiques seront précisées le cas échéant. Par leur contenu et l'approche adoptée, les chapitres qui suivent s'inscrivent dans le projet présenté ici de qualifier les phénomènes observés dans une perspective de géographie culturelle plutôt que de les quantifier.

Chapitre 4. Le tourisme de l'abandon : entre appropriation et subversion de la pratique de l'urbex

Ce chapitre analyse les modalités de l'appropriation touristique des représentations et des pratiques spatiales propres à l'urbex. À travers l'analyse des formes que prennent les valorisations touristiques des lieux abandonnés, il précise les contours du tourisme de l'abandon esquissés dans les chapitres précédents. Je fais le choix ici d'entrer par les *pratiques* touristiques, entendues en un sens large à la fois du point de vue de l'offre et de celui de la demande : l'enjeu est de comprendre d'une part la construction de l'attractivité touristique des lieux abandonnés, d'autre part la manière dont ceux-ci sont investis par les visiteurs. Dans cette perspective, ce chapitre se concentre donc essentiellement sur l'échelle micro des lieux considérés et sur les rapports aux lieux déployés par deux types d'acteurs : les prestataires de visites et les visiteurs. Leur inscription dans des espaces, dans des systèmes d'acteurs et des temporalités plus vastes sera développée dans le chapitre suivant.

La première partie de ce chapitre propose une analyse des dispositifs de visite qui constituent le corpus d'étude. Une première section présente les lieux retenus et les modalités actuelles et passées de leurs appropriations touristiques. La deuxième section souligne l'hétérogénéité des visites observées au regard de trois critères de différenciation : format des visites, mobilisation de l'imaginaire de l'abandon et statut des prestataires. À partir de ces critères, la troisième section propose une typologie des valorisations touristiques analysées. Celle-ci permet d'établir une distinction entre celles qui correspondent à l'hypothèse d'un tourisme de l'abandon inspiré de l'urbex et les autres. Si le reste du chapitre est consacré à l'analyse de la première catégorie, la suite de ce travail n'écarte pas les cas que j'exclus du périmètre du tourisme de l'abandon.

En croisant discours des prestataires, observations et expériences rapportées par les visiteurs, la deuxième partie du chapitre propose une analyse géographique des contenus de ce tourisme de l'abandon. Elle montre que ces visites, fondées sur la mobilisation de représentations et de pratiques spatiales propres à l'urbex, manifestent l'extension à un nouveau type d'espaces (les lieux abandonnés) d'un tourisme dit « hors des sentiers battus ». La première section analyse l'évolution des représentations communément associées aux lieux abandonnés. Largement inspirée du corpus iconographique popularisé par l'urbex, cette redéfinition esthétique et sémantique crée les conditions symboliques qui rendent possible leur investissement touristique. Cela s'inscrit dans le contexte des mutations contemporaines des imaginaires et des pratiques touristiques : l'investissement croissant d'espaces dits ordinaires permet à des marges spatiales d'acquérir une forme de centralité touristique. Interrogeant cette notion d'ordinaire, la deuxième section montre que la valorisation touristique des lieux abandonnés repose finalement sur la promotion d'un extraordinaire touristique fondé sur un imaginaire de front pionnier. Celui-ci mobilise autant les caractéristiques propres aux lieux, dont la marginalité est mise en scène, que les modalités de leur pratique à travers l'exploration. S'y ajoute, dans le cas de Détroit, leur insertion dans un espace urbain qui fait lui-même l'objet d'imaginaires similaires. Enfin, la troisième section analyse les expériences touristiques rapportées par les participants en s'intéressant plus spécifiquement aux pratiques déployées. Elle met en évidence la proximité des contenus du tourisme de l'abandon et

de l'urbex, tous deux caractérisés par l'importance d'une appropriation des lieux fondée sur les dimensions esthétiques, sensorielles et émotionnelles. L'inégale mobilisation de ces différentes dimensions en fonction des visites observées permet cependant de souligner le rôle des contextes et des configurations géographiques dans la manière dont se déploie le tourisme de l'abandon.

Malgré ces similitudes, la troisième et dernière partie de ce chapitre met en évidence la normalisation de la pratique de l'urbex qui se joue dans ses valorisations touristiques. S'il mobilise une partie des caractéristiques formelles de l'exploration urbaine, le tourisme de l'abandon en transforme profondément les cadres selon un triple processus d'intermédiation, de sécurisation/légalisation et de marchandisation. La première section s'intéresse à la double intermédiation qu'impliquent les dispositifs de visite et met l'accent sur le paradoxe inhérent à l'idée d'une exploration guidée. Les prestataires prennent en charge le repérage et l'accès aux lieux, mais orientent également leur exploration à l'échelle micro. La deuxième section montre que la sécurisation de l'exploration, parfois associée à sa légalisation, permet d'atténuer la transgression spatiale pourtant constitutive de la pratique de l'urbex. L'expérience touristique est alors celle d'un simulacre plus que d'une transgression réelle. Enfin, la troisième section s'intéresse à l'introduction d'une dimension marchande dans la pratique de l'exploration, qui cristallise l'évolution du sens de la pratique et des valeurs attribuée aux lieux par rapport au cadre de l'urbex.

Ce chapitre invite *in fine* à dépasser le postulat d'une stricte opposition entre urbex et tourisme de l'abandon auquel se limitent souvent les travaux qui abordent la question pour mettre en lumière les processus par lesquels se construit un rapport touristique aux lieux abandonnés. En privilégiant l'analyse inductive des représentations et des pratiques mobilisées par les différents acteurs, il ne s'agit pas tant de contribuer à réaffirmer des catégories pré-établies que de montrer au contraire ce qu'une analyse fine de leurs enchevêtrements peut apporter à la compréhension de l'urbex comme des formes de tourisme qui s'en inspirent, ainsi que de la diversité des rapports à l'espace qui se tissent dans l'entre-deux.

1. Des appropriations touristiques de l'abandon hétérogènes : quels contours pour le tourisme de l'abandon ?

1.1. Lieux et dispositifs de visites : un aperçu général du corpus analysé

1.1.1. Berlin et aire métropolitaine berlinoise

• go2know

Fondée en 2010 par Andreas Böttger et Thilo Webers, go2know est une entreprise spécialisée dans les visites de lieux abandonnés. Son offre, initialement centrée sur la région berlinoise, s'étend progressivement au gré des opportunités et grâce à la notoriété croissante de l'entreprise. Go2know fait clairement figure de pionnière dans le domaine et reste à ce jour la seule entreprise réellement active dans l'organisation de visites de ce type. Elle opère dans différents lieux sur la base d'accords conclu avec leurs propriétaires respectifs ; l'offre se renouvelle régulièrement en fonction des évolutions des lieux et des changements de propriétaires. Active dans le sanatorium de Beelitz, la prison de Köpenick et le site militaire de Wünsdorf pendant la durée des enquêtes de terrain (2017-2019), go2know a également été en charge de visites organisées dans plusieurs autres lieux du corpus (Teufelsberg et Spreepark) avant qu'elles ne soient reprises par les propriétaires ou

gestionnaires des lieux. Constituée à ses débuts des deux fondateurs, l'entreprise comptait en 2018 sept salariés et employait une dizaine de guides *freelance* en fonction des besoins.

• Le Spreepark (Berlin)

Ancien parc d'attraction construit sous la RDA, le Spreepark est l'un des lieux abandonnés emblématiques de Berlin (photographies 4.1. et 4.2.). Après la réunification, cette propriété de l'ancien État est-allemand revient à la municipalité qui choisit de la céder sous la forme d'un bail emphytéotique (*Erbpachtvertrag*) : le Sénat de Berlin en conserve la propriété tout en confiant son exploitation à une entreprise privée gérée par les forains Norbert et Pia Witte, le Spreepark GmbH, qui prend possession du terrain en octobre 1991. Ces derniers font cependant face à d'importantes difficultés et la faillite de l'entreprise exploitante en 2001 inaugure une période de treize ans marquée par les frasques de la famille Witte et l'impossibilité pour les pouvoirs publics de reprendre la gestion du terrain face au montant des dettes dont il est lesté. Le Spreepark devient alors un haut lieu de l'exploration urbaine berlinoise. De 2009 à 2014, des visites guidées payantes sont organisées par le jeune Berlinois Christopher Flade en collaboration avec la famille Witte, toujours titulaire du droit d'usage. Elles ont lieu chaque week-end, durent deux heures et coûtent 15€. Parallèlement, Go2know organisait également des photo-tours permettant une exploration plus libre du terrain. Au terme de négociations avec les créanciers, le rachat du droit par la ville en 2014 marque le début d'un processus de reconversion très médiatisé et la fin des visites telles qu'elles existaient. Depuis 2016, l'entreprise publique gestionnaire du site, Grün Berlin, mandate l'entreprise Runze und Kasper pour organiser des visites guidées d'un format différent : d'une durée d'1h30 et au prix de 5€, celles-ci ont avant tout vocation à informer un public local sur les enjeux d'aménagement que présente le Spreepark, les projets en cours et la reconversion du site.

Photographie 4.1. L'attraction abandonnée « Spreeblitz » du Spreepark (Berlin)

Le dragon dans la gueule duquel s'engouffrent les montagnes russes de l'attraction « Spreeblitz » a été installé en 1991. Il est l'un des motifs les plus reproduits par les photographies du Spreepark abandonné.
Source : A. Le Gallou, 2017

Photographie 4.2. Les restes de la grande roue et du tyrannosaure du Spreepark (Berlin)

L'association du tyrannosaure renversé et de la grande roue en arrière-plan constitue elle aussi un incontournable du corpus visuel associé au lieu.
Source : A. Le Gallou, 2014

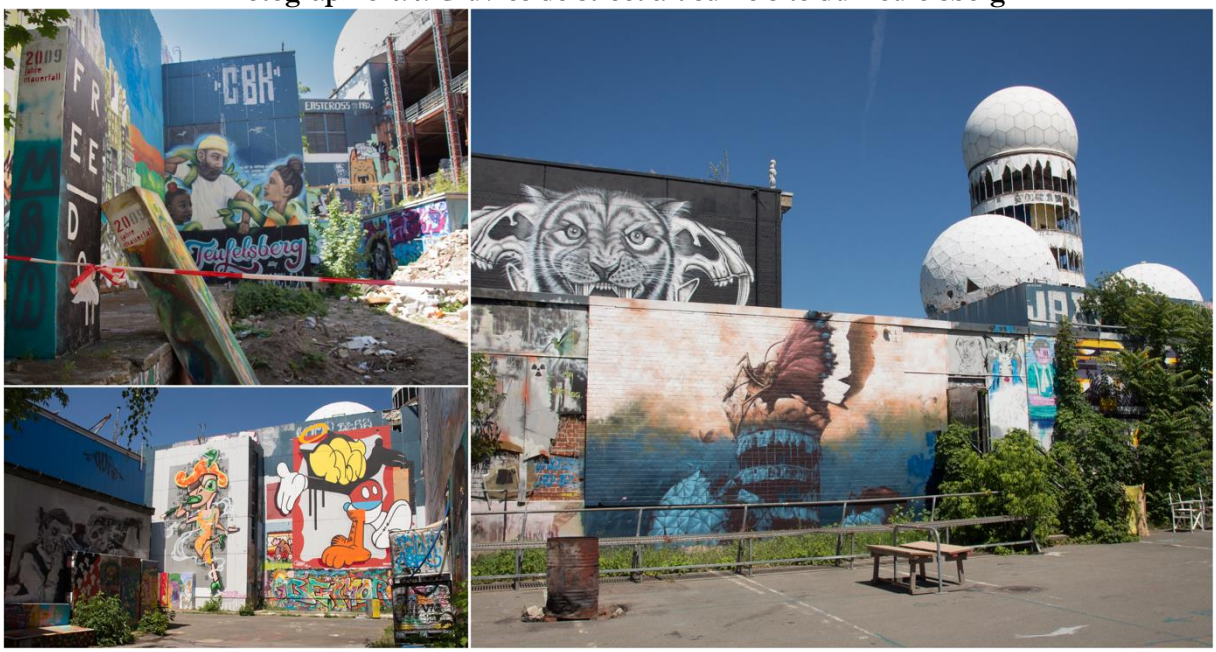
• Le Teufelsberg (Berlin)

Le Teufelsberg est une ancienne station d'écoute des forces américaines et britanniques perchée sur la colline artificielle du même nom dans la forêt de Grünewald située dans l'arrondissement de Charlottenburg-Wilmersdorf (photographie 4.3.). Désaffectée en 1994 après une éphémère utilisation par les pouvoirs publics à des fins de contrôle aérien, le site est acquis en 1996 par l'entreprise IGTB GmbH & Co. Investorengemeinschaft Teufelsberg KG constituée par quatre investisseurs. L'échec du projet immobilier initialement envisagé par les nouveaux propriétaires précipite l'abandon du Teufelsberg : à partir de 2004, le site est laissé sans sécurisation et devient un lieu prisé d'exploration urbaine. En 2010, la IGTB GmbH conclut un accord avec l'entreprise de sécurité Emge Sicherheit : celle-ci se charge gratuitement de la sécurisation des lieux, en échange de quoi elle est autorisée à organiser événements et visites dont elle garde les bénéfices. À partir de février 2011 sont organisées des visites guidées hebdomadaires au prix de 15€, tandis que le service de sécurité demande un droit d'entrée de 5€ en dehors des horaires de visite. Ces dispositifs coexistent toutefois avec une fréquentation illégale encore soutenue. Locataire et gérant du site de 2012 à 2015, Shalmon Abraham reconduit les visites guidées qui deviennent alors quotidiennes. Parallèlement à cela, l'entreprise go2know propose également des photo-tours sur le Teufelsberg pendant quelques années. En 2015, Marvin Schütte, le fils de l'un des quatre propriétaires, devient le nouveau gérant du site qu'il souhaite ouvrir plus largement au public. Le principe des visites guidées est conservé et s'y ajoute alors la possibilité de visites libres permettant de déambuler sur le site contre un droit d'entrée de 7€. Ces visites sont promues par l'office de tourisme de Berlin depuis plusieurs années. Cependant, l'utilisation actuelle du site et le projet d'en faire un lieu de culture alternatif (photographie 4.4.) rencontrent l'opposition d'une partie du voisinage qui souhaite privilégier un usage récréatif de proximité plus associé à l'espace forestier alentours. Le Teufelsberg est également convoité par la municipalité qui n'a toutefois pas les moyens de l'acquérir au prix exigé par la IGTB GmbH, et son classement au titre du patrimoine en 2018 introduit de nouvelles contraintes dans la perspective de sa reconversion pérenne.

Photographie 4.3. Vues du Teufelsberg (Berlin)

La tour et les coupoles du Teufelsberg sont visibles de loin dans le paysage urbain (à droite, vue depuis le Drachenberg tout proche).
Source : A. Le Gallou, 2018

Photographie 4.4. Œuvres de street art sur le site du Teufelsberg



L'ancienne station d'écoute est aujourd'hui une galerie de *street art* à ciel ouvert.
Source : A. Le Gallou, 2018

• La prison de Köpenick (Berlin)

Construit entre 1899 et 1901, le bâtiment sert d'abord de tribunal et de prison dans l'arrondissement berlinois de Köpenick. En juin 1933, elle est le théâtre de la *Köpenicker Blutwoche* (« Semaine sanglante de Köpenick »), semaine d'exactions perpétrées par les SA contre les communistes, les juifs et les opposants au régime. Après la guerre, le site est utilisé comme centre de détention avant de devenir en 1964 un entrepôt de costumes de la télévision est-allemande.

Aujourd'hui, une partie du bâtiment abrite le mémorial de la *Köpenicker Blutwoche* géré par l'arrondissement de Treptow-Köpenick, tandis que le reste est désaffecté depuis les années 1980. Cette partie du bâtiment est néanmoins en cours de réappropriation par l'association Kukuk e.V. qui ambitionne d'en faire un lieu culturel. Le lieu fait l'objet de visites proposées par go2know en accord avec cette association (photographie 4.5.).

Photographie 4.5. L'intérieur de la prison de Köpenick

Source : A. Le Gallou, 2018

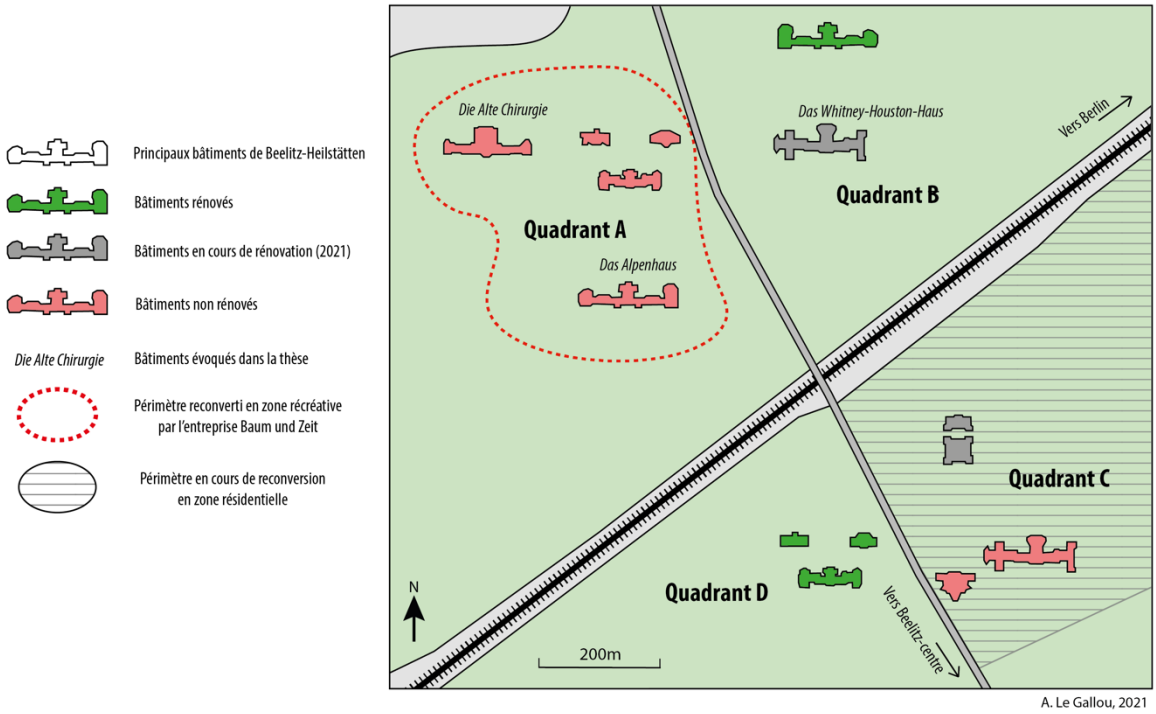
• Le sanatorium de Beelitz-Heilstätten (Beelitz)

Situé dans le Brandebourg à 50km au sud-ouest de Berlin, le sanatorium de Beelitz[180] est construit à partir de 1898 dans un contexte d'expansion rapide de la tuberculose. Cet immense complexe de 200 hectares divisé en quatre quadrants (A, B, C et D) (carte 4.1.) représentait à l'époque un modèle de progrès architectural, technique et médical. Après une première utilisation par l'armée pendant la Première Guerre mondiale, le sanatorium est transformé en hôpital militaire soviétique après la Seconde Guerre mondiale et jusqu'au retrait des troupes soviétiques en 1994. Laissés ensuite à l'abandon quoique classé depuis 1996, les dizaines de bâtiments que compte le complexe ont depuis été partagés entre plusieurs propriétaires successifs, dont certains ont mené à terme des opérations de rénovation d'une partie des bâtiments. Malgré cela, le sanatorium est resté tout au long des années 2000 l'un des lieux abandonnés les plus connus de la région berlinoise (photographie 4.6.), assidûment fréquenté par les amateurs d'urbex et de fêtes illégales. Depuis

[180] La commune où se trouve le sanatorium est Beelitz ; *Heilstätte* signifie « établissement de cure » en allemand. Beelitz-Heilstätten correspond donc à l'origine à la dénomination du sanatorium, mais est également devenu le nom officiel du quartier (*Ortsteil*) où se situe le complexe.

quelques années, la reconversion du complexe se concrétise cependant. Tandis que le quadrant A a été transformé en espace récréatif depuis 2015, la plupart des bâtiments des trois autres quadrants sont aujourd'hui soit rénovés, soit en cours de rénovation. Dans le cadre de ce travail, ce sont les éléments relatifs aux usages touristiques et récréatifs qui présentent un intérêt particulier.

Carte 4.1. Organisation spatiale de l'ancien sanatorium de Beelitz-Heilstätten



Photographie 4.6. Exemples de bâtiments en ruine de l'ancien sanatorium de Beelitz-Heilstätten

La *Alte Chirurgie* du quadrant A (à gauche), le pavillon des femmes du quadrant A (en haut à droite) et l'ancien sanatorium des hommes du quadrant C (en bas à droite).
Source : A. Le Gallou, 2017 et 2018

L'ensemble du quadrant A a été racheté par les investisseurs Georg et Beate Hoffmann et reconverti depuis 2015 en une zone récréative baptisée « Baum und Zeit » (littéralement « Arbre et Temps »). Elle consiste en un sentier des cimes (*Baumkronenpfad*) serpentant au-dessus de la ruine principale (photographie 4.7.) et en différentes visites guidées dans les 5 bâtiments du quadrant, qui ne sont pas encore rénovés. On y trouve également un sentier sensoriel dont la gestion relève d'une entreprise distincte à qui les propriétaires louent une partie du terrain (carte 4.2.). Par ailleurs, Go2know a organisé des visites dans différentes parties du complexe de 2011 à 2020. Jusqu'au début de l'année 2018, l'entreprise assurait les visites guidées du quadrant A pour le compte de Baum und Zeit ; les propriétaires ont depuis décidé d'en reprendre la gestion. Jusqu'en avril 2018, l'ancien pavillon des hommes du quadrant B (plus connu sous le surnom de « Whitney Houston Haus ») était également utilisé par go2know, de même que plusieurs bâtiments du quadrant C jusqu'en 2020. Tous sont aujourd'hui en cours de rénovation.

Carte 4.2. Plan du quadrant A reconverti de Beelitz-Heilstätten

Photographie 4.7. *Alpenhaus* et sentier des cimes du quadrant A (Beelitz-Heilstätten)

Source : A. Le Gallou, 2018

• Sanatorium de Grabowsee (Oranienburg)

Situé dans le Brandebourg à une trentaine de kilomètres au nord de Berlin, le sanatorium de Grabowsee (Oranienburg) présente une histoire très similaire à celle de Beelitz jusque dans les années 1990. Construit à partir de 1896 pour traiter les malades de la tuberculose, il est temporairement utilisé comme hôpital militaire par la Croix-Rouge pendant la Première Guerre mondiale, puis par les forces soviétiques après 1945. Le complexe est désaffecté à partir de 1993, classé au titre du patrimoine en 1995 et vendu à un investisseur privé (Jüttemann, 2015). Depuis cette date, les projets de reconversion se sont succédé et ont échoué. En 2011, l'entreprise propriétaire GTT Telekom GmbH cède l'usage du terrain à Bernhard Hanke, qui veut transformer l'ancien sanatorium en une académie internationale pour jeunes baptisée Kids Globe[181]. Toutefois, faute d'une capacité de financement permettant d'acquérir et d'aménager le terrain, ces ambitions ne se concrétisent pas et GTT Telekom GmbH reprend la main en 2014 avec pour projet de transformer le site en un complexe résidentiel. Malgré l'accord initial de la municipalité, l'absence d'avancée concrète et le changement de propriétaire en 2018 compliquent aujourd'hui la mise en œuvre du projet, qui se heurte désormais à un conseil municipal moins disposé à adapter les documents d'aménagement. À ce jour, rénovation et reconversation sont donc,

En attendant, le terrain reste géré par Bernhard Hanke qui ne désespère pas de l'acquérir et d'y implanter son académie. De l'avis de plusieurs interlocuteurs interrogés, cela semble cependant

[181] On peut trouver les détails de ce projet sur le site internet de l'association : https://www.kidsglobe.org/ (consulté le 26 août 2021)

peu réaliste : aux 20 millions d'euros nécessaires à l'achat du terrain s'ajouteraient d'importants coûts de rénovation et de mise aux normes de bâtiments très abîmés par presque trente ans d'abandon. Si Hanke refuse la mise en place de valorisations touristiques officielles, il laisse entrer les visiteurs contre une dizaine d'euros. Ceux-ci sont ensuite libres d'explorer les bâtiments de manière autonome, contrairement à Beelitz où les visites sont très encadrées. À bien des égards, le sanatorium de Grabowsee apparaît d'ailleurs comme un « anti-Beelitz » (Andreas Jüttemann, entretien, juillet 2018) tant du point de vue de sa reconversion que de sa valorisation touristique. Beelitz fait l'objet de valorisations touristiques et récréatives officielles et d'une envergure importante dans le cas du périmètre de Baum und Zeit ; le sanatorium est par ailleurs aisément accessible par l'autoroute comme en train, bénéficiant d'une liaison directe avec Berlin. Au contraire, Grabowsee ne connaît aucune mise en valeur touristique structurée ; les visiteurs qui souhaitent néanmoins explorer le complexe de manière autonome doivent composer avec sa moindre accessibilité puisque le site est situé à 7km de la gare d'Oranienburg. Il en résulte une ambiance très différente de celle de Beelitz (photographies 4.8., 4.9. et 4.10.).

Photographie 4.8. Vues extérieures du sanatorium de Grabowsee

L'ancienne chapelle (à gauche) et l'un des bâtiments de soin (à droite).
Source : A. Le Gallou, 2018

Photographie 4.9. La pièce au canapé de Grabowsee : un motif iconographique récurrent

Cette vue prise dans l'un des bâtiments de l'ancien sanatorium est l'une des plus reproduites dans l'iconographie des lieux abandonnés de la région berlinoise. On la retrouve d'ailleurs sur l'une des cartes postales de la photographie 2.6. (chapitre 2).
Source : A. Le Gallou, 2018

Photographie 4.10. La salle de spectacle de Grabowsee : un motif iconographique récurrent

La salle de spectacle de Grabowsee, avec son piano et les inscriptions en russe qui subsistent au-dessus de la scène, est elle aussi un motif photographique particulièrement prisé des visiteurs.
Source : A. Le Gallou, 2018

• Le site militaire de Wünsdorf (Zossen)

Utilisé à des fins militaires dès l'époque impériale puis occupé par les nazis, le site de Wünsdorf est surtout connu pour avoir été le siège du Groupement des forces armées soviétiques en Allemagne de 1946 à 1994. À cette époque, il abritait plusieurs dizaines de milliers de soldats soviétiques et leurs familles : il s'agissait de la plus grande garnison soviétique en dehors de l'URSS (photographies 4.11., 4.12. et 4.13.). Wünsdorf était alors une véritable ville d'environ 600ha dont l'accès était toutefois strictement interdit aux citoyens de la RDA, ce qui lui a valu le surnom de « Cité interdite » (*verbotene Stadt*). Après le retrait des troupes russes en 1994, la propriété de l'immense complexe échoit à la société publique de développement Waldstadt Wünsdorf / Zehrensdorf (*Entwicklungsgesellschaft Waldstadt Wünsdorf / Zehrensdorf*), émanation de la société publique de développement du Land du Brandebourg (*Landesentwicklungsgesellschaft für Städtebau, Wohnen und Verkehr des Landes Brandenburg mbH*). Celle-ci a pour mission d'assurer le redéveloppement de la zone, la vente du foncier et la location des logements rénovés. Si une partie de l'ancien complexe militaire est désormais reconvertie, essentiellement en immobilier résidentiel, de nombreux (et très photogéniques) bâtiments restent encore désaffectés.

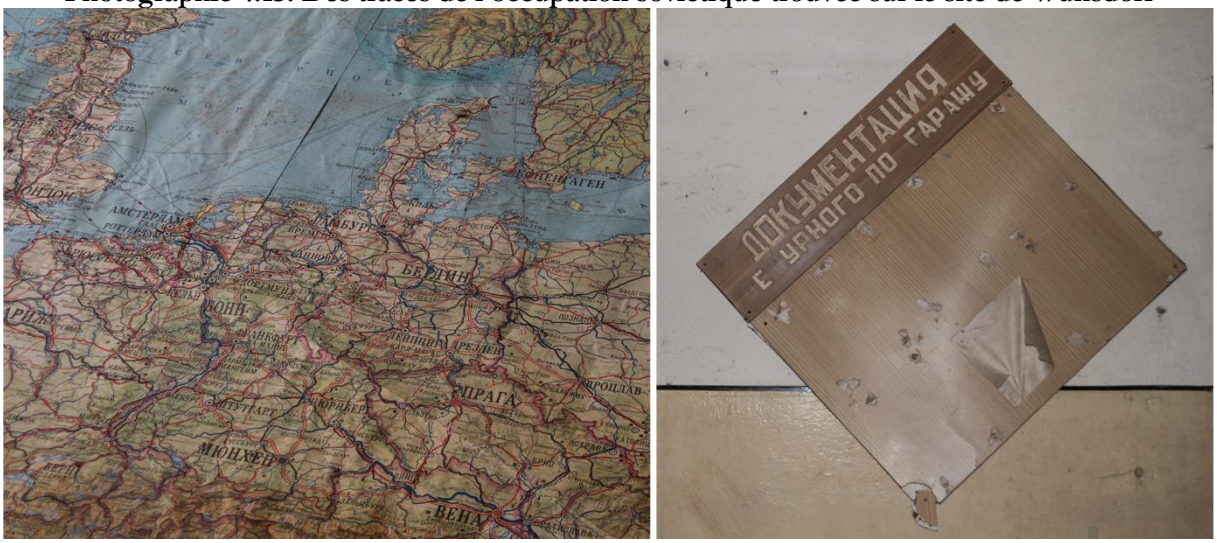
Photographie 4.11. Vue de la Maison des Officiers et de la statue de Lénine à Wünsdorf

Source : A. Le Gallou, 2019

Photographie 4.12. L'ancienne piscine du complexe de Wünsdorf

Source : A. Le Gallou, 2019

Photographie 4.13. Des traces de l'occupation soviétique trouvée sur le site de Wünsdorf



Source : A. Le Gallou, 2019

• Le village olympique de 1936 (Wustermark)

Construit à l'occasion des Jeux Olympiques de Berlin de 1936, le Village olympique se situe à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Berlin dans la commune de Wustermark. Après l'événement, il a été utilisé par l'armée allemande jusqu'en 1945 puis par les forces armées soviétiques jusqu'en 1992 (photographie 4.14.). Après le retrait de ces dernières, le site est resté à l'abandon. Il a été acquis en 2005 par la fondation DKB Stiftung qui s'est efforcée de préserver et

de restaurer cet ensemble architectural dont une partie est classée au titre du patrimoine depuis 1993. La fondation a également assuré une médiation à destination du grand public en organisant des visites guidées jusqu'en 2019 (photographie 4.15.), date à laquelle débute la rénovation d'une partie du complexe. Le rachat de la moitié du site par l'investisseur terraplan Immobilien en 2016 annonce en effet la fin de la période d'abandon : le périmètre autour du bâtiment emblématique du Village olympique, le Restaurant des Nations (*Speisehaus der Nationen*), est actuellement en cours de rénovation. Plusieurs centaines de logements doivent y voir le jour à partir de 2021, dans le contexte d'une forte croissance des franges périurbaines de la région berlinoise.

Photographie 4.14. Des traces de l'utilisation du Village olympique par l'armée soviétique

Fresque représentant Lénine et immeubles en préfabriqués indiquent l'utilisation du site par l'armée soviétique après 1945.
Source : A. Le Gallou, 2019

Photographie 4.15. Une médiation historique assurée par la DKB Stiftung au Village olympique

Bien qu'il ait longtemps été considéré comme un lieu abandonné emblématique de la région berlinoise, le Village olympique fait l'objet d'une médiation historique par la DKB Stiftung depuis 2005. Plan du site et panneaux explicatifs participent de ce dispositif. - Source : A. Le Gallou, 2019

1.1.2. Détroit

• Les « Explore Detroit Tours » de Motor City Photography Workshops (MCPW)

Créée par Jesse Welter, Motor City Photography Workshops était une entreprise spécialisée dans l'exploration des lieux abandonnés de Détroit active de 2011 à 2019. Ses « Detroit Urbex Tours », devenus en 2018 les « Explore Detroit Tours », correspondaient à des visites d'environ cinq heures organisées chaque samedi et dimanche. Après avoir retrouvé le guide au point de rendez-vous (situé jusqu'en 2017 à Royal Oak dans la banlieue proche de Détroit, puis dans le quartier de West Village à Détroit), les participants embarquaient pour un parcours en minibus reliant les trois à cinq sites explorés (photographies 4.16. et 4.17.). Ceux-ci n'étaient pas indiqués à l'avance aux visiteurs, mais sélectionnés chaque semaine par le prestataire en fonction de la situation matérielle et des possibilités d'accès. En l'absence d'autorisation des propriétaires, ces visites relevaient juridiquement de la violation de propriété : elles revêtaient donc une dimension formelle par leur organisation et leur promotion assumée, mais néanmoins illégale. Contrairement au cas berlinois de go2know, la gestion de l'entreprise et des visites reposait entièrement sur Jesse Welter, qui n'avait pas d'employé.

Photographie 4.16. Le minibus de Motor City Photography Workshops devant l'église St. Margaret Mary (Détroit)

Source : A. Le Gallou, 2018

Photographie 4.17. Les participants aux « Explore Detroit Tours » dans différents lieux explorés

Source : A. Le Gallou, 2017 et 2018

• Les visites de Lea *via* le site DetroitUrbex.com

Des visites de lieux abandonnés ont été organisées pendant plusieurs années *via* le site DetroitUrbex.com[182] de manière relativement confidentielle. Une section « visites » y indiquait une adresse email permettant de contacter le prestataire. Celui-ci se réservait le droit de décliner la demande en fonction du profil des visiteurs : ses visites étaient en effet axées sur l'histoire des lieux et il ne souhaitait donc pas prendre en charge de personnes dont les attentes semblaient correspondre à l'attitude prêtée aux consommateurs de *ruin porn*. Lea a pris en charge ces visites de 2016 à 2017 avec le même souci de transmission et de respect des lieux et des habitants. Comme MCPW, elle opérait illégalement, mais plus discrètement et à une échelle plus modeste. Elle estime ainsi à 75 personnes environs le nombre total de visiteurs qu'elle a pris en charge. D'un point de vue matériel, son mode opératoire était par ailleurs plus artisanal puisqu'elle ne mettait pas de véhicule à disposition et utilisait le véhicule personnel de ses clients.

• La Packard Plant

Ancienne usine automobile occupant une trentaine d'hectares, la Packard Plant est sans conteste l'une des ruines les plus emblématiques de Détroit et a longtemps été un haut lieu d'exploration urbaine. En 1903, le Packard Automotive Company implante son siège à Détroit et charge l'architecte Albert Kahn de concevoir son nouveau complexe. Les premiers bâtiments voient le jour entre 1903 et 1905 le long d'East Grand Boulevard dans l'East Side. L'usine est alors à la pointe de la technologie de l'époque du fait de l'utilisation de procédés de construction novateurs à l'image du « Système Kahn » destiné à renforcer la résistance du béton utilisé dans la construction industrielle et à dégager de vastes espaces de production. Dès 1910, la Packard Plant

[182] URL : http://www.detroiturbex.com/ (consulté le 7 octobre 2021)

devient la plus grande usine automobile des Etats-Unis[183]. Durant la première moitié du 20ème siècle, jouissant de la popularité de ses modèles de luxe, l'entreprise étend et modernise régulièrement son usine pour répondre aux impératifs d'accroissement de la production et d'adaptation technologique. À son apogée, elle s'étend sur 37 ha et emploie plus de 40 000 personnes. Cependant, la fusion de Packard avec Studebaker en 1954 marque la fin de sa production automobile à Détroit ; la Packard Plant, désormais obsolète, ferme en 1956. Commence alors une longue phase d'incertitude pour le site. Certains bâtiments sont vendus, d'autres loués ; bien que le complexe reste partiellement utilisé par différentes entreprises jusqu'à la fin des années 1990, il tombe peu à peu en ruines et les quarante-trois bâtiments qui le composent sont aujourd'hui dans un état de dégradation très avancée (photographies 4.18. et 4.19.). Vendue aux enchères publiques après avoir fait l'objet d'une saisie immobilière, la Packard Plant est rachetée par l'investisseur espagnol Fernando Palazuelo en 2013. Après le lancement en 2017 d'un ambitieux plan de redéveloppement, le nouveau propriétaire annonce l'abandon du projet et remet le site en vente en octobre 2020. La Packard Plant est à nouveau menacée de saisie immobilière et la perspective d'une reconversion s'éloigne.

Depuis les années 2000, l'ancienne usine est devenue un lieu d'exploration urbaine incontournable en dépit des risques d'agressions favorisés par l'immensité du complexe et de l'incapacité de son propriétaire comme de la police municipale à y faire appliquer la loi. Le site d'information indépendant Muckracker qualifie ainsi en 2012 le site de « friche en proie à l'anarchie » (*lawless wasteland*)[184]. Le rachat de la Packard Plant en 2013 s'accompagne de la mise en place d'un service de sécurité privé, ce qui n'empêche pas les intrusions de continuer. Jesse Welter, fondateur de Motor City Photography Workshops et des « Explore Detroit Tours », indique y avoir organisé des explorations (illégales) dans le passé ; lors des visites observées en 2017 et 2018, les étapes à la Packard Plant se limitaient cependant à l'extérieur des bâtiments, précisément en raison de la présence d'un service de sécurité actif. Dans le cadre des projets de redéveloppement du site, des visites officielles y ont par ailleurs été organisées à partir de 2017 ; elles étaient déléguées par le propriétaire à l'entreprise Pure Detroit. Interrompue par la pandémie de Covid-19 en 2020, elles ne semblent pas devoir reprendre étant donné les perspectives actuelles de redéveloppement.

[183] Les photographies d'époque et actuelles compilées par le site DetroitUrbex.com donnent un aperçu de la taille du complexe : http://www.detroiturbex.com/content/industry/packard/index.html

[184] Source : http://motorcitymuckraker.com/2012/08/13/packard-plant-becomes-lawless-wasteland-police-hunt-for-thugs-thieves/ (consulté le 2 août 2021)

Photographie 4.18. Vue d'une partie de la Packard Plant (Détroit)

Source : A. Le Gallou, 2017

Photographie 4.19. L'emblématique réservoir d'eau de la Packard Plant (Détroit)

Le réservoir d'eau (water tower) qui surplombe les bâtiments de la Packard Plant, caractéristique des usines nord-américaines de l'époque et visible de loin, fait partie des éléments visuels emblématiques associés au site.

Source : A. Le Gallou, 2018

• L'ancienne usine Continental Motors (*Continental Motors Plant*)

Construite en 1911-1912 dans l'East Side, l'usine Continental Motors fournit alors des moteurs à plus d'une centaine de fabricants automobiles à Détroit et au-delà. Après une conversion à la production militaire pendant la Seconde Guerre Mondiale, l'usine est rachetée par l'entreprise Kaiser-Frazer en 1951, puis ferme en 1955. Une grande partie du site est détruite en 1961. Créée en 1979, l'entreprise Continental Aluminum (sans rapport avec Continental Motors) utilise ensuite une partie des bâtiments restants avant de délocaliser ses activités en banlieue. Le site est à l'abandon depuis le départ de l'entreprise en 1998 (photographies 4.20. et 4.21.).

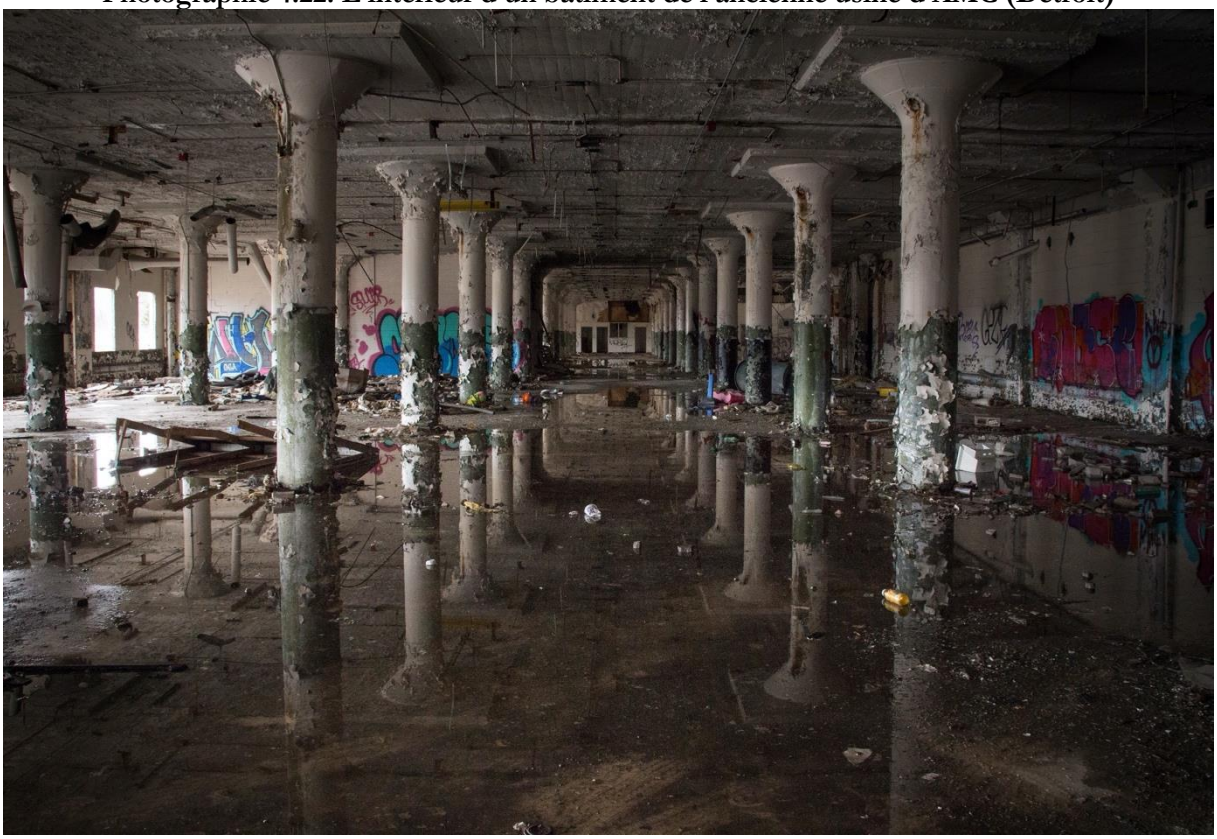
Photographies 4.20. et 4.21. L'ancienne usine Continental Motors dans l'East Side de Détroit

L'ancienne centrale thermique et les cellules d'essai sont les seuls bâtiments restant de l'usine.
Source : A. Le Gallou, 2018

• L'ancien siège social et centre de recherche d'American Motors Corporation (*AMC Headquarters*)

Ancien siège social et centre de recherche et développement de l'American Motors Corporation (AMC) depuis 1954, le site comprend un immeuble de bureaux à l'avant et une usine de trois étages à l'arrière (photographie 4.22.). Après le transfert du siège social d'AMC à Southfield, dans la banlieue de Détroit, en 1973, le complexe devient le centre technique de l'entreprise jusqu'à son rachat par Chrysler en 1987. À la faillite de la compagnie automobile en 2009, toutes les activités sont transférées à Auburn Hills, également dans la banlieue de Détroit. Le site est vendu à une entreprise privée en 2010 mais laissé à l'abandon à partir de 2013. Saisi par le comté en 2015, il ne trouve pas preneur aux enchères publiques qui s'ensuivent. Après avoir fait l'objet de rumeurs de démolition en 2016, il est désormais propriété de la ville de Détroit. Aucun projet de redéveloppement n'est actuellement connu. L'ancien siège d'AMC est particulièrement imposant (photographie 4.23.) : les bâtiments qui subsistent aujourd'hui occupent une superficie d'environ 2,8 hectares.

Photographie 4.22. L'intérieur d'un bâtiment de l'ancienne usine d'AMC (Détroit)



Source : A. Le Gallou, 2018

Photographie 4.23. Le complexe de bureaux de l'ancien siège social d'AMC (Détroit)

La partie du site anciennement occupée par les bureaux (ici vue depuis le toit de l'usine) est particulièrement imposante. Elle ne représente pourtant qu'une petite partie de la superficie des bâtiments, qui correspondent aux anciens espaces de production situés à l'arrière du complexe.

Source : A. Le Gallou, 2018

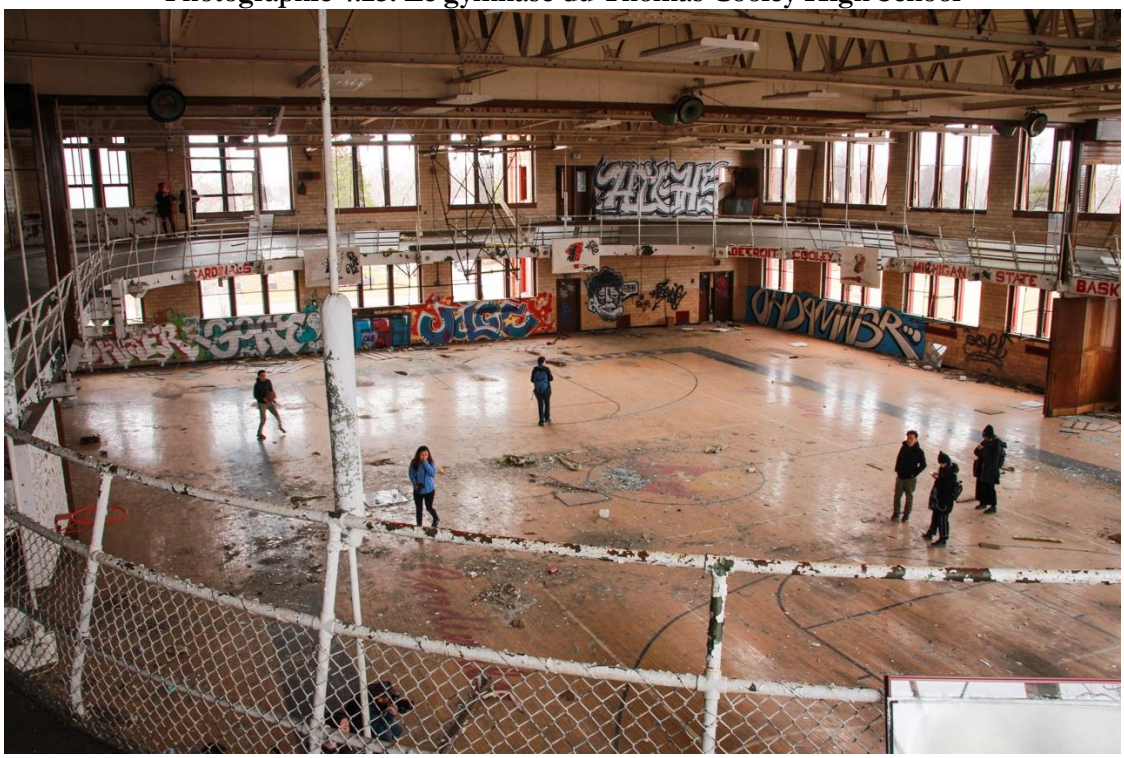
• Thomas Cooley High School

Situé dans le West Side de Détroit, le lycée Thomas Cooley ouvre ses portes en 1928 pour répondre à la pénurie de place provoquée par la croissance rapide des effectifs scolaires. Au cours de ses huit décennies d'existence, il a accueilli un certain nombre de futures personnalités, notamment le milliardaire Mike Ilitch. L'établissement ferme en 2010 en raison de la chute des effectifs ; il est classé en 2011 au *National Register of Historic Places* (Registre national des lieux historiques). Outre son architecture (photographie 4.24.), il présente plusieurs points d'intérêts particuliers pour les visiteurs à l'image de l'ancien gymnase (photographie 4.25.) et surtout de l'amphithéâtre (photographie 4.26.).

Photographie 4.24. Le Thomas Cooley High School (Détroit)

Source : A. Le Gallou, 2018

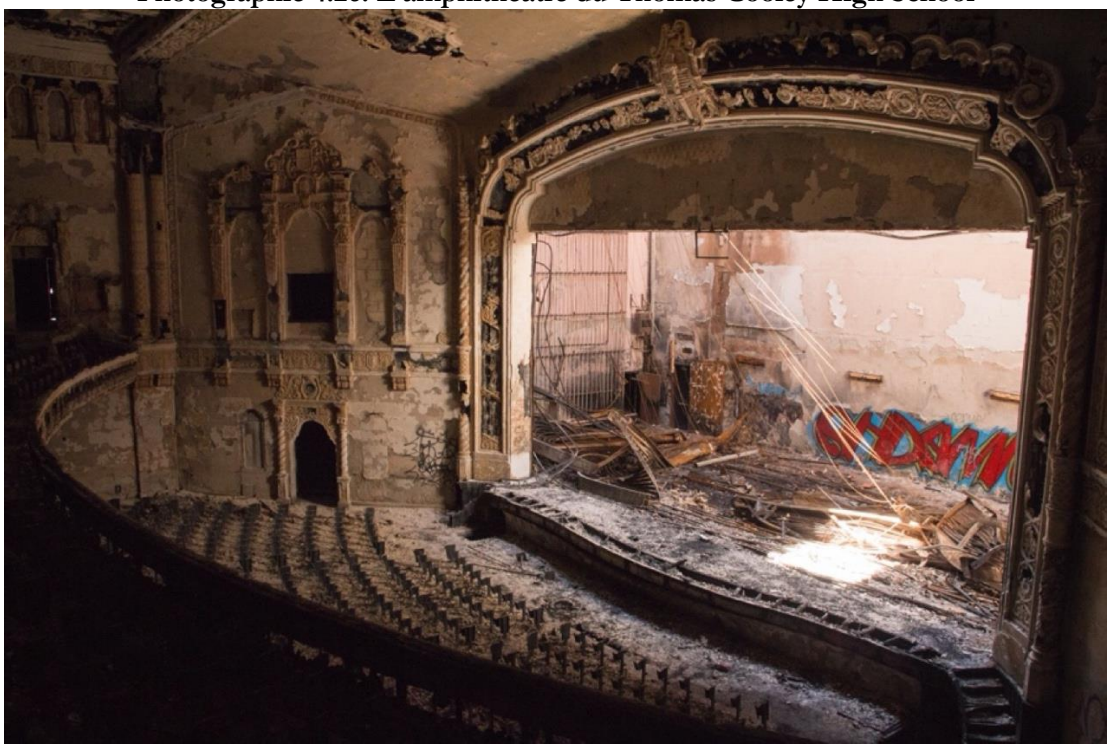
Photographie 4.25. Le gymnase du Thomas Cooley High School



Le gymnase du lycée est particulièrement apprécié des participants aux visites. Il accueillait les matchs de l'équipe de basket-ball des Cardinals, qui s'est illustrée dans les championnats scolaires des années 1970 aux années 1990.

Source : A. Le Gallou, 2018

Photographie 4.26. L'amphithéâtre du Thomas Cooley High School



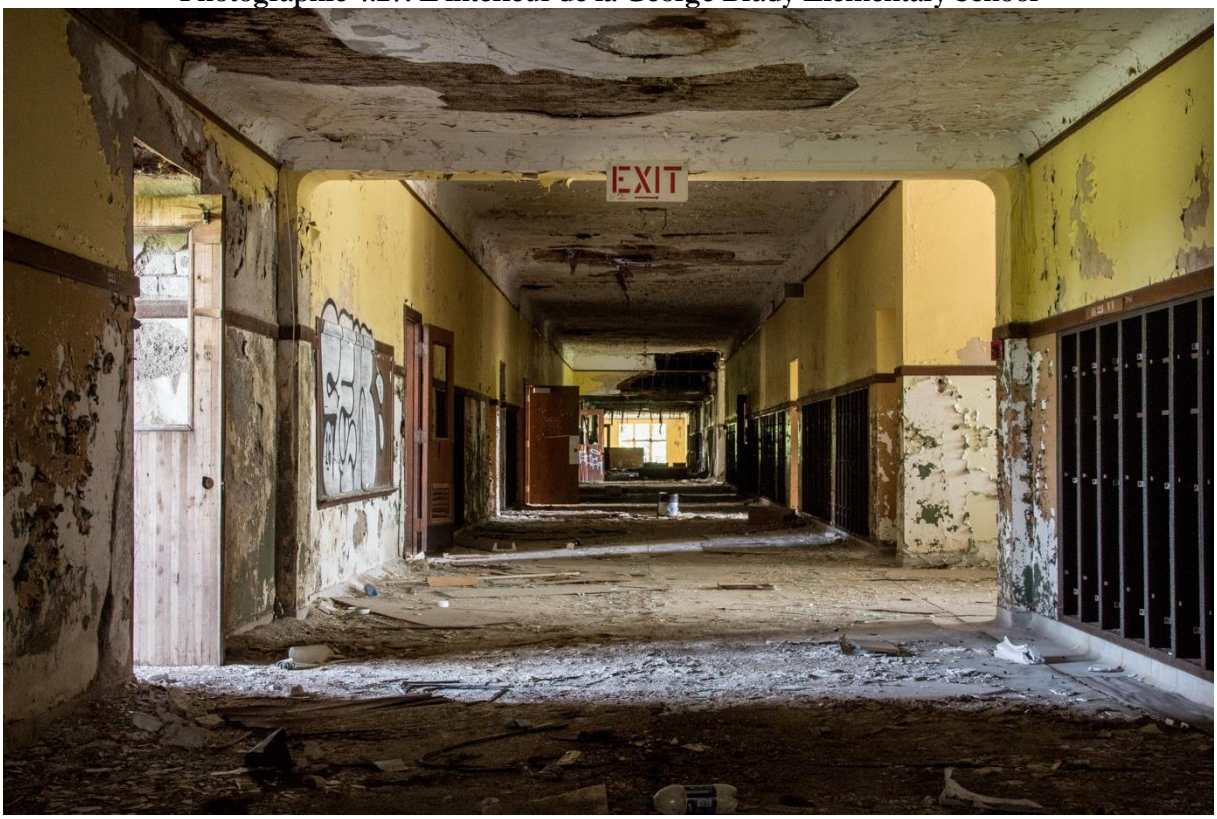
Bien qu'il ait été gravement endommagé par un incendie en 2017, le monumental amphithéâtre du lycée est sans conteste le principal attrait du lieu.

Source : A. Le Gallou, 2018

• George Brady Elementary School

Ouverte en 1921, l'école élémentaire George Brady a ensuite été progressivement agrandie à mesure qu'augmentaient les effectifs. Elle est la première école à avoir été construite selon les principes du « plan Brady » (*Brady Plan*), qui consistait en la planification d'unités de bâti distinctes pouvant être construites sur plusieurs années. Cela permettait de s'adapter progressivement aux besoins dans un contexte de forte croissance des effectifs scolaires tout en faisant en sorte que les travaux d'agrandissement ne perturbent pas le fonctionnement de la structure existante. À la suite du déclin du nombre d'élèves scolarisés dans l'établissement, l'école ferme en 2007. Elle est à l'abandon depuis (photographie 4.27.)

Photographie 4.27. L'intérieur de la George Brady Elementary School



Source : A. Le Gallou, 2017

• Station de radio WDTR-FM

Située à proximité immédiate de l'école George Brady, le bâtiment abritait la radio étudiante WDTR. Les rares informations trouvées n'ont permis de déterminer ni sa date de construction ni sa date d'abandon. Ce lieu se distingue cependant par l'importance du matériel laissé sur place et trouvé lors de la visite (photographies 4.28. et 4.29.).

Photographie 4.28. L'intérieur de la station de radio WDTR-FM

Source : A. Le Gallou, 2017

Photographie 4.29. Matériel et documents laissés à l'intérieur de la station de radio WDTR-FM au moment de son abandon

Source : A. Le Gallou, 2017

• L'église et l'école St. Margaret Mary (*St. Margaret Mary Catholic Church*)

L'église catholique St. Margaret Mary est inaugurée en 1920 (photographie 4.30.) ; une école y est ajoutée en 1923 (photographie 4.31.). Après une croissance importante dans la première moitié du 20ème siècle, la paroisse perd des membres dans un contexte de déclin urbain et de transition raciale : la population majoritairement blanche et catholique de ce quartier de l'East Side décline au profit d'une population majoritairement noire et protestante. L'école puis l'église ferment respectivement en 1970 et en 1982 ; le site est racheté deux ans plus tard par la congrégation baptiste Hill of Calvary Missionary Baptist Church. Des services se tiennent dans l'église jusqu'en 2011 puis sont déplacés dans la maison paroissiale attenante avant que les deux bâtiments ne soient vandalisés en 2012. Le lieu est à l'abandon depuis cette date (photographie 4.32.). Après une saisie fiscale, il est mis aux enchères publiques pour la somme de 226500 dollars en septembre 2021.

Photographie 4.30. L'intérieur de l'église St. Margaret Mary (Détroit)

Source : A. Le Gallou, 2018

Photographie 4.31. L'école St. Margaret Mary (Détroit)

Source : A. Le Gallou, 2018

Photographie 4.32. Des traces de l'usage antérieur de l'église St. Margaret Mary (Détroit)

Dans une salle attenante à la nef, on trouve des soutanes et des missels datant de la période fonctionnelle du site. Les lieux visités ont souvent été abandonnés sans avoir été vidés au préalable.
Source : A. Le Gallou, 2018

• St. David Catholic School

Construite en 1924, l'école catholique St. David est destinée, comme plusieurs autres écoles du corpus, à répondre à l'augmentation rapide des effectifs scolaires alors que la croissance urbaine est importante. Elle ferme en 1989 dans un contexte de déclin démographique du quartier et est à l'abandon depuis (photographie 4.33.).

Photographie 4.33. Le gymnase de la St. David Catholic School

Source : A. Le Gallou, 2018

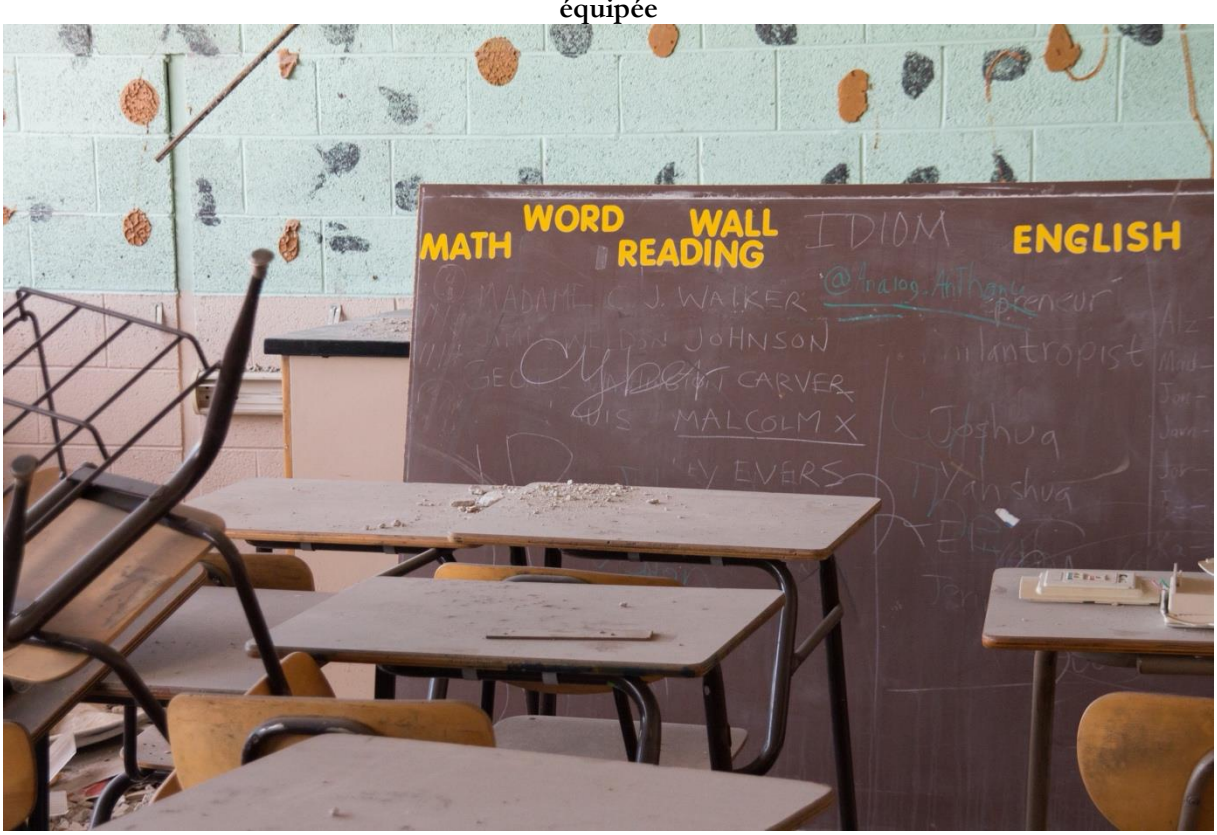
• St. David High School / Duke Ellington Conservatory

Initialement baptisé St. David High School, l'établissement est construit entre 1957 et 1959 pour désengorger la St. David Catholic School située de l'autre côté de la rue. Il ferme pourtant dès 1971 face au déclin démographique et aux mutations socio-raciales du quartier. Réaffectée deux ans plus tard, l'école change plusieurs fois de nom avant d'être rebaptisée Duke Ellington en 2005. À nouveau désaffectée en 2013, elle est alors louée à une église du quartier qui s'en sert comme centre communautaire avant que le bâtiment ne soit endommagé par un incendie en 2016. Il est alors laissé à l'abandon, puis démoli en 2019 (photographies 4.34., 4.35. et 4.36.).

Photographie 4.34. Vue de l'extérieur du Duke Ellington Conservatory

Source : A. Le Gallou, 2018

Photographie 4.35. À l'intérieur du Duke Ellington Conservatory, une salle de classe encore équipée



Source : A. Le Gallou, 2018

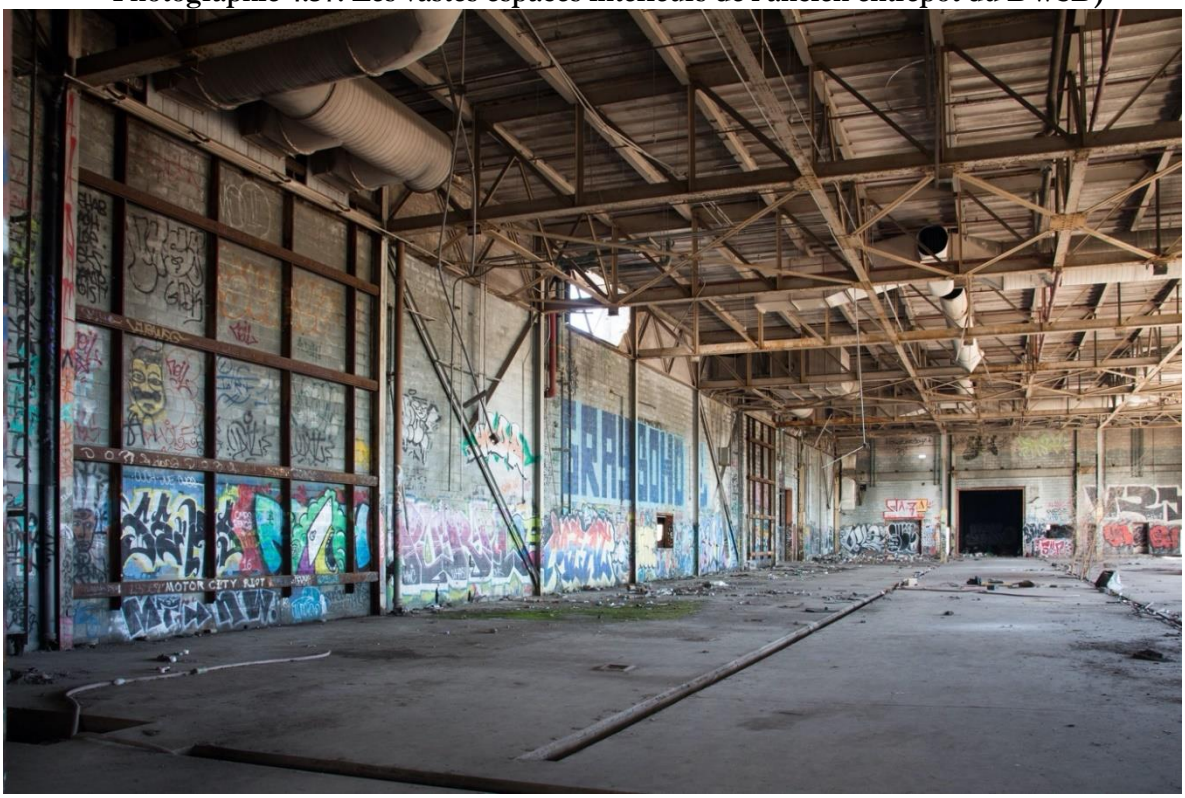
Photographie 4.36. À l'intérieur du Duke Ellington Conservatory, du matériel scolaire laissé à l'abandon

Source : A. Le Gallou, 2018

• Ancien entrepôt du Detroit Water and Sewerage Department (DWSD)

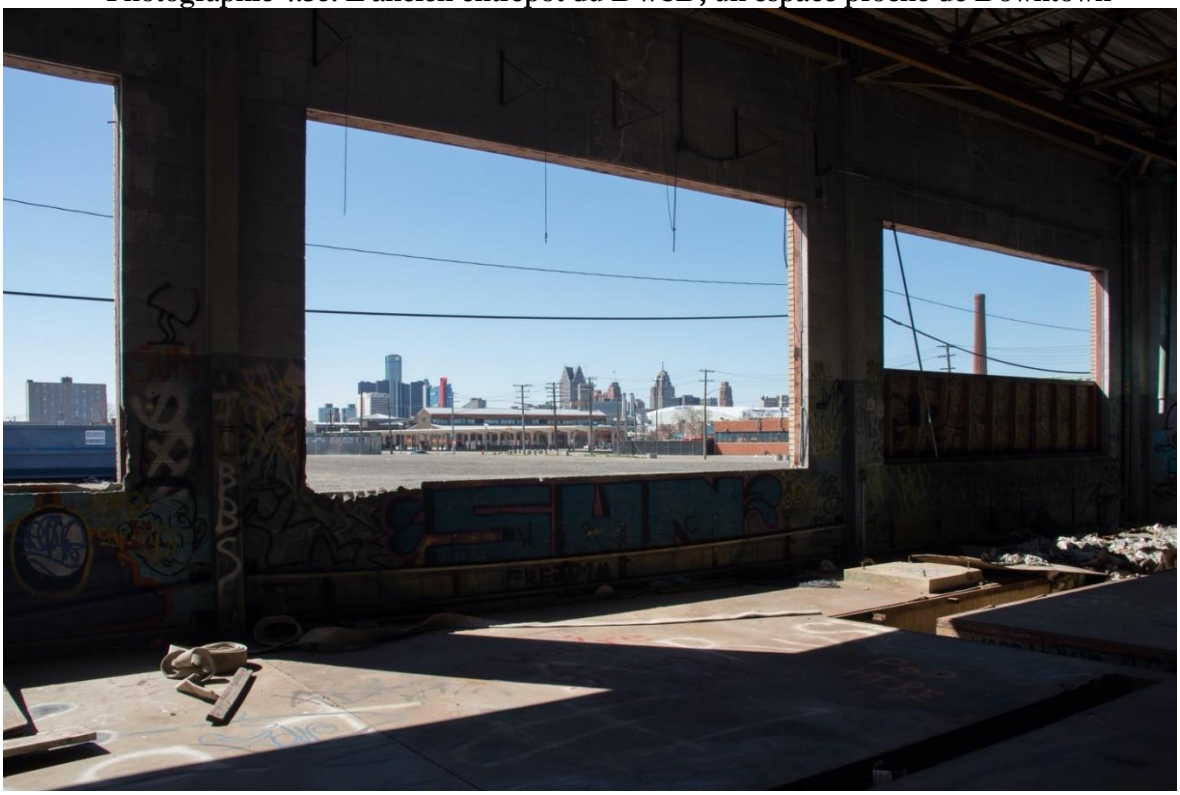
Anciennement utilisé par le service des eaux et de l'assainissement de la municipalité, l'entrepôt a été abandonné dans les années 1990. En 2018, il était utilisé comme lieu de squat et de *street art* (photographie 4.37.). Seul site intégré aux visites de MCPW à être situé dans le Greater Downtown (4.38.), il est également le seul à faire aujourd'hui l'objet d'un projet de reconversion, en l'occurrence pour en faire à usages mixtes.

Photographie 4.37. Les vastes espaces intérieurs de l'ancien entrepôt du DWSD)



Les vastes espaces intérieurs de l'ancien dépôt du DWSD sont particulièrement prisés des *street artists*.
Source : A. Le Gallou, 2018

Photographie 4.38. L'ancien entrepôt du DWSD, un espace proche de Downtown



Contrairement aux autres lieux proposés à l'exploration par MCPW, l'ancien entrepôt du DWSD se trouve à proximité du *downtown*, que l'on aperçoit ici.
Source : A. Le Gallou, 2018

1.2. Des dispositifs de visite hétérogènes : trois critères de différenciation

1.2.1. Visite guidée, photo-tour ou visite libre : des formats de visite variés

Le format des visites observées constitue un premier critère de distinction. On peut en distinguer trois types : les visites guidées, les photo-tours et les visites libres. À ces différents formats correspondent des différences relatives à la durée de la visite, aux prix, à la sécurisation des lieux et au degré d'autonomie des visiteurs dans leur pratique.

Les visites guidées correspondent à celles lors desquelles la découverte du lieu implique le respect par les visiteurs d'un parcours préétabli, la présence d'un guide et la médiation de la parole. Les photo-tours désignent des visites conçues pour favoriser la pratique photographique. Elles impliquent également la présence d'un guide, mais son rôle diffère de celui assumé lors des visites guidées. Après une contextualisation historique plus succincte du lieu visité, les visiteurs sont libres de l'explorer de manière autonome et le recours au guide se fait alors individuellement en fonction des besoins tant pour des questions historiques que de technique photographique. Soulignons ici la spécificité du « Explore Detroit Tour » qui consiste en un photo-tour organisé sous forme de circuit reliant plusieurs lieux différents. Enfin, les visites libres permettent une déambulation autonome sur le site moyennant le paiement d'un droit d'entrée, sans présence d'un guide. Ces trois formats ne sont pas exclusifs, un même lieu pouvant faire l'objet de plusieurs types de visites à l'image de Beelitz-Heilstätten ou du Teufelsberg à Berlin. Par ailleurs, en raison de la nature des lieux considérés, le format des visites évolue relativement vite : la majorité des dispositifs observés lors des séjours de terrain réalisés entre 2017 et 2019 avaient été mis en place récemment et/ou n'existent plus aujourd'hui.

Ces formats de visite se distinguent d'une part par leur durée et leur prix. Les visites guidées durent entre 1h et 2h et coûtent entre 5 et 15€ (à l'exception de celle de la Packard Plant à Détroit, sensiblement plus chère), tandis que les photo-tours durent au moins 3h et coûtent 40€ ou plus ; les visites libres, dont la durée dépend du visiteur, sont en général moins onéreuses. Plusieurs paramètres interviennent dans ces variations :

• l'objectif principal de la visite : les visites dont l'objet principal est la transmission de connaissances historiques ou relatives aux enjeux d'aménagement et de reconversion durent moins longtemps que celles consacrées à la pratique photographique qui nécessitent une durée plus importante.

• les modalités de la visite : le recours à un guide accroît le prix de la prestation, de manière souvent proportionnelle à la durée de sa présence.

• le nombre de participants : il est généralement plus restreint lors des photo-tours que lors des visites guidées, ce qui peut expliquer un prix par personne plus important permettant la rentabilité de la prestation.

• le statut qu'offre le dispositif de visite aux visiteurs : en fonction des modalités de visite et du nombre de participants, ceux-ci peuvent déployer une pratique des lieux plus ou moins exclusive et distinctive.

• le statut du prestataire : le recours à un prestataire de visite distinct de l'entité propriétaire du site se traduit généralement par un prix plus élevé qui répercute le coût de la location des lieux.

Les trois formats de visite présentent d'autre part des caractéristiques différentes en matière de sécurisation des lieux et d'autonomie des publics. Les visites guidées impliquent le respect d'un parcours pré-établi et souvent matérialisé par divers dispositifs de sécurisation (Beelitz-Heilstätten) et/ou par la présence d'un service de sécurité (Spreepark). L'autonomie laissée aux visiteurs est faible. Les photo-tours leur offrent une plus grande liberté ; si l'accès à certains endroits est parfois déconseillé, les participants disposent d'une plus grande autonomie dans leur pratique des lieux. Enfin, les visites libres concernent des espaces plus ou moins sécurisés selon les cas : si le périmètre du *Baumkronenpfad* de Beelitz-Heilstätten fait l'objet d'une sécurisation rigoureuse qui empêche toute entrée autonome dans le bâtiment à l'abandon, la situation est plus aléatoire sur le Teufelsberg de Berlin. L'accès à la tour, principale attraction du site, a ainsi été interdit au public de mai 2018 à juin 2021 par les autorités berlinoises en raison d'un défaut de sécurisation.

Le tableau 4.1. ci-dessous récapitule les principales caractéristiques des visites observées en ce qui concerne ce premier critère de distinction. J'y intègre les visites qui existaient au moment de l'enquête de terrain en distinguant celles que j'ai directement observées (surlignées en vert) et les autres (surlignées en jaune). Les visites qui n'existent plus aujourd'hui sont signalées par un *.

Tableau 4.1. Tableau récapitulatif des formats des visites observées

Berlin					
Lieu concerné	**Type de visite et date(s) d'observation**	**Prestataire**	**Durée**	**Prix**	**Fréquence**
Teufelsberg	Visite libre (juin et juillet 2018)	MSM Management (gestionnaire)	Libre	7€	Toute la semaine de 11h au coucher du soleil
	Visite guidée	MSM Management (gestionnaire)	1h30	15€	5 / semaine (week-end)
	Visite guidée (extérieur du complexe) (juin 2018)	Aktionsbündnis Teufelsberg (association citoyenne)	1h30	4€	Visite ponctuelle dans le cadre de la manifestation annuelle « Langer Tag der Stadtnatur » (« Longue journée de la nature urbaine »)
Spreepark	*Visite guidée (mars 2014)	Christopher Flade	2h	15€	Plusieurs fois / semaine (week-end)
	Visite guidée (avril 2017, juillet 2018)	Runze und Kasper pour le compte de Grün Berlin (entreprise publique gestionnaire du site)	1h30	5€	6 / semaine (week-end) + 6 visites supplémentaires les mardis et jeudis en été
Beelitz	Visite guidée « Mottenausflug » (extérieur des bâtiments) (mars 2017)	Irene Krause (guide indépendante)	1h30	10€	?

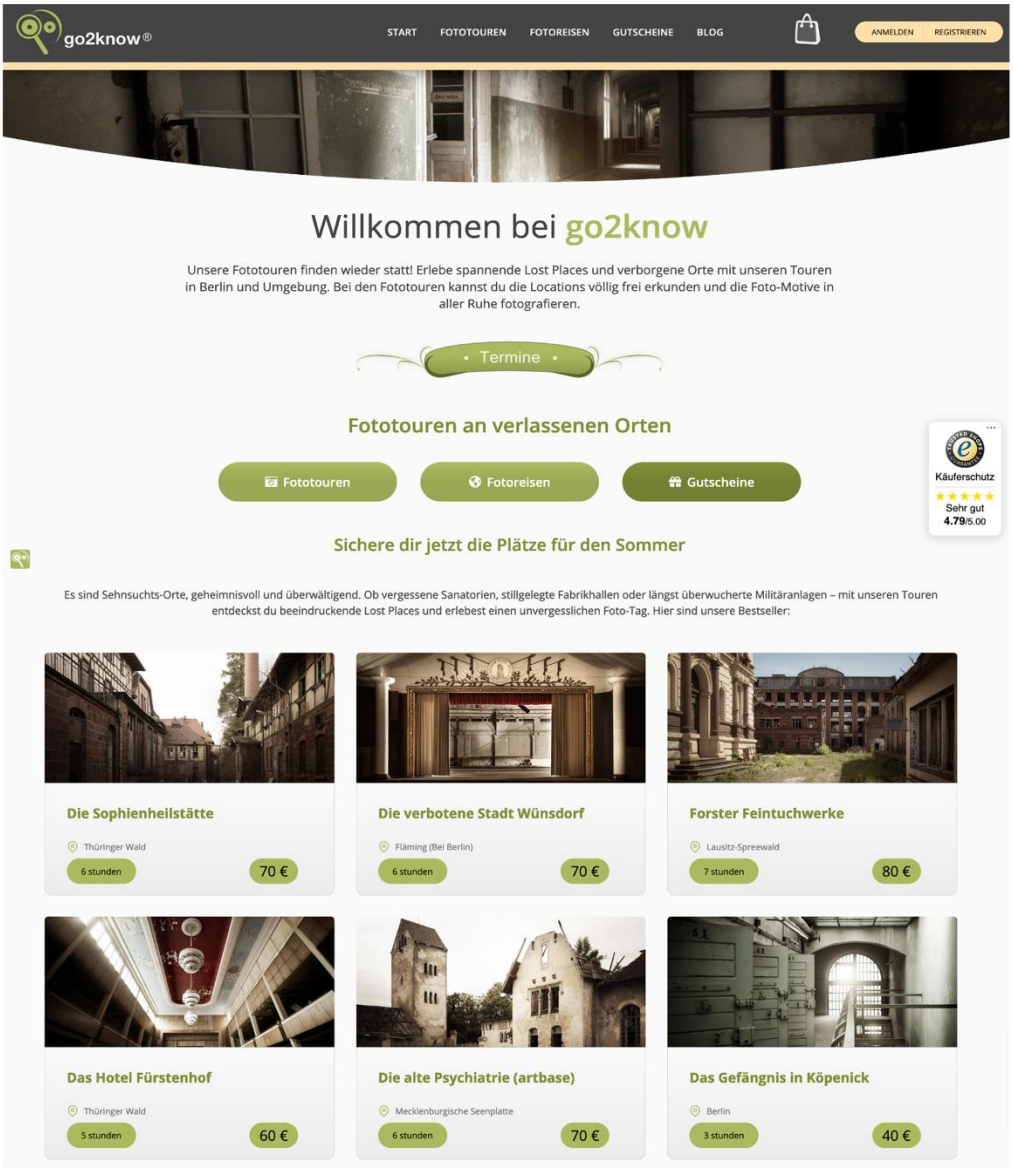
	*Photo-tour "Whitney Houston Haus" (avril 2017)	go2know	4h	45€	Fréquence variable jusqu'à l'arrêt des visites en 2018
	*Visite guidée & libre « Die Alte Chirurgie » (avril 2017)	go2know	1h	10€	3 / jour le week-end
	Visite guidée « Die Alte Chirurgie » (juin 2018)	Baum und Zeit (propriétaires)	1h	10€	3 / jour le week-end
	Visite libre « Baumkronenpfad » (2017 et 2018)	Baum und Zeit (propriétaires)	libre	11€ puis 12€	Tous les jours (horaires variables selon la saison)
	Visite guidée « Drei Gebäude »	Baum und Zeit (propriétaires)	1h	10€	3 / jour le week-end
	Visite guidée historique « Zeitenwandel – Wandelzeiten » (en extérieur)	Baum und Zeit (propriétaires)	1h	10€	1 / jour en semaine 3 / jour le week-end
Grabowsee	Visite libre (juillet 2018)	Bernhard Handke (gestionnaire)	libre	Variable en fonction du profil du visiteur, autour de 10€	Sur demande
Prison de Köpenick	Photo-tour (juillet 2018)	go2know	3h	40€	Fréquence variable
Wünsdorf	Photo-tour (avril 2019)	go2know	6h	70€	Fréquence variable
	Visite libre (avril 2019)	LEG Brandenburg (propriétaire)	libre	15€	Sur demande
Village Olympique de 1936	*Visite guidée (avril 2019)	DKB Stiftung	2h30	75€ / groupe de cinq personnes	Sur réservation préalable
Détroit					
Lieu concerné	**Type et dates**	**Prestataire**	**Durée**	**Prix**	**Fréquence**
Parcours - Visite « Explore Detroit Tour »	*Photo-tour sous forme de circuit (9 visites en juin 2017, mars-avril-mai 2018)	Motor City Photography Workshops	≈ 5h	75$	Deux fois / week-end
Packard Plant	*Visite guidée (mars 2018)	Pure Detroit	1h	40$	Deux fois / week-end

1.2.2. Une inégale mobilisation des représentations de l'abandon par les prestataires

L'importance de la mobilisation des représentations de l'abandon à la fois comme argument de promotion de la part des prestataires constitue un deuxième critère de distinction des différentes visites observées. L'analyse du discours promotionnel (site internet et autres supports éventuels) et des entretiens réalisés ainsi que l'observation des visites permettent d'évaluer le rôle qu'y joue la dimension d'abandon. On distingue trois types de situations.

• Les visites organisées par go2know et le « Explore Detroit Tour » de Motor City Photography Workshops reposent essentiellement sur cette dimension : le champ sémantique de l'abandon est explicitement mobilisé, les lieux sont décrits comme présentant un intérêt essentiellement esthétique et/ou expérientiel et les illustrations utilisées répondent aux codes esthétiques de l'iconographie contemporaine de l'abandon décrite dans le chapitre 1 (figure 4.1.). Au cours des visites, ce sont également les dimensions esthétiques et expérientielles qui sont privilégiées à travers l'exploration libre et la pratique de la photographie. Si le guide propose dans les deux cas une rapide contextualisation historique, elle n'occupe qu'un temps restreint et remplit une fonction d'introduction à la visite plus qu'elle n'en constitue l'objet principal. Le discours des prestataires sur ce point est intéressant : tous deux accordent une importance à la dimension historique non pas en tant que telle, mais parce qu'elle contribue à la création d'une ambiance et rend l'expérience de visite plus excitante. Ces visites sont donc caractérisées par une mobilisation importante de l'abandon comme argument promotionnel.

Figure 4.1. Extrait de la page d'accueil du site internet de go2know[185]



Source : https://www.go2know.de/, capture d'écran (consulté le 8 juillet 2021)

• Pour la plupart des autres visites en revanche, la mobilisation des représentations de l'abandon s'avère faible, voire inexistante. Le champ sémantique de l'abandon n'est pas mobilisé, l'intérêt historique et/ou relatif aux enjeux d'aménagement actuels prévaut et les illustrations utilisées correspondent soit à des images d'archive du lieu, soit à des photographies centrées sur les visiteurs plus que sur les caractéristiques du lieu (figure 4.2.).

[185] Traduction : « Nos photo-tours sont de retour ! Découvrez de passionnants lieux abandonnés et secrets grâce à nos visites guidées à Berlin et dans les environs. Les photo-tours te permettent d'explorer les lieux en toute liberté et de photographier en toute tranquillité / Réservez dès maintenant vos places pour l'été / Ce sont des lieux empreints de nostalgie, mystérieux et bouleversants. Qu'il s'agisse de sanatoriums oubliés, d'usines désaffectées ou d'installations militaires depuis longtemps envahies par la végétation, nos visites te permettront de découvrir des lieux abandonnés impressionnants et de vivre une journée photo inoubliable. Voici nos meilleures ventes : [de gauche à droite et de haut en bas] : le sanatorium Sophienheilstätte – la ville interdite de Wünsdorf – l'usine de textile de Forst – l'hôtel Fürstenhof – l'ancien asile psychiatrique – la prison de Köpenick »

Figure 4.2. Extrait du site internet de Baum und Zeit (Beelitz-Heilstätten)[186]

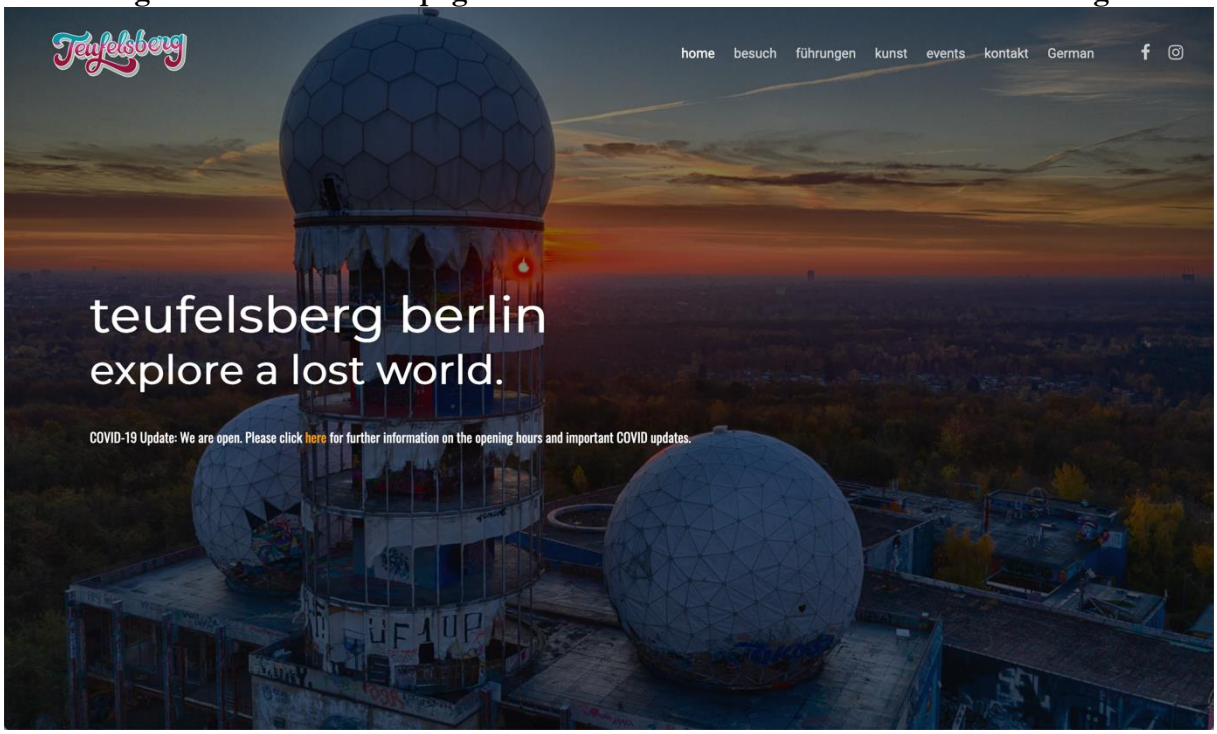
Source : https://shop.baumundzeit.de/#/start (capture d'écran), 8 juillet 2021

• Trois visites échappent à cette catégorisation binaire : la visite libre proposée par l'entité gérant le Teufelsberg, celle proposée par l'entité propriétaire du site de Wünsdorf et celle de Grabowsee. Dans le cas du Teufelsberg, la page d'accueil du site officiel invite certes à « explorer un monde perdu[187] » illustré par une photographie contribuant à une esthétisation de l'abandon (figure 4.3.), mais le reste du site internet met plutôt l'accent sur les différents modes de réappropriation du lieu : galerie de *street art* à ciel ouvert, visites historiques, évènements ou encore bar. Cette visite libre correspond donc au seul cas de mobilisation modérée de l'abandon comme argument promotionnel. À Wünsdorf, différents prestataires dont go2know organisent des visites en accord avec la LEG Brandenburg propriétaire du site. Cette dernière offre la possibilité, en plus de ces visites structurées, d'explorer librement le terrain pour la somme de 15€. Il s'agit là d'une mesure pragmatique pour limiter les intrusions illégales et non d'une valorisation touristique (Jürgen Naumann, entretien, avril 2019). Quant à Grabowsee, si le gérant du lieu laisse entrer les visiteurs moyennant une contribution variable autour de 10€, la mise en place de visites structurées n'est pas envisagée. Dans ces deux derniers cas, il s'agit d'une situation limite dans la mesure où aucune promotion n'est réalisée et aucun service autre que l'autorisation d'accès n'est proposé aux visiteurs. En ce sens, la qualification de « prestataire » est discutable : la possibilité de visite relève davantage d'un laisser-faire que d'une quelconque organisation.

[186] De gauche à droite et de haut en bas : « Changement d'époque – période de transition. Une promenade à travers l'histoire mouvement du sanatorium de Beelitz. / « La *Alpenhaus*, machine à voyager dans le temps » : ruine de guerre, biotope, décor de cinéma. Visite thématique du bâtiment avec des explications concernant l'ensemble du site et l'histoire spécifique [du bâtiment] / « L'esprit de Beelitz-Heilstätten » - Visite de l'ancien bâtiment chirurgical. Visite thématique consacrée à l'histoire, à l'architecture et à l'utilisation du bâtiment le plus connu du quadrant A / Trois bâtiments – une visite. Les débuts – la vie quotidienne – l'architecture. »

[187] Source : https://www.teufelsberg-berlin.de/ (consulté le 8 juillet 2021)

Figure 4.3. Extrait de la page d'accueil du site internet officiel du Teufelsberg



Source : https://www.teufelsberg-berlin.de/ (capture d'écran), 8 juillet 2021

À propos de l'ensemble des visites, il est important de souligner que la mobilisation de l'abandon dépend du prestataire bien plus que du lieu. L'exemple de Beelitz, sur lequel les deux chapitres suivants reviendront en détail, montre qu'un même lieu peut être investi par des dispositifs de visite très différents. Ces analyses aboutissent au tableau récapitulatif suivant (tableau 4.2.).

Tableau 4.2. Tableau récapitulatif du degré de mobilisation des représentations de l'abandon par les prestataires

Berlin			
Lieu concerné	**Type de visite et dates**	**Prestataire**	**Mobilisation par le prestataire**
Teufelsberg	Visite libre (juin et juillet 2018)	MSM Management [gestionnaire]	Modérée
	Visite guidée	MSM Management [gestionnaire]	-
	Visite guidée (extérieur du complexe) (juin 2018)	Aktionsbündnis Teufelsberg	Faible
Spreepark	Visite guidée (avril 2017, juillet 2018)	Runze und Kasper / Grün Berlin	Faible
Beelitz	Visite guidée « Mottenausflug » (extérieur des bâtiments) (mars 2017)	Irene Krause (guide indépendante)	Faible
	*Photo-tour "Whitney Houston Haus" (avril 2017)	go2know	Importante
	*Visite guidée & libre « Die Alte Chirurgie » (avril 2017)	go2know	Importante
	Visite guidée « Die Alte Chirurgie » (juin 2018)	Baum und Zeit (propriétaires)	Faible
	Visite libre « Baumkronenpfad » (2017 et 2018)	Baum und Zeit (propriétaires)	Faible
	Visite guidée « Drei Gebäude »	Baum und Zeit (propriétaires)	Faible
	Visite guidée historique « Zeitenwandel – Wandelzeiten » (en extérieur)	Baum und Zeit (propriétaires)	Faible
Grabowsee	Visite libre (juillet 2018)	Bernhard Hanke (statut ?)	Pas de promotion
Prison de Köpenick	Photo-tour (juillet 2018)	go2know	Importante
Wünsdorf	Photo-tour (avril 2019)	go2know	Importante
	Visite libre (avril 2019)	LEG Brandenburg (propriétaire)	Pas de promotion
Village Olympique de 1936	*Visite guidée (avril 2019)	DKB Stiftung	Faible
Détroit			
Lieu concerné	**Type et dates**	**Prestataire**	**Mobilisation par le prestataire**
Parcours - Visite « Explore Detroit Tour »	*Photo-tour (9 visites en juin 2017, mars-avril-mai 2018)	Motor City Photography Workshops	Importante
Packard Plant	Visite guidée (mars 2018)	Pure Detroit	Faible

1.2.3. Des prestataires aux statuts différents

Le troisième et dernier critère de distinction des visites observées est celui du statut des prestataires. On peut distinguer quatre cas de figure au sein du corpus (tableau 4.3.).

• Le premier correspond aux situations où le prestataire de visites est également le propriétaire ou le gestionnaire[188] des lieux. C'est le cas des visites libres et guidées du Teufelsberg, des visites organisées par Baum und Zeit à Beelitz et par la fondation DKB dans le village olympique. Dans cette configuration, les visites s'articulent directement aux objectifs du propriétaire / gestionnaire concernant le devenir du lieu et leurs modalités sont déterminées en conséquence.

• Dans un deuxième cas de figure, le prestataire est distinct de l'entité propriétaire ou gestionnaire des lieux, mais opère en accord avec cette dernière. C'est le cas de go2know ainsi que des entreprises Runze und Casper et Pure Detroit, à qui Grün Berlin et Arte Express délèguent respectivement les visites du Spreepark à Berlin et de la Packard Plant à Détroit. Cela recouvre des configurations plus diverses : les visites peuvent être conçues comme une simple utilisation temporaire sans rapport avec le devenir à moyen terme du lieu (go2know) ou au contraire constituer un outil d'information et de médiation à ce sujet (Spreepark, Packard Plant, village olympique).

• Le troisième cas de figure correspond aux situations où le prestataire ne dispose pas de l'autorisation du propriétaire. Plus rare, il ne correspond dans le corpus qu'au « Explore Detroit Tour » de MCPW. Cette configuration soulève des enjeux spécifiques en termes de sécurité et de légalité, mais aussi d'insertion dans les jeux d'acteurs locaux et de rôle joué par les visites dans la réaffectation des lieux investis.

• Enfin, dans un dernier cas de figure, les visites se limitent à l'extérieur des bâtiments et se tiennent sur des terrains publics. Aucune autorisation des propriétaires ou gestionnaires des lieux n'est donc nécessaire. Cela concerne la visite du Teufelsberg assurée par l'association *Aktionsbündnis Teufelsberg* et la visite « Mottenausflug » organisée par la guide indépendante Irene Krause à Beelitz.

Tableau 4.3. Tableau récapitulatif du statut des prestataires des visites observées

Berlin			
Lieu concerné	**Type et dates**	**Prestataire**	**Rapport prestataire / propriétaire**
Teufelsberg	Visite libre (juin et juillet 2018)	MSM Management (gestionnaire)	Prestataire = gestionnaire
	Visite guidée	MSM Management (gestionnaire)	Prestataire = gestionnaire
	Visite guidée (extérieur du complexe) (juin 2018)	Aktionsbündnis Teufelsberg	Visite extérieure : pas d'autorisation nécessaire
Spreepark	Visite guidée (avril 2017, juillet 2018)	Runze und Casper / Grün Berlin	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu

[188] Dans plusieurs lieux du corpus berlinois, on distingue le propriétaire du site (*Eigentümer*) et la personne ou l'entité détentrice du droit d'usage (en général désignée sous le terme *Pächter*), qui assure donc la gestion du site et notamment de ses éventuelles valorisations touristiques.

Beelitz	Visite guidée « Mottenausflug » (extérieur des bâtiments) (mars 2017)	Irene Krause (guide indépendante)	Visite extérieure : pas d'autorisation nécessaire
	*Photo-tour "Whitney Houston Haus" (avril 2017)	go2know	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu
	*Visite guidée & libre « Die Alte Chirurgie » (avril 2017)	go2know	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu
	Visite guidée « Die Alte Chirurgie »	Baum und Zeit (propriétaires)	Prestataire = propriétaire
	Visite libre « Baumkronenpfad »	Baum und Zeit (propriétaires)	Prestataire = propriétaire
	Visite guidée « Drei Gebäude »	Baum und Zeit (propriétaires)	Prestataire = propriétaire
	Visite guidée historique « Zeitenwandel – Wandelzeiten » (en extérieur)	Baum und Zeit (propriétaires)	Prestataire = propriétaire
Grabowsee	Visite libre (juillet 2018)	Bernhard Hanke (locataire)	Prestataire = gestionnaire
Prison de Köpenick	Photo-tour (juillet 2018)	go2know	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu
Wünsdorf	Photo-tour (avril 2019)	go2know	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu
	Visite libre (avril 2019)	LEG Brandeburg (propriétaire)	Prestataire = propriétaire
Village Olympique de 1936	*Visite guidée (avril 2019)	DKB Stiftung	Prestataire = propriétaire
Détroit			
Lieu concerné	**Type et dates**	**Prestataire**	
Parcours - Visite « Explore Detroit Tour »	*Photo-tour (9 visites en juin 2017, mars-avril-mai 2018)	Motor City Photography Workshops	Prestation sans autorisation des propriétaires des lieux
Packard Plant	Visite guidée (mars 2018)	Pure Detroit	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu

1.3. Typologie des visites observées et caractéristiques d'un tourisme de l'abandon

1.3.1. Une proposition de typologie distinguant quatre catégories de visites

À partir des distinctions opérées sur la base des trois critères identifiés dans la section précédente, on aboutit au tableau récapitulatif suivant (tableau 4.4.) :

Tableau 4.4. Récapitulatif des caractéristiques des visites existant dans les lieux du corpus

Berlin					
Lieu	**Type et dates**	**Prestataire**	**Critère n°1 Format de visite**	**Critère n°2 Mobilisation des représentations de l'abandon**	**Critère n°3 Statut du prestataire**
Teufelsberg	Visite libre (juin-juillet 2018)	MSM Management (gestionnaire)	Visite libre	Modérée	Prestataire = gestionnaire
	Visite guidée	MSM Management (gestionnaire)	Visite guidée	-	Prestataire = gestionnaire
	Visite guidée (extérieur du complexe) (juin 2018)	Aktionsbündnis Teufelsberg	Visite guidée	Faible	Visite extérieure : pas d'autorisation nécessaire
Spreepark	Visite guidée (avril 2017, juillet 2018)	Runze und Casper / Grün Berlin	Visite guidée	Faible	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu
Beelitz	Visite guidée « Mottenausflug » (extérieur des bâtiments) (mars 2017)	Irene Krause (guide indépendante)	Visite guidée	Faible	Visite extérieure : pas d'autorisation nécessaire
	*Photo-tour "Whitney Houston Haus" (avril 2017)	go2know	Photo-tour	Importante	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu
	*Visite guidée & libre « Die Alte Chirurgie » (avril 2017)	go2know	Visite guidée / visite libre	Importante	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu
	Visite guidée « Die Alte Chirurgie »	Baum und Zeit (propriétaires)	Visite guidée	Faible	Prestataire = propriétaire
	Visite libre « Baumkronenpfad »	Baum und Zeit (propriétaires)	Visite libre	Faible	Prestataire = propriétaire

	Visite guidée « Drei Gebäude »	Baum und Zeit (propriétaires)	Visite guidée	Faible	Prestataire = propriétaire
	Visite guidée historique « Zeitenwandel – Wandelzeiten » (en extérieur)	Baum und Zeit (propriétaires)	Visite guidée	Faible	Prestataire = propriétaire
Grabowsee	Visite libre (juillet 2018)	Bernhard Hanke (statut ?)	Visite libre	-	Prestataire = gestionnaire
Prison de Köpenick	Photo-tour (juillet 2018)	go2know	Photo-tour	Importante	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu
Wünsdorf	Photo-tour (avril 2019)	go2know	Photo-tour	Importante	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu
	Visite libre (avril 2019)	LEG Brandenburg (propriétaire)	Visite libre	-	Prestataire = propriétaire
Village Olympique de 1936	*Visite guidée (avril 2019)	DKB Stiftung	Visite guidée	Faible	Prestataire = propriétaire
Détroit					
Lieu concerné	**Type et dates**	**Prestataire**	**Critère n°1 Format de visite**	**Critère n°3 Mobilisation de l'imaginaire de l'abandon**	**Critère n°4 Statut du prestataire**
Parcours - Visite « Explore Detroit Tour »	*Photo-tour (9 visites en juin 2017, mars-avril-mai 2018)	Motor City Photography Workshops	Photo-tour	Importante	Prestation sans autorisation des propriétaires des lieux
Packard Plant	Visite guidée (mars 2018)	Pure Detroit	Visite guidée	Faible	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu

L'analyse de ce tableau permet d'identifier certaines corrélations entre différents critères et, à partir de cela, de distinguer plusieurs types de visites. Le tableau suivant propose une typologie en quatre catégories (tableau 4.5.).

Tableau 4.5 : Typologie des visites observées : quatre catégories

	Critère 1 : Format de la visite	Critère 2 : Mobilisation des représentations de l'abandon	Critère 3 : Rapport prestataire / propriétaire	Lieux et visites correspondants
Catégorie 1 : les photos-tours fondés sur l'imaginaire de l'abandon	Photo-tour	Importante	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu	Beelitz-Heilstätten (photo-tour Whitney-Houston-Haus, go2know)
				Köpenick (photo-tour, go2know)
				Wünsdorf (photo-tour, go2know)
	Photo-tour	Importante	Prestation sans autorisation des propriétaires du lieu	Visites « Explore Detroit Tour », Motor City Photography Workshop
Catégorie 2 : les visites guidées à orientation historique et informative	Visite guidée	Faible	Prestataire = propriétaire	Teufelsberg (visite guidée, MGM Management)
				Spreepark
				Beelitz-Heilstätten (visites guidée « Die Alte Chirurgie », « Drei Gebäude », « Zeitenwandel-Wandelzeiten », Baum und Zeit)
				Village olympique
	Visite guidée	Faible	Prestation en accord avec l'entité gestionnaire du lieu	Packard Plant
	Visite guidée	Faible	Visite extérieure : pas d'autorisation nécessaire	Beelitz-Heilstätten (visite guidée « Mottenausflug »)
				Teufelsberg (visite guidée, *Aktionsbündnis Teufelsberg*)
Catégorie 3 : les visites libres sans promotion ou explorations autonomes	Visite libre	-	Prestataire = gestionnaire	Grabowsee
				Wünsdorf (visite libre, LEG Brandenburg)
Catégorie 4 : les visites libres organisées	Visite libre	Faible	Prestataire = propriétaire	Beelitz-Heilstätten, (visite libre « Baumkronenpfad »)
	Visite libre	Modérée	Prestataire = gestionnaire	Teufelsberg (visite libre)

La première catégorie regroupe les photos-tours fondés sur l'imaginaire de l'abandon : l'association de ces deux variables des critères 1 (photo-tour) et 2 (mobilisation importante de l'imaginaire de l'abandon) est systématique. Lorsque ces deux critères sont remplis, le prestataire n'est par ailleurs jamais propriétaire des lieux. Il peut alors opérer légalement (c'est le cas de go2know) ou non (comme Motor City Photography Workshops). La deuxième catégorie correspond aux visites guidées à orientation historique et informative. Il s'agit de visites guidées

dans lesquelles la mobilisation des représentations de l'abandon est faible ou inexistantes. Le prestataire se confond le plus souvent avec l'entité propriétaire ou gérante des lieux (Teufelsberg, Spreepark, quadrant A de Beelitz-Heilstätten, Village olympique) ; dans le cas de la Packard Plant, il opère avec l'accord du propriétaire ; enfin, les « Mottenausflüge » d'Irene Krause à Beelitz et la visite du Teufelsberg organisée par l'association *Aktionsbündnis Teufelsberg* ne nécessitent aucune autorisation dans la mesure où elles se déroulent dans l'espace public à l'extérieur des bâtiments. Les catégories trois et quatre correspondent à des visites au format libre. Je distingue les visites libres sans promotion, qui correspondent à des explorations autonomes permises par les entités propriétaires ou gérantes sur demande du visiteur (Grabowsee, visite libre de Wünsdorf), et les visites libres organisées et promues par ces mêmes entités (visite « Baumkronenpfad » à Beelitz-Heilstätten, visite libre du Teufelsberg). Cette distinction se justifie par l'hypothèse selon laquelle cette différence manifeste des positions variables des propriétaires / gérants des lieux vis-à-vis de la valorisation touristique de leur bien.

1.3.2. Délimiter les contours d'un tourisme de l'abandon

Sur la base de la typologie proposée ci-dessus, seule une partie du corpus des visites étudiées semble correspondre à l'hypothèse proposée dans les chapitres précédents d'un tourisme de l'abandon inspiré de l'urbex. Il s'agit des photo-tours proposés par go2know dans différents lieux abandonnés de Berlin et de ses environs ainsi que des « Explore Detroit Tours » de Motor City Photography Workshops. Ces visites se caractérisent par l'association (1) d'un format relativement libre laissant une grande autonomie aux participants et leur permettant une pratique de l'espace se rapprochant de l'urbex et (2) d'une mobilisation importante des représentations de l'abandon de la part des prestataires. Le statut des prestataires diffère en revanche selon les cas : go2know opère légalement dans le cadre d'accords conclus avec les propriétaires des lieux, tandis que MCPW opère illégalement dans des lieux dont les propriétaires ne veulent ou ne peuvent pas assurer la sécurisation. La suite de ce chapitre s'intéresse spécifiquement aux cas des visites de go2know et des « Explore Detroit Tours » dans la mesure où ce sont ceux qui permettent d'analyser les contenus et les cadres des expériences relevant du tourisme de l'abandon. Pour autant, ces valorisations touristiques s'inscrivent dans des espaces, des jeux d'acteurs et des temporalités complexes. Leur compréhension implique une contextualisation plus large dans laquelle les autres dispositifs de visites ont toute leur place ; ils permettent souvent d'éclairer l'évolution des lieux et de leurs modalités de réappropriation tout comme les relations entre acteurs. À ce titre, l'ensemble des visites du corpus seront mobilisés dans le chapitre 5 pour analyser ces enjeux.

Sur l'usage de la notion de tourisme : positionnement théorique

À ce stade de l'analyse, il est nécessaire de préciser la manière dont je mobilise la notion de tourisme (de l'abandon) et dont j'envisage ses rapports avec l'urbex. Ni le tourisme ni l'exploration urbaine ne font l'objet de définitions consensuelles ; il serait donc tout aussi vain de vouloir s'appuyer *a priori* sur des catégorisations figées que de prétendre y aboutir. L'enjeu de cette analyse n'est donc pas de déterminer si le tourisme de l'abandon est une forme d'urbex ou inversement, mais de faire entrer en résonance les pratiques, les représentations et les rapports à l'abandon déployés par différents acteurs dans différentes situations. En assumant une position inductive, il

s'agit de comprendre quels rapports à l'altérité se dessinent et s'éprouvent dans l'exploration des lieux abandonnés entreprise dans le cadre des visites observées. Autrement dit, ce sont les processus et les conditions qui aboutissent à la caractérisation des pratiques spatiales qui m'intéressent ici selon l'approche revendiquée par Cousin et Apchain : « le tourisme n'est donc pas défini, ni a priori ni a posteriori, mais il est dessiné par les discours, les pratiques et les représentations des personnes qui en tracent les contours » (2016).

Si cela nécessite d'admettre la fluidité des catégorisations mobilisées plutôt que d'en faire un usage rigide, l'usage du terme *tourisme* appelle quelques éclaircissements quant à la définition retenue ici. Le tourisme a longtemps été envisagé comme relevant d'une rupture claire avec la sphère du quotidien tant en termes d'espaces que de temporalités et de pratiques. Nombre de définitions officielles, souvent utilisées pour la collecte des données statistiques, s'en tiennent à cette approche orthodoxe. L'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT) définit ainsi le tourisme comme « l'ensemble des activités déployées par les personnes au cours de leurs voyages et de leurs séjours dans des lieux situés en dehors de leur environnement habituel pour une période consécutive qui ne dépasse pas une année, à des fins de loisirs, pour affaires et autres motifs non liés à l'exercice d'une activité rémunérée dans le lieu visité ». Le critère de la nuitée passée sur place distingue par ailleurs le tourisme de l'excursionnisme à la journée. La définition issue des travaux de l'équipe MIT qui envisage le tourisme comme « un système d'acteurs, de lieux et de pratiques permettant aux individus la recréation par le déplacement et l'habiter temporaire hors des lieux du quotidien » (Knafou et Stock, 2003) reste par exemple une référence majeure pour la géographie française du tourisme. Pourtant, le continuum entre sphère touristique et sphère du quotidien est désormais largement reconnu. Par ailleurs, le tournant local des activités touristiques valorise un tourisme de proximité. Souvent évoqué comme une réponse possible aux enjeux environnementaux et climatique (ainsi des interrogations sur le *tourism after oil*, Urry et Larsen, 2011) dont la crise sanitaire liée au Covid-19 pourrait bien accélérer la diffusion, il rend compte également de l'idée selon laquelle l'espace proche peut être approprié sur un mode touristique.

Dans le cadre de ce travail, il me semble donc plus fécond de retenir une approche anthropologique qui définit le tourisme par la rencontre qu'il implique avec l'altérité, car au fond, « qu'est-ce que le tourisme, sinon la production et la consommation de biens d'altérité, c'est-à-dire de biens symboliques dont la valeur tient au sentiment d'altérité qu'ils suscitent ? » (Cousin et Apchain, 2016). Or ce n'est pas la distance physique qui détermine le degré d'altérité mais bien un différentiel de familiarité, lequel s'exprime par l'acte cognitif « qui institue une distinction entre un monde contigu de pratiques (le quotidien) et un monde autre (le hors quotidien) » (Vergopoulos, 2016a : s.p.). Certains lieux ou certaines expériences peuvent amener un local à pratiquer en touriste sa propre ville : la défamiliarisation compte alors plus que le déplacement. Dans cette perspective, les lieux abandonnés tels que définis dans le chapitre 1 semblent particulièrement propres à susciter ce sentiment d'altérité, et ce de manière (au moins partiellement) indépendante de leur localisation. C'est donc à ce titre que je parle de *tourisme* de l'abandon, y compris pour des cas où une partie non négligeable du public s'avère être constituée de visiteurs locaux. Pour autant, ce positionnement ne doit pas conduire à négliger l'hétérogénéité des situations observées et la spécificité des questions qu'elles soulèvent : prendre l'avion dans le but d'aller voir les ruines de Détroit n'a pas le même sens ni les mêmes implications que l'excursion dominicale dans un lieu abandonné situé à quelques kilomètres de chez soi. S'il retient donc une acception relativement ouverte de la notion de *tourisme*,

ce travail ne fait pas l'économie de l'analyse de sa diversité interne. Il s'agit bien de comprendre, dans leur complexité, les rapports à l'abandon qui se construisent dans ces différentes situations ainsi que les conditions et les processus qui les rendent possibles.

Motor City Photography Workshops et go2know : des publics aux profils différents

Avant d'entrer dans l'analyse du tourisme de l'abandon, il est nécessaire de préciser le profil des publics des deux prestataires étudiés. Les données disponibles diffèrent pour MCPW et go2know. Dans le premier cas, les cinquante-deux réponses aux questionnaires passés au cours des visites donnent des indications précieuses concernant le genre, l'âge, le lieu de résidence des visiteurs ou encore leur familiarité avec Détroit (tableau 4.6.). Dans le cas de go2know en revanche, il n'a pas été possible de recueillir de questionnaires pour en tirer des conclusions. C'est donc sur les données mises à disposition par l'entreprise que je m'appuie ici. Si elles présentent l'avantage de concerner l'ensemble du public de go2know et non un échantillon, elles impliquent également un biais dans le cadre de cette recherche : elles ne portent pas uniquement sur les participants aux visites intégrées aux corpus, mais sur l'intégralité des visites proposées par go2know. Malgré les précautions d'analyse nécessaires, la mise en regard des données disponibles pour l'un et l'autre prestataires permet tout de même de distinguer deux profils différents.

Tableau 4.6 : Profil du public des « Explore Detroit Tours »

	Participants aux « Explore Detroit Tours »[1]	Metro Detroit[2]
Genre		
Femme	46,2%	38%
Homme	53,8%	62%
Âge		
18-34 ans	42,3%	25%
35-54 ans	44,2%	39%
55-64 ans	5,8%	26%
65 ans et plus	7,7%	11%
Part des primo-visiteurs	61,5%	23%
Part des visiteurs résidant aux États-Unis	59,6%	86%
… dont Détroit	1,9%	-
… dont Michigan (hors Détroit)	34,6%	-

[1] Source : enquête par questionnaires, A. Le Gallou, mars-mai 2018
[2] Source : *Metro Detroit Visitor Profile – Final Report*, MRSC, LLC. & Opinion Search, novembre 2016

L'analyse du profil des participants aux « Explore Detroit Tours » et la comparaison avec celui de l'ensemble des visiteurs de Metro Detroit mettent en évidence plusieurs spécificités très marquées du public de MCPW. Celui-ci est plus international, plus jeune et comprend davantage de primo-visiteurs que la moyenne. La part de ces derniers peut d'ailleurs surprendre dans la mesure où, de manière générale, ce type de visiteurs est plus susceptible de privilégier des activités plus classiques dans le cadre d'une première découverte de la destination. Or ils représentent une franche majorité (61,5%) des participants à ces explorations. Associé à la part importante de visiteurs résidant hors des États-Unis (59,6%), cela laisse supposer que les lieux abandonnés de Détroit sont identifiés comme un motif d'attractivité à l'échelle internationale. La part des visiteurs en provenance du Michigan est également importante (34,6%), contrairement à celle des résidents de Détroit (1,9% soit une seule personne). Dans le contexte d'une aire métropolitaine particulièrement divisée et ségrégée et au prisme des réflexions développées plus haut concernant les statuts d'*insider* et d'*outsider*, cette distinction est importante pour la suite de l'analyse. Sur le terrain berlinois, le profil du public est un peu différent[189] (tableau 4.7.).

Tableau 4.7. Profil du public des visites de go2know

	Participants aux photo-tours de go2know[1]
Genre	
Femme	46%
Homme	53%
Âge	
18-24 ans	15%
25-34 ans	30%
35-44 ans	23%
45-54 ans	15%
55-64 ans	10%
65 ans et plus	-
Part des visiteurs résidant en Allemagne	79%
… dont Berlin	30%
… dont Brandebourg	7%

[1] Source : données mises à disposition par go2know (2018)
NB : la somme des chiffres donnés pour chaque indicateur n'atteint pas toujours 100%

[189] Il n'a pas été possible de proposer une comparaison avec le public touristique général à l'échelle locale, notamment en raison de la différence entre les catégories d'âge utilisées par go2know et VisitBerlin. Rappelons cependant que le public touristique berlinois est composé à 45% de visiteurs internationaux.

On constate des résultats comparables avec ceux de MCPW en termes de répartition de genre et d'âge ; le public est là aussi un public jeune (45% des participants ont moins de 34 ans). Concernant la provenance, go2know présente en revanche un public moins international (21% seulement des visiteurs ne résident pas en Allemagne). Si la part du public local et régional (Berlin et Brandebourg) est comparable à celle observée à Détroit, on remarque une inversion des proportions : la majorité des participants résident dans la ville-centre, Berlin, et seule une minorité vient du Brandebourg (30% contre 7%). Sur la base de ces éléments, on peut donc faire l'hypothèse que sur le terrain états-unien, une partie du public est constituée de la population suburbaine venue constater le délabrement de la ville-centre ; sur le terrain berlinois, on peut au contraire supposer qu'une partie des visiteurs sont des urbains de la ville-centre investissant les périphéries métropolitaines pour y entreprendre des activités hors des sentiers battus.

Appréhender le tourisme de l'abandon au prisme de la notion d'expérience touristique

La suite de ce chapitre appréhende les spécificités du tourisme de l'abandon et ses rapports à l'exploration urbaine au prisme de la notion d' « expérience touristique ». Celle-ci n'est pas aisée à manier : son usage s'est répandu sans que cela ne s'accompagne toujours d'un effort de définition rigoureux, à tel point qu'il existe désormais « autant de définitions de l'expérience touristique que de contributions qui lui sont relatives » (Vergopoulos, 2016a). Sous-jacente à de nombreux travaux, la plus large d'entre elle conduit à voir en l'expérience touristique tout ce qui advient en situation touristique. Par situation touristique, on entend une situation définie par son inscription dans un espace, un temps et un système de sociabilités vécus comme marqueurs d'altérité par le touriste. À partir d'une lecture critique des travaux récents sur la question, Vergopoulos propose cependant de distinguer deux tendances contemporaines de définition de la notion (*ibid.*). La première envisage l'expérience touristique comme un apprentissage pratique dans lequel la dimension corporelle joue un rôle essentiel : c'est parce que le touriste *éprouve* les variables constitutives de la situation touristique qu'il est en mesure de s'approprier (d'*incorporer*) l'altérité qu'elles lui opposent (Brougère, 2015). La seconde voit au contraire en l'expérience touristique non pas un processus mais un moment producteur d'émotions et de sensations (Boutaud et Veron, 2008). Cette approche s'inscrit pleinement dans l'économie de l'expérience telle que théorisée par Pine et Gilmore (1999). Selon la conception évolutionniste de l'économie qu'ils défendent, l'expérience succède aux biens matériels et aux services comme productrice de valeur ajoutée. L'expérience (en un sens large qui excède le seul domaine touristique) est alors définie comme le fait de vivre un moment mémorable reposant sur une stimulation émotionnelle, sensorielle, intellectuelle ou encore spirituelle, éminemment personnelle, subjective et surtout économiquement valorisable. En ce sens, l'expérience touristique devient une offre de consommation destinée à répondre à une demande et fait la part belle part aux dimensions émotionnelles et sensorielles. Les pages qui suivent mobilisent et confrontent ces deux acceptions pour tenter d'éclairer ce qui se joue dans le tourisme de l'abandon. En prêtant une attention particulière aux pratiques spatiales et au sens que leur donnent ceux qui les déploient, il s'agit de dépasser l'opposition souvent affirmée mais rarement analysée en profondeur entre exploration urbaine et tourisme de l'abandon. Dans cette perspective, la deuxième partie de ce chapitre s'attache à comprendre les conditions de possibilité et les contenus, à la fois matériels et imaginaires, des expériences qu'offre le tourisme de l'abandon.

2. L'invention touristique des lieux abandonnés : un tourisme de l'abandon inspiré de l'urbex

2.1. Une redéfinition esthétique et sémantique de l'abandon[190] préalable au développement de pratiques touristiques

2.1.1. Évolution des représentations de l'abandon et expansion du « regard touristique[191] »

L'évolution des représentations associées aux lieux abandonnés est une condition préalable à leur mise en valeur touristique. Le chapitre 1 a proposé l'hypothèse selon laquelle le terme même de *lieu abandonné* manifeste un changement du regard porté sur ces espaces : ceux-ci sont désormais investis par des représentations positives favorisées par la popularisation et de la médiatisation croissantes de l'urbex. Il a également montré que cette évolution dans le champ symbolique était concomitante de leur visibilité accrue et de leur esthétisation grâce à la large diffusion d'un corpus photographique lui aussi issu du monde de l'urbex et esquissant une iconographie contemporaine de la ruine. Reste alors à montrer en quoi ces éléments permettent le développement d'un regard proprement touristique sur les espaces qui m'intéressent ici. Il s'agit de comprendre en quoi ces évolutions posent les cadres d'une expérience touristique informée par l'urbex.

La théorisation du regard touristique (*tourist gaze*) proposée par John Urry (1990, 2002 ; Urry et Larsen, 2011) par analogie avec l'analyse foucaldienne du regard médical (1983) est ici éclairante. Urry analyse la manière dont le regard touristique est socialement construit, déterminé et reproduit par la circulation iconographique. Dans ce cadre, le concept de « regard touristique » rend compte de l'importance fondamentale de la dimension visuelle dans l'activité touristique (envisagée comme la production et la consommation d'expériences visuelles) ; le rapport au réel qui s'instaure à travers ce primat de la vue consacre le monde comme spectacle. Le regard touristique tel qu'envisagé par Urry est « socialement organisé et systématisé, […] construit et renforcé »[192] (1990 : 1). S'il est donc un construit social, dont les formes varient dans le temps et l'espace, le regard touristique est lui-même producteur d'espaces touristiques. Un lieu n'est pas touristique en vertu de ses qualités intrinsèques mais il le devient (ou cesse de l'être) en fonction de son identification par une société comme un lieu digne d'être visuellement consommé, cette identification étant variable et évolutive. Il est une construction résultant d'une négociation sémantique ayant pour enjeu le sens attribué au lieu dans un contexte social donné (McCannell, 1976). Cette désignation d'un lieu comme présentant un intérêt touristique passe par un système de médiations d'ordre visuel et notamment photographique relayées par différents acteurs (qu'ils appartiennent ou non à l'industrie touristique), si bien que selon Urry, « une grande partie de ce qui est apprécié ne relève pas d'une réalité dont on fait l'expérience directe mais de représentations […]. Ce que les gens "regardent", ce sont des représentations idéales de l'objet en question qu'ils intériorisent à partir de différents

[190] Tegtmeyer, 2016
[191] Urry, 1990
[192] Version originale : "socially organised and systematised […] constructed and reinforced"

médias »[193] (*ibid* : 86). Si ces analyses ont fait l'objet d'un certain nombre de critiques[194], les réflexions d'Urry me semblent particulièrement pertinentes pour comprendre le renversement des représentations dont les lieux abandonnés font l'objet dans la mesure où la médiation photographique y joue un rôle essentiel. On peut parler à ce titre d'invention de lieux touristiques au sens de Rémi Knafou, processus qui se traduit par une « utilisation nouvelle d'un lieu existant qui aboutit à […] le subvertir » (1991 : 11). C'est bien ce qui semble se passer avec les lieux abandonnés : ces espaces « déjà là », mis au rebut, acquièrent progressivement une nouvelle signification qui les intègre à l'œcoumène touristique.

En articulant ces réflexions et les éléments relatifs à l'esthétisation photographique des ruines contemporaines développés dans le chapitre 1, on peut analyser plus précisément la redéfinition esthétique et sémantique des lieux abandonnés comme espaces (potentiellement) touristiques (Tegtmeyer, 2016). Le cas de Détroit est particulièrement éclairant à ce sujet, d'autant que l'ampleur de l'abandon au tournant des années 2010 et l'importante médiatisation consécutive à la crise économique de 2008 et à la faillite de la municipalité en 2013 favorisent la visibilité accrue d'une ville qui devient alors la « capitale des ruines » (Romain Meffre, entretien, juin 2021) dans les imaginaires collectifs. Les photographes Romain Meffre et Yves Marchand identifient ainsi l'abondante diffusion médiatique de leur série *Les ruines de Détroit* au moment de la crise de 2008[195] comme l'un des facteurs ayant contribué à l'intégration des lieux abandonnés à l'imaginaire touristique.

> *Romain Meffre* : À Détroit on a avancé sur notre sujet sans qu'il y ait vraiment de médiatisation [entre 2005 et 2009], […] mais le tournant c'est en 2008 la crise des subprimes. Notre travail a été repéré en 2009, le *Time Magazine* nous a contactés pour un portfolio. Les médias cherchaient à illustrer cette crise visuellement et se sont tournés vers les images qui existaient, et donc en gros les nôtres qui illustraient Détroit […] Tout à coup c'est devenu le raccourci visuel pour la crise de 2008. Nous quand on y allait, jusqu'en 2009 quand le portfolio est sorti, on n'a pas du tout senti ce truc-là, cette animosité concernant le *ruin porn*, c'est venu après. […] On y est retourné en 2011 pour un documentaire, après la sortie de notre livre, et là on a commencé à voir… je me rappelle qu'à [l'église abandonnée] Saint Agnes on a croisé des Allemands qui visitaient.

---

[193] Version originale : "Much of what is appreciated is not directly experienced reality but representations, particularly through the medium of photography. What people 'gaze upon' are ideal representations of the view in question they internalise from various media."

[194] Ces critiques portent notamment sur le primat accordé à la dimension visuelle au détriment de la prise en considération de la dimension corporelle globale de l'expérience touristique. Au paradigme du regard est alors préféré celui de la performance (Edensor, 1998 ; Edensor, 2001 ; Perkins et Thorns, 2001 ; Coleman et Crang, 2002 ; Haldrup et Larsen, 2010). Ces critiques ont nourri la troisième version du texte (originellement publié en 1990), qui propose une analyse plus incarnée du regard touristique envisagé dans ses interactions avec les autres dimensions de l'expérience corporelle (Urry et Larsen, 2011). Certains auteurs, comme Dean McCannell, ont par ailleurs reproché à Urry l'appréhension déterministe des comportements touristiques qu'impliquerait sa théorisation du regard touristique (2001).

[195] Réalisée entre 2005 et 2009, cette série est d'abord repérée par le *Time Magazine* qui la publie sous la forme d'un portfolio en ligne paru le 26 février sur le site internet du magazine. L'une des photos représentant la Packard Plant est ensuite choisie pour illustrer la couverture de l'édition papier du 5 octobre 2009, titrée « The Tragedy of Detroit ». La série bénéficie dès lors d'une importante visibilité et le travail de Meffre et Marchand est ensuite relayé par de nombreux quotidiens nationaux, parmi lesquels *Der Spiegel*, *The Guardian, Libération* ou encore *The New York Times*.

Yves Marchand : Ça avait basculé déjà, parce que nous jamais on avait croisé d'étrangers à Détroit pendant cinq ans. Jamais. Et là en 2011, deux ans après, ça commençait déjà à changer, ça avait vachement été relayé dans les médias depuis 2009.
Romain Meffre : Ça a complètement démystifié les ruines dans le sens où c'était un objet qui était assez effrayant pour les gens, parce que les ruines c'est toujours utilisé dans des films où la seule représentation des ruines que tu as c'est des scènes de deal ou où on trouve un cadavre. Donc dans l'inconscient collectif c'est ça une ruine, c'est vraiment un truc dans lequel faut pas rentrer parce que c'est forcément squatté, c'est forcément glauque. Et le fait de les montrer et inconsciemment de se dire « y a ces deux photographes, ces deux français qui se sont baladés dans les ruines », ça a complètement démystifié le truc. Ça a ouvert les vannes à cette idée que tu pouvais quand même aller le visiter et à une forme de… pas de tourisme, mais après le bouquin ça nous est arrivé très souvent de croiser des gens, surtout en France, qui nous disaient « ah oui j'y suis passé au retour de Chicago, j'ai visité deux-trois ruines ». Ça devenait une espèce d'étape, la ville était de toutes manières parfois une étape pour son histoire musicale, pour ses festivals, mais en plus de ça, ça ajoutait les ruines au panel de ce que tu pouvais éventuellement considérer comme un truc qui se visitait. Je pense que le fait qu'elles aient été très montrées a vraiment démystifié ces ruines. »

(Romain Meffre et Yves Marchand, entretien, juin 2021)

Cette identification du moment charnière des années 2009-2013 et de la médiatisation comme facteur important de l'engouement touristique pour les ruines de Détroit est commune à la plupart des autres acteurs locaux interrogés, qu'il s'agisse d'acteurs institutionnels, de prestataires touristiques ou encore de photographes. La médiatisation des lieux abandonnés, ou plutôt de leurs représentations photographiques, peut ici être interprétée comme la première étape d'une appropriation collective d'ordre symbolique par des acteurs extérieurs à Détroit. À leur visibilité par un large public états-unien et international est associée une évolution des représentations : la « démystification » évoquée par Marchand et Meffre se traduit par un affaiblissement de l'association des ruines de Détroit à des imaginaires répulsifs. Leur redéfinition esthétique (les lieux abandonnés acquièrent une valeur esthétique) anticipe ainsi leur redéfinition sémantique (ils ne fonctionnent plus comme signes tangibles de réalités sociales négatives). Cette double évolution esthétique et sémantique semble être la condition nécessaire à des formes d'appropriations concrètes des lieux par un public plus large que celui des groupes marginalisés jusqu'alors associés à ce type d'espaces. Les lieux abandonnés sont dès lors perçus comme susceptibles d'être pratiqués, et plus spécifiquement d'être visités sur un mode touristique. Assimilant les choix techniques et esthétiques d'Yves Marchand et Romain Meffre à une reprise des codes visuels du marketing touristique, Lina Tegtmeyer analyse en ce sens leur travail photographique comme relevant d'un processus d'identification de site touristique (*sight/site marking*) au sens de Dean McCannell (1976). À travers ce processus s'opèrerait une « redéfinition de la friche urbaine en tant que paysage de ruines pittoresque »[196] (2016 : s.p.) dans une logique de valorisation économique des lieux abandonnés par le tourisme. Le terme de *ruinscape* qui associe les notions de ruine (*ruin*) et de paysage (*landscape*), rend d'ailleurs bien compte de ce glissement vers le registre du pittoresque. Bien

[196] Version originale : "re-definition of the urban wasteland as picturesque ruinscape"

que l'auteure tienne pour acquis des présupposés qui me paraissent contestables[197], cette réflexion propose des pistes intéressantes de compréhension de l'articulation entre représentations photographiques des lieux abandonnés et attractivité touristique.

Si les analyses qui précèdent sont fondées sur le cas de Détroit, leur validité ne se limite pas à ce seul terrain. En raison de l'articulation évoquée plus haut entre l'ampleur de l'abandon d'une part et son intense médiatisation sur une période relativement restreinte entre la crise de 2008 et la faillite de 2013 d'autre part, Détroit se prête particulièrement bien à l'analyse des mécanismes par lesquels les marqueurs spatiaux de la crise urbaine deviennent de potentielles attractions touristiques. On peut d'ailleurs considérer, pour reprendre la terminologie proposée par l'équipe MIT (2005), que Détroit constitue le « moment de lieu » du développement d'un tourisme motivé par l'abandon contemporain. Pour autant, les mêmes processus opèrent dans d'autres contextes, quoiqu'à des degrés variables et selon des temporalités différentes. Le Buzludzha bulgare en est un exemple parmi bien d'autres, dont la trajectoire illustre l'émergence d'un regard touristique nourri des représentations iconographiques sur ce qui était jusqu'alors un vestige honni de la période communiste (Minard, 2018). Il en va de même sur le terrain berlinois, où la différence avec Détroit porte moins sur les mécanismes à l'œuvre dans la construction du regard touristique que sur l'existence de photographies emblématiques (les lieux abandonnés berlinois n'ont pas leurs Marchand et Meffre) et d'une période charnière aussi clairement identifiée. À Détroit et à Berlin comme ailleurs, on assiste donc au développement d'un regard touristique qui intègre les lieux abandonnés au champ des espaces perçus comme dignes d'être visités. Dans ces deux contextes, ils font alors figures de fronts pionniers d'un tourisme urbain qui investit des espaces jusqu'ici envisagés comme non touristiques.

2.1.2. Investir des espaces de l'ordinaire ?

L'invention touristique des lieux abandonnés doit être comprise dans le contexte plus large des mutations contemporaines du tourisme, qui donnent lieu depuis une trentaine d'années à un ensemble de réflexions relatives à l'avènement d'une ère post-touristique. Si la notion de post-tourisme (Feifer, 1985) revêt aujourd'hui des acceptions variées, ces réflexions ont en commun de rendre compte des transformations des valeurs et des pratiques touristiques (Condevaux, Djament-Tran et Gravari-Barbas, 2016). Ces transformations sont liées au brouillage croissant que l'on constate entre des sphères touristique et non-touristique jusqu'alors envisagées comme clairement distinctes. Elles mettent notamment en évidence la dé-différenciation des pratiques, des temps, des lieux ou encore des acteurs relevant respectivement du tourisme et du quotidien (Urry, 1990), de plus en plus malaisés à distinguer à mesure que le premier devient un « genre commun » qui infuse dans le second (Lussault, 2007 : 333). Ce brouillage entre touristique et non-touristique remet en question la pertinence des oppositions binaires sur lesquelles étaient fondées les analyses du fait touristique au XXème siècle. Celles-ci ont en effet longtemps reposé sur le postulat d'une rupture

[197] L'article de Lina Tegtmeyer présuppose l'existence d'une promotion institutionnelle de la valorisation touristique des ruines de Détroit, hypothèse que cette recherche tend plutôt à infirmer. Il prête par ailleurs à Yves Marchand et Romain Meffre l'intention consciente de contribuer à l'accroissement de la valeur touristique, donc économique, des lieux considérés, là où les deux photographiques revendiquent une approche résolument documentaire (entretien, juin 2021).

nette entre les sphères du quotidien et du tourisme, le premier étant associé à la notion d'ordinaire et le second à une dimension d'exceptionnalité proprement extra-ordinaire. L'ordinaire renverrait ainsi à la familiarité de pratiques, d'espaces et de sociabilités ancrés dans la récurrence du quotidien, tandis que l'extraordinaire serait indissociable d'une exceptionnalité fondée sur une rupture de familiarité. Or les travaux contemporains soulignent les hybridations croissantes entre les deux sphères, tant en termes d'espaces que de temporalités et de pratiques (Condevaux, Djament-Tran et Gravari-Barbas, *op.cit*). Le tourisme est donc de plus en plus envisagé en termes de gradients et de *continuum*, et le fait de substituer l'hybridation à la rupture comme grille d'analyse du tourisme invite alors à réinterroger la notion d'extraordinaire pensée comme constitutive de l'expérience touristique.

À l'aune de ces réflexions, l'invention touristique des lieux abandonnés semble en effet s'inscrire dans le mouvement récent de valorisation touristique d'espaces ordinaires caractéristique de formes de tourisme dites « hors des sentiers battus »[198] (Maitland et Newman, 2004 ; Maitland, 2008 ; Gravari-Barbas et Delaplace, 2015). Dans un contexte de remise en cause de l'hégémonie d'un modèle de tourisme de masse standardisé, cette dénomination met en évidence la diversification et la segmentation croissantes des offres touristiques. Celles-ci répondent à une demande de pratiques de plus en plus individualisées et à l'importance accrue des dimensions d'authenticité et de quotidienneté dans les expériences touristiques. À ces évolutions répond, d'un point de vue géographique, une diffusion du tourisme hors des centralités touristiques et vers des espaces ordinaires, contribuant à l'affirmation « de nouvelles relations entre centre(s) et périphérie(s), mais aussi entre tourisme et quotidien, entre exotique et familier, entre proche et lointain » (Gravari-Barbas et Delaplace, 2015). Il s'agit, pour les touristes, de s'émanciper des cadres spatio-temporels consacrés par l'industrie touristique pour s'aventurer dans des espaces jusqu'alors peu ou pas touristiques et dont la fréquentation est souvent associée à une forme de distinction sociale. Quant aux acteurs touristiques, le « hors des sentiers battus » représente pour eux une opportunité de renouvellement de l'offre, des espaces investis et des arguments de leur promotion. Dans cette perspective, la valorisation touristique des lieux abandonnés me paraît relever pleinement de ce renouvellement des inscriptions spatiales du tourisme urbain vers « des territoires non touristiques, car non identifiés et non reconnus comme tels, échappant aux normes structurelles et fonctionnelles des lieux dits touristiques » (Vitte, 1998 : 69). C'est d'autant plus le cas qu'en raison de leur désaffectation, ces lieux sont caractérisés par une moindre détermination fonctionnelle que les lieux encore en usage, quelle que soit leur fonction, et par conséquent par un affaiblissement des normes qui leur sont appliquées. En cela, leur appropriation touristique contribue à l'émergence de « nouveaux territoires touristiques urbains, en investissant les marges, les coulisses, les interstices, les espaces périphériques » (Gravari-Barbas & Delaplace, 2015).

[198] Si elle acquiert aujourd'hui une importance particulière, cette valorisation touristique de l'ordinaire n'est pas une invention contemporaine. Ainsi le narrateur des *Mémoires d'un touriste* de Stendhal (1838) évite-t-il systématiquement ce qui est présenté comme une attraction digne d'être vue au profit de détails de la vie quotidienne.

La dimension ordinaire des lieux abandonnés reste cependant à interroger[199]. Leur appropriation touristique procède d'une logique de « renversement du stigmate » (Condevaux, Djament-Tran et Gravari-Barbas, 2016) par laquelle les valeurs et imaginaires spatiaux négatifs associés à un espace ne sont pas seulement neutralisés, mais peuvent devenir un facteur d'attractivité à part entière. Les ruines contemporaines, on l'a vu, sont souvent associées à des imaginaires répulsifs qui mettent en exergue leur supposée inutilité sociale et économique, la présence d'activités illégales en leur sein ou encore le danger que présente leur fréquentation (Edensor, 2005a ; Bachimon, 2014 ; Meffre et Marchand, entretien, juin 2021). Or la puissance initiale de ces représentations me semble précisément remettre en question la dimension ordinaire de ces espaces. Les lieux considérés relèveraient plutôt d'une forme d'*infra-ordinaire*, dans la mesure où ils se situent en dehors et en deçà du champ de l'ordinaire : les caractéristiques négatives qui leur sont associées les excluent des espaces et des pratiques habituels de la ville. Du fait de leur abandon, ils restent pour l'essentiel en marge des espaces collectivement appropriés et valorisés par les sociétés urbaines, pour qui ils constituent davantage des « espaces de défamiliarisation » (Edensor, 2005a : 25) que des espaces ordinaires, lesquels impliqueraient une forme de familiarité. Dans cette perspective, la « démystification » évoquée par Romain Meffre et Yves Marchand revêt finalement un sens paradoxal au regard des réflexions sur la mise en tourisme d'espaces ordinaires. Démystifier ces espaces revient finalement à les dépouiller de la dimension extraordinaire qui tient au caractère répulsif des représentations dont ils font l'objet : c'est parce qu'ils deviennent moins effrayants, plus conformes aux normes qui régissent les espaces familiers, qu'ils peuvent entrer dans le champ des espaces potentiellement touristiques. La neutralisation du stigmate (préalable à son éventuel renversement) correspond ici à un processus par lequel un espace extraordinaire devient suffisamment ordinaire pour être identifié comme appropriable sur un mode touristique. Il faut donc envisager l'extraordinaire spatial dans ses deux acceptions, positive comme négative, et distinguer une forme qui serait désirable et facteur direct d'attractivité touristique d'une autre forme répulsive et dont la neutralisation serait un préalable à la désirabilité touristique. Dans le cas des lieux étudiés ici, la construction de l'attractivité touristique passe bien par ce processus de déconstruction/reconstruction de l'exceptionnalité spatiale qu'analyse la section suivante.

2.2. Un imaginaire de front pionnier au service de la (re)construction d'un extraordinaire touristique

Les stratégies de promotion des prestataires et les expériences rapportées par les visiteurs montrent que l'attractivité touristique des lieux abandonnés est fondée sur la construction d'un imaginaire de front pionnier approprié, relayé ou détourné par le public visé. Cet imaginaire s'appuie autant sur les caractéristiques propres aux lieux, qui se prêtent à la mise en scène d'une marginalité atténuée, que sur le rapport spécifique à l'espace qui se déploie dans la pratique de l'exploration. Une différence notable réside cependant dans l'articulation des échelles du lieu et de la ville. À Détroit, les lieux abandonnés fonctionnent comme des métonymies d'une ville elle-même

[199] Il faut souligner dès maintenant la relativité des catégorisations, point qui sera développé dans le chapitre 5. La qualification d'un lieu en tant qu'ordinaire ou extraordinaire n'a de sens qu'envisagée en lien avec une subjectivité dont dépend l'évaluation du caractère ordinaire ou non. Ordinaire et extraordinaire étant définis en référence à des éléments familiers, ils revêtent des sens et des contenus différents selon les individus. Les ruines de Détroit, extraordinaires pour des touristes peu habitués aux paysages de la crise urbaine, sont au contraire tristement ordinaires pour les habitants de la ville.

largement perçue comme un front pionnier à conquérir (*frontier*) ; la visite proposée par MCPW est tout autant une exploration de la ville que de ses ruines. À Berlin en revanche, si la contextualisation historique souligne l'inscription de l'évolution des lieux dans la trajectoire urbaine berlinoise, ces derniers sont d'abord appréhendés à l'échelle micro et pour leurs qualités propres.

2.2.1. Les caractéristiques des lieux : mettre en scène une marginalité atténuée

À la démystification évoquée par Marchand et Meffre succède une « re-mystification » touristique sélective. Elle se nourrit de la mise en scène de certains éléments choisis d'une marginalité spatiale et sociale initialement perçue comme menaçante. Cette reconstruction discursive repose sur deux aspects principaux.

D'une part, elle insiste sur l'extériorité des lieux abandonnés par rapport au champ des espaces habituellement perçus et pratiqués. La terminologie employée par les prestataires en est un indice : la seule page d'accueil du site internet de go2know[200] évoque ainsi des lieux « abandonnés » (*verlassen*), « perdus » (*lost*), « cachés » (*verborgen*) ou encore « oubliés » (*vergessen*)[201]. L'élément central de leur promotion est ici la faiblesse voire l'absence de leur appropriation collective. Contrairement aux hauts lieux touristiques dont la reconnaissance collective accroît la valeur symbolique, c'est précisément parce qu'ils échappent à cette identification collective que les lieux abandonnés sont présentés comme désirables pour des visiteurs alors investis d'un rôle de pionniers (*cf. infra*). Andreas Böttger, l'un des deux fondateurs de go2know, souligne l'importance de cet aspect dans l'identité des visites proposées : « je veux avoir l'impression d'être dans un lieu abandonné, donc y être vraiment seul »[202] (entretien, juin 2018). Cependant, cela ne va pas sans un certain paradoxe : au sein même de la catégorie des lieux abandonnés se dessine rapidement une hiérarchisation qui aboutit à l'identification de hauts-lieux abandonnés, répliquant à une échelle plus modeste la hiérarchisation des lieux touristiques. Le sanatorium de Beelitz est ainsi présenté par go2know comme « l'un des lieux abandonnés les plus populaires[203] » de la région berlinoise, tandis que Motor City Photography Workshops promet la découverte des « meilleurs églises, théâtres, usines automobiles, écoles et entrepôts disponibles »[204]. La construction de l'attractivité de ce type d'espace repose donc sur un équilibre subtil entre l'exclusion valorisée du champ des espaces touristiques et une reconnaissance collective qui s'envisage cependant à l'échelle restreinte de la communauté des amateurs de lieux abandonnés.

D'autre part, on constate une démystification sélective du caractère dangereux de ces espaces. Dans le cas de go2know à Berlin, les risques associés à la marginalité sociale que représentent les ruines contemporaines sont de fait évacués : l'entreprise opère légalement dans des bâtiments dont l'accès est contrôlé. En revanche, les risques matériels liés à l'état de dégradation des bâtiments sont clairement indiqués par l'entreprise. Chaque page du site internet consacrée à une visite précise ainsi que :

[200] https://www.go2know.de/ (consulté le 21 juin 2021)
[201] On notera ici la récurrence de la particule verbale *ver-*, souvent chargée d'un caractère dépréciatif.
[202] Version originale : "ich will ja Lost Place Gefühl haben, also ganz allein sein dort"
[203] Version originale : "einer der beliebtesten verlassenen Orte"
[204] Version originale : "best abandon [sic] churches, theatres, auto factories, schools, and warehouses available"

> Les terrains et les bâtiments visités présentent des dangers. Les bâtiments ont été laissés à l'abandon pendant de nombreuses années. Il peut y avoir des trous et autres irrégularités dans le sol. Les marches, les rampes et tout autre équipement peuvent ne pas répondre aux normes de sécurité actuellement en vigueur dans les bâtiments ouverts au public. Le sol peut présenter des débris, des bouts de verre et des objets tranchants. Certaines parties du bâtiment et certaines zones des toits sont délabrées et menacent de s'effondrer. Les rampes d'escalier peuvent être rouillées. Les conditions d'hygiène dans les bâtiments ne répondent pas aux normes habituelles des bâtiments rénovés. Par conséquent, les déplacements sur le site nécessitent une attention accrue.[205]
>
> (extrait du site internet de go2know[206])

Si ces risques sont indiqués pour des raisons de responsabilité légale et non à des fins promotionnelles, on peut toutefois supposer qu'ils constituent un facteur d'attractivité pour une partie des visiteurs potentiels. C'est d'ailleurs précisément la dégradation matérielle des lieux qui fonde leur attrait esthétique. Dans le cadre des « Explore Detroit Tours », c'est au moment de l'exploration et non dans le discours promotionnel proposé en amont de la visite que Jesse Welter attire l'attention sur le caractère dangereux des lieux abandonnés. *In fine*, c'est donc une marginalité atténuée et maîtrisée qui est mise en scène. La marginalité spatiale qui caractérise des lieux initialement exclus des espaces touristiques n'est pas remise en cause et constitue au contraire un facteur de valorisation de ces attractions résolument hors des sentiers battus. Quant à la marginalité sociale, elle est envisagée en un sens bien différent de celui qui fondait les imaginaires répulsifs attachés aux ruines contemporaines. En devenant des lieux abandonnés touristiques, ces dernières cessent d'être perçues comme des espaces de marginalité associés à une déviance socialement réprouvée pour devenir les terrains d'expression d'une différenciation choisie et associée à un enjeu de distinction sociale. Autrement dit, ce ne sont plus les transgressions propres aux exclus d'une société qui se joueraient dans les lieux abandonnés, mais celles d'individus suffisamment intégrés dans cette société pour se permettre d'en détourner les codes sur un mode ludique.

2.2.2. Les modalités de pratique des lieux : l'exploration, un mode de rapport à l'espace valorisé

Au-delà des caractéristiques attribuées aux lieux considérés, la construction d'un extraordinaire touristique revêt également une dimension relationnelle qui tient à la manière dont les visiteurs sont invités à s'approprier les lieux. Prestataires et visiteurs situent en effet l'extraordinaire touristique dans le rapport à l'espace autant que dans l'espace lui-même : ils mobilisent à ce titre des imaginaires fondés sur le motif de l'exploration. Go2know insiste ainsi sur

[205] Version originale : "Die Gelände und auch die Gebäude, die bei dieser Tour betreten werden, bergen Gefahren. Die Häuser waren als Leerstandsobjekt viele Jahre lang sich selbst überlassen. Im Boden können sich Löcher und andere Unebenheiten befinden. Stufen, Geländer und jedwedes Inventar entspricht nicht zwingend den heutigen Sicherheitsstandards öffentlich zugänglicher Gebäude. Am Boden verteilen sich teilweise Schuttteile, Glassplitter und einzelne scharfkantige Gegenstände. Einige Gebäudeteile und Bereiche in den Dächern sind marode und einsturzgefährdet. Die Treppengeländer können durchgerostet sein. Die hygienischen Bedingungen in den Häusern entsprechen nicht den üblichen Standards in sanierten Gebäuden. Daher verlangt das Begehen des Ortes erhöhte Aufmerksamkeit."

[206] Source : https://www.go2know.de/event/beelitz-heilstaetten/ (consulté le 3 juillet 2021)

la possibilité d'« explorer les lieux en toute liberté »[207] (*völlig frei erkunden*) qu'offrent ses visites tandis que celles de Motor City Photography Workshops s'intitulent explicitement « Explore Detroit Tour ». La référence à l'urbex est parfois pleinement assumée. Jusqu'en 2018, Jesse Welter proposait ses visites sous le nom de « Detroit Urbex Tour », tandis que go2know utilise la longue expérience d'urbexeurs de ses deux fondateurs comme un argument attestant de la qualité de l'offre.

Parce qu'elle permet à une poignée d'initiés de s'aventurer hors des sentiers battus, au-delà des espaces perçus comme collectivement appropriés, l'exploration des lieux abandonnés représente une forme d'extraordinaire mobilisée par le discours touristique. Elle est valorisée comme un mode de pratique permettant un rapport aux lieux à la fois plus libre, plus personnel et moins superficiel que ce qu'autoriserait une visite guidée classique. Le visiteur est alors invité à endosser un rôle actif qui s'apparente à celui d'un pionnier défrichant un espace présenté sinon comme vierge, du moins comme suffisamment abandonné pour justifier la mobilisation du référentiel de l'exploration plutôt que de celui de la visite. Au caractère dangereux attribué aux lieux répond par ailleurs celui d'une pratique qui implique l'acceptation d'un certain degré de risque : l'exploration comporte une part d'aléatoire que le visiteur est invité à assumer. Le site internet de go2know précise ainsi que

> Le lieu visité est un site abandonné. […] Pendant les visites photo, vous pénétrez sur le terrain et dans les bâtiments à vos risques et périls. En cas d'accident ou de blessure, go2know et le propriétaire des bâtiments n'assument aucune responsabilité. Les parents sont responsables de leurs enfants[208].
>
> (extrait du site internet de go2know[209])

La participation aux visites de go2know nécessite d'ailleurs la signature préalable d'une décharge de responsabilité. C'est également le cas des « Explore Detroit Tours » où le document proposé attire l'attention des participants sur le caractère illégal des explorations entreprises et sur les risques physiques et légaux encourus, « incluant la mort » (*including death*). Si ces précautions légales visent avant tout à protéger les prestataires, elles contribuent également à la mise en scène d'une pratique spatiale qui contraste avec des activités touristiques plus régulées. Mise en scène d'une marginalité spatiale recomposée et mobilisation de ce référentiel de l'exploration fondent la reconstruction d'un extraordinaire touristique qui, dans le cas de Détroit, ne se limite pas aux lieux abandonnés mais s'étend à la ville tout entière.

2.2.3. Des lieux extraordinaires pour une ville hors du commun ? Explorer les lieux abandonnés pour découvrir Détroit

Cet imaginaire de front pionnier trouve une expression singulière à Détroit où il articule les échelles micro-locale du lieu abandonné et locale de la ville dans son ensemble. Cela est rendu

[207] Source : https://www.go2know.de/ (consulté le 3 juillet 2021)
[208] Version originale : "Bei der Location dieser Tour handelt es sich um einen verlassenen Ort. Während der Fototouren erfolgt das Betreten der Gelände und der Gebäude auf eigene Gefahr. Bei Unfällen oder Verletzungen übernimmt go2know und der Eigentümer der Gebäude keine Haftung. Eltern haften für ihre Kinder."
[209] Source : https://www.go2know.de/event/beelitz-heilstaetten/ (consulté le 3 juillet 2021)

possible par la rencontre (1) des imaginaires de la ville-fantôme présentés dans le chapitre 2 et (2) du discours proposé par Jesse Welter dans le cadre des « Explore Detroit Tours ».

L'hypervisibilité de l'abandon matériel dans les représentations exogènes de la ville s'accompagne, on l'a vu, d'un effacement de sa population qui alimente l'assimilation de Détroit à un front pionnier à (re)conquérir : au tournant des années 2010, Détroit était volontiers présentée comme une coquille vide malgré la présence de plus de 700 000 habitants. Cela constitue un préalable à la mise en œuvre de formes de redéveloppement urbain dont Safransky (2014) et Kinney (2016) ont souligné la parenté avec un colonialisme de peuplement (*settler colonialism*) en termes sociaux et raciaux. Les discours sur la renaissance de Détroit valorisent en effet la perspective d'une croissance démographique et économique portée par des néo-résidents jeunes, blancs, diplômés et issus des classes moyenne et supérieure au profil très éloigné des caractéristiques socio-démographiques de la population actuelle de Détroit. En cela, ils reprennent à leur compte le motif du front pionnier post-industriel dont le réinvestissement par le capital constitue un « investissement dans la blanchité » (*investment in whiteness*) (Kinney, 2018) au détriment d'une population locale majoritairement afro-américaine, économiquement et socialement vulnérable[210]. Cette appréhension de Détroit comme ville-fantôme vidée de ses habitants se vérifie sur le terrain dans le cadre des « Explore Detroit Tours ». Les questionnaires proposés aux visiteurs les invitaient à indiquer cinq mots qu'ils utiliseraient pour décrire Détroit. L'analyse des résultats, présentée ci-dessous, fait apparaître une nette domination des registres sémantiques associés à ce type de représentations de la ville (tableau 4.8.)[211]. 62% des mots indiqués relèvent en effet de catégories thématiques renvoyant à un imaginaire de la ville-fantôme tel qu'il a été défini dans le chapitre 2. Il est intéressant de noter que parmi ces catégories, ce sont celles qui renvoient à l'abandon, à la dégradation matérielle et au danger qui prédominent. En revanche, celles qui se rapportent aux processus à l'origine de la situation de la ville, notamment la ségrégation, et aux caractéristiques socio-économiques de la population sont beaucoup moins souvent évoquées. Les représentations des participants semblent donc dominées par un certain nombre de caractéristiques négativement connotées, mais mobilisent peu d'éléments de compréhension de cette situation.

[210] Le roman de Benjamin Markovits *You Don't Have to Live Like This*, publié en 2015 aux Etats-Unis et en 2016 dans sa traduction française (*Il y a mieux à vivre*), s'inspire de ces enjeux. Marnie, un jeune Blanc originaire de Louisiane qui vient de terminer ses études à Oxford, s'installe dans un quartier défavorisé de Détroit sur la proposition de son ami Robert James. Celui-ci ambitionne d'y initier un renouveau urbain fondé sur l'attraction de nouveaux « pionniers » dans une ville où terrains et maisons vacants sont nombreux et bon marché. Le projet se heurte cependant rapidement à d'importantes difficultés qui mettent en évidence l'ambiguïté de ses fondements idéologiques : malgré les bonnes intentions persiste parfois une mentalité coloniale nourrie de présupposés racistes.

[211] Le traitement des résultats bruts a été réalisé de la manière suivante. Chacun des cinq mots proposés par une même personne s'est vu attribuer un nombre de points donné en fonction de son ordre d'apparition (de 5 points pour le mot n°1 à 1 point pour le mot n°5). Une fois traitées les réponses de tous les participants, le score de chaque mot a été établi en calculant la somme des points obtenus (noms communs et adjectifs issus d'une même racine ont été comptabilisés ensemble, par exemple *history/historical* ou *abandonment/abandoned*). La liste des mots a ensuite fait l'objet d'un codage permettant d'aboutir à des catégories thématiques elles-mêmes subdivisées en sous-catégories.

Tableau 4.8. Représentations de Détroit exprimées par les participants aux « Explore Détroit Tours »

Thématique	Score (points et pourcentage du score total)	Sous-thématiques	Score (points)
Imaginaire de la ville-fantôme	337 points *soit 62%*	Abandon et dégradation matérielle	113
		Danger	84
		Caractérisations négatives non catégorisées	43
		Pauvreté	37
		Déclin urbain	21
		Dysfonctionnements urbains	14
		Ségrégation et enjeux raciaux	14
		Éloignement et isolement	11
Imaginaire de la ville renaissante	69 points *soit 13%*	Renaissance et transformations	29
		Caractérisations positives non catégorisées	29
		Activité	6
		Esthétique	5
Industrie automobile	57 points *soit 10%*	Industrie	29
		Automobile	28
Culture et patrimoine	39 points *soit 7%*	Histoire / patrimoine / culture	19
		Architecture	13
		Musique	4
		Street art	3
Caractéristiques morphologiques et géographiques	16 points *soit 3%*	Forme urbaine	18
		Identification à un ensemble spatial	12
Non classés	29 points *soit* 5%	N = 43 répondants	
TOTAL	**547 points**		

À cet imaginaire qui fait la part belle à l'abandon répond le discours que propose Jesse Welter sur la ville dans le cadre des « Explore Detroit Tours ». Les visites incluent des temps de trajet variables entre les différents sites explorés. Ces intermèdes forment un parcours réfléchi mis à profit par le guide pour commenter les espaces traversés et les enjeux urbains qu'ils incarnent.

Contrairement à ce qui se fait à Berlin avec go2know, les visites articulent donc l'exploration de lieux abandonnés spécifiques et une mise en perspective plus large par laquelle les trajets remplissent une fonction de monstration de la ville. L'évolution du nom de « Detroit Urbex Tour » à « Explore Detroit Tour » en 2018 illustre d'ailleurs la volonté de Jesse Welter d'élargir le périmètre des visites au-delà des seuls lieux abandonnés, qui restent néanmoins la composante essentielle de son offre. Il décrit sa démarche en ces termes :

> « Je veux montrer aux gens les bons côtés de Détroit… Je veux montrer les opportunités […] J'essaie de vendre la ville. Mais vendre la ville implique de montrer aussi ses mauvais côtés. […] Détroit est une grande ville, une ville immense, et les lieux peuvent être très loin les uns des autres. On a beaucoup de temps de trajet de l'un à l'autre, donc j'essaie d'emmener les gens dans des quartiers historiques, on passe par exemple par le Boston Edison District[212] et je raconte que c'était là où vivaient la plupart des chefs d'entreprises de l'industrie automobile, les cadres. Donc on va là, c'est toujours en bon état, pas de maison abandonnée […] Tu vois, les bons côtés. On passe à côté de là où les émeutes de 1967 ont commencé. J'essaie de transmettre beaucoup de l'histoire de Détroit.[213] »
>
> (Jesse Welter, entretien, avril 2018)

Le contenu et les présupposés du discours proposé seront analysés dans leur globalité dans le chapitre suivant ; cette section s'intéresse particulièrement aux aspects propres à alimenter l'imaginaire de front pionnier décrit plus haut. Malgré la volonté affichée de donner une image nuancée de Détroit, une partie de ce discours correspond à une mise en scène discursive des dangers que présentent les lieux abandonnés tout comme la ville dans son ensemble. À l'échelle micro, Jesse Welter n'hésite pas à insister sur le fait que les lieux abandonnés de Détroit sont particulièrement indiqués à qui souhaiterait s'adonner à des activités criminelles : à chaque arrêt auprès de la Packard Plant, il précise par exemple que le lieu est idéal pour dissimuler un cadavre[214]. À une échelle plus vaste, les remarques distillées au fur et à mesure du parcours contribuent également à présenter une large partie de Détroit (soit celle qui ne correspond ni aux espaces centraux autour du *downtown*, ni aux quartiers historiques matériellement et socialement préservés) comme une zone de non-droit où règnent violence et loi du plus fort. Lors de chaque visite observée, il insiste ainsi sur les précautions à prendre pour éviter de se faire agresser lorsque l'on s'arrête à une station-service ou à un feu rouge. Pendant un trajet vers le West Side de la ville, il indique par exemple :

---

[212] Le Boston Edison District est un quartier historique classé où vivaient autrefois les élites de la ville et notamment les patrons d'industrie.

[213] Version originale : "I wanna show people the good stuff of Detroit… I want to show the opportunities […] I'm trying to sell the city. But in selling the city you have to show the bad stuff too. […] Detroit is a big city, a huge city, and locations can be very far away from each other and we have a lot of driving time in between, so I try to take people to historic neighborhoods and districts, like we go to the Boston Edison district and I talk about how that's where most top automotive - the top people of Detroit, executive, that's where they lived. So we drive there, still in good shape, no abandoned houses. […] So you know, the good stuff. You go by the - where the riots of 1967 started. So I try to give a lot of history of Detroit."

[214] Le corps d'un homme vraisemblablement assassiné y a d'ailleurs été découvert en décembre 2013 par des photographes explorant la ruine de l'ancienne usine automobile. Source : http://motorcitymuckraker.com/2014/01/02/urban-explorers-find-dead-body-inside-packard-plant-in-detroit/ (consulté le 19 juillet 2021)

> « Linwood [Street] est la limite ouest pour moi, je ne vois aucun changement à l'ouest de Linwood. Cette partie de la ville est celle où les panneaux stop et les feux rouges ne sont que des suggestions. Il vaut mieux pas faire un tour en voiture ici la nuit. Marcher dans la rue ici est vraiment dangereux l'après-midi ou la nuit, je n'irais même pas en voiture. Tout le monde porte une arme, il y a des bagarres.[215] »
>
> (extrait de carnet de terrain, avril 2018)

Si ces éléments dépréciatifs cohabitent avec la mise en valeur d'un certain nombre d'initiatives de revitalisation positivement connotées, les deux aspects semblent plus antithétiques que complémentaires. Il ne s'agit pas tant de nuancer l'imaginaire de la ville-fantôme que d'y superposer celui d'une revitalisation spatialement et socialement circonscrite comme pour souligner le contraste entre les deux. Ce faisant, le discours proposé par Jesse Welter fait cohabiter deux registres opposés de représentation plus qu'il ne vise une compréhension complexe des dynamiques urbaines qui emprunterait à l'un et à l'autre. En cela, il contribue à l'appréhension de Détroit dans son ensemble au prisme d'un imaginaire de front pionnier : on y perçoit une ville encore largement abandonnée quoique sujette à un début de reconquête, où s'expriment avec force une marginalité sociale perçue comme dangereuse et où le visiteur peut endosser le rôle d'un explorateur qui s'aventure loin des destinations touristiques consacrées. Dès lors, l'exploration des lieux abandonnés proposée par MCPW constitue également pour les participants une découverte de Détroit et, plus spécifiquement, de son « aspect le plus brut[216] » (*the grittier side*).

Cette section a montré que la construction par les prestataires d'un imaginaire de front pionnier favorise l'identification des lieux abandonnés à des espaces investis d'une forme d'extraordinaire touristique. Fondé sur une mise en scène des lieux et des modalités de leur pratique, ces représentations présentent la spécificité dans le cas de Détroit de fonctionner à la fois à l'échelle du lieu et à celle de la ville. Cela réaffirme le rôle métonymique des lieux abandonnés : les explorer, c'est en quelque sorte explorer la ville dont ils matérialisent les difficultés passées et actuelles. À partir de ces éléments, il s'agit à présent de comprendre la manière dont les visiteurs se saisissent de ces imaginaires et de déterminer la nature et le contenu de leurs expériences d'exploration.

2.3. "This is not your mama's tour" : l'expérience touristique des lieux abandonnés

Les pages qui suivent analysent les ressorts de l'expérience touristique telle qu'elle est rapportée par les participants aux visites. Les lieux abandonnés sont investis par des pratiques qui font la part belle à des dimensions esthétiques, sensorielles et émotionnelles inspirées de l'urbex. L'exploration touristique de ces espaces peut alors parfois être vécue comme un facteur d'affirmation d'une distinction sociale.

---

[215] Version originale : "Linwood [Street] is the western border for me, I don't see anything happening west of Linwood. That part of the city is where stop signs and red lights are just suggestions. You better not drive around here at nighttime. Walking in the streets here is really dangerous if it's in the afternoon or nighttime, I wouldn't even drive a car. Everybody carries a gun, there are fights."

[216] Extrait d'un commentaire TripAdvisor.

2.3.1. « C'est une super photo ![217] » : un rôle central des motivations esthétiques et de la pratique photographique

Bien qu'elle ne soit pas exclusive, la dimension esthétique occupe une place centrale dans les motivations exprimées comme dans les pratiques déployées dans les lieux explorés. Il s'agit ici d'analyser la manière dont les visiteurs se saisissent de la culture visuelle popularisée par l'urbex et dont elle se manifeste dans les rapports à l'espace déployés lors de l'exploration.

Le caractère central de la dimension esthétique est perceptible à un premier niveau d'ordre discursif : celui des motivations exprimées et des expériences de visite rapportées. L'analyse des questionnaires et des commentaires TripAdvisor permet de souligner deux éléments d'importance inégale selon les visites observées. D'une part, une partie des visiteurs attribuent aux lieux abandonnés une valeur esthétique et artistique fortement associée à leur dégradation matérielle et, dans le cas de Détroit, aux dynamiques de déclin qu'ils incarnent. Plusieurs d'entre eux soulignent d'ailleurs le décalage entre cette appréciation esthétique et les conceptions dominantes de la beauté des lieux, évoquant un « étrange type de beauté » ou une « beauté inattendue »[218]. Bill, photographe amateur rencontré lors d'un « Explore Detroit Tour » en mars 2018, l'exprime en ces termes :

> « Ces lieux sont différents de la normale - je veux dire par là que la plupart des lieux où nous allons en tant que touristes sont beaux et bien entretenus. C'est tellement différent d'aller dans un bâtiment abandonné... un peu comme aller à l'hôpital pour rendre visite à un ami ou un parent qui souffre. En plus, la plupart des lieux ne montrent que leurs « bons » côtés, s'efforçant de cacher ou d'éliminer tout ce qui est négatif ou moins attrayant visuellement. Les bâtiments abandonnés mettent en quelque sorte tout « à nu » pour montrer ce qu'ils sont vraiment, ce à quoi ressemblent leurs blessures, les échos des nombreuses histoires (bonnes et mauvaises) qu'ils ont à raconter[219] »
>
> (Bill, entretien écrit, mars 2018)

Pour Bill comme pour nombre de participants aux « Explore Detroit Tours », l'intérêt esthétique semble particulièrement lié à la dimension expérientielle des visites analysées (développée plus loin), comme si cette valeur esthétique tenait autant aux émotions suscitées par l'immersion dans des lieux déroutants qu'à des caractéristiques purement visuelles. D'autre part, du fait de cette perception esthétique des lieux, la pratique de la photographie constitue souvent la principale motivation pour prendre part aux visites étudiées. Ces visites sont d'ailleurs conçues et présentées par les prestataires comme des photo-tours, suggérant d'emblée que le principal intérêt présenté par les lieux est d'ordre esthétique. À la question ouverte portant sur les raisons de la participation aux « Explore Detroit Tours », l'attrait pour cet aspect et/ou la volonté de prendre

[217] "That's a great shot!", exclamation répétée d'une participante au « Detroit Urbex Tour » proposé par MCPW, juillet 2017

[218] "a weird type of beauty" / "unexpected beauty" (questionnaires, 2018)

[219] "These places are different from normal – I mean that most places we go as tourists are beautiful, well-maintained places. It feels so very different to go to an abandoned building… a bit like going to a hospital to visit a hurting friend or relative. Also, most places show only their "good" sides, working to hide or eliminate anything negative or less visually appealing. Abandoned buildings sort of "bare all" to show what they really are, what their wounds look like, echoes of the many stories (good and bad) they have to tell."

des photos sont la réponse la plus fréquente avec quinze personnes sur les quarante-huit répondants (tableau 4.9.).

Tableau 4.9. Liste hiérarchisée des motivations exprimées par les participants aux « Explore Detroit Tours »

Motivation exprimée par les participants au « Explore Detroit Tour » de Motor City Photography Workshops	Nombre d'occurrences
Photographie / intérêt esthétique	15
Intérêt pour l'histoire et/ou pour le devenir de ces lieux	13
Approfondissement de la connaissance de la ville / volonté de faire l'expérience de sa singularité	11
Volonté de faire une expérience qui sort de l'ordinaire	9
Intérêt / curiosité / divertissement	9
Possibilité d'un rapport sensible aux lieux et à l'histoire	4
Intérêt pour l'architecture	3
Perception des ruines de Détroit comme métaphores d'idées générales (ex. : échec du capitalisme) et/ou comme expression d'une leçon pour l'avenir	3
Total N = 48 répondants (un même répondant peut exprimer plusieurs motivations)	67

(source : questionnaires, mars-mai 2018)

Loin de n'être composé que de photographes aguerris, le public touché est pourtant hétérogène et inclut une part variable de visiteurs qui se définissent spontanément comme des « photographes sur iPhone » (*iPhone photographers*) peu versés dans la technique photographique. On note toutefois des variations selon les cas observés. Go2know assume plus explicitement la dimension photographique de ses visites, qui sont conçues pour permettre aux participants de se consacrer à un même lieu pendant plusieurs heures, tandis que les « Explore Detroit Tours » incluent plusieurs lieux et mettent davantage en avant la dimension d'exploration, tant à l'échelle des lieux eux-mêmes qu'à celle de la ville. Les visites de go2know s'adressent donc plus spécifiquement à un public de photographes là où celles de MCPW attire un public moins spécialisé.

L'attribution d'une dimension esthétique aux lieux abandonnés se traduit à un second niveau dans l'ordre des pratiques déployées par les participants et observées au cours des visites. Si la prise de photographies est aujourd'hui constitutive des pratiques touristiques (Urry, 1990), elle revêt ici un statut particulier qu'indiquent plusieurs éléments. L'équipement matériel d'une partie des visiteurs constitue un premier indice. C'est surtout le cas des visites de go2know pour les raisons évoquées ci-dessus : trépieds et reflex numériques de qualité y sont la norme et, dans les commentaires TripAdvisor, les conditions offertes pour la pratique de la photographie constituent un critère récurrent d'évaluation des visites proposées. Par ailleurs, la plupart des visiteurs consacrent un temps important à la photographie au cours de l'exploration. La pratique du terrain

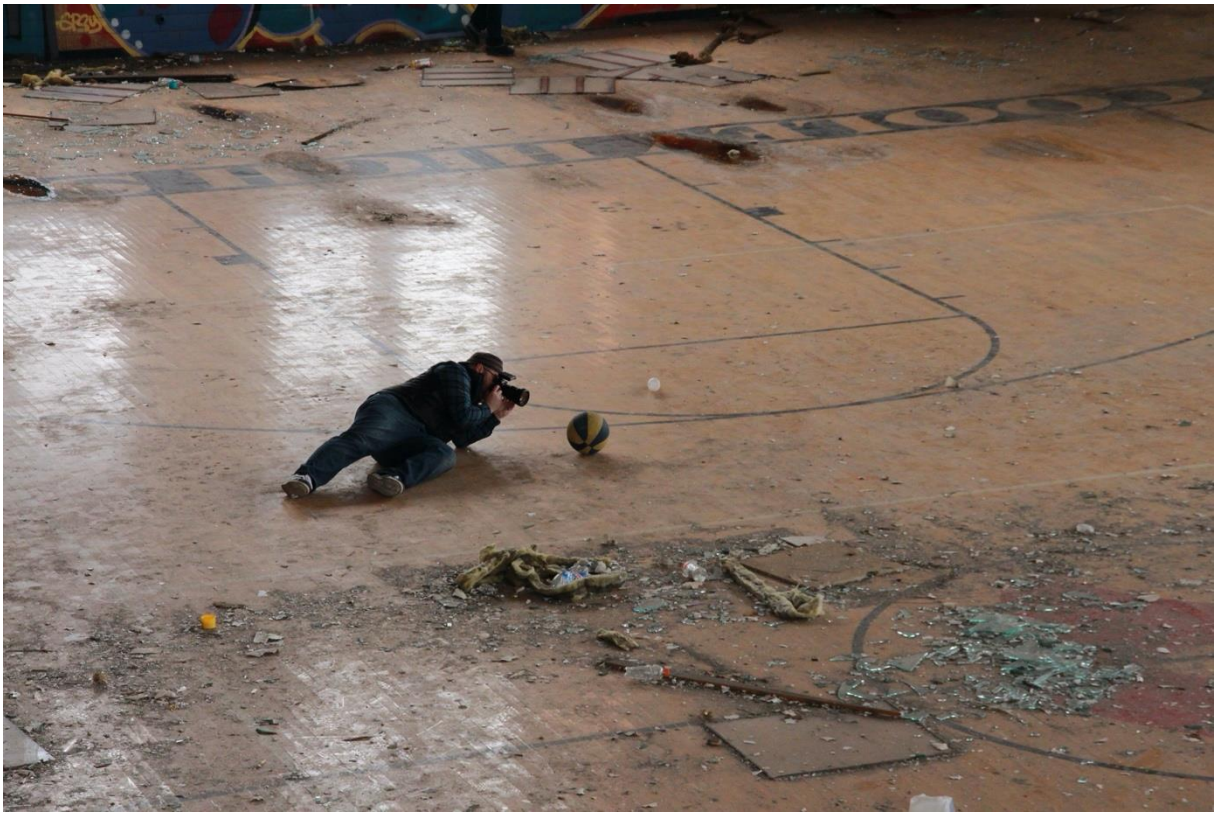
confirme l'affirmation d'Andreas Böttger selon laquelle « il n'y a que pendant [les] visites [de go2know] que les photographes peuvent passer une demi-heure sur une poignée de porte rouillée comme ça[220] » (entretien, juin 2018). Cela vaut tout autant pour les « Explore Detroit Tours ». Les photographies 4.39., 4.40 et 4.41 donnent ainsi à voir une scène souvent observée au cours des explorations : les participants peuvent passer plusieurs minutes à chercher le meilleur angle et les réglages techniques optimaux pour immortaliser un motif jugé intéressant. Soulignons à ce propos la mise en scène de ces motifs, puisqu'il s'agit en général d'objets trouvés sur place mais soigneusement disposés par les photographes de sorte qu'ils semblent avoir été trouvés tels quels, comme s'ils avaient été laissés par les derniers usagers du lieu avant son abandon. Cela contribue à l'entretien d'un « cercle fermé de représentation » (*closed circle of representation*), expression par laquelle John Urry désigne le fait que les photographies des touristes reproduisent l'iconographie touristique dominante (1990). En l'occurrence, les visiteurs semblent chercher à reproduire l'iconographie diffusée par le milieu de l'urbex[221]. Celle-ci valorise les représentations d'espaces dépourvus de présence humaine mais où subsistent les traces de l'appropriation passée… et est particulièrement réputée pour abuser du post-traitement des images afin de leur donner un effet plus dramatique. La galerie numérique mise en ligne par go2know, sur laquelle les participants aux visites sont invités à télécharger leurs photographies, donne un aperçu de l'appropriation de cette esthétique[222].

Photographies 4.39., 4.40. et 4.41. : L'importance de la pratique photographique chez les participants aux « Explore Detroit Tours »

[220] Version originale : "nur auf unseren Touren bringen es Fotografen fertig, sich eine halbe Stunde mit so einer verrosteten Türklinke zu befassen"

[221] Au cours du travail d'enquête, j'ai tenté de développer à cette hypothèse en proposant à chacun des visiteurs interrogés de me transmettre une photographie de son choix parmi celles qu'il avait prises durant la visite. L'objectif était d'analyser le corpus ainsi constitué pour repérer d'éventuels invariants, tant en termes d'objets des prises de vue que de traitement technique et de codes esthétiques mobilisés. Le faible taux de réponse n'a cependant pas permis de réunir un nombre de photographies suffisant pour mener à bien cette partie de l'enquête.

[222] https://www.go2know.de/fotogalerien/ (consulté le 22 juillet 2021)



Les visites relevant du tourisme de l'abandon attirent un public dont l'une des principales motivations est la dimension esthétique des lieux. Lors du « Explore Detroit Tour » proposé par Motor City Photography Workshops (MCPW), la photographie est ainsi centrale, ici (de haut en bas) dans l'école abandonnée George Brady (2017), l'ancien lycée Thomas Cooley High School (2018) et l'ancien entrepôt du Detroit Water and Sewerage Department (2018). Le matériel photographique visible ici illustre la diversité des pratiques photographiques des participants : si certains sont équipés de trépieds et d'appareil semi-professionnels, d'autres se contentent de leur smartphone. - Source : A. Le Gallou, 2017 et 2018

Par ailleurs, malgré leur caractère ponctuel qui invite à la prudence dans la généralisation, les attitudes et propos tenus par les participants au cours des visites sont également éclairants. Un couple rencontré au cours de ma première participation aux « Explore Detroit Tours » en juillet 2017 incarne ainsi ce rapport esthétique aux lieux explorés :

> Originaires de la région de San Francisco, James et Tamara sont venus exprès pour le Detroit Urbex Tour[223]. C'est leur premier séjour à Détroit, où ils ne restent qu'une journée. Tamara précise que cela fait plusieurs années qu'ils veulent voir les ruines de la ville, depuis leur médiatisation due à la crise de 2008. James est photographe et voudrait publier un livre sur la question. Lorsqu'elle apprend que je suis à Détroit depuis deux semaines, Tamara me demande avec une excitation non dissimulée si j'ai été témoin d'une criminalité importante (« did you see a lot of crime? ») : la ville semble clairement associée à l'idée du danger. D'enthousiastes « that's a great shot! » et « this is so cool » ponctuent leur découverte des différents lieux visités. La motivation esthétique est centrale dans leur manière d'aborder les lieux, à tel point que le décalage entre cette appréhension en termes uniquement esthétiques et le sentiment de désolation qui se dégage de ces lieux met parfois mal à l'aise.
>
> (extrait de carnet de terrain, 1er juillet 2017)

S'il est particulièrement emblématique de l'importance qu'accordent une partie des visiteurs à la dimension esthétique des lieux abandonnés, cet exemple ne doit pas occulter la diversité des rapports aux lieux développés par les participants aux visites. La dimension esthétique y occupe une place variable et s'articule souvent avec un intérêt historique et expérientiel.

2.3.2. Éprouver les lieux pour sentir l'histoire : dimension expérientielle et performance touristique

Dans le cas de go2know comme de MCPW, les participants aux visites expriment l'importance qu'ils accordent à l'histoire des lieux. Sur les trente commentaires postés sur TripAdvisor à propos de l'offre de go2know, sept mentionnent cet aspect comme un critère d'évaluation de la visite, soit environ un quart des visiteurs. Pour MCPW, le tableau 4.8. de la section précédente montre que l'intérêt pour l'histoire (et plus secondairement pour le devenir) des lieux explorés constitue une motivation presque aussi souvent invoquée que la dimension esthétique. Ce constat contredit l'idée selon laquelle l'exploration des ruines contemporaines et l'intérêt pour leur esthétique traduirait nécessairement une indifférence à l'histoire des lieux (Apel, 2015a ; High et Lewis, 2007). Cet intérêt historique s'exprime cependant selon des modalités spécifiques qui valorisent un apprentissage incarné consistant à *éprouver* l'histoire. Il s'inscrit ainsi plus largement dans une expérience touristique fondée sur la mobilisation du corps et des sens.

Il faut là encore distinguer les « Explore Detroit Tours » des visites de go2know. C'est surtout dans le cadre des premières que les participants emploient volontiers les registres sensoriels et émotionnels pour rendre compte de la manière dont ils appréhendent l'histoire des lieux et, plus globalement, l'espace exploré. La mobilisation du champ sémantique des sens est récurrente dans

[223] La visite proposée par MCPW s'intitulait « Detroit Urbex Tour » jusqu'en 2018, date à laquelle Jesse Welter l'a rebaptisée « Explore Detroit Tour ».

les réponses aux questionnaires comme dans les commentaires postés sur TripAdvisor, de même qu'au cours des conversations informelles lors des visites. Les quelques extraits qui suivent en donnent un aperçu :

> « J'aime voir des lieux abandonnés parce que je peux sentir l'histoire, la vraie vie des gens »
> « C'était important de voir les choses par moi-même, de sentir et de comprendre l'histoire »
> « Je voulais ressentir ce que ça fait de voir des lieux qui ont été plein de vie et d'animation »
> « Ces lieux sont chargés d'histoires. Les visiter visuellement est une façon d'apprendre leur histoire et d'entendre leurs récits »
> « Explorer des lieux abandonnés me fait me sentir vivant »
> « Je voulais voir et ressentir[224] »
>
> (extraits des réponses au questionnaire proposé dans le cadre du « Explore Detroit Tour », 2018)

Par la place centrale accordée à l'expérience sensible des lieux, on retrouve ici des éléments du rapport à l'histoire propre à l'urbex tel qu'analysé par Bradley Garrett (2011, 2015) et présenté dans le chapitre 1. Si une large partie des visiteurs indiquent apprécier le contenu des informations historiques données par le guide, celles-ci ne constituent qu'une partie de leur appréhension de l'histoire des lieux et semblent ne s'actualiser réellement que par la pratique corporelle de l'espace. De fait, l'exploration des lieux abandonnés s'apparente à une expérience synesthésique : s'y mêlent le crissement du verre sous les pas, l'odeur de lieux depuis longtemps livrés à l'humidité, l'étrange spectacle de la destruction et le lourd silence où chaque bruissement devient suspect (seule manque finalement la saveur de l'abandon pour parfaire le tableau). On peut à ce titre envisager les lieux abandonnés comme des paysages sensoriels, notion dont les sciences humaines et sociales s'emparent depuis quelques années pour rendre compte du fait que « l'ensemble du spectre sensible et sensitif intervient désormais dans l'appréhension et la compréhension des paysages » (Mehl et Péaud, 2019 : 8). On passe ainsi du paradigme du regard, qui consacre la vue comme sens majeur d'appréhension de l'espace touristique et qui prévaut dans la pratique photographique analysée plus haut, au paradigme de la performance entendu au sens de Nigel Thrift (2000)[225]. Défenseur d'une approche non-représentationnelle privilégiant l'analyse des pratiques spatiales à celle des représentations, il met l'accent sur la primauté de la corporéité dans le rapport des individus à l'espace. Cela invite à considérer l'importance de l'ensemble des sens dans l'expérience spatiale et, plus précisément ici, dans l'expérience touristique (Edensor, 1998 ; Edensor, 2001 ; Perkins et Thorns, 2001 ; Coleman et Crang, 2002 ; Haldrup et Larsen, 2010).

---

[224] "I like to see abandoned places because I can feel history, people's real life", "It was important to see it by myself, to feel and understand the history", "I wanted to experience the feelings of seeing places that were once vibrant and bustling", "These places are full of stories. Visiting them visually is one way of learning their history and hearing their stories", "Exploring abandoned places makes me feel alive", "I wanted to see and feel"

[225] Au cœur de ce que certains auteurs qualifient de *performative turn*, la notion de performance a été abondamment mobilisée dans les sciences humaines et sociales anglo-saxonnes depuis une trentaine d'années. La géographie s'en est emparée selon deux approches distinctes. L'une, inspirée des travaux d'Ervin Goffman, explore les relations entre les espaces que pratiquent les individus et les rôles sociaux qu'ils endossent tandis que l'autre, qui se revendique des travaux de Judith Butler, interroge le rôle des pratiques quotidiennes dans la construction des identités sociales. Pour plus de détails sur cette question, on pourra se reporter à l'éclairant article d'Amandine Chapuis, « Performances touristiques. D'une métaphore à un cadre de pensée géographique renouvelé », 2010.

Cette importance de la corporéité dans le tourisme de l'abandon s'accompagne par ailleurs d'une stimulation émotionnelle. Dans les réponses au questionnaire distribué lors du « Explore Detroit Tour », trois quarts des visiteurs (soit 31 sur 41 répondants) indiquent avoir ressenti des émotions particulières au cours de la visite. La méthode du questionnaire ne se prête pas à une analyse qualitative approfondie de la dimension émotionnelle de l'exploration touristique des lieux abandonnés, qu'il conviendrait d'approcher au moyen d'entretiens compréhensifs. Elle permet néanmoins de confirmer l'importance de cet aspect dans l'expérience de visite. Contenus sensoriels et émotionnels se conjuguent pour former une part substantielle de l'expérience vécue lors de l'exploration des lieux abandonnés. Dans le tourisme de l'abandon se rejoignent ainsi les deux acceptions de l'expérience touristique indiquées au début de ce chapitre : les sensations et les émotions éprouvées dans l'immédiateté d'un pur présent contribuent à un processus par lequel « le corps peut incorporer le monde et entrer dans une logique d'apprentissage relativement à ce qui le compose » (Vergopoulos, 2016a : s.p.).

Les réflexions qui précèdent concernent essentiellement les visites proposées par MCPW. Dans le cas de go2know, la dimension sensorielle et émotionnelle du rapport aux lieux et à leur histoire est finalement davantage revendiquée par le prestataire que par les visiteurs, qui ne l'évoquent qu'à deux reprises dans les commentaires TripAdvisor analysés. Elle est par ailleurs liée à la pratique de la photographie et envisagée d'une manière différente : l'apport d'informations historiques est conçu comme un moyen de créer une ambiance singulière. Il s'agit finalement d'un élément contribuant à la mise en scène des lieux, comme l'indique Andreas Böttger :

> « On constate de plus en plus que les gens veulent entrer dans les lieux, qu'ils veulent prendre des photos à l'intérieur, bien sûr, mais à un moment donné arrive la question "qu'est-ce que c'était avant ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ici ?" et nous avons remarqué que c'est aussi très important de raconter ces histoires à ces personnes. Après, tu appréhendes le lieu d'une manière complètement différente. Si je te raconte ce qu'il y avait ici et que je crée une atmosphère, tes photos sont bien plus belles, tu photographies d'une manière complètement différente, parce que le lieu, tu le… tu es plus sensible au lieu et tout à coup, une simple poignée de porte prend une valeur complètement différente. Il y a une charge émotionnelle, ça devient mystique, c'est pour ça que les histoires sont importantes aussi.[226] »
>
> (Andreas Böttger, entretien, juin 2018)

Le fait que les participants soulignent beaucoup moins la dimension expérientielle des photo-tours de go2know peut s'expliquer par plusieurs différences avec celles de MCPW. On peut d'abord supposer que l'importance de la pratique photographique laisse moins de place aux dimensions sensorielles et émotionnelles. Le caractère légal des visites, qui garantit une certaine

[226] Version originale : "Wir merken immer mehr, dass die Menschen die wollen rein, die möchten dadrin fotografieren, ganz klar, aber irgendwann kommt dann noch die Frage "was war das mal? Was hat sich hier abgespielt?" und wir haben bemerkt, dass es auch sehr wichtig dass diese Leute diese Geschichten auch erzählt bekommen. Dann gehst du mit dem Ort doch ganz anders um. Also wenn ich dir sage, was hier früher alles war, und ich eine Atmosphäre versetze, machst du viel schönere Fotos, du fotografierst ganz anders, weil du den Ort wirklich - du bist sensibler mit dem Ort und dann ist auf einmal so eine Türklinke an der Wand hat auf einmal ganz anderen Wert. […] Es ist aufgeladen mit Emotionen, es wird mystisch, deswegen sind die Geschichten auch wichtig."

sécurité (voir la section 3 de ce chapitre), peut également être un facteur d'atténuation des émotions ressenties au cours de l'exploration. Par ailleurs, l'inscription spatiale dans la région métropolitaine berlinoise peut également jouer un rôle dans la mesure où cet espace est porteur d'imaginaires très différents de ceux qui prédominent à Détroit. Enfin, et c'est lié au point précédent, il est probable que l'ampleur de l'abandon que donnent à voir les « Explore Detroit Tours », associée aux enjeux sociaux et économiques de Détroit, suscite des émotions plus intenses que l'exploration berlinoise d'un lieu ponctuel qui ne s'inscrit pas dans un dense réseau de structures abandonnées. Au-delà de ces hypothèses, on touche également ici aux limites de la méthodologie mobilisée telle qu'elle a pu être mise en œuvre. L'analyse des commentaires TripAdvisor gagnerait à être complétée par des entretiens. C'est d'autant plus le cas que, dans les questionnaires comme dans les commentaires, se dessine une différence linguistique et culturelle : alors que le public de MCPW, majoritairement états-unien, met l'accent sur les émotions suscitées par la visite, celui de go2know, majoritairement allemand, se focalise en des termes plus factuels sur la qualité de la prestation et de son organisation. On peut alors supposer que là où les traces écrites donnent un accès aux dimensions sensorielle et émotionnelle des expériences des participants aux « Explore Detroit Tours », ces éléments ne sont pas absents de celles des clients de go2know mais que ces derniers les évoquent moins spontanément.

De même que l'importance de la dimension esthétique et de la pratique photographique, le rôle des aspects sensoriels et émotionnels et le rapport sensible à l'histoire qu'ils favorisent dessinent les contours d'une expérience touristique qui, à plusieurs égards, se rapproche de l'exploration urbaine. Dans le cadre d'espaces appréhendés comme des fronts pionniers, explorer les lieux abandonnés avec go2know et MCPW s'affirme alors comme un vecteur de distinction sociale.

2.3.3. Explorer les lieux abandonnés, un vecteur de distinction sociale par la pratique touristique

Dès la publication de sa *Théorie de la classe de loisir* en 1899, Thorstein Veblen montrait que le caractère ostentatoire des pratiques de loisirs des classes aisées contribuait à une stratégie consciente de différenciation de la part de ces dernières. Un siècle plus tard, nombreux sont les travaux qui mobilisent le concept bourdieusien de distinction (1979) pour souligner la manière dont les pratiques touristiques manifestent et confortent la position des individus dans la société. L'historien Marc Boyer montre ainsi que dès son invention, le tourisme a été affaire de distinction (1996). À l'heure de la démocratisation et de la massification du tourisme, le renouvellement des pratiques et des espaces ainsi que le développement d'offres de plus en plus individualisées perpétuent cette fonction de distinction ; à mesure que se banalisent certaines pratiques, les classes sociales qui en perdent l'exclusivité se tournent vers des expériences plus atypiques. Le tourisme hors des sentiers battus évoqué plus haut s'inscrit dans cette dynamique (Maitland, 2010 ; Gravari-Barbas et Delaplace, 2015).

Dans le cas du tourisme de l'abandon, la construction des lieux abandonnés comme fronts pionniers nourrit un enjeu de distinction qui se manifeste à la fois dans le discours des prestataires

et dans celui des visiteurs. Parce qu'il investit des espaces marginaux sur le mode de l'exploration, le visiteur devient à la fois celui qui défriche de nouveaux territoires touristiques et qui invente de nouvelles manières d'être touriste… même si, souvent, cela passe précisément par le rejet de ce qualificatif (Urbain, 1991). Invité à préciser le profil du public de go2know, Andreas Böttger estime ainsi qu'il est constitué de

> « personnes qui sont très intéressées, qui aiment aller au-delà des apparences, qui remettent en question beaucoup de choses. Des gens intéressés, qui sont de manière générale très curieux dans la vie, qui veulent savoir ; ce sont aussi des personnes très inspirées sur le plan créatif […] Nous recevons des auteurs qui écrivent un roman, ils se promènent dans les couloirs et s'inspirent, ils ne prennent pas une seule photo, ils s'inspirent, ils s'imprègnent de l'atmosphère, ils respirent l'air, ils écoutent l'eau goutter du plafond. […] C'est un mélange varié mais toujours créatif, jamais ennuyeux, ce sont des gens formidables et passionnants. […] Nous n'atteignons pas du tout les touristes. Nous ne les atteignons pas du tout, ce que nous faisons ne les intéresse pas. [Notre public] en tout cas ce sont des personnes qui en veulent plus, qui sont très exigeantes. Et les personnes exigeantes sont très critiques, c'est pourquoi je sais que je dois fournir une réelle qualité.[227] »
>
> (Andreas Böttger, entretien, juin 2018)

Ce discours mobilise clairement la désormais classique distinction entre touriste et voyageur (Urbain, 1991 ; Paquot, 2014) ou, dans le cas présent, explorateur. Le touriste n'est ici pas défini par les modalités objectives de son séjour (déplacement, durée) mais par l'intensité et la qualité supposées de son rapport aux lieux visités. Il s'oppose à l'explorateur présenté par Andreas Böttger comme un individu capable de déployer un rapport à l'espace critique et autonome et de le transfigurer dans un processus intellectuel et/ou créatif. Jesse Welter insiste à l'inverse sur la diversité du public des « Explore Detroit Tours », composé de « tout le monde et n'importe qui : touristes, photographes, journalistes, artistes, étudiants, médias… C'est un spectre très très large. C'est un genre de tourisme[228] ». On peut supposer qu'au-delà de ses possibles fondements objectifs, cette différence de discours de la part des prestataires s'explique par l'inscription des visites de go2know et de MCPW dans les contextes urbains et touristiques très différents de Berlin et de Détroit. Il semble moins nécessaire d'affirmer le caractère distinctif de l'offre dans le contexte de Détroit, destination émergente dont la visite peut à elle seule constituer une sortie des sentiers battus, que dans celui de la métropole touristique bien établie qu'est Berlin.

---

[227] Version originale : "Menschen die sehr interessiert sind. Die möchten gerne hinter die Kulissen schauen, Leute die hinterfragen vieles. […] Leute die sich dafür interessieren, die sind generell im Leben sehr neugierig, die wollen es wissen, dann sind das Menschen die sich sehr viel kreativ auch inspirieren lassen […] Wir haben Buchautoren bei uns, die einen Roman schreiben, sie laufen durch die Gänge durch und inspirieren sich, die machen kein einziges Foto, die inspirieren sich, sie nehmen die Atmosphäre auf, sie riechen die Luft, sie hören wie es tropft von der Decke, das Wasser […] Es ist ganz bunt gemischt aber immer irgendwie kreativ, nie langweilig, es sind sehr spannende, tolle Leute. […] Den Tourist erreichen wir gar nicht. Den erreichen wir überhaupt nicht, der kann damit gar nichts anfangen, mit dem was wir machen. Das sind auf jeden Fall Leute, die mehr wollen, die sind sehr anspruchsvoll. Und anspruchsvolle Leute sind sehr kritisch, deswegen weiss ich, du musst hier richtig Qualität abliefern."

[228] Version originale : "Everyone and anyone - tourists, photographers, journalists, artists, students, media… It's a really really wide range. It is kind of tourism."

Mais c'est surtout le discours des participants aux visites qui permet de préciser les ressorts et les enjeux du tourisme de l'abandon en matière de distinction. Dans le cas des « Explore Detroit Tours », motivations exprimées et récits postérieurs à la visite soulignent le sentiment qu'ont les visiteurs de s'adonner à une activité hors norme. Une partie des répondants au questionnaire indiquent que la volonté de faire une expérience qui sorte de l'ordinaire a constitué une motivation à la participation aux visites (tableau 4.8. *supra*), mais ce sont surtout les mises en récits postérieures des expériences d'exploration qui permettent de préciser ce point. On peut les analyser au prisme du cadre théorique proposé par Dean McCannell (1976) : envisageant le tourisme comme une quête d'authenticité, il distingue les espaces relevant du devant de la scène (*front stage*) et ceux relevant des coulisses (*back region*). Les *front stages* correspondent aux espaces mis en scène par l'industrie touristique et les sociétés locales à destination des touristes, tandis que les *back regions* désignent des espaces peu accessibles aux touristes, préservés de la mise en scène qui leur est destiné et où se déroulerait l'existence authentique, sans fard, des sociétés locales. En termes géographiques, la première catégorie est constituée des centralités touristiques envisagées à différentes échelles : polarisant pratiques et imaginaires, ces espaces sont structurés par leur fonction touristique. La seconde catégorie renvoie à des périphéries voire à des marges touristiques dont les normes de production et de fonctionnement répondent à d'autres enjeux. Dans leur quête d'authenticité, les touristes chercheraient constamment à passer du premier type d'espace au second (et, selon McCannell, n'y parviendraient jamais tout à fait). Ce faisant, ils espèrent échapper à leur condition de touristes en adoptant l'attitude de celui qui « méprisant ses semblables, […] se méprise lui-même » (Urbain, 1991). Le tourisme hors des sentiers battus repose précisément sur cette volonté de sortir des chemins balisés des devants de la scène touristique pour accéder aux coulisses et se distinguer ainsi du commun des touristes. Cela se manifeste particulièrement dans le cas des « Explore Detroit Tours ». « Vraiment pas une visite normale », « déconseillée aux personnes délicates », « il faut avoir le cœur bien accroché » ou encore « ce n'est pas une visite pour votre mère[229] » : ces quelques extraits de commentaires TripAdvisor suggèrent sans ambiguïté que ces visites ne sont pas destinés à n'importe qui, mais requièrent un « goût de l'aventure[230] ». Si cette dimension apparaît de manière récurrente dans le discours des participants, l'un des commentaires postés sur TripAdvisor en résume parfaitement les différents éléments :

> Si vous aimez passer des heures à faire la queue dans les musées ou à contempler des fontaines "historiques", ce n'est pas pour vous, vous risquez de salir vos chaussures... mais si vous voulez une VRAIE leçon d'histoire américaine, sans mensonges et sans fioriture, enfilez un jean, prenez votre appareil photo et attachez-vous. Cette visite vous montre un côté de Détroit que la plupart des "touristes" ne verront ou ne connaîtront jamais. Ils quittent cette ville sans avoir vu certains des aspects les plus essentiels de la Motor City. Jesse, notre guide local qui s'y connaît bien, était amusant et prêt à plonger dans la ville – et je ne parle pas des jolies feuilles vertes qu'on voit dans le *downtown*. Je parle des racines sordides, sales et profondes qui ont bâti

[229] Version originale : "definitely not your normal tour", "not for the dainty", "not for the faint of heart", "not your mama's tour", extrait des commentaires TripAdvisor relatifs aux "Explore Detroit Tours" de *Motor City Photography Workshops*. URL : https://www.tripadvisor.fr/Attraction_Review-g42139-d6201165-Reviews-Motor_City_Photography_Workshops-Detroit_Michigan.html (consulté le 3 juillet 2021)

[230] Version originale : "a sense of adventure", extrait des commentaires TripAdvisor relatifs aux "Explore Detroit Tours" de *Motor City Photography Workshops*. URL : https://www.tripadvisor.fr/Attraction_Review-g42139-d6201165-Reviews-Motor_City_Photography_Workshops-Detroit_Michigan.html (consulté le 3 juillet 2021)

> cette ville. Bientôt, ces sites seront rénovés et ne seront plus jamais les mêmes, ou pire, démolis et effacés de l'histoire pour toujours. Alors qu'est-ce que vous attendez, bougez-vous les fesses et mettez-vous en tenue pour la visite la plus excitante que vous ferez jamais dans cette ville. Si vous êtes venus ici pour explorer VRAIMENT cette ville, vous feriez mieux de ne pas partir sans avoir participé à cette visite[231].
>
> (extrait d'un commentaire TripAdvisor relatif aux "Explore Detroit Tours" de *Motor City Photography Workshops*)

On retrouve dans ce commentaire l'essentiel des éléments qui alimentent le sentiment d'une pratique distinctive : une prise de distance teintée de dédain avec les activités classiques consistant à visiter des attractions consacrées par l'industrie touristique, le sentiment d'un accès privilégié à des espaces perçus comme authentiques et contrastant avec les espaces touristiques policés ainsi que l'opposition entre l'appréhension approfondie que permettrait la visite et celle, superficielle, à laquelle seraient condamnés les (autres) touristes. À cela s'ajoute le sentiment d'urgence suscité par le caractère éphémère des lieux explorés : à en croire ce commentaire, en matière d'exploration des lieux abandonnés, les pionniers seront les derniers. La différence entre explorateurs et touristes tiendrait donc à la fois aux caractéristiques des lieux pratiqués (des espaces liminaux exclus des parcours touristiques balisés), à la manière de les pratiquer (le visiteur est invité à « mettre les mains dans le cambouis ») et aux bénéfices qu'en retire le participant (un rapport à l'espace vécu comme authentique et une compréhension intime de la ville).

Dans le cas de go2know, c'est le prestataire plus que les participants qui revendique le caractère distinctif des visites. Si certains d'entre eux prennent explicitement leurs distances avec les « touristes » et les « photographes du dimanche », cela concerne une part nettement plus marginale (trois commentaires sur trente). La question est par ailleurs appréhendée au prisme de la photographie : c'est en tant que photographes que ces quelques visiteurs soulignent la singularité de leur rapport à l'espace par rapport aux autres usagers. En un sens, ce n'est pas tant la faculté à sortir des sentiers battus touristiques qui est en jeu que la capacité à rendre justice à la qualité esthétique des lieux. Les touristes désignent selon eux ces individus qui se déplacent en masse, ignorent les règles de courtoisie élémentaires consistant ne pas passer devant un photographe pendant la prise de vue et sont jugés moins sensibles à l'authenticité supposée des lieux. Regrettant la disparition de l'atmosphère de lieu abandonné du site militaire de Wünsdorf, un client de go2know conclut ainsi que « l'on doit parfois accepter que les lieux abandonnés ne soient plus ce qu'ils étaient il y a quelques années et laisser la place aux touristes[232] ». À l'idée d'une pratique

[231] Version originale : "If you like spending hours in lines waiting at museums or staring at "historical" fountains, this isn't for you, you might get your shoes dirty... but if you want a REAL, no bs, down and dirty American history lesson, throw some jeans on, grab your camera and buckle up. This tour shows you a side of Detroit that most "tourists" will never see or ever experience. They leave this city without seeing some of the most fundamental parts of the Motor City. Our knowledgeable local tour guide Jesse was fun and ready to dive into the city, and I don't mean the pretty green leaves you see downtown. I'm talking about the gritty, dirty, down deep roots that built this city. Pretty soon, these sights will be either renovated and never the same, or worse, demolished and wiped from history forever. So what're you waiting for, get off your butt and suit up for the most exciting tour you'll ever get if this city. If you came here to TRULY explore this city, you better not leave without doing this tour."

[232] "Manchmal muss man sich damit abfinden, dass Lost Places nicht mehr das sind, was sie noch vor ein paar Jahren waren, und den Touris das Feld überlassen", extrait de commentaire TripAdvisor, https://www.tripadvisor.de/ShowUserReviews-g187323-d3660810-r513174885-go2know-Berlin.html, consulté le 13 juillet 2021

d'*espaces différents* et d'une *pratique différente* de l'espace s'ajoute ici un critère temporel : c'est lorsque les lieux abandonnés cessent d'être envisagés comme tels par ceux qui se perçoivent comme des pionniers qu'ils peuvent entrer dans le champ des espaces touristiques.

Sur la base de l'imaginaire de front pionnier qui leur est associé, les lieux abandonnés semblent donc appréhendés par les participants aux visites comme des marges touristiques dont l'exploration permet d'affirmer, à des degrés divers, une capacité d' « émancipation vis-à-vis des structures et des formes les plus strictes de reproduction des normes [touristiques] » (Chapuis, 2010 : 51). Le tourisme de l'abandon reproduit en cela une composante de l'exploration urbaine. En effet, dans le cadre de l'urbex, l'importance accordée au fait de garder les localisations secrètes peut être en partie expliquée par une volonté des pratiquants de conserver l'exclusivité de la connaissance des lieux, ce qui les distingue de novices moins aptes à accéder par eux-mêmes aux spots d'urbex jugés intéressants[233]. Dans les cas analysés cependant, cet enjeu de distinction se manifeste inégalement selon les contextes. S'il est explicite dans le cadre des « Explore Detroit Tours », l'enjeu de distinction semble moins significatif pour le public de go2know, de la même manière que ce dernier manifestait un moindre intérêt pour les dimensions sensorielles et émotionnelles.

2.4. Conclusion intermédiaire

2.4.1. Une expérience touristique dont les fondements et les contenus sont inspirés de l'urbex

Cette section a proposé une analyse du tourisme de l'abandon au prisme de réflexions croisées sur l'extension contemporaine des espaces et des pratiques touristiques et sur l'exploration urbaine. Elle a montré que les visites de go2know et de MCPW peuvent être envisagées comme relevant d'une forme de tourisme hors des sentiers battus proposant une expérience inspirée de l'urbex à plusieurs titres. Elles s'appuient d'une part sur une évolution des représentations associées aux ruines contemporaines issue de la popularisation du corpus iconographique de l'exploration urbaine. Elles reposent d'autre part sur la construction d'un imaginaire de front pionnier qui pare ces lieux d'un extraordinaire touristique associant la mise en scène de leur marginalité et la valorisation de l'exploration comme mode de rapport à l'espace. Le tourisme de l'abandon transforme ainsi des lieux abandonnés communément perçus comme répulsifs en objets de désir dont l'expérience dans un cadre touristique présente plusieurs similitudes avec l'exploration urbaine. Importance des motivations esthétiques, rôle de la pratique photographique, dimensions sensorielle et émotionnelle de l'appréhension de l'espace constituent autant d'éléments soulignés dans les travaux consacrés à l'urbex et observables dans le cadre du tourisme de l'abandon, quoique de manière variable en fonction des contextes et des prestataires. Les expériences touristiques qui en résultent sont propres à susciter un sentiment de distinction vis-à-vis de touristes et de pratiques perçus comme plus classiques et plus conformistes. On est donc ici face à une forme de tourisme

[233] Si cet aspect a été peu exploré par la littérature scientifique consacrée à l'urbex, une analyse approfondie des enjeux de distinction dans l'exploration urbaine pourrait s'appuyer sur l'analyse des dynamiques d'exclusion dont l'urbex serait vecteur envers les femmes et les personnes racisées (Mott et Roberts, 2014) et les classes populaires (High et Lewis, 2007).

relativement confidentielle, que l'on peut qualifier de tourisme de niche, et fondée sur la valorisation d'un certain nombre de codes propres à l'urbex.

2.4.2. Une hétérogénéité interne à la catégorie « tourisme de l'abandon »

Pour autant, la catégorie « tourisme de l'abandon » telle qu'elle a été circonscrite au début de ce chapitre n'est pas homogène. Si les offres de go2know et MCPW présentent un profil comparable au regard des critères établis dans la première section, l'analyse des discours et des pratiques des prestataires comme des participants fait apparaître deux modèles distincts. Cela invite à souligner le rôle du contexte géographique et des formats de visite dans la construction de l'expérience touristique des lieux abandonnés, qui diffèrent selon les cas observés (voir tableau 4.10.).

Tableau 4.10. Tableau récapitulatif des caractéristiques des visites proposées par MCPW (Détroit) et go2know (Berlin)

MCPW	**go2know**
Contexte urbain : • Ville en décroissance • Destination touristique émergente • Persistance d'imaginaires répulsifs	*Contexte urbain : • Métropole dynamique • Destination touristique majeure • Absence d'imaginaire répulsif structuré*
Mise en scène de la marginalité des lieux (préalable à la visite pour go2know, au cours de la visite pour MCPW)	
Valorisation de l'exploration comme mode d'appréhension de l'espace	
Parcours : Articulation lieux / ville	Site : Lieu ponctuel
Dimension esthétique, dimension sensorielle et expérientielle	Dimension esthétique prédominante
Importance du sentiment de distinction exprimé par les participants	Faiblesse du sentiment de distinction exprimé par les participants

Dans le cadre des visites de go2know, l'exploration se limite à l'échelle micro-locale du lieu auquel est consacré la visite ; l'offre s'inscrit dans le contexte d'une région métropolitaine particulièrement touristique ; la dimension esthétique prend le pas sur l'expérience sensorielle et émotionnelle. Dans le cadre des « Explore Detroit Tours », l'exploration articule les échelles micro-locale des lieux visités et l'échelle locale de la ville ; l'offre s'inscrit dans le contexte d'une destination touristique émergente encore marquée par les imaginaires répulsifs nourris par des décennies de crise urbaine ; dimensions esthétique, sensorielle et émotionnelle s'associent pour former une expérience touristique qui suscite un important sentiment de distinction. À ce stade de la réflexion, la diversité constatée des contenus des expériences touristiques proposées par les deux prestataires n'appelle pas une redéfinition de la catégorie de « tourisme de l'abandon » préalablement esquissée. Au contraire, il s'agit à présent de mettre en perspective les conclusions de cette section avec une analyse des cadres d'expérience mis en place par go2know et MCPW. En effet, l'un et l'autre ont en commun de proposer une exploration dans les cadres diffèrent substantiellement de ceux dans lesquels se déploie une les pratiques autonomes de l'urbex. Intermédiation, légalisation et/ou

sécurisation et marchandisation de la pratique sont au fondement d'une forme de normalisation de l'urbex qui cristallisent les critiques émanant d'une partie des explorateurs urbains. Ce sont ces processus et leurs conséquences sur les rapports à l'espace expérimentés par les visiteurs qu'analyse la section suivante.

3. Intermédiation, sécurisation, marchandisation : une normalisation de l'urbex et des lieux abandonnés ?

Interrogé sur la manière dont il envisage le rapport des activités de go2know à l'urbex, Andreas Böttger propose une réponse qui résume les paradoxes de l'appropriation touristique de l'urbex et de ses espaces :

> « On ne correspond pas au milieu urbex, disons. Ce milieu, il est *contre le commerce*. Je ne sais pas si ce que je fais c'est du commerce, en tout cas j'ai une entreprise parce que je dois en avoir une, j'ai besoin d'un numéro d'identification fiscale et ainsi de suite. Mais d'un autre côté, *je rends quelque chose possible*. Je dirais que c'est de l'exploration urbaine, mais tous les gens qui font de l'exploration urbaine, les urbexeurs, diraient "non", ils diraient qu'on fait autre chose : du tourisme. Je ne sais pas. C'est une question d'interprétation, personnellement je dirais que oui, parce que c'est exactement... on entre dans le lieu, on le découvre et on fait ça avec les gens. Les explorateurs urbains font la même chose. Ils se réunissent en petits groupes, ils entrent et font exactement ce que nous faisons. Sauf que *j'obtiens la permission au préalable et que je ne le fais pas illégalement*, c'est la seule différence, mais c'est toujours de l'exploration urbaine, non ?[234] »
>
> (Andreas Böttger, entretien, juin 2018)

Böttger souligne ici trois caractéristiques importantes des appropriations touristiques des lieux abandonnés : l'intermédiation sur laquelle reposent les formes organisées du tourisme de l'abandon, la légalisation de l'exploration des lieux abandonnés (à laquelle s'articulent les enjeux de sécurisation) et l'introduction d'une dimension marchande dans la pratique. Bien que ces trois aspects soient liés entre eux, cette section les analyse séparément par souci de clarté du propos. En soulignant le contraste avec les conditions de la pratique de l'urbex telles qu'elles ont été étudiées jusqu'ici et revendiquées par une partie de ses pratiquants, il s'agit ici d'interroger les cadres de l'expérience touristique et de déterminer en quoi ils permettent de discuter les délimitations respectives de l'exploration urbaine et du tourisme de l'abandon.

---

[234] Version originale : "Wir sind jetzt nicht diese Urbex, das was jetzt sozusagen diese Szene ausmacht. Die ist ja *gegen Kommerz*. Ich weiss nicht ob das Kommerz ist, was ich mache, ich habe jedenfalls eine Firma weil ich die haben muss, ich brauche eine Steuernummer und so. Auf der anderen Seite *mache ich aber etwas möglich*. Ich würde schon sagen, dass es urban exploration ist, würde ich sagen, aber die ganzen Leuten die urban exploration machen, die urbexers, würden sagen "nee", die würden eher sagen, das ist was anderes was wir machen - Tourismus. Keine Ahnung. Das ist eine Auslegungsfrage, ich persönlich würde sagen ja, weil es ist doch genau... wir gehen rein, wir entdecken diesen Ort und wir machen das mit den Leuten gemeinsam. Das machen die urban explorers eigentlich auch nicht anders. Sie treffen sich in kleinen Gruppen, gehen rein und machen genau das gleiche was wir machen. Nur dass *ich mir vorher die Genehmigung hohle und das nicht illegal mache*, das ist das einzige Unterschied, aber dann ist es immer noch urban exploration oder?" (c'est moi qui souligne)

3.1. L'intermédiation : mise à disposition des lieux et paradoxe de l'exploration guidée

Bien que le tourisme de l'abandon et l'exploration urbaine valorisent le même type d'espaces, une différence majeure entre les deux pratiques réside dans le fait que la première implique l'intermédiation d'un prestataire et d'un guide à deux niveaux.

3.1.1. La mise à disposition des lieux : du capital spatial au capital économique comme condition de possibilité de l'exploration

Le premier niveau tient au fait qu'alors que l'exploration urbaine repose sur la recherche et l'accès autonome aux lieux (Ninjalicious, 2005 ; Garrett, 2012), les prestataires mettent à disposition les informations et les conditions matérielles nécessaires à l'accès aux lieux. Les participants aux visites sont ainsi dispensés de cette étape préalable à l'exploration qui occupe pourtant une place fondamentale dans la pratique de l'urbex. Jesse Welter l'exprime sans ambiguïté :

> « Je fournis un service : tu n'as pas à te préoccuper de savoir si le lieu est encore ouvert ou si le voisin est d'accord ou par où tu dois passer. Viens avec moi : tu seras en sécurité, tu verras plein de lieux abandonnés et tu auras tes photos[235]. »
>
> (Jesse Welter, entretien, avril 2018)

Andreas Böttger souligne lui aussi l'importance de l'intermédiation que propose go2know pour accéder à ce type de lieux :

> « On veut emmener les gens dans ces lieux sans qu'ils aient à escalader la clôture. Beaucoup de gens n'osent pas le faire, mais eux aussi ils veulent voir ce qu'il y a là. C'est comme ça qu'on a commencé, parce qu'on a constaté à quel point c'était chouette d'être dans des lieux pareils, et on a pensé que ce serait bien que les gens qui n'osent pas escalader une clôture… […] Eux aussi ils aimeraient pouvoir jeter un coup d'œil, "qu'est-ce que c'est que ça, et est-ce que je peux prendre une photo, je veux voir, je veux savoir, et moi aussi je veux pouvoir vivre cette expérience". Alors on s'est dit qu'on allait essayer de donner une possibilité de le faire légalement, et c'est comme ça qu'est née l'idée d'en faire des photo-tours.[236] »
>
> (Andreas Böttger, entretien, juin 2018)

L'un et l'autre mettent cependant en avant des arguments différents : Welter, qui opère illégalement, insiste davantage sur l'apport que représente sa connaissance des lieux et des enjeux de sécurité, tandis que Böttger souligne l'importance de la dimension légale. L'enjeu de la légalisation et de la sécurisation de l'exploration sera traité en détails dans la sous-section suivante,

---

[235] Version originale : "I provide a service - you don't have to research and find out if that place is open still or watch out if the neighbor is ok or what way you should go. Come with me, you'll be safe, you'll see a lot of these locations, you'll get your photography."

[236] Version originale : "Wir möchten Menschen zu diesen Orten bringen, ohne dass sie über einen Zaun steigen müssen. Ganz viele trauen sich das nicht aber die wollen ja auch sehen, was da ist. So haben wir angefangen, weil wir haben gemerkt, wie toll das ist an solchen Orten zu sein, und haben wir uns gedacht, es wäre schön, wenn Menschen die sich da nicht über einen Zaun trauen zu steigen […] - auch die wollen gerne mal da kucken, "was ist denn das, und kann ich das fotografieren, ich will das sehen und wissen und möchte auch das erleben können". Dann haben wir gesagt, wir versuchen das möglich zu machen, das legal zu tun und daher ist die Idee entstanden, Fototouren daraus zu machen."

mais les différences que présentent les deux offres sur ce point permet d'éclairer l'inégal traitement de la question dans les discours des participants. Dans le cadre des « Explore Detroit Tours », de nombreux visiteurs expriment leur enthousiasme pour des lieux dont ils considèrent qu'ils n'auraient pas pu les trouver par eux-mêmes. Cet aspect ajouté à la sécurisation de l'exploration constitue à leurs yeux le rôle central de l'intermédiation de Jesse Welter.

Or il s'agit d'une différence majeure avec l'exploration urbaine, la divulgation de la localisation des lieux abandonnés étant fermement condamnée par une partie des pratiquants. Loin de n'être qu'une formalité préalable à l'exploration, la recherche des lieux et des moyens d'y accéder représente une étape essentielle qui distingue les explorateurs chevronnés des néophytes… et des touristes. On retrouve ici l'enjeu d'une distinction affirmée au travers des pratiques spatiales des individus. Préserver le secret de la localisation des spots d'urbex permet de préserver les lieux eux-mêmes et d'éviter que le vandalisme n'accélère leur dégradation (c'est l'argument généralement invoqué), mais c'est aussi en assurer un accès exclusif aux explorateurs qui les auront « mérités » par leur capacité à les trouver et à y accéder par eux-mêmes. Autrement dit, dans le cadre de l'urbex, c'est l'accumulation d'un capital spatial formé des savoirs et compétences utiles à la pratique qui légitime l'accès aux lieux abandonnés. Dès lors, l'intermédiation d'un prestataire est condamnée, et ce d'autant plus qu'elle s'accompagne d'une commercialisation : espaces et expériences de l'urbex deviennent un produit monnayable et c'est alors le capital économique qui permet l'accès aux lieux (voir le point 3.3. de ce chapitre). Jesse Welter et Andreas Böttger rapportent tous deux les tensions que leur ont valu leur activité. Tandis que le premier s'amuse d'avoir trouvé dans un immeuble abandonné de Downtown des graffitis dont l'auteur « emmerde Jesse Welter et son bus de hipsters[237] » (entretien, 2018), le second précise avoir parfois reçu des menaces d'explorateurs échaudés par la transformation des lieux en espaces officiellement visitables :

> « On a déjà eu des problèmes avec des urbexeurs. Des menaces, la totale […]. Tu te rends compte que beaucoup de choses personnelles entrent en jeu. Quand tu vas un endroit comme ça, dans un lieu abandonné, quand tu rentres dedans, tu as ce sentiment « je suis tout seul, ce lieu est à moi, j'y suis, c'est mon trophée, je fais des photos ». C'est quelque chose de très personnel, je trouve ça bien. Beaucoup de gens ne peuvent pas partager ce genre de chose, et quand quelqu'un d'autre arrive et propose des visites, il y a un peu de jalousie et le sentiment que "on me prend ça, on me chasse" [...] Quand on fait des visites, c'est sûr que le lieu devient connu, les explorateurs ne veulent plus y aller, parce qu'ils se disent « c'est connu, c'est ennuyeux pour nous », il n'y a plus d'intérêt pour eux. Mais on se demande quel genre d'intérêt ils avaient pour le lieu. Ils n'étaient pas vraiment intéressés par le lieu, mais ils voulaient juste un endroit où ils pouvaient être tranquilles, et maintenant ce n'est plus possible. Alors je peux comprendre que quand on arrive, le lieu devient connu, qu'il est plus sécurisé, qu'il se développe peut-être. Mais c'est comme ça, tout change, il faut faire avec[238]. » - Andreas Böttger, entretien, juin 2018

[237] Version originale : "Fuck Jesse Welter and his hipster bus"

[238] Version originale : "Mit Urbex-Leute haben wir schon Stress gehabt. Drohungen, alles […]. Du merkst, da entstehen sehr viele persönliche Sachen dabei. Wenn du in so einen Ort gehst, in so einen Lost Place, wenn du reingehst, dann hast du das Gefühl "ich bin jetzt hier alleine, das ist mein Ort, ich bin jetzt hier, das ist meine Trophäe, ich mache Fotos". Das ist was ganz persönliches, ich finde es ja gut. Viele Menschen können sowas nicht teilen, und wenn ein anderer da reingeht und dann Touren macht, entweder spielt da ein bisschen Neid auch mit rein und dann das Gefühl auch, "man nimmt mir das weg, ich werde verdrängt" […] Klar, wenn wir da Touren machen wird der Ort auch bekannt, das wollen die Explorer nicht mehr, weil sie sagen dann "es ist bekannt, es ist langweilig für uns", dann ist

Il importe bien sûr de rappeler l'hétérogénéité des profils des explorateurs urbains, dont les positions sont diverses, et de ne pas essentialiser une communauté urbex plus hétérogène que ne peuvent le laisser penser les discours des personnes interrogées. Ce qui m'intéresse ici cependant, c'est la manière dont les acteurs touristiques (en premier lieu les prestataires des visites analysées) envisagent l'urbex et se positionnent par rapport à ce référentiel. Face aux protestations de certains explorateurs urbains, Welter et Böttger mobilisent des arguments différents. Le premier semble essentiellement confronté à des critiques portant sur le vandalisme que favoriseraient ses visites et la visibilité des lieux qu'elles induisent. Il se situe alors sur le plan de la responsabilité morale relative aux dégradations subies par les lieux et en rejette la faute sur les ferrailleurs (*scrapers*) dont l'activité est particulièrement importante à Détroit. Go2know est davantage pris à parti en raison de la normalisation des lieux que favoriseraient les visites proposées, susceptibles d'accélérer leur sécurisation et leur redéveloppement. Andreas Böttger considère que le refus de divulguer la localisation des lieux relève d'une volonté d'appropriation exclusive et excluante dont il souligne la dimension intrinsèquement capitaliste. Dans les deux cas, ce premier niveau d'intermédiation propre aux valorisations touristiques des lieux abandonnés a deux implications. D'une part, il marque une prise de distance avec les codes de l'exploration urbaine en ce qui concerne les cadres de l'expérience spatiale. D'autre part, il constitue un facteur de transformation des lieux (que cette transformation porte sur leurs caractéristiques matérielles ou sur les conditions de leur accessibilité) qui affaiblissent précisément l'intérêt qu'ils présentent pour les urbexeurs.

3.1.2. À l'échelle micro du lieu, le paradoxe d'une exploration guidée

Un deuxième niveau d'intermédiation réside à plus grande échelle dans le paradoxe de ce que l'on peut appeler une exploration guidée. L'exploration urbaine a été largement analysée comme une pratique permettant d'affirmer une forme de liberté dans un espace urbain de plus en plus contrôlé et d'investir des lieux non normatifs où peuvent se déployer des usages par ailleurs condamnés (Edensor, 2005a ; Garrett, 2012, 2014). Tim Edensor a particulièrement insisté sur la disparition, dans les ruines contemporaines, des dispositifs spatiaux qui codifiaient l'usage des lieux. Il en résulte une indétermination qui favorise une réelle *exploration* des lieux, c'est-à-dire une appropriation de l'espace qui ne soit pas déjà orientée par des normes et des interprétations imposées (*ibid.*).

Or l'exploration des lieux abandonnés dans le cadre d'une visite organisée se distingue de l'urbex sur ce point. Bien que prestataires et visiteurs mettent particulièrement en avant la liberté des participants d'explorer par eux-mêmes, le contexte de la visite et la présence d'un guide impliquent une orientation, sinon une forme de contrôle, de leur pratique spatiale. Participer à une visite implique *a minima* de se conformer à la durée prévue, de respecter les éventuelles restrictions d'accès à certaines zones et d'accepter de « partager » les lieux avec d'autres visiteurs dont la présence peut être perçue comme une contrainte. Les guides indiquent par ailleurs les parties jugées

das Interesse weg. Dann muss man aber sagen, welches Interesse habt ihr denn an diesem Ort gehabt? Sie haben sich nicht wirklich für den Ort interessiert, sondern einfach nur damit für einen Platz wo sie ungestört sein können, jetzt geht das nicht mehr. Da kann ich dann verstehen, wann wir jetzt kommen, daß der Ort bekannt wird, daß er mehr gesichert wird, vielleicht daß sich der Ort entwickelt. Das ist dann aber so, es ändert sich alles in der Welt, damit muss man einfach klarkommen."

les plus intéressantes dans chacun des bâtiments visités, de même qu'ils attirent l'attention des photographes sur les motifs et les perspectives remarquables. Il est à ce titre intéressant de constater que l'orientation de la pratique des lieux abandonnés est perceptible y compris dans le domaine créatif, pourtant *a priori* associé à l'expression singulière de chaque individu. Cela peut contribuer à la reproduction d'images standardisées des lieux abandonnés évoquée dans le point 2.3.1. de ce chapitre. Enfin, la contextualisation historique proposée par les prestataires est également un élément susceptible d'orienter l'exploration touristique, cette fois sur le plan de l'interprétation des lieux. Les travaux sur l'urbex soulignent en effet la spécificité du rapport au passé qui s'exprime dans le cadre de la pratique : il est fondé sur les dimensions sensorielles et émotionnelles ainsi que sur l'interprétation libre des traces exhumées dans les lieux explorés (Garrett, 2011, 2015). Si la deuxième partie de ce chapitre a montré que dans une certaine mesure, cela existe également dans l'expérience touristique de l'abandon, ces aspects s'y articulent avec le contenu des discours proposés par les guides. À ce paradoxe de l'exploration guidée s'ajoute, de manière plus secondaire, la question de la qualité de l'organisation et du niveau de confort offerts par le prestataire. Bien que les visiteurs souhaitent faire l'expérience d'une exploration inspirée de l'urbex, ils apprécient généralement de pouvoir le faire dans un cadre plus confortable. De nombreux participants aux visites de go2know mentionnent ainsi la mise à disposition par les organisateurs de café et de toilettes de chantiers sur place, tandis que ceux de MCPW apprécient le confort du bus et la possibilité d'obtenir une pause « toilette et restauration » pendant les trajets. Aux auteurs des quelques commentaires critiques concernant la qualité de la prestation de go2know, l'un des visiteurs fait ironiquement remarquer que dans le cadre de l'urbex, « il est généralement difficile de trouver des toilettes qui ne soient pas délabrées[239] ». On peut à ce titre souligner le décalage entre la volonté des participants de prendre part à une expérience inspirée de l'urbex et des attentes qui correspondent à une prestation touristique plus classique.

L'intermédiation qu'implique le tourisme de l'abandon à deux niveaux modifie donc substantiellement les cadres dans lesquels s'inscrivent les expériences des participants aux visites de go2know et MCPW. Cela invite à nuancer l'idée que les ruines contemporaines constituent des espaces privilégiés pour une expérience directe et personnelle, non médiatisée, de l'espace urbain (Edensor, 2005a ; Garrett, 2014). Il ne s'agit pas de disqualifier toute possibilité d'expérience vécue comme significative par les visiteurs, mais de souligner la différence des conditions de réalisation de ces expériences qu'offrent respectivement l'exploration urbaine et le tourisme de l'abandon. Outre l'intermédiation, cette différence tient également à la sécurisation de la pratique, qu'elle soit ou non adossée à sa légalisation. Ces deux paramètres contribuent à atténuer, dans le cas du tourisme de l'abandon, la dimension transgressive constitutive de l'urbex.

[239] Version originale : "usually a toilet is hard to find, unless it's a decayed one", extrait d'un commentaire posté sur TripAdvisor concernant les visites de go2know, https://www.tripadvisor.in/ShowUserReviews-g187323-d3660810-r544358047-go2know-Berlin.html, consulté le 27 juillet 2021

3.2. Atténuer la transgression : légalisation et sécurisation de l'exploration

3.2.1. La prédominance de la légalité à Berlin…

Caractéristique importante de l'urbex, l'illégalité est l'un des fondements de sa dimension politique. Cette dernière consiste selon Bradley Garrett en une « reprogrammation d'un espace contrôlé grâce à des intrusions récréatives à la fois préméditées et spontanées, réalisées comme des performances d'appropriation de l'espace qui perturbent la monotonie et le caractère normatif d'espaces urbains colonisés par les forces capitalistes, qui enserrent et sécurisent la ville pour en faire un spectacle à voir plutôt qu'à négocier »[240] (2014 : 4). Sur ce point, go2know et MCPW diffèrent sensiblement : l'entreprise berlinoise organise des visites légales dans le cadre de contrats négociés avec les propriétaires des lieux, tandis que MCPW opère sans autorisation des propriétaires dans des lieux dont les accès ne sont pas (ou plus) condamnés.

Dans le cas de go2know, la pratique légale des lieux investis permet la mise en scène d'une transgression fantasmée. Go2know souligne explicitement la dimension légale de ses offres : les pages du site internet présentant les différentes visites indiquent que « l'accès au terrain et aux bâtiments est strictement interdit en dehors des photo-tours et des visites guidées autorisés »[241], précisant même parfois que le périmètre est bien gardé pour décourager les intrusions. Pour autant, l'illusion de s'adonner à une pratique illégale constitue un argument de promotion puisque l'entreprise suggère que participer à une visite, « c'est comme faire quelque chose d'interdit[242] ». La notion de transgression telle qu'analysée par Tim Cresswell (1996) est ici éclairante. Acte par lequel un individu remet en cause des normes dominantes, la transgression comporte une dimension spatiale sous-jacente : transgresser, c'est ne pas être à sa place (*out of place*) au sens figuré mais aussi, souvent, au sens littéral. Cette dimension spatiale est évidente dans l'exploration urbaine, où transgression des normes sociales et transgression des normes spatiales sont indissociables. C'est en effet par le fait même de se trouver là où il ne devrait pas être que l'urbexeur rompt avec des attendus collectifs qui condamnent la violation de propriété. En ce sens, ce qu'offrent les visites de go2know, c'est donc le simulacre (Graburn, Gravari-Barbas et Staszak, 2019) d'une transgression qui, dans sa forme initiale, constitue un élément essentiel de l'urbex. On peut à ce titre analyser cette forme de tourisme de l'abandon comme un exemple de la « transformation des transgressions en marchandises[243] » (Cresswell, 1996 : 26) qui constitue l'une des modalités par lesquelles la déviance est intégrée au système dominant (Hebdige, 1979, cité par Cresswell, 1996). Là où l'explorateur urbain est *out of place*, le visiteur de go2know, lui, est résolument à sa place (*in place*). La transgression réelle du cadre légal, qui détermine la pratique du premier comme déviante, s'efface au profit d'une transgression fantasmée reposant sur l'exploration d'espaces encore

[240] Version originale : "reprogramm[ing] controlled space through both premeditated and spontaneous recreational trespass, acted out as placemaking performances that disrupt monotonous, normative urban spaces colonized by capitalist forces that encase and secure the city as a spectacle to be seen rather than negotiated"
[241] Version originale : "Das Betreten des Geländes und der Gebäude ist außerhalb der genehmigten Fototouren und Führungen strengstens verboten", https://www.go2know.de/event/gefaengnis-koepenick/#1583331217686-e34010dd-3907 (consulté le 13 juillet 2021)
[242] Version originale : "Es hat den Anschein, etwas Verbotenes zu tun", https://www.go2know.de/ueber-uns/ (consulté le 13 juillet 2021)
[243] Version originale : "conversion of transgressions into commodity forms"

faiblement appropriés sur le plan collectif mais dont l'accès est néanmoins légal. Il ne s'agit plus de subvertir un ordre spatial dominant mais de tirer parti de l'intégration d'espaces marginalisés à cet ordre spatial. Par conséquent, la revendication de liberté associée à l'exploration urbaine (Edensor, 2005a ; Garrett, 2012, 2014) change de sens et de contenu. Il n'est plus question de contester l'ordre urbain en revendiquant son droit à la ville par l'accès à des espaces non autorisés, mais « de savoir que ce que l'on fait n'est pas illégal, et qu'il n'est pas nécessaire de garder un œil sur l'agent de sécurité[244] » (Arboleda, 2017b : 45). De fait, le caractère légal des visites de go2know constitue un critère de décision pour une partie des participants. Six des trente commentaires TripAdvisor analysés (soit 20%) indiquent que la légalité de l'exploration était une condition nécessaire à leur participant à la visite.

Le cas du « Explore Detroit Tour » de MCPW est différent : l'organisation des visites n'y repose pas sur un accord conclu avec les propriétaires des lieux, mais sur l'existence de nombreux sites abandonnés, non surveillés et facilement accessibles. À cet égard, ces visites sont plus proches des conditions de l'urbex que ne le sont celles de go2know. Du point de vue juridique, y prendre part revient à commettre un délit de violation de propriété (*trespassing*) passible à Détroit d'une amende de 250$ et/ou d'une peine d'emprisonnement de 30 jours. Guide et visiteurs s'exposent donc à des poursuites pénales, ce qui ne se manifeste toutefois que ponctuellement dans les modalités de l'exploration des lieux. Si les participants sont informés de son caractère illégal au début de la visite (et non, comme on pourrait le supposer, au moment de la réservation), ce paramètre influe relativement peu sur la manière dont elle se déroule. Pour la plupart des sites visités, Jesse Welter ne montre pas d'effort de discrétion particulier (qui consisterait notamment à garer son minibus à distance de l'entrée du lieu pour éviter de signaler la présence d'intrus) ; il explique cela par le faible risque d'interpellation dû au manque de moyens de la police locale et à la priorité donnée à d'autres domaines d'intervention. Le lycée Thomas Cooley, dont la visite fait l'objet de précautions spécifiques, constitue en revanche la seule exception notable à ce mode opératoire. Cela s'explique par le fait que le district scolaire de Détroit dispose d'une force de police *ad hoc* exclusivement dédiée aux établissements scolaires, la Detroit Public Schools Community District Police Department, d'où une surveillance plus importante des écoles et lycées désaffectés (Grover et Van der Velde, 2016). Il s'agit par ailleurs du seul lieu où Jesse Welter admet avoir été pris sur le fait lors d'une visite. Au cours des observations réalisées, ce statut particulier du lieu a influencé le déroulement de la visite à deux reprises consignées dans le carnet de terrain.

> 25 mars 2018 - En arrivant sur le parking de Cooley High School, nous constatons la présence d'une voiture de police occupée par deux officiers : impossible d'entrer dans le bâtiment sans être vus. Jesse W. tente de négocier l'accès en essayant de nous faire passer pour des acquéreurs potentiels, ce qui semble peu crédible au vu du nombre de personnes présentes et de leur équipement photo. Après s'être vu opposer un « GO! » sans équivoque hurlé au mégaphone, il renonce et nous quittons les lieux à la recherche d'un spot alternatif.
>
> (extrait de carnet de terrain, 25 mars 2018)

[244] Version originale : "[…] knowing that you are not doing something illegal, and there is no need to keep an eye on any security guard"

> 28 avril 2018 - Alors que le groupe est dans le gymnase [du Thomas Cooley High School], Jesse W. repère des policiers près du bâtiment. Il nous demande de ne pas passer devant les fenêtres et de nous regrouper, puis nous guide en silence vers la sortie avant de nous faire sortir le plus vite possible, car l'enjeu est d'être à l'extérieur du bâtiment au moment où la police nous interpelle. Jesse précise qu'on est légalement en droit de refuser si les policiers demandent à voir le contenu des appareils photos pour prouver notre présence à l'intérieur du bâtiment. Heureusement, nous rejoignons le minibus sans les croiser. L'épisode ne semble pas provoquer d'inquiétude particulière chez les autres participants.
>
> (extrait de carnet de terrain, 28 avril 2018)

Que s'agisse de renoncer à l'exploration du lieu ou de le quitter précipitamment, ces deux épisodes rendent perceptible la proximité entre « Explore Detroit Tour » et urbex en matière de légalité. La transgression est ici bien réelle et non simulée comme dans le cas berlinois. Pour autant, ce caractère illégal a peu de répercussions concrètes sur les modalités de visite au-delà des deux épisodes rapportés ci-dessus. De manière surprenante, il est d'ailleurs peu évoqué par les participants, pour lesquels il semble constituer un aspect peu significatif de l'expérience de visite. Si l'absence d'autorisation a fait l'objet de quelques remarques ponctuelles lors de discussions informelles avec les participants, elle n'est mentionnée que par l'un des 52 répondants aux questionnaires et par seulement trois commentaires TripAdvisor sur les 81 analysés, lesquels le traitent comme une information factuelle et non comme un argument d'évaluation de la visite. Cela correspond à l'impression générale qui se dégage des observations répétées du « Explore Detroit Tour », que résume l'un de ces commentaires : « c'est de la violation de propriété, après tout, mais personne ne semble s'en soucier le moins du monde[245] ». On peut faire l'hypothèse que l'absence d'information claire donnée sur ce point au moment de la réservation limite la conscience qu'ont les participants du statut légal de la visite. Cependant, l'importance qu'ils accordent aux enjeux de sécurité incite également à supposer que, dans le cas de MCPW, le caractère transgressif de l'exploration urbaine est atténué non par la légalisation de la pratique mais par le sentiment de sécurité que suscite la présence du guide.

3.2.2. … et du sentiment de sécurité à Détroit

Si go2know et MCPW se distinguent clairement sur le critère de la légalité, les visites observées s'accompagnent dans les deux cas de la prise en charge par les prestataires d'une sécurisation, au moins partielle, de l'exploration. Or l'exploration urbaine impliquant généralement d'explorer des espaces non sécurisés (Edensor, 2005a ; Garrett, 2012), elle comporte une prise de risque sur le plan matériel (risque de subir des blessures physiques) comme sur le plan légal (risque d'être poursuivi en justice). Si elle est soulignée par les prestataires comme par les visiteurs, la prise en charge des enjeux de sécurité revêt néanmoins des formes différentes pour go2know et MCPW.

Dans le premier cas, le caractère légal des visites permet une sécurisation plus poussée à trois points de vue. D'une part, la collaboration avec les propriétaires des lieux peut se traduire par

[245] Version originale : "you're essentially trespassing, after all — but no one seems to care at all", https://www.tripadvisor.fr/ShowUserReviews-g42139-d6201165-r265094133-Motor_City_Photography_Workshops-Detroit_Michigan.html (consulté le 15 juillet 2021)

la mise en place de dispositifs de sécurisation visant à interdire l'accès aux parties des bâtiments jugées dangereuses. Le site internet de l'entreprise est par ailleurs explicite quant aux risques que présentent ces visites (*cf. supra*). Dans les faits, cette sécurisation est toutefois rare et les zones dangereuses sont fréquemment accessibles (photographie 4.42). D'autre part, les lieux dans lesquels opère go2know font également l'objet d'une sécurisation extérieure visant à prévenir les intrusions. Cela garantit aux prestataires l'usage exclusif du lieu pendant la visite et supprime les risques liés à d'éventuelles rencontres avec d'autres usagers dans des lieux qui, lorsqu'ils ne sont pas sécurisés, sont propices au développement d'activités illégales. Enfin, le risque de poursuites légales est de fait évacué puisque les visites sont autorisées. Du point de vue des visiteurs, la sécurité physique n'est pas identifiée comme un enjeu significatif : seul un commentaire sur les trente analysés mentionne cet aspect. C'est le souci de la sécurité sur le plan légal, soit l'assurance de ne pas s'exposer à des poursuites, qui prédomine.

Photographie 4.42. Des zones non sécurisées facilement accessibles au cours des visites

Dans l'ancien site militaire de Wünsdorf (Zossen), l'accès aux parties potentiellement dangereuses des bâtiments n'est pas condamné dans le cadre des visites proposées par go2know. Ici, le toit de l'ancien hôpital militaire du complexe, également connu sous le nom de « Rosa Luxemburg Haus ».
Source : A. Le Gallou, 2019

Dans le cas du « Explore Detroit Tour » en revanche, la question de la sécurité constitue un aspect important de l'expérience de visite. Bien que non autorisé, l'accès aux lieux est relativement aisé faute de sécurisation ; il se fait en général par une fenêtre ou une porte déjà forcée. La prise de risque est par conséquent plus importante que dans le cas de go2know. Outre les risques

légaux traités plus haut, elle est liée à la fois à la dégradation des bâtiments, où les zones dangereuses ne sont pas systématiquement identifiées et matériellement délimitées, et à la possibilité de mauvaises rencontres puisque n'importe qui peut accéder aux lieux. L'association entre danger supposé des lieux explorés et marginalité sociale est rarement explicite dans le discours des visiteurs ; jamais évoquée dans les mises en récit écrites, elle l'est un peu plus dans les conversations informelles. On peut toutefois supposer qu'elle joue un rôle majeur dans l'appréhension des enjeux de sécurité en raison de la persistance d'imaginaires associant Détroit à une altérité sociale redoutée, imaginaires que le discours de Jesse Welter peut d'ailleurs conforter (voir point 2.2.3. de ce chapitre). Dans ce contexte, c'est le dispositif d'une visite associant la relative sécurité de l'exploration en groupe et la bonne connaissance des lieux qu'a le guide qui tempère le caractère dangereux de la participation. Dès lors, la prise en charge des enjeux de sécurité ne repose pas sur des dispositifs matériels mais sur le discours de Jesse Welter, qui informe les participants des risques propres aux bâtiments explorés mais leur laisse la responsabilité de s'y exposer ou non.

L'analyse des questionnaires et des commentaires TripAdvisor permet de préciser la manière dont cette question est perçue et mobilisée par les visiteurs. Premièrement, le public du « Explore Detroit Tour » identifie explicitement le degré de sécurité de l'exploration comme un enjeu. La question de la sécurité est ainsi soulevée beaucoup plus fréquemment que dans le cas de go2know par les commentaires TripAdvisor (qui présentent l'intérêt par rapport aux questionnaires de donner accès à une expression spontanée de l'expérience de visite, non orientée par des questions). Cet aspect est traité par 22 des 81 commentaires analysés (soit environ un tiers). Par ailleurs, environ la moitié des 52 répondants aux questionnaires évoquent l'enjeu de la sécurité en réponse à des questions ouvertes ne portant pas spécifiquement sur ce point. Pour une partie non négligeable des visiteurs, le caractère sécurisant du circuit proposé constitue soit (1) un argument dans la décision d'explorer les lieux abandonnés dans le cadre d'une visite (18 des 52 répondants indiquent qu'ils n'entreprendraient pas ce type d'exploration seuls pour des raisons de sécurité) soit (2) un élément d'évaluation de la visite. L'ensemble des commentaires TripAdvisor mentionnant la sécurité expriment la satisfaction de leur auteur sur ce point, tandis que les réponses aux questionnaires montrent une évaluation plus mitigée : quatre personnes le citent dans les points positifs de la visite, sept dans les points négatifs. Si la marginalité perçue des lieux et de l'exploration peut être une motivation, la prise de risque effective qu'implique souvent l'urbex n'en est pas une. Enfin, le discours des visiteurs associe explicitement l'enjeu de la sécurité avec la personne du guide. De même que la question de l'accessibilité des lieux analysée dans le point précédent, cet aspect est perçu comme un apport essentiel de l'intermédiation assumée par Jesse Welter. De fait, ce dernier voit en sa capacité à évaluer le degré de sécurité d'un lieu abandonné l'une des compétences centrales mobilisées dans son activité :

> « Les gens qui viennent ici, ils en [les lieux abandonnés] entendent parler, c'est pour ça qu'ils viennent et la plupart des gens ont peur, ils ne savent pas comment s'y prendre. Je suis le meilleur pour ça à Détroit, pour ce genre de raisons, être capable d'emmener des groupes dans

ces lieux, savoir dans quels lieux on peut le faire, savoir lesquels sont sûrs.[246] » - Jesse Welter, entretien, avril 2018

On perçoit ici l'étroite articulation entre les trois processus qui contribuent à modifier les cadres de l'exploration : l'intermédiation est une condition de l'accès aux lieux et de la sécurisation de la pratique, parfois associée à sa légalisation. Elle constitue à ce titre une prestation rétribuée et un facteur d'intégration des lieux abandonnés à un espace marchand envisagé comme objet de consommation.

3.3. Le tourisme de l'abandon, vecteur d'intégration des lieux abandonnés à l'espace marchand

3.3.1. « Tu as PAYÉ quelqu'un pour ça ?[247] » : les lieux abandonnés touristiques entre désinvestissement et réinvestissement économique

La transformation des lieux abandonnés en espaces susceptibles de faire l'objet d'une consommation monnayable représente une troisième distinction fondamentale avec l'exploration urbaine telle qu'elle a été analysée jusqu'ici. Le rapport à l'espace qu'elle instaure contraste nettement avec la compréhension des ruines contemporaines comme des espaces « par définition absents du type de consommation matérielle qui génère une marchandisation du lieu[248] » (Fraser, 2012 : 141). Définissant l'urbex comme « une sorte d'anti-tourisme », Edensor souligne que dans les lieux abandonnés, « il n'y a aucun spectacle évident autour duquel organiser une visite [...] il n'y a rien à acheter et rien ne se conforme à l'esthétique mise en scène de l'espace touristique. Ces expériences ne peuvent pas être insérées dans un vocabulaire pré-établi ou classées comme 'exotiques' ou 'typiques'[249] » (2005 : 95). Or les analyses proposées dans la deuxième partie de ce chapitre nuancent ce constat : l'extension de l'intérêt touristique à ces espaces jusqu'alors dépréciés montre au contraire la capacité du système touristique à intégrer ce type d'espaces. D'interstices spatiaux en marge des logiques capitalistes, les lieux abandonnés deviennent désormais des *ruinscapes* économiquement valorisables auxquels s'applique le vocabulaire évoqué par Edensor. Une analyse lexicométrique des mises en récit des expériences touristiques mettrait d'ailleurs en évidence la récurrence (constatée empiriquement dans le cadre de ce travail) de l'usage d'un lexique d'évaluation touristique tout à fait classique vantant la beauté et l'authenticité des lieux visités. Ainsi, la popularisation de l'urbex sur laquelle s'appuie le tourisme de l'abandon semble nécessairement s'accompagner d'une extension des logiques marchandes à la pratique et à ses espaces. Bradley

[246] Version originale : "People coming here, they hear about it, this is what they're coming for and most people are scared, they don't know the way around. […] I'm the best at this in Detroit, for reasons like that, being able to take groups of people in these places, knowing which places you could take groups of people into, knowing which ones are safe."

[247] Version originale : "You PAID someone for this?". Source : extrait d'un fil de discussion consacré à l'exploration payante de lieux abandonnés à Détroit, https://www.detroityes.com/mb/showthread.php?15450-Detroit-urbex-tours!-Yay!/page2 (consulté le 29 juillet 2021)

[248] Version originale : "by definition absent of the kind of material consumption that generates a commodification of place"

[249] Version originale : "There are no obvious spectacles around which to organise a tour […] There is nothing to buy and nothing conforms to the staged aesthetics of tourist space. These experiences cannot be inserted into a pre-arranged vocabulary or classified as 'exotic' or 'typical'"

Garrett l'exprimait sans ambiguïté il y a quelques années, au moment où commençait à s'affirmer l'intérêt du grand public pour l'exploration urbaine :

> « l'exploration urbaine sera inévitablement appropriée et monétisée […] Chaque nouvelle personne impliquée dans l'exploration urbaine, chaque nouveau livre publié, chaque photographie mise en ligne, contribue potentiellement à saper le potentiel du mouvement à inspirer un changement social significatif en ce qui concerne nos droits à la ville et notre accès à l'espace. [...] au rythme où elle capte actuellement l'intérêt du public, la pratique court le risque d'une colonisation capitaliste[250]. »
>
> (Garrett, 2014 : 10)

On retrouve ici la logique d'une transformation des pratiques transgressives en marchandises soulignée par Cresswell (*op.cit.*). C'est précisément cette introduction d'une dimension marchande dans la pratique de l'exploration urbaine qui cristallise les critiques d'une partie de la communauté des urbexeurs. Plus encore que l'intermédiation, la sécurisation et l'éventuelle légalisation de la pratique, c'est sa commercialisation qui traduit un rapport à l'espace non seulement radicalement différent de celui qu'ils revendiquent, mais qui leur paraît relever d'une forme d'exploitation[251] illégitime. Trois types d'arguments sont mobilisés qui portent sur trois enjeux distincts : la nature de la *pratique spatiale*, la nature des *relations entre acteurs* impliqués et les conséquences sur *l'évolution des lieux* investis. Le premier argument souligne l'inévitable dénaturation de l'exploration dès lors que l'on paie pour y accéder. Comme le pointe Arboleda dans une étude consacrée à l'exploration urbaine à Berlin,

> « il semble contradictoire d'essayer de commercialiser une expérience comme l'exploration urbaine, puisque sa raison d'être est en opposition complète avec le fait d'en profiter comme s'il s'agissait d'un équipement touristique[252] […] Toute tentative de marchandisation des lieux et de la pratique de l'exploration ne ferait que contribuer à la création de nouveaux lieux de consommation néolibérale dans la ville. »
>
> (Arboleda, 2017b : 45)

De ce point de vue, payer pour une expérience promue comme exploration urbaine est un non-sens. En effet, la dimension marchande pervertirait le sens même de la pratique dans la mesure où l'urbex est précisément conçue par une partie de ses adeptes comme une forme de résistance à un rapport au monde qui fait de l'espace un objet de consommation destiné à générer du profit.

---

[250] "urban exploration will inevitably be appropriated and monetised […] It could be that every new person that becomes involved with urban exploration, every new book published, every photograph put online, is a nail in the coffin of any potential the movement has to inspire significant social change in regard to our rights to the city and access to space. […] the practice, at its current rate of concretising public interest, is in danger of capitalist colonization"

[251] La notion d'exploitation est employée de manière récurrente dans les discours relatifs aux déclinaisons touristiques de l'urbex, et ce particulièrement à Détroit. Bien que son usage s'inscrive parfois dans un discours aux accents marxiens, il ne faut pas la comprendre ici au sens strict de la théorie marxiste qui l'envisage comme la plus-value réalisée par le capitaliste grâce au travail non payé du salarié, mais au sens plus large d'une mise en valeur permettant de retirer un profit généralement jugé illégitime ou dommageable.

[252] Version originale : "It seems a contradiction trying to commodify an experience as urban exploration since its reason to be is completely opposed to enjoy it as if it was a facility […] Any attempt to commodify both the sites and the exploration practice in an artificial manner would only contribute to create new neoliberal consumption spots in the city"

Son basculement dans le domaine marchand serait alors emblématique de la capacité du système capitaliste à absorber des éléments initialement nés dans l'opposition à ce système. Le deuxième argument mobilisé porte cette fois sur la nature des relations entre des acteurs liés par la transaction qui consiste à (faire) payer pour prendre part à une exploration. Pour une partie des explorateurs urbains, le tourisme de l'abandon correspond à une forme d'exploitation des visiteurs. Ciarán Fahey, créateur du blog *Abandoned Berlin* (qui refuse d'ailleurs de se définir comme urbexeur malgré son exploration assidue des lieux abandonnés de la région berlinoise), indique ainsi à propos de go2know :

> « Je pense que ce qu'ils font, c'est juste escroquer les gens parce qu'ils font payer des sommes folles pour participer à leurs visites - les visites de Beelitz coûtent 50 ou 60 euros - donc ils amènent les gens dans des lieux abandonnés, des lieux qu'on a juste laissés là, dont on s'est débarrassé comme si c'était des déchets, ils montrent aux gens des choses qu'ils pourraient découvrir par eux-mêmes et ils font payer des sommes folles pour ça. Je pense qu'ils profitent des gens, mais je suppose que certains aiment la sécurité de savoir qu'ils ne font pas quelque chose d'illégal, qu'ils ont cette permission et qu'ils peuvent prendre des photos sans craindre d'être pris par la sécurité ou la police ou autre. C'est pour ça qu'ils paient, je suppose. Je pense que ça revient à exploiter les gens, il n'y a pas de raison que le prix soit si élevé[253]. »
>
> (Ciarán Fahey, entretien, juin 2018)

Fahey souligne le lien paradoxal entre le désinvestissement économique qui constitue la condition d'existence des lieux abandonnés et le fait de tirer profit de leur visite. La spécificité de ces espaces par rapport à nombre d'attractions touristiques réside en effet dans le fait qu'ils sont jugés attractifs précisément parce qu'ils sont abandonnés. En d'autres termes, c'est la lente dégradation due au désinvestissement social et économique dont ils ont fait l'objet qui fonde l'intérêt des visiteurs. Le lieu abandonné est donc un « déjà là », un espace défini par l'absence d'investissement pour l'entretenir, le rénover ou l'agrémenter. Dès lors, le fait d'en tirer un profit économique dans le cadre d'une visite touristique revient pour une partie des urbexeurs à exploiter des clients qui paient là où il n'y aurait rien à payer. Il faut souligner que l'argument se concentre plus sur les caractéristiques du lieu que sur les compétences mises à disposition des clients par les prestataires. Or on l'a vu, ce sont surtout ces compétences (intermédiation, légalisation, sécurisation) que paient les participants aux visites analysées. Enfin, un troisième argument porte sur l'influence du tourisme de l'abandon non sur la pratique ou sur les acteurs, mais sur les lieux eux-mêmes. L'organisation de visites est largement perçue comme un facteur de dégradation des lieux à deux points de vue. Sur un plan matériel, leur insertion dans une activité touristique favorise leur visibilité et l'accroissement de leur fréquentation par des usagers peu soucieux des codes de l'urbex qui invitent à ne pas altérer les lieux. Sur un plan plus symbolique, cet accroissement de la fréquentation provoque un changement de l'atmosphère des lieux, qui perdent leur caractère

[253] Version originale : "I think they're just fleecing people because they charge crazy amounts to go on their tours – tours to Beelitz are 50 or 60 euros – so they're bringing people to abandoned places, places that are just left there, cast away like rubbish and they're showing people things that they could discover by themselves and they're charging crazy money for it. I just think they're taking advantage of people to do that, but I guess for some people maybe they like having that security that they're not doing something illegal as such, that they have this permission and they can take pictures without fear of being caught by security or police or whatever. That's what they're paying for I guess. I think that's exploiting people, there's no reason to have it that high."

confidentiel et relativement exclusif. Interrogés sur le fait qu'ils pourraient gagner leur vie en proposant des visites payantes de lieux abandonnés, Marcela Faé et Felipe Tofani (urbexeurs et créateurs du blog Fotostrasse, dont une section est consacrée aux lieux abandonnés berlinois) écartent cette possibilité :

> « Je pense que ce ne serait pas honnête. Le problème avec le fait de vouloir en vivre, c'est d'abord qu'on détruirait les lieux qu'on aime, et puis il faudrait trouver des endroits merdiques que ça ne me dérangerait pas de détruire pour y emmener les gens.[254] »
>
> (Marcela Faé et Felipe Tofani, entretien, juillet 2018)

Contrairement aux deux arguments précédents, fondés sur des considérations plus politiques et/ou idéologiques, c'est ici la notion d'attachement aux lieux qui justifie l'opposition au tourisme de l'abandon et donc la question de la valeur de ces lieux. Selon ce raisonnement, organiser des visites dans les lieux abandonnés revient à assumer le fait que leur potentiel de rentabilité économique prime sur la valeur affective qu'il revêtent pour des usagers désintéressés. Sur ce troisième point cependant, le tourisme de l'abandon fait l'objet d'une critique adressée plus largement à tous ceux qui choisissent de publier les localisations des lieux, indépendamment du caractère marchand ou non de l'initiative. Ciarán Fahey rapporte à cet égard les manifestations récurrentes d'animosité dont il fait l'objet en raison de la transparence de son blog (auquel l'accès est entièrement gratuit) sur ce point.

3.3.2. De l'urbex au tourisme de l'abandon : une évolution des cadres de l'expérience spatiale

Par l'introduction de cette dimension marchande, l'exploration des lieux abandonnés devient un produit touristique commercialisé et consommé en tant que tel, les organisateurs des visites fonctionnant comme des prestataires de services ordinaires au sein de l'industrie touristique. Le coût de la visite correspond ainsi à la rétribution d'une série de prestations. On retrouve dans les deux cas l'identification des lieux, l'organisation de la visite, la promotion de l'offre ou encore la mise à disposition d'un guide. Dans le cas de go2know, le fait d'opérer légalement implique une location des lieux auprès des propriétaires et la souscription d'une assurance, ainsi parfois que le recours à un service de sécurité. Concernant MCPW, il faut également compter les coûts engagés pour assurer le transport entre les différents lieux. Au-delà de ces prestations, le prix des visites traduit également la valeur attribuée aux lieux et à l'expérience de leur exploration par les participants. L'introduction d'une dimension marchande donne en effet à voir un double glissement dans l'exploration des lieux abandonnés. D'une part, la nature de la valeur attribuée aux lieux évolue : on passe en quelque sorte d'une valeur d'usage non quantifiée dans le cadre de l'exploration urbaine à une valeur d'échange, autrement dit d'une valeur non économique à une valeur économique. D'autre part, cette évolution est corrélée à celle du type de capital mobilisé par les participants pour accéder aux lieux : au capital spatial succède un capital socio-économique. On

[254] Version originale : "I wouldn't think that it's fair. The thing about making a living with it is that we would destroy the places that we like, first, and then we would have to find shitty places that I don't mind destroying to take people to."

touche là une différence fondamentale avec l'urbex inégalement assumée par les participants aux visites organisées.

L'analyse des commentaires laissés sur TripAdvisor montre en effet que les clients de go2know et de MCPW expriment un rapport différent à la dimension marchande. Si le dépôt de commentaires sur TripAdvisor repose précisément sur le principe de l'évaluation d'une offre en réponse à une demande, les contributeurs se réfèrent de différentes manières au rôle d'évaluateurs qu'ils endossent. C'est particulièrement intéressant dans le cadre d'une forme de tourisme hors des sentiers battus puisque celui-ci se caractérise généralement par une « acceptation difficile du caractère marchand » de la relation touristique (Gravari-Barbas et Delaplace, 2015). La théorie de l'enchantement développée par Yves Winkin (1998, 2002) montre en effet qu'il existe des « situations d'échange marchand […] dans lesquelles l'acheteur euphémise la dimension économique de l'échange au profit d'une dimension plus symbolique » (Vergopoulos, 2016b), au premier rang desquelles la situation touristique. C'est la condition de l'enchantement touristique, qui se manifesterait par un « déni des caractéristiques marchandes des services […qui] participe à la valorisation symbolique du produit touristique » (Réau et Poupeau, 2007 : 10). Or cette dimension d'enchantement est particulièrement importante dans le cadre des pratiques dites hors des sentiers battus, qui valorisent des expériences perçues comme authentiques. Très débattue dans les études touristiques depuis plusieurs décennies (Reisinger et Steiner, 2006), la notion exprime le fantasme d'un accès direct à la nature profonde d'un Autre avec qui la rencontre ne serait pas dénaturée par les cadres de la relation touristique. De ce fait, le tourisme hors des sentiers battus s'accommode mal du rappel des fondements économiques de la transaction et on peut supposer qu'il en va de même dans le cas spécifique du tourisme de l'abandon.

Sur ce point, pourtant, les publics de go2know et de MCPW se distinguent. De manière générale, les participants aux visites de go2know assument plus clairement un rapport marchand aux espaces investis et adoptent une posture de consommateurs évaluant l'adéquation d'une offre à une demande. Les commentaires relatifs aux visites sur TripAdvisor mobilisent souvent un raisonnement en termes de rapport qualité/prix fondé sur différents critères (qualité de l'organisation, professionnalisme des guides, intérêt du lieu, taille du groupe). Dans le cas des « Explore Detroit Tours », rares sont les commentaires qui s'en tiennent à ce type d'évaluation. Une plus grande importance est accordée à la dimension expérientielle analysée plus haut, et l'insistance sur le caractère exceptionnel prêté à la visite tend à reléguer au second plan la transaction marchande sur laquelle repose l'expérience : l'idée que « les « vrais aventuriers » ne peuvent pas être concernés par une offre marchande » (Gravari-Barbas et Delaplace, 2015) semble s'appliquer ici. Dans les deux cas, l'expérience touristique proposée par les visites de go2know et MCPW correspond pourtant à un produit destiné à être consommé dans le cadre marchand tel qu'il est défini par les prestataires. Dès lors, comment expliquer les différentes manières dont les participants traitent cet élément ? Au-delà d'une possible différence de qualité des deux prestations, dont l'évaluation serait hors de propos dans le cadre de ce travail, on peut supposer que l'exploration telle qu'elle est proposée par go2know dans le contexte urbain berlinois est vécue comme étant moins à l'écart des sentiers battus que ce n'est le cas pour les « Explore Detroit Tours ». C'est là encore le double critère du format des visites et surtout de leur inscription spatiale qui semble déterminant. Avec go2know, la découverte d'un seul lieu s'inscrit dans un contexte

berlinois qui présente avec celui de Détroit deux différences majeures analysées plus haut et que je rappelle ici. D'une part, il s'agit d'une métropole touristique qui n'est pas associée à l'altérité menaçante qu'évoque encore (au moins partiellement) Détroit. D'autre part, l'ampleur objective de l'abandon et la charge symbolique qui y est associée sont bien moindres qu'à Détroit. L'exploration est par ailleurs souvent orientée, du côté des participants, par des attentes précises, exigeantes et visiblement parfois déçues concernant les conditions offertes pour pratiquer la photographie ; c'est beaucoup moins le cas des participants aux visites de MCPW. Dans ces conditions, on peut supposer que la découverte de Détroit à travers ses lieux abandonnés est vécue comme autrement plus impressionnante, certains visiteurs évoquant même une dimension presqu'existentielle. Cela peut expliquer la différence d'appréhension et de mobilisation du cadre marchand de l'expérience : il est sans doute plus difficile d'évaluer la juste valeur d'une prestation quand celle-ci offre la possibilité non seulement d'explorer un lieu, mais aussi d'éprouver un symbole.

Cette notion de *cadre*, entendue comme renvoyant aux limites matérielles ou non assignées à une expérience, me paraît synthétiser les analyses présentées dans cette section. Le tourisme de l'abandon repose, on l'a vu, sur la prise en charge par le prestataire des aspects de l'exploration jugés difficiles ou déplaisants par les visiteurs. Les processus d'intermédiation, de légalisation et de sécurisation analysés plus haut traduisent cette prise en charge, et c'est précisément cela qui constitue la valeur ajoutée des visites, comme le résume l'un des participants au « Explore Detroit Tour » :

> « On paie pour bénéficier de l'expertise qui permet de savoir où aller, ce qui est accessible, ce qui est intéressant, comment éviter d'avoir des problèmes à cause de la violation de propriété, etc.[255] »
>
> (extrait de commentaire TripAdvisor concernant le « Explore Detroit Tour », 2015)

Autrement dit, dans le contexte des visites observées, on paye pour vivre l'expérience d'une exploration de lieux abandonnés dont les contenus ont été précisés tout au long de ce chapitre, mais aussi pour s'assurer que les *cadres* de cette expérience soient conformes à un certain nombre d'attendus. C'est sur ce point que le tourisme de l'abandon propose une version transformée (d'aucuns diraient « dénaturée ») de l'urbex malgré la proximité de leurs contenus. Par définition, la notion d'exploration contient la possibilité d'une confrontation à l'inconnu et à l'imprévu dans la pratique d'un espace envisagé comme autre. Assumée par l'exploration urbaine, cette possibilité l'est beaucoup moins par le tourisme de l'abandon. Dès lors, on paie finalement pour modifier les cadres de l'exploration, condition sans laquelle elle ne pourrait entrer dans le champ des possibles touristiques.

[255] "You pay for the expertise of knowing where to go, what's accessible, what's interesting, what will avoid trouble with possible trespassing, etc.", extrait de commentaire TripAdvisor concernant le "Explore Detroit Tour", https://www.tripadvisor.com/ShowUserReviews-g42139-d6201165-r288650672-Motor_City_Photography_Workshops-Detroit_Michigan.html, consulté le 28 juillet 2021

Conclusion

L'analyse des valorisations touristiques des lieux abandonnés éclaire à la fois les évolutions d'une catégorie d'espaces et d'un type de pratique spatiale. Le tourisme de l'abandon contribue d'une part à la réappropriation d'espaces jusqu'alors définis par le désinvestissement multiforme dont ils faisaient l'objet. Cette réappropriation s'opère à la fois dans l'ordre des représentations, où les imaginaires répulsifs associés aux lieux s'effacent partiellement au profit d'imaginaires plus attractifs, et dans l'ordre des pratiques, où les lieux deviennent des fronts pionniers d'un tourisme relevant du « hors des sentiers battus ». Elle manifeste à ce titre un glissement d'une situation de marginalité urbaine à une progressive (et inégale selon les cas) intégration au champ des espaces collectivement appropriés voire, à terme, à une forme de centralité. Le tourisme de l'abandon permet d'autre part de préciser les évolutions de la pratique initialement transgressive et informelle qu'est l'urbex et du rapport à l'espace sur lequel elle s'appuie. On a vu que les contenus de cette forme de tourisme sont largement inspirés de l'exploration urbaine : intérêt pour les lieux abandonnés et primat des dimensions esthétique, sensible et émotionnelle dessinent des expériences touristiques qui semblent similaires aux expériences propres à l'urbex. Les cadres de l'exploration diffèrent toutefois sensiblement ; c'est sur ce point que le tourisme de l'abandon peut être appréhendé comme une forme normalisée de l'urbex, dans la mesure où il est fondé sur l'atténuation de la transgression spatiale constitutive de l'exploration urbaine.

Les conclusions de ce chapitre entendent en définitive contribuer à la compréhension des mutations que connaissent les lieux abandonnés et l'urbex en mobilisant le tourisme de l'abandon comme une catégorie heuristique permettant de penser la complexité des processus à l'œuvre et non de figer des catégorisations. En mettant en évidence la diversité des articulations observées entre les différents paramètres relatifs aux contenus et aux cadres de l'expérience spatiale, les analyses développées plus haut invitent à envisager les rapports entre l'urbex et ses variations touristiques en termes de gradient plus que comme une alternative binaire. Le tourisme de l'abandon prend par ailleurs des formes différentes selon les contextes géographiques, à l'échelle micro du lieu comme à l'échelle locale de la ville voire de l'aire métropolitaine. L'analyse croisée des cas de Berlin et de Détroit montre l'importance des configurations locales à plusieurs égards : genèse et ampleur de l'abandon, contenus des imaginaires associés à la ville, profil touristique et capacité des différents acteurs à (faire) respecter les cadres légaux constituent autant de variables qui influent sur les modalités matérielles et symboliques des valorisations touristiques de l'abandon. Cela rend nécessaire une approche contextualisée du tourisme de l'abandon et une analyse de son inscription dans des espaces, des systèmes d'acteurs et des temporalités plus larges.

Chapitre 5. Une inscription variable du tourisme de l'abandon dans les trajectoires des lieux : acteurs, territorialités, temporalités

Au-delà de l'expérience touristique co-construite entre prestataires et visiteurs, les valorisations touristiques des lieux abandonnés s'inscrivent dans des configurations d'espaces, d'acteurs et de temporalités qui en déterminent la possibilité et dépendent des contextes locaux et micro-locaux. Ce chapitre est structuré autour de deux interrogations : dans quelles conditions (spatiales, actorielles, temporelles) le tourisme de l'abandon peut-il se développer ? A-t-il en retour une influence sur ces configurations et, le cas échéant, en quoi ? Pour y répondre, les pages qui suivent élargissent la perspective et réintroduisent les formes de valorisations touristiques temporairement écartées au début du chapitre 4. Cela permet de comprendre la manière dont elles s'articulent avec le tourisme de l'abandon à un moment donné, mais aussi et surtout de manière diachronique au cours de la trajectoire des lieux.

La première partie de ce chapitre montre que l'existence et les caractéristiques des valorisations touristiques de l'abandon dépendent des différentes configurations d'acteurs et de projets dans lesquelles elles s'inscrivent aux échelles locale et micro-locale. La première section souligne le fait que l'abandon mis en scène dans l'expérience touristique correspond en fait à des dynamiques de réappropriation variables. Celles-ci sont associées à différents types de configurations actorielles dont la deuxième section propose une typologie. En croisant cette dernière avec les formes de valorisation à l'œuvre et le degré de réappropriation des lieux, la troisième section montre que ce sont essentiellement la nature et la temporalité des projets qui déterminent la possibilité d'un développement du tourisme de l'abandon à l'échelle micro-locale des lieux.

Cette analyse des configurations actorielles conduit, dans une deuxième partie, à montrer que le tourisme de l'abandon contribue à l'expression de territorialités différentes et parfois contradictoires. Analysant les rapports à l'espace déployés respectivement par les visiteurs et par les habitants, la première section montre une inégale acceptation du tourisme de l'abandon à Détroit et à Berlin, assortie de la prédominance d'enjeux symboliques dans le premier cas et de considérations pragmatiques liées à l'aménagement urbain dans le second. La deuxième section met en évidence l'enjeu que représente la contextualisation historique des lieux, parfois jugée insuffisante par les acteurs autres que les prestataires et les visiteurs. Si la question se pose très ponctuellement à l'échelle micro du lieu à Berlin, c'est l'interprétation du déclin urbain et la capacité des visites à en donner une juste interprétation qui sont en jeu à Détroit. Sur la base de ces réflexions, la troisième section analyse l'inégale intégration des valorisations touristiques de l'abandon aux stratégies institutionnelles sur les deux terrains.

Enfin, la troisième partie de ce chapitre interroge les temporalités du tourisme de l'abandon et montre son inscription variable dans les trajectoires des lieux considérés. La première section met en évidence son caractère transitoire à l'échelle locale, où la géographie des lieux abandonnés touristiques évolue rapidement, comme à l'échelle micro-locale où l'évolution des dispositifs de visite est corrélée au degré de réappropriation des lieux. La seconde section montre alors l'articulation délicate entre valorisations touristiques de l'abandon et enjeux de patrimonialisation,

entre valorisation informelle de lieux voués à la disparition et tensions avec les impératifs de la protection patrimoniale officielle.

À partir de ces analyses, ce dernier chapitre distingue *in fine* deux modèles de tourisme de l'abandon. Ils diffèrent tant par le type de contexte local et micro-local dans lequel ils s'inscrivent que par leur insertion dans des systèmes d'acteurs, leurs temporalités et leurs perspectives d'adaptation aux évolutions des espaces investis.

1. Des lieux pas si abandonnés : la valorisation touristique au cœur d'enjeux de réappropriation

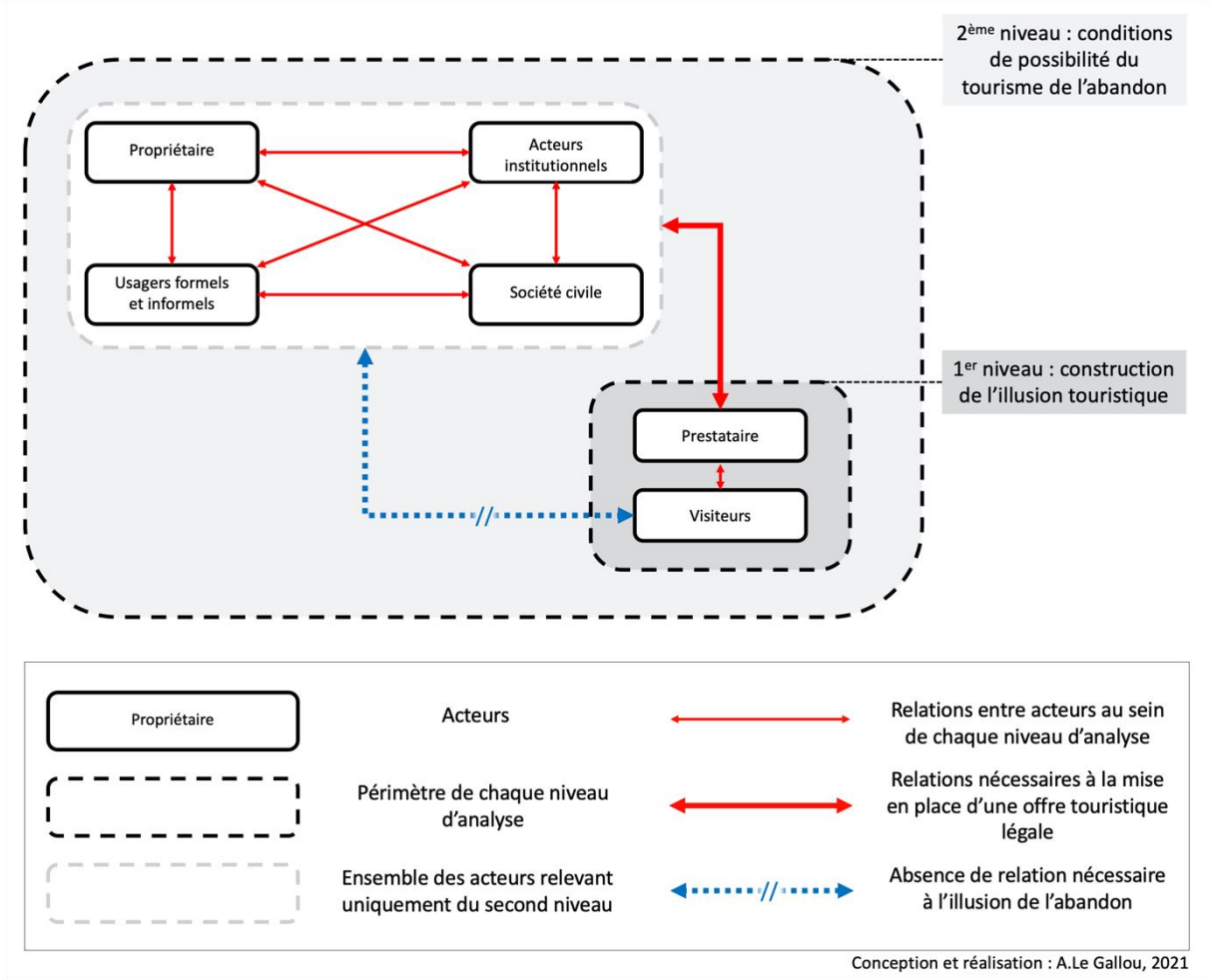
1.1. De l'effacement des acteurs à leur réintroduction

1.1.1. L'illusion de l'abandon, ou l'enchantement touristique au prix d'un effacement des acteurs

L'une des principales ambiguïtés du tourisme de l'abandon réside dans l'articulation entre désappropriation et appropriation des espaces concernés : alors même qu'il repose sur un imaginaire fondé sur l'idée d'un effacement des acteurs, le tourisme de l'abandon manifeste justement leur présence renouvelée. Se pose donc la question de l'insertion des valorisations touristiques de l'abandon dans un système d'acteurs plus large. Il est nécessaire de distinguer *a priori* deux niveaux de relations entre acteurs : le niveau interne de l'expérience touristique et le niveau externe de la structuration de l'offre (figure 5.1.). Le premier est celui de la construction de l'enchantement touristique. Il est centré sur la relation entre prestataires et visiteurs, entre lesquels se joue l'élaboration et l'actualisation d'un imaginaire de l'abandon. Dès lors, il implique autant que faire se peut une invisibilisation des autres acteurs (propriétaires, usagers formels et informels ou encore acteurs institutionnels) et des formes d'appropriation des lieux qu'ils déploient. Cela ne suppose pas une absolue naïveté de visiteurs qui en ignoreraient l'existence, mais plutôt une suspension consentie de l'incrédulité (*suspension of disbelief*[256]) de leur part. Le second niveau est celui des conditions de possibilité de cette offre touristique. L'enjeu n'est plus la mise en scène de la désappropriation à l'intention des visiteurs, mais l'insertion du tourisme de l'abandon dans un système plus large d'acteurs dont les projets, les actions et les prérogatives respectives déterminent ses modalités de mise en œuvre dans un lieu donné. Autrement dit, il s'agit pour le prestataire de négocier l'articulation de son exploitation des lieux à d'autres formes d'appropriation, étape préalable à une valorisation touristique qui repose ensuite sur une visibilité minimale de ces autres formes d'appropriation. C'est essentiellement à ce second niveau de relations entre acteurs que s'attache la première partie de ce chapitre.

[256] Forgé par Samuel Coleridge dans le *Biographia Literaria* publié en 1817, le concept désigne le fait que le lecteur ou le spectateur d'une œuvre de fiction accepte de ne pas exercer son jugement critique et de croire au récit qui lui est présenté bien qu'il le sache fictif. Un mécanisme psychologique similaire est à l'œuvre dans l'enchantement touristique.

Figure 5.1. Schéma des deux niveaux de relations entre acteurs à l'œuvre dans le tourisme de l'abandon



Le tourisme de l'abandon met donc en jeu une dialectique entre présence/visibilité et absence/invisibilité des différents acteurs impliqués dans l'appropriation des lieux. En ce sens, l'abandon promu dans ce cadre touristique renvoie moins à une réelle désappropriation qu'à des configurations d'acteurs qui permettent d'en maintenir l'illusion. Les situations d'interférence entre les deux niveaux identifiés soulignent cet aspect : lorsque des éléments relatifs au second niveau font irruption dans l'expérience touristique, l'enchantement se fissure et met au jour la relativité de l'abandon des lieux[257]. Lors d'un séjour de terrain à Berlin en juillet 2018, la visite de l'ancienne prison de Köpenick avec go2know a donné lieu à une telle situation, consignée dans le carnet de terrain :

> Le lieu ne semble pas vraiment « abandonné » : le bâti est relativement préservé, mais il est surtout clairement utilisé. Dans différentes pièces, on trouve des bouteilles et restes de repas qui ne semblent pas être le fait de squatteurs mais plutôt de personnes travaillant sur place, des panneaux issus d'anciennes expositions ayant sans doute eu lieu sur le site qui paraît

[257] On peut d'ailleurs analyser ces situations comme une manifestation de la dysphorie mise en évidence par Jean-Didier Urbain (2008) et suscitée par les expériences touristiques ratées lorsque la dimension marchande de la transaction touristique prend le pas sur sa dimension symbolique – lorsque, finalement, le touriste est contraint de renoncer à la suspension volontaire de son incrédulité.

servir d'entrepôt, et du matériel divers et varié. Le lieu est par ailleurs relativement petit (on y croise donc souvent les autres participants) et consiste essentiellement en une succession de cellules identiques, qui ne diffèrent justement que par les objets contemporains que l'on y trouve. L'appropriation actuelle hors visite touristique est donc marquée et visible. La prison jouxte par ailleurs le mémorial de la *Köpenicker Blutwoche* de 1933 qui correspond à un espace muséal classique avec des horaires d'ouverture, une employée, des panneaux explicatifs, quelques documents et livres en libre accès ou à l'achat et une reconstitution de cellule des années 1930. On passe de la prison « abandonnée » à cet espace muséal par une simple porte, l'accès en est très facile depuis la partie proposée à la visite par go2know. La prison est par ailleurs insérée dans le tissu urbain de l'arrondissement de Köpenick, à proximité immédiate d'axes commerçants.

L'atmosphère y est très différente de celle de la Whitney-Houston Haus de Beelitz [visitée en avril 2017 avec go2know] où l'impression d'être dans un lieu réellement abandonné était beaucoup plus forte. Il n'y avait pas trace d'objets contemporains ; l'architecture était beaucoup plus impressionnante et son état de dégradation correspondait davantage aux canons photographiques des lieux dits abandonnés ; la dimension du lieu permettait de s'y sentir seule beaucoup plus facilement ; le caractère ponctuel des réappropriations à des fins d'exposition, d'événements culturels, etc. et donc l'absence de traces de cette réappropriation accentuaient l'impression d'abandon. La situation géographique joue également : le bâtiment se trouve à 50km de Berlin au milieu d'un complexe de bâtiments abandonnés relativement éloignés les uns des autres, dans un espace boisé, sans bâtiment attenant : malgré une bonne accessibilité en train et par la route, cette localisation favorise l'impression d'une plus grande confidentialité du lieu (pourtant réputé pour être l'un des lieux « abandonnés » les plus populaires de la région berlinoise).

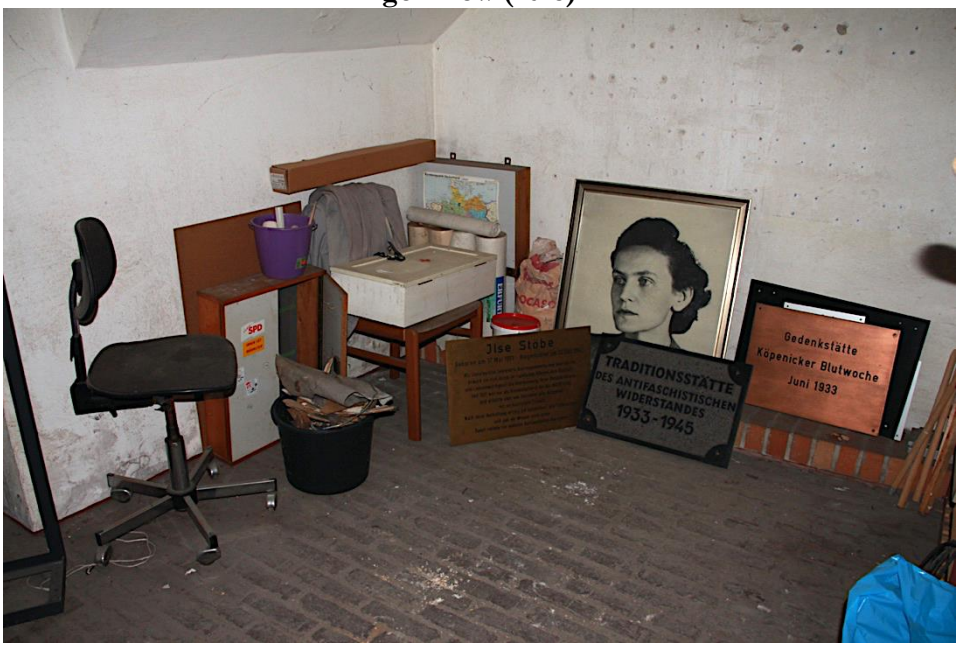
(extrait de carnet de terrain, juillet 2018)

La mise en regard des photographies promotionnelles de go2know (photographies 5.1a et 5.1b) et de celles prises au cours d'une visite (photographies 5.2a et 5.2b) illustre visuellement cet écart entre l'abandon tel qu'il est présenté et l'absence toute relative d'appropriation du lieu. Sur les images promotionnelles, la mobilisation de plusieurs codes esthétiques propres à l'iconographie contemporaine de l'abandon laisse supposer que le bâtiment est peu ou pas entretenu (représentation de la dégradation du bâti) et dépourvu d'utilisation actuelle (absence d'indice d'un usage contemporain). En masquant l'environnement extérieur immédiat du lieu, le jeu de lumière sur les fenêtres empêche par ailleurs toute contextualisation spatiale. Or si la visite de la prison donne effectivement à voir les motifs photographiques mis en avant par go2know, l'espace exploré comporte également de nombreuses traces d'utilisation actuelle ; les pièces qui correspondent à l'état suggéré par l'iconographie promotionnelle représentent finalement une partie minoritaire des espaces accessibles.

Photographies 5.1a et 5.1b. Photographies promotionnelles de la prison de Köpenick par go2know

Source : extrait du site internet de go2know, https://www.go2know.de/event/gefaengnis-koepenick/, consulté le 11 août 2021

Photographies 5.2a et 5.2b. Différentes pièces de la prison de Köpenick lors d'une visite avec go2know (2018)



Source : A. Le Gallou, juillet 2018

Ici, donc, l'illusion de l'abandon vacille : le visiteur n'est plus un pionnier qui exhume les traces d'appropriations passées, mais le simple témoin de l'utilisation actuelle du lieu. On peut parler sinon de rupture, du moins de fragilisation du pacte tacite qui sous-tend l'enchantement touristique (Urbain, 2008). Due à la visibilité d'autres formes d'appropriation lors de l'exploration touristique, cette fragilisation exprime la tension entre présence et absence des acteurs extérieurs à ce pacte touristique. Ce constat empirique qui conduit le visiteur à prendre acte de l'existence d'autres personnes appelle, dans un second temps, à renoncer à l'illusion de l'abandon pour analyser les réappropriations et les systèmes d'acteurs à l'œuvre.

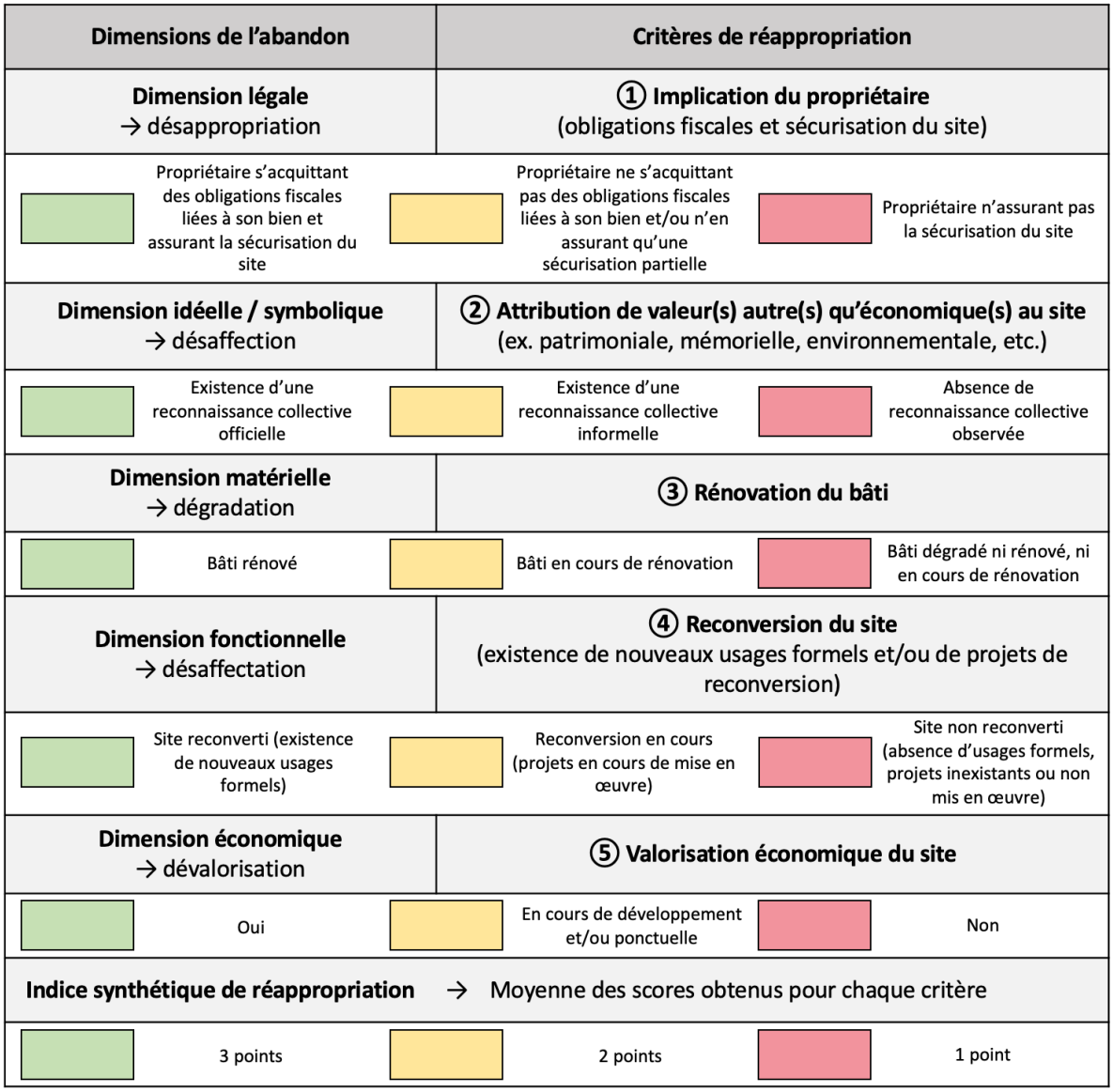
1.1.2. Des espaces inégalement abandonnés : une évaluation synthétique de la réappropriation des lieux

Le vocable *lieu abandonné* mobilisé dans le cadre du tourisme de l'abandon tend à réifier l'abandon, autrement dit à oblitérer la dimension dynamique des lieux et leur insertion dans des trajectoires qui incluent un après-abandon. Cependant, lorsque l'on se situe dans un autre registre de discours, ces lieux n'en restent pas moins des *friches* qui représentent des enjeux de requalification et d'aménagement à différentes échelles en fonction des situations. Il faut donc ici substituer à la catégorie générique des lieux abandonnés l'analyse des situations spécifiques de chacun des espaces considérés. Or le corpus étudié regroupe des lieux dont les processus de réappropriation sont inégalement aboutis et dépendent de configurations d'acteurs différentes. Cette sous-section considère l'ensemble de ces lieux, qu'ils soient ou non actuellement investis par le tourisme de l'abandon. L'objectif est d'adopter une perspective diachronique : pour déterminer les conditions de possibilité du tourisme de l'abandon, il est utile de les mettre en regard avec celles qui permettent d'autres formes d'exploitation touristique et récréative des lieux abandonnés, lesquelles succèdent souvent au tourisme de l'abandon.

Il s'agit ici dans un premier temps de proposer une évaluation succincte du degré de réappropriation de chacun des lieux étudiés avant d'en proposer, dans la sous-section suivante, une articulation avec les systèmes d'acteurs à l'œuvre. De même que l'abandon d'un lieu est multidimensionnel et relatif, les réappropriations sont multiples ; il est donc nécessaire de les caractériser plus finement en mobilisant des critères explicites. En s'appuyant sur les cinq dimensions constitutives de l'abandon identifiées dans le chapitre 1, on peut établir autant de critères à partir desquels évaluer ces réappropriations : l'implication du propriétaire (critère légal), l'attribution au lieu de valeurs autres qu'économique (critère idéel), la rénovation du bâti (critère matériel), la reconversion du site (critère fonctionnel) et sa valorisation économique (critère économique). Afin de préciser les profils des lieux étudiés ici, j'associe à chacune de ces variables trois valeurs possibles représentées par trois couleurs. La figure suivante propose une présentation de ces critères et des valeurs qu'ils peuvent prendre (figure 5.2). Pour en faciliter la comparaison, un indice synthétique de réappropriation résume ces résultats. Il correspond pour chaque lieu à la moyenne du score obtenu pour chacun des critères[258].

[258] Le calcul de cet indice synthétique est effectué de la manière suivante : pour chacun des critères, les valeurs « vert », « jaune » et « rouge » correspondent respectivement à trois, deux et un point(s). La moyenne de ces scores permet d'obtenir une valeur comprise entre 1 (faible degré de réappropriation) et 3 (fort degré de réappropriation).

Figure 5.2. Les cinq critères d'évaluation de la réappropriation des lieux abandonnés



Cette grille permet d'analyser les situations respectives des lieux qui forment le corpus ; elle appelle toutefois quelques explications préalables. Deux remarques générales s'imposent tout d'abord. D'une part, par souci de clarté et afin de permettre un rapprochement entre des lieux aux profils similaires, j'ai choisi de limiter à trois le nombre de valeurs que peut prendre un même critère. Si elle permet d'esquisser des catégorisations, cette réduction schématique rend imparfaitement compte de la diversité des situations observées, lesquelles prennent en réalité la forme d'un gradient continu plus que d'une tripartition exclusive. D'autre part, on l'a vu, les lieux abandonnés sont par définition des espaces en transition dont les évolutions peuvent être rapides. Or la grille d'analyse proposée ici ne permet de saisir les configurations spatiales qu'à un moment donné et ne peut donc rendre compte de la dimension dynamique des réappropriations des lieux. Par ailleurs, les choix relatifs à la définition des différentes valeurs que peuvent prendre certains critères nécessitent également quelques précisions. Le critère légal de l'implication du propriétaire dépend lui-même de deux variables (respect des obligations fiscales du propriétaire et sécurisation

du site) et pourrait donc, en fonction de leurs combinaisons, prendre *a minima* quatre valeurs différentes. J'ai pris la liberté de ne pas mobiliser de manière équivalente ces deux variables : si la valeur « vert » implique que le propriétaire remplisse les deux conditions, la valeur « jaune » dépend de l'une ou l'autre et la « rouge » de la seule sécurisation du site. Cela permet de mieux rendre compte des différentes situations observées. Ensuite, l'attribution au lieu de valeur(s) autre(s) qu'économique sur laquelle repose le critère idéel apparaît particulièrement difficile à objectiver tant ces valeurs peuvent être diverses (historique, environnementale, mémorielle, etc.) et leurs expressions plus ou moins mesurables. Le cas de la Packard Plant montre par exemple un lieu qui n'est classé au titre du patrimoine ni à l'échelle nationale ni à l'échelle locale et pour la préservation duquel il n'existe pas de collectif structuré issu de la société civile. Malgré cette absence de reconnaissance officielle, l'ancienne usine a une charge symbolique forte : elle est un symbole de l'épopée industrielle de Détroit tout comme de l'ampleur du déclin et constitue un enjeu important de revitalisation urbaine. J'ai donc choisi de distinguer (1) les lieux bénéficiant d'une reconnaissance collective officielle exprimée par un classement au titre du patrimoine ou l'existence de structures formelles dédiées à leur préservation, (2) ceux dont la reconnaissance collective, bien réelle mais moins formalisée, se manifeste plutôt par leur récurrence de leur évocation par les populations locales et de leur présence dans les médias locaux et (3) ceux pour lesquels on n'observe pas de reconnaissance collective. Cependant, à strictement parler, tous les lieux considérés font l'objet d'une valorisation collective même modeste dans la mesure où ils sont investis par des visites touristiques ou récréatives. Il est par ailleurs délicat de percevoir d'éventuelles valorisations collectives à une échelle infra-urbaine, notamment celle du quartier pour la plupart des lieux étudiés à Détroit. La méthodologie mise en œuvre ne permet pas de déterminer leur existence, et c'est là une limite de l'évaluation proposée qu'il faut garder à l'esprit. Enfin, concernant le critère économique, la valorisation économique des lieux peut être évaluée à l'aide de multiples critères (valeur foncière du site ou bénéfices effectifs engendrés par son utilisation, taux de rentabilité des usages, valeur nette des bénéfices, etc.). Je choisis ici une approche plus générale consistant à déterminer si les usages développés dans les lieux considérés permettent ou non de générer un profit significatif.

Ces précisions effectuées, l'application de cette grille d'analyse aux lieux étudiés donne le résultat suivant (figure 5.3.).

Figure 5.3. Évaluation synthétique du degré de réappropriation des lieux du corpus

	Lieu	Critère légal	Critère idéel	Critère matériel	Critère fonctionnel	Critère économique	*Indice synthétique de réappropriation*
Berlin	Spreepark					Ne s'applique pas (espace public sans vocation lucrative)	2,5
	Teufelsberg						2,4
	Prison de Köpenick						2,6
	Beelitz-Heilstätten (Quadrant A)						2,8
	Wünsdorf						2,4
	Grabowsee						1,8
	Village Olympique						2,6
Détroit	Packard						1,4
	AMC Headquarters						1,2
	Brady Elementary School						1,2
	Station de radio WDTR-FM						1
	Continental Motors Plant						1,2
	Église et école St. Margaret Mary						1,2
	Thomas Cooley High School						1,4
	St. David Catholic School						1
	St. David High / Duke Ellington School						1
	Ancien dépôt du DWSD						1

Conception et réalisation : A. Le Gallou, 2021

On constate une distinction très nette entre les lieux étudiés à Berlin et à Détroit. Tous les sites berlinois satisfont aux critères légal et idéel et la plupart d'entre eux (à l'exception de l'ancien sanatorium de Grabowsee) connaissent également une réappropriation matérielle, fonctionnelle et économique plus ou moins aboutie. Ceux de Détroit en revanche montrent un degré de réappropriation plus faible sur l'ensemble des critères ; les sites sont parfois partiellement sécurisés

et certains font l'objet d'une reconnaissance collective, mais aucun d'entre eux remplit les conditions matérielle, fonctionnelle et économique. De manière générale, on a affaire à Berlin à des lieux en transition qui ont fait figure de lieux abandonnés emblématiques de Berlin et ont nourri l'engouement pour ce type d'espaces au cours de la décennie 2010 (à l'exception de la prison de Köpenick), mais qui sont aujourd'hui tous en cours de reconversion. À Détroit au contraire, les sites étudiés correspondent bien davantage à un imaginaire de l'abandon qui souligne le désinvestissement et exclut les réappropriations formelles : il s'agit essentiellement de lieux très dégradés, ouverts à tout vent et sans utilisations autres qu'informelles et souvent ponctuelles (graffitis, collecte de métal, plus rarement squat). On voit donc bien à quel point le vocable *lieu abandonné* renvoie d'une part à des réalités différentes et exprime d'autre part la relative inertie des représentations attachées aux lieux dans le cas berlinois. Les modalités de constitution du corpus expliquent bien sûr en partie cette différence : la Packard Plant mise à part, les lieux étudiés à Détroit ont été intégrés au périmètre de l'étude en raison de leur exploitation par MCPW, dont l'activité sans autorisation se développe nécessairement dans des lieux suffisamment peu réappropriés pour être librement accessibles (en termes matériels et non légaux). On constate à ce titre que le tourisme de l'abandon peut investir des lieux caractérisés par des degrés de réappropriation très différents : s'il se déploie dans des sites pas ou peu réappropriés à Détroit, il s'accommode à Berlin d'une reconversion en cours (Beelitz-Heilstätten jusqu'en 2018, Wünsdorf, prison de Köpenick). La suite de ce chapitre reviendra plus en détail sur la manière dont les contextes urbains respectifs influent sur les différences de mode opératoire des prestataires et la diversité des profils des lieux. Il est d'abord nécessaire d'analyser les systèmes d'acteurs locaux dont dépendent les différents stades de réappropriation des lieux analysés et les différentes formes de valorisation touristiques et récréatives dont ils font l'objet.

1.1.3. Dynamiques de réappropriation et systèmes d'acteurs : une interprétation générale

Comprendre le tourisme de l'abandon nécessite en effet de le contextualiser dans les jeux d'acteurs qui interviennent dans la réappropriation de ces espaces et qui dépendent de configurations locales variables. Ce sont eux qui en déterminent les conditions de possibilités. Cette sous-section propose une grille d'interprétation générale de ces systèmes d'acteurs en présentant succinctement les principales catégories à considérer et en proposant un modèle général de leurs interactions possibles. À partir de cet aperçu global, on pourra ensuite proposer une typologie des systèmes d'acteurs à l'œuvre dans les différents lieux du corpus et déterminer les configurations qui permettent le développement du tourisme de l'abandon.

Propriétaires et locataires des sites

Une première catégorie d'acteurs est constituée des propriétaires des lieux et, le cas échéant, de leurs locataires (*Pächter*). Quatre paramètres sont importants dans la compréhension du rôle qu'ils jouent dans l'appropriation des lieux et dans leur éventuelle valorisation touristique.

• Premièrement, la capacité de ces acteurs à affirmer leur droit de propriété sur le site détermine en grande partie les modalités d'appropriation du lieu. La plupart des lieux étudiés à Détroit se caractérisent ainsi par une absence d'affirmation effective de la propriété dans la mesure où ils ne

sont pas sécurisés et sont dès lors propices au développement d'usages informels, parmi lesquels l'exploration touristique.

• Deuxièmement, le statut public ou privé du propriétaire peut influer sur la nature et les temporalités des projets concernant le site. Une propriété privée est davantage susceptible de se heurter à des obstacles réglementaires (refus de permis de construire, classement du site induisant des contraintes d'aménagement spécifiques) en cas d'inadéquation du projet avec les ambitions de la municipalité. C'est le cas du Teufelsberg, dont le zonage en tant qu'espace forestier dans le plan d'occupation des sols (*Flächennutzungsplan*) en 2004, puis le classement au titre du patrimoine en 2018, limitent substantiellement les possibilités d'aménagement par l'entreprise propriétaire dans un contexte où la municipalité souhaite acquérir le site.

• Troisièmement, les moyens financiers dont dispose le propriétaire ou le locataire jouent un rôle essentiel dans la réhabilitation des lieux et, par conséquent, dans la durée de la période d'abandon. Si l'acquisition d'un site peut être relativement peu onéreuse, les coûts d'entretien, de sécurisation et de rénovation s'avèrent souvent beaucoup plus élevés, notamment dans le cas de bâtiments dont le classement au titre du patrimoine impose le respect d'un certain nombre de contraintes. Le corpus étudié en offre plusieurs exemples. À Berlin, le Spreepark est resté à l'abandon de 2001 à 2014 en raison de la faillite de l'entreprise titulaire du bail, bail que le Sénat de Berlin était dans l'incapacité financière de racheter aux créanciers jusqu'à ce qu'un accord ne soit trouvé. Le Village olympique de Wustermark a également connu une longue période d'abandon jusqu'à ce que se conjuguent un contexte de revalorisation immobilière de la couronne périurbaine berlinoise et la candidature d'un investisseur économiquement capable d'assumer la rénovation du complexe en accord avec les contraintes de préservation du patrimoine. L'ancien sanatorium de Grabowsee pâtit en revanche de l'incapacité de l'entreprise propriétaire comme de l'association locataire à mobiliser les fonds nécessaires à la réalisation de leurs projets respectifs. À Détroit, les lieux considérés résultent de manière générale de situations d'abandon où rénovation ou démolition semblent trop coûteuses au regard des bénéfices envisageables.

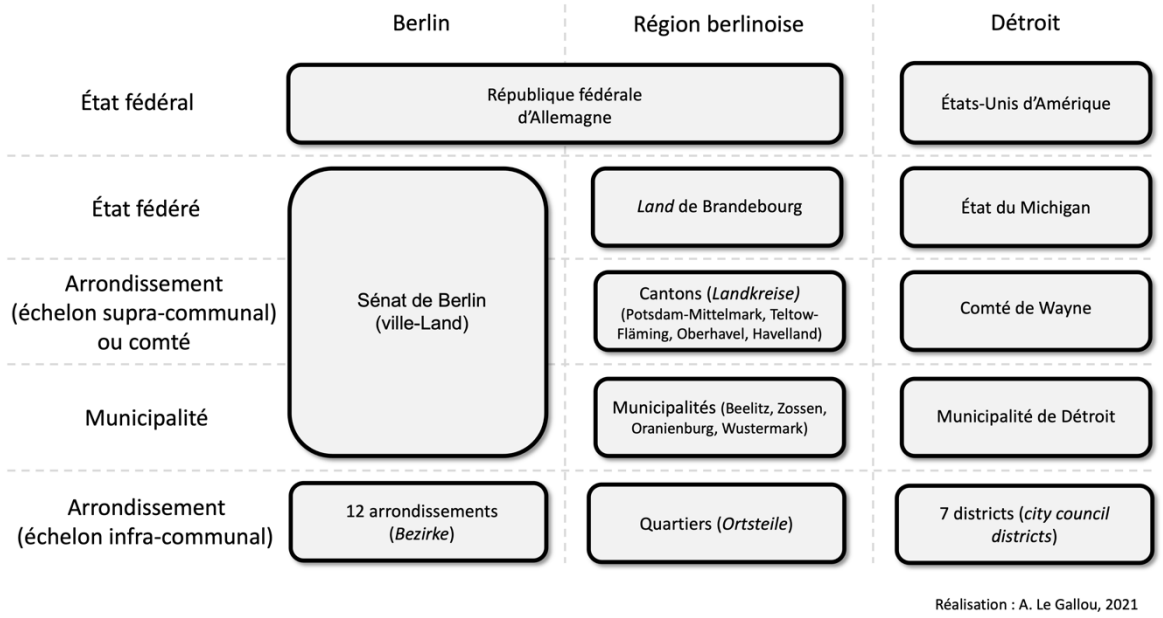
• Enfin, la position des propriétaires ou des entités locataires des sites vis-à-vis d'une éventuelle valorisation touristique est bien entendu déterminante pour comprendre l'insertion de ces valorisations dans les jeux d'acteurs à l'œuvre. Si tous les lieux du corpus font l'objet de visites, on a vu que ces dernières prenaient des formes variées et contrastaient parfois nettement avec les modalités du tourisme de l'abandon (*cf.* chapitre 4, 1.2. et 1.3.). Cette diversité tient en partie aux conditions posées par les propriétaires ou locataires, qui dépendent elles-mêmes du type de projet qu'ils portent et de son état d'avancement. En fonction de ces éléments, l'organisation de visites peut ou non être considérée comme contribuant aux stratégies de réappropriation et de revalorisation des lieux par ces acteurs. Dans les cas du Spreepark, de Beelitz, du village olympique et de la Packard Plant, ils refusent par exemple la tenue de visites comme celles de go2know et de MCPW et privilégient des formats assurant des conditions de sécurité plus strictes et un contenu informatif plus élaboré. D'autres se montrent plus pragmatiques et acceptent ce type de visites tant qu'elles sont compatibles avec le degré de réappropriation des lieux. C'est le cas de Wünsdorf et de la prison de Köpenick. Il est important de souligner que la position de ces acteurs évolue souvent en fonction de l'avancement de la reconversion des lieux ; ce point sera développé dans la section 3.1. de ce chapitre.

In fine, la combinaison de ces quatre paramètres détermine la manière dont les valorisations touristiques des lieux sont intégrées ou non par les propriétaires et locataires à leurs projets.

Acteurs institutionnels publics

Les acteurs institutionnels publics forment une deuxième catégorie dont l'action est essentielle. Son analyse générale est néanmoins particulièrement complexe dans la mesure où cette catégorie recouvre différents échelons de gouvernement d'une part et différents domaines de compétence d'autre part. Elle fait donc intervenir une multiplicité d'acteurs qui n'ont pas toujours les mêmes priorités. La figure 5.4. propose une synthèse des différents échelons à considérer, qui varient légèrement selon que l'on se trouve à Berlin, dans les communes environnantes du Brandebourg ou à Détroit.

Figure 5.4. Les différents échelons de gouvernement à Berlin, dans les communes du Brandebourg et à Détroit



Chacun de ces échelons administratifs correspond à plusieurs entités responsables de différents domaines d'action. Dans le cadre de ce travail, trois d'entre eux sont particulièrement importants : l'aménagement urbain, la préservation du patrimoine et le tourisme. Chacun renvoie à des administrations distinctes dont les priorités sont différentes ; il faut donc veiller à ne pas considérer les acteurs institutionnels comme formant une entité homogène à l'action indifférenciée. Dans le quadrant A de Beelitz-Heilstätten par exemple, la municipalité facilite la reconversion récréative du site par l'adaptation du plan d'aménagement et la réfection de la voirie, tandis que l'autorité inférieure pour la protection du patrimoine (*untere Denkmalschutzbehörde*) du canton de Potsdam-Mittelmark dont relève la commune s'inquiète de l'insuffisante préservation du patrimoine bâti, ce qui n'empêche pas le Land de Brandebourg de récompenser l'entreprise propriétaire par le Prix régional du tourisme 2017 pour la création de son sentier des cimes. Par ailleurs, dans certains cas,

c'est un acteur institutionnel qui est propriétaire d'une partie ou de l'ensemble des sites considérés (Spreepark et Wünsdorf pour Berlin, AMC Headquarters et ancien entrepôt du DWSD à Détroit).

Résidents et société civile

Résidents et société civile forment une troisième catégorie à prendre en considération. De manière générale, citoyens et société civile peuvent intervenir dans le cadre des processus de consultation et de débat public qu'implique l'élaboration des plans d'aménagement. C'est notamment le cas, à Berlin et dans le Brandebourg, dans le cadre des procédures de planification locale (*Bebauungsplanverfahren*[259]). Dans certains cas, on constate toutefois un investissement particulier de la part de la société civile et plus spécifiquement des résidents des quartiers où se trouvent les lieux concernés. Celui-ci s'exprime sous la forme d'initiatives citoyennes visant à donner de la visibilité aux revendications concernant le devenir du lieu et à peser sur son évolution. Deux sites sont concernés dans le corpus étudié : le Spreepark et le Teufelsberg, tous deux à Berlin. Les associations *Pro Plänterwald* et *Aktionsbündnis Teufelsberg* y défendent le principe d'une reconversion attentive à l'environnement et qui ne nuise pas aux intérêts des riverains. Ces acteurs peuvent influer sur le devenir du lieu par des actions de sensibilisation et de mobilisation de la population, d'intervention dans le débat public et de lobbying auprès des autorités compétentes.

Investisseurs privés

Les investisseurs privés jouent souvent un rôle important dans la trajectoire des lieux abandonnés, que leur action favorise la reconversion ou cristallise au contraire une situation de blocage. Leur influence dépend de plusieurs paramètres :

• leur statut vis-à-vis du site : ils peuvent en être les propriétaires ou preneurs à bail, n'être que candidats à son acquisition ou bien au contraire se distinguer par leur absence. En effet, la difficulté à trouver un investisseur privé capable de supporter les coûts et les contraintes d'une reconversion des lieux est parfois la principale explication à une longue période d'abandon. C'était par exemple le cas pour le Spreepark et le Village Olympique jusqu'au lancement récent de leur requalification.

• la compatibilité ou non de leurs projets avec les orientations des acteurs institutionnels publics : dans le cas où un investisseur privé est propriétaire d'un site, son action peut être facilitée ou entravée par la puissance publique dont dépendent un certain nombre de contraintes relatives à l'aménagement et à la préservation de sites classés. C'est particulièrement visible dans le cas du Teufelsberg.

• les moyens financiers dont ils disposent pour mettre en œuvre leurs éventuels projets de reconversion, dont dépend la réalisation des projets de reconversion d'un site.

[259] En Allemagne, l'aménagement urbain distingue deux étapes auxquelles correspondent deux types de documents d'aménagement. Le *Flächennutzungsplan* correspond à un plan d'occupation des sols. Élaboré par la municipalité, il concerne l'ensemble du territoire communal et indique les usages envisagés selon les zones. Il n'est juridiquement pas contraignant, contrairement aux *Bebauungspläne* (plans d'aménagement). Également du ressort des municipalités (dans le cas de Berlin, ils relèvent des arrondissements – *Bezirke*), ceux-ci définissent les utilisations autorisées sur une portion spécifique de l'espace communal. La procédure d'élaboration du plan d'aménagement (*Bebauungsplanverfahren*), qui prévoit la participation de la société civile, est donc souvent d'une importance capitale pour les projets de réhabilitation des lieux abandonnés car elle détermine en partie la réalisation des projets.

Prestataires de visites

Enfin, la catégorie des prestataires de visites est elle aussi hétérogène et dépend de plusieurs paramètres dont certains ont déjà été précisés dans le chapitre 4 :

• le statut du prestataire vis-à-vis des propriétaires / locataires des sites, qui recouvre à la fois la nature de leurs relations et la légalité des visites proposées

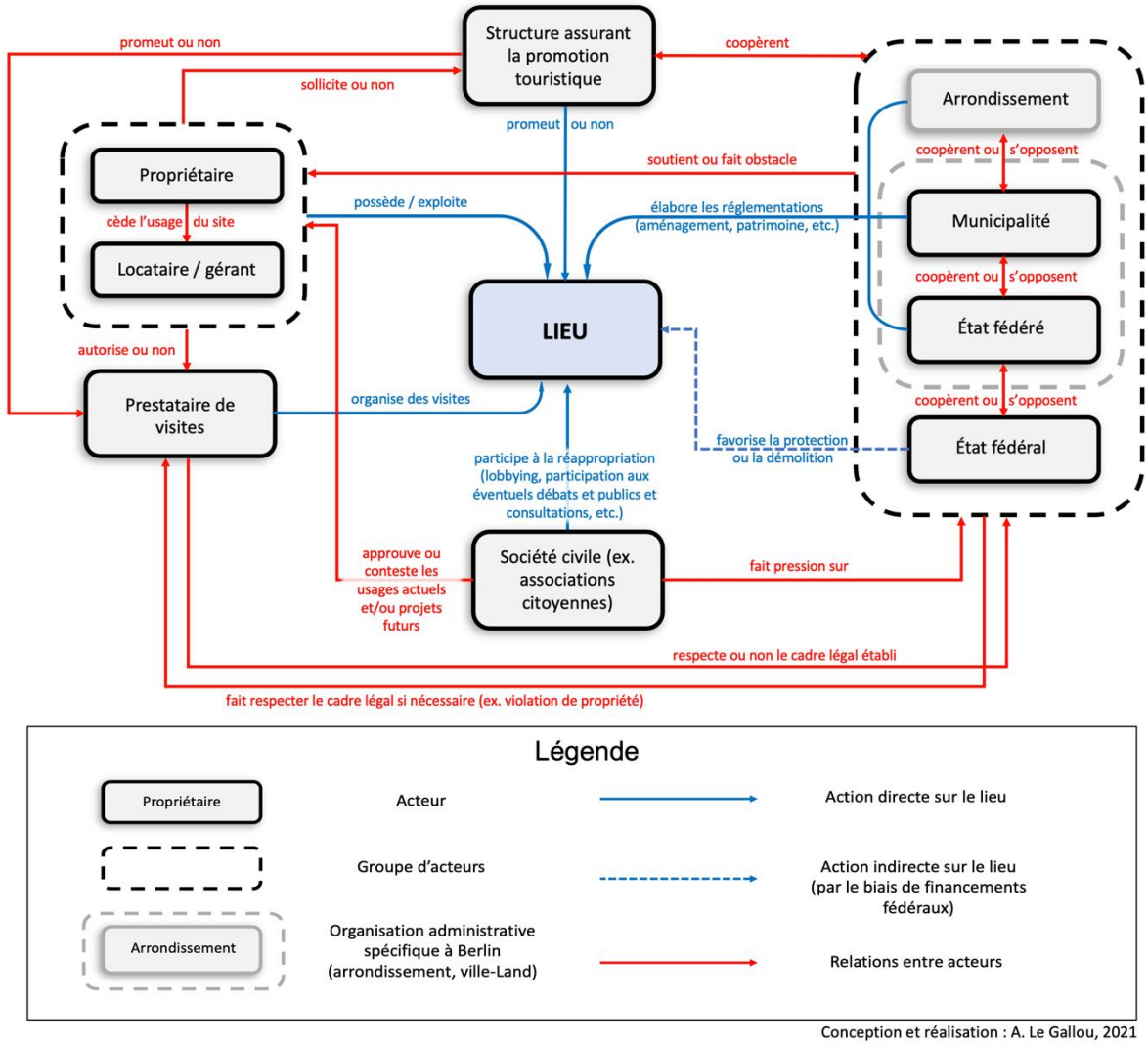
• les modalités d'exploitation des lieux par les prestataires

• le fait qu'ils soient ou non spécialisés dans les visites de lieux abandonnés : c'est le cas des prestataires dont l'offre relève du tourisme de l'abandon (go2know et MCPW), tandis que d'autres sont plus généralistes et s'adaptent au site et aux orientations du client (les entreprises Runze+Casper et Pure Detroit à qui sont respectivement déléguées les visites du Spreepark et de la Packard Plant).

• enfin, on observe parfois des inimitiés et des rivalités entre prestataires en fonction de leurs modalités respectives d'exploitation des lieux. C'est le cas à Beelitz et à Wünsdorf, où plusieurs prestataires opèrent avec l'accord de l'entreprise propriétaire du site.

Au terme de cet aperçu général des catégories d'acteurs impliquées dans les appropriations des lieux abandonnés, on peut esquisser une schématisation générale des systèmes d'acteurs à l'œuvre que représente la figure 5.5.).

Figure 5.5. Schématisation générale des systèmes d'acteurs intervenant dans la réappropriation des lieux abandonnés



Conception et réalisation : A. Le Gallou, 2021

Pour déterminer précisément les conditions actorielles de possibilité du tourisme de l'abandon, il est cependant nécessaire d'adapter cette interprétation générale à la situation particulière de chaque lieu. La section suivante propose donc une typologie des systèmes d'acteurs en considérant le contexte géographique et historique propre à chacun des sites.

1.2. Les configurations locales des systèmes d'acteurs : un essai de typologie

L'analyse de ces systèmes d'acteurs permet de distinguer trois types de configurations :

• Le premier type de configurations correspond à des situations où l'évolution des lieux est caractérisée par l'inaction de propriétaires qui n'utilisent ni ne sécurisent leur bien et par la faible mobilisation des acteurs formels. Il s'agit des lieux observés à Détroit à l'exception de la Packard Plant.

• Le deuxième type de configurations correspond aux cas où propriétaires et/ou locataires sont suffisamment impliqués pour mener des négociations avec d'autres acteurs dans la perspective de la réhabilitation du site, mais dont les projets sont contrariés par l'inadéquation entre projets et

moyens de mise en œuvre et/ou par une difficile coordination avec les acteurs institutionnels. Cela concerne le Teufelsberg, l'ancien sanatorium de Grabowsee et la Packard Plant.

• Enfin, le troisième type de configurations correspond à celles où la coopération entre les différents acteurs et le profil du propriétaire permet d'aboutir à une réhabilitation ; elles impliquent souvent, à un moment ou un autre, la gestion du site par un acteur institutionnel. On peut y rattacher le Spreepark, le Quadrant A de Beelitz-Heilstätten, Wünsdorf, la prison de Köpenick et le Village olympique.

1.2.1. Inaction des propriétaires et faible mobilisation des acteurs formels : les conditions d'un abandon durable (type 1)

Le premier type de configurations est caractéristique des lieux analysés à Détroit, à l'exception de la Packard Plant qui relève du deuxième type. Il est dominé par l'inaction de propriétaires qui n'utilisent ni ne sécurisent leur bien[260], le laissant ouvert à tout vent et donc à des appropriations informelles diverses, mais dont la situation fiscale est à jour dans la majorité des cas (tableau 5.1.). Le site ne peut donc pas faire l'objet d'une saisie fiscale (*tax foreclosure*) qui aurait pour conséquence son transfert à la municipalité de Détroit *via* sa banque foncière (*Detroit Land Bank Authority*) et sa remise sur le marché dans le cadre des ventes aux enchères des biens saisis (*tax auction*).

Tableau 5.1. Aperçu des propriétaires des sites analysés à Détroit et de leur situation fiscale

Lieu	Propriétaire	Situation fiscale en août 2021 (taxe foncière)
AMC Headquarters	Municipalité de Détroit	À jour
Brady Elementary School	Detroit Public School	Défaillant (taxe non payée)
Station de radio WDTR-FM	Detroit Public School	Défaillant (taxe non payée)
Continental Motors Plant	Dinah Might LLC	À jour
Église / école St. Margaret Mary	Hill-Calvary Missionary Church	Saisie fiscale (2021)
Thomas Cooley High School	Detroit Public School	À jour
St. David Catholic School	Community Christian Fellowship	À jour
St. David High / Duke Ellington School	Detroit Public Schools	À jour
Ancien entrepôt du DWSD	Riopelle Market Development LP	À jour

Source : Regrid, https://app.regrid.com/us/mi/wayne/detroit (consulté le 24 août 2021)

Or le contexte local est caractérisé par une vacance omniprésente et les sites considérés ne se situent ni dans les quartiers privilégiés par les opérations de revitalisation urbaine, ni dans les quartiers historiques classés (*local historic district*) ce qui n'en fait ni des enjeux de requalification prioritaires ni des placements permettant à d'éventuels investisseurs d'espérer des bénéfices

[260] Les quatre sites qui appartiennent au district scolaire de Détroit (*Detroit Public School Community District*) sont surveillés par une force de police distincte qui leur est spécifiquement dédiée (voir chapitre 4). Cependant, en l'absence de présence permanente de cette dernière et de mesures de sécurisation matérielle (condamnation des accès), on peut à mon sens considérer ces lieux comme non sécurisés.

substantiels. À ce jour, aucun projet concret de réhabilitation n'est connu pour ces sites. Seul l'entrepôt du DWSD, situé dans le très prisé quartier Eastern Market, fait exception (encadré 5.1.).

Encadré 5.1. The Mosaic Detroit : un projet de réhabilitation dans un quartier privilégié par la revitalisation urbaine

Au cours des « Explore Detroit Tours » réalisés en 2018, l'ancien entrepôt du *Detroit Water and Sewerage Department* a plusieurs fois été intégré au parcours. Il présente la particularité de se situer dans un quartier appartenant au *greater downtown* et privilégié par les initiatives de revitalisation urbaine : Eastern Market, où se trouve le réputé marché alimentaire du même nom. Le périmètre de ce dernier a d'ailleurs été classé en tant que quartier historique en avril 2021 ; l'entrepôt n'y est pas inclus.

Racheté à la municipalité et désormais propriété de l'entreprise privée Riopelle Market Development LP, le site fait désormais l'objet d'un projet de réhabilitation et doit devenir *The Mosaic*, un espace à usages mixtes associant bureaux, incubateurs pour commerces de bouche, restaurants et espaces événementiels[261]. Ce projet dont le coût est estimé à 24 millions de dollars bénéficie d'aides publiques à travers une incitation fiscale au titre de la *Obsolete Property Rehabilitation Act*[262] (loi relative à la réhabilitation des propriétés obsolètes) et un prêt de la *Detroit Brownfield Redevelopment Authority*[263] (autorité locale pour le redéveloppement des friches industrielles de Détroit), tous deux approuvés en 2020[264].

L'évolution récente de la situation de ce site aurait tout à fait pu justifier son intégration à la troisième catégorie identifiée dans cette typologie. Dans la mesure où ce projet de réhabilitation n'était pas encore acté au moment où se tenaient les visites de *Motor City Photography Workshops*, je choisis de le classer dans cette première catégorie dont relèvent les configurations d'acteurs à l'œuvre au moment de son exploitation touristique. On touche là aux limites de la démarche typologique qui ne peut qu'imparfaitement rendre compte du caractère dynamique d'une situation ayant considérablement évolué au cours de la période couverte par ce travail de recherche.

Dans ce premier cas de figure, l'inaction des propriétaires se traduit par une faible mobilisation de la plupart des acteurs susceptibles d'être impliqués : la municipalité et le comté de Wayne n'interviennent pas tant que le propriétaire est à jour dans ses obligations fiscales, on n'observe pas de mobilisation de la société civile pour la préservation ou la réhabilitation des lieux et le seul prestataire de visites à investir les lieux est Jesse Welter dans le cadre de ses « Explore Detroit Tours », qui ne sont pas promus par l'organisme de promotion touristique de la région métropolitaine (*Detroit Metro Convention and Visitors Bureau*). Seuls les acteurs informels semblent

[261] On trouvera une présentation du projet sur le site internet qui lui est consacré : https://themosaicdetroit.com/ (consulté le 25 août 2021)

[262] Source : City of Detroit, https://detroitmi.gov/sites/detroitmi.localhost/files/2020-07/Riopelle%20Market%20Development%20LP%20PA%20146.pdf (consulté le 25 août 2021)

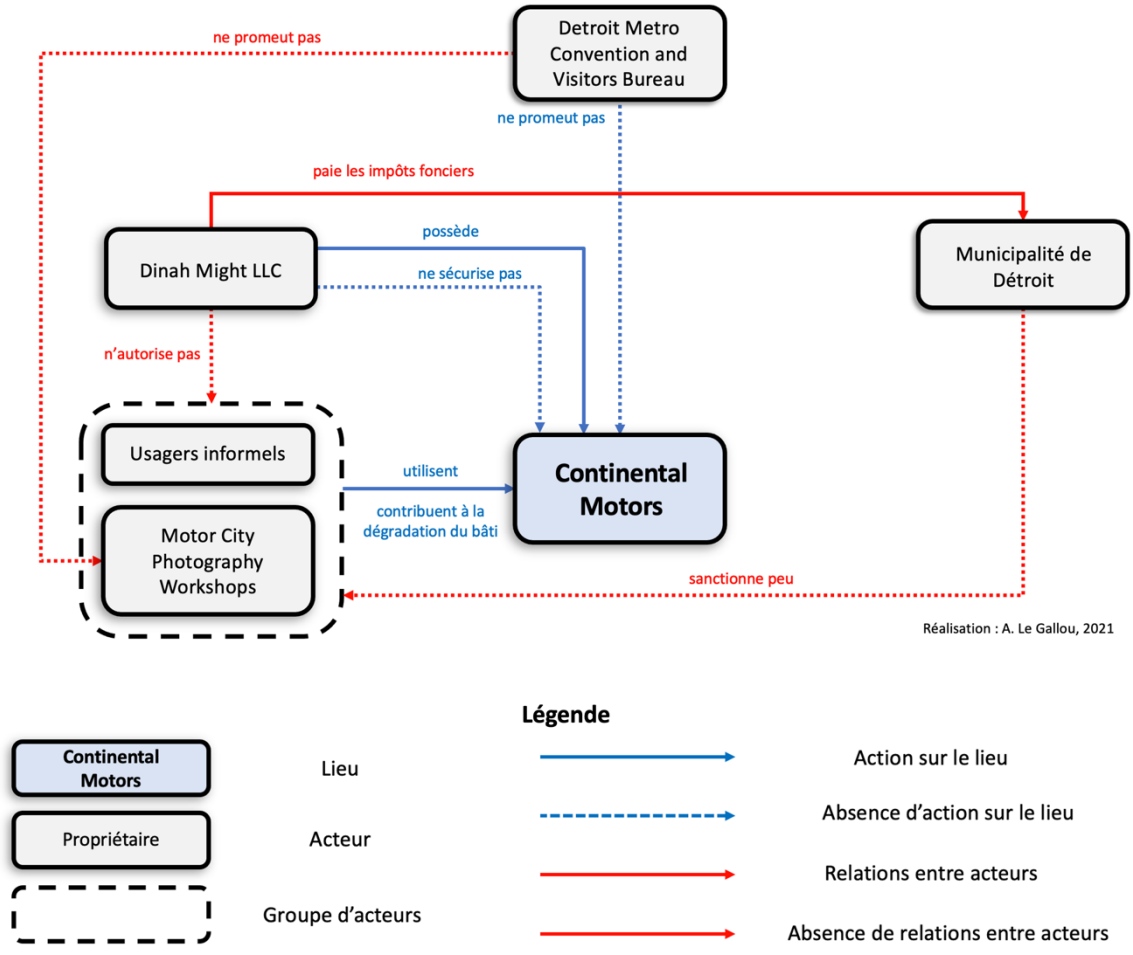
[263] Source : Detroit Brownfield Redevelopment Authority, https://2nq1rd1ofg7sy5ck73amt9qv-wpengine.netdna-ssl.com/wp-content/uploads/2021/02/081120-LBRF-Committee-Meeting-Minutes.pdf (consulté le 25 août)

[264] La *Obsolete Property Rehabilitation Act* (OPRA) ou loi relative à la réhabilitation des propriétés obsolètes est une loi votée par l'État du Michigan en 2000 et qui prévoit des exonérations d'impôts fonciers d'une durée d'un à douze ans pour la réhabilitation de propriétés commerciales qui répondent aux critères. Source : État du Michigan, https://www.michigan.gov/taxes/0,4676,7-238-43535_53197-213177--,00.html (consulté le 25 août 2021).

finalement présents : outre MCPW, graffeurs, squatteurs, ferrailleurs et autres usagers illégaux investissent régulièrement les lieux, ce dont témoignent les traces laissées sur place et les évolutions observées d'une visite à l'autre. Leur action contribue souvent à la dégradation du bâti, notamment celle des ferrailleurs qui dénudent les bâtiments de toutes leurs pièces de métal ; cela peut compliquer la reconversion du site dans la mesure où cette dégradation augmente les coûts d'une éventuelle rénovation.

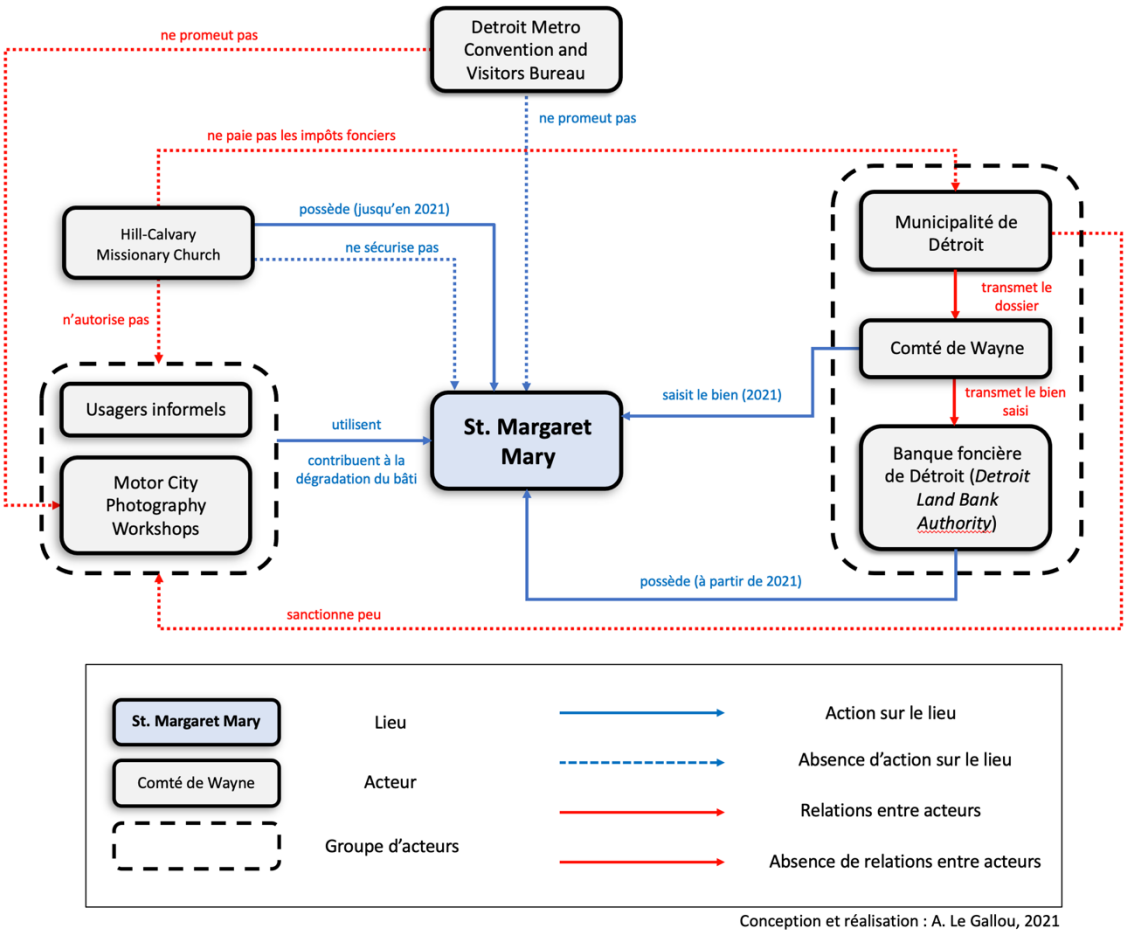
En adaptant la représentation schématique générale des systèmes d'acteurs proposée dans la section précédente, on aboutit pour les lieux du type 1 aux résultats présentés par les figures 5.6. et 5.7. selon la situation fiscale des propriétaires. Lorsque ceux-ci sont à jour de leurs obligations, la situation correspond à celle observée pour l'usine relations entre acteurs que montre à partir de l'exemple de l'ancienne usine Continental Motors.

Figure 5.6. Schématisation du système d'acteurs à l'œuvre pour les lieux du type n°1 (obligations fiscales à jour)



Lorsqu'au contraire les propriétaires sont défaillants (*tax delinquent*), on aboutit à une situation semblable à celle de l'église et de l'école St. Margaret Mary, saisies en 2021 à l'issue de la procédure de *tax foreclosure*.

Figure 5.7. Schématisation du système d'acteurs à l'œuvre pour les lieux du type n°1 (situation fiscale défaillante)



Conception et réalisation : A. Le Gallou, 2021

Dans ces deux cas de figure, l'élément déterminant est l'inaction du propriétaire. Dans le premier, l'association entre l'absence d'utilisation et de sécurisation du site et le respect des obligations fiscales excluant sa remise contrainte sur le marché crée donc les conditions d'un abandon durable. Dans le second, la remise du bien sur le marché est théoriquement susceptible de faire évoluer sa situation, mais les cas sont fréquents où saisie fiscale et vente aux enchères aboutissent à un *statu quo* (voir chapitre 2, encadré 2.1.). Ces configurations produisent des espaces qui restent à ce jour très peu réappropriés selon les critères proposés plus haut, mises à part des appropriations informelles parfois importantes mais qui ont peu d'influence sur l'exploitation touristique des sites par MCPW. Ces configurations d'acteurs sont par ailleurs indissociables du contexte urbain dans lesquels elles s'inscrivent et dont le chapitre 2 a précisé les caractéristiques. L'importance de la vacance et de la dégradation du bâti, les moyens limités de la municipalité, la faible valeur de l'immobilier et les faibles perspectives de redéveloppement à court terme dans les nombreux quartiers écartés des dynamiques de revitalisation favorisent les situations analysées ici.

1.2.2. Impuissance des acteurs et relations conflictuelles : les conditions de réhabilitations contrariées (type 2)

Le deuxième type de configurations correspond à des situations où l'inadéquation entre les projets et les moyens dont disposent les acteurs concernés et/ou des désaccords entre acteurs entravent la réhabilitation de sites pour lesquels il existe un projet. Cela concerne le Teufelsberg, l'ancien sanatorium de Grabowsee et la Packard Plant.

Le Teufelsberg (Berlin) : un lieu alternatif disputé entre propriétaires privés et acteurs institutionnels

Le chapitre précédent proposant une présentation générale du site, il s'agit ici de préciser plus spécifiquement les jeux d'acteurs à l'œuvre. Le site appartient depuis 1996 à l'entreprise privée IGTB GmbH & Co. Investorengemeinschaft Teufelsberg KG et l'usage en revient depuis 2015 à la société MSM Management dirigée par Marvin Schütte, fils de l'un des propriétaires. Celui-ci souhaite faire du Teufelsberg un espace artistique et culturel permettant des actions qu'il considère comme étant de plus en plus difficiles à mener à Berlin, du fait notamment de la hausse des loyers (entretien, juillet 2018). Ouvert tous les jours de 11h au coucher du soleil, le site comprend actuellement un bar, une galerie de *street art* à ciel ouvert et des bâtiments qu'il est possible de visiter librement, notamment la tour principale qui offre une vue imprenable sur Berlin. Le Teufelsberg fait cependant l'objet de désaccords de longue date entre les propriétaires d'une part et le Sénat de Berlin, la mairie de l'arrondissement de Charlottenburg-Wilmersdorf, plusieurs associations de protection de la nature et une partie des résidents locaux d'autre part.

Après l'achat du site, la IGTB GmbH envisage d'abord d'y construire un complexe résidentiel de luxe. Le permis de construire est accordé par le Sénat en juillet 1998 et le statut de zone de conservation du paysage (*Landschaftsschutzgebiet*) dont bénéficiait le site est supprimé en mai 1999 pour permettre les travaux. Le projet rencontre néanmoins de nombreuses oppositions qui aboutissent à son abandon en 2004, au moment où expire le permis de construire. La municipalité tente alors sans succès de racheter le terrain. En 2005, après avoir refusé de renouveler le permis de construire accordé à la IGTB GmbH, le Sénat de Berlin modifie le plan d'occupation des sols et classe l'ensemble de la colline comme zone boisée (*Waldgebiet*), ce qui exclut toute nouvelle construction. Entre 2004 et 2012, le site est laissé à l'abandon ; il est ensuite loué à Shalmon Abraham, expulsé en 2015 pour défaut de paiement. Les autorités municipales déplorent alors la dégradation continue du site depuis l'échec du projet immobilier initial. Face à l'enlisement de la situation, une table-ronde réunissant représentants du Sénat et de l'arrondissement, représentants des propriétaires, citoyens et associations de protection de la nature est organisée en 2014. Les négociations en vue de trouver un consensus sur les modalités d'une réhabilitation pérenne du site échouent[265], d'autant que les propriétaires eux-mêmes ne parviennent pas à s'entendre sur un projet commun[266]. Le rachat envisagé par le Sénat se heurte par ailleurs au montant prohibitif de l'opération, pour laquelle les propriétaires demandent 15 millions d'euros auxquels s'ajouteraient

[265] Source : Parlement de Berlin, https://www.parlament-berlin.de/ados/17/StadtUm/protokoll/su17-050-wp.pdf (consulté le 25 août 2021)

[266] Les désaccords entre les différents propriétaires réunis dans la IGTB GmbH sont récurrents et ne sont pas étrangers à la situation de blocage que connaît le Teufelsberg. Il semblerait d'ailleurs que la fermeture de la tour principale en mai 2018 pour des raisons de sécurité ait été la conséquence d'une dénonciation de la part de l'un des propriétaires, en conflit avec le père et le fils Schütte (source : Oliver Schruoffeneger, entretien, juillet 2018).

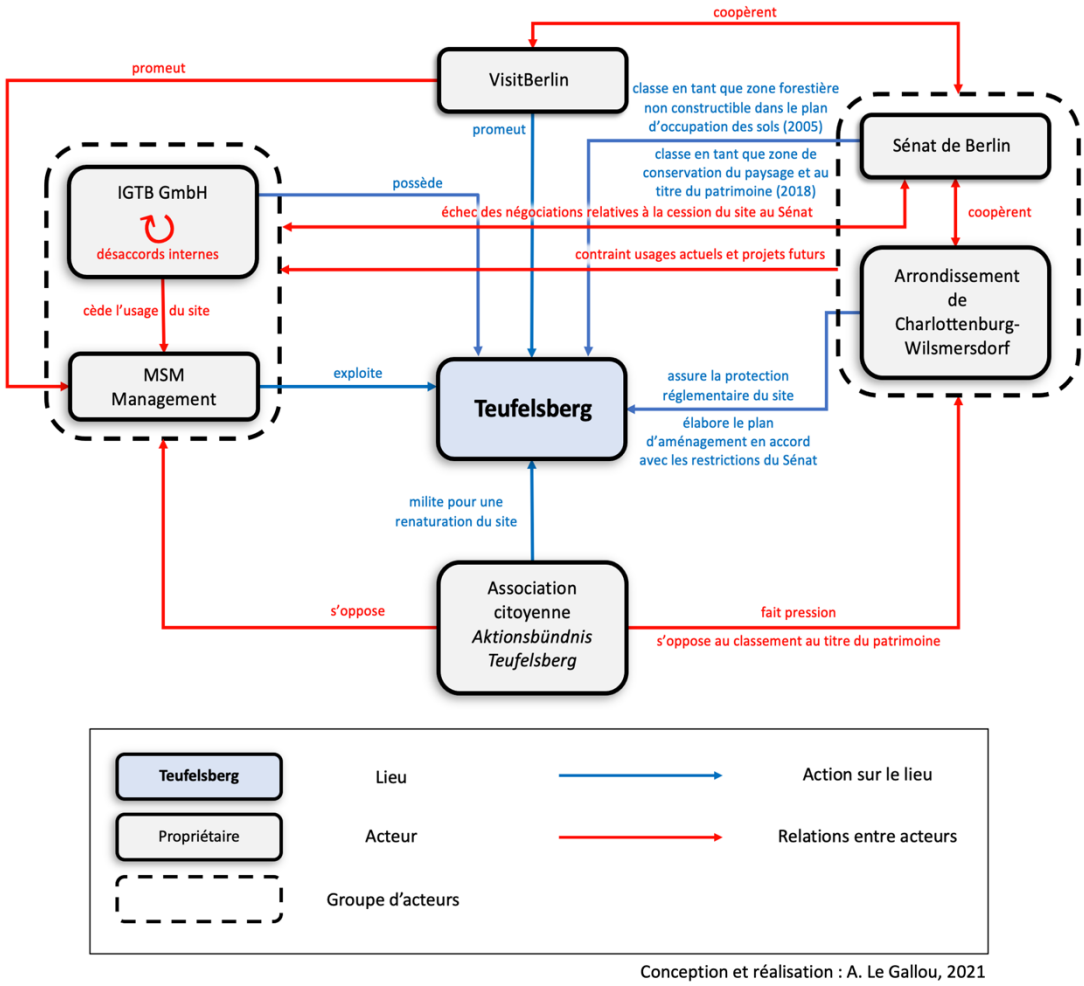
35 millions d'euros de dettes. Parallèlement à cela, l'association *Aktionsbündnis Teufelsberg*[267], opposante de la première heure aux propriétaires actuels, milite pour la destruction des bâtiments (à l'exception de la tour principale), la renaturation du site et sa transformation en une zone récréative librement accessible. Elle s'investit activement dans le débat public à travers des actions de sensibilisation[268] et la participation aux débats à l'échelle de l'arrondissement comme de la ville-*Land*, s'oppose à l'exploitation actuelle du lieu et s'exprime en faveur de son rachat par la municipalité. Ces multiples oppositions au projet porté par Marvin Schütte se traduisent concrètement par l'entrée en vigueur de contraintes réglementaires qui compliquent la reconversion du site. Dans le contrat de coalition conclu par les différents partis qui forment la nouvelle majorité municipale élue en 2016, cette dernière affirme vouloir « faire du Teufelsberg un lieu de mémoire et de nature accessible au public en coopération avec les Forêts de Berlin et les organisations indépendantes de protection de la nature et d'action culturelle[269] ». En janvier 2018, l'ensemble du Grunewald est placé sous le statut de zone de conservation du paysage (*Landschaftsschutzgebiet*), limitant les aménagements possibles notamment en matière de stationnement ; en mai 2018, l'autorité municipale en charge de la construction (*Bauamt*) interdit l'accès à la tour principale en raison du non-respect des normes de sécurité ; enfin, le site est classé depuis octobre 2018 au titre du patrimoine, ce qui en contraint également le redéveloppement. Au-delà des considérations techniques relatives à l'évaluation de la valeur patrimoniale du lieu, il s'agit également d'une décision politique en partie motivée par les restrictions qu'impose le classement aux propriétaires et au gérant. Bernhard Kohlenbach, qui a supervisé la procédure de classement du Teufelsberg au sein de l'Office régional du patrimoine (*Landesdenkmalamt*) berlinois, souligne ainsi l'évolution de la position de la municipalité. L'Office régional du patrimoine avait émis un avis négatif lors d'une évaluation réalisée en 1995, soit à un moment où le Sénat de Berlin cherchait à vendre le site ; or les contraintes liées à la protection du patrimoine auraient compromis l'opération, laquelle a abouti l'année suivante à la cession à la IGTB GmbH. En 2018 au contraire, dans un contexte où le Sénat souhaite acquérir le site et est en désaccord avec les propriétaires actuels, le classement apparaît comme un moyen de pression au profit de la municipalité (Bernhard Kohlenbach, entretien, avril 2019). À ce jour, MSM Management poursuit l'exploitation du site malgré les importantes contraintes matérielles ; le site ne dispose par exemple ni de l'eau courante, ni de l'électricité. La figure 5.8. résume graphiquement l'ensemble de ces relations entre les différents acteurs impliqués.

[267] Créée en 1997 pour s'opposer au projet immobilier des nouveaux propriétaires du site, cette structure est une coalition qui fédère plusieurs associations de protection de la nature, de riverains et d'exploitants forestiers. On peut trouver des informations plus détaillées sur ses membres et ses prises de position sur le site internet de l'association : https://www.aktionsbuendnis-teufelsberg.de/ (consulté le 25 août 2021).

[268] L'organisation de la visite guidée « Schöne Aussichten? - Der Teufelsberg zwischen Naturentwicklung, Erholungswald und Spekulationsobjekt. Eine landschaftliche (Berg-)Wanderung » (« De belles perspectives ? - Le Teufelsberg entre développement de la nature, forêt récréative et objet de spéculation. Une promenade pittoresque (sur la colline) » dans le cadre de la Longue journée de la nature urbaine (*Langer Tag der Stadtnatur*) en 2018, observée dans le cadre de ce travail, en est un exemple.

[269] Version originale : "Die Koalition strebt an, den Teufelsberg in Zusammenarbeit mit den Berliner Forsten, freien Trägern des Naturschutzes und der kulturellen Arbeit als Erinnerungs- und Naturort öffentlich zugänglich zu machen". Source : Contrat de coalition, 2016, https://www.berlin.de/rbmskzl/_assets/rbm/161116-koalitionsvertrag-final.pdf (consulté le 25 août 2021)

Figure 5.8. Schématisation des relations entre acteurs dans le cas du Teufelsberg (Berlin)



Grabowsee (Oranienburg) : face à des projets privés qui peinent à aboutir, une municipalité désormais prudente

La difficile reconversion de l'ancien sanatorium s'explique par les relations entretenues par les différents acteurs impliqués depuis une dizaine d'années. Pour rappel, en 2011, l'entreprise alors propriétaire du site (GTT Telekom GmbH) en cède l'usage à Bernhard Hanke et à son association Kids Globe e.V. L'ancien sanatorium est par ailleurs classé au titre du patrimoine depuis 1995 par le *Land* de Brandebourg. Pour tout projet de réhabilitation, cela implique un certain nombre de contraintes relatives à la restauration du bâti, que l'autorité inférieure de protection du patrimoine (*untere Denkmalschutzbehörde*) du canton d'Oberhavel est chargée de faire respecter. Entre ensuite en jeu la municipalité : responsable de l'élaboration des documents d'aménagement à l'échelle locale, elle détermine les usages auxquels le site peut être destiné. Une première procédure d'élaboration d'un plan d'aménagement (*Bebauungsplan*) est lancée en février 2012 ; ce plan est fondé sur le projet de développement d'une académie internationale pour enfants porté par Kids Globe e.V.[270]. Toutefois, faute d'une capacité de financement permettant d'acquérir et d'aménager le terrain, ces ambitions ne se concrétisent pas. À la demande de GTT Telekom GmbH, la municipalité autorise

[270] Source : Municipalité d'Oranienburg, proposition de résolution n°0140/2014, 2014, https://docplayer.org/109640351-Vorlage-nr-oeffentlich-beratungsfolge-sitzungstermin-beratungsergebnis.html (consulté le 25 août 2021)

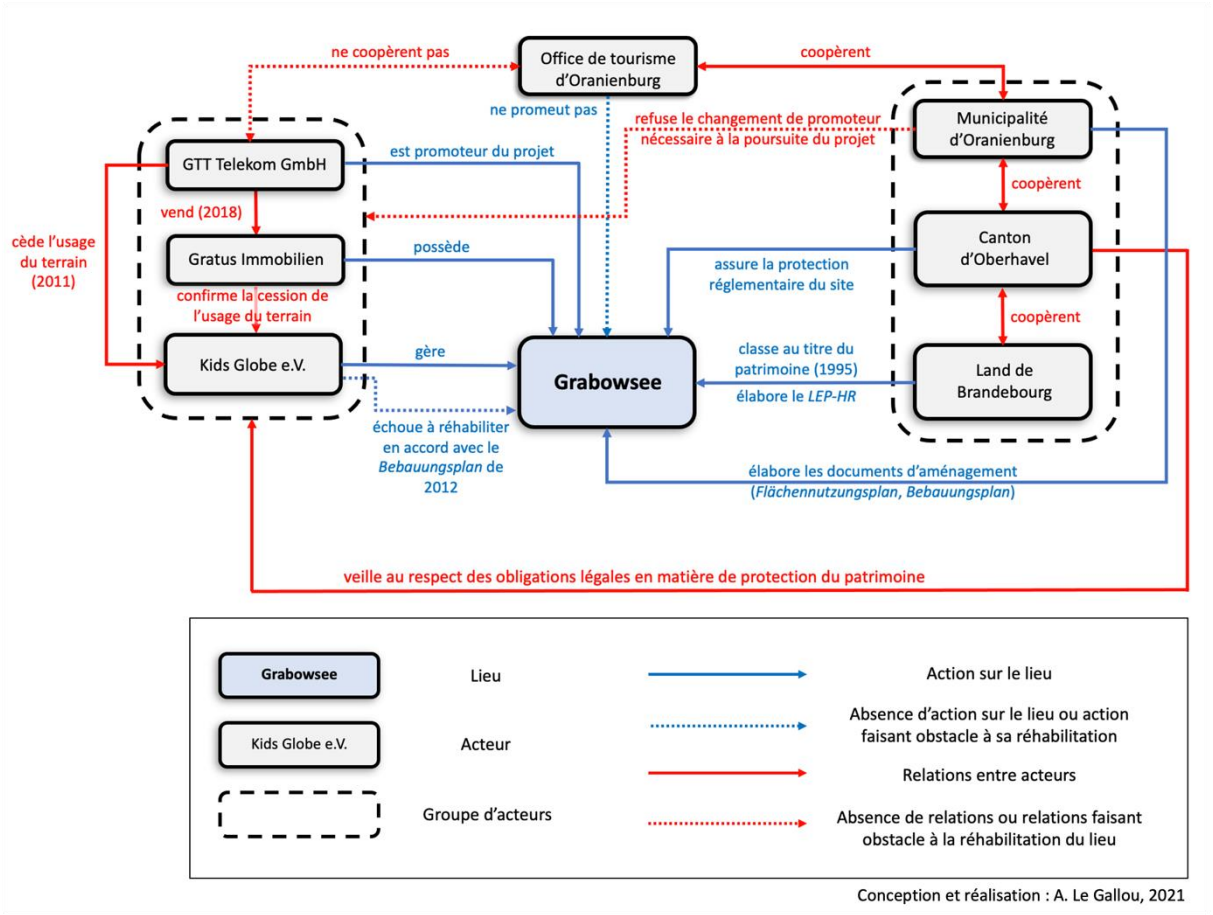
le lancement d'une nouvelle procédure de planification devant aboutir à un plan d'aménagement spécifiquement lié à un projet (*vorhabenbezogener Bebauungsplan*[271]) autorisant cette fois une reconversion résidentielle du complexe conformément au souhait de l'entreprise propriétaire. Le projet immobilier tarde lui aussi à se concrétiser ; en 2018, GTT Telekom GmbH vend le site à l'entreprise Gratus Immobilien (qui appartient au même investisseur), mais la poursuite de la procédure de planification nécessite que la municipalité valide le changement de promoteur du projet. Le lancement de la procédure de planification était en effet lié à un projet porté par GTT Telekom GmbH et non par Gratus Immobilien. Or en avril 2021, le conseil municipal d'Oranienburg refuse d'avaliser cette modification des projets initiaux, faute d'une confiance suffisante dans la capacité du nouveau propriétaire à finaliser le projet. À cela s'ajoute une contrainte liée à l'échelon régional. Afin de limiter l'étalement urbain dans la périphérie berlinoise, le Plan de développement de la région-capitale Berlin-Brandebourg (*Landesentwicklungsplan Hauptstadtregion Berlin-Brandenburg*[272], abrégé en *LEP-HR*) privilégie en effet la densification du tissu urbain existant et limite la construction de nouvelles zones résidentielles dans les espaces dits ouverts (*Freiraum*). Or le site de l'ancien sanatorium étant classé dans cette catégorie, la réalisation du projet immobilier envisagé à Grabowsee impliquerait pour la municipalité une limitation ultérieure des constructions de nouveaux logements dans ses espaces périphériques. Cela conduit une partie du conseil municipal à se prononcer contre le changement de promoteur et donc, de fait, pour l'interruption (mais non l'annulation complète) de la procédure actuelle de planification (Jürgen Ost, service aménagement urbain de la mairie d'Oranienburg, communication personnelle, 2021). À ce jour, rénovation et reconversion restent donc au point mort à Grabowsee.

Les jeux d'acteurs à l'œuvre, présentés graphiquement par la figure 5.9., sont ici très similaires à ceux observés dans le cas du Teufelsberg.

[271] Il s'agit d'un type spécifique de plan d'aménagement (*Bebauungsplan*) utilisé pour permettre la réalisation d'un projet défini par un promoteur. Ce type de plan nécessite que le promoteur soumette un plan détaillant le projet et ses modalités de réalisation (*Vorhaben- und Erschließungsplan*) et qu'il signe avec la municipalité un contrat d'exécution (*Durchführungsvertrag*). Il s'y engage à réaliser le projet dans un délai déterminé, faute de quoi la municipalité peut révoquer le plan d'aménagement. Le changement de promoteur nécessite l'accord de la municipalité.

[272] Selon l'article 6 de la loi fédérale relative à l'aménagement du territoire (*Raumordnungsgesetzes des Bundes*), chaque Land doit se doter d'un plan-cadre d'aménagement du territoire couvrant l'ensemble de son territoire. Les *Länder* de Berlin et du Brandebourg élaborent conjointement le Plan de développement de la région-capitale Berlin-Brandebourg (*Landesentwicklungsplan Hauptstadtregion Berlin-Brandenburg*), dont la dernière actualisation date de 2019.

Figure 5.9. Schématisation des relations entre acteurs dans le cas de Grabowsee (Oranienburg)



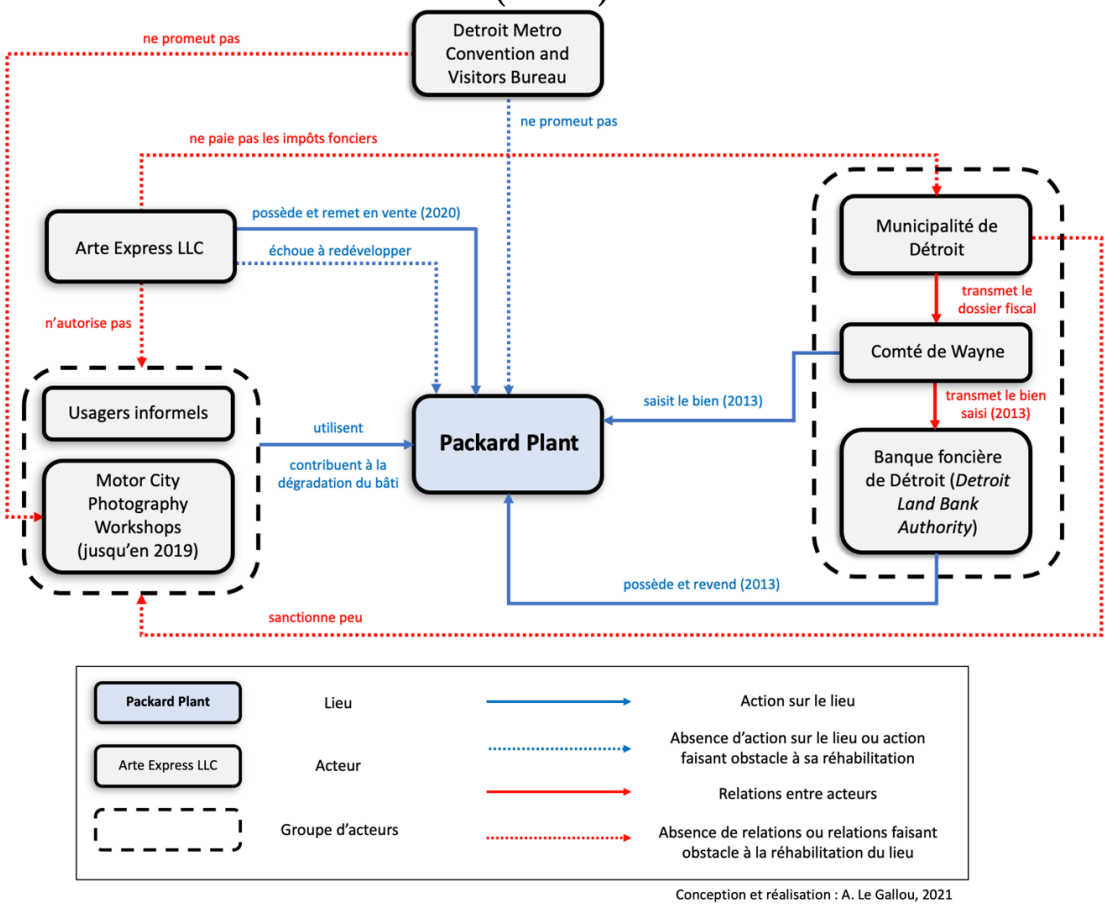
La Packard Plant (Détroit) : un lieu abandonné emblématique à l'impossible réhabilitation ?

Désaffecté en grande partie depuis 1956 et partiellement utilisé par différentes entreprises jusqu'à la fin des années 1990, le site se distingue par sa taille peu commune : 37 hectares et 43 bâtiments. Extrêmement dégradé, il fait l'objet en 2013 d'une saisie pour défaut de paiement des impôts fonciers (*tax foreclosure*) de son propriétaire. L'investisseur espagnol Fernando Palazuelo le rachète par l'intermédiaire de son entreprise Arte Express LLC pour la somme de 405 000 dollars lors de la vente aux enchères publique qui s'ensuit et dévoile un ambitieux plan de redéveloppement. Lancé en 2017, ce projet d'un coût prévisionnel de 500 millions de dollars est prévu en quatre phases censées s'étaler sur quinze ans[273]. La municipalité se montre alors très favorable au redéveloppement de cette immense friche urbaine devenue le symbole du déclin de Détroit. Trois ans plus tard, après avoir investis plusieurs millions de dollars et démoli ou rénové certains bâtiments, Palazuelo annonce pourtant l'abandon du projet et remet le site en vente en octobre 2020. Arte Express présente par ailleurs un arriéré d'impôts fonciers d'environ 800 000

[273] Source : https://eu.detroitnews.com/story/business/2017/05/16/packard-plant-redevelopment/101757952/ (consulté le 2 août 2021)

dollars[274] (soit le double de la somme déboursée pour acquérir le site). Le remboursement d'une partie de cette somme en mars 2021 permet d'éviter la saisie du site pour cette année, mais la perspective d'une reconversion s'éloigne à court terme. La figure 5.10. récapitule les jeux d'acteurs à l'œuvre dans le cas de la Packard Plant.

Figure 5.10. Schématisation des relations entre acteurs dans le cas de la Packard Plant (Détroit)



Conception et réalisation : A. Le Gallou, 2021

On observe pour les trois sites une situation où le propriétaire ou le locataire porte un projet structuré qui rencontre l'approbation initiale des acteurs publics locaux. Le cas de la Packard Plant est cependant un peu différent de ceux du Teufelsberg et de Grabowsee. Dans les deux cas berlinois, l'absence de mise en œuvre dans les délais escomptés finit par remettre en cause le soutien de la municipalité (et de l'arrondissement dans le cas du Teufelsberg). On aboutit donc à des situations de blocage liées à la fois à une impuissance des propriétaires / locataires et au développement de relations tendues, sinon conflictuelles, entre propriétaires / locataires privés et acteurs publics. Pour la Packard Plant, il semble que seule l'incapacité de l'entreprise propriétaire à mettre en œuvre un projet extrêmement ambitieux soit en cause dans son abandon, la municipalité souhaitant de longue date la disparition de cette immense friche devenue emblématique du déclin de Détroit. Dans l'ensemble de ces situations, on aboutit à des projets de réhabilitation contrariés et qui se traduisent par des degrés effectifs de réappropriation variables.

274 Source : https://www.deadlinedetroit.com/articles/27341/packard_plant_owes_more_than_800k_in_taxes_faces_foreclosure_again (consulté le 28 août 2021)

1.2.3. Des coopérations aboutissant à une réhabilitation actuellement en cours (type 3)

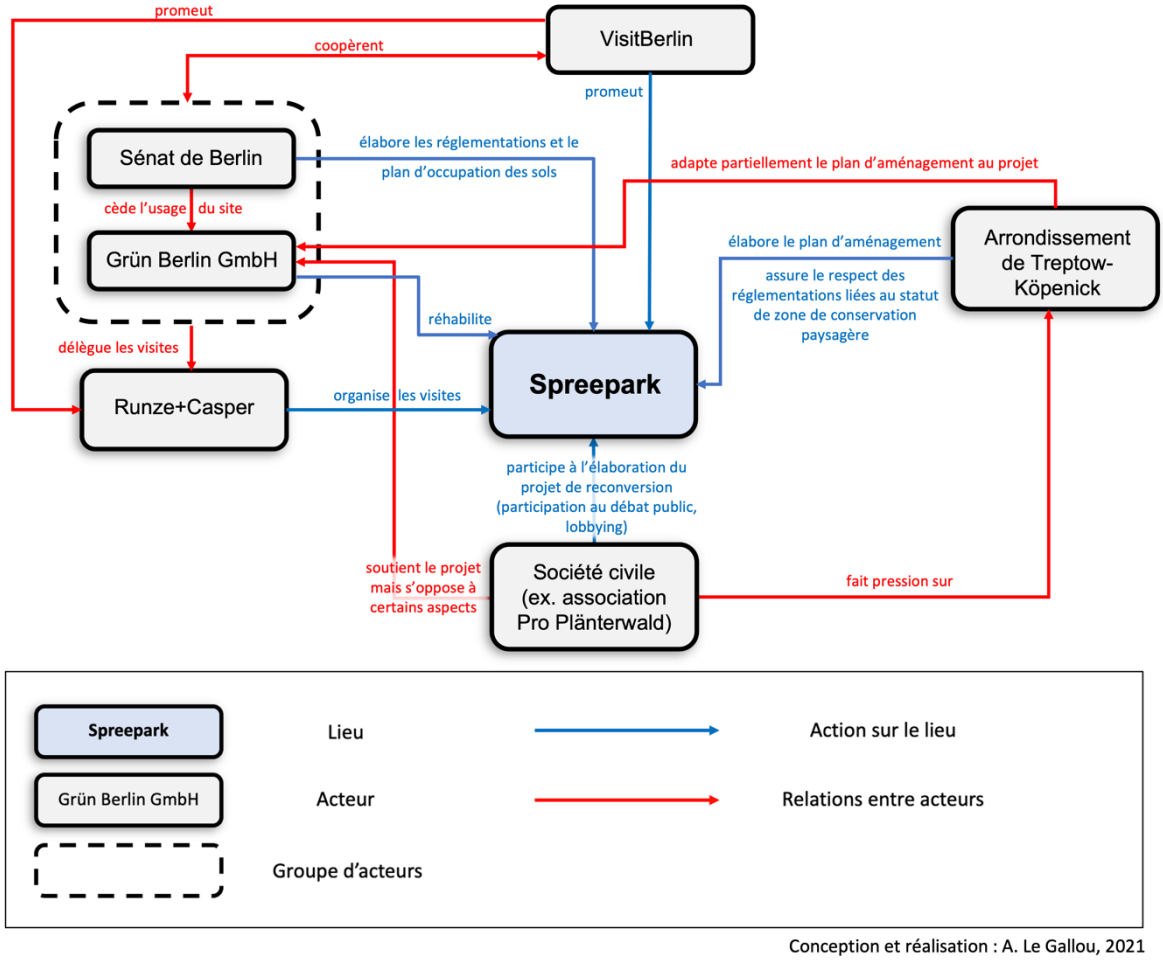
Le troisième et dernier type de configurations correspond aux situations qui se caractérisent par la présence d'un propriétaire et/ou d'un locataire en capacité (notamment financière) de mettre en œuvre un projet de réhabilitation et l'existence de relations de coopération entre les différents acteurs. Ces situations rendent possibles des réhabilitations actuellement en cours, voire quasiment achevées. Elles concernent le Spreepark, Wünsdorf, le Quadrant A de Beelitz, la prison de Köpenick et le Village olympique dans la région berlinoise. Chacun de ces lieux présente une configuration spécifique. L'objectif de la typologie étant de dégager des structures générales, je choisis ici de ne pas détailler l'ensemble de ces situations mais d'en privilégier trois qui donnent un aperçu global de la diversité des jeux d'acteurs à l'œuvre. Cette sous-section se concentre donc plus spécifiquement sur les configurations actorielles du Spreepark, du Quadrant A de Beelitz et du Village olympique. Celles de Wünsdorf et de Köpenick sont présentées plus succinctement (encadré 5.2.).

Le Spreepark (Berlin) : une configuration dominée par les acteurs publics pour un site en cours de réhabilitation

Les évolutions antérieures au rachat par le Sénat de Berlin du bail emphytéotique auquel est lié le droit d'usage du site ont été précisées dans le chapitre précédent. La situation actuelle, synthétisée par la figure 5.11., est la suivante : le Sénat de Berlin est propriétaire du terrain, dont il a cédé l'usage depuis 2016 à l'entreprise publique Grün Berlin GmbH, chargée de la réhabilitation du site en accord avec les orientations générales décidées par le Sénat. Le Spreepark doit rouvrir à l'horizon 2026 sous la forme d'un parc public associant des dimensions environnementale, culturelle et artistique et intégrant certains marqueurs historiques de l'ancien parc d'attraction à l'image de sa grande roue, actuellement en cours de rénovation. Dans la mesure où c'est la municipalité qui en est propriétaire, la question du rôle des acteurs publics dans le devenir du site s'avère peu conflictuelle. Responsable de l'élaboration du plan d'occupation des sols (*Flächennutzungsplan*) à l'échelle de la ville-*Land*, le Sénat assure la compatibilité de ce document avec le projet de réhabilitation. C'est ensuite l'arrondissement de Treptow-Köpenick qui élabore le plan d'aménagement (*Bebauungsplan*) spécifique à la zone concernée. Celui-ci reprend les grandes lignes du projet, bien qu'il refuse d'avaliser certaines mesures d'aménagement envisagées par Grün Berlin GmbH comme l'élargissement de la principale voie d'accès et la création de places de parking. Cette décision a été largement soutenue par l'initiative citoyenne « Pour le Plänterwald » (*Bürgerinitiative pro Plänterwald*), qui défend de longue date une reconversion de l'ancien parc d'attraction compatible avec la préservation des zones boisées environnantes, placées sous le statut de zone de conservation du paysage (*Landschaftschutzgebiet*). Jusqu'au rachat du droit d'usage du terrain par le Sénat en 2014, l'association militait contre le maintien d'une exploitation en tant que parc d'attraction (qui restait l'option envisagée par les pouvoirs publics à la condition de trouver un repreneur pour le bail, lesté de dettes importantes) et pour une renaturation du terrain. Elle est aujourd'hui globalement en accord avec le projet porté par la municipalité mais s'oppose aux mesures d'aménagement évoquées plus haut. Si cette association est particulièrement active, les citoyens berlinois ont été plus largement invités à prendre part à l'élaboration du projet sous la

forme d'un processus participatif en deux phases qui s'est tenu de 2016 à 2020[275]. À l'heure actuelle, le plan de développement du futur parc est finalisé, le périmètre est sécurisé et les travaux de réhabilitation ont débuté. S'il subsiste des marqueurs visuels de la phase d'abandon antérieure à 2014, ce qui était il y a quelques années l'un des lieux abandonnés emblématiques de Berlin est aujourd'hui un site en cours de réappropriation. C'est dans ce contexte que s'inscrivent les visites guidées déléguées par Grün Berlin à l'entreprise privée Runze+Casper, conçues comme un outil d'implication des citoyens : l'objectif premier est d'informer les visiteurs, essentiellement locaux, sur l'histoire et le devenir du site (Tim Gärtner, entretien, 2017 ; Paula Görke, entretien, 2018).

Figure 5.11. Schématisation des relations entre acteurs dans le cas du Spreepark (Berlin)



Conception et réalisation : A. Le Gallou, 2021

Dans le cas du Spreepark, on a donc une configuration actorielle dominée par les acteurs publics à l'échelle locale qui facilite la réhabilitation du site.

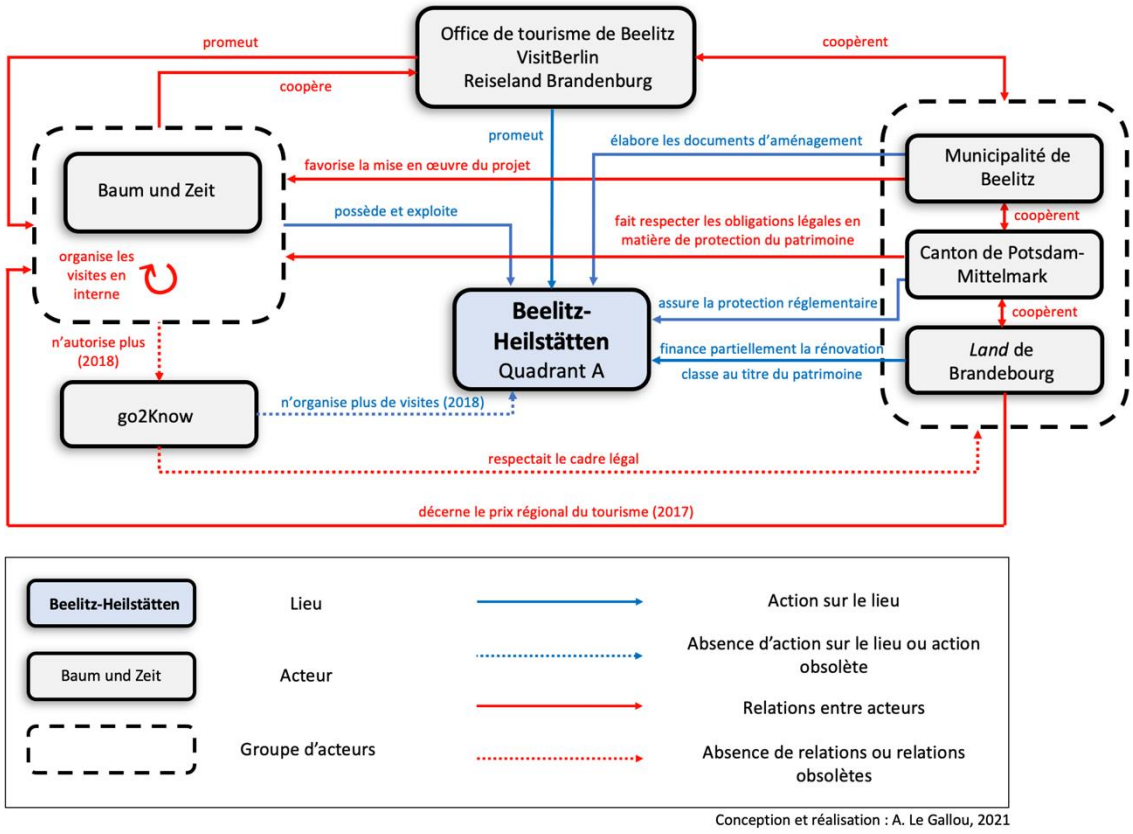
[275] On trouvera les détails et les documents relatifs à ce processus participatif à l'adresse suivante : https://www.spreepark.berlin/beteiligung/ (consulté le 11 septembre 2021).

Le quadrant A de Beelitz-Heilstätten : une configuration dominée par un propriétaire privé aux projets compatibles avec les orientations des acteurs institutionnels

Contrairement au cas du Spreepark, la reconversion récréative du Quadrant A de l'ancien sanatorium de Beelitz est menée sous l'égide de l'entreprise privée propriétaire *HPG Projektentwicklungs GmbH* qui y a ouvert le sentier des cimes en 2015. Ce projet bénéficie de l'appui d'un certain nombre d'acteurs institutionnels. La municipalité a en effet adapté le plan d'aménagement de la zone pour permettre ce redéveloppement et a également entrepris la réfection de la voirie tandis que le Land de Brandebourg a contribué au financement de la réhabilitation du site. Ce dernier a également attribué à Baum und Zeit le prix régional du tourisme (*Tourismuspreis des Landes Brandenburg*) en 2017. Plus que la somme symbolique (2500 euros) attribuée au vainqueur, ce sont les retombées en matière de visibilité qui sont précieuses. Ce prix témoigne également de la reconnaissance institutionnelle dont bénéficie le projet développé dans le Quadrant A ; la fréquentation de cette zone récréative témoigne par ailleurs de sa popularité. En 2019, soit la dernière année avant le début de la pandémie de Covid-19, 340 000 personnes ont ainsi pris part à l'une des activités proposées par Baum und Zeit[276]. Toutefois, les relations avec les acteurs institutionnels se révèlent plus délicates dans le domaine de la préservation du patrimoine. Classés depuis 1996, les bâtiments situés sur le périmètre de Baum und Zeit n'ont en effet pas fait l'objet de rénovations à ce jour. L'autorité pour la protection du patrimoine (*untere Denkmalschutzbehörde*) du canton de Potsdam-Mittelmark auquel appartient la commune de Beelitz s'inquiète donc de l'aggravation de leur détérioration et impose à Baum und Zeit de poursuivre le développement du complexe récréatif en accord avec les contraintes patrimoniales. Cet aspect sera développé dans le point 3.2.3. du présent chapitre. Il est néanmoins important de le souligner dès maintenant dans la mesure où il permet de relativiser l'idée qu'un consensus général caractériserait les configurations actorielles propices à la reconversion effective des lieux. Le Quadrant A de Beelitz-Heilstätten illustre en définitive le cas où la réhabilitation d'un lieu abandonné est favorisée par l'action d'un investisseur privé aux moyens importants et dont le projet est compatible avec les orientations des acteurs publics (figure 5.12.).

[276] Source : Baum und Zeit, communiqué de presse, 31 janvier 2020, https://baumundzeit.de/2020/01/31/pressemeldung-%e2%80%a2-15-12-2019/ (consulté le 30 août 2021)

Figure 5.12. Schématisation des relations entre acteurs dans le cas du quadrant A de Beelitz-Heilstätten (Beelitz)



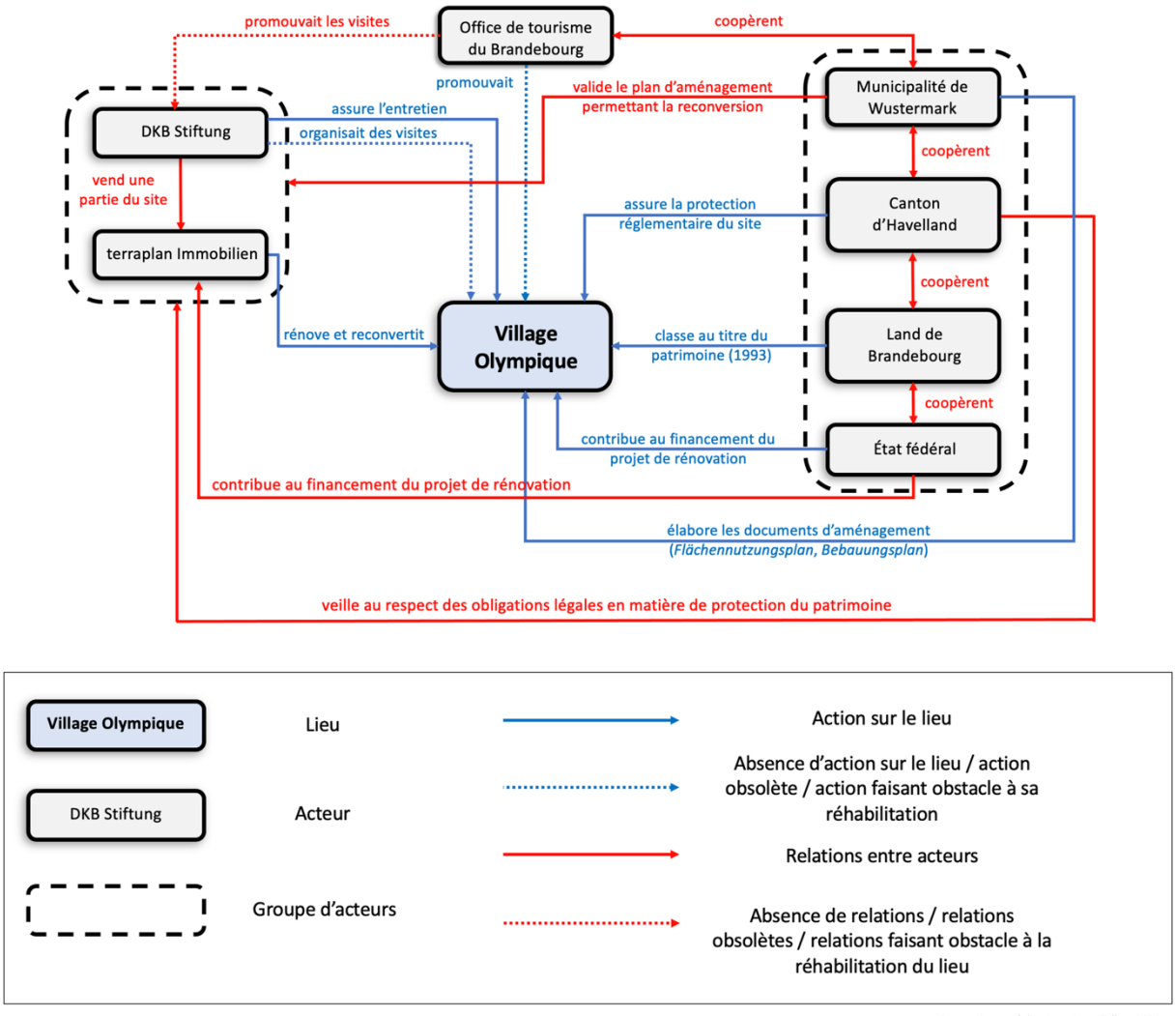
Le Village olympique (Wustermark) : une coopération entre acteurs publics et privés pour une réhabilitation ambitieuse

Après le retrait des troupes soviétiques, le site revient à la *Landesentwicklungsgesellschaft für Städtebau, Wohnung und Verkehr des Landes Brandenburg* (LEG, société de développement du Land de Brandebourg pour le développement urbain, le logement et le transport) en 1993. Cette entreprise publique détenue par le *Land* est chargée de la gestion et de la commercialisation de ses biens immobiliers. Quelques années plus tard, la LEG Brandenburg vend le complexe à la Deutsche Kreditbank (DKB), qui l'intègre à sa filiale Progres Eins et le gère par le biais de sa fondation DKB Stiftung. L'investisseur privé terraplan Immobilien acquiert une partie du site en 2016, de même que l'entreprise Buwog Group GmbH. En parallèle, le plan d'aménagement (*Bebauungsplan*) n°E36A[277] concernant la partie ouest du site et permettant sa réhabilitation résidentielle est validé en 2017 par la municipalité. Un second plan d'aménagement (le *Bebauungsplan* n°E36B), relatif à la partie sud du complexe et devant permettre sa réhabilitation en zones résidentielles et à usages mixtes, est actuellement à l'étude[278]. Une partie de la zone concernée doit être cédée à terraplan Immobilien, tandis que la DKB envisage souhaite vendre la partie restante à un nouvel investisseur (Maximilian Rehn, service Urbanisme et développement urbain de la commune de Wustermark,

[277] On trouvera l'ensemble des documents relatifs à ce plan d'aménagement à l'adresse suivante : https://ratsinfo.wustermark.de/vo0050.php?__kvonr=1519 (consulté le 30 août 2021).
[278] Les documents relatifs au *Bebauungsplan* n°E36B peuvent être consultés à l'adresse suivante : https://ratsinfo.wustermark.de/vo0050.php?__kvonr=2165 (consulté le 30 août 2021).

communication personnelle, 2021). La réhabilitation prévue par le plan d'aménagement n°E36A et menée par terraplan Immobilien a déjà débuté et les premiers logements sont censés être livrés en 2021. Le projet a par ailleurs obtenu un financement fédéral dans le cadre du programme « *Städtebaulicher Denkmalschutz* » (« Patrimoine urbanistique ») (Ulrich Wanke, Autorité inférieure pour la protection du patrimoine du canton d'Havelland, communication personnelle, 2021). On aboutit ainsi à la configuration schématisée par la figure 5.13.

Figure 5.13. Schématisation des relations entre acteurs dans le cas du Village Olympique (Wustermark)



Encadré 5.2. Les configurations d'acteurs dans les cas de Wünsdorf et de la prison de Köpenick

Wünsdorf (Zossen) : un développement périurbain sous l'égide du Land de Brandebourg

Après le retrait des forces soviétiques, l'ensemble du domaine militaire de Wünsdorf revient à la *Landesentwicklungsgesellschaft für Städtebau, Wohnung und Verkehr des Landes Brandenburg* (LEG, société de développement du Land de Brandebourg pour le développement urbain, le logement et le transport). Cette entreprise publique détenue par le Land est chargée de la gestion et de la commercialisation de ses biens immobiliers. À Wünsdorf, la superficie et la complexité du site justifie la création d'une filiale qui lui est spécifiquement dédiée, la *Entwicklungsgesellschaft Wünsdorf/Zehrensdorf mbH* (EWZ, Société de développement Wünsdorf/Zehrensdorf). Celle-ci supervise la reconversion du complexe en un quartier résidentiel, reconversion dont le bilan est à ce jour mitigé. 200 des 538 hectares restent aujourd'hui à vendre, parmi lesquels plusieurs bâtiments emblématiques dont la célèbre *Haus der Offiziere* (Maison des Officiers)[279].

La prison de Köpenick

En raison de la présence du mémorial de la Semaine sanglante de Köpenick dans une partie du bâtiment, celui-ci entre dans la catégorie « musée » et est donc inaliénable. Le Land de Berlin ne peut que le louer et non le vendre. L'association culturelle KuKuK e.V. en est donc locataire depuis 2014 et y organise des événements culturels ; en 2018, elle tentait d'obtenir la conclusion d'un bail emphytéotique (*Erbpachtvertrag*) lui permettant de disposer du bâtiment pendant une période de 99 ans (Matthias Schlesinger, entretien, juillet 2018). L'association a notamment bénéficié d'un soutien financier de la *Lotto Stiftung Berlin* (Fondation du Lotto de Berlin[280]) à hauteur de 43 000 euros en 2016.

Cette troisième et dernière catégorie regroupe des situations diverses par le statut du propriétaire (public ou privé), l'existence ou non de contraintes liées au classement des sites considérés et par conséquent l'intervention ou non des acteurs institutionnels en charge du patrimoine. Au-delà de cette diversité, ces cas ont pourtant en commun un consensus suffisant entre les différents acteurs impliqués pour permettre des réhabilitations actuellement en cours, quoique présentant des degrés d'aboutissement inégaux. Ce type de configuration actorielle explique que l'on ait ici affaire aux moins abandonnés des lieux qui constituent le corpus. Bien que certains d'entre eux présentent encore un état de délabrement important correspondant à la dimension matérielle de l'abandon, tous font aujourd'hui l'objet d'une réappropriation formelle sur les plans légal, idéel, fonctionnel et économique.

[279] Source : *Deutschlandfunk Kultur*, https://www.deutschlandfunkkultur.de/wuensdorf-in-brandenburg-wahnsinnsplaene-fuer-die-alte.1001.de.html?dram:article_id=481436 (consulté le 30 août 2021)

[280] La *Lotto Stiftung Berlin* est une association de droit public créée en 1975 à des fins d'action caritative. Elle est financée par un prélèvement spécial sur les jeux de loterie et de hasard gérés par la *Deutsche Klassenlotterie Berlin* (DKLB), l'équivalent berlinois de la Française des Jeux. La Fondation distribue ses fonds sous forme de subventions à des projets sociaux, environnementaux, culturels, civiques ou encore sportifs et rend compte de l'affectation de ses fonds devant le Parlement de Berlin.

On observe en définitive trois types de configurations actorielles où les différentes combinaisons entre capacités des propriétaires / locataires, intensité des relations entre acteurs et degré de consensus détermine différents niveaux de réappropriation des lieux. En croisant cette typologie des configurations d'acteurs avec celle des types de visite proposées dans le chapitre 4, la section qui suit a pour objectif d'identifier les rapports entre configurations actorielles et types de valorisations touristiques et récréatives des sites concernés.

1.3. Quelles valorisations touristiques pour quelles configurations ?

1.3.1. Croiser configurations actorielles, degré de réappropriation et types de visites : une explication partielle

Les réflexions précédentes permettent de préciser les éléments qui favorisent le développement des différentes formes de valorisation touristique et récréative de l'abandon. Le tableau 5.2. récapitule, pour chaque lieu, le(s) type(s) de visites identifié(s) dans le chapitre précédent, le degré de réappropriation évalué dans la première section de ce chapitre et le type de configuration actorielle. D'après ce tableau, il semble difficile d'établir une corrélation régulière entre types de configurations actorielles et formes de valorisation touristique et récréative des lieux. Si l'on constate que le premier type de configuration (dominé par la faible implication des acteurs formels), associé à la faiblesse de la réappropriation, ne donne lieu qu'à une offre de tourisme de l'abandon et exclut d'autres formes de valorisation, les relations sont plus variables pour les deux autres catégories de systèmes d'acteurs identifiées et les autres types de valorisations des lieux.

Une approche à partir des différentes formes de valorisation des lieux plutôt qu'à partir des configurations actorielles permet les constats suivants.

• Le tourisme de l'abandon correspond ici à deux types de situations bien distincts. Il se développe d'une part dans des lieux faiblement réappropriés marqués par une faible implication des acteurs formels caractéristiques du terrain états-uniens. C'est le tourisme de l'abandon tel que proposé par *Motor City Photography Workshops* à Détroit. On l'observe d'autre part dans des lieux dont la réappropriation, plus aboutie, est permise par des configurations actorielles relativement consensuelles. Il s'agit là de sa version berlinoise dans le cadre des visites de go2know.

• Les explorations autonomes, caractérisées par une autorisation d'accès du propriétaire ou gérant à l'exclusion de toute autre prestation de sa part, ont lieu dans des lieux présentant un degré de réappropriation variable et des systèmes d'acteurs relevant des catégories 2 et 3. C'est également le cas des visites guidées historiques et informatives.

• Enfin, les visites libres organisées ont lieu dans des sites dont la réappropriation est déjà à un stade relativement avancé, que les configurations actorielles soient conflictuelles ou consensuelles.

En définitive, les variables que constituent le degré de réappropriation des lieux et les configurations actorielles à l'œuvre ne suffisent pas à elles seules à expliquer les conditions de développement du tourisme de l'abandon. Si l'on observe bien que l'association entre faible réappropriation et faible implication des acteurs formels constitue une condition privilégiée de son développement, la variabilité des formes de valorisation associées aux autres types de configurations actorielles montre que les choix d'exploitation touristique et récréative des lieux sont autant fonction de la nature des projets portés par les propriétaires et gérants des lieux que des systèmes d'acteurs et du degré de réappropriation.

Tableau 5.2. Configurations actorielles, réappropriations et types de valorisation touristique : un aperçu général

Lieu	Type de configuration actorielle	Indice synthétique de réappropriation	Type(s) de valorisation touristique ou récréative
AMC Headquarters (Détroit)	1	1,2	Tourisme de l'abandon
Brady Elementary School (Détroit)		1,2	
Station de radio WDTR-FM (Détroit)		1	
Continental Motors Plant (Détroit)		1,2	
Église / école St. Margaret Mary (Détroit)		1,2	
Thomas Cooley High School (Détroit)		1,4	
St. David Catholic School (Détroit)		1	
St. David High / Duke Ellington School		1	
Ancien entrepôt du DWSD		1	
Teufelsberg (Berlin)	2	2,4	Visite libre organisée
			Visite guidée historique et informative
Grabowsee (Oranienburg)		1,8	Exploration autonome
Packard Plant (Détroit)		1,4	Visite guidée historique et informative
Spreepark (Berlin)	3	2,5	Visite guidée historique et informative
Beelitz-Heilstätten, Quadrant A (Beelitz)		2,8	Visite guidée historique et informative
			Visite libre organisée
Wünsdorf (Zossen)		2,4	Tourisme de l'abandon
			Visite guidée historique et informative
			Exploration autonome
Village Olympique (Wustermark)		2,6	Visite guidée historique et informative
Prison de Köpenick (Berlin)		2,6	Tourisme de l'abandon
			Visite guidée historique et informative

Conception et réalisation : A. Le Gallou, 2021

1.3.2. Nature et temporalité des projets de réappropriation : des déterminants essentiels du développement du tourisme de l'abandon

Le chapitre 4 a souligné le fait que la version berlinoise du tourisme de l'abandon reposait sur un contrat avec les propriétaires ou gérants des lieux. Il s'agit donc de déterminer dans quels types de projets cette forme de valorisation peut s'insérer ou non. En considérant tout d'abord les lieux dans lesquels go2know opère encore à l'heure actuelle (Wünsdorf et la prison de Köpenick), on peut dégager plusieurs éléments. Le premier correspond à la disponibilité d'espaces non utilisés (Wünsdorf) ou utilisés de manière ponctuelle (Köpenick). Cela ouvre la possibilité d'une valorisation touristique conciliable avec les autres usages éventuels du lieu, en l'occurrence à Köpenick avec les événements culturels organisés dans le bâtiment, et susceptible d'occuper le temps de latence préalable à la réhabilitation du site dans le cas de Wünsdorf. Le deuxième élément, très lié au premier, tient au fait que dans ces contextes, le partenariat avec go2know constitue pour les propriétaires ou gérants des lieux un apport économique contribuant à l'entretien du site. Cet aspect a été souligné tant par Jürgen Naumann (responsable de la sécurité du site de Wünsdorf) que par Matthias Schlesinger (locataire et gérant de la prison de Köpenick) au cours des entretiens menés en 2018 et 2019.

> « Au tout début, il n'y avait rien du tout ici, ce n'était qu'un bâtiment abandonné. [Je voulais en faire quelque chose] et bien sûr, ça coûte de l'argent. Au tout début, sans qu'il y ait quoique ce soit, tu ne peux utiliser que ce qui existe et qu'est-ce que tu peux utiliser ? Ce qu'il y a à regarder. Et comment tu peux gagner de l'argent avec ça ? Avec la photographie. Du coup, on a passé des coups de fils à Berlin et demandé qui faisait des photo-tours et qui serait intéressé par ce décor inutilisé, et on s'est décidé pour go2know […] on a un contrat avec eux, ils ont l'exclusivité – je ne prends personne d'autre, même si beaucoup de gens sont intéressés. C'est comme ça qu'on y est venu, c'était nos premières recettes, ça nous a payé l'électricité par exemple. C'est comme ça qu'on a commencé avec l'offre touristique[281]. »
>
> (Matthias Schlesinger, entretien, juillet 2018)

Dans le cas de Wünsdorf, l'existence d'une offre touristique formelle et d'une possibilité d'explorations autonomes moyennant paiement ont par ailleurs vocation à limiter les intrusions illégales. Malgré sa réhabilitation partielle, le site reste l'un des lieux abandonnés les plus connus de la région berlinoise et continue d'attirer les photographes amateurs de l'esthétique de l'abandon. En 2019, Jürgen Naumann estimait à six à huit personnes par semaine le nombre de sollicitations pour une exploration autonome légale ; il n'a pas été possible d'obtenir le nombre approximatif des intrusions constatées (entretien, avril 2019). Les lieux actuellement concernés par les offres de go2know tendent en définitive à montrer que cette forme de valorisation tire parti de la

[281] "Ganz am Anfang war wie gesagt gar nichts hier, es war einfach nur ein verlassenes Gebäude. [Ich wollte es entwickeln] und das kostet natürlich Geld. Ganz am Anfang, ohne daß was da ist, kann ich halt nur das nutzen, und was kann man nutzen? was man sich angucken kann und wie kann man damit Geld verdienen? wenn man es fotografiert. Da haben wir rumtelefoniert in Berlin, wer macht Fototour, wer hat Interesse an diesem Motiv, ungenutzt, und wir haben uns für go2know entschieden […] wir haben also einen Vertrag, sie dürfen das machen, exklusiv - ich nehme keinen anderen rein obwohl viele auch wollen. So sind wir dazu gekommen, das sind die ersten Einnahmen, so haben wir zum Beispiel unseren Strom bezahlt. So haben wir angefangen mit dem touristischen Angebot."

disponibilité d'espaces incomplètement réappropriés, donc du temps de latence évoqué dans le chapitre 1 ; qu'elle constitue un apport économique affecté à l'entretien du bâti et à la réalisation de projets plus pérennes (reconversion en espaces à usages mixtes à Wünsdorf et en espace culturel à Köpenick) ; enfin, qu'elle peut s'inscrire dans une stratégie de régulation des usages informels et illégaux qu'attirent ces espaces en transition.

L'analyse des cinq lieux berlinois dans lesquels go2know n'est pas (ou n'est plus) actif montre que d'autres éléments de contexte constituent au contraire des obstacles au développement du tourisme de l'abandon. Quatre d'entre eux ont d'ailleurs été investis par go2know depuis la création de l'entreprise en 2010 mais ne le sont plus aujourd'hui, ce qui permet de mettre en regard les évolutions des projets et des acteurs impliqués et celles des valorisations touristiques et récréatives. Le principal élément correspond à une incompatibilité perçue par les propriétaires ou gérants entre les projets qu'ils portent et l'existence d'une offre relevant du tourisme de l'abandon. Cette incompatibilité est souvent justifiée par l'incapacité de visites centrées sur la dimension esthétique des lieux à transmettre un contenu informatif jugé conforme au discours sur les lieux que souhaitent promouvoir leurs propriétaires ou gérants. C'est notamment le cas au Spreepark où les visites déléguées à l'agence Runze+Casper ont explicitement vocation à informer un public local sur la reconversion en cours du site. En cela, Tim Gärtner (chef de projet pour le Spreepark au sein de Grün Berlin) juge que les visites de go2know ne correspondent ni au projet ni au modèle économique de Grün Berlin, pour qui l'information des citoyens prime sur la rentabilité de l'offre de visite (entretien, avril 2017). Dans le cas du Village olympique (seul lieu du corpus berlinois à n'avoir jamais fait l'objet de visites organisées par go2know), la *DKB Stiftung* a œuvré à la restauration et à la valorisation patrimoniale depuis son rachat par la *Deutsche Kredit Bank*. Jusqu'à leur arrêt fin 2019, les visites organisées par cette fondation se caractérisaient donc par un contenu historique particulièrement développé que n'aurait pas pu proposer go2know dans le cadre de photo-tours.

Outre le discours porté sur les lieux, c'est parfois le type de rapport à l'espace qu'induiraient les visites de go2know qui constitue un motif de refus pour les propriétaires et gérants. À Grabowsee et sur le Teufelsberg, les gérants Bernhard Hanke et Marvin Schütte mobilisent des arguments très similaires opposant touristes (*Touristen*) et visiteurs (*Besucher*). L'un et l'autre distinguent ces deux catégories par leur degré d'investissement respectif. Tandis que les touristes visiteraient le site sur les conseils de guides touristiques ou d'offices de tourisme, les seconds le feraient en raison d'un réel intérêt pour le lieu et contribueraient consciemment à soutenir les projets par le droit d'entrée dont ils s'acquittent[282]. Autrement dit : au caractère exceptionnel des lieux répondrait une exigence concernant le profil de ceux qui les pratiquent. On retrouve ici encore une variation de la distinction entre touriste et voyageur proposée par Jean-Didier Urbain (1991) et mobilisée dans le chapitre 4. Pour Bernhard Handke et Marvin Schütte, elle justifie l'incompatibilité des visites proposées par go2know avec les projets envisagés pour l'ancien

[282] Se pose ici la question de la prescription touristique, c'est-à-dire des instances qui influencent les choix des touristes. Une prescription classique (guides touristiques, offices de tourisme) semble ne pas correspondre à l'idée que Marvin Schütte se fait du Teufelsberg et de l'esprit alternatif qu'il souhaite y faire régner. Au contraire, une prescription plus informelle fondée sur le bouche-à-oreille entre initiés garantit à ses yeux un engagement plus fort des visiteurs envers le lieu et le projet, ainsi qu'une attitude moins passive que celle prêtée aux touristes.

sanatorium de Grabowsee et le Teufelsberg[283] (entretiens, juillet 2018). Ce point est particulièrement intéressant dans la mesure où go2know revendique justement une offre destinée à un public d'initiés plus qu'à un public touristique (voir chapitre 4). Or l'argument est ici retourné en sa défaveur. Sans se prononcer sur les fondements de ces appréciations[284], on peut souligner la manière dont un même argument est mobilisé par différents acteurs et légitime des discours parfois contradictoires.

À ces incompatibilités supposées en matière de discours et de rapport aux lieux s'ajoute un enjeu plus pragmatique de sécurité. Holger Klementz (responsable clientèle, distribution et marketing au sein de Baum und Zeit) estimait ainsi que go2know, en charge des visites du Quadrant A de Beelitz-Heilstätten jusqu'en 2018, ne répondait pas aux attendus de Baum und Zeit en matière de sécurité (entretien, juillet 2018). De même, Tim Gärtner souligne la nécessité d'assurer la sécurisation des visites du Spreepark, dont le périmètre présentait encore au moment de l'entretien un certain nombre de risques liés à la dégradation des installations (entretien, avril 2017).

Enfin, lorsque le format des visites proposées par go2know semble inadapté aux projets des propriétaires ou gérants, la capacité de ces derniers à prendre eux-mêmes en charge l'exploitation touristique ou récréative du site (ou, dans le cas du Spreepark, à la déléguer à un prestataire jugé plus apte) est également un élément déterminant. C'est le cas dans le Quadrant A de Beelitz-Heilstätten, où Baum und Zeit organise désormais les visites guidées en interne, et au Village olympique où la *DKB Stiftung* les a d'emblée prises en charge. Grün Berlin a quant à elle décidé de confier cette exploitation à l'entreprise spécialisée Runze+Casper. Cet aspect va de pair avec la question du financement de la réhabilitation des lieux : l'apport économique que représente la part des bénéfices reversée par go2know peut s'avérer négligeable au regard du budget dont disposent propriétaires ou gérants. Associée à une capacité à prendre en charge les visites ou à les déléguer, l'absence d'un réel intérêt économique de la collaboration avec go2know peut alors conforter la décision d'y mettre un terme.

En définitive, l'ensemble des éléments qui font obstacle à l'existence d'un tourisme de l'abandon tel que proposé par go2know à Berlin renvoient à l'inadaptation de cette forme d'exploitation touristique et récréative avec le projet porté, que ce soit en termes de discours, de rapport au lieu, de sécurité, d'organisation interne ou encore de modèle économique. Le tourisme de l'abandon semble alors ne plus trouver sa place dans les lieux investis lorsque leur réappropriation se traduit par la disparition des interstices (temporels, économiques, fonctionnels) dans lesquels il s'épanouissait. Si le degré de réappropriation d'un lieu et la nature des configurations actorielles qui s'y déploient contribuent à éclairer les conditions de possibilité du tourisme de

[283] La chronologie des valorisations touristiques et récréatives du Teufelsberg ainsi que les rapports entre MSM Management (que représente Marvin Schütte) et go2know sont cependant difficiles à établir. Andreas Böttger situe l'arrêt des photo-tours sur le site aux alentours de l'été 2017, mais invoque successivement un changement de locataire (*Pächter*) du site (lequel a eu lieu en 2015) et la fermeture administrative de la tour principale (intervenue en mai 2018) pour expliquer la fin des visites sur le Teufelsberg (entretien, juin 2018). Marvin Schütte indique quant à lui travailler avec go2know (ce qui n'est plus le cas au moment de l'entretien) tout en considérant que l'orientation de leur offre est trop touristique dans la mesure où les photo-tours implique d'imposer une heure d'entrée et de sortie fixe (entretien, juillet 2018).

[284] On pourrait en effet leur objecter que, d'une part, le droit d'entrée payé par un touriste contribue tout autant au financement du projet que celui dont s'acquitte un visiteur et, d'autre part, que le format de visite très libre que propose go2know se distingue assez peu des explorations autonomes mises en place sur le Teufelsberg.

l'abandon, comme le montre le cas de Détroit, il faut donc également tenir compte de la manière dont il peut s'insérer dans les projets de réhabilitation propres à chacun des sites considérés.

1.4. Conclusion intermédiaire

Pour comprendre les conditions de possibilité du tourisme de l'abandon, on a donc souligné la nécessité de considérer le rôle des jeux d'acteurs à l'œuvre au-delà du seul binôme prestataire / visiteurs, autrement dit de glisser du *lieu abandonné* tel qu'il est construit dans le discours touristique à la réalité de *lieux* (inégalement) *réappropriés*. Les évolutions contemporaines des sites du corpus sont en effet déterminées par des configurations actorielles variées et qui, selon les cas, favorisent ou au contraire font obstacle aux réappropriations pérennes des lieux et à leurs valorisations touristiques. L'analyse croisée de ces configurations et des caractéristiques des projets portés par les propriétaires et gérants des lieux permet de préciser ce qui détermine l'insertion du tourisme de l'abandon dans les stratégies de réappropriation de ces acteurs.

À partir de ces réflexions, cette première partie identifie un premier critère de distinction entre deux modèles de tourisme de l'abandon. Les explorations proposées par MCPW à Détroit et go2know à Berlin investissent en effet des espaces caractérisés par des configurations actorielles, des formes de réappropriation et des projets de réhabilitation différents. Le développement des « Explore Detroit Tours » est lié à l'existence de lieux faiblement réappropriés et où les différents acteurs sont faiblement mobilisés, conditions nécessaires à une exploitation touristique informelle de l'abandon. Les visites de go2know s'insèrent quant à elle dans des espaces dont la réappropriation est plus avancée et portée par des acteurs bénéficiant d'interrelations relativement consensuelles. Dans le cas berlinois, l'existence du tourisme de l'abandon est conditionnée à sa compatibilité avec les projets des propriétaires et locataires des lieux, tandis qu'à Détroit, elle tire plutôt parti de l'absence de projet structuré.

La partie qui suit propose d'approfondir ces réflexions en déplaçant la perspective. Après avoir montré que l'existence de cette forme de valorisation touristique et récréative dépend de jeux et de projets d'acteurs propres aux différents sites considérés, il s'agit ici de montrer qu'elle met en jeu des représentations et des usages de l'espace susceptible d'entrer en tension avec ceux que déploient d'autres catégories d'acteurs. On passe alors d'une analyse centrée sur la notion d'*acteur* à une réflexion guidée par celle de *territorialité*. Par ce terme est désigné ici l'ensemble des rapports qu'entretiennent individus et groupes sociaux à un espace donné, des valeurs qu'ils y attribuent et des formes d'appropriation matérielles et idéelles qu'ils y déploient. On glisse autrement dit de la dimension relativement concrète des intérêts et des actions entreprises pour les défendre par différents acteurs à la manière dont ils envisagent, évaluent, pratiquent et parfois aussi affectionnent les lieux considérés. Or le tourisme de l'abandon fonctionne à plusieurs égards comme un révélateur de ces territorialités parfois difficilement conciliables.

2. Les lieux abandonnés touristiques, espaces de confrontation de territorialités en tension

2.1. Les lieux abandonnés, objets ponctuels de consommation touristique *versus* espaces du quotidien

2.1.1. À Détroit, des enjeux symboliques liés à un abandon massif à l'échelle locale

Au début de ce travail de recherche, les réflexions relatives au *ruin porn* et au *ruin tourism* développées dans les chapitres 1 et 2 ont nourri l'hypothèse d'une vive animosité des habitants de Détroit envers les pratiques relevant du tourisme de l'abandon[285]. Rappelons brièvement que l'esthétisation des lieux abandonnés sur laquelle repose le *ruin porn* a été abondamment critiquée dans le contexte de Détroit pour l'invisibilisation des causes politiques, économiques, sociales et culturelles de la crise urbaine qu'elle impliquerait (Apel, 2015a, 2015b ; Mullins, 2012 ; Kinney, 2016). Le *ruin tourism* (expression familière à toutes les personnes interrogées à ce sujet à Détroit) n'a pas meilleure presse dans la mesure où il manifeste concrètement l'attraction qu'exercent ces lieux sur des individus prêts à se déplacer pour faire l'expérience *in situ* de l'esthétique et de l'atmosphère des ruines contemporaines (voir chapitre 4). À cet égard, l'enjeu semble être d'abord d'ordre symbolique : la question n'est pas tant celle des nuisances concrètes qu'occasionnerait le tourisme de l'abandon (loin d'être une pratique de masse) mais celle du type de rapport à la ville et d'interprétation de ses paysages qu'il promeut. L'analyse développée dans cette sous-section ne porte pas spécifiquement sur les visites proposées par MCPW, dont les personnes interrogées n'ont souvent pas connaissance, mais de manière plus générale sur ce que les locaux nomment *ruin tourism* et qui englobe sans s'y limiter les pratiques analysées dans le cadre de ce travail[286]. Par ailleurs, pour les raisons exposées dans la présentation de la méthodologie (chapitre 3), le volet de l'enquête consacré aux habitants n'a pas pu être mené à son terme. Certains éléments sont donc ici esquissés sur des bases qui mériteraient d'être systématisées et approfondies.

En dépit des nécessaires précautions relatives à l'usage de ce type de sources[287], un fil de discussion du forum en ligne DetroitYes[288] compte de manière particulièrement efficace et illustrée des enjeux que soulève l'exploitation touristique des lieux abandonnés dans le contexte de Détroit.

---

[285] De nombreux travaux ont montré les limites d'une distinction binaire entre habitants et touristes, ont souligné la diversité des situations de mobilités intermédiaires (Maitland, 2008, 2010 ; Novy, 2017) et ont proposé d'envisager les pratiques touristiques comme définissant un mode d'habiter spécifique (Stock, 2005). Sans sous-estimer les apports de ces travaux ni postuler l'homogénéité des catégories « touristes » et « habitants », une première distinction globale entre les rapports aux lieux déployés par les touristes de l'abandon et par les résidents me semble néanmoins pertinente dans le cas spécifique de Détroit. L'opposition entre *insider* et *outsider* y est en effet particulièrement vive et structure largement l'appréhension des pratiques touristiques analysées ici. La suite de cette sous-section esquisse des distinctions plus fines au sein de la population résidente.

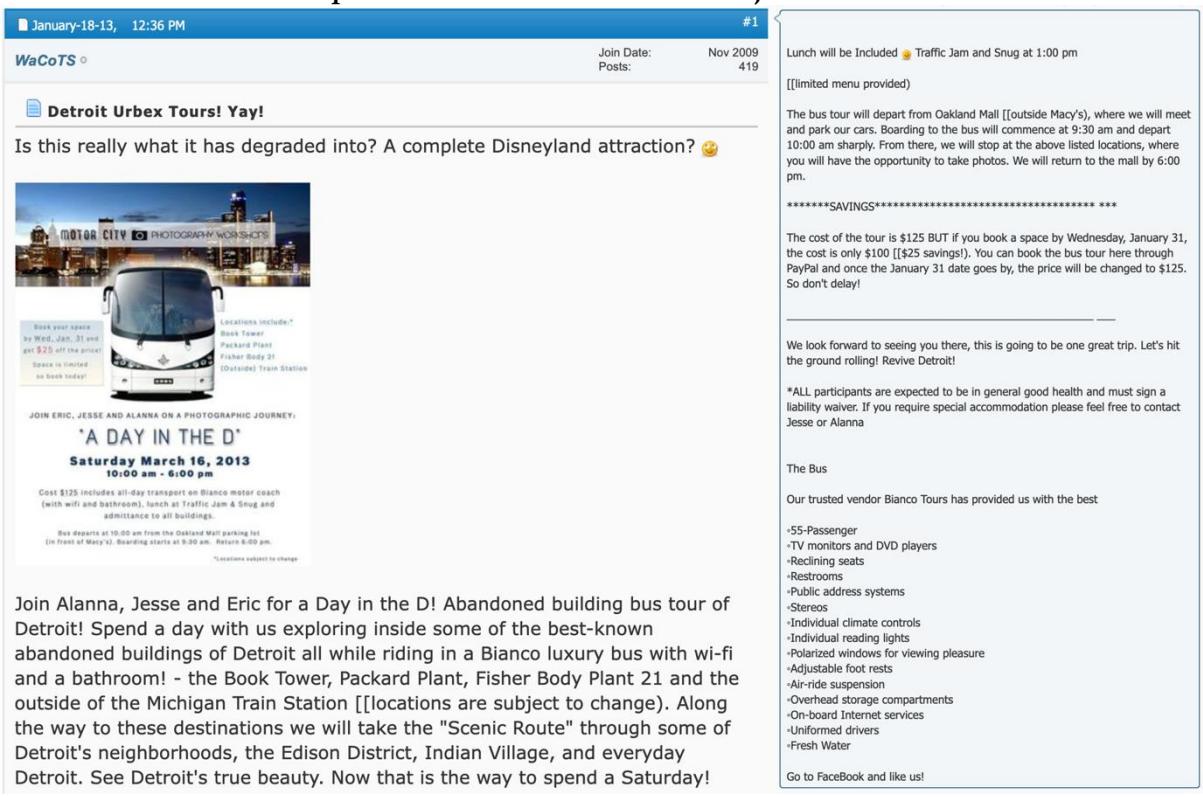
[286] Alors que cette thèse s'intéresse spécifiquement aux formes organisées de cet investissement touristique des lieux abandonnés, le terme *ruin tourism* tel qu'il est employé à Détroit recouvre indistinctement exploration individuelle autonome et participation à une visite plus structurée.

[287] En l'absence d'éléments de contexte extérieurs à la discussion, il est impossible de déterminer le profil des participants, ce qui limite la portée des conclusions tirées de ce document. Des informations portant sur la nature de leur rapport à Détroit (résident ou non, ancienneté de la présence à Détroit), leur profil socio-économique ou encore leur identification ethno-raciale seraient par exemple utiles.

[288] On trouvera l'intégralité de ce fil à l'adresse suivante : https://www.detroityes.com/mb/showthread.php?15450-Detroit-urbex-tours!-Yay! (consulté le 2 septembre 2021)

Cet échange virtuel fait suite à l'annonce sur la plateforme *MeetUp* de la visite à la journée « A Day in the D » proposée par MCPW en mars 2013[289] (figure 5.14.). Lancé par un membre du forum visiblement circonspect, le fil de discussion se compose de quarante-neuf messages postés entre le 19 et le 29 janvier 2013 et dans lesquels les participants réagissent à la nature et aux modalités de cette visite.

Figure 5.14. Annonce de la visite « A Day in the D » proposée par MCPW le 16 mars 2013 et reprise sur le forum DetroitYes en janvier 2013



Source : https://www.detroityes.com/mb/showthread.php?15450-Detroit-urbex-tours!-Yay! (capture d'écran, 2 septembre 2021)

Il n'est pas question ici d'en proposer une analyse exhaustive mais de mettre en lumière les arguments mobilisés pour condamner ou au contraire pour approuver la tenue de visites relevant du tourisme de l'abandon. Le principal motif de critique tient au décalage perçu entre l'objet de la visite (les lieux abandonnés) et le ton adopté par le discours promotionnel. D'un côté, un paysage urbain marqué par un abandon qui incarne les difficultés socio-économiques de la population de Détroit ; de l'autre, un bus tout confort dont la description visuelle et textuelle prend le pas sur celle des lieux visités, relégués au rang de simple décor par leur évocation succincte[290]. Le contraste inhérent au fait d' « explorer certains des bâtiments abandonnés les plus connus de Détroit tout en

[289] En plus de ses visites bi-hebdomadaires, Jesse Welter a ponctuellement organisé des visites d'un format plus ambitieux, plus longues et accueillant plus de participants. « A Day in the D » en fait partie.

[290] On pourrait presque y voir un parallèle, certes un peu excessif, avec les circuits touristiques où le moyen de transport s'avère finalement plus important que les destinations desservies, à l'image des gigantesques paquebots de croisière (*funship*) conçus pour retenir les croisiéristes et les faire consommer à bord au lieu de les inciter à visiter les ports d'escale.

se déplaçant dans un bus de luxe avec Wi-Fi et toilettes[291] » suscite chez certains contributeur le sentiment d'une forme d'exploitation exprimée en ces termes :

> « On en est vraiment rendus à ce point ? Une vraie attraction Disneyland ? »
>
> « Banlieusards blancs : venez voir de vraies personnes noires, réelles, vivantes, derrière la protection qu'offre votre bus de première classe... dégoûtant... »
>
> « J'aimerais qu'il y ait un moyen de s'assurer que ces trous du cul [...] se fassent arrêter pour leur petite visite de banlieusard sur le thème « s'introduire illégalement et contempler bêtement » (tout en restant prudemment isolés de ces gens sombres et effrayants qui vivent ici et tout). Vraiment révoltant à tout point de vue[292]. »
>
> (extrait des messages #1, #17 et #18 du fil de discussion « Detroit Urbex Tours! Yay! », janvier 2013)

Cette disneylandisation[293] des ruines contemporaines, pour reprendre l'expression forgée par Sylvie Brunel (2006), est interprétée par les auteurs de ces messages comme une pratique voyeuriste relevant d'une forme d'exploitation aux relents racistes. Touristes et résidents déploient des rapports à l'espace qui reposent sur des interprétations divergentes des lieux abandonnés, de leur sens et de leur valeur, ainsi que sur une appréhension différente de leur caractère ordinaire ou extraordinaire. Le tourisme de l'abandon consiste en effet en une pratique temporaire des lieux explorés, valorisés par les visiteurs pour leur esthétique et pour le contraste qu'ils présentent avec les espaces urbains habituellement pratiqués. Tamara, l'enthousiaste californienne rencontrée lors d'une visite avec MCPW en 2017 et présentée dans le chapitre 4, avait ainsi exprimé sa surprise face à un paysage urbain si marqué par l'abandon et avait souligné qu'il était à ses yeux impensable d'imaginer une telle situation en Californie. En ce sens, les lieux abandonnés font l'objet d'une forme d'exotisation touristique fondée sur un différentiel de familiarité et deviennent alors des attractions pratiquées comme telles. Par ailleurs, le tourisme de l'abandon est souvent identifié comme étant le fait de visiteurs blancs relativement aisés issus des municipalités de banlieue et venus pratiquer sur le mode du tourisme ou du loisir des lieux perçus comme hors du commun, par opposition à une population résidente essentiellement afro-américaine et économiquement vulnérable pour qui ces lieux font partie d'un environnement quotidien. Les dimensions raciale et spatiale sont intimement liées : à la distinction entre population afro-américaine et visiteurs blancs est associée une opposition entre Détroit et sa banlieue, entité spatiale à laquelle les discours des habitants attribuent souvent la responsabilité de la crise de Détroit. Cette distinction est

[291] Version originale : "exploring some of the best-known abandoned buildings of Detroit all while riding in a Bianco luxury bus with wi-fi and a bathroom", https://www.detroityes.com/mb/showthread.php?15450-Detroit-urbex-tours!-Yay! (consulté le 2 septembre 2021)

[292] Version originale : "Is this really what it has degraded into? A complete Disneyland attraction?" ; "White suburbanites - come see real, actual, live black people from the protection of your first class bus accomodations... disgusting..." ; "I wish there was some way to make sure these assholes […] get arrested for their little suburbanite 'trespassing and gawking' tour (while staying safely isolated from those scary dark people who, you know, live here and stuff). Truly revolting on every level."

[293] La disneylandisation désigne selon Sylvie Brunel une modalité et une conséquence de la mondialisation touristique. Elle consiste en la transformation du monde en décors destinés à la consommation touristique par la mise en scène des singularités locales (2006).

omniprésente dans les discours des habitants rencontrés. Stewart, rencontré en 2017 alors qu'il travaillait comme gardien d'une église désaffecté dans le quartier de Poletown East, avait évoqué la question en ces termes : « Les gens des banlieues, ils viennent à Détroit en pensant qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent. Ils ne feraient pas la même chose chez eux[294] » (conversation informelle, 2017). La photographie 5.3., prise lors d'une visite organisée par MCPW en 2017, illustre ces différents éléments. On y aperçoit six participants (dont deux habitent la banlieue de Détroit) affublés des accessoires emblématiques de la figure du touriste (sac à dos et appareil photo) observant et photographiant une maison abandonnée et incendiée. Tous sont blancs, comme le sont en grande majorité les personnes rencontrées lors des neuf visites observées entre 2017 et 2018, et deux d'entre eux viennent d'une municipalité de la banlieue de Détroit.

Photographie 5.3. Des participants au « Detroit Urbex Tour » devant des maisons abandonnés sur Sorrento Avenue dans le West Side de Détroit

Symbole ordinaire de la crise urbaine, cette maison abandonnée et incendiée devient une attraction touristique dans le cadre des visites proposées par MCPW
Source : A. Le Gallou, 2017

Le tourisme de l'abandon semble ainsi laisser peu de place à l'expression des territorialités habitantes. Or pour de nombreux résidents, les lieux abandonnés y occupent une place complexe. Éléments familiers du paysage quotidien, ils sont à la fois des sources de nuisances concrètes quotidiennement éprouvées, renvoyant au triste ordinaire des espaces vécus de la crise urbaine, et des espaces individuellement et collectivement signifiants, chargés d'affects et supports de constructions identitaires et mémorielles (Paddeu et Florentin, 2013 ; Zebracki *et al.*, 2019). Pendant

[294] Version originale : "People from the suburbs, they come to Detroit and they think they can do whatever they want. They wouldn't do that home."

ma présence sur le terrain en 2017 et 2018, les interactions avec plusieurs interlocuteurs ont fait écho à ce décalage entre la manière dont les lieux abandonnés sont investis par le tourisme de l'abandon et par les habitants, à l'image de cet épisode dans une librairie du quartier de Midtown consigné dans le carnet de terrain :

> Dans une librairie de Cass Avenue, après que je lui ai demandé le *Beautiful Terribles Ruins* de Dora Apel, la libraire me répond qu'elle refuse de le vendre parce que les ruines ne correspondent pas à ce qu'elle veut montrer de Détroit. Elle se montre très véhémente envers les visiteurs qui viennent contempler les ruines de Détroit, leur prêtant un comportement de voyeurs, et précise à propos de l'abandon : « Je n'ai rien à voir avec ça, nous n'avons rien à voir avec ça, c'est quelque chose qu'on nous a fait. Les gens ici n'ont rien à voir avec ça. Quel que soit le sujet sur lequel vous faites des recherches, c'est dégoûtant. Ce *ruin porn*, c'est vraiment de la pornographie. Ce n'est pas mignon, ce n'est pas marrant, c'est la vie des gens détruite »[295]. Peu désireuse de poursuivre la conversation, elle me conseille de ne pas m'intéresser qu'au tourisme de l'abandon mais de me poser des questions plus générales sur les raisons de la situation actuelle de Détroit.
>
> (extrait de carnet de terrain, avril 2018)

Dan Austin, auteur d'un *Lost Detroit* (2010) consacré à l'histoire des sites en ruine de Détroit et fondateur du site HistoricDetroit.org, a quant à lui refusé de me répondre à plusieurs reprises ; « je m'intéresse à l'histoire et non à l'exploitation de l'histoire de notre ville[296] », a-t-il précisé en guise d'explication. On mesure à quel point le sujet restait sensible pour une partie des habitants de Détroit alors même que, de l'avis de plusieurs interlocuteurs, le tourisme de l'abandon était déjà en net reflux par rapport au début des années 2010. Si peu détaillés soient-ils, ces deux discours expriment l'idée d'une double extériorité : celle des processus ayant mené à la ruine de Détroit et celle de l'exploitation de leurs conséquences. Détroit et ses habitants sont présentés comme n'étant pas plus responsables de la crise qui s'est abattue sur eux que du développement d'un tourisme fondé sur les paysages de la crise urbaine. En ce sens, la ville est finalement doublement victime, d'abord de la crise urbaine (en termes matériels) puis de son exploitation (en termes symboliques). Du fait de la charge symbolique des lieux abandonnés, le tourisme de l'abandon cristallise donc la confrontation de représentations et d'usages de l'espace urbain antagonistes. Cette forme de tourisme repose en effet sur un imaginaire spatial exogène, construit et imposé par des acteurs extérieurs à la municipalité de Détroit. En cela, cet imaginaire échoue à rendre compte de la manière dont les habitants se représentent et s'approprient un espace urbain marqué par les stigmates de la crise, comme l'explique Aaron Foley (*chief storyteller*[297] de Détroit de 2017 à 2019) :

---

[295] Version originale : "I have nothing to do with that. We have nothing to do with that, it was done to us. People here have nothing to do with that. Whatever you're looking at, it's disgusting. That ruin porn, it is really porn. It's not cute, it's not funny, it's people life destroyed."

[296] Version originale : "I'm focused on the history, not the exploitation of our city's history" (communication personnelle, 2017)

[297] Je choisis ici de conserver l'appellation anglophone, difficile à traduire avec justesse. Créé en 2017, le poste de *chief storyteller* est intégré à l'organigramme de l'administration municipale de Détroit. Il consiste à superviser la création et la diffusion de récits urbains sous forme textuelle, photographique et vidéo pour contribuer à mettre en lumière les « vrais » habitants de Détroit pour s'affranchir d'une image dominée par l'opposition binaire entre abandon et revitalisation. Les contenus créés dans ce cadre sont notamment diffusés par le site internet « The Neighborhoods » créé à cette fin : https://theneighborhoods.org/ (consulté le 7 septembre 2021).

> « Nous, ici à Detroit, on veut que le *ruin porn* disparaisse, on veut que le bâti délabré disparaisse. Ce n'est pas là pour que vous puissiez regarder, c'est là parce que... il faut que ça disparaisse. [...] Ce qui est un spectacle pour quelqu'un est une nuisance pour quelqu'un d'autre, pour les gens qui doivent vivre dans le coin, passer devant, travailler à côté [...] Et puis l'exploration urbaine est une pratique très dangereuse. Quand on a une ville qui a un taux de criminalité élevé, où les forces de police sont au maximum de leurs capacité et que la police doit s'occuper de quelqu'un qui est resté coincé dans une cage d'ascenseur ou qui est tombé dans des escaliers de secours [en explorant des bâtiments abandonnés], pour moi c'est un manque de respect[298]. »
>
> (Aaron Foley, entretien, avril 2018)

Perçues et vécues différemment par les résidents et par les visiteurs, les ruines contemporaines de Détroit donnent à voir deux types de rapports à l'espace qui opposent l'ordinaire de l'espace vécu à l'extraordinaire de l'espace touristique et la conscience aiguë des conséquences sociales et économiques de la crise à une appréhension essentiellement esthétique et récréative. À cet égard, le tourisme de l'abandon représente pour une partie des habitants de Détroit un avatar contemporain des décennies de racisme antérieures qui ont modelé la ville.

Pour autant, cette interprétation n'est ni unanime, ni homogène. Au cours des différentes visites réalisées avec MCPW, aucune des (rares) interactions spontanées avec les habitants croisés à proximité des lieux visités n'a été pour eux l'occasion d'exprimer un désaccord. Interrogé sur la manière dont il perçoit la réception des « Explore Detroit Tours » par la population locale, Jesse Welter affirme n'avoir jamais été confronté à l'accusation d'exploitation évoquée plus haut :

> « On n'espionne pas les gens et on ne regarde pas dans les maisons, ce sont juste des lieux oubliés, des lieux qui proposaient des services de toutes sortes, que ce soit des usines ou des églises, ce ne sont pas les maisons des gens. Alors pourquoi ce serait mal ? [...] D'après mon expérience des huit dernières années, avec toutes les personnes à qui j'ai parlé et dans tous les endroits où je suis allé, je n'ai jamais eu une mauvaise expérience, un retour négatif, tout a toujours été positif. Parfois, les gens pensent qu'on tourne peut-être un film. En tant que photographe, tu documentes l'histoire, c'est ça que tu fais, tu immortalises une partie de l'histoire. D'autres fois, les gens sont excités et me disent "vous allez acheter ce bâtiment et en faire quelque chose ?" [...] Personne ne pense vraiment qu'on est là à les observer et à les regarder de haut. Il ne s'agit pas d'eux, il s'agit du bâtiment qu'ils sont obligés de voir tous les jours[299]. » - Jesse Welter, entretien, avril 2018

[298] Version originale : "People here in Detroit, we want the ruin porn to go away, we want the blight to go away. It's not here for you to look at, it's here because… it needs to go away. […] This spectacle for one person is an eyesore for somebody else, for the people that have to live around, to walk past it, to work around. […] urban exploring is a very dangerous practice. When you have a city that has a high crime rate, where the police force cannot be stretched anymore and when the police has to respond to someone who got stucked in an elevator shaft or who fell down fire stairs, that to me is disrespectful."

[299] Version originale : "We're not stalking at people or looking in the houses, these are just forgotten places, places of service of all kinds, whether factories or churches, it's not people's homes. So why is it bad ? […] In my experience of doing this for the last eight years and all the people that I have talked to and all the places that I have gone to, I have never once had a bad experience, one negative feedback, it's always been positive stuff. Sometimes people think that maybe we're making a movie. As a photographer you're documenting history, that's what you're doing, you're capturing

Si l'absence d'épisodes conflictuels rapportée par Jesse Welter n'invalide en rien les analyses relatives aux enjeux éthiques que pose l'exploitation esthétique et touristique contemporaine, elle permet néanmoins de souligner que les positions exprimées par les habitants vis-à-vis de l'exploitation touristique de l'abandon varient en fonction des profils des personnes rencontrées. Sur la base des entretiens et des conversations informelles menés à Détroit, on peut en distinguer trois types. La condamnation explicite de cette exploitation est essentiellement le fait d'individus originaires de Détroit, dotés d'un certain capital social, économique et culturel et souvent afro-américains. On observe ensuite une approche tout aussi consciente des enjeux symboliques et éthiques propres au tourisme de l'abandon, mais moins véhémente et empreinte d'une certaine prudence dans les prises de position. Celle-ci correspond davantage à des personnes au profil socio-économique similaire mais ayant récemment emménagé à Détroit et en général blanches. Enfin, les personnes originaires de Détroit mais au profil socio-économique plus modeste expriment une relative indifférence à l'égard du tourisme de l'abandon, à rebours de mon hypothèse de départ. Cela semble s'expliquer par une hiérarchisation différente des enjeux liés à l'abandon urbain. Les individus dotés d'un capital socio-économique plus élevé, qui les préserve au moins partiellement d'une expérience récurrente des diverses nuisances liées à l'abandon, sont plus à même de percevoir les lieux abandonnés comme des enjeux d'ordre symbolique. À l'inverse, un capital socio-économique plus modeste incite souvent à considérer que l'intérêt d'une poignée de touristes pour les ruines de Détroit n'a que peu d'importance au regard des difficultés concrètes et quotidiennes auxquelles font face les personnes concernées. C'est ce que souligne Marty, un Afro-Américain d'une cinquantaine d'années rencontré en 2017 et qui vivait alors depuis deux ans dans une maison inoccupée du quartier d'Islandview dans l'East Side de Détroit.

> Marty me dit voir régulièrement des gens s'arrêter devant la maison qu'il occupe pour la prendre en photo. Il les identifie comme un mélange de personnes intéressées par un achat immobilier et de touristes. Interrogé sur son sentiment vis-à-vis de l'intérêt que ces derniers portent aux lieux abandonnés en général et à la maison où il vit en particulier, Marty répond en ces termes : « Il n'y a pas de problème, ils ne pensent pas à mal. Prenez toutes les photos que vous voulez. Je peux même prendre la pose ! » Il explique ensuite que sa principale inquiétude est que des gens cherchent à s'introduire dans la maison, facilement identifiable comme vacante, bien qu'elle ferme encore à clé. Par rapport à cela, le fait que certains se contentent de prendre des photos ne lui pose aucun problème.
>
> (extrait de carnet de terrain, juin 2017)

Ebony (résidente du quartier de LaSalle Gardens) et Shirleen (qui habite à proximité immédiate des installations industrielles sur la rivière Détroit au sud-ouest de la ville), interrogées en 2018, abondent dans le sens de Marty. Toutes deux Afro-Américaines et dans une situation économique précaire, elles soulignent également l'importance de difficultés concrètes (payer son loyer, avoir les moyens économiques de faire face à un imprévu) qui relèguent au second plan des enjeux symboliques qu'elles perçoivent, mais dont elles considèrent qu'ils ne les affectent guère (entretiens, mars et avril 2018).

---

part of history. Other thing is people get excited and say "are you gonna buy that building and do something with it?" [...] Nobody really feels like we were there looking at them and looking down at them. It's not about them, it's about that building they have to look at everyday."

Dans le cas de Détroit, les tensions que suscite le tourisme de l'abandon avec une partie des habitants reposent donc sur la prédominance d'enjeux symboliques que l'on ne peut comprendre qu'en tenant compte du contexte géographique local. On y entend de manière récurrente un discours qui condamne le rapport à l'espace qu'impliquerait l'exploitation touristique des lieux abandonnés. Au-delà de l'ignorance des causes et des conséquences de la crise urbaine, elle est interprétée comme relevant d'une exploitation éminemment spatialisée des populations afro-américaines de la ville-centre par des populations blanches, aisées et identifiées à la banlieue de Détroit. Pourtant, les pistes esquissées dans les pages qui précèdent montrent que cette condamnation n'est pas univoque. Ce type d'articulations entre territorialités touristiques et habitantes autour des lieux abandonnés est spécifique aux configurations locales observées à Détroit. Dans le cas de Berlin prédominent au contraire des enjeux plus pragmatiques touchant à des questions d'aménagement urbain et s'exprimant à une échelle plus locale.

2.1.2. À Berlin, des enjeux plus ponctuels et pragmatiques à l'échelle micro-locale

À Détroit, la question du rapport touristique aux lieux abandonnés se pose d'abord *en général*, c'est-à-dire à propos des lieux abandonnés en tant que catégorie d'espaces. Cela ne signifie pas que les choses se manifestent partout de la même manière à l'échelle micro-locale des lieux concernés, mais que l'appréhension du problème se joue d'abord à l'échelle locale de la ville et relativement à une catégorie d'espaces. À Berlin, l'analyse des articulations entre territorialités touristiques et habitantes dans les lieux abandonnés invite à s'intéresser à des lieux précisément identifiés et non à une catégorie regroupant des espaces indifférenciés. Cela fait écho aux éléments présentés dans le chapitre 3 concernant l'inégale identification de la catégorie « lieux abandonnés » par les habitants de l'une et l'autre ville : si elle est systématiquement mobilisée à Détroit, elle l'est beaucoup moins à Berlin où les personnes interrogées identifient les enjeux associés à tel lieu spécifique et non aux lieux abandonnés en général. Cela s'explique également par les configurations locales détaillées dans le chapitre 2, caractérisées notamment par un abandon de plus en plus résiduel et une forte tradition locale de réappropriation informelle des friches urbaines. Du fait de cette dissymétrie entre les deux terrains, la question des rapports à l'espace déployés par les touristes et par les habitants dans les lieux abandonnés se pose de manière différente.

Le principal élément de distinction tient à la nature des valorisations touristiques concernées. Peu nombreux sont les sites où ont été observées des contestations de la part des habitants : c'est le cas du Spreepark (essentiellement jusqu'en 2014) et du Teufelsberg, soit les deux lieux autour desquels se mobilisent des associations citoyennes. Si tous deux ont fait l'objet de visites relevant d'un tourisme de l'abandon par le passé, leurs valorisations actuelles prennent d'autres formes (visites guidées au Spreepark, visites libres et guidées au Teufelsberg). Contrairement à ce que l'on observe à Détroit, c'est donc moins le tourisme de l'abandon qui pose problème que d'autres formes d'exploitation, notamment sur le Teufelsberg. Cela s'explique par la prédominance des enjeux d'ordre matériel sur le terrain berlinois. On constate en effet qu'à Berlin et dans les espaces du Brandebourg environnants, les prises de position des habitants s'expriment davantage (1) sous une forme structurée, en général celle de l'association citoyenne (2) en lien avec

des enjeux pragmatiques d'aménagement urbain et (3) avec pour échelle de référence celle de l'espace quotidien. De fait, le discours de l'*Aktionsbündnis Teufelsberg* et de *Pro Plänterwald* révèle le caractère central d'enjeux relatifs à l'aménagement des sites concernés à l'échelle micro-locale, avec une attention particulière portée à la préservation de l'environnement et du cadre de vie. Dans les deux cas, ces acteurs se mobilisent pour la transformation des lieux en espaces récréatifs (*Erholungsgebiet*) de proximité et librement accessibles, dont l'aménagement et les usages doivent être compatibles avec le statut de zone de conservation du paysage (*Landschaftsschutzgebiet*). Il s'agit de préserver ou de développer des aménités récréatives à l'échelle de l'espace du quartier, qui constitue pour les habitants l'échelle de référence pour l'appréhension de l'évolution des lieux étudiés. Dès lors, ce qui pose problème dans la valorisation touristique, ce sont les nuisances matérielles qu'elle engendre tant par sa nature que par son éventuelle massification. L'*Aktionsbündnis Teufelsberg* déplore par exemple les nuisances sonores liées aux événements organisés sur le site ainsi que les problèmes environnementaux que poseraient la construction de places de stationnement et de voies d'accès au gabarit adapté à un accroissement de la fréquentation. L'association appelle à mettre fin à une exploitation que ses représentants qualifient de « champ de foire commercial » (*kommerzielle Rummelplatz*) (Hartmut Kenneweg et Eckhardt Kuntzsch, entretien, juin 2018). Jusqu'au rachat du bail par le Sénat en 2014, on observait au Spreepark une situation comparable aux dynamiques actuelles du Teufelsberg. *Pro Plänterwald* était alors très hostile à la famille Witte, encore titulaire du bail malgré d'importantes dettes, à l'exploitation touristique menée par Christopher Flade entre 2009 et 2014 et à l'éventualité d'une remise en service du site en tant que parc d'attraction. Le rachat du bail par la municipalité et l'élaboration participative d'un projet de reconversion ont calmé l'essentiel des inquiétudes exprimées par l'association, qui portaient essentiellement sur les nuisances qu'occasionnerait un usage touristique et récréatif de grande envergure. *Pro Plänterwald* semble désormais s'être ralliée au projet de la municipalité, quoiqu'elle s'y oppose sur des points de détail (tels que l'aménagement de la voirie) qui n'en remettent pas en cause l'orientation générale. Les tensions entre usages touristiques et habitants portent donc ici sur une incompatibilité d'usages concrets du site et non, comme dans le cas de Détroit, sur des conflits d'interprétation des lieux d'ordre plus symbolique que matériel.

Pour les autres lieux du corpus berlinois, il n'a pas été identifié de tension particulière entre exploitation touristique et récréative d'une part et résidents d'autre part. Dans le cas du tourisme de l'abandon, plusieurs éléments l'expliquent. D'une part, l'abandon n'est pas à Berlin un enjeu symbolique au même titre qu'à Détroit. D'autre part, les visites de go2know touchent un public plus local (environ 30% de Berlinois), ce qui peut s'expliquer par l'évolution socio-économique générale de la population qu'évoque Andreas Böttger :

> « On en est maintenant arrivé à un niveau où d'un coup... Berlin est devenu chic au fil des ans, tout a été rénové, les maisons sont toutes belles maintenant, tout cela coûte de l'argent. Et tout à coup on devient sensible à ça [les lieux abandonnés, le délabrement], on s'intéresse aux marchés aux puces, aux choses anciennes, aux objets rouillés qui sont... On n'en a pas besoin, mais je trouve quand même ça. C'est ça l'enjeu, tu ne trouverais pas ça beau si tu étais pauvre et que tu n'avais pas d'argent, tu te dirais "à quoi bon ? J'en ai assez à la maison" ou

quelque chose dans ce genre-là. C'est ça qui se joue et c'est pour ça que dans les villes où ça se développe bien, quelque chose comme Go2know peut fonctionner. Dans une ville comme Sofia, ce n'est même pas la peine d'ouvrir [une entreprise comme go2know], personne ne réserve, ça n'intéresse personne.[300] »

(Andreas Böttger, entretien, juin 2018)

L'offre de go2know se prête donc moins à des critiques comparables à celles que l'on observe à Détroit, et ce d'autant plus que le contexte touristique berlinois offre déjà son lot de tensions liées à la fréquentation touristique. À Berlin, c'est en effet la question de la surfréquentation (*overtourism*) et de ses effets sur le quotidien d'une partie des habitants qui s'avère particulièrement conflictuelle (Novy, 2013, 2016, 2017). Johannes Novy pointe toutefois l'inadaptation d'une grille d'analyse opposant touristes et habitants et souligne au contraire la complexité des interpénétrations entre différents types de mobilités et de pratiques de consommation de l'espace (2017). C'est alors moins le statut (touriste ou non) que les pratiques de l'espace dont on peut évaluer le potentiel de conflictualité. Or on peut supposer que dans ce contexte, l'offre relativement confidentielle et peu massive de go2know ne représente pas de nuisance significative susceptible de susciter des tensions entre différentes catégories d'usagers de l'espace urbain.

On peut en définitive résumer de la manière suivante les différentes articulations entre les rapports à l'espace touristiques et des résidents observés sur les deux terrains considérés (tableau 5.3.).

Tableau 5.3. Deux modèles d'articulation des territorialités touristiques et résidentes

	Détroit	**Berlin**
Type de valorisations touristiques concernées	Tourisme de l'abandon	Autres formes de valorisations touristiques et récréatives
Degré de réappropriation des lieux concernés	Faible	Plus élevé
Type d'enjeux prédominants	Symboliques	Matériels
Modalités d'expression des résidents	Non structurées	Structurées sous la forme d'associations citoyennes
Échelle de référence	Échelle locale (ville)	Échelle micro-locale (quartier)

[300] Version originale : "Wir sind jetzt auf einer Ebene angekommen, wo man auf einmal... also Berlin ist schick geworden in den Jahren, man hat ja alles saniert, die Häuser sind doch toll jetzt, es kostet alle Geld. Und auf einmal hat man einen Blick für diese Sachen, man interessiert sich auf Flohmarkt, also alte Dinge, verrostete Gegenstände, die sind... braucht man ja nicht, ich finde die aber schön. Darum geht's, würdest du nicht schön finden wenn du arm bist und kein Geld hast, dann sagst du "was soll das? Davon hab ich zuhause genug" oder so. Das ist so der Effekt, der dahinter steckt und deswegen sind in den Städten, wo sie sich toll entwickeln… da kann sowas wie Go2know funktionieren. In einer Stadt wie Sofia brauchst du da nicht aufmachen, das bucht keiner Schwein, es interessiert keinen."

Au-delà du contraste constaté entre les deux espaces spécifiques que sont Détroit et Berlin, c'est l'analyse des configurations locales qui importe. Cette différence s'explique en effet par l'ampleur matérielle et la charge symbolique très différente que revêt l'abandon dans les deux villes, ainsi que par le degré de réappropriation des lieux et les configurations actorielles à l'œuvre. On peut également invoquer le décalage des temporalités de l'abandon et des réappropriations entre les deux villes : il est tout à fait envisageable qu'au fur et à mesure de la revitalisation de Détroit, les enjeux symboliques liés au tourisme de l'abandon tel qu'il existait au cours de la dernière décennie s'effacent au profit de questions d'ordre plus matériel telles qu'on les observe aujourd'hui à Berlin.

2.2. L'exploitation touristique de l'abandon, obstacle à la contextualisation historique des lieux ?

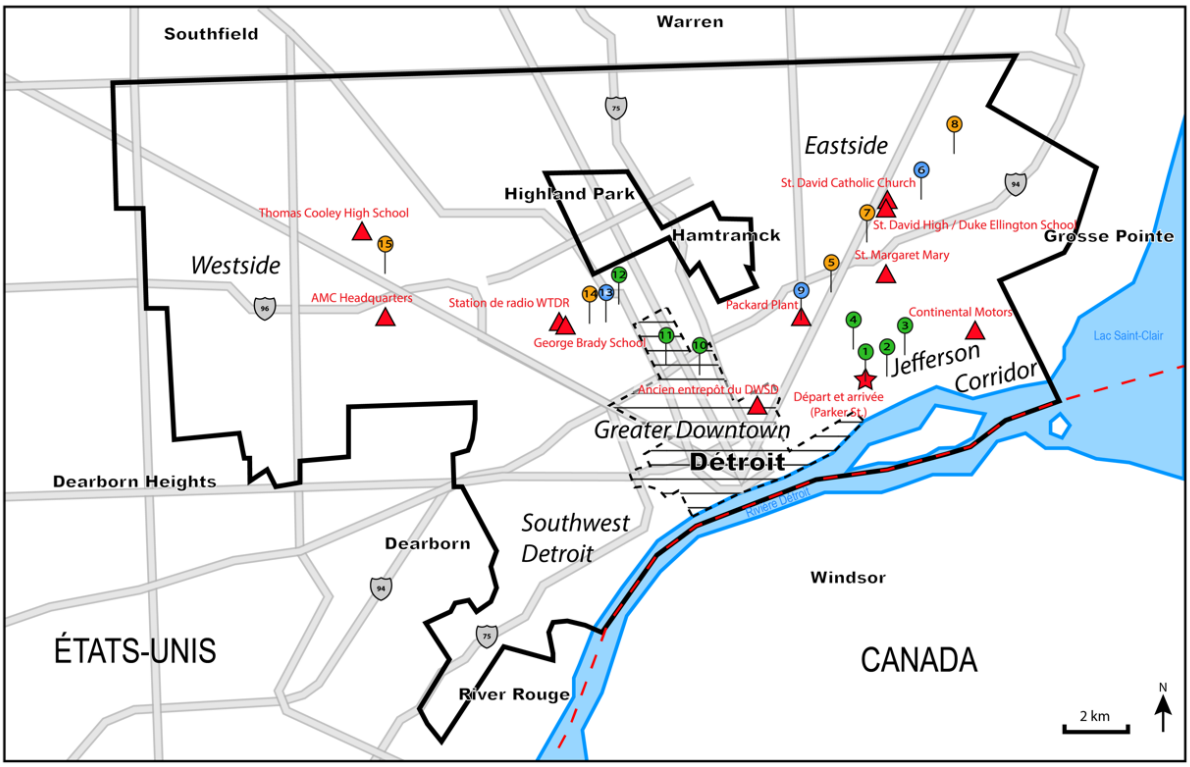
De même que les enjeux symboliques liés à l'abandon urbain jouent un rôle nettement plus important à Détroit qu'à Berlin dans l'articulation des territorialités touristiques et habitantes, la question de l'interprétation des lieux et notamment de leur contextualisation historique se pose de manière inégale en fonction des terrains. Qu'il s'agisse de Détroit ou de Berlin, le tourisme de l'abandon est souvent perçu par les acteurs extérieurs à sa mise en œuvre comme une forme d'exploitation des lieux qui ne s'intéresserait qu'aux résultats des dynamiques ayant mené à l'abandon et négligerait les processus permettant d'en éclairer les causes et les conséquences. Cependant, ce type de critiques est inégalement vérifié à Détroit et à Berlin ; la question se pose par ailleurs à des échelles différentes sur l'un et l'autre terrains.

2.2.1. À Détroit, le tourisme de l'abandon comme enjeu de compréhension de la crise urbaine

Il s'agit dans cette sous-section de confronter les critiques d'ordre général présentées dans la partie précédente aux modalités de visite spécifiquement proposées par MCPW. Le chapitre 4 a montré la volonté de Jesse Welter d'associer l'exploration des lieux abandonnés à un discours plus général sur la ville à partir des trajets entre les sites. Il a également mis en évidence la juxtaposition, dans ce discours, de deux registres renvoyant respectivement à une revitalisation positivement connotée mais spatialement circonscrite et à la persistance de larges portions d'espace présentées comme des zones de non-droit. Il s'agit ici d'analyser le discours proposé par le guide au regard des éléments d'explication des dynamiques urbaines de Détroit présentés dans le chapitre 2 et dont une partie des habitants déplorent l'absence dans ce qu'ils perçoivent du tourisme de l'abandon. La carte ci-dessous localise les différents sites commentés par Jesse Welter au cours des trajets (carte 5.1.) en distinguant les espaces associés à des caractéristiques de la ville respectivement présentées comme positives, négatives ou neutres[301]. Le tableau qui la suit permet quant à lui de préciser le contenu des commentaires relatifs à chacun de ces lieux (tableau 5.4.).

[301] Pour des raisons de lisibilité, le trajet entre les lieux (qui diffère entre chaque visite) n'a pas été représenté.

Carte 5.1. Espaces commentés par Jesse Welter sur le parcours des « Explore Detroit Tours »



Conception / réalisation : A. Le Gallou, 2021

Détroit
Windsor — Municipalités

Frontière internationale

Principaux axes routiers

Autoroutes inter-états (*interstate*)

Limites de la municipalité de Détroit

Westside — Principaux ensembles spatiaux de la municipalité de Détroit

Limites du *Greater Downtown*

Lieu de départ et d'arrivée des « Explore Detroit Tours »

AMC Headquarters — Sites visités au cours des « Explore Detroit Tours »

Espaces commentés par Jesse Welter au cours des « Explore Detroit Tours »

Espaces associés à des aspects présentés comme positifs par le discours du guide

Espaces associés à des aspects présentés comme négatifs par le discours du guide

Espaces associés à des aspects présentés comme neutres par le discours du guide

1. West Village
2. Indian Village
3. Hantz Farms
4. Maison acquise par Jesse Welter (Crane St.)
5. Station service participant au programme Green Light
6. Bulldozer démolissant une maison
7. Cadillac Stamping Plant
8. Quartier Mapleridge
9. Site de stockage de matériaux de récupération (*architectural salvage*)
10. Midtown
11. New Center
12. Boston-Edison District
13. Gordon Park
14. Linwood Street
15. Parcelles résidentielles clôturées

Tableau 5.4. Présentation synthétique des commentaires proposés par Jesse Welter au cours des « Explore Detroit Tours » (2018)

N°	Lieux et aspects évoqués par les commentaires de Jesse Welter
1	**West Village** [quartier historique classé situé à mi-distance du *downtown* et de la limite orientale de la municipalité]
	• « On est à West Village, une des zones qui croît le plus à Détroit » • « Vous allez voir beaucoup de terrains vacants dans la ville, mais à son apogée elle était pleine, il n'ya avait pas d'espace disponible » • « Vous ne verrez pas beaucoup d'agents de police, il y a déficit à Détroit, c'est pour ça que les quartiers tournent mal – beaucoup de quartiers de l'East Side sont des zones de non-droit[302] »
2	**Indian Village** [quartier historique classé adjacent à West Village]
	• « Indian Village est le meilleur endroit où vivre à Détroit. La différence, c'est que vous pouvez vous promener dans votre quartier la nuit – dans la plupart des quartiers, vous êtes en quelque sorte prisonnier de votre maison[303] » • Jesse Welter signale l'ancienne maison de Meg White (du groupe de rock les White Stripes) et l'existence de visites annuelles
3	**Hantz Woodlands** [exploitation forestière urbaine de grande envergure gérée par Hantz Farms LLC]
	• Présentation du projet *Hantz Woodlands*, de ses modalités (achat massif de parcelles appartenant à la municipalité, démolition des structures vacantes, plantation des parcelles) et de ses objectifs (lutte contre le délabrement, amélioration de la sécurité) • « Les gens qui vivent ici ont eu l'impression qu'un riche Blanc achetait toutes les terres [...], mais la vérité c'est qu'il vit à Indian Village, donc c'est quasiment son jardin[304] » • Mention des accusations de *land grabbing* suscitées par le projet et du documentaire *Land Grab* (2016) réalisé à ce sujet ; prise de position personnelle en faveur du projet
4	**Maison acquise par Jesse Welter aux enchères publiques (Crane Street)**
	• Explication du système de ventes aux enchères fiscales organisées par le comté de Wayne qui offre la possibilité d'acquérir des maisons à bas prix. Jesse Welter précise avoir acheté cette maison pour 500$ et avoir acquis neuf propriétés au total. • « Je vais la rénover et la transformer en Airbnb. Il faut faire attention à l'endroit où on achète, mais cette zone prend de la valeur, Indian Village est à deux ou trois rues de là, c'est à deux rues des meilleures choses qui se passent à Détroit, donc dans 10 ans ce sera très différent, cette zone sera totalement transformée[305] »
5	**Station-service participant au programme *Green Light*[306]**
	« Si vous avez besoin de faire le plein, assurez-vous d'aller dans une station-service « Green Light », ou si vous avez un problème, allez dans une station-service « Green Light ». C'est pas qu'ils documenteront le fait que vous fassiez voler ou tuer, mais...[307] »

[302] Version originale : "We're in West Village, one of the most growing areas in Detroit" / "Around town you'll see a lot of vacant lots, but at its peak the city was full, there was no space available" / "You won't see a lot of police officers, there's a shortage in the city, that's why neighborhoods go bad - a lot of neighborhoods in the East Side are lawless neighborhoods"

[303] Version originale : "Indian Village is the best place to live in Detroit. The difference is that you can walk in your neighborhood at night – in most areas you're kind of prisoner in your house."

[304] Version originale : "The people living here felt like a rich white guy was buying all lands […], but the truth is that he lives in Indian Village so this is pretty much his backyard"

[305] Version originale : "I'm gonna renovate it and turn it into an Airbnb. You've got to be careful about where you buy, but this area is up, Indian Village is two or three streets away, it's two streets away from the best things happening in Detroit, so in 10 years it will be very different, that area is gonna be totally transformed"

[306] Lancé en 2016 par le *Detroit Police Department*, le *Green Light Project* est un programme public-privé destiné à lutter contre la criminalité et à améliorer la sécurité par l'installation dans les petits commerces partenaires d'une vidéo-surveillance transmise en temps réel aux services de police. Initialement testé dans huit stations-services, il était déployé dans 733 commerces au 1er janvier 2021. Ceux-ci sont identifiés par une lumière verte clignotante.

[307] Version originale : "If you need to get gas make sure you go to a greenlight gas station, or if you're in trouble go to a green light. Not that they will document your robbery or death but…"

6	**Bulldozer démolissant une maison**
	« Le programme de démolition de la municipalité atteint juste cette zone. On voit ça souvent dans la ville[308] »
7	**Cadillac Stamping Plant** [ancienne usine d'emboutissage, abandonnée en 2015 et démolie en 2021]
	Mise en garde contre l'exploration de l'usine abandonnée en raison de la présence d'un agent de sécurité et de ferrailleurs armés
8	**Quartier Mapleridge** [quartier de l'East Side de Détroit]
	« Beaucoup de gens dans ce coin n'ont pas d'argent et pas de travail, ils font la ferraille pour survivre[309] »
9	**Site de stockage de matériaux de récupération**
	Présentation de l'un des deux principaux sites de stockage de matériaux de récupération de Détroit
10	**Midtown** [quartier situé immédiatement au nord du *downtown* et appartenant au périmètre du *greater gowntown*]
	• « Midtown, c'est surtout le campus de Wayne State University, ça a toujours été un quartier plutôt bien[310] » • Jesse Welter attire l'attention sur le campus de l'université Wayne State, sur Brush Park (quartier historique classé où prix du foncier et de l'immobilier sont désormais très élevés), sur le magasin d'alimentation biologique *Whole Foods* (ouvert en 2013 et indice de la revalorisation du quartier) et sur le *Detroit Institute of Arts* (Musée des Beaux-Arts)
11	**New Center** [quartier situé au nord de Midtown et appartenant au périmètre du *greater downtown*]
	« New Center était le quartier historique de l'automobile. Les choses commencent à bouger ici, les gens rachètent des bâtiments et en font quelque chose[311] » • Présentation de New Center comme un front pionnier de la revitalisation du *greater downtown*, évocation de la prolongation envisagée de la ligne de tramway *QLine*
12	**Boston-Edison District** [quartier historique classé caractérisé par la présence d'imposantes demeures anciennement occupées par les élites de Détroit]
	• Énumération des personnalités ayant vécu dans le quartier, évocation des prix élevés de l'immobilier • Insistance sur le contraste entre ce quartier très entretenu et le « Détroit ordinaire avec ses maisons abandonnées[312] »
13	**Gordon Park** [parc urbain situé à l'angle de Clairmount Avenue et Rosa Parks Boulevard, anciennement 12th Street, lieu où débutèrent les émeutes raciales de 1967]
	Évocation rapide des émeutes de 1967 à partir de la référence au film *Detroit* (2017) et de l'inauguration d'un panneau historique par la municipalité à l'occasion de la commémoration des 50 ans de l'évènement
14	**Linwood Street**
	« Linwood [Street] est la limite ouest pour moi, je ne vois aucun changement à l'ouest de Linwood. Cette partie de la ville est celle où les panneaux stop et les feux rouges ne sont que des suggestions. Il vaut mieux pas faire un tour en voiture ici la nuit. Marcher dans la rue ici est vraiment dangereux l'après-midi ou la nuit, je n'irais même pas en voiture. Tout le monde porte une arme, il y a des bagarres.[313] »
15	**Parcelles résidentielles clôturées (West Side)**
	« Si vous vivez ici, vous avez intérêt à avoir une clôture autour de votre maison. Clôturer sa propriété pour éviter que des gens entrent par effraction est assez commun[314]. »

[308] Version originale : "City demolition program is coming to that area. You see that quite a lot around town"
[309] Version originale : "Lots of people in this area don't have money, don't have jobs, they scrap up so they can survive"
[310] Version originale : "Midtown is mainly Wayne State campus, it's always been pretty good"
[311] Version originale : "Historically New Center has been the automotive district. Things just start happening here, people taking over buildings and doing something with them."
[312] Version originale : "regular Detroit, with abandoned houses"
[313] Version originale : "This is Linwood, I consider it the western border. It's the real Detroit on this side, it doesn't get any better, stays like this. I don't see anything happening west of Linwood. That part of the city is where stop signs and red lights are just suggestions. You better not drive around here at nighttime. Walking in the streets here is really dangerous if it's in the afternoon or nighttime, I wouldn't even drive a car. Everybody carries a gun, there are fights"
[314] Version originale : "If you live here you better have a fence around your house. Fencing your property to avoid people breaking in is pretty typical"

Choix des sites commentés et contenu des commentaires s'articulent autour des deux pôles identifiés précédemment. Une partie du discours met en évidence les dynamiques actuelles de revitalisation en s'appuyant sur des lieux et des quartiers appartenant au *Greater Downtown* et sur les quartiers historiques classés du *Jefferson Corridor*, qui correspond à l'extrémité sud de la partie orientale de Détroit. Cette revitalisation est évoquée à travers les différents projets développés, à l'image de l'exploitation forestière *Hantz Woodlands*, mais aussi et surtout par une appréhension globale en termes d'*opportunités*. Jesse Welter raisonne en effet en investisseur : il caractérise les différents quartiers évoqués par les valeurs immobilières et les opportunités d'investissement qu'ils offrent, ce qu'il illustre explicitement par la présentation de sa propre stratégie en la matière. Les effets sur les populations locales ne sont évoqués que pour indiquer l'opposition d'une partie des habitants au projet *Hantz Woodlands* (opposition que Jesse Welter juge par ailleurs infondée). Nulle évocation en revanche des effets délétères de la crise des saisies immobilières pour éclairer les conditions de tenue des enchères publiques, pas plus que des inquiétudes suscitées par l'anticipation d'un processus de gentrification rapide dans les espaces centraux. Une autre partie du discours du guide met quant à elle en scène le « vrai Détroit » (*real Detroit*), expression discutable par laquelle Jesse Welter désigne les larges portions de l'espace urbain qui restent confrontées à d'importantes difficultés socio-économiques, autrement dit les espaces qui incarnent encore crise urbaine et déclin. Ces difficultés sont pourtant peu évoquées puisque c'est la question de l'insécurité qui domine la description de ces espaces. Ceux-ci sont en effet présentés comme se résumant à des zones de non-droit où il est plus prudent de ne pas s'aventurer : aux opportunités du Détroit revitalisé s'opposent les dangers du reste du territoire municipal. Cette opposition entre les deux catégories d'espaces est également perceptible dans l'échelle retenue pour leur présentation. Si les quelques quartiers choisis pour incarner la revitalisation sont précisément identifiés et nommés, ceux que Jesse Welter associe au déclin sont évoqués de manière plus vague et prennent la forme de vastes espaces aux délimitations indéterminées et caractérisés par leur seule localisation dans l'East Side ou le West Side de Détroit.

Par ailleurs, cette dichotomie entre revitalisation / opportunités d'une part et déclin / risques d'autre part est largement appréhendée au prisme d'une opposition binaire entre bon (*good*) et mauvais (*bad*), deux termes mobilisés de manière récurrente pour qualifier les quartiers commentés. C'est presque une géographie morale qu'esquisse involontairement le fondateur de MCPW en substituant l'assignation de valeurs morales normatives à une analyse des caractéristiques socio-économiques des différents espaces. Ce faisant, il établit implicitement une hiérarchie spatiale qui dépend moins d'indicateurs précisément identifiés que d'une évaluation subjective. Surtout, la mobilisation de ce registre moral semble privilégier une compréhension simpliste des dynamiques à l'œuvre par la seule valeur intrinsèque des différents espaces au détriment d'une analyse rigoureuse des causalités du déclin urbain. De fait, la présentation des facteurs politiques, économiques et surtout raciaux fait défaut dans le discours proposé par Jesse Welter au profit d'une approche plus descriptive que critique. Particulièrement notable est l'absence d'évocation des fondements raciaux et racistes des dynamiques conjointes de désindustrialisation et de suburbanisation qui ont favorisé le déclin urbain. Même le commentaire de Gordon Park, où débutèrent les émeutes raciales de 1967, ne donne pas lieu à un éclairage sur la question pourtant fondamentale des enjeux raciaux. Interrogé sur les raisons de cette absence, Jesse Welter explique :

« Je pense que dans le commerce (parce que ce que je fais c'est du commerce), c'est jamais une bonne idée de parler de politique, de questions raciales. Mais si les gens me posent des questions, je leur répondrai honnêtement. Détroit est une ville majoritairement noire et il y a encore beaucoup d'inégalités raciales. C'est un sujet très sensible, donc il faut vraiment faire attention quand on en parle […] Il n'y a aucune différence en général entre être une personne noire qui vit à Détroit et être une personne blanche qui vit à Détroit quand on est juste une personne ordinaire, quand on a un boulot et une maison. Là où intervient la différence c'est… la nuit, surtout la nuit, si tu vis ici [dans le quartier McDougall-Hunt où a lieu l'entretien] il y a des gens qui essaient de forcer ta maison, de te voler, tandis que si tu vis dans un beau quartier tu n'as pas à t'inquiéter de ça. Ce que j'essaie de dire, c'est que ça n'a rien à voir avec la couleur de ta peau, ça a à voir avec l'endroit où tu habites[315]. »

(Jesse Welter, entretien, avril 2018)

Deux aspects méritent que l'on s'y attarde. D'une part, dans le cadre de l'activité de MCPW, la dimension commerciale est jugée difficilement compatible avec la transmission d'un contenu historique précis relatif à des sujets considérés comme sensibles. Malgré la volonté affichée de contextualiser les explorations par un cadrage historique, Jesse Welter assume le choix de privilégier le caractère consensuel des informations à leur exhaustivité. En l'occurrence, cela se fait au détriment d'un aspect que les recherches en sciences sociales ont pourtant identifié comme un facteur majeur de la crise urbaine de Détroit. D'autre part, cette évacuation des enjeux raciaux semble également tenir à la faible conscience qu'en exprime le guide. Au cours de l'entretien, le discours glisse progressivement d'une reconnaissance de la réalité des inégalités raciales à l'affirmation du rôle négligeable du critère racial dans ces mêmes inégalités. On peut supposer que cette interprétation relève moins d'une négation consciente et assumée du facteur racial que d'une information lacunaire sur le sujet. Cela peut s'expliquer par la structure de l'entreprise et la trajectoire de professionnalisation de son fondateur. Seul employé de MCPW et venu au tourisme de l'abandon par la photographie, Jesse Welter n'a pas de formation spécifique dans les domaines du tourisme, de l'histoire ou du patrimoine. MCPW se distingue en cela d'autres structures touristiques dont les guides ont bénéficié d'une formation. Ceux employés par Pure Detroit pour assurer la visite de la Packard Plant ont par exemple suivi un cursus universitaire en histoire. Dans le cadre des « Explore Detroit Tours », il semble donc que l'on ait affaire à un discours historique bricolé avec les moyens du bord plus qu'il n'est systématiquement élaboré à partir de sources historiques dont la validité est reconnue.

En définitive, contrairement aux critiques adressées au *ruin tourism* en général dans le contexte de Détroit, on ne peut reprocher à MCPW de faire l'économie de la contextualisation historique des espaces visités. Il s'agit néanmoins d'une interprétation discutable dans la mesure où

[315] "I don't think it's ever a good idea to talk about - with business, because I'm business - it's never a good idea to talk about politics, racial issues… But if people ask me questions, I'm going to give them my honest answer. Detroit's mainly a black city and there's still a lot of racial inequalities. It's really a sensitive issue, so you really have to approach something like that carefully. […] It isn't any different in general being a black person living in Detroit *vs.* being a white person living in Detroit, if you're just a regular person, if you have a job, you have a house. Where the difference comes in is… at nighttime, mainly nighttime, if you live here then people are trying to get in your house, they rob you, whereas if you live in a nice area you don't worry about that. What I'm trying to say it hasn't got to do with the color of your skin, it has got to do with where you're living."

elle s'avère partielle et située. Le discours proposé est celui d'un homme blanc originaire de la banlieue de Détroit, pour qui la ville semble avant tout constituer une opportunité d'investissement et qui semble peu sensibilisé à la complexité des causes du déclin urbain. À cet égard, les « Explore Detroit Tours » prêtent le flanc aux critiques évoquées dans la section précédente, ce qui explique également l'absence de relations entre Jesse Welter et des acteurs institutionnels peu désireux de promouvoir cette forme de tourisme. Les participants interrogés se montrent néanmoins très majoritairement satisfaits de ce cadrage historique. On peut supposer que cela s'explique par une faible connaissance antérieure de l'histoire de Détroit et des enjeux sociaux et raciaux associés

2.2.2. À Berlin, des enjeux de médiation historique moins conflictuels à l'échelle micro-locale

La question du rôle que joue le tourisme de l'abandon dans la compréhension des dynamiques historiques se pose très différemment à Berlin, raison pour laquelle l'approche adoptée ici pour en rendre compte diffère légèrement de celle de la sous-section précédente. Cela s'explique par les spécificités des configurations propres à chacun des terrains à trois points de vue. D'une part, l'échelle de la visite et du discours proposé correspond à l'échelle micro-locale d'un site donné à Berlin et à l'échelle locale de la municipalité à Détroit. D'autre part, MCPW opère dans un contexte local où l'interprétation de l'abandon constitue un enjeu symbolique collectivement identifié à l'échelle de la municipalité, tandis que dans le contexte berlinois, les sites investis par go2know sont davantage associés à des enjeux matériels à une échelle micro-locale. Le tourisme de l'abandon n'y soulève donc pas les mêmes oppositions. Enfin, au vu de son mode opératoire, MCPW n'a pas à négocier sa présence avec les propriétaires des lieux ou avec d'autres prestataires, tandis que le caractère légal de son offre contraint go2know à composer avec d'autres acteurs. En raison de ces variations, il m'a paru plus pertinent dans le cas Détroit de mettre en regard une analyse précise du discours de Jesse Welter et les critiques formulées de manière générale envers le *ruin tourism*, l'offre spécifique de MCPW n'étant souvent pas identifiée par les acteurs locaux. Concernant Berlin en revanche, l'intérêt réside moins dans l'analyse détaillée de la contextualisation historique proposée par go2know que dans celle de sa réception par les autres acteurs impliqués dans l'évolution des lieux considérés.

Dans le cas berlinois, Andreas Böttger insiste sur l'importance que Thilo Webers (l'autre fondateur de l'entreprise) et lui-même accordent aux recherches historiques sur les lieux proposés à la visite, dont le chapitre 4 a montré qu'elles étaient conçues comme participant pleinement à la création d'une atmosphère singulière :

> « Thilo et moi, on se connaît depuis 1985, et depuis on s'est toujours baladé partout à Berlin, on a fait des photos, on a escaladé des clôtures, on est entré partout et on s'est intéressés à tout ça et on a voulu en savoir plus : qu'est-ce que c'est que cet endroit, quelle est son histoire, qu'est-ce qui s'y est passé et tout ça, et est-ce qu'il existe d'anciennes images et photos, alors on a fait des recherches dans les bibliothèques et dans les archives régionales[316]. » - Andreas Böttger, entretien, juin 2018

[316] Version originale : "Thilo und ich kennen uns seit 1985, und wir sind seitdem immer in Berlin überall rumgelaufen, haben Photos gemacht, sind über die Zäune gestiegen, überall rein und wir haben uns dafür interessiert, und wir

Ces recherches préalables alimentent ensuite la contextualisation historique d'une dizaine de minutes par laquelle débute chaque visite. Pour autant que l'on puisse en juger, elles semblent être effectuées de manière rigoureuse. Mathias Schlesinger, locataire de la prison de Köpenick, vante à ce titre le sérieux de go2know dont il considère que les modalités de visites sont compatibles avec sa dimension mémorielle (entretien, juillet 2018). Jürgen Naumann, en charge de la sécurité du site de Wünsdorf, juge lui aussi que le travail de go2know est sérieux et approfondi sur le plan historique, contrairement à celui de l'entreprise Fototouren Berlin qui organise également des photo-tours à Wünsdorf (entretien, avril 2019). Par ailleurs, on l'a vu, les lieux investis par go2know présentent parfois un degré de réappropriation relativement avancé bien qu'ils soient présentés comme abandonnés. Certains d'entre eux ont une fonction mémorielle jugée trop sensible pour permettre la tenue d'un photo-tour classique et nécessitent des précautions particulières concernant la transmission d'un contenu historique. C'est le cas de l'ancien hôpital pénitentiaire de la Stasi (*Stasi Haftkrankenhaus*) de Hohenschönhausen, dont la visite a été ajoutée à l'offre de go2know en 2020. Ce site fait partie du mémorial créé en 1994 dans l'ancien centre de détention de la sécurité d'état est-allemande et consacré à la répression politique en ex-RDA (*Gedenkstätte Berlin-Hohenschönhausen*). Dans ce lieu, les modalités de visite de go2know sont adaptées tant en matière de pratique photographique que de médiation historique :

> « Comme il s'agit d'un mémorial dans un lieu très sensible, les selfies, portraits et shootings photo ne sont pas autorisés. Pendant le photo-tour, seul l'accès à l'hôpital et au wagon de chemin de fer est autorisé. L'accès libre aux espaces extérieurs n'est pas autorisé. […] Le nombre de participants est réduit à 10 pour cette visite. Nous nous réjouissons particulièrement que chaque photo-tour soit accompagné par un témoin de l'époque ou par un historien.[317] »
>
> (extrait du site internet de go2know[318], 2021)

Contrairement aux autres visites proposées, assurées par des guides *freelance* employés par go2know, celle-ci est donc systématiquement accompagnée d'un guide extérieur à l'entreprise qui se porte garant du contenu historique transmis aux visiteurs, lequel est élaboré par la fondation responsable du mémorial. Dans le contexte berlinois, l'articulation entre les dimensions esthétique, expérientielle et historique du tourisme de l'abandon est en définitive très différente de celle que l'on observe dans le cas de MCPW. D'une part, on l'a dit, le contexte local et le mode opératoire de go2know impliquent un rapport collectif différent à l'abandon, à la fois du point de ses enjeux symboliques et de l'échelle de son appréhension. D'autre part, go2know semble accorder davantage d'importance à la précision des informations historiques transmises et est prêt à adapter les modalités de ses visites aux spécificités des lieux en matière historique et mémorielle.

---

wollten noch immer wissen: was ist das für ein Ort, was hat der für eine Geschichte, was ist dort alles passiert und so, und gibt es dazu alte Bilder und Fotos, dann recherchieren wir in den Bibliotheken und in den Landesarchiven."

[317] Version originale : "Da es sich hierbei um eine Gedenkstätte an einem sehr sensiblen Ort handelt, sind Selfies, Portraits und Shootings nicht erlaubt. Während der Fototour dürfen wir uns nur im Krankenhaus und in dem Eisenbahnwaggon aufhalten. Auf dem Außengelände dürfen wir uns nicht frei bewegen. […] Die Anzahl der Teilnehmer ist bei dieser Tour auf 10 reduziert. Wir freuen uns ganz besonders darüber, dass jede Fototour wird von einem Zeitzeugen oder Historiker mit begleitet wird."

[318] Source : https://www.go2know.de/event/stasi-haftkrankenhaus/ (consulté le 7 septembre 2021)

Dans certains contextes, cela n'empêche pourtant pas l'entreprise de faire l'objet de critiques relatives à la place qu'occupe la dimension historique dans les visites proposées. Ces critiques sont en général portées par d'autres prestataires touristiques dont l'approche diffère de celle de go2know. Elles peuvent également être mobilisées comme un argument dans le cadre de conflits interpersonnels. C'est le cas à Beelitz, où la guide indépendante Irene Krause se montre particulièrement véhémente envers go2know. Passionnée par l'histoire de l'ancien sanatorium, elle propose depuis plusieurs années des visites guidées nourries par un impressionnant travail d'archives personnel et fait preuve d'une connaissance extrêmement approfondie de l'histoire du lieu. Contrairement à celles de go2know, ces visites se déroulent exclusivement à l'extérieur des bâtiments. Lors de l'entretien, Irene Krause oppose son approche à celle de go2know qu'elle considère comme une exploitation commerciale de la destruction matérielle dans laquelle l'histoire des lieux occupe une place négligeable. Cette critique s'inscrit toutefois dans le contexte d'un conflit interpersonnel avec Andreas Böttger et Thilo Webers, auxquels Irene Krause reproche une exploitation sans contrepartie de son propre travail de recherche après une brève collaboration pour la rédaction d'un petit livre (2015) sur l'ancien sanatorium (entretien, mars 2017). En ce sens, cela renseigne moins sur la capacité du tourisme de l'abandon à rendre compte de l'histoire des lieux que sur les jeux d'acteurs à l'œuvre spécifiques au lieu. On voit à quel point un site comme Beelitz, loin d'être abandonné au moment de l'enquête de terrain, était au contraire suffisamment réapproprié pour que s'y confrontent plusieurs prestataires touristiques valorisant différents types de rapports à l'espace.

Enfin, les réserves exprimées à l'égard de l'offre de go2know peuvent également traduire une volonté d'évolution de l'image du lieu associée à des aspects pragmatiques relatifs à sa sécurisation. C'est le cas dans le Quadrant A de Beelitz-Heilstätten, où Holger Klementz (responsable clientèle, distribution et marketing au sein de *Baum und Zeit*) souligne le lien entre la persistance d'une réputation de lieu abandonné et l'existence d'un « vandalisme touristique » (*Vandalismustourismus*) qui se traduit par des intrusions illégales répétées[319]. S'il ne met pas directement en cause go2know, il insiste toutefois sur l'enjeu majeur que constitue pour Baum und Zeit l' « évolution du lieu abandonné au lieu récréatif » (« *Wandel von Lost Place zum Erholungsplatz* »). Or cette évolution passe selon lui par un certain volontarisme en matière de médiation historique. En tant que lieu de soin abandonné et relativement isolé dans un espace forestier, Beelitz-Heilstätten a longtemps constitué le décor privilégié de récits paranormaux et d'horreur fantaisistes alimentant en retour la fascination exercée sur les explorateurs. Pour *Baum und Zeit*, l'objectif est au contraire de faire reculer cette image des lieux en soulignant leur fonction positive de lieu de guérison et d'espoir pour les malades de la tuberculose qui y séjournaient. L'entreprise a ainsi refusé que le Quadrant A abrite le tournage du film d'épouvante *Heilstätten* sorti en 2018[320], par peur de le voir provoquer un regain de ce qu'Holger Klementz qualifie de « tourisme d'épouvante » (*Gruseltourismus*) (entretien, juillet 2018). Dans ce contexte, les photo-tours proposés par go2know

[319] *Baum und Zeit* a déposé environ 200 plaintes pour violation de propriété en 2017 (Holger Klementz, entretien, juillet 2018).
[320] Ce long métrage, qui met en scène des Youtubeurs confrontés à des phénomènes surnaturels dans un ancien hôpital désaffecté, a finalement été tourné dans l'ancien sanatorium de Grabowsee (Oranienburg).

semblent encore trop orientés vers l'abandon pour correspondre aux objectifs de l'entreprise propriétaire.

En définitive, le tourisme de l'abandon tel que proposé par go2know ne suscite pas les mêmes inquiétudes qu'à Détroit en matière de médiation historique. D'une part, il intègre bien une dimension historique, bien que cette dernière ne soit pas toujours perçue comme suffisante par certains propriétaires et autres prestataires. D'autre part, c'est à l'échelle micro-locale du lieu que se pose la question de la place que doit prendre l'interprétation historique dans le rapport à l'espace. À Berlin, il s'agit moins de comprendre la ville pour en nuancer la stigmatisation que de contribuer à l'évolution de l'image attachée à certains lieux emblématiques dans le cadre de leur requalification. Ces différences entre les deux terrains contribuent à expliquer l'inégale intégration du tourisme de l'abandon aux stratégies touristiques institutionnelles que l'on observe à Berlin et à Détroit.

2.3. Une inégale intégration aux stratégies touristiques institutionnelles

2.3.1. À Détroit, une marginalisation institutionnelle du tourisme de l'abandon

Pour les raisons développées dans les deux sections précédentes, l'abandon est globalement perçu comme un objet touristique illégitime à Détroit. Le tourisme de l'abandon n'est donc pas intégré aux stratégies institutionnelles d'attractivité touristique ; dans la mesure où il est largement interprété comme une exploitation du déclin, il y est même clairement identifié comme problématique. Aaron Foley et Michael O'Callaghan (vice-président exécutif et directeur de l'exploitation du *Detroit Metro Convention and Visitors Bureau* – DMCVB – jusqu'en 2019) proposent des éclairages croisés à ce sujet :

> « J'ai toujours eu un problème avec les gens qui viennent à Détroit juste pour voir l'abandon et rien d'autre. Je l'ai ressenti - et c'est toujours le cas - comme une gifle en plein visage, Détroit a des restaurants, Détroit a des bâtiments occupés, des quartiers occupés et des maisons occupées que nous apprécions, dans lesquels nous avons grandi, dans lesquels nous vivons au quotidien. Et pourtant les gens ne traitent Détroit que comme le spectacle de l'abandon des blancs, alors que la ville a toujours eu tellement plus à offrir et c'est ça que j'essaie de dire aux gens en permanence [...] Je ne peux pas changer certaines choses : si quelqu'un veut écrire sur les bâtiments abandonnés, je ne peux pas l'en empêcher parce que ce bâtiment est abandonné, si quelqu'un veut écrire sur le taux de pauvreté élevé, je ne peux pas l'en empêcher parce que la ville a un taux de pauvreté élevé, mais ce que je peux faire, c'est aussi parler de tout le reste, je peux parler des églises, des organisations à but non lucratif, des résidents et des communautés qui font du bon travail depuis des années. [...] Il y a ces milliers de personnes qui vivent à Detroit et on n'entend jamais parler d'eux, on n'entend jamais parler des quartiers qui n'ont pas changé au cours des vingt dernières années, on n'entend jamais parler des entreprises qui n'ont jamais fermé, on n'entend jamais parler des organisations communautaires...[321] » - Aaron Foley, entretien, avril 2018

[321] "I've always had an issue with people who come to Detroit just to look at abandonment and *nothing else*. It felt - and it still does - very much like a slap in the face, Detroit has restaurants, Detroit has occupied buildings, occupied neighborhoods and occupied homes that we appreciate, that we grew up in, that we live in every day. And yet people only treat Detroit as the spectacle of white abandonment, while the city has always had so much more to offer and I try to tell people all the time. […] I can't change certain things – if someone want to write about abandoned buildings,

« Vous savez que tout est une question d'image, non ? Ici, on appelle ça le *ruin porn*. On n'aime pas vraiment y penser, on n'aime pas en parler. Ce dont on aime vraiment parler, c'est le présent et ce à quoi ressemble le futur de Detroit. Imaginez un instant la maison de vos grands-parents, imaginez que vos grands-parents ont vécu dans cette maison mais que vos parents ne se sont pas vraiment occupés d'eux, donc à mesure qu'ils vieillissent la maison commence à se délabrer et à vieillir et elle est associée à une histoire triste, vos grands-parents décèdent et les alentours de la maison sont envahis par la végétation... En tant que membre de la famille, vous ne montreriez pas cela à vos amis et n'en seriez pas très fier, c'est une histoire triste. On n'était vraiment pas intéressés par une histoire triste. Donc non, ce n'est pas quelque chose.... on ne se sentait pas à l'aise à l'idée de promouvoir quelque chose comme ça [le tourisme de l'abandon], vous savez, ce n'est pas une bonne histoire. La bonne histoire, c'est tout ce qui se passe maintenant[322]. »

(Michael O'Callaghan, entretien, juin 2017)

Dans les deux discours, la question de l'image et des imaginaires urbains est centrale. De ce point de vue, l'abandon constitue encore à Détroit un véritable stigmate associé à de multiples difficultés ; sa mise en avant par les représentations exogènes de la ville revêt un caractère douloureux souligné par Aaron Foley comme par Michael O'Callaghan. Si tous deux opposent l'impression d'inertie véhiculée par la valorisation de l'abandon et le dynamisme présent et à venir, leur approche diffère quelque peu. Dans le cadre de sa mission de *chief storyteller*, Aaron Foley élabore un discours destiné aux habitants de Détroit plus qu'aux visiteurs potentiels et cherche à dépasser l'opposition binaire entre déclin et revitalisation pour proposer une appréhension plus juste et plus complexe de la réalité (entretien, avril 2018). Le DMCVB mise en revanche davantage sur une promotion moins nuancée de la renaissance de Détroit à destination des visiteurs : la mise en scène de la capacité de résilience de la ville laisse peu de place à la mention des héritages difficiles quoiqu'encore bien réels de la crise urbaine.

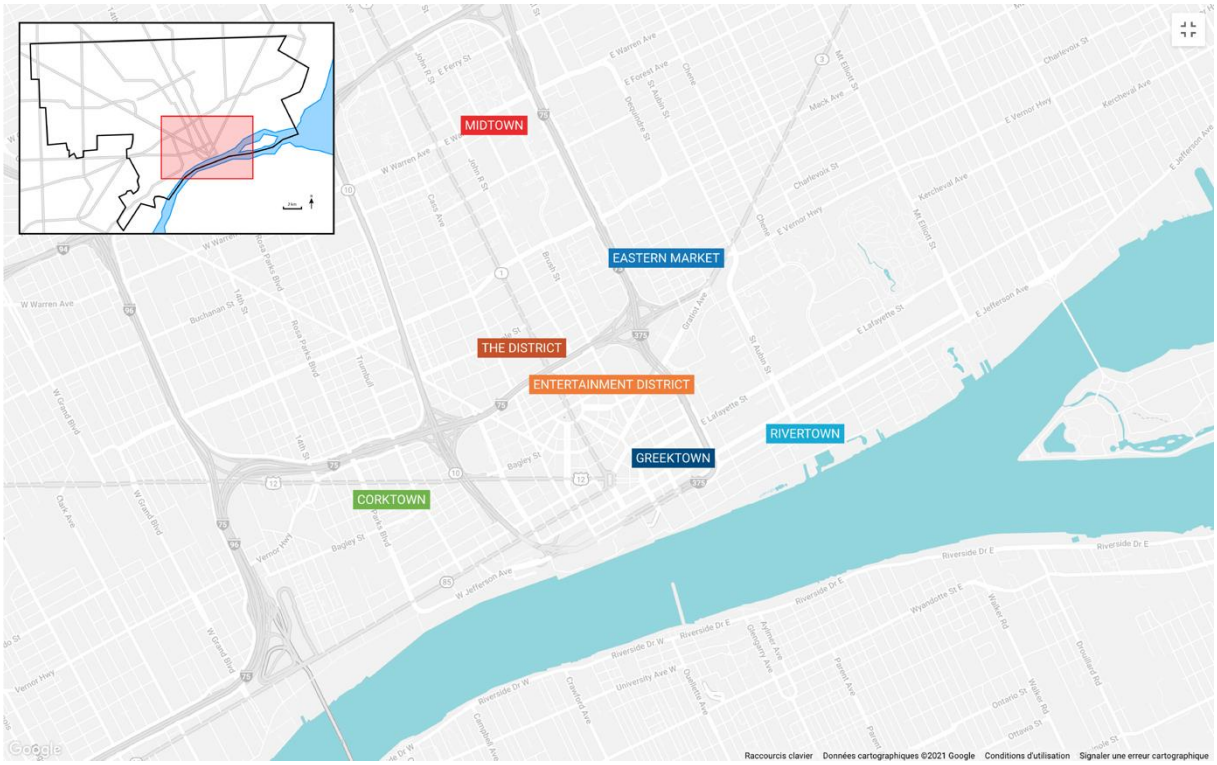
Cette stratégie de promotion touristique est particulièrement bien illustrée par la campagne marketing « *America's Great Comeback City* » déployée entre 2013 et 2018 par le DMCVB. La ville y est présentée comme dynamique et résiliente, qualités incarnées par les quartiers centraux qui concentrent les efforts de redéveloppement depuis le début des années 2010. Il est d'ailleurs intéressant de comparer cette campagne avec la mise en scène du Berlin des années 1990. On y retrouve le même motif central de la renaissance urbaine (au « *New Berlin* » des années 1990 répond

I can't stop him doing that because that building is abandoned, if someone want to write about high poverty rates I can't stop him doing that because the city has high poverty rates, but what I can do is also talk about everything else, I can talk about churches, non-profit organizations, residents and communities that are doing good job for years. […] You have all of these thousands people living in Detroit and you never heard about them, you never about the neighborhoods that never changed in the last twenty years, you never heard about the businesses that never closed, you never heard about community organizations…"

[322] "You know it's all about image, right? Here it's called ruin porn. We don't really like to think about it. We don't like to talk about it. So we really like talking about today and what's the future looks like for Detroit. Imagine for a moment your grandparents' house and imagine that your grandparents lived in this house but your parents didn't really take care of them, so as they got older the house became a little broken down and old and has kind of a sad story, your grandparents passed away, and the landscape around the house is overgrown … You as a family member wouldn't show that to your friends and be very proud of it, it's a sad story. We really weren't interested in a sad story. So no it's not anything…. we didn't feel good about marketing something like that, you know, that's not a good story. The good story is all the stuff taking place now."

la « *Comeback City* » de la décennie 2010) et la même valorisation d'un affranchissement vis-à-vis d'un héritage de déclin ou de division et d'une capacité de résilience et de transformation. La mobilisation de l'espace urbain répond à une même logique : les espaces centraux (*greater downtown* à Détroit, centre-ville retrouvé sur l'ancien tracé du Mur à Berlin) sont valorisés au détriment des espaces périphériques, tandis que la mise en scène de réalisations symboles de modernité (*Potsdamer Platz* et *Band des Bundes* à Berlin, projets immobiliers des quartiers centraux de Downtown et Midtown à Détroit) éclipse la persistance d'un délabrement urbain important. En 2018, une nouvelle campagne marketing prend le relais à Détroit. Intitulée « *It's GO time* » (« c'est le moment d'y ALLER »), elle suggère un aboutissement du processus de renaissance et présente une destination devenue viable, sinon mature. Cette nouvelle campagne, toujours en cours, se veut résolument tournée vers le présent et l'avenir de la région métropolitaine plutôt que construite sur une référence à un passé de crise dont il faudrait s'affranchir. En dépit de cette évolution, l'une comme l'autre se concentrent sur les espaces centraux correspondant au *greater downtown* et dans lesquels la revitalisation à l'œuvre fait régresser l'abandon (carte 5.2.).

Carte 5.2. Périmètre correspondant à la destination « Détroit » représenté par le DMCVB



Sources :
Image principale : Capture d'écran du site internet du *Detroit Metro Convention and Visitors Bureau*, https://visitdetroit.com/destinations/downtown-detroit/ (consulté le 7 septembre 2021)
Incrustation : A. Le Gallou, 2021

L'enjeu majeur, pour les acteurs institutionnels de Détroit, est donc celui d'une évolution des imaginaires spatiaux ; Emma Fraser parle à ce titre d' « imaginaires urbains en transition » (*« urban imaginaries in transition »*, 2018). Au-delà même de la sphère touristique, l'attractivité résidentielle et économique de la ville passe par la restauration d'une image de marque dont sont évacués les marqueurs spatiaux du déclin urbain. La formation de nouveaux imaginaires axés sur la

croissance est ainsi activement promue par les acteurs institutionnels et relayés par les médias nationaux et internationaux. Le *New York Times* consacrait ainsi Détroit « ville la plus excitante des Etats-Unis[323] » en 2017, tandis que la version belge de *Paris Match* la décrivait l'année suivante comme la « destination la plus cool des States[324] ». Surtout, en 2018, le très influent guide *Lonely Planet* classe Détroit au second rang de son palmarès des villes à visiter dans son « *Best in Travel*[325] », consacrant ainsi les efforts du DMCVB. Y est dressé le portrait d'une ville en plein essor, mais sur la base d'une appréhension très partielle de la situation de Détroit qui, comme la communication du DMCVB, se concentre sur des espaces spécifiques et sur le seul motif de la renaissance :

> « Après des décennies de négligence, Détroit est de nouveau sur les rails. C'est comme si toute la ville était bourrée de caféine et débordait d'idées. De jeunes créatifs ont lancé le mouvement lorsqu'ils ont commencé à transformer l'immense tas de bâtiments abandonnés en distilleries, magasins de vélos et galeries. Cela a suscité le lancement de nouveaux chantiers publics, comme celui du stade de hockey et de basket-ball qui vient d'ouvrir au centre-ville et du tramway QLine qui permet d'accéder facilement aux points névralgiques de la ville. D'autres projets sont à venir : trois nouveaux parcs prolongeront le chemin le long de la rivière (idéal pour se balader à deux grâce au nouveau système de vélo en libre-service de 43 stations dans les quartiers centraux), et des hôtels branchés vont pousser sur le site d'un ancien magasin de perruques et d'un parking abandonné[326]. »
>
> (« Best in Travel 2018: top 10 cities », extrait du site internet de *Lonely Planet*, https://www.lonelyplanet.com/articles/best-in-travel-2018-top-10-cities, consulté le 7 septembre 2021)

Difficile de reconnaître Détroit dans cette description pour qui s'est durablement aventuré en dehors du *greater downtown* ! Dans le contexte de cette stratégie promotionnelle, le tourisme de l'abandon est pourtant explicitement exclu du discours du DMCVB. Au-delà de son incompatibilité avec le changement d'image urbaine escompté, Michael O'Callaghan invoque par ailleurs des enjeux de sécurité (entretien, juin 2017). Plusieurs acteurs, à l'image d'Aaron Foley et de Jeanette Pierce (fondatrice du Detroit Experience Factory), précisent toutefois qu'une exploitation touristique des ruines de Détroit serait envisageable à condition d'assumer une orientation éducative :

---

[323] *"most exciting city in America"* - Source : *The New-York Times*, 20 novembre 2017, "Detroit: the most exciting city in America?", consulté le 31 octobre 2020. URL : https://www.nytimes.com/2017/11/20/travel/detroit-michigan-downtown.html

[324] *Paris Match*, 30 mai 2018, « La renaissance de Detroit, de ville en faillite à destination la plus cool des States », consulté le 31 octobre 2020. URL : https://parismatch.be/lifestyle/voyages/145955/la-renaissance-de-detroit-de-ville-en-faillite-a-destination-la-plus-cool-des-states

[325] Publié tous les ans, le « Best in Travel » est une liste des dix pays, villes, régions du monde et destinations bon marché recommandés par Lonely Planet.

[326] Version originale : "After decades of neglect, Detroit is rolling again. It's like the whole place is caffeine-buzzed, freewheeling in ideas. Young creative types jump-started the scene when they began transforming the crazy-huge slew of abandoned buildings into distilleries, bike shops and galleries. This sparked fresh public works, such as the just-opened hockey and basketball arena downtown, and the QLine streetcar that gives easy access to city hot spots. More are coming: three new parks will extend the riverfront trail (ideal for two-wheeling via the new 43-station bike-share scheme in the greater downtown area), plus groovy hotels will emerge from an old wig shop and a forlorn parking lot."

> « Ça pourrait certainement être fait de manière intéressante si c'était plus ancré dans l'histoire et l'architecture. J'adorerais apprendre l'histoire des lieux et avoir une explication complète de la façon dont tel bâtiment spécifique ou tel quartier spécifique a fini dans son état actuel. Je pense que c'est une chose d'être bouche bée devant quelque chose [un lieu abandonné], quand on fait de l'exploration urbaine juste pour le frisson. Je serais plus à l'aise si c'était plus éducatif et plus informatif. »
>
> (Aaron Foley, entretien, avril 2018)

Plus que la seule exploitation touristique des ruines, c'est donc aussi la dimension purement expérientielle prêtée au tourisme de l'abandon que regrettent les acteurs locaux du secteur touristique. Soulignons cependant que ces remarques ont une portée générale et qu'elles ne portent pas spécifiquement sur l'offre de MCPW, dont les personnes interrogées ne connaissent pas les détails et ignorent parfois jusqu'à l'existence. Elles présupposent toutefois que les « Explore Detroit Tours » répondent à des caractéristiques communément associées au *ruin tourism*. Elles sous-estiment ainsi, par exemple, l'effort de contextualisation historique réalisé par Jesse Welter qui, pour imparfait qu'il soit, dément l'idée selon laquelle le tourisme de l'abandon se résumerait à une pure jouissance expérientielle et esthétique.

Au-delà de l'hostilité des acteurs institutionnels, cette marginalisation du tourisme de l'abandon repose en fait sur une ignorance mutuelle entre les acteurs impliqués. En raison de son choix de s'en tenir à des explorations illégales, Jesse Welter n'a jamais cherché à obtenir le soutien des acteurs institutionnels et privilégiait une promotion sur les plateformes TripAdvisor et Viator ainsi que sur son site internet et sur le groupe dédié aux « Explore Detroit Tours » créé sur MeetUp (entretien, avril 2018). C'est encore plus vrai pour les offres plus confidentielles qu'ont proposées plusieurs personnes successives à partir du site DetroitUrbex jusqu'en 2017. Indiquées uniquement sur ce site[327], ces visites étaient réservées à de petits groupes et précédées d'échanges par mail avec les personnes intéressées. Lea, qui les a assurées entre 2016 et 2017, souligne ses efforts de discrétion et précise que la peur de se faire arrêter a constitué l'une des raisons de l'arrêt de son activité : le soutien des acteurs institutionnels n'était donc pas envisageable ne serait-ce qu'en raison, là aussi, du caractère illégal des explorations (entretien, mars 2018). Dans le contexte de Détroit, on constate en définitive une double incompatibilité entre tourisme de l'abandon tel qu'il était proposé et stratégies institutionnelles d'attractivité touristique. Sur un plan symbolique, la valorisation de l'abandon ne correspond pas à l'image que la municipalité souhaite promouvoir ; sur un plan pratique, le mode opératoire illégal des prestataires exclut toute collaboration avec les acteurs institutionnels.

2.3.2. À Berlin, une acceptation indifférente de la part des acteurs institutionnels

Dans le contexte berlinois, les différents acteurs institutionnels rencontrés expriment une relative indifférence vis-à-vis du tourisme de l'abandon, que ce soit à l'échelle des municipalités ou celle des arrondissements berlinois. Ces valorisations sont, d'une part, difficilement identifiées à l'échelle municipale dans le cas de Berlin. Les entretiens menés avec Dietrich Kalkum (responsable

[327] La section « visites » du site de DetroitUrbex est accessible à l'adresse suivante : http://www.detroiturbex.com/tours/index.html (consulté le 7 septembre 2021).

de la section « Tourisme » au sein de l'administration sénatoriale pour l'économie, l'énergie et les entreprises de Berlin) et Sönke Schneidewind (responsable du département « Culture et marketing interne » au sein de VisitBerlin) ont ainsi donné lieu à des incompréhensions mutuelles quant à la définition des lieux évoqués. Cette difficulté a mis en évidence le décalage déjà évoqué entre les *lieux abandonnés* que décrivent discours promotionnels et médiatiques et les *lieux réappropriés* que perçoivent les acteurs locaux. Une fois l'incompréhension dissipée, il apparaît que le tourisme de l'abandon n'est pas perçu comme soulevant des enjeux particuliers. Les éventuels problèmes identifiés relèvent exclusivement du domaine pratique : dans la mesure où ces valorisations touristiques s'inscrivent dans un cadre légal et présentent des conditions de sécurité suffisantes, elles sont considérées comme contribuant à la diversité des offres touristiques berlinoises (entretiens, mai 2017). Dans les communes du Brandebourg concernées, Dirk Kommer (responsable du développement économique, Zossen), Gerd Ohligschläger (responsable de l'aménagement et du développement urbain, Beelitz) et Jürgen Ost (service aménagement urbain, Oranienburg) tiennent un discours similaire. Tous soulignent la volonté de leurs municipalités respectives de voir aboutir la reconversion des sites de Wünsdorf, Beelitz-Heilstätten et Grabowsee, mais considèrent que l'attrait exercé par ces lieux en transition n'est un problème que s'il s'exprime par des intrusions illégales et non dans le cadre de visites formelles (entretiens, juillet 2018 et avril 2019). Cette question des intrusions est d'ailleurs récurrente, évoquée à Beelitz-Heilstätten, au Spreepark, à Wünsdorf, à Grabowsee et dans une moindre mesure au Teufelsberg. Cela indique d'une part que les imaginaires relatifs aux lieux sont encore en transition : la fréquence de ces violations de propriété semble montrer que leurs auteurs considèrent encore les lieux comme suffisamment abandonnés pour négliger les possibilités de visites légales. Elle souligne par ailleurs le fait que dans le contexte berlinois, c'est le tourisme de l'abandon dans sa forme autonome et illégale qui pose problème pour des raisons pragmatiques de sécurité et non, comme à Détroit, pour des raisons symboliques.

S'il n'existe pas à ce jour de collaboration officielle entre go2know et les différentes structures responsables de la promotion touristique de Berlin et des communes brandebourgeoises étudiées, les offres de l'entreprise sont tout de même répertoriées sur les sites internet de ces structures. Go2know fait ainsi l'objet d'une brève mention dans la rubrique « Spots photo » du site de VisitBerlin[328] et bénéficie d'une page dédiée sur ceux des offices de tourisme du Brandebourg[329] et de la région historique du Fläming[330] à laquelle appartient Beelitz. Au-delà du tourisme de l'abandon, d'autres formes de valorisations touristiques et récréatives des lieux dits abandonnés font l'objet d'une promotion institutionnelle. C'est notamment le cas du Teufelsberg, dont la visite est intégrée depuis 2015 à la *WelcomeCard* proposée par VisitBerlin. Ce dispositif offre aux visiteurs l'accès gratuit aux transports en commun ainsi que des réductions pour un certain nombre de musées et d'attractions. Cette intégration indique l'intérêt des acteurs institutionnels berlinois en charge du tourisme pour des sites auréolés de leur réputation de lieux abandonnés, ce d'autant plus

[328] Source : https://www.visitberlin.de/de/fotospots-berlin (consulté le 13 septembre 2021)
[329] Source : https://www.reiseland-brandenburg.de/poi/flaeming/stadtfuehrungen/lost-places-fototouren-mit-go2know/ (consulté le 13 septembre 2021)
[330] https://www.reiseregion-flaeming.de/poi/flaeming/stadtfuehrungen/lost-places-fototouren-mit-go2know/ (consulté le 13 septembre 2021)

qu'il s'agit d'une initiative de VisitBerlin que n'avait pas sollicitée le gérant du site Marvin Schütte (Marvin Schütte, entretien, juillet 2018). La reconversion récréative du Quadrant A de Beelitz-Heilstätten fait également l'objet d'une promotion tant par les structures relevant de la municipalité et du *Land* de Brandebourg que par VisitBerlin. De même, les visites du Spreepark proposées par Grün Berlin sont répertoriées par VisitBerlin. En définitive, si le tourisme de l'abandon est envisagé avec une relative indifférence par les acteurs institutionnels, les formes de valorisations spécifiques à des lieux abandonnés emblématiques mais désormais réappropriés bénéficient d'une promotion plus affirmée. On mesure ainsi l'écart entre les stratégies institutionnelles observées sur les deux terrains : l'abandon est explicitement exclu à Détroit, tandis qu'à Berlin la catégorie des *Lost Places* est un élément valorisable.

Cela s'explique d'abord par la place beaucoup moins problématique de l'abandon dans l'image urbaine de Berlin que dans celle de Détroit. Si l'abandon fait figure de stigmate dans le cas de Détroit, il est aujourd'hui perçu à Berlin soit comme un marqueur spatial d'une identité urbaine alternative, soit comme un enjeu d'aménagement ponctuel d'échelle micro-locale. Dans les municipalités du Brandebourg auxquelles appartiennent certains lieux du corpus, l'abandon de ces sites est par ailleurs considéré comme relevant de questions pratiques d'aménagement plus que d'image. Plusieurs facteurs évoqués dans le chapitre 2 éclairent cet état de fait. De manière générale, au-delà du seul domaine touristique, toutes ces municipalités connaissent une trajectoire démographique ascendante depuis la réunification allemande[331]. Contrairement aux espaces plus périphériques du Brandebourg, Beelitz, Zossen, Oranienburg et Wustermark bénéficient de la proximité de la capitale et appartiennent aujourd'hui à sa couronne périurbaine. Par contraste avec Détroit, qui continue de perdre des habitants malgré les prémices de la revitalisation, toutes les municipalités du terrain allemand présentent un profil relativement dynamique et attractif que ne remet pas en cause la présence de lieux abandonnés sur leur territoire. Par ailleurs, la première partie de ce chapitre a montré que ces lieux n'étaient justement pas si abandonnés que ne le prétendent encore certains discours promotionnels ou médiatiques. Là où l'abandon prend la forme d'un bâti massivement vacant, dégradé et sans réappropriation formelle à Détroit, il correspond davantage dans la région berlinoise à des lieux ponctuels, en transition et présentant des réappropriations plus avancées. Enfin, dans le cas de Berlin, l'importante fréquentation touristique et l'affirmation de formes de tourisme hors des sentiers battus favorise l'intégration des valorisations touristiques de l'abandon aux stratégies institutionnelles. Cette intégration est par ailleurs facilitée par la réorientation du discours promotionnel officiel opérée au début des années 2000 (voir chapitre 2) : l'évolution de la promotion de Berlin vers la figure de la ville créative permet la valorisation d'espaces qui en étaient jusqu'alors exclus, au premier rang desquels les friches investies par des usages intérimaires (Colomb, 2012). Dans le contexte actuel de croissance métropolitaine et de dynamisme économique, la régression des friches au profit de développements immobiliers contribue à leur identification comme des témoins résiduels d'une atmosphère alternative d'autant plus prisée qu'elle paraît menacée. Or ce tournant berlinois est encore loin d'avoir son équivalent à Détroit.

[331] Entre 1991 et 2017, la croissance démographique est de 5,2% à Berlin, 18,5% à Oranienburg, 23,9% à Beelitz, 54,4% à Zossen et 110,5% à Wustermark (source : Strukturatlas Land Brandenburg, http://www.strukturatlas.brandenburg.de/, consulté le 8 septembre 2021).

2.4. Conclusion intermédiaire

L'articulation différenciée entre les territorialités déployées dans le tourisme de l'abandon et celles que revendiquent d'autres acteurs permet d'identifier un deuxième critère de distinction entre les deux modèles observés à Détroit et à Berlin. À l'inégale insertion dans les systèmes d'acteurs analysée dans la première partie s'ajoute une inégale acceptation du tourisme de l'abandon par différents types d'acteurs, des résidents aux acteurs institutionnels. Celle-ci tient à la fois aux contextes locaux, au rôle symbolique et matériel qu'y joue l'abandon et aux stratégies des prestataires. Bien qu'ils soient rarement identifiés précisément par les interlocuteurs, les « Explore Detroit Tours » sont globalement associés à la catégorie générale du *ruin tourism*. Il leur est reproché une exploitation des conséquences de la crise urbaine assortie d'une incapacité à en expliquer les causes, critique que corrobore l'analyse du discours proposé par MCPW, ainsi qu'une inadéquation avec la stratégie institutionnelle de promotion touristique. Le caractère illégal de l'offre et le fait qu'elle soit envisagée comme temporaire dans la trajectoire professionnelle du prestataire contribuent à sa faible acception par les acteurs extérieurs à sa mise en œuvre. Les visites de go2know dans la région berlinoise sont quant à elle moins conflictuelles. Elles s'inscrivent dans un contexte métropolitain où l'abandon n'est pas un enjeu majeur et où l'importante attractivité touristique de la capitale favorise l'extension spatiale et thématique de l'offre touristique. Par ailleurs, le caractère légal de l'offre et la plus forte professionnalisation des prestataires favorisent son acception par les autres acteurs.

Ces deux premières parties ont précisé les modalités et les déterminants de l'insertion des valorisations touristiques de l'abandon dans les systèmes d'acteurs locaux et micro-locaux. Or celles-ci sont aussi étroitement liées à la question des temporalités de ces formes d'appropriations touristiques. Si le développement d'une offre de visites correspond à une phase de transition dans les trajectoires des lieux, ces exploitations touristiques sont plus ou moins pérennes et tiennent une place inégale dans la trajectoire des lieux investis. Les différences entre le tourisme de l'abandon tel qu'il est pratiqué à Berlin et à Détroit s'expliquent d'ailleurs également par des variations contextuelles concernant les temporalités propres à l'abandon et à ses valorisations. La partie qui suit analyse donc les temporalités du tourisme de l'abandon à Berlin et à Détroit ; elle met en évidence leurs rapports avec les évolutions des lieux à l'échelle locale comme à l'échelle micro-locale et montre que ces formes d'exploitation touristique s'articulent de manière variable avec la perspective de reconversions pérennes des sites investis.

3. Des appropriations transitoires facteurs de reconversion pérenne ? Contextualiser les valorisations touristiques de l'abandon dans les trajectoires des lieux abandonnés

3.1. Temporalités des valorisations touristiques de l'abandon : un usage transitoire

3.1.1. À l'échelle locale et régionale, une géographie mouvante des lieux abandonnés touristiques

Par définition, le tourisme de l'abandon semble pouvoir n'être que transitoire et ne durer que le temps qu'advienne une réappropriation plus pérenne des lieux. Il fait ainsi office d'utilisation intermédiaire permettant de mettre à profit le temps de latence préalable à une éventuelle réhabilitation et parfois à une démolition des sites investis. Ce temps de latence prend certes des formes différentes selon les offres considérées : si MCPW n'exploitait que des sites dépourvus de réappropriation formelle, on a vu que go2know proposait également des visites dans des lieux déjà en cours de réappropriation. Malgré cette différence, la dimension temporaire reste dans les deux cas une caractéristique essentielle qu'assument clairement les prestataires :

> « On investit [un lieu] temporairement, pour une courte durée. C'est un bien immobilier, un bien vacant [*Leerstandsobjekt*] comme on dit en Allemagne, ce lieu abandonné c'est un bien immobilier, un bâtiment qui peut être revendu, qui fait l'objet d'une transaction commerciale, dont le propriétaire change. Les choses changent tout le temps et à un moment donné on te dit « tu peux plus utiliser le lieu », parce qu'il est vendu.[332] » - Andreas Böttger, entretien, juin 2018

> « Je pourrais sans doute faire ça pendant encore cinq ans, peut-être même six... Mais certains des bons bâtiments disparaissent, ils sont démolis ou rénovés. Une bonne partie de Détroit est encore une zone de non-droit mais bientôt ce ne sera plus le cas, les gens commenceront à surveiller ce qui se passe et on ne pourra plus entrer dans un bâtiment aussi facilement qu'avant. C'est vraiment stressant pour moi ces derniers temps de trouver des lieux à explorer […] Il y avait des bâtiments dans lesquels j'avais l'habitude d'aller dans le *downtown*. C'était génial, on y allait tôt le matin, on est allé au Farwell Building[333] un jour, un truc vraiment génial dans le *downtown*, et puis la gare [la Michigan Central Station]. Mais beaucoup de choses ont disparu ou vont disparaître, c'est de là que vient le stress. Peut-être que je vais commencer à changer mes visites, à faire des visites guidées axée sur la photo.[334] » - Jesse Welter, entretien, avril 2018

---

[332] Version originale : "Wir sind ja temporär drin, nur für kurze Zeit. Das ist eine Immobilie, das Leerstandsobjekt sagt man in Deutschland, also dieser Lost Place es ist eine Immobilie, ein Haus, das auch wieder verkauft werden kann, das gehandelt wird, wo der Eigentümer wechselt. Ständig passiert da was, und dann irgendwann heiß es dann so "jetzt kannt ihr ja nicht mehr rein", weil es ist verkauft."

[333] Inauguré en 1915, le Farwell Building a été classé au *National Register of Historic Places* en 1976. Déserté en 1984, il reste inoccupé pendant plus de trente ans. En 2019, après une restauration complète, il est reconverti en 2019 en espace à usages mixtes associant appartements de luxe, commerces et restaurants (source : HistoricDetroit.org, https://historicdetroit.org/buildings/farwell-building, consulté le 21 août 2021).

[334] Version originale : "I could do this probably for another five years, I might maybe stretch it to six… But some of the good buildings are going away, they get demolished or renovated. Most of Detroit is still lawless, it's not gonna be lawless pretty soon, then people start watching things and you can't get into a building as easily as you used to. It's really stressful for me lately to find locations […] there were some buildings Downtown I used to go into. It was great, we went there early in the morning, there was a day with the Farwell Building, really awesome stuff Downtown, and

Cette dimension temporaire tient autant aux évolutions spécifiques aux sites investis qu'évoque Andreas Böttger qu'à des recompositions urbaines plus larges que met en évidence le discours de Jesse Welter. À Détroit, l'évolution des lieux explorés lors des visites de MCPW est ainsi largement déterminée par les effets conjoints de la revitalisation des quartiers centraux et de la politique de démolition menée par la municipalité. Aaron Foley analyse les choses ainsi :

> « Tant qu'on aura la gare [la Michigan Central Station], tant qu'on aura l'usine Packard, les gens viendront pour les voir. Mais une grande partie de l'abandon commence vraiment à disparaître rapidement. L'usine Packard, par exemple, est encore très vide et très abandonnée, mais le Péruvien qui l'a achetée est en train de la rénover. [...] Idem pour la gare abandonnée, Ford pourrait être en train de racheter le bâtiment[335]. Il faudra beaucoup de temps avant de le voir entièrement rénové mais peut-être que dans dix ans, ce symbole du tourisme de l'abandon aura disparu. Il y a des démolitions de logements à Détroit, des milliers de maisons vides sont en train d'être démolies, mais il y a encore beaucoup de chemin à parcourir. Donc jusqu'à ce que nous atteignions une absence totale de délabrement, il y aura toujours de l'intérêt pour ça. Il y a encore beaucoup d'endroits pour les gens qui font de l'exploration urbaine, ils ne s'arrêteront pas. Mais on n'entend plus aussi souvent parler… il y a cinq ou dix ans, on voyait tout le temps des rapports de police sur des personnes qui se faisaient arrêter pour avoir fait de l'exploration urbaine, ce n'est plus vraiment le cas ces derniers temps[336]. »
>
> (Aaron Foley, entretien, avril 2018)

Cela se traduit par une géographie mouvante des lieux abandonnés touristiques à l'échelle locale voire, pour go2know, à une échelle régionale. Si le principe de l'offre de visites reste stable (explorer des lieux abandonnés), les sites concernés changent au gré de des réappropriations et rénovations dont ils font l'objet. La carte 5.3., qui représente les lieux investis par go2know depuis la création de l'entreprise en 2010, met en évidence ce renouvellement de l'offre. Bien qu'il n'ait pas été possible d'obtenir auprès de go2know les dates d'exploitation et les raisons de l'arrêt des visites pour chacun des sites, on constate que les sites anciennement exploités sont nombreux à avoir connu une rénovation (en cours ou déjà aboutie) ou à faire l'objet de projets de reconversion ou de démolition. Dans d'autres cas, comme sur le Teufelsberg ou à Grabowsee, la fin de l'exploitation par go2know tient davantage à la volonté des gérants qu'à l'évolution matérielle des lieux. On remarque toutefois que, dans une certaine mesure, la reconversion et la rénovation partielle des sites n'est pas toujours incompatible avec la tenue des visites de go2know. C'est notamment le cas dans un certain nombre de lieux à usage culturel ou mémoriel ; la prison de

---

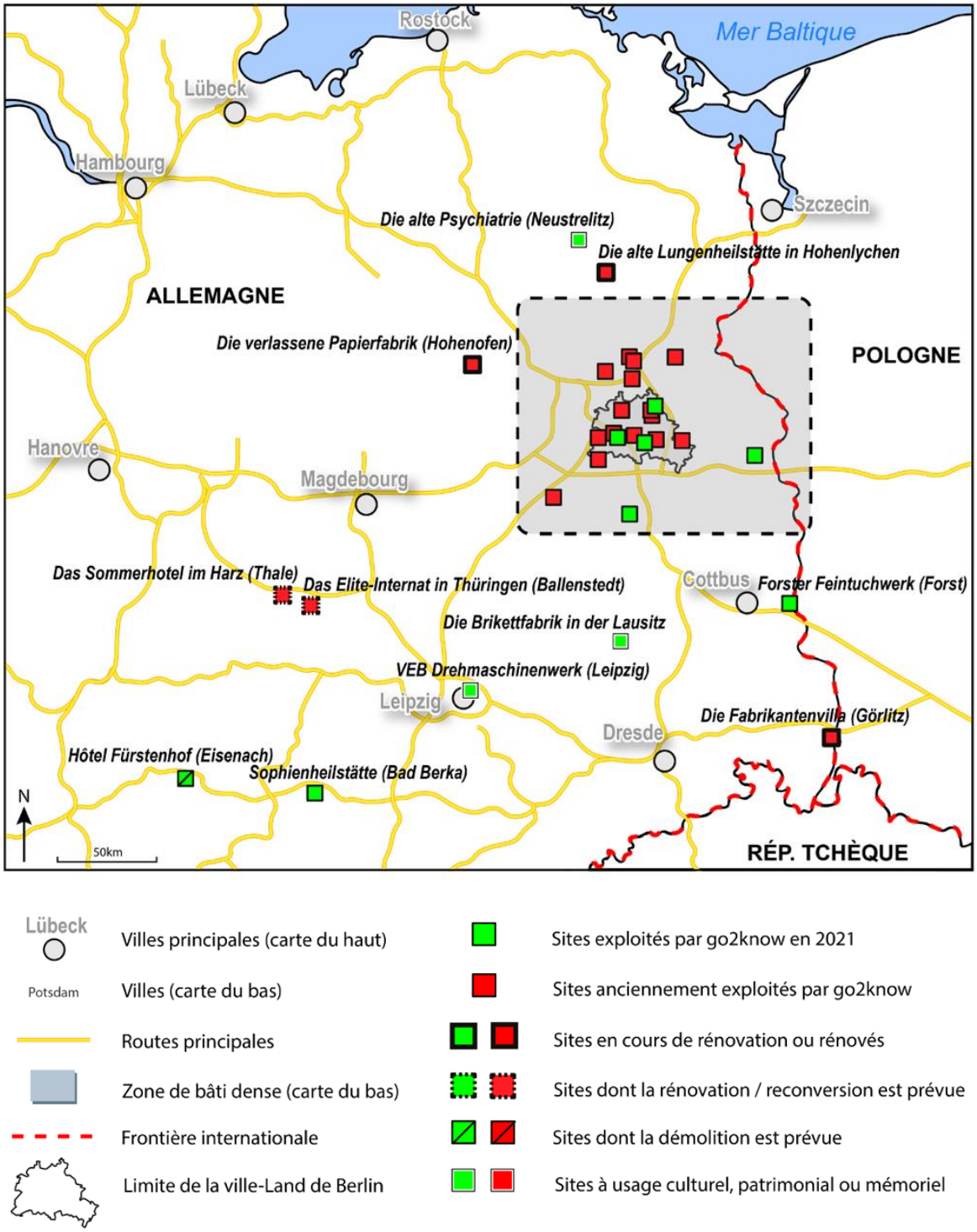
the train station. But a lot of things are gone or are going away, that's where the stress come from. Maybe I'll start changing my tours, like photo-sightseeing tours."

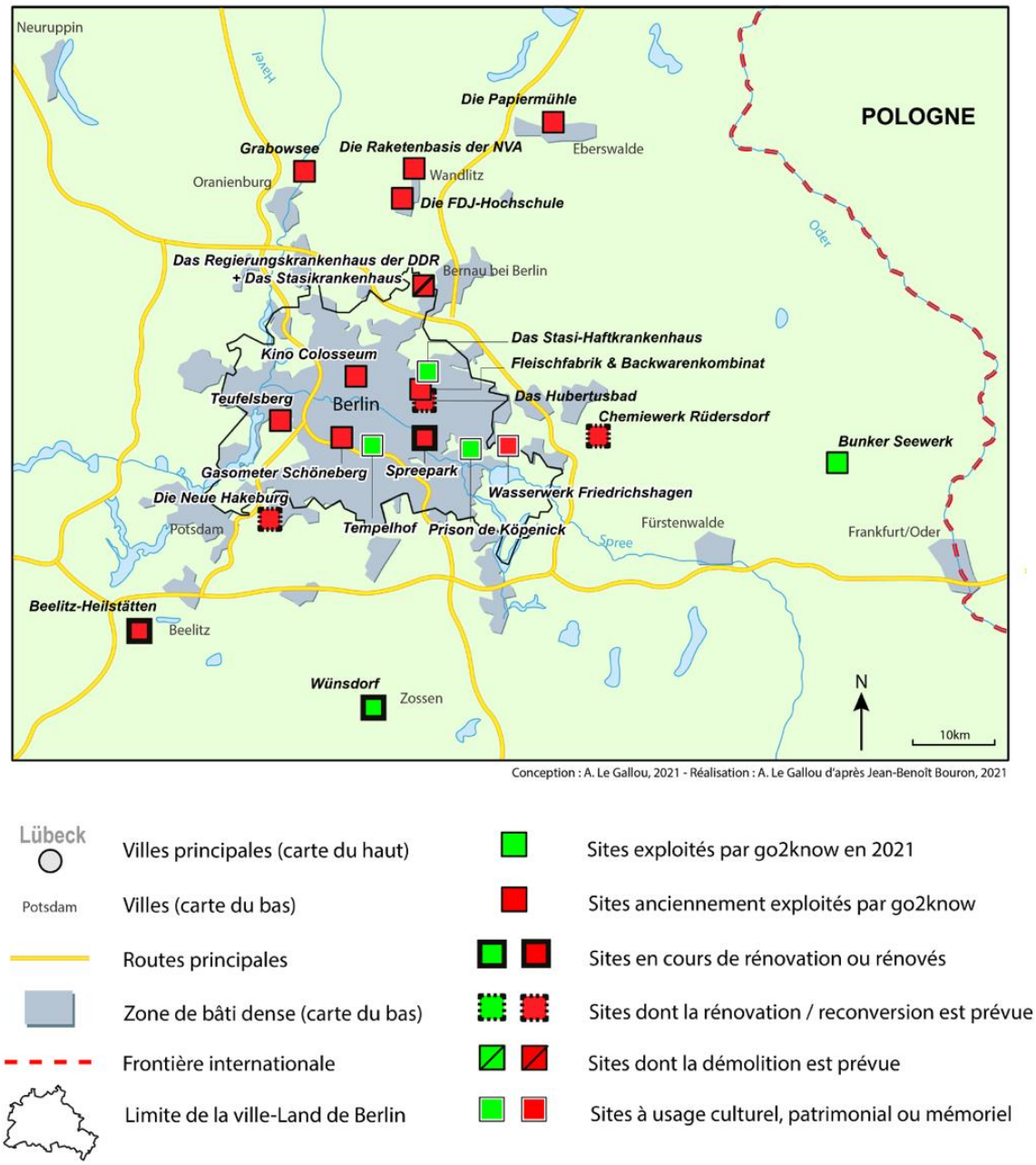
[335] De fait, Ford Motor Company a annoncé le rachat du site quelques semaines après l'entretien.

[336] Version originale : "As long as we have that train station, as long as we have the Packard Plant, people are gonna come look at it. But a lot of the abandonment is really starting to quickly go away. The Packard Plant for example, it's still very empty and very abandoned but the Peruvian guy who bought it is refurbishing it. […] Same with the abandoned train station, the Ford Company may be buying the building outright. There will be a long time before we see it fully renovated but maybe ten years from now we will no longer have that symbol of abandonment tourism. There's housing demolition in Detroit, thousands of empty houses are being torn down, but there's still a long way to go. So until we reach zero blight, there's always gonna be interest in it. There's still a lot of places for people who go urban exploring, they won't stop. But we don't hear as often – like five or ten years ago, you used to see police reports all the time about people getting arrested for urban exploring and you hadn't too much of that lately."

Köpenick abrite ainsi le mémorial à la Semaine Sanglante de juin 1933, l'usine de briquettes de la Lausitz est aujourd'hui un musée et l'ancien aéroport de Tempelhof est aujourd'hui reconverti en espaces de bureaux et espaces événementiels.

Carte 5.3. Localisation et évolution des sites exploités par go2know depuis 2010





L'évolution des lieux investis par MCPW au cours de ses huit années d'existence repose sur une logique identique : aux sites sécurisés, rénovés ou démolis succèdent des sites récemment abandonnés ou dont la dégradation progressive permet un accès auparavant plus difficile.

Au-delà de l'exploitation de tel ou tel lieu spécifique, c'est parfois l'existence du dispositif de visite lui-même qui s'avère temporaire. Sur ce point, les situations observées sur les deux terrains diffèrent. À Détroit, les « Explore Detroit Tours » ont duré de 2011 à l'été 2019. Dans l'extrait d'entretien ci-dessus, Jesse Welter anticipait la fin de son activité à moyen terme en raison de la difficulté croissante à trouver des lieux adaptés ; dans le descriptif de la dernière visite proposée en août 2019, la « résurrection de Détroit » (*the resurrection of Detroit*) est d'ailleurs invoquée pour justifier

l'arrêt de ces photo-tours[337]. Deux ans plus tôt, les visites proposées par Lea *via* le site DetroitUrbex.com ont également pris fin. Elle explique avoir renoncé pour les mêmes raisons, mais aussi après qu'une participante s'est blessée au cours de l'une de ses visites. Dans les deux cas, le caractère illégal de l'offre joue un rôle essentiel dans l'impossibilité de sa pérennisation et de son éventuelle adaptation à un contexte urbain en mutation. En l'absence de la couverture légale qu'offriraient un contrat avec les propriétaires des lieux et la souscription d'une assurance adaptée, ces deux dispositifs de visite s'avèrent particulièrement vulnérables aux évolutions des sites investis ainsi, dans le cas de Lea, qu'à d'éventuels imprévus. Un deuxième facteur d'explication du caractère éphémère de ces offres tient aux trajectoires de professionnalisation de leurs prestataires. Ni Jesse Welter ni Lea n'ont envisagé ces visites comme une activité professionnelle permanente, mais tous deux ont tiré parti de l'opportunité que leur offrait le contexte du Détroit des années 2010. Leur expérience de l'exploration urbaine et leurs compétences photographiques conjuguées à la présence d'un abandon massif et d'un intérêt touristique pour ces paysages du déclin ont constitué les conditions de possibilité de ces explorations guidées. Lea précise en ce sens avoir pris en charge les visites par nécessité financière et envisageait lors de l'entretien une future carrière au sein de la municipalité de Détroit. Jesse Welter a quant à lui ouvert en 2018 la boutique de souvenirs « Things from Detroit » dans West Village, qui constituait à partir de cette date le point de rendez-vous pour les « Explore Detroit Tours ». Plus classique (et plus légale), cette nouvelle activité commerciale semble correspondre davantage aux évolutions actuelles de cette partie de la ville en pleine redynamisation. Dans le contexte de Détroit, l'articulation entre les évolutions urbaines, l'illégalité des visites proposées et les trajectoires professionnelles des prestataires éclaire donc le caractère temporaire des dispositifs de visite eux-mêmes.

La situation est différente sur le terrain berlinois. Légale, plus structurée et conçue pour être pérenne, l'offre de go2know n'y est pas dépendante comme à Détroit de l'omniprésence des ruines associée à l'incapacité des propriétaires et de la puissance publique à en assurer la sécurisation. L'entreprise fait dès lors preuve d'une capacité d'adaptation plus importante. À la difficulté croissante à trouver des lieux intéressants dans la région berlinoise, Andreas Böttger et Thilo Webers répondent ainsi par un élargissement à la fois spatial et thématique de l'offre de go2know.

> « En ex-Allemagne de l'Est, il y avait beaucoup de lieux abandonnés parce qu'il y avait beaucoup d'usines, de casernes où stationnaient les Russes. Et du jour au lendemain, à la réunification, tout ça n'a plus eu aucune utilité [...] Aujourd'hui, la ville est attractive et soudain, tous ces lieux deviennent intéressants pour les investisseurs immobiliers, qui les achètent et les développent, les rénovent, les embellissent et les réutilisent. Ils sont moins nombreux. [...] C'est pour ça que maintenant on va aussi à l'étranger, en dehors de l'Allemagne, et on regarde où il peut encore y avoir ce type de lieux, ou bien on développe notre concept différemment. Ce qu'on dit toujours, c'est qu'on essaie d'aller dans des endroits où on ne peut pas entrer autrement. Ça n'a pas forcément besoin d'être un lieu abandonné. Il y a tellement d'endroits où on ne peut pas aller autrement, en fait c'est aussi comme des lieux abandonnés. Maintenant on permet aux gens d'y accéder et le sentiment que tu as quand tu y es, c'est le même. On va de plus de plus faire ça, c'est aussi de l'exploration urbaine en un sens, l'exploration d'endroits

[337] Source : https://www.meetup.com/fr-FR/Motor-City-Photo-Workshops/ (consulté le 26 juin 2021, page supprimée depuis)

> de la ville où tu ne pourrais pas aller autrement. Par exemple on ne peut pas dire que Tempelhof soit toujours un lieu abandonné, mais c'est toujours excitant de ramper là-dessous dans les bunkers et de traverser les caves, le grand hall, d'être tout seul là-dedans, dans cette grande salle où un jour plus tard se tient le *Bread and Butter* [salon professionnel dans le domaine de la mode]. Quand on y est, c'est le silence total, on est les seules personnes. C'est super exclusif, c'est génial, et pourtant c'est pas un lieu abandonné, mais c'est le même sentiment[338]. »
>
> (Andreas Böttger, entretien, juin 2018)

Face à la raréfaction des lieux à investir dans un contexte de dynamisme métropolitain, go2know mise donc sur une extension de son périmètre géographique (l'entreprise propose actuellement des séjours photo à Tchernobyl et au Spitzberg[339] en collaboration avec un autre prestataire) et une diversification des types de sites investis.

En définitive, le tourisme de l'abandon correspond à une utilisation temporaire qui détermine une géographie des lieux dont l'évolution est particulièrement rapide. Mais cette dimension temporaire de l'exploitation des lieux peut ou non s'étendre aux dispositifs de visites eux-mêmes en fonction des caractéristiques des prestataires et de leurs offres et du contexte urbain dans lequel s'insèrent les visites. À Détroit, le modèle de tourisme de l'abandon proposé par MCPW correspond à l'exploitation temporaire d'une situation de transition à l'échelle locale. Il repose d'une part sur une situation de crise qui détermine, pendant une durée relativement courte, la présence d'un abandon important et la vitalité de l'imaginaire urbain de la ville-fantôme qui y est associé. D'autre part, il est pris en charge par des acteurs relativement peu professionnalisés, qui opèrent de manière informelle et n'entretiennent pas de rapports avec des acteurs institutionnels relativement hostiles à leur activité. On est donc ici dans une situation d'exploitation interstitielle qui n'a pas vocation à se pérenniser dans le contexte d'une progressive revitalisation urbaine qui en fragilise les conditions de possibilité. À Berlin au contraire, le modèle proposé par go2know prend la forme d'une exploitation plus pérenne et plus adaptable dans un contexte de métropolisation touristique. S'il repose sur l'existence de lieux abandonnés, il s'accommode davantage des dynamiques de réappropriation et de la raréfaction de ce type d'espaces. Légalité de l'offre et professionnalisation des prestataires facilitent l'adaptation des compétences de go2know et la

[338] Version originale : "In der alten DDR gab's viele Lost Places, weil hier sind ganz viele Fabriken gewesen, Kaserneinrichtungen wo die Russen waren. Was alles durch die Wende von einem Tag zum anderen nicht mehr gebraucht wurde. […] Jetzt merkt man, die Stadt ist beliebt und jeder einzelne Ort der hier ist wird auf einmal für Immobilienmenschen interessant, die werden gekauft und dann entwickelt, saniert, wieder schön gemacht und dann bekommen sie eine neue Nutzung. Das werden weniger. […] Deswegen gehen wir auch ins Ausland, also jetzt außerhalb von Deutschland und schauen auch wo überall noch solche Dinge sind, oder entwickeln auch die Konzepte anders. Wir sagen immer, wir versuchen in Orte zu gehen, wo du sonst nicht rein kannst. Also das muss nicht immer ein Lost Place sein. Es gibt so viele Orte, wo man auch sonst nicht hin kann, das ist eigentlich auch wie ein Lost Place. Wir machen das jetzt möglich, daß man da auch reinkommt und das ist das gleiche Gefühl, das du da hast. Das wird jetzt auch immer öfter so was passieren, das ist ja auch urban exploration kann man sagen, die Stadt erkunden an solchen Stellen wo man sonst so nicht hinkommt. So Tempelhof ist ja eigentlich auch kein LP mehr, kann man nicht so sagen, aber trotzdem ist es spannend, da in die Bunker unten reinzukriechen und durch die Keller durchzugehen, die große Empfangshalle - ganz alleine dadrin sein, in dieser großen Halle, wo ein Tag später ist da Bread and Butter drin. Dann wenn wir kommen, totale Stille, wir sind die einzigen Leute da. Das ist dann super exklusiv, das ist toll, und das ist trotzdem kein LP, aber das ist das gleiche Gefühl."

[339] Île norvégienne située du l'archipel du Svalbard, le Spitzberg abrite la cité minière soviétique de Pyramiden, désaffectée depuis 1998.

diversification de leur offre dans un contexte berlinois d'importante fréquentation et de diversification des pratiques et des espaces touristiques.

3.1.2. À l'échelle micro-locale, l'évolution des dispositifs de visite comme indicateur de la réappropriation des lieux

Le tourisme de l'abandon correspond donc à une étape dans la trajectoire des lieux investis. À l'échelle micro-locale d'un site donné, l'évolution des dispositifs de visite (soit la transition du tourisme de l'abandon vers d'autres formats de visite) constitue un indicateur de la réappropriation des lieux. Elle manifeste souvent une double réorientation des rapports à l'espace qui se déployaient dans l'exploration des lieux : sur le plan sémantique en élaborant et en diffusant de nouveaux discours sur les lieux et sur le plan spatial en en contraignant les modalités de pratique. Trois exemples du corpus illustrent particulièrement bien cet aspect : le Quadrant A de Beelitz-Heilstätten, le Spreepark et la Packard Plant.

Dans le Quadrant A de Beelitz-Heilstätten, les évolutions observées entre les séjours de terrain réalisés en 2017 et 2018 manifestent une réappropriation croissante du périmètre et une volonté de normaliser le rapport qu'entretiennent les visiteurs au lieu. Comme indiqué plus haut, l'évolution de l'image de l'ancien sanatorium constitue pour *Baum und Zeit* un enjeu majeur : il s'agit de redonner sens au lieu en encourageant son association à des valeurs positives (Holger Klementz, entretien, juillet 2018). Pour ce faire, la stratégie mise en œuvre repose avant tout sur la valorisation de la dimension historique et patrimoniale du site, dont *Baum und Zeit* considère qu'elle a été sous-estimée tant que Beelitz était perçu comme un lieu abandonné et pratiqué sur le mode de l'exploration urbaine. Cette réactivation de la valeur historique du site passe par l'apposition de panneaux explicatifs tout au long du parcours formé par le sentier des cimes, ainsi que par l'organisation de différentes visites guidées au sein et à l'extérieur des bâtiments. Lors du terrain réalisé en 2017, les visites de la *Chirurgie* étaient prises en charge par go2know pour le compte de *Baum und Zeit* ; en 2018, cette dernière les organisait désormais directement. En s'inspirant des réflexions de Tim Edensor et de Bradley Garrett présentées dans le premier chapitre, on peut analyser cette transition comme un double réordonnancement sémantique et spatial. À l'évolution du sens que l'entreprise souhaite donner au lieu répond celle de son agencement matériel et des modalités concrètes de sa pratique. En 2017, go2know proposait une visite d'une heure durant laquelle les participants avaient le choix entre suivre une visite guidée historique du bâtiment ou l'explorer librement (photographie 5.4.). Elles impliquaient une sécurisation relativement faible du site : la taille du groupe était alors importante (une cinquantaine de personnes) et le port d'un casque de sécurité n'était pas requis. En 2018, il s'agissait de visites guidées plus contrôlées, se déroulant dans une portion circonscrite et sécurisée du bâtiment, avec un contenu plus résolument historique et une moindre liberté de mouvement des participants. Le nombre de participants était limité à trente avec un âge minimum de quatorze ans ; les visiteurs étaient par ailleurs invités à porter un casque de sécurité et à ne pas s'éloigner du guide (photographie 5.5.), tandis que l'accès à la plupart des pièces accessibles l'année précédente avait été condamné (photographie 5.6.).

Photographie 5.4. Un espace peu sécurisé mais librement accessible (visite de la *Chirurgie* organisée par go2know, 2017)

Source : A.Le Gallou, 2017

Photographie 5.5. Port du casque obligatoire et visite groupée autour du guide (visite de la *Chirurgie* organisée par Baum und Zeit, 2018)

Source : A.Le Gallou, 2018

Photographie 5.6. Les entrées condamnées de pièces accessibles en 2017 (visite de la *Chirurgie* organisée par Baum und Zeit, 2018)

Source : A.Le Gallou, 2018

On observe une évolution comparable au Spreepark. Jusqu'au rachat du bail par le Sénat en 2014, le site était exploité pour les photo-tours de go2know ainsi que par Christopher Flade, qui proposait des visites guidées historiques sans mesure de sécurisation particulière. Depuis 2016, les visites organisées par Runze+Casper pour le compte de Grün Berlin GmbH prennent une forme différente. Destinées à informer un public essentiellement local sur les projets de réaménagement du site, elles font l'objet d'un contrôle beaucoup plus important. Le nombre de visiteurs est limité à trente par visite, le parcours emprunté est déterminé par l'état d'avancement des travaux et de la sécurisation du site, et le groupe est accompagné tout au long de la visite par deux membres du service de sécurité chargés de veiller à ce que personne ne s'éloigne (et qui s'acquittent de leur mission avec un zèle tout germanique) (photographie 5.7.).

Photographie 5.7. Des participants aux visites du Spreepark organisées par Grün Berlin

Source : A. Le Gallou, 2018

À Détroit, l'éphémère existence des visites guidées officielles de la Packard Plant entre 2017 et 2020 répondait à une logique similaire. Conçues comme un outil de communication dans le cadre du projet de revitalisation alors porté par Arte Express, elles impliquaient port du casque obligatoire, obligation de rester groupés à proximité du guide et transmission d'un contenu informatif plus conséquent que dans le cadre des visites de MCPW (photographies 5.8. et 5.9.).

Photographies 5.8. et 5.9. Participants à la visite guidée de la Packard Plant (2018)

Source : A. Le Gallou, 2018

Source : A. Le Gallou, 2018

Dans ces trois cas, l'évolution des visites marque la volonté de promouvoir un rapport aux lieux différent de celui que privilégient l'urbex et, dans une moindre mesure, le tourisme de l'abandon. D'une part, ces visites intégrées à un projet de reconversion des lieux (récréatif pour Beelitz et le Spreepark, résidentiel et commercial pour la Packard Plant) sont envisagées comme un cadre privilégié d'élaboration et de diffusion de nouveaux discours sur les lieux. Refusant la mise en scène de l'abandon, elles ont pour objectif de contextualiser cette phase d'abandon au sein de trajectoires plus larges et d'insister tant sur l'histoire que sur les devenirs potentiels du lieu. En cela, on s'éloigne des lieux abandonnés tels qu'analysés par Tim Edensor (2005) et Bradley Garrett (2011, 2015), qui y voient des espaces dont l'indétermination offre au visiteur la liberté d'interprétations multiples. À cet égard, le tourisme de l'abandon constitue un entre-deux entre l'urbex et ces formats de visite à visée informative : s'il implique une contextualisation historique, il n'en laisse pas moins au visiteur une grande liberté de déambulation et d'interprétation. On peut en cela l'analyser comme l'une des étapes d'un processus de re-sémantisation des lieux. D'autre part, ces visites se caractérisent toutes par une sécurisation plus importante que celle qu'implique le tourisme de l'abandon et qui se traduit par différents dispositifs matériels. En substituant le format de la visite guidée à l'exploration libre, elles contraignent et restreignent les modalités de pratique de l'espace proposées aux visiteurs. C'est dès lors une dimension intellectuelle fondée sur la parole du guide qui est privilégiée au détriment de la dimension esthétique et expérientielle propre au tourisme de l'abandon. La volonté de se démarquer d'une pratique inspirée de l'urbex est alors explicite et l'enjeu est d'affirmer une réappropriation des lieux qui en exclut ce type de pratiques. En ce sens, l'évolution des dispositifs de visite marque une progressive normalisation de la pratique des lieux telle qu'elle est proposée par le tourisme de l'abandon, là où ce dernier constituait lui-même une forme de normalisation de la pratique de l'urbex.

3.2. Exploitations touristiques de l'abandon et valorisations patrimoniales : une nécessaire contradiction ?

Le tourisme de l'abandon constitue donc une forme de valorisation transitoire des lieux abandonnés qui repose largement sur la mise en scène de l'abandon et à laquelle succèdent parfois des formats de visite plus explicitement axés sur la dimension historique et patrimoniale. Ces derniers vont souvent de pair avec un effort de réhabilitation matérielle des lieux. Il serait dès lors tentant de considérer que le tourisme de l'abandon ne peut que s'opposer à la valorisation et à la protection patrimoniales qu'implique le classement d'une partie des sites du corpus. Exploiter l'abandon comme objet touristique, c'est en effet tirer parti d'un état de dégradation matérielle et d'un désintérêt social difficilement compatibles avec la reconnaissance collective et la préservation que suggère la notion de patrimoine. Malgré cette contradiction apparente, on peut toutefois s'interroger : le tourisme de l'abandon ne peut-il pas contribuer à désigner de nouveaux objets de patrimoine ? Peut-il manifester un processus de patrimonialisation original ? La partie qui suit montre que ces formes de valorisation touristique peuvent être envisagées comme l'expression de sensibilités qui s'expriment diversement selon les contextes[340].

[340] Les pages qui suivent sont reprises et adaptées à partir d'un article publié antérieurement : Aude Le Gallou (2021), « Explorer les lieux abandonnés à Détroit et à Berlin : tourisme de l'abandon et trajectoires patrimoniales », *Géoconfluences*, juin 2021. URL : http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/patrimoine/articles/lieux-abandonnes-berlin-detroit

3.2.1. Abandon et patrimonialisation : deux situations locales contrastées

Les dynamiques d'abandon et de patrimonialisation semblent *a priori* contradictoires, l'une suggérant la dévalorisation et l'autre la valorisation d'un espace[341]. Pourtant, l'état d'abandon, notamment dans ses dimensions matérielle et fonctionnelle, ne manifeste pas nécessairement une absence de reconnaissance patrimoniale. Il est en effet fréquent qu'un classement officiel au titre du patrimoine ne se traduise pas par une réutilisation et par un entretien effectif du lieu. Ainsi les sanatoriums de Grabowsee et de Beelitz ont-ils été classés dès 1995 et 1996, puis ont connu une longue période de désaffectation et de dégradation matérielle. Dans d'autres cas, comme celui du Teufelsberg, le classement du site intervient lorsque celui-ci est déjà très délabré. Le tourisme de l'abandon investit donc des lieux présentés comme abandonnés, mais dont le statut officiel au regard de la protection du patrimoine est varié. Il se développe en partie dans des espaces déjà patrimonialisés, quoique leur classement ne se traduise pas toujours dans les faits. Se pose alors la question des articulations possibles entre exploitation touristique de l'abandon et patrimonialisation.

Les ancrages nationaux respectifs de Berlin et Détroit (*cf.* chapitre 2, section 3.2.4.) jouent un rôle considérable sur les enjeux qui touchent au patrimoine. Le fait que les pays d'Europe occidentale présentent une sensibilité patrimoniale plus ancienne et davantage prise en charge par la puissance publique (Tobelem, 2007) semble confirmé par la moindre protection patrimoniale dont bénéficient les sites étudiés à Détroit par rapport à ceux de Berlin[342] (tableau 5.5.). Rappelons qu'à Berlin et dans le Brandebourg, tout classement au titre du patrimoine implique une protection réglementaire du site, tandis qu'à Détroit, seuls les quartiers historiques désignés au niveau local bénéficient de mesures de préservation. Sur les deux terrains, les autorités locales en charge du patrimoine ne disposent pas d'une évaluation exacte du nombre d'objets classés[343]. Cependant, Détroit comptait en 2019 238 quartiers historiques, dont certains ne couvrent qu'un seul bâtiment. Cela correspond à environ 9 800 parcelles, soit 2,6% des 382 000 parcelles que compte la ville (Detroit Historic District Commission, communication personnelle, 2021). À Berlin, pour la même année, les objets classés correspondaient à une superficie de 1 417 hectares, soit 1,6% de la

[341] Les liens entre abandon, dégradation matérielle et patrimonialisation varient toutefois sensiblement selon le type et l'ancienneté des objets considérés. L'intérêt pour les monuments historiques a d'abord concerné des sites en ruine appartenant à des époques révolues et dépouillés de leur fonction originelle ; plus récemment, et notamment dans le cas de lieux associés à des conflits, la patrimonialisation peut également figer l'abandon à des fins mémorielles (on peut penser à la *Gedächtniskirche* de Berlin ou au village-martyr d'Oradour-sur-Glane). Outre ce cas de figure particulier, cette association entre abandon, dégradation et patrimonialisation est néanmoins beaucoup moins évidente pour les sites contemporains : il est plutôt d'usage de chercher la préservation matérielle de sites dont la dégradation n'est ni le fait d'une ancienneté de plusieurs siècles, ni celui de destructions violentes liées à un conflit.

[342] Il faut cependant se garder de tirer des conclusions hâtives de ce seul constat, puisque les critères de sélection des lieux des différents prestataires ne sont pas les mêmes. Du fait du caractère illégal de l'offre, MCPW est plus susceptible de choisir des sites qui n'appartiennent pas à un périmètre classé au niveau local, car ils font l'objet d'un moindre intérêt et d'un moindre contrôle. En revanche, go2know peut avoir intérêt à opérer dans des sites classés dont la valeur architecturale peut attirer les photographes qui constituent le gros du public de l'entreprise. Concernant le classement patrimonial, les parties allemande et états-unienne du corpus ne constituent donc pas nécessairement des échantillons représentatifs des dynamiques locales.

[343] On peut néanmoins se référer aux cartes interactives des sites classés proposées par les municipalités de Berlin (https://fbinter.stadt-berlin.de/fb/index.jsp?loginkey=showMap&mapId=denkmal@senstadt, consulté le 20 août 2021) et de Détroit (https://detroitmi.gov/webapp/local-historic-district-map, consulté le 20 août 2021), qui donnent une idée empirique de l'ampleur des sites protégés dans chacun des cas.

superficie totale du territoire de la municipalité. Il faut noter que Berlin est nettement plus étendue que Détroit (892 km^2 contre 370 km^2) et son territoire comprend d'importantes zones boisées donc non urbanisées (18%) : cela explique une moindre protection apparente en termes de superficie couverte. La proportion de bâtiments classés était par ailleurs estimée à 9-10% (Landesdenkmalamt Berlin, communication personnelle, 2021).

Tableau 5.5. Statut des lieux du corpus au regard des classements patrimoniaux

Terrain	Lieu	Classement au titre du patrimoine
Détroit	Packard Plant	-
	AMC Headquarters	-
	Brady Elementary School	Classement au *National Register of Historic Places*
	Station de radio WDTR-FM	-
	Continental Motors Plant	-
	Église / école St. Margaret Mary	-
	Thomas Cooley High School	Classement au *National Register of Historic Places* (2011)
	St. David Catholic School	-
	St. David High / Duke Ellington School	-
	Ancien entrepôt du DWSD	-
Berlin	Teufelsberg (Berlin)	Classé (2018)
	Grabowsee (Oranienburg)	Classé (1995)
	Spreepark (Berlin)	- (seul est classé l'ancien restaurant *Eierhäuschen*, qui relève de la même parcelle mais se situe en dehors du périmètre de l'ancien parc d'attraction)
	Beelitz-Heilstätten, Quadrant A (Beelitz)	Classé (1996)
	Wünsdorf (Zossen)	Classé (en partie)
	Village Olympique (Wustermark)	Classé (en partie) (1993)
	Prison de Köpenick (Berlin)	Classé (1977)

Pour les lieux du corpus, la différence entre Berlin et Détroit est très nette : presque tous les lieux berlinois sont classés tandis qu'à Détroit, seuls deux d'entre eux sont inscrits au *National Register of Historic Places* et aucun n'appartient à un district historique local. Il en résulte des articulations différentes entre tourisme de l'abandon et valorisation patrimoniale en fonction des terrains.

3.2.2. Exploiter l'abandon avant disparition : une revalorisation informelle et transitoire

À Détroit, le tourisme de l'abandon investit globalement des lieux qui ne font l'objet d'aucune valorisation patrimoniale officielle. En effet, aucun des sites du corpus n'est intégré à un *local historic district* qui en assurerait la protection ; seul le Thomas Cooley High School est classé sur la liste du *National Register of Historic Places*, ce qui n'implique quasiment aucune protection effective. Au-delà de cette reconnaissance officielle se pose donc la question d'une reconnaissance informelle dans le contexte d'un élargissement récent de la notion de patrimoine, tant en matière de contenus que de modalités de définition (voir encadré 5.3.). Difficilement mesurable, cette reconnaissance fait intervenir plusieurs paramètres : la manière dont les lieux sont présentés par les prestataires touristiques et appréhendés par les visiteurs, les valeurs dont ils sont investis par les différents acteurs en présence ou encore l'existence éventuelle de mobilisations en faveur de la préservation des lieux. Or on peut faire considérer que le tourisme de l'abandon, lorsqu'il se déploie dans des lieux non classés, manifeste une forme de sensibilité patrimoniale informelle envers des espaces jusqu'alors dépréciés et marginalisés. Dans le cadre des visites de MCPW, les lieux explorés sont investis d'un certain nombre de valeurs qui justifient la participation à la visite, au premier rang desquelles des valeurs esthétiques et expérientielles. À ce titre, l'importance de la pratique photographique et la diffusion ultérieure des images des lieux peuvent être envisagées comme une forme de conservation et d'archivage numérique à défaut de préservation matérielle, à l'instar de ce que revendiquent les pratiquants de l'urbex (Garrett, 2015 ; Rojon, 2015).

Encadré 5.3. Du monument historique à « l'inflation patrimoniale », l'élargissement du concept de patrimoine

Le concept de patrimoine trouve son origine dans le paradigme du monument historique, né en Europe occidentale où il connaît son apogée entre 1820 et 1960. Dans un contexte de révolution industrielle naissante, la notion de monument historique est formalisée et acquiert une certaine cohérence en termes de limites spatio-temporelles, de valeurs, de statut juridique et d'outils techniques (Choay, 1992). Elle désigne alors des sites bâtis appartenant à un passé antérieur à la révolution industrielle et privilégie les vestiges antiques, les édifices religieux médiévaux et les châteaux. Ceux-ci sont investis de valeurs cognitives et artistiques faisant appel à la raison historienne comme à la sensibilité, avec des variations selon les contextes nationaux. Parallèlement à cette formalisation théorique, la période voit se développer un appareil juridique et pratique visant à la conservation matérielle des monuments. Tels sont les contours du patrimoine jusqu'au milieu du XXe siècle.

À partir de ce moment, le concept connaît une « triple extension typologique, chronologique et géographique » (Choay, 1992, p. 12) qui en transforme profondément les contenus. Aux monuments privilégiés jusqu'alors s'ajoutent progressivement tous les types d'architecture, à des échelles parfois plus vastes que le monument isolé comme des quartiers entiers. Le quartier historique de la ville portuaire de Valparaiso (Chili) ou la Speicherstadt de Hambourg (Allemagne) sont ainsi classés au Patrimoine Mondial de l'Unesco. Surtout, le patrimoine bâti perd son exclusivité : la reconnaissance du patrimoine naturel, consacrée par la Convention sur le patrimoine mondial de l'Unesco en 1972, puis du patrimoine culturel immatériel

avec la Convention de 2003, élargissent substantiellement le champ des objets susceptibles d'être patrimonialisés. Au sein de cette dernière catégorie, on trouve ainsi des éléments aussi divers que la danse populaire du seperu au Botswana ou la culture du sauna en Finlande. Parallèlement à la valorisation à l'échelle mondiale d'un patrimoine dit exceptionnel, les héritages vernaculaires et ordinaires font l'objet d'une attention croissante. En termes chronologiques, le patrimoine s'extrait de la période pré-industrielle pour concerner des objets de plus en plus contemporains. Enfin, en termes géographiques, les notions de patrimoine et de conservation se diffusent hors de leur berceau européen, ce qui ne va pas sans poser un certain nombre de difficultés. La prétention à l'universalité de cette approche du patrimoine implique en effet l'acceptation de la conception occidentale du temps, du passé et de sa valeur par l'ensemble d'une communauté humaine envisagée à l'échelle planétaire, au détriment des différences culturelles en la matière. On pourrait ajouter à cette extension typologique, chronologique et géographique celle des modes de définition et de construction du patrimoine, dans la mesure où se développent des approches dites *bottom up*, par le bas, portées par des communautés locales plutôt qu'imposées par les institutions patrimoniales. Cet élargissement récent du concept de patrimoine a nourri le constat d'une « inflation patrimoniale » (Choay, 1992, p. 12) qui reposerait sur l'accumulation et la tentation de l'exhaustivité plus que sur la sélection des réalités patrimoniales. Enfin, les motivations et aspirations des visiteurs connaissent une évolution qui infléchit leur rapport au patrimoine et aux valeurs dont ils l'investissent. Ainsi, « le tournant patrimonial met au premier plan non un rapport historique, non un rapport mémoriel à l'antériorité, mais un rapport expérientiel au passé » (Fabre, 2016) qui invite à s'affranchir d'une conception savante du patrimoine pour prendre la mesure de ses mutations contemporaines.

Cette forme de reconnaissance informelle peut d'ailleurs précéder la disparition des lieux. À Détroit, MCPW profitait du désintérêt des acteurs institutionnels et des contraintes de diverses natures qui font obstacle à la reconversion des lieux pour en assurer une exploitation touristique. Cette utilisation touristique informelle ne constitue donc pas un indice d'une future revalorisation formelle des lieux mais correspond plutôt à une exploitation de leur absence de valorisation par les autres acteurs, laquelle aboutit parfois à leur démolition. Le contexte local associe en effet une importante politique de démolition et de faibles perspectives de reconversion à court terme pour des sites situés hors des zones privilégiées par la revitalisation urbaine. La démolition à court ou moyen des lieux investis par MCPW est donc une éventualité tout à fait crédible ; plusieurs d'entre eux ont d'ailleurs fait l'objet de rumeurs persistantes en ce sens au cours des dernières années (Continental Motors Plant, Packard Plant, AMC Headquarters). Dans ces situations, le tourisme de l'abandon n'est pas une étape préalable à un processus de patrimonialisation classique, mais une forme de valorisation temporaire sans perspective de pérennisation. On peut néanmoins considérer que cette exploitation touristique correspond, sinon à une forme de patrimonialisation, du moins à une attitude patrimoniale aux caractéristiques singulières, à mi-chemin entre les rapports au passé déployés par l'urbex (Garrett, 2015) et une mise en valeur classique du patrimoine. Informelle et transitoire, cette forme de tourisme de l'abandon pourrait ainsi exprimer un rapport alternatif à l'histoire des lieux et à ses modes de transmission, dans lequel l'expérience corporelle et émotionnelle directe primerait sur la médiation introduite par l'interprétation et la mise en scène du passé des lieux. Cette attitude patrimoniale s'accommoderait par ailleurs de la disparition

progressive des sites visités au lieu de s'appuyer sur leur conservation dans un état donné ; on pourrait même émettre l'hypothèse qu'elle s'en trouverait stimulée, à l'instar du regain d'intérêt pour les sites naturels en périls observés dans le cadre du tourisme dit « de la dernière chance[344] » (Eijgelaar *et al.*, 2010 ; Lemelin *et al.*, 2012). Interrogés sur les raisons de leur participation à la visite de MCPW, 30 des 52 répondants ont ainsi indiqué avoir voulu voir ces lieux avant qu'ils ne disparaissent. À cet égard, cette attitude patrimoniale présente des similitudes avec une approche comme la post-préservation, qui repose sur une acceptation du caractère éphémère et de la disparition progressive des lieux de patrimoine (DeSilvey, 2017). Le tourisme de l'abandon pourrait alors être envisagé comme la manifestation de sensibilités patrimoniales alternatives n'aboutissant pas à la mise en œuvre de formes concrètes de patrimonialisation et intégrant pleinement le caractère transitoire propre aux lieux considérés.

3.2.3. La valorisation touristique de l'abandon, étape ou obstacle à la patrimonialisation ?

Dans les cas où les lieux bénéficient au contraire d'une reconnaissance formelle de leur valeur patrimoniale se pose la question de la place que peut occuper le tourisme de l'abandon dans le processus de patrimonialisation et dans la mise en œuvre de la protection du site. Ce type de situations concerne essentiellement le terrain berlinois, où la majorité des lieux du corpus sont classés et protégés au titre du patrimoine.

Le tourisme de l'abandon peut être perçu, on l'a vu, comme une forme anti-patrimoniale de rapport aux lieux abandonnés. En matière d'interprétation des lieux, cette forme de valorisation et l'urbex dont elle s'inspire sont fréquemment assimilées par les propriétaires, gérants des sites, autres prestataires touristiques et acteurs institutionnels interrogés avec une fascination morbide qui substituerait à l'histoire du lieu des récits plus ou moins fantaisistes peuplés de revenants et de meurtres sanglants (Irene Krause, entretien, mars 2017 ; Holger Klementz, entretien, juillet 2018). Sur le plan de la conservation matérielle, dans la mesure où cette forme d'exploitation touristique mobilise l'abandon (notamment dans sa dimension matérielle de dégradation du bâti) comme le principal fondement de l'attractivité des sites investis, elle est parfois envisagée comme se nourrissant d'une destruction incompatible avec une préservation patrimoniale. À ce sujet, les réflexions de Bernhard Kohlenbach (Office régional du patrimoine de Berlin, *Landesdenkmalamt Berlin*) à ce sujet soulignent la tension entre abandon et impératif de préservation. Il n'y évoque pas le tourisme de l'abandon en particulier mais l'attrait général pour les lieux abandonnés dont il tire parti.

> « Les autorités en charge du patrimoine veulent que de nombreux lieux abandonnés cessent de l'être, qu'ils soient utilisés et entretenus. Mais il n'y a pas toujours la possibilité de le faire, parce qu'il n'y a pas d'argent, parce que les instances politiques ne le veulent pas ou parce qu'on

[344] L'expression désigne les mobilités touristiques motivées par la volonté de voir avant qu'ils ne disparaissent des paysages et des écosystèmes que l'on sait menacés par le changement global, telles que les régions arctiques ou la Grande Barrière de Corail. Ces pratiques contribuent paradoxalement à fragiliser ces écosystèmes et à en accélérer la destruction.

est face à une situation très difficile. Ces autorités ne veulent pas de *Lost Places*[345]. Elles veulent que leurs monuments soient préservés, rénovés et utilisés. Ce sont des témoignages historiques et ils doivent être consolidés pour l'avenir. Et c'est pour ça qu'il s'agit en fait de *Lost Places* : nous les perdons et nous ne pouvons rien y faire. Donc pour nous, une *Lost Place* est en fait… pas pour moi en tant que personne, nostalgique, photographe ou autre, là je trouve ça formidable… mais pour la préservation des monuments historiques, une *Lost Place* c'est une perte, une défaite. Mais les *Lost Places*, est-ce que ce sont les lieux perdus [*verlorene Orte*] ou des lieux abandonnés [*verlassene Orte*] ? Il y a une différence très importante. Et de fait, pour nous, *perdu* serait une perte immense, ça veut dire que le lieu a disparu et que nous n'avons pas été en mesure de le préserver. L'abandon n'en est qu'une étape préliminaire[346]. »

(Bernhard Kohlenbach, *Landesdenkmalamt Berlin*, entretien, avril 2019)

Si Bernhard Kohlenbach pointe l'importance de la nuance entre les termes *abandonnés* (*verlassen*) et *perdus* (*verloren, lost*), il souligne que la catégorie des lieux abandonnés renvoie à une catégorie problématique au regard du patrimoine puisqu'elle incarne l'échec (temporaire ou définitif) des stratégies institutionnelles de préservation des sites concernés. Un lieu donné ne pourrait *in fine* susciter un intérêt en tant que lieu abandonné que tant que son classement ne se traduit pas dans les faits. En ce sens, le tourisme de l'abandon serait nécessairement dépendant d'une impossible mise en œuvre d'une patrimonialisation effective.

Or si l'on ne peut nier que le tourisme de l'abandon repose en grande partie sur la dégradation matérielle, la mise en place de ce type de visites peut parfois contribuer à sa mesure à une valorisation symbolique, voire matérielle, des lieux investis. D'une part, on l'a vu, les visites de go2know incluent une contextualisation historique et le tourisme de l'abandon peut par ailleurs témoigner d'autres formes d'attitudes patrimoniales que celle qui repose sur la conservation matérielle du bâti. D'autre part, go2know revendique sa capacité à jouer un rôle dans la prise de conscience de la valeur patrimoniale de certains sites, moins à Berlin que dans des petites villes moins dynamiques du reste de l'ex-Allemagne de l'Est.

« En dehors de Berlin, c'est comme à Détroit, ce n'est pas si facile. Beaucoup de gens n'aiment pas ça, ils disent toujours "[ce lieu] fait tache, ça ne devrait pas être là, et vous voudriez en plus y organiser des visites, non". Là on doit dire "hé, on peut voir les choses autrement, ce n'est pas une tache que vous avez là, c'est un vieux château, il est beau, il y a des raisons qui expliquent son état actuel mais on peut les expliquer grâce aux visites, on peut aussi montrer que vous avez un véritable trésor culturel ici". C'est comme ça qu'il faut l'aborder, on peut

[345] Je conserve ici les termes utilisés en allemand afin de rendre compte des nuances sémantiques soulignées par l'interlocuteur.

[346] Version originale : „Die Denkmalbehörden möchten daß sehr viele verlassene Orte aufhören verlassene Orte zu sein, daß sie verwertet und gepflegt werden. Aber es gibt nicht immer die Möglichkeit, das durchzuführen, weil es kein Geld gibt, weil die Politik das nicht will oder weil ganz schwierige Situation da ist. Die Denkmalämter wollen kein Lost Places. Die wollen dass ihre Denkmäler erhalten werden, saniert werden, genutzt werden. Das sind ja Geschichtszeugnis und die müssen ja für die Zukunft ertüchtigt warden. Und darum sind das eigentlich Lost Places - wir verlieren die und können eigentlich nichts machen. Also ein Lost Place ist für uns eigentlich - nicht für mich als Menschen und Nostalgiker und Fotographen oder so, da find ich das ganz toll - aber für die Denkmalpflege ist ein Lost Place eigentlich ein Verlust und eine Niederlage. Aber sind Lost Places die *verlorene Orte* oder *verlassene Orte*? Es ist ein ganz wesentlicher Unterschied. Und eben für uns wäre *verloren* tatsächlich ein immenser Verlust, also dann ist es weg und wir haben es nicht erhalten können. *Verlassen* ist nur eine Vorstufe davon."

> aussi le voir de cette façon, on n'a pas besoin de toujours voir ça comme une ruine crasseuse ou quelque chose comme, ça peut aussi être quelque chose qui a de la valeur, on peut en parler et le faire connaître au monde extérieur et ça peut aussi être bon pour le maire. Il arrive aussi que les maires des villes viennent nous voir, ça arrive de plus en plus souvent qu'ils nous appellent et nous disent "hé, on a une vieille usine de papier ici, vous ne voulez pas y faire des visites ?"[347] »
>
> (Andreas Böttger, entretien, juin 2018)

Si Andreas Böttger ne donne pas d'exemples précis et spatialisés de ce type de situations, plusieurs des sites exploités par go2know semblent correspondre à ce cas de figure (voir carte 5.3. *supra*). Par ailleurs, on a vu que la capacité d'adaptation de l'entreprise lui permettait parfois d'articuler ses offres avec des états de réappropriation voire de rénovation déjà avancés, bien que le sentiment d'abandon reste un argument promotionnel. Dans le corpus, c'est notamment le cas de la prison de Köpenick, où la participation à une exploration de go2know s'accompagne souvent de la visite du mémorial tout à fait officiel de la Semaine sanglante de Köpenick. Enfin, sur le plan strictement matériel, les revenus générés par go2know peuvent contribuer à l'entretien des lieux comme c'est le cas à Wünsdorf. L'entreprise peut également contribuer directement : Andreas Böttger mentionne ainsi un don destiné à réparer les toits des bâtiments de l'ancien sanatorium de Grabowsee. En définitive, le cas berlinois montre que le discours assimilant le tourisme de l'abandon à une exploitation anti-patrimoniale des lieux repose sur une appréhension partielle de ses fondements et de ses modalités. À travers l'exemple de go2know, on constate au contraire qu'il peut accompagner les dynamiques de patrimonialisation et la mise en œuvre d'une protection effective.

Ce sont finalement d'autres formes de valorisation ayant succédé au tourisme de l'abandon qui s'avèrent moins compatibles avec la protection envisagée par les acteurs institutionnels. En effet, la défense par ces acteurs d'une conception du patrimoine fondée avant tout sur la préservation du bâti met en évidence les ambiguïtés de l'articulation entre abandon et dimension patrimoniale des lieux dans le cadre d'autres formes d'exploitations touristiques et récréatives. L'exemple du Quadrant A de Beelitz-Heilstätten en est particulièrement révélateur. Holger Klementz insiste, on l'a vu, sur la volonté de *Baum und Zeit* de valoriser la dimension historique et patrimoniale du site. À ce jour, cela passe cependant essentiellement par une dimension discursive et non matérielle. Au moment de l'entretien en juillet 2018, aucun des cinq bâtiments présents dans le périmètre n'avait été rénové. La restauration de la ruine de la *Alpenhaus*, particulièrement dégradée, n'était pas envisagée et la question se posait d'une éventuelle consolidation pour éviter

[347] Version originale : "Außerhalb von Berlin ist es wie in Detroit, es ist nicht so einfach. Das finden viele nicht gut, weil sie immer noch sagen "es ist ein Schandfleck, das darf nicht sein, und da macht ihr noch Touren dadrin, nee". Müssen wir dann halt sagen "hey, wir können es auch umgekehrt machen, ihr habt hier kein Schandfleck sondern das ist ein altes Schloß, das ist wunderschön, daß es jetzt noch so aussieht wie es aussieht, hat ja Gründe, die können wir aber erklären über die Touren, wir können also auch zeigen hier habt ihr echt einen Kulturschatz". So muss man da rangehen, das kann man auch so betrachten, das muss ja nicht immer eine Ruine sein, die dreckig ist oder so, das kann auch echt was wertvolles sein, darüber kann man erzählen und das kann man nach außen bringen und das könnte dem Bürgermeister auch wieder gut tun. Das hat's auch gegeben, dass dann auch Bürgermeister von Städten zu uns kommen, passiert immer öfter jetzt, daß sie anrufen und sagen "hey, wir haben hier eine alte Papierfabrik, wollt ihr nicht Touren da machen?"

son effondrement à moyen terme. Quant aux autres bâtiments, la réparation des toits et fenêtres constituait la principale priorité avant que ne soient sérieusement étudiées les différentes options de reconversion envisagées (restaurant, cinéma, musée, espaces événementiels et d'exposition). Holger Klementz soulignait toutefois la volonté assumée de garder en l'état une partie du bâti en réponse à la demande d'un public attiré par les ruines de l'ancien sanatorium (entretien, juillet 2018). Malgré un discours qui entend promouvoir la dimension patrimoniale des lieux et une prise de distance avec le tourisme de l'abandon, la stratégie de *Baum und Zeit* est cependant critiquée par les acteurs institutionnels en charge du patrimoine. En 2019, Christina Fromm, alors responsable de la zone de Beelitz au sein de l'autorité inférieure pour la protection du patrimoine du canton de Potsdam-Mittelmark, décrivait ainsi les enjeux relatifs à l'exploitation touristique et récréative du Quadrant A :

> « Le sentier des cimes dans le quadrant A est une utilisation qui relève d'un projet réellement touristique, c'est-à-dire qu'il attire les touristes et que les bâtiments sont la toile de fond de cette utilisation touristique. Le propriétaire de ce bien veut pour ainsi dire utiliser cette impression de lieu abandonné pour y attirer les gens et les touristes. C'est difficile dans le sens où les bâtiments existants sont ensuite promus comme si c'était normal qu'ils soient dans cet état, avec les toits effondrés, les vieilles fenêtres, les portes, les arbres qui poussent dessus... Mais du point de vue de la préservation du patrimoine, l'objectif est de restaurer les bâtiments. C'est donc le contraire de ce qui se passe là-bas. Ils veulent rénover les bâtiments mais de manière à ce qu'ils aient toujours l'air délabrés, pour préserver ce sentiment d'abandon. Ce n'est pas ce que nous attendons. Notre objectif, nos principes c'est tout simplement de préserver les bâtiments existants et de les restaurer, et si quelque chose est abîmé, il faut le réparer pour minimiser les dégâts[348]. »
>
> (Christina Fromm, entretien, avril 2019)

Alors même que *Baum und Zeit* prend ses distances avec le tourisme de l'abandon pour proposer des visites guidées historiques plus classique, la mise en scène d'une dégradation matérielle destinée à servir de décor à des utilisations touristiques et récréatives souligne les différentes conceptions du patrimoine qui sont en jeu. La priorité de l'entreprise est de l'ordre des représentations et passe par une valorisation discursive ; celle de l'autorité en charge du patrimoine est d'ordre matériel et doit se traduire par une restauration concrète des bâtiments. Plus que le tourisme de l'abandon, transitoire et qui s'accommode fort bien des transformations des lieux investis, ce sont donc les exploitations envisagées comme pérennes qui semblent difficilement compatibles avec les impératifs de protection patrimoniale. Si le tourisme de l'abandon proposé par go2know tire parti de la dégradation du bâti, il ne contribue pas à son maintien en l'état. Dans

[348] "Der Baumkronenpfad im Quadranten A ist eine Nutzung, die läuft aus wirklich touristischen Maßnahmen hinaus, das heißt der Baumkronenpfad lockt die Touristen an und die Gebäude sind die Kulisse für diese touristische Nutzung. Der Eigentümer dieses Objektes möchte sozusagen diesen Effekt des verlorenen Ortes nutzen um die Leute, die Touristen hier voranzutreiben. Das ist in dem Sinn schwierig, weil dann die Bestandsgebäude so verkauft werden, als ob es so in Ordnung ist, daß sie in diesem Zustand sind, mit den eingestürzten Dächern, mit den alten Fenstern, mit den Türen, die Bäume die da oben drauf wachsen... Aber aus denkmalpflegerischer Sicht ist das Ziel, das Ziel ist der Instandsetzung der Gebäude. Also das ist schon mal entgegengesetzt in dem Bereich. Sie wollen die Gebäude sanieren, aber immer noch so, daß sie kapputt aussehen, um halt dieses Gefühl des verlassenen Ortes aufrecht zu erhalten. Das entspricht nicht dem, was wir erwarten. Unseres Ziel, unsere Grundsätze sind einfach der Erhalt des Bestandes und die Sanierung des Bestandes, und wenn etwas kapputt ist, das muss repariert werden, um die Schäden zu minimieren."

le cas de Beelitz au contraire, le délabrement d'une partie des bâtiments est explicitement considéré comme une condition de l'attractivité durable du Quadrant A.

À partir de ces réflexions, on peut en définitive s'interroger sur la valeur patrimoniale que revêt le « charme du lieu abandonné » (« *Charme des Lost Places* », Tim Gärtner, entretien, avril 2017). Si la conception du patrimoine portée par les acteurs institutionnels repose sur la nécessaire restauration du bâti, la volonté de préserver les traces de la période d'abandon malgré la mise en œuvre de projets de reconversion s'exprime de manière récurrente pour plusieurs lieux du corpus. Au-delà du cas de Beelitz, où cela répond à un objectif d'attractivité commerciale, la question se pose différemment dans le cadre de la réhabilitation du Spreepark. Au cours du processus de participation citoyenne mené par le Sénat, une partie des Berlinois sollicités se sont prononcés pour la préservation de l'atmosphère de lieu abandonné du site. Le récapitulatif de la première session de discussion relaie par exemple les propositions suivantes :

> Laissez certains coins en l'état de "lieux abandonnés"
> Préserver le caractère de "lieu abandonné" du site
> Laisser la nature suivre son cours - préserver le caractère de lieu abandonné
> Préserver certains coins en tant que "lieux abandonnés", que l'on puisse en faire l'expérience
> Préserver certains « lieux abandonnés »
> Représentations théâtrales en plein air dans l'ambiance du Spreepark abandonné
> Utiliser les lieux abandonnés comme motifs photographiques dans le cadre de visites guidées[349]
>
> (Grün Berlin, 2016[350])

On observe ici la même valorisation qu'à Beelitz d'un état d'abandon dont les traces sont jugées dignes d'être conservées, à tel point que cette préoccupation est prise au sérieux par Grün Berlin :

> « Pour nous, dans le cadre du développement du Spreepark, c'est une question intéressante de savoir dans quelle mesure on peut préserver ce caractère de lieu abandonné si on rend le lieu accessible au public... Mais il s'agit également de savoir dans quelle mesure cela doit être fait, car il se peut que lorsque nous en aurons terminé avec le Spreepark, c'est-à-dire lorsque nous aurons atteint le point où il sera à nouveau ouvert au public de manière régulière, plus personne ne voudra voir des lieux abandonnés ou des bâtiments délabrés. La difficulté, bien sûr, c'est qu'une fois que nous avons redéveloppé le Spreepark, ce n'est par définition plus un lieu abandonné[351]. » - Tim Gärtner, entretien, avril 2017

---

[349] Version originale : "Bestimmte Ecken als „Lost Places" lassen / Den Charakter des Ortes als „Lost Place" erhalten / Der Natur ihren Lauf lassen – Lost-Place-Charakter erhalten / Einige Ecken als „Lost Places" erhalten, erfahrbar machen / Einige „Lost Places" erhalten / Outdoor-Theateraufführungen im verlassenen Spreepark-Flair / Die verlassenen Orte als Fotomotiv durch Führungen zeigen"

[350] Source: Grün Berlin (2016), *Spreepark Neustart. Dialogveranstaltung am 1. Juli 2016. Dokumentation*, 28p. URL : https://www.spreepark.berlin/fileadmin/spreepark/images/08_PDFs_und_Dokumente/dokumentation_spreepark_neustart.pdf (consulté le 10 septembre 2021)

[351] Version originale : "Für uns in der Entwicklung des Spreepark ist eine spannende Frage, inwiefern man so diesen Charakter des Lost Places bewahren kann, wenn man den Ort öffentlich zugänglich macht… für uns ist aber eben dann auch die Frage, inwieweit soll man das, weil es kann sein daß wenn wir fertig sind mit dem Spreepark, also wenn wir an den Punkt sind daß wir ihn wieder wirklich regelmäßig öffentlich zugänglich machen, daß dann gar niemand

À défaut d'être envisagé comme un objet de patrimoine par les autorités compétentes en la matière, il semble bien que l'atmosphère de lieu abandonné le soit par d'autres types d'acteurs (usagers et habitants). Pour eux, la période d'abandon cesse d'être assimilée à une phase insignifiante de la trajectoire des lieux et qui serait nécessairement exclue de la réflexion patrimoniale pour devenir un potentiel objet de patrimoine à part entière. Autrement dit, l'abandon n'est plus un obstacle à la patrimonialisation, mais devient ce qu'il faudrait patrimonialiser. Tim Gärtner soulève toutefois un paradoxe important : qu'est-ce que préserver un lieu abandonné, et en particulier son atmosphère (qui excède la seule dimension bâtie), dès lors qu'il est réapproprié ? Il s'agit là de figer un état d'abandon précisément caractérisé par sa dimension transitoire. Dès lors, le lieu abandonné ne devient-il pas une simple ruine, un élément de décor réduit à son esthétique dans un espace par ailleurs méconnaissable ? La réponse à ces questions excède le cadre de ce travail, mais les poser permet de mettre en évidence ce glissement d'une volonté de préservation des lieux à celle de leur abandon. Ce glissement constitue un indice de l'évolution des valeurs attribuées à l'abandon en même temps qu'il en souligne le paradoxe : la dénomination *lieux abandonnés* se pérennise alors même que s'efface la réalité qu'elle désignait. Autrement dit, à travers ces appels à la préservation de cette atmosphère singulière, le lieu abandonné est sommé de survivre à son propre abandon. On peut alors lui appliquer la jolie phrase de Michel Makarius selon laquelle « les ruines, ou plutôt leur idée, portent désormais la nostalgie d'elles-mêmes » (2011 : 9).

Conclusion

Ce chapitre a cherché à contextualiser le tourisme de l'abandon en le situant dans les systèmes d'acteurs qui déterminent l'évolution des lieux considérés et en précisant les territorialités et les temporalités mises en jeu. Il a d'abord mis en évidence le décalage entre l'abandon tel qu'il est construit par les discours touristiques et la réalité de réappropriations aux formes multiples et aux degrés d'aboutissement inégaux. On observe que la possibilité du tourisme de l'abandon dépend de configurations actorielles variables à Berlin et à Détroit, mais aussi de la nature et de la temporalité des projets de réhabilitation portés par les propriétaires des lieux. S'il se développe à Détroit dans des lieux caractérisés par la faiblesse de la mobilisation des acteurs formels et des réappropriations, il concerne à Berlin des sites en transition investis par des projets et des jeux d'acteurs plus complexes. Cette insertion différenciée dans les systèmes d'acteurs en fonction des contextes locaux est associée à une inégale acceptation du tourisme de l'abandon sur les deux terrains. Les représentations et les usages des lieux abandonnés déployés dans le cadre des visites se heurtent à Détroit à de fortes oppositions motivées par des enjeux d'ordre symbolique. Ceux-ci justifient le rejet massif d'un *ruin tourism* perçu comme une exploitation cynique des paysages de la crise urbaine par une partie des résidents et par les acteurs institutionnels. Sur le terrain berlinois au contraire, le tourisme de l'abandon se révèle moins conflictuel. Dans un contexte de croissance métropolitaine, l'abandon y est dépourvu de la charge symbolique qu'il revêt à Détroit et est essentiellement associés à des enjeux pragmatiques à l'échelle micro-locale. Il fait alors l'objet d'une acceptation relativement indifférente de la part des différents acteurs. Ces différents éléments

will dann mehr irgendwie sich Lost Places ankucken oder irgend kaputte Gebäude. Schwierigkeit ist natürlich, daß wenn wir den Spreepark entwickelt haben, dann ist er per Definition natürlich kein Lost Place mehr."

éclairent enfin les temporalités variables auxquelles obéit le tourisme de l'abandon. Il est par définition un usage transitoire qui dépend de l'évolution des lieux. Ses géographies mouvantes à l'échelle locale et son caractère temporaire à l'échelle micro-locale s'inscrivent dans les dynamiques urbaines plus larges de revitalisation et de démolition à Détroit, de métropolisation dans la région berlinoise. Cette dimension transitoire est plus sensible à Détroit, où le traitement de l'abandon et la stratégie de MCPW offrent de faibles perspectives de pérennisation. Sur le terrain berlinois en revanche, l'offre de go2know présente une capacité d'adaptation plus affirmée. Malgré ce caractère temporaire s'exprime dans les deux contextes une sensibilité patrimoniale vis-à-vis des lieux abandonnés. Si elle prend la forme d'une valorisation informelle et éphémère dans le cas de Détroit, elle semble à Berlin plus compatible avec une patrimonialisation pérenne et officielle des sites investis.

À l'issue de ce dernier chapitre, on peut distinguer deux modèles de tourisme de l'abandon (tableau 5.6.), l'un que je qualifie d'interstitiel, l'autre de transitionnel, et qui se distinguent sur trois critères :

(1) **Acteurs** : les offres de go2know et de MCPW s'insèrent dans des lieux caractérisés par des configurations actorielles, des formes de réappropriation et des projets de réhabilitation différents
(2) **Territorialités** : les représentations et les pratiques de l'espace qu'elles mettent en jeu rencontrent une inégale acceptation de la part des acteurs extérieurs au binôme prestataire / visiteurs
(3) **Temporalités** : malgré un caractère transitoire commun aux deux terrains, les visites de go2know et MCPW obéissent à des temporalités différentes en matière de pérennité de l'offre, de de définition du temps de latence exploitable et d'insertion dans les trajectoires de démolition / réhabilitation / patrimonialisation des lieux investis

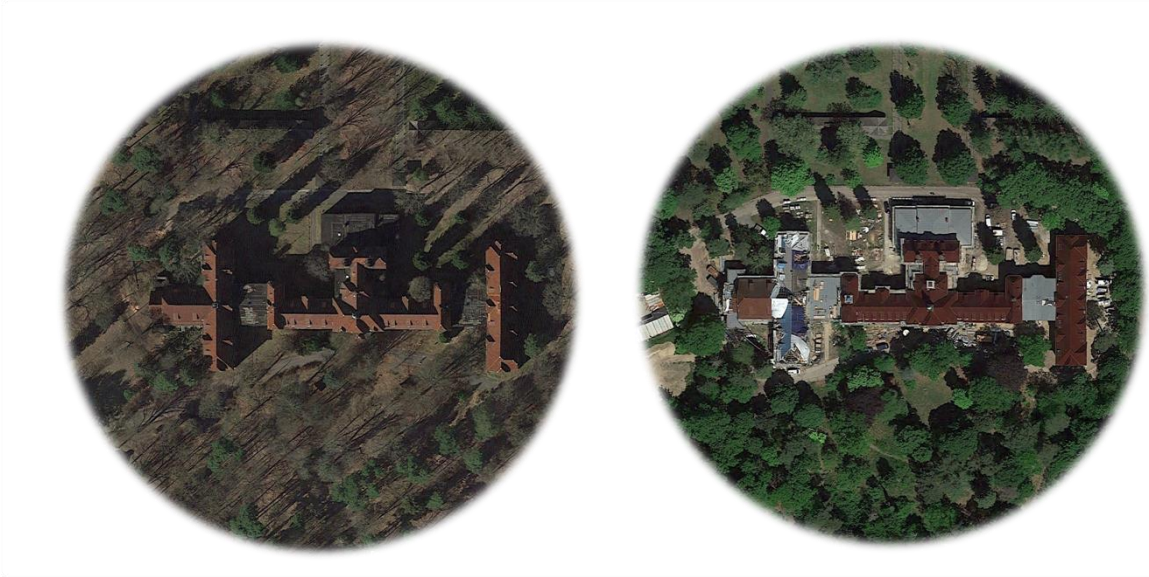
Au-delà de ce qu'elles révèlent des caractéristiques propres aux cas spécifiques de Détroit et de Berlin, ces différences sont surtout significatives par ce qu'elles disent du rôle des configurations à l'œuvre sur l'un et l'autre terrain. Elles s'expliquent en effet par l'ampleur et la nature des mutations urbaines qu'ont connues les deux villes ; par leurs temporalités (crise urbaine de plusieurs décennies et toujours actuelle à Détroit ; rupture politique essentiellement circonscrite aux années 1990 à Berlin) ; par l'importance matérielle et symbolique de l'abandon qui subsiste aujourd'hui dans les paysages urbains (forte à Détroit, plus résiduelle à Berlin) ; par la nature des trajectoires actuelles des deux terrains (déclin à Détroit, croissance métropolitaine à Berlin). À travers les cas de Détroit et Berlin, c'est au prisme de trajectoires plus générales de crise, de déclin et de métropolisation que l'on peut en définitive comprendre la diversité des formes de tourisme de l'abandon observées dans le cadre de ce travail.

Tableau 5.6. Ville en déclin ou croissance métropolitaine : deux modèles de tourisme de l'abandon

		Détroit (MCPW)	Berlin (go2know)
Critère 1	Type de configurations actorielles	Faible mobilisation des acteurs	Mobilisation d'acteurs aux relations plus ou moins consensuelles
	Degré de réappropriation formelle des lieux	Absence de réappropriations formelles	Réappropriations formelles possibles
	Insertion dans les projets de réappropriation des lieux	Absence de projet structuré de réappropriation	Compatibilité nécessaire avec les projets des propriétaires / gérants
Contexte local		**Abandon massif ; ville en déclin**	**Abandon résiduel ; métropole en croissance**
Critère 2	Existence ou non d'une contestation du tourisme de l'abandon	Oui	Non [opposition à d'autres formes de valorisations touristiques de l'abandon]
	Caractéristique des contestations au tourisme de l'abandon	Opposition collective et diffuse au *ruin tourism*	- [Opposition ponctuelle et structurée à d'autres formes de valorisations touristiques de l'abandon]
	Nature des enjeux motivant les contestations du tourisme de l'abandon	Enjeux symboliques	- [Enjeux matériels]
	Échelle d'identification de ces enjeux	Locale	- [Micro-locale]
	Stratégie du prestataire	Exploration illégale Moindre professionnalisation	Exploration légale Forte professionnalisation
Contexte local		**Abandon associé à la stigmatisation de Détroit**	**Abandon perçu comme un enjeu d'aménagement ponctuel**
Critère 3	Exploitation des lieux	Temporaire	Temporaire
	Existence du dispositif de visites	Temporaire	Pérenne
	Temps de latence exploité	Déterminé par l'absence de sécurisation et de réappropriation formelle	Déterminé par la compatibilité des visites avec les réappropriations
	Statut des lieux investis au regard du patrimoine	Lieux non classés	Lieux majoritairement classés
	Capacité à contribuer à la réappropriation formelle et/ou patrimonialisation des lieux investis	Non	Oui
Contexte local		**Faible protection patrimoniale ; importante politique de démolition**	**Importante protection patrimoniale ; réhabilitation des lieux étudiés**
Forme de tourisme de l'abandon observée		**Modèle interstitiel** : Exploitation informelle, transitoire et marginalisée des paysages-stigmates de crise urbaine d'une ville en déclin	**Modèle transitionnel :** Exploitation formelle, pérenne et insérée aux systèmes d'acteurs de l'abandon résiduel d'une métropole en croissance

Conclusion générale

Détroit, Outer Drive / Gratiot Avenue
Juillet 2017 – Mars 2021



Beelitz-Heilstätten, Whitney-Houston-Haus
Mars 2017 – Mai 2021

Au moment d'écrire ces pages, j'ai voulu vérifier une dernière fois ce qu'étaient devenus les lieux explorés dans le cadre de cette thèse – ceux du corpus étudié mais aussi les autres, dont les empreintes plus discrètes ont également nourri mes réflexions. Loin du terrain, c'est par les articles de la presse locale et les expéditions numériques sur Google Earth que j'en retrouve la trace pour en constater l'inertie, la réhabilitation ou la disparition. Certaines images donnent à voir la vie qui reprend dans ces sites, comme celles de la Whitney-Houston-Haus de Beelitz-Heilstätten qui fait l'objet d'importants travaux de rénovation. D'autres montrent une absence là où se dressait auparavant un lieu abandonné, comme ces vues satellites de l'emplacement du Duke Ellington Conservatory aujourd'hui démoli. Ces images disent bien la fragilité des lieux et d'un abandon dont ce travail s'était donné pour objectif d'analyser les réappropriations touristiques. Cinq ans après le début de cette recherche, ces valorisations ont évolué à l'image des sites qu'elles investissent : elles ont déserté certains lieux, en ont conquis d'autres ou ont parfois tout simplement disparu. Les réflexions développées jusqu'ici permettent d'éclairer ces dynamiques en répondant aux questions qui ouvrent ce manuscrit.

Cette thèse avait pour but de comprendre, à partir des cas de Berlin et de Détroit, ce que le développement de ces formes de tourisme spécifiquement consacrées à la valorisation des lieux abandonnés révèle de l'évolution des imaginaires géographiques, des pratiques spatiales et des trajectoires de ces espaces. J'ai tenté de répondre à cette question en exposant cinq idées principales brièvement rappelées ici avant d'être développées :

1. La mobilisation de la catégorie spatiale des *lieux abandonnés* manifeste une évolution des représentations associées à l'abandon urbain et traduit la mise en désir d'espaces auparavant répulsifs. Ce renversement repose sur la popularisation d'une iconographie contestée de la ruine contemporaine et l'investissement de ces lieux par un imaginaire de front pionnier.

2. Cette évolution est au fondement d'un tourisme de l'abandon qui incarne le point de convergence entre la pratique de l'urbex et les évolutions contemporaines du tourisme urbain. Si ce tourisme de l'abandon mobilise des références à l'exploration urbaine pour promouvoir l'expérience touristique proposée, il est ici interprété comme un vecteur de normalisation de cette pratique jusqu'alors conçue comme subversive.

3. Le tourisme de l'abandon n'est pas rendu possible par une disparition des acteurs, mais par certains types de configurations actorielles dépendant des contextes locaux et micro-locaux. L'approche croisée des deux terrains permet d'identifier deux types de configurations : la première est caractérisée par la faible mobilisation des différents acteurs en jeu et l'absence de réappropriation formelle, la seconde par des interrelations consensuelles entre acteurs dans le cadre de réappropriations plus avancées.

4. Ces valorisations touristiques obéissent à des temporalités distinctes à plusieurs points de vue : la définition du temps de latence exploitable diffère selon les contextes, l'exploitation touristique des lieux contribue inégalement à leur évolution et elle s'articule de façon variable aux dynamiques de patrimonialisation.

5. Enfin, l'approche croisée développée dans cette thèse permet de distinguer deux modèles d'exploitation touristique de l'abandon, l'un interstitiel et temporaire, l'autre transitionnel et plus pérenne. Ils dépendent à la fois des situations contrastées à l'échelle locale en matière d'abandon et d'inscriptions différenciées dans les jeux d'acteurs à l'échelle micro-locale.

1. Les lieux abandonnés : contours et enjeux d'une catégorisation spatiale

Ce travail a montré que l'expression *lieux abandonnés* manifestait une évolution du regard porté sur une catégorie d'espaces déjà qualifiée par ailleurs par les termes *friches* et *ruines contemporaines*. Ce glissement sémantique nomme la mise en désir récente de lieux pourtant souvent perçus comme répulsifs. Trois éléments ont été mis en évidence pour l'expliquer. D'une part, la diffusion croissante d'une iconographie de la ruine contemporaine depuis le tournant des années 2010 contribue à une redéfinition de ces espaces désormais dotés d'une valeur esthétique. Cela s'articule étroitement d'autre part avec la popularisation récente de la pratique de l'urbex, favorisant une valorisation par le grand public du *type d'espaces* qu'elle investit mais aussi du *type de rapports à l'espace* qu'elle permet. En cela, elle confère une valeur expérientielle à ces espaces. Ces deux éléments contribuent enfin à la promotion d'un imaginaire de front pionnier qui fait des lieux abandonnés des marges urbaines dont l'exploration devient un vecteur de distinction. Ils acquièrent en ce sens une valeur que l'on peut qualifier de *sociale*. Le lieu abandonné est finalement le nom donné à la friche désirable et à la ruine contemporaine popularisée, autrement dit à des sites investis d'imaginaires géographiques qui les transforment en attractions potentielles, voire parfois – pour les plus connus – en destinations à part entière. Signe de l'évolution des valeurs qui leur sont attachées, les lieux abandonnés dessinent d'ailleurs une hiérarchie spatiale nouvelle entre les friches : aux plus reconnues et représentées qui accèdent au statut de lieux abandonnés désirables, à l'image du Buzludzha bulgare, s'opposent les friches ordinaires moins susceptibles de susciter un intérêt touristique. Cela vaut, bien sûr, pour certains lieux et pour certains publics : le lieu abandonné est loin de constituer un *topos* touristique dominant. C'est d'ailleurs cette relativité du désir d'abandon qui fait de leur exploitation touristique une forme de tourisme de niche.

Ces réflexions interrogent la définition géographique de l'abandon dans la mesure où le caractère d'abandon prêté à ces lieux revêt des formes extrêmement variables. En conséquence, cette thèse a proposé de définir le phénomène par le croisement dynamique de cinq dimensions (matérielle, légale, fonctionnelle, idéelle et économique) pour rendre compte de la diversité des trajectoires, des situations et des formes d'abandon ainsi que de son caractère résolument mouvant. Sur la base de cette approche, j'ai montré que l'abandon tel qu'il est promu et mis en scène par les prestataires touristiques, mais aussi tel qu'il est relayé par les discours médiatiques, correspond à des configurations variables de ces cinq dimensions et s'avère parfois plus fantasmé que réel. En ce sens, l'abandon tel qu'il est mobilisé dans les discours sur les lieux abandonnés est un abandon (partiellement) construit. La dénomination *lieux abandonnés* est d'ailleurs plus pérenne que la réalité qu'elle entend désigner. À cet égard, l'abandon devient paradoxalement une expression et un facteur de la réappropriation des sites : un lieu abandonné, c'est un lieu identifié et investi (d'abord en représentations, puis en actes) par un public qui lui prête une attractivité précisément motivée par le fantasme plus ou moins fondé de la disparition de ses appropriations. En définitive, en

abordant cet objet au prisme du renouvellement des représentations et des pratiques qu'il suscite, ce travail entend contribuer à une géographie culturelle de l'abandon et enrichir le regard géographique porté sur ces marges de l'urbain.

2. Le tourisme de l'abandon, entre extension des espaces du tourisme urbain et normalisations de l'urbex

Ce travail a mis en évidence l'existence d'un tourisme de l'abandon (1) caractérisé par l'exploitation de lieux dits abandonnés, (2) motivé par cet abandon (qu'il soit réel ou fantasmé), (3) mobilisant des codes empruntés à l'urbex tant en termes de type d'espaces investis que de rapports à l'espace déployés et (4) proposant des expériences touristiques fondées sur les dimensions esthétique et expérientielle, sans que ne soit pour autant absente une motivation historique trop souvent négligée. Le profil relativement diversifié des publics qui y prennent part témoigne de la popularisation des codes de l'exploration urbaine. La pratique trouve ainsi un prolongement touristique dont l'analyse présente des apports à la fois pour le champ émergent des études sur l'urbex et pour celui des évolutions géographiques contemporaines du tourisme urbain.

Ce travail a montré que le développement du tourisme de l'abandon manifestait la convergence entre les caractéristiques d'une pratique longtemps pensée comme subversive et confidentielle (l'urbex) et les orientations contemporaines du tourisme urbain. Elles se rejoignent sur la valorisation d'espaces ordinaires désormais conçus comme des fronts pionniers. Les références visuelles et sémantiques à l'urbex sont alors mobilisées au profit d'une commercialisation touristique de l'expérience de l'exploration. Malgré cette filiation revendiquée, j'analyse le tourisme de l'abandon comme une forme de normalisation de la pratique de l'urbex, au sens de sa mise en conformité avec les normes dominantes de production et de pratique de l'espace urbain. Les dynamiques d'intermédiation, de sécurisation et de commercialisation modifient en effet profondément les modalités du rapport à l'espace urbain que décrivent les travaux sur l'exploration urbaine (Edensor, 2005a, 2005b, 2005c ; Garrett, 2012, 2014). Si l'on resitue l'analyse dans les débats relatifs à la nature de l'urbex, la question qui se pose n'est plus tant « l'urbex est-elle une forme de tourisme ? » que « où situer la limite entre l'exploration urbaine et ces formes d'appropriations touristiques ? ». À quel moment, autrement dit, passe-t-on de la subversion à la norme spatiale, de la marge permissive à la marge reconquise ? Ce travail a moins pour ambition de répondre à cette question que de proposer de nouvelles pistes pour l'explorer. Dans cette perspective, l'identification de trois éléments modifiant le rapport à l'espace déployé dans l'urbex peut à mon sens servir de base à une approche en termes de gradient. Celle-ci permettrait de saisir toute la complexité et la nuance des entre-deux qui séparent une pratique de l'urbex conforme aux principes des plus puristes de ses défenseurs et ses avatars les plus touristiques. Cette question doit également être envisagée au prisme de l'usage qu'en font les pratiquants : cet enjeu de délimitation des pratiques correspond aussi à la délimitation d'une altérité par rapport à laquelle l'on peut situer et revendiquer la légitimité de son propre rapport à l'espace.

Par ailleurs, à travers le tourisme de l'abandon, cette thèse propose un apport d'ordre typologique à l'analyse de l'extension contemporaine des espaces touristiques. Elle montre l'intégration progressive à l'œcoumène touristique, jusqu'alors peu étudiée, de ce type de marges urbaines que sont les lieux abandonnés. Le renversement des représentations qui préside à

l'attractivité touristique nouvelle de ces lieux est indissociable de l'évolution significative de leur valeur, que matérialise cette intégration. En effet, par l'introduction d'une dimension marchande dans la pratique de l'urbex, cette extension spatiale souligne la manière dont l'exploitation touristique permet à des espaces-déchets improductifs (Edensor, 2005a) de produire à nouveau de la valeur. En ce sens, l'extension du tourisme aux lieux abandonnés incarne la capacité du capitalisme contemporain à recycler les déchets qu'il produit et à les réinsérer dans un cycle de consommation. Le tourisme de l'abandon contribue ainsi à une forme de territorialisation collective des lieux abandonnés par leur réintégration à une production marchande de l'espace urbain.

3. De l'abandon des acteurs aux acteurs de l'abandon : les conditions actorielles de l'exploitation touristique

Dans le prolongement des réflexions relatives à la dimension construite de l'abandon touristique (rappelées dans le premier point de cette conclusion), cette thèse montre que le tourisme de l'abandon ne se développe pas à la faveur d'une disparition des acteurs, mais dépend de certains types de configurations actorielles. S'y entrelacent les intérêts, les stratégies et les moyens d'action de différentes catégories d'acteurs aux interactions multiscalaires. Deux types de configurations distinctes sont identifiées comme étant particulièrement favorables au développement de cette forme de tourisme. À Détroit, dans le contexte d'un abandon encore massif, on observe une exploitation touristique qui tire parti d'une faible mobilisation des acteurs associée à l'absence de réappropriation formelle. En l'absence de base légale, elle revêt un caractère informel. Dans la région berlinoise en revanche, où l'abandon est plus résiduel, ce tourisme investit des lieux aux degrés de réappropriation plus avancés et où se jouent des relations consensuelles entre les parties prenantes. Son ancrage légal permet une exploitation susceptible d'être renégociée au cours de la trajectoire des sites considérés. L'approche croisée des deux terrains permet donc d'observer des variations significatives de l'inscription du tourisme de l'abandon dans les jeux d'acteurs entre Berlin et Détroit. Ce travail souligne le rôle que jouent à cet égard les topographiques locales de l'abandon, tant en termes quantitatifs (ampleur du phénomène) que qualitatifs (représentations associées).

L'analyse des tensions que suscitent ces exploitations touristiques a par ailleurs permis de souligner leur inégale acceptation par différentes catégories d'acteurs sur les deux terrains. Au-delà de contribuer à expliquer l'insertion variable de ces exploitations dans les jeux d'acteurs locaux, cela met également en lumière la diversité des enjeux matériels et symboliques que soulèvent les espaces de l'abandon pour les sociétés locales. À Détroit, le tourisme de l'abandon suscite ainsi une franche opposition d'une partie de la population et des acteurs institutionnels en raison de l'existence de puissants enjeux symboliques associés à ce type d'espaces à l'échelle locale. Dans la région berlinoise, il s'avère beaucoup moins conflictuel dans un contexte métropolitain où l'abandon n'est pas un enjeu majeur ; son exploitation touristique y pose des questions d'ordre plus pragmatique que symbolique et ce essentiellement à l'échelle micro-locale. Les topographies locales de l'abandon jouent là encore un rôle majeur pour expliquer les variations observées entre les deux terrains. En définitive, en montrant à quel point l'abandon mis en scène par les prestataires touristiques est en fait l'expression et le support de jeux d'acteurs complexes, ce travail met en évidence les conditions de possibilité variables du tourisme de l'abandon en fonction des configurations locales. L'analyse

de ces configurations éclaire plus largement les modalités et les stratégies de réappropriation de ce type d'espaces.

4. Les temporalités multiples de l'abandon touristique

Par ailleurs, cette thèse a montré que les valorisations touristiques des lieux abandonnés obéissaient à des temporalités multiples, ce qui invite à nuancer l'hypothèse d'une dimension strictement temporaire. La durée de l'exploitation touristique est variable à deux points de vue. À l'échelle d'un lieu donné, elle dépend bien sûr de l'évolution du site mais aussi de la manière dont le prestataire définit le temps de latence exploitable. Par ailleurs, indépendamment des lieux qu'ils investissent, les dispositifs de visite peuvent se pérenniser ou disparaître. Par conséquent, la valorisation touristique des lieux abandonnés s'inscrit diversement dans leur trajectoire et contribue inégalement à leur évolution. À Détroit, on observe une exploitation informelle d'un temps de latence qui peut se comprendre à la fois à l'échelle micro-locale des lieux et à l'échelle locale de la ville dans son ensemble. Les sites investis ne le sont que tant qu'ils ne font l'objet d'aucune réappropriation formelle et l'existence de l'offre de visite elle-même est limitée dans le temps par les mutations de l'espace urbain qui se traduisent notamment par un recul de l'abandon. Cette forme de valorisation n'a aucune conséquence significative sur l'évolution des lieux explorés et offre peu de perspectives de pérennisation. Dans la région berlinoise, il s'agit en revanche d'une exploitation formelle qui, dans la mesure où elle s'inscrit dans les stratégies de revalorisation à court ou moyen terme des propriétaires des lieux, peut coexister avec certaines formes de leur réappropriation et tirer ainsi parti d'un temps de latence plus large. Moins dépendante du contexte urbain global que des stratégies d'acteurs à l'échelle micro-locale, elle présente des perspectives de pérennisation plus importantes. S'il est globalement plus révélateur que producteur d'évolutions, ce type d'exploitation peut néanmoins contribuer à la marge à la revalorisation symbolique et matérielle des lieux investis.

Ce travail a également montré que le tourisme de l'abandon s'articulait de manière variable aux dynamiques de patrimonialisation formelles et informelles des sites étudiés. Les lieux investis peuvent ou non faire l'objet de dispositifs officiels de classement et de protection. C'est souvent le cas dans la région berlinoise, où l'exploitation touristique arrive après une reconnaissance officielle de la valeur des lieux ; à Détroit au contraire, aucun d'entre eux ne bénéficie d'une protection. Sur le terrain états-unien, on observe par conséquent l'expression d'une sensibilité patrimoniale informelle et qui s'accommode de la disparition des lieux, tandis qu'à Berlin, l'exploitation touristique s'appuie sur une valorisation patrimoniale déjà acquise qu'elle ne vient souvent que confirmer. La thèse met cependant en évidence un glissement de la préservation des *lieux* à celle (paradoxe s'il en est) de l'*abandon*. On constate ainsi à Berlin l'émergence d'une demande de préservation, sinon de patrimonialisation, de l'atmosphère qui caractérise les lieux abandonnés (*Lost Place Charakter*) : leur réappropriation doit permettre à l'abandon de subsister au moins dans sa dimension matérielle. Ce glissement constitue un indice de l'évolution des valeurs attribuées à l'abandon : celui-ci n'est plus envisagé comme porteur d'une valeur *potentielle* dont l'actualisation est conditionnée à la réinsertion dans des logiques marchandes, mais il est chargé d'une valeur *effective*. Mais il incarne surtout le paradoxe d'un abandon de plus en plus mis en scène : bien après qu'il a disparu dans la matérialité de l'espace, il ne subsiste plus que dans la qualification des lieux.

Ce travail met en ainsi en évidence la spécificité d'un abandon touristique caractérisé par le décalage entre la réalité des sites étudiés et leur appréhension en tant que lieux abandonnés.

5. Modèle interstitiel (Détroit) *vs.* modèle transitionnel (Berlin) : un ou des tourisme(s) de l'abandon ?

À partir de l'ensemble de ces réflexions, cette thèse identifie deux modèles distincts de tourisme de l'abandon. Par l'attention portée aux configurations locales et micro-locales, l'approche croisée des deux terrains permet d'en déterminer les facteurs de structuration. Le type de valorisation touristique observé à Détroit relève d'un modèle que je propose de qualifier d'interstitiel : il correspond à l'exploitation (d'emblée conçue comme éphémère) des interstices spatiaux, temporels et légaux qu'offrent les paysages de la crise urbaine. Ce modèle interstitiel est caractérisé (1) par son développement dans un contexte de déclin urbain où l'abandon est massif et localement perçu comme répulsif et (2) par sa faible insertion dans des systèmes d'acteurs eux-mêmes faiblement mobilisés. Dans la région berlinoise, on observe en revanche un modèle transitionnel plus pérenne dans le cadre duquel le tourisme de l'abandon accompagne dans une certaine mesure la réappropriation des lieux. Il se distingue quant à lui par (1) son développement dans un contexte de région métropolitaine en croissance où l'abandon, plus résiduel, peut davantage être perçu comme un atout culturel et touristique et (2) par son insertion négociée aux jeux d'acteurs à l'œuvre dans le cadre de réappropriations en cours. L'élaboration de ces deux modèles dépend *in fine* de topographies de l'abandon contrastées à l'échelle locale et d'inscriptions différenciées dans les jeux d'acteurs à l'échelle micro-locale. L'analyse croisée des deux terrains met ici en évidence le rôle essentiel des configurations propres à chaque contexte géographique pour saisir et expliquer les variations observées de l'objet d'étude.

Une fois ces deux modèles identifiés, reste à déterminer s'il s'agit d'une différence de nature ou d'un simple décalage temporel qui trouverait son explication dans celui des trajectoires urbaines respectives de Berlin et de Détroit. Les deux villes, on l'a vu, présentent des configurations très différentes à plusieurs points de vue. Néanmoins, dans le contexte actuel du progressif retour des investissements et de la croissance dans les villes-centres de la *Rust Belt*, on peut envisager une inversion à moyen terme de la trajectoire du déclin et un développement urbain comparable à certains égards à celui que connaît Berlin depuis la fin des années 2000. S'il est toujours délicat de se risquer à des réflexions prospectives, on peut imaginer que, dans ce Détroit où le déclin aurait été enrayé, le contexte local serait plus favorable à une exploitation touristique d'un abandon désormais résiduel sur un mode similaire à celui que l'on observe actuellement dans la région berlinoise. La hausse des valeurs foncières et immobilières pourrait y favoriser le retour de propriétaires auparavant peu mobilisés, ouvrant la possibilité d'exploitations touristiques négociées et transitoires avant la reconversion des lieux. Pour autant, à Détroit, les inégalités sociales et raciales sont sans commune mesure avec celles observées sur le terrain allemand ; plusieurs auteurs montrent par ailleurs que les politiques urbaines mises en œuvre dans les villes post-industrielles de la *Rust Belt* contribuent à les aggraver (Neumann, 2016 ; Peck et Whiteside, 2016). Il est donc fort possible que l'abandon (même moins massif) continue à y incarner des enjeux sociaux et raciaux conflictuels dont la persistance se prêterait mal à une exploitation touristique formelle. Par ailleurs, le rapport aux traces du passé et à leur préservation varie beaucoup entre Berlin et Détroit.

Le modèle transitionnel observé à Berlin profite de l'importante patrimonialisation de sites parfois très dégradés, ce qui en empêche la démolition. À Détroit, la moindre protection réglementaire associée au fréquent primat de la démolition/reconstruction sur la réhabilitation de l'existant laisse présager un moindre « stock » de lieux abandonnés à valoriser. Reste maintenant à mettre ces hypothèses à l'épreuve des réalités urbaines des décennies à venir.

6. Perspectives de recherche

Ce travail ouvre plusieurs perspectives de recherche qui permettraient d'approfondir certains aspects mobilisés. À travers le cas de Détroit, cette thèse a montré le potentiel conflictuel de l'exploitation touristique de l'abandon dans des contextes urbains où celui-ci fonctionne comme un révélateur d'inégalités sociales et raciales. Il serait utile d'en approfondir l'analyse dans une double perspective de géographie sociale et politique du tourisme (Boukhris et Chapuis, 2016), en accordant une importance centrale aux acteurs peu visibles que sont les résidents des quartiers concernés. Au-delà de la seule dimension symbolique, on peut s'interroger sur les potentiels effets du tourisme de l'abandon tel qu'observé à Détroit sur la recomposition et la réaffirmation du stigmate dont souffrent les populations locales. Valoriser les *lieux* sur la base d'un imaginaire de front pionnier forgé par un prestataire extérieur aux communautés locales, n'est-ce pas entretenir en miroir la dévalorisation des *populations* dont ces lieux ponctuent l'espace vécu et qui semblent envisagées comme un simple élément du décor des paysages de la crise ? Se pose à cet égard la question des perspectives d'émancipation qu'ouvrirait une hypothétique prise en charge des valorisations touristiques de l'abandon par les populations locales. Une évolution en ce sens du modèle observé à Détroit pourrait permettre à des groupes sociaux dominés de se réapproprier à la fois les espaces et les discours en contribuant à la fabrique du récit urbain. Dans cette perspective, la question qui se pose est finalement celle des conséquences sociales et politiques de cette forme de tourisme de l'abandon, ainsi que de la possible subversion des rapports de pouvoir qu'elle incarne par les populations locales.

L'analyse proposée dans ce travail porte par ailleurs sur deux métropoles aux profils certes distincts, mais qui ont en commun d'être des villes-symboles associées à des imaginaires urbains particulièrement puissants, dans lesquels l'abandon joue un rôle significatif (et ce pour des raisons différentes et selon des acceptions du terme variables). Il me paraîtrait intéressant de varier les profils des études de cas considérées afin d'évaluer le degré de spécificité de cette forme de tourisme. Ne peut-elle se développer que dans des espaces associés à une symbolique de l'abandon relativement forte ou bien les dynamiques contemporaines d'extension des espaces touristiques lui ouvrent-elle des perspectives géographiques plus larges ? La question qui se pose est en fait celle du degré d'exceptionnalité urbaine nécessaire au développement du tourisme de l'abandon. Approfondir ces questions permettrait également de mieux cerner le rôle de ces formes de tourisme dans la construction discursive des lieux abandonnés et dans leur popularisation. Si ce travail a montré la manière dont les prestataires se saisissent des imaginaires collectifs relatifs aux lieux abandonnés, il est difficile de déterminer à quel point ils peuvent contribuer à leur production. Autrement dit, le tourisme de l'abandon est-il tributaire de l'identification préalable de lieux abandonnés collectivement reconnus qu'il investit dans un second temps, ou bien

l'exploitation touristique peut-elle précéder et motiver l'identification d'une friche urbaine en tant que lieu abandonné ? Des réponses à ces interrogations dépendent les perspectives plus ou moins large de développement de ces formes de tourisme dans des contextes géographiques variés.

Enfin, cette thèse a mis en évidence la mobilisation par le tourisme de l'abandon de références à l'urbex, associée à une normalisation de la pratique dans l'expérience touristique proposée. Il serait à mon sens également intéressant d'aborder la question dans l'autre sens et de s'interroger sur les effets du développement du tourisme de l'abandon sur l'exploration urbaine. Face à la popularisation de la pratique et de ses avatars touristiques, il semble en effet difficile de s'en tenir à la revendication opiniâtre d'un rapport à l'espace subversif de plus en plus remis en cause. Cette vaste question peut être envisagée selon des perspectives variées : les effets évoqués peuvent s'entendre en termes de structuration des communautés d'urbexeurs, de reconfigurations des modalités de la pratique ou encore d'évolution des espaces qu'elle investit. De manière plus spécifique, on peut également s'intéresser aux trajectoires de professionnalisation de certains urbexeurs et à l'exploitation de leurs compétences spatiales au service d'une mise en tourisme des lieux. Il s'agit ainsi d'élargir le champ pour mieux comprendre les circulations et les hybridations entre les pratiques que suggère le tourisme de l'abandon. C'est finalement la question des différentes spatialités en jeu dans des pratiques aux contours incertains qui est posée.

Loin d'être exhaustives, ces quelques interrogations me semblent esquisser des pistes stimulantes pour poursuivre cette exploration géographique de la construction touristique de l'abandon et des lieux abandonnés.

Bibliographie

Articles et ouvrages

ACCORDINO John et JOHNSON Gary T. (2000), « Addressing the Vacant and Abandoned Property Problem », *Journal of Urban Affairs*, vol.22, n°3, pp. 301-315. DOI : https://doi.org/10.1111/0735-2166.00058

AGUAS Jean-Christophe et GOUYETTE Bruno (2011), « L'invention d'un tourisme de l'ordinaire. L'exemple des Promenades urbaines », *Espaces*, n° 292, pp. 8-13

AGUILERA Thomas et BOUILLON Florence (2013), « Le squat, un droit à la ville en actes », *Mouvements*, 2013/2, n° 74, pp. 132-142. DOI : 10.3917/mouv.074.0132. URL : https://www.cairn.info/revue-mouvements-2013-2-page-132.htm

AKERS Joshua (2017), "A New Urban Medicine Show: On the Limits of Blight Remediation" *in* DOUCET Brian (dir.), *Why Detroit Matters. Decline, Renewal and Hope in a Divided City*, Bristol, Policy Press, pp. 95-116

AKERS Joshua (2013a), *Decline Industry: The Market Production of Detroit*, Thèse de doctorat en Géographie, University of Toronto, 305 p. URL : https://tspace.library.utoronto.ca/bitstream/1807/70046/1/Akers_Joshua_201311_PhD_thesis.pdf

AKERS Joshua (2013b), "Making Markets: Think Tank Legislation and Private Property in Detroit", *Urban Geography*, vol.34, n°8, pp. 1070-1095. DOI : 10.1080/02723638.2013.814272

AKERS Joshua et SEYMOUR Eric (2019), "The Eviction Machine: Neighborhood Instability and Blight in Detroit's Neighborhoods ", *Poverty Solutions at the University of Michigan, Working Paper Series*, #5-19, juillet 2019. URL : https://poverty.umich.edu/files/2019/08/Akers-et-al-Eviction-Machine-Revised-August-12.pdf

AMBROSINO Charles et ANDRES Lauren (2008), « Friches en ville : du temps de veille aux politiques de l'espace », *Espaces et sociétés*, 2008/3, n°134, pp. 37-51. DOI : 10.3917/esp.134.0037. URL : https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2008-3-page-37.htm

AMIROU Rachid (2000), *Imaginaire du tourisme culturel*, Paris, Presses Universitaires de France, 160 p.

AMIROU Rachid (1995), *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, Paris, Presses Universitaires de France, 288 p.

ANDERSON Ben et HARRISON Paul (dir.) (2010), *Taking-Place: Non-Representational Theories and Geography*, Abingdon, Routledge, 392 p.

ANDERSON Kay et SMITH Susan (2001), « Editorial: Emotional geographies », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 26, n°1, pp. 7-10

ANDRES Lauren (2011), « Les usages temporaires des friches urbaines, enjeux pour l'aménagement », *Métropolitiques*, mis en ligne le 11 mai 2011, consulté le 3 octobre 2021. URL : https://metropolitiques.eu/Les-usages-temporaires-des-friches.html

ANDRES Lauren (2006), « Temps de veille de la friche urbaine et diversité des processus d'appropriation : la Belle de Mai (Marseille) et le Flon (Lausanne) », *Géocarrefour*, vol.81, n°2, pp. 159-166. URL : http://journals.openedition.org/geocarrefour/1905 ; DOI : https://doi.org/10.4000/geocarrefour.1905

ANDRES Lauren et GRÉSILLON Boris (2011), « Les figures de la friche dans les villes culturelles et créatives. Regards croisés européens », *L'Espace géographique*, 2011/1, tome 40, pp.15-30. DOI : 10.3917/eg.401.0015. URL : https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2011-1-page-15.htm

ANON Chris (2016), *Urbex. Urban exploration for beginners*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 52 p.

APEL Dora (2015a), *Beautiful Terrible Ruins. Detroit and the Anxiety of Decline*, Rutgers University Press, New Brunswick (NJ), 184 p.

APEL Dora (2015b), "The Ruins of Capitalism", *Jacobin* [en ligne], mis en ligne le 6 mai 2015, consulté le 28 septembre 2021. URL : https://www.jacobinmag.com/2015/06/ruin-porn-imagery-photography-detroit/

ARBOLEDA Pablo (2017a), *Reckoning with Incompiuto Siciliano. Unfinished Public Works as Modern Ruins and All Which it Entails*, Thèse de doctorat, Bauhaus-Universität Weimar, 150 p. URL : https://e-pub.uni-weimar.de/opus4/frontdoor/deliver/index/docId/3265/file/Arboleda-pdfa.pdf

ARBOLEDA Pablo (2017b), "Threats and hopes for abandoned buildings in Berlin: an urban exploration approach", *URBS. Revista de Estudios Urbanos y Ciencias Sociales*, *7*(1), 41-55.
URL : http://www2.ual.es/urbs/index. php/urbs/article/view/arboleda_pabl

ARBOLEDA Pablo (2017c), "'Ruins of Modernity': The Critical Implications of Unfinished Public Works in Italy", *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 41, n°5, pp.804-820. DOI : https://doi.org/10.1111/1468-2427.12569

ARBOLEDA Pablo (2016a), "Heritage views through urban exploration : the case of 'Abandoned Berlin'", *International Journal of Heritage Studies*, vol.22, n°5, pp.368-381. DOI : http://dx.doi.org/10.1080/13527258.2016.1153497

ARBOLEDA Pablo (2016b), "Beyond the Aestheticization of Modern Ruins: The Case of Incompiuto Siciliano", Journal of Contemporary Archaeology, vol.3, n°1, pp. 21-44. DOI: 10.1558/jca.v3i1.30469

ATUAHENE Bernadette et BERRY Christopher (2019), "Taxed Out: Illegal Property Tax Assessments and the Epidemic of Tax Foreclosures in Detroit", *U.C. Irvine Law Review*, vol.9, n°4, pp. 847-886. URL : https://scholarship.law.uci.edu/ucilr/vol9/iss4/3

ATUAHENE Bernadette et HODGE Timothy R. (2018), "Stategraft", *Southern California Law Review*, vol.91, n°2, pp. 263-302. URL : https://southerncalifornialawreview.com/wp-content/uploads/2018/01/91_263.pdf

AUDIN Judith (2019), « Quand la transition post-industrielle (dés)oriente Datong : enquête sur l'inachèvement urbain dans la « capitale du charbon » », *Tous urbains*, 2019/3-4 (n° 27-28), pp. 64-67. DOI : 10.3917/tu.027.0064. URL : https://www.cairn.info/revue-tous-urbains-2019-3-page-64.htm

AUDIN Judith (2017), « Dans l'antre des villes chinoises : lieux abandonnés et ruines contemporaines », *Métropolitiques*, 19 juin 2017. URL : http://www.metropolitiques.eu/Dans-l-antre-des-villeschinoises.html (consulté le 29 mai 2019)

AUGÉ Marc (2003), *Le temps en ruines*, Paris, Galilée, 144 p.

AUSTIN Dan (2010), *Lost Detroit. Stories Behind Motor City's Majestic Ruins*, Charleston, History press, 172 p.

BACHIMON Philippe (2014), « Paradoxales friches urbaines », *L'Information Géographique*, vol. 78, n° 2, pp. 42-61. URL : https://www.cairn.info/revue-l-information-geographique-2014-2-page-42.htm ; DOI : 10.3917/lig.782.0042

BAFFICO Stéphanie (2016), « De "Charm City" à "Farm City" : la reconquête des espaces en déshérence par l'agriculture urbaine à Baltimore », *Géoconfluences*, avril 2016. URL : http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/etats-unis-espaces-de-la-puissance-espaces-en-crises/articles-scientifiques/de-charm-city-a-farm-city-baltimore

BAUDELLE Guy (1999), « Retour sur : Wolfgang Hartke, la « jachère sociale » comme indice », *Travaux et documents de l'UMR ESO*, n°10, pp. 89-91

BAUER Christian et DOLGAN Christoph (2020), « Towards a definition of Lost Places », *Erkunde*, vol.74, n°2, pp.101-115. DOI: 10.3112/erdkunde.2020.02.02

BAVOUX Jean-Jacques (2009), *La géographie. Objets, méthodes, débats*, Armand Colin, Paris, 312p.

BAYSSE-LAINÉ Adrien (2018), *Terres nourricières ? La gestion de l'accès au foncier agricole en France face aux demandes de relocalisation alimentaire*, Thèse de doctorat en Géographie, Université Lumière Lyon 2, 505p.

BAZIN Philippe (2019), « Camilo José Vergara, un photographe « scientifique » et politique », IdeAs [en ligne], 13 | 2019, mis en ligne le 01 mars 2019, consulté le 07 octobre 2021. URL : http://journals.openedition.org/ideas/5135 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ideas.5135

BECK François (2006), *Représentativité des échantillons et représentation des usages : l'apport des enquêtes en population générale à la compréhension des usages de drogues*, Thèse de doctorat en sociologie, Université René Descartes - Paris V, 332 p.

BENNETT Luke (2019), "Grubbing out the Führerbunker: Ruination, demolition and Berlin's difficult subterranean heritage", *Geographia Polonica*, vol.92, n°1, pp. 71-82. DOI : https://doi.org/10.7163/GPol.0137

BENNETT Luke (2013a), « Who goes there? Accounting for gender in the urge to explore abandoned military bunkers », *Gender, Place and Culture*, vol. 20, n° 3, pp. 630-646. DOI : https://doi.org/10.1080/0966369X.2012.701197

BENNETT Luke (2013b), "Concrete Multivalence: Practising Representation in Bunkerology", *Environment and Planning D: Society and Space*, vol.31, n°3, pp. 502-521. DOI : doi:10.1068/d3612

BENNETT Luke (2011a), "The Bunker: Metaphor, materiality and management", *Culture and Organization*, vol.17, n°2, pp. 155-173, DOI : 10.1080/14759551.2011.544894

BENNETT Luke (2011b), "Bunkerology – a case study in the theory and practice of urban exploration", *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 29, n° 3, pp. 421-434

BENNETT Luke (2011c), « 'Exploring the bunker' - a response by Luke Bennett to 'Shallow Excavation'», *Environment and planning D. Society and space*. URL: http://shura.shu.ac.uk/3759/1/Exploring_the_bunker_-_a_response_to_Garrett.pdf

BERGLUND Lisa (2020), "The shrinking city as a growth machine: Detroit's reinvention of growth through triage, foundation work and talent attraction", *International Journal of Urban and Regional Research,* vol.44, n°2, pp.219-247. DOI : https://doi.org/10.1111/1468-2427.12858

BERNT Matthias (2009), « Partnerships for Demolition: The Governance of Urban Renewal in East Germany's Shrinking Cities », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 33, n°3, p. 754-769.

BERNT Matthias, GRELL Britta et HOLM Andrej (dir.) (2013)*, The Berlin Reader. A compendium on urban change and activism*, Bielefeld, Transcript Verlag, 280 p.

BERRY Brian J. L. (1985), "Islands of Renewal in Seas of DecaY" *in* PETERSON Paul E. (dir.), *The New Urban Reality*, pp.69–96, Washington DC, Brookings.

BEUCHER Stéphanie et MARE Marion (2020), « Cadrage épistémologique de la notion de transition en sciences humaines et en géographie », *Bulletin de l'association de géographes français* [en ligne], vol.97, n°4, mis en ligne le 30 juillet 2021, consulté le 07 octobre 2021. URL : http://journals.openedition.org/bagf/7154 ; DOI : https://doi.org/10.4000/bagf.7154

BEVERIDGE Ross et NAUMANN Matthias (2013), "The Berlin Water Company. From "inevitable" privatization to "impossible" remunicipalization" *in* BERNT Matthias, GRELL Britta et HOLM Andrej (dir.), *The Berlin Reader*, Bielefeld, Transcript Verlag, pp.189-203

BINELLI Mark (2012), *Detroit City is the Place to Be. The Afterlife of an American Metropolis*, Londres, Picador, 352 p.

BLIDON Marianne (2014), « Les sens du je. Réflexivité et objectivation des rapports sociaux », *Géographie et cultures* [en ligne], 89-90 | 2014, mis en ligne le 09 octobre 2015, consulté le 30 juillet 2019. URL : http://journals.openedition.org/gc/3240 ; DOI : 10.4000/gc.3240

BLUESTONE Barry et HARRISON Bennett (1982), *The deindustrialization of America : Plant closings, community abandonment, and the dismantling of basic industry*, New York City, Basic Books, 323 p.

BOBERG Daniel (2019), *Verlassene Orte in Brandenburg. Die Faszination des Verfalls*, Erfurt, Sutton Verlag, 159 p.

BOCHET Béatrice et RACINE Jean-Bernard (2002), « Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse », *Géocarrefour*, vol.77, n°2, pp.117-132

BOCQUET Denis (2010), « Hans Stimmann et l'urbanisme berlinois (1970-2006) » in *Città e Storia*, V (2), pp.467-487

BOCQUET Denis (2008), « Berlin : histoire de l'urbanisme et enjeux contemporains des politiques urbaines » *in* BERNARD Hélène, BOCQUET Denis, CREMER Cornelia, DROSTE Christiane, POCZKA Cornelia et VIEILLARD-BARON Hervé, *Berlin, un urbanisme participatif*, Saint-Denis, Profession Banlieue, 160 p.

BOICHOT Camille (2012), « De la friche à l'atelier : l'importance du délaissé urbain dans le devenir d'un quartier artistique. Exemples parisiens et berlinois en perspective », *De la friche industrielle au lieu culturel. Colloque international pluridisciplinaire*, juin 2012, Sotteville-lès-Rouen, France, pp. 191-200.

BOMEY Nathan et GALLAGHER John (2013), "How Detroit went broke: The answers may surprise you — and don't blame Coleman Young", *Detroit Free Press* (en ligne), mis en ligne le 15 septembre 2013, consulté le 4 octobre 2021. URL : https://eu.freep.com/story/news/local/michigan/detroit/2013/09/15/how-detroit-went-broke-the-answers-may-surprise-you-and/77152028/

BÖTTGER Andreas, JÜTTEMANN Andreas et KRAUSE Irene (2015), *Beelitz-Heilstätten. Vom Sanatorium zum Ausflugsziel*, Berlin, Orte der Geschichte e.V., 84p.

BOUKHRIS Linda et CHAPUIS Amandine (2016), « Circulations, espace et pouvoir - Penser le tourisme pour penser le politique », *L'Espace Politique* [Online], 28 | 2016-1, mis en ligne le 27 avril 2016, consulté le 7 octobre 2021. URL : http://journals.openedition.org/espacepolitique/3707 ; DOI : https://doi.org/10.4000/espacepolitique.3707

BOUILLON Florence (2009), *Les mondes du squat*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, 272 p.

BOURDIEU Pierre (2003), « L'objectivation participante » *in Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 150, décembre 2003, *Regards croisés sur l'anthropologie de Pierre Bourdieu*, pp.43-58. DOI : https://doi.org/10.3406/arss.2003.2770

BOURDIEU Pierre (1979), *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 680 p.

BOUTAUD Jean-Jacques et VERON Elise (2008), *Sémiotique ouverte*, Paris, Lavoisier, 194 p.

BOYER Marc (1996), *L'invention du tourisme*, Paris, Gallimard, 160 p.

BRENKE Karl (2017), « Berlin : métropole en pleine croissance ou capitale sociale ? », *Allemagne d'aujourd'hui*, 2017/3, n° 221, pp.118-129. DOI : 10.3917/all.221.0118. URL : https://www.cairn.info/revue-allemagne-d-aujourd-hui-2017-3-page-118.htm

BRET Bernard, GERVAIS-LAMBONY Philippe, HANCOCK Claire et LANDY Frédéric (dir.) (2010), *Justice et injustices spatiales*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 322 p.

BRICHE Henri (2019), *Repeupler la ville en déclin : Politiques de peuplement, trajectoires résidentielles et minorités ethniques à Detroit (Etats-Unis) et Saint-Etienne (France)*, Thèse de doctorat en sciences politiques, Université de Lyon, 449 p.

BRICHE Henri (2016), « On the road to recovery : le retour de l'État federal dans la gestion de la crise urbaine à Détroit », *Urbanités* [en ligne], mis en ligne le 9 novembre 2016, consulté le 4 octobre 2021. URL : https://www.revue-urbanites.fr/les-villes-americaines-on-the-road-to-recovery-le-retour-de-letat-federal-dans-la-gestion-de-la-crise-urbaine-a-detroit/

BROUGÈRE Gilles (2015), « Le corps, vecteur de l'apprentissage touristique » *in* DECROLY Jean-Michem, *Le Tourisme comme expérience. Regards interdisciplinaires sur le vécu touristique*, Montréal, Presses Universitaires du Québec, pp.207-218

BRUNEL Sylvie (2016), *La Planète disneylandisée*, Paris, Éditions Sciences Humaines, 275 p.

BRUNET Roger, FERRAS Robert et THÉRY Hervé (dir.) (2005 [1992]), *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique (3ème éd.)*, Montpellier, Reclus, La Documentation Française, 518 p.

BUCKLEY Ralf (2006), *Adventure Tourism*, Wallingford, CABI, 336 p.

BUHNIK Sophie (2010), "From Shrinking Cities to Toshi no Shukushō: Identifying Patterns of Urban Shrinkage in the Osaka Metropolitan Area", Berkeley Planning Journal, vol. 23, n°1, pp. 132-155. DOI : https://doi.org/10.5070/BP323111434

BUNGE William (1971), *Fitzgerald. Geography of a Revolution*, University of Georgia Press, 272 p.

BUTTON Cat et AIKEN Gerald T. (2018), « Over-Researched Places », session de la conférence annuelle de la RGS-IBG, Cardiff, 31 août 2018

CALBÉRAC Yann (2010), *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XXe siècle*, Thèse de doctorat en géographie, Université Lumière Lyon 2

CARMICHAEL Stokely et HAMILTON Charles V. (1992 [1967]), *Black Power: The Politics of Liberation*, New York, Vintage, 256 p.

CARROUÉ Laurent (1993), « Berlin réunifiée : une nouvelle métropole à vocation internationale en Europe centrale », *Annales de Géographie*, vol.102, n°570, pp. 113-130. DOI : https://doi.org/10.3406/geo.1993.21133. URL : www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1993_num_102_570_21133

CHALINE Claude (1999), *La régénération urbaine (1ère édition)*, Paris, Presses Universitaires de France, 127 p.

CHAPUIS Amandine (2010), « Performances touristiques », *Mondes du Tourisme* [en ligne], 2 | 2010, mis en ligne le 30 septembre 2015, consulté le 22 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/tourisme/274 ; DOI : 10.4000/tourisme.274

CHASSERIAU Aude (2004), « Au cœur du renouvellement urbain nantais : la Loire en projet », *Norois*, 2004/3, n°192. URL: http://journals.openedition.org/norois/899; DOI: https://doi.org/10.4000/norois.899

CHE Deborah (2008), « Sports, Music, Entertainment and the Destination Branding of Post-Fordist Detroit », *Tourism Recreation Research*, vol. 33, n° 2, pp. 195-206. DOI : https://doi.org/10.1080/02508281.2008.11081305

CHIAPELLO Eve (2017), « La financiarisation des politiques publiques », *Mondes en développement*, 2017/2, n° 178, pp.23-40. DOI : 10.3917/med.178.0023. URL : https://www.cairn.info/revue-mondes-en-developpement-2017-2-page-23.htm

CHIVALLON Christine (2008) « L'espace, le réel et l'imaginaire : a-t-on encore besoin de la géographie culturelle ? », *Annales de géographie*, 2008/2-3, n° 660-661, pp.67-89. DOI : 10.3917/ag.660.0067. URL : https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2008-2-page-67.htm

CHOAY Françoise (1992), *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 272 p.

COHEN Erik (2008) « The Changing Faces of Contemporary Tourism. Symposium: Touring the World », *Society*, vol. 45, n° 4, p. 330-333. DOI : https://doi.org/10.1007/s12115-008-9108-2

COHEN James R. (2001), « Abandoned Housing: Exploring Lessons from Baltimore », *Housing Policy Debate*, vol.12, n°3, pp. 415-448. DOI : https://doi.org/10.1080/10511482.2001.9521413

COLEMAN Simon et CRANG Mike (2002), *Tourism: Between Place and Performance*, Oxford, Berghahn Books, 260 p.

Collectif (2014), *Die Welt der verlassenen Orten. Urbex-Fotographie*, Halle/Saale, Mitteldeutscher Verlag, 240 p.

COLOMB Claire (2012), "Pushing the Urban Frontier: Temporary Uses of Space, City Marketing, and the Creative City Discourse in 2000s Berlin", *Journal of Urban Affairs*, vol.34, n°2, pp.131-152. DOI : https://doi.org/10.1111/j.1467-9906.2012.00607.x

COLOMB Claire (2011), *Staging the New Berlin. Place Marketing and the Politics of Urban Reinvention Post-1989*, Routledge, 368 p.

COLOMB Claire et KALANDIDES Ares (2010), "The 'be Berlin' campaign: old wine in new bottles or innovative form of participatory place branding? » *in* ASHWORTH Gregory et KAVARATZIS Mihalis, *Towards Effective Place Brand Management*, Elgar Publishing, pp. 173-190

COLOMB Claire et NOVY Johannes (dir.) (2016), *Protest and Resistance in the Tourist City*, Abingdon, Routledge, 344 p.

COMBE Sonia, DUFRÊNE Thierry et ROBIN Régine (dir.) (2009), *Berlin. L'effacement des traces*, Lyon / Paris, FAGE / Musée d'Histoire contemporaine, 127 p.

CONDEVAUX Aurélie, DJAMENT-TRAN Géraldine et GRAVARI-BARBAS Maria (2016) « Avant et après le(s) tourismes(s). Trajectoires des lieux et rôles des acteurs du tourisme « hors des sentiers battus ». Une analyse bibliographique », *Via* [En ligne], n° 9, mis en ligne le 01 juillet 2016,

consulté le 20 mars 2018. URL : http://journals.openedition.org/viatourism/409 ; DOI : 10.4000/viatourism.409

COUSIN Saskia et APCHAIN Thomas (2016), « Tourisme et anthropologie : un tango de l'altérité », *Mondes du Tourisme* [en ligne], 12 | 2016, mis en ligne le 24 mars 2017, consulté le 07 octobre 2021. URL : http://journals.openedition.org/tourisme/1320 ; DOI : https://doi.org/10.4000/tourisme.1320

COWIE Jefferson et HEATHCOTT Joseph (dir.) (2003), *Beyond the ruins: The meanings of deindustrialization*, Ithaca, ILR Press, 372 p.

CRANG Mike (2011) "Tourist: Moving Places, Becoming Tourist, Becoming Ethnographer" *in* CRESSWELL Tim et MERRIMAN Peter (dir.), *Geography of Mobilities. Practices, Spaces, Subjects,* Ashgate Publishing, pp.205-224

CRESSWELL Tim (1996), *In Place / Out of Place: Geography, Ideology and Transgression*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 216 p.

CROW Graham (2008), « Reciprocity » *in* GIVEN Lisa M. (dir.) (2008), *The SAGE Encyclopedia of Qualitative Research Methods*, SAGE Publications, pp.739-740

DAVIDSON Joyce et MILLIGAN Christine (2004), « Embodying emotion, sensing space: introducing emotional geographies », *Social and Cultural Geography*, vol. 5, n°4, pp. 523-532

DAVIDSON Joyce, BONDI Liz et SMITH Mick (2007), *Emotional geographies*, Aldershot, Ashgate, 258 p.

DE CERTEAU Michel (1990 [1980]), *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 416 p.

DE TOCQUEVILLE Aude (2016), *Atlas of Lost Cities: A Travel Guide to Abandoned and Forsaken Destinations*, New York City, Black Dog and Leventhal Publishers, 144 p.

DEBARBIEUX Bernard (2015), *L'Espace de l'imaginaire*, Paris, CNRS éditions, 312 p.

DEBARBIEUX Bernard (2004), « Imaginaire spatial », *Hypergeo* [en ligne], mis en ligne le 6 août 2004, consulté le 3 octobre 2021. URL : https://www.hypergeo.eu/spip.php?article208#

DEBARBIEUX Bernard (2003), « Imaginaire géographique » *in* LÉVY Jacques et LUSSAULT Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp.489-491

DEBARBIEUX Bernard (1995), « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace Géographique*, vol. 24, n°2, pp. 97-112. DOI : https://doi.org/10.3406/spgeo.1995.3363

DEBORD Guy (1992 [1967]), *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 224 p.

DEBORD Guy (1956), « Théorie de la dérive », *Les Lèvres nues*, n° 9, décembre 1956

DEMAILLY Kaduna-Eve (2014), *Jardiner les vacants : Fabrique, gouvernance et dynamiques sociales des vacants urbains jardinés du nord-est de l'Île-de-France*, Thèse de doctorat en Géographie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 515 p. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01189080

DESILVEY Caitlin (2017), *Curated Decay. Heritage Beyond Saving*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 240 p.

DESILVEY Caitlin et EDENSOR Tim (2013), "Reckoning with Ruins", *Progress in Human Geography*, vol.37, n°4, pp.465-485. DOI : 10.1177/0309132512462271

DETIENNE Marcel (2009 [2000]), *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, 188 p.

DEWAR Margaret, SEYMOUR Eric et DRUTA Oana (2015), "Disinvesting in the City: The Role of Tax Foreclosure in Detroit", *Urban Affairs Review*, vol.51, n°5, pp.587-615. DOI : 10.1177/1078087414551717

DEWAR Margaret et THOMAS June Manning (dir.) (2012), *The City after Abandonment*, Philadelphie, University of Pennsylvia Press, 400 p.

DI MÉO Guy (2008), « La géographie culturelle : quelle approche sociale ? », *Annales de géographie*, 2008/2-3, n° 660-661, pp.47-66. DOI : 10.3917/ag.660.0047. URL : https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2008-2-page-47.htm

DOMBROW Charlie (2019), *Faszination Lost Places. Morbide Orte gekonnt fotografieren*, Passau, Bildner Verlag, 288 p.

DOUCET Brian et SMIT Edske (2016), « Building an urban 'renaissance': fragmented services and the production of inequality in Greater Downtown Detroit », *Journal of Housing and the Built Environment*, vol.31, n°4, pp.635-657. URL : https://link.springer.com/article/10.1007/s10901-015-9483-0. DOI : https://doi.org/10.1007/s10901-015-9483-0

DOWNS Andrew (2011), « The Effects of the Demolition of Vacant and Abandoned Houses on Adjoining Property Conditions and Assessed Values », *Indiana Journal of Political Science*, vol.13, pp. 27-38. URL : https://www.indianapsa.org/2010/article3.pdf

DOWNS Anthony (1997), « The Challenge of Our Declining Big Cities », *Housing Policy Debate*, vol.8, n°2, pp. 359-408.

DRAUS Paul et RODDY Juliette (2016), "Ghosts, Devils, and the Undead City: Detroit and the Narrative of Monstrosity", *Space and Culture*, vol.19 n°1, pp.67-79. DOI: 10.1177/1206331215596486

DOHNKE Jan (2013), « Was bleibt von "Mediaspree versenken"? » in HOLM Andrej (dir.), *Reclaim Berlin. Soziale Kämpfe in der neoliberalen Stadt*, Berlin/Hambourg, Assoziation A, pp.316-432

DUBEAUX Sarah (2017), *Les utilisations intermédiaires des espaces vacants dans les villes en décroissance. Transferts et transférabilité entre l'Allemagne et la France*, Thèse de doctorat en Géographie, Université de Recherche Paris Sciences et Lettres, 300 p.

DUBEAUX Sarah et CUNNINGHAM-SABOT Emmanuèle, « Contestation et normalisation des usages du sol dans Berlin : l'ancien aéroport de Tempelhof », *Natures Sciences Sociétés*, 2016/4, vol. 24, pp. 358-370. DOI : 10.1051/nss/2017004. URL : https://www.cairn.info/revue-natures-sciences-societes-2016-4-page-358.htm

DYNAMO METRICS, LLC (2015), *Estimating Home Equity Impacts from Rapid, Targeted Residential Demolition in Detroit, MI: Application of a Spatially-Dynamic Data System for Decision Support*, juillet 2015. URL : https://static1.squarespace.com/static/55e8c061e4b018cc4b5864bc/t/55f78eeee4b07bf949e5de03/1442287342508/Detroit_DemoStudy_FinalEditedVersion.pdf

EDENSOR Tim (2008), "Walking through ruins" *in* INGOLD Tim et VERGUNST Jo Lee (dir.), Ways of walking: ethnography and practice on foot, London, Ashgate, 2008, pp. 123-141

EDENSOR Tim (2007), "Sensing the ruin", *The Senses and Society*, vol.2, n°2, pp. 217-232. DOI : https://doi.org/10.2752/174589307X203100

EDENSOR Tim (2005a), *Industrial Ruins: Spaces, Aesthetics and Materiality*, Berg, Oxford, 208 p.

EDENSOR Tim (2005b), "Waste matter – the debris of industrial ruins and the disordering of the material world", *Journal of Material Culture*, vol.10, n°3, pp. 311-332. DOI : https://doi.org/10.1177/1359183505057346

EDENSOR Tim (2005c), "The ghosts of industrial ruins: Ordering and disordering memory in excessive space", *Environnment and Planning D: Society and Space*, vol.23 n°6, pp. 829-849. DOI : https://doi.org/10.1068/d58j

EDENSOR Tim (2001), "Performing tourism, staging tourism: (Re)producing tourist space and practice", *Tourist Studies*, vol.1, n°1, pp.59-81. DOI : https://doi.org/10.1177/146879760100100104

EDENSOR Tim (1998), *Tourists at the Taj*, Londres, Routledge, 240 p.

EGAÑA Miguel et SCHEFER Olivier (2015), *Esthétique des ruines. Poïétique de la destruction*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 156 p.

EIJGELAAR Eke, THAPER Carla et PEETERS Paul (2010), "Antarctic cruise tourism: the paradoxes of ambassadorship, 'last chance tourism' and greenhouse gas emissions", *Journal of Sustainable Tourism*, vol.18, n°3, pp. 337–354. DOI : https://doi.org/10.1080/09669581003653534

EISENBERG Alexa, MEHDIPANAH Roshanak, PHILIPP Ted et OBERHOLTZER Michele (2018), "Preventing owner-occupied property tax foreclosures in Detroit: improving access to the poverty tax exemption", University of Michigan, Poverty Solutions, research brief, décembre 2018. URL : https://poverty.umich.edu/files/2018/12/PovertySolutions-PoveryTaxExemption-PolicyBrief-r2.pdf

EISINGER Peter (2014), "Is Detroit Dead?", *Journal of Urban Affairs*, vol.36, n°1, pp. 1-12. DOI : https://doi.org/10.1111/juaf.12071

EISINGER Peter (2000), "The Politics of Bread and Circuses: Building the City for the Visitor Class", *Urban Affairs Review*, vol.35, n°3, pp.316-333. DOI : https://doi.org/10.1177/107808740003500302

EISINGER Peter (1997), « Cities in the New Federal Order: Effects of Devolution », The LaFollette Policy Report, vol. 8, n°1, pp.1-7.

ÉQUIPE MIT (2005), *Tourisme 2. Moments de lieux*, Paris, Belin, 352 p.

ESTIENNE Pierre (1957), « À travers les périodiques étrangers », *Revue de Géographie Alpine*, vol. 45, n°4, pp. 783-788. DOI : https://doi.org/10.3406/rga.1957.1809

EUGENIDES Jeffrey (2002), *Middlesex*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 544 p.

EVIL Pierre (2014), *Detroit Sampler*, Paris, Ollendorff et Desseins, 530 p.

FABRE Daniel (2016), « L'ordinaire, le familier, l'intime… loin du monument » *in* VOISENAT Claudie et HOTTIN Christian (2016), *Le tournant patrimonial. Mutations contemporaines des métiers du patrimoine*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Cahiers d'ethnologie de la France », pp.43-58

FAHEY Ciarán (2020), *Verlassene Orte / Abandoned Berlin* (tome 2), Berlin, be.bra Verlag, 192 p.

FAHEY Ciarán (2015), *Verlassene Orte / Abandoned Berlin* (tome 1), Berlin, be.bra Verlag, 192 p.

FEIFER Maxine (1985), *Going Places*, London, Macmillan, 256 p.

FEILDEL Benoît, OLMEDO Élise, TROIN Florence, DEPEAU Sandrine, POISSON Mathias, AUDAS Nathalie, JAULIN Aline et DUPLAN Karine (2016), « Parcours augmentés, une expérience sensible entre arts et sciences sociales », *Carnets de géographes* [en ligne], n° 9 mis en ligne le 20 décembre 2016, consulté le 07 octobre 2021. URL : http://journals.openedition.org/cdg/721 ; DOI : https://doi.org/10.4000/cdg.721

FELONI Richard et LEE Samantha (2018), "Billionaire Dan Gilbert has invested $5.6 billion in nearly 100 properties in Detroit – see the full map of exactly what he owns", *Business Insider France* (en ligne), mis en ligne le 30 août 2018, consulté le 4 octobre 2021. URL : https://www.businessinsider.fr/us/dan-gilbert-detroit-properties-bedrock-map-2018-8

FERRETTI Christine (2020), "Last Detroit house demolished in $265M blight-removal effort", *The Detroit News*, mis en ligne le 14 août 2020, consulté le 4 octobre 2021. URL : https://eu.detroitnews.com/story/news/local/detroit-city/2020/08/14/last-detroit-house-demolished-blight-removal/3349213001/

FISHMAN Robert (1987), *Bourgeois Utopias: The Rise and Fall of Suburbia*, New York, Basic Books, 272 p.

FLEURY Antoine (2009), « Potsdamer Platz : l'envers du décor », *Le Mensuel de l'Université*. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00472304/document

FLEURY Antoine (2008), « Croiser les terrains en géographie », communication au colloque *À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, Arras (France), juin 2018. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00358339/document

FLORENTIN Daniel (2016), « Notion en débat : Shrinking city », *Géoconfluences*, mis en ligne le 16 novembre 2016. URL : http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/notion-shrinking-city

FLORENTIN Daniel et PADDEU Flaminia (2013), « Le déclin au quotidien : crise perçue et espace vécu à Leipzig et Détroit », *Urbanités* [en ligne], mis en ligne le 8 novembre 2013, consulté le 4 octobre 2021. URL : https://www.revue-urbanites.fr/le-declin-au-quotidien-crise-percue-et-espaces-vecus-a-leipzig-et-detroit/

FLORIDA Richard (2002), *The Rise of the Creative Class. And how it's Transforming Work, Leisure, Community and Everyday Life*, New York, Basic Books, 416 p.

FOL Sylvie, LEHMAN-FRISCH Sonia et MORANGE Marianne (dir.), *Ségrégation et justice* spatiale, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Nanterre, 354 p.

FOLEY Malcolm et LENNON John J. (2000), *Dark Tourism. The Attraction of Death and Disaster*, Londres, Continuum, 184 p.

FOLEY Malcolm et LENNON John J. (1996), "JFK and dark tourism: A fascination with assassination", *International Journal of Heritage Studies*, vol.2, n°4, pp. 198-211. DOI : https://doi.org/10.1080/13527259608722175

FOUCAULT Michel (1983), *Naissance de la clinique : une archéologie du regard médical*, Paris, Presses Universitaires de France, 214 p.

FRANK Annalise (2020), "Detroit's Strategic Neighborhood Fund plans take shape", *Crains Detroit* [en ligne], mis en ligne le 4 octobre 2020, consulté le 28 septembre 2021. URL : https://www.crainsdetroit.com/economic-development/detroits-strategic-neighborhood-fund-plans-take-shape

FRASER Emma (2018), "Unbecoming place: urban imaginaries in transition in Detroit", *Cultural Geographies*, vol.25 n°3, pp.441-458. DOI :10.1177/1474474017748508

FRASER Emma (2012), "Urban exploration as adventure tourism. Journeying beyond the everyday" *in* HAZEL A. and LES R. (dir.), *Liminal Landscapes. Travel, Experience and Spaces in-between*, Abingdon, Routledge, pp. 136-151

FRÉMONT Armand (1976), *La région espace vécu*, Paris, Presses Universitaires de France, 223 p.

FÜLLER Henning et MICHEL Boris (2014), "'Stop being a tourist'. New Dynamics of Urban Tourism in Berlin-Kreuzberg", *International Journal of Urban and Regional Research*, vol.38, n°4, pp. 1304-1318.

GALLAGHER John (2019), "Study reveals surprising results about Detroit gentrification", *Detroit Free Press* [en ligne], mis en ligne le 18 juillet 2019, consulté le 25 septembre 2021. URL : https://eu.freep.com/story/money/business/john-gallagher/2019/07/18/detroit-gentrification-study/1755180001/

GALLAGHER John (2018), "Downtown Detroit on the right path to revival but has a long way to go", *Detroit Free Press* [en ligne], mis en ligne le 13 août 2018, consulté le 25 septembre 2021. URL : https://eu.freep.com/story/money/business/john-gallagher/2018/08/13/downtown-detroit-projects-revival/949445002/

GALSTER George (2012), *Driving Detroit. The Quest for Respect in the Motor City*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 328 p.

GARRETT Bradley L. (2017), « Exploration » *in* RICHARDSON D. *et al.* (dir.) (2017), *International Encyclopedia of Geography: People, the Earth, Environment and Technology*, Wiley et Blackwell, version consultée non paginée

GARRETT Bradley L. (2015), « Urban Exploration as Heritage Placemaking » *in* ORANGE Hillary (2015), *Reanimating Industrial Spaces: Conduction Memory Work in Post-Industrial Societies*, Walnut Creek, CA, Left Coast Press, pp. 72-91

GARRETT Bradley L. (2014), « Undertaking recreational trespass: urban exploration and infiltration », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol.39, n°1, pp. 1-13

GARRETT Bradley L. (2012), *Place Hacking: Tales of Urban Exploration*, Thèse de doctorat en Géographie, University of London, 380 p.

GARRETT Bradley L. (2011), « Assaying history: creating temporal junctions through urban exploration », *Environment and Planning D: Society and Space*, volume 29, pp. 1048-1067

GEERTZ Clifford (1988), *Works and Lives: The Anthropologist as Author*, Stanford, Stanford University Press, 164p.

GEOCONFLUENCES (2020), "Friches", *Géoconfluences* (en ligne). URL : http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/friches

GEORGE Pierre et VERGER Fernand (2013 [1970]), *Dictionnaire de la géographie (4ème édition)*, Paris, Presses Universitaires de France, 478 p.

GEORGAKAS Dan & SURKIN Marvin, (2015 [1975]), *Détroit : Pas d'accord pour crever. Une étude de la révolution urbaine (1967 - 1975)*, Marseille, Agone, 368 p.

GERVAIS-LAMBONY Philippe (2012), « Nostalgies citadines en Afrique Sud », *EspacesTemps.net*, mis en ligne le 7 mai 2012, consulté le 31 juillet 2021. URL : www.espacestemps.net/articles/nostalgies-citadines-en-afrique-sud/

GERVAIS-LAMBONY Philippe (dir.) (2009), numéro spécial « Justice spatiale » , *Annales de Géographie*, n° 665-666, janvier-avril 2009, 176 p. URL : https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2009-1.htm

GERVAIS-LAMBONY Philippe et DUFAUX Frédéric (2009), « Justice... spatiale ! », *Annales de géographie*, 2009/1-2, n° 665-666, pp. 3-15. DOI: 10.3917/ag.665.0003. URL: https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2009-1-page-3.htm

GILBERT Oliver (1989), *The Ecology of Urban Habitats*, London, Chapman and Hall, 369 p.

GINSBURGER Nicolas (2015), « Géographies sociales et appliquées, entre regards croisés et circulations universitaires : Wolfgang Hartke, les géographes français et les relations académiques franco-allemandes au XXe siècle », *Cybergeo : European Journal of Geography* [en ligne], document n°746, mis en ligne le 2 novembre 2015. URL : https://journals.openedition.org/cybergeo/27271 ; DOI : https://doi.org/10.4000/cybergeo.27271

GRABURN Nelson, GRAVARI-BARBAS Maria et STASZAK Jean-François (dir.) (2019), *Tourism Fictions, Simulacra and Virtualities*, Londres, Routledge, 270 p.

GRAVARI-BARBAS Maria (2010), « Culture et requalification de friches: le front pionnier de la conquête des marges urbaines », *Méditerranée*, 114 | 2010. URL : http://journals.openedition.org/mediterranee/4390 ; DOI : https://doi.org/10.4000/mediterranee.4390

GRAVARI-BARBAS Maria (1991), *La mer retrouvée : Baltimore et autres reconquêtes de fronts d'eau urbains*, Thèse de doctorat en Géographie, Université Paris IV-Sorbonne, 893 p.

GRAVARI-BARBAS Maria et DELAPLACE Marie (2015), « Le tourisme urbain « hors des sentiers battus » », *Téoros* [En ligne], vol. 34, n°1-2, mis en ligne le 14 juin 2016, consulté le 18 mars 2018. URL : http://teoros.revues.org/2790

GRAVARI-BARBAS Maria et GRABURN Nelson (2012), « Imaginaires touristiques », *Via* [en ligne], 1 | 2012, mis en ligne le 16 mars 2012, consulté le 3 octobre 2021. URL : http://journals.openedition.org/viatourism/1178 ; DOI : https://doi.org/10.4000/viatourism.1178

GRAWITZ Madeleine (1990), *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 8e édition, 1140 p.

GREGORY Derek (1994), *Geographical Imaginations*, Oxford, Blackwell, 456 p.

GRÉSILLON Boris (2017), « Berlin sur la voie de la normalisation ? Essai de psychogéographie », *Allemagne d'aujourd'hui*, 2017/3 (N° 221), p. 39-56. DOI : 10.3917/all.221.0039. URL : https://www.cairn.info/revue-allemagne-d-aujourd-hui-2017-3-page-39.html

GRÉSILLON Boris (2011), « La reconversion d'un espace productif au cœur d'une métropole : l'exemple de la Friche de la Belle de Mai à Marseille », *Rives méditerranéennes*, 38 | 2011. URL : http://journals.openedition.org/rives/3977 ; DOI : https://doi.org/10.4000/rives.3977

GRÉSILLON Boris (2010), « Les « friches culturelles » et la ville : une nouvelle donne ? », *L'Observatoire*, 2010/1, n° 36, pp.50-53. DOI : 10.3917/lobs.036.0050. URL : https://www.cairn.info/revue-l-observatoire-2010-1-page-50.htm

GRÉSILLON Boris (2004), « Le Tacheles, histoire d'un « squart » berlinois », *Multitudes*, 2004/3, no 17, pp. 147-155. DOI : 10.3917/mult.017.0147. URL : https://www.cairn.info/revue-multitudes-2004-3-page-147.htm

GRÉSILLON Boris (2002), *Berlin, métropole culturelle*, Paris, Belin, 352 p.

GRÉSILLON Boris et KOHLER Dorothée (2001), « Quand Berlin s'écrit en lettres capitales. Un regard critique », *Mappemonde*, n°63, pp.1-6

GROTH Jacqueline et CORIJN Eric (2005), "Reclaiming Urbanity: Indeterminate Spaces, Informal Actors and Urban Agenda Setting", *Urban Studies*, vol.42, n°3, pp. 503-526. DOI: https://doi.org/10.1080/00420980500035436

GUILLEN Joe et REINDL JC (2016), "Former city arena negotiators working for Ilitches", *Detroit Free Press* (en ligne), mis en ligne le 12 février 2016, consulté le 4 octobre 2021. URL : https://eu.freep.com/story/money/business/michigan/2016/02/12/former-city-arena-negotiators-working-ilitches/79062186/

GUINARD Pauline (2019), *Géographies culturelles. Objets, concepts, méthodes*, Armand Colin, Paris, 216 p.

GUINARD Pauline (2015), « De la peur et du géographe à Johannesburg (Afrique du Sud) », Géographie et cultures [En ligne], 93-94 | 2015, mis en ligne le 17 octobre 2016, consulté le 30 juillet 2019. URL : http://journals.openedition.org/gc/4013 ; DOI : 10.4000/gc.4013

GUINARD Pauline et TRATNJEK Bénédicte (2016), « Géographies, géographes et émotions », *Carnets de géographes* [En ligne], 9 | 2016, mis en ligne le 30 novembre 2016, consulté le 09 janvier 2018. URL : http://journals.openedition.org/cdg/605

GUYOT S. (2008), « Une méthodologie de terrain "avec de vrais bricolages et de petits arrangements"… », Actes du colloque *À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, Arras, juin 2008, en ligne : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00422362/document

HACKWORTH Jason (2016), "Demolition as urban policy in the American Rust Belt", *Environment and Planning A: Economy and Space*, vol. 48, n° 11, pp. 2201-2222.

HACKWORTH Jason (2014), "The limits to market-based strategies for addressing land abandonment in shrinking American cities", *Progress in Planning*, *90*, pp. 1-37. DOI : http://dx.doi.org/10.1016/j.progress.2013.03.004. URL : https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0305900614000191

HAIN Simone (1997), « Der Berliner Städtebaudiskurs als symbolisches Handeln und Ausdruck hegemonialer Interessen », *WeltTrends*, 17/1997, pp.103-123

HALBERSTAM Judith (2011), *The Queer Art of Failure*, Durham, NC, Duke University Press, 224p.

HALDRUP Michael et LARSEN Jonas (2010), *Tourism, Performance and the Everyday: Consuming the Orient*, Londres, Routledge, 240 p.

HAMIDI Camille (2012), « De quoi un cas est-il le cas ? Penser les cas limites », *Politix*, 2012/4, n° 100, pp.85-98. DOI : 10.3917/pox.100.0085. URL : https://www.cairn.info/revue-politix-2012-4-page-85.htm

HAN Hye-Sung (2014), « The Impact of Abandoned Properties on Nearby Property Values », *Housing Policy Debate*, vol.24, n°2, pp. 311-334. URL : DOI : https://doi.org/10.1080/10511482.2013.832350

HANNEM Timothy (2016), *Urbex. 50 lieux secrets et abandonnés en France*, Arthaud, 160 p.

HANNEM Timothy (2019), *Urbex. 35 lieux secrets et abandonnés en France et en Europe*, Arthaud, 192 p.

HARRISON Rodney (2011), "Surface Assemblages: Towards an Archaeology *In* and *Of* the Present", *Archaeological Dialogues*, vol.18, n°2, pp. 141–161. DOI : http://dx.doi.org/10.1017/S1380203811000195

HARROWELL Ellie, DAVIES Thom et DISNEY Tom (2018), "Making Space for Failure in Geographic Research", *The Professional Geographer*, n°70, vol.2, pp.230-238. DOI: 10.1080/00330124.2017.1347799

HARTKE Wolfgang (1956), "Die 'Sozialbrache' als Phänomen der geographischen Differenzierung der Landschaft", *Erdkunde*, vol. 10 n°4, pp. 257-269

HARTMANN Rudi (2014), "Dark tourism, thanatourism, and dissonance in heritage tourism management: new directions in contemporary tourism research », *Journal of Heritage Tourism*, vol.9, n°2, pp.166-182. DOI : https://doi.org/10.1080/1743873X.2013.807266

HARVEY David (2001), *Spaces of Capital: Towards a Critical Geography*, Edimbourg, Edinburgh University Press, 429 p.

HARVEY David (1989a), *The Urban Experience*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 312 p.

HARVEY David (1989b), « From Managerialism to Entrepreneurialism: The Transformation in Urban Governance in Late Capitalism », *Geografiska Annaler. Serie B, Human Geography*, volume 71, n°1, pp. 3-17

HARVEY David (1982), *The Limits to Capital*, Oxford, Blackwell, 478 p.

HARVEY David (1973), *Social Justice and the City*, Londres, Arnold, 336 p.

HÄUSSERMANN Hartmut et COLOMB Claire (2003), "The New Berlin: Marketing the City of Dreams" *in* HOFFMAN Lily M., FAINSTEIN Susan S. et JUDD Denis R., *Cities and Visitors: Regulating People, Markets, and City Space*, Blackwell, pp. 200-218

HÄUSSERMANN Hartmut et SIEBEL Walter (1991), « Berlin bleibt nicht Berlin », *Leviathan. Zeitschrift für Sozialwissenschaft*, 3/1991, pp. 353-371

HAU (2018), *Detroit-Berlin: One Circle*, Berlin, Hebbel am Ufer, 40 p. URL : https://www.hebbel-am-ufer.de/fileadmin/Hau/HAU3000/Publikationen/hau_detroitberlin_screen.pdf

HEBDIGE Dick (1979), *Subculture. The Meaning of Style*, Londres, Routledge, 208 p.

HELBRECHT Ilse (dir.) (2018), *Gentrifizierung in Berlin. Verdrängungsprozesse und Bleibestrategien*, Bielefeld, transcript Verlag, 328 p.

HELL Julia et SCHÖNLE Andreas (dir.) (2010), *Ruins of Modernity*, Durham (NC), Duke University Press, 528 p.

HIGH Steven (2003), *Industrial Sunset. The Making of North America's Rust Belt, 1969-1984*, Toronto, University of Toronto Press, 318 p.

HIGH Steven et LEWIS David W. (2007), *Corporate Wasteland. The Landscape and Memory of Deindustrialization*, Ithaca et Londres, Cornell University Press, 193 p.

HILLIER, Amy E., CULHANE Dennis P., SMITH Tony E. et TOMLIN, C. Dana (2003), "Predicting Housing Abandonment with the Philadelphia Neighborhood Information System", *Journal of Urban Affairs*, vol.25, n°1, pp. 91-106. URL : http://repository.upenn.edu/cplan_papers/7. DOI : https://doi.org/10.1111/1467-9906.00007

HOËCKER Bernhard, HAFFNER Erik et ZIMMERMANN Tobias (2017), *Lost Places in Deutschland: Ein merkwürdiges Bilderbuch längst vergessener Orte*, Munich, Riva Verlag, 256 p.

HOFE Rainer vom, PARENT Olivier et GRABILL Meghan (2019), "What to do with vacant and abandoned residential structures? The effects of teardowns and rehabilitations on nearby properties", *Journal of Regional Science*, vol.59, n°2, pp. 228-249. DOI : https://doi.org/10.1111/jors.12413

HOLM Andrej (2013), « Berlin's gentrification mainstream » *in* BERNT Matthias, GRELL Britta et HOLM Andrej (dir.), *The Berlin Reader*, Bielefeld, Transcript Verlag, pp. 171-187

HOLM Andrej et KUHN Armin (2010), « Squatting and Urban Renewal: The Interaction of Squatter Movements and Strategies of Urban Restructuring in Berlin », *International Journal of Urban and Regional Research*, volume 35 n°3, pp. 644–658, DOI : 10.1111/j.1468-2427.2010.001009.x

HOOPER Glenn et LENNON John J. (dir.) (2017), *Dark Tourism. Practice and Interpretation*, Abingdon, Routledge, 218 p.

HOWKINS John (2001), *The Creative Economy. How People Make Money from Ideas*, New York, Penguin Press, 263 p.

HURARD Séverine (2018), « Archéologie du monde contemporain et urbex », communication à la journée d'étude *L'exploration urbaine (Urbex). L'historien et les sciences sociales*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 18 octobre 2018.

JACKSON Kenneth (1985), *Crabgrass Frontier: The Suburbanization of America*, Oxford, Oxford University Press, 396 p.

JACKSON Kenneth (1980), "Race, Ethnicity, and Real Estate Appraisal: The Home Owners Loan Corporation and the Federal Housing Administration", *Journal of Urban History*, vol.6, n°4, pp.419-452.

JANIN Claude et ANDRES Lauren (2008), « Les friches : Espaces en marge ou marges de manœuvre pour l'aménagement des territoires ? », *Annales de géographie*, 2008/5, n° 663, pp. 62-81. URL : https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2008-5-page-62.htm ; DOI : https://doi.org/10.3917/ag.663.0062

JANSSON André (2018), "'This Is Not Ruin Tourism': Social Media and the Quest for Authenticity in Urban Exploration" *in* LYONS Siobhan (dir.), *Ruin Porn and the Obsession with Decay*, Springer International Publishing, pp.217-234. DOI: 10.1007/978-3-319-93390-0_12

JANSSON André (2017), "'This Is Not Ruin Tourism': Exploring The Spreadable City", communication au colloque *Locating Imagination*, Rotterdam (Pays-Bas), avril 2017

JÜTTEMANN Andreas (2015), *Die preußischen Lungenheilstätten 1863-1934*, Thèse de doctorat, Institut für Geschichte der Medizin und Ethik in der Medizin, Medizinische Fakultät Charité – Universitätsmedizin Berlin, 395 p.

KEENAN Paul, LOWE Stuart et SPENCER Sheila (1999), « Housing Abandonment in Inner Cities-The Politics of Low Demand for Housing », *Housing Studies*, vol.14, n°5, p. 703-716. DOI : https://doi.org/10.1080/02673039982687

KIL Wolfgang (1995), « Last exit Alexanderplatz », der architekt, 4/1995

KINDER Kimberley (2016), *DIY Detroit. Making do in a city without services*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 248 p.

KINNEY Rebecca J. (2018), « "America's Great Comeback Story": The White Possessive in Detroit Tourism", *American Quarterly*, vol.70 n°4, pp. 777-806. DOI: https://doi.org/10.1353/aq.2018.0063

KINNEY Rebecca J. (2016), *Beautiful Wasteland: The Rise of Detroit as America's Postindustrial Frontier*, Minneapolis (MN), University of Minnesota Press, 240p.

KNAFOU Rémy (1991), « L'invention du lieu touristique : la passation d'un contrat et le surgissement simultané d'un nouveau territoire », *Revue de géographie alpine*, tome 79, n°4, pp.11-19.

KNAFOU Rémy et STOCK Mathis (2003), « Tourisme » *in* LÉVY Jacques et LUSSAULT Michel (dir.) (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p.931

KOHL Helga et SCHOEMAN Amy (2004), *Kolmanskop: Past and Present*, Windhoek / Göttingen, Klaus Hess Verlag, 119 p.

KOOLHAS Rem (2011), *Junkspace*, Lausanne, Payot, 120 p.

LABUSSIÈRE Olivier et ALDHUY Julien (2012), « Le terrain ? C'est ce qui résiste. Réflexion sur la portée cognitive de l'expérience sensible en géographie », *Annales de géographie*, 2012/5 (n° 687-688), p. 583-599. DOI : 10.3917/ag.687.0583. URL : https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2012-5-page-583.htm

LACHÈZE Cyril (2018), « Documenter une friche industrielle selon les méthodes de l'archéologie contemporaine », communication à la journée d'étude *L'exploration urbaine (Urbex). L'historien et les sciences sociales*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 18 octobre 2018. Résumé disponible en ligne : http://www.ihmc.ens.fr/IMG/pdf/181018-urbex-lacheze-documenter-friche-industrielle.pdf

LAFLEUR Ingrid et MAYER Margit (2018), « Jenseits der Erfolgsgeschichten » (entretien avec Lucas Pohl), *Detroit-Berlin: One Circle*, Berlin, Hebbel am Ufer, pp.6-9. URL : https://www.hebbel-am-ufer.de/fileadmin/Hau/HAU3000/Publikationen/hau_detroitberlin_screen.pdf

LANDRY Charles et BIANCHINI Franco, *The Creative City*, Londres, Demos, 66 p.

LAPORTE Antoine (2011), *De Bonn à Berlin : territoires, mémoires et échelles du politique*, Thèse de doctorat en géographie, Université Paris 7 / Université du Luxembourg, 394 p. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00743860/document

LAPORTE Antoine et DJAMENT-TRAN Géraldine (2010), « Comment Berlin devint capitale de l'Allemagne réunifiée. Éléments pour l'analyse d'un événement territorial", *L'Espace géographique*, vol.39, n°2, pp.146-158. DOI : 10.3917/eg.392.0146. URL : https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2010-2-page-146.htm

LE GALLOU Aude (à paraître), « Imaginaires de l'abandon et pratiques touristiques à Détroit : des marges urbaines entre stigmatisation et valorisation », *Mondes du Tourisme*

LE GALLOU Aude (2021), « Explorer les lieux abandonnés à Détroit et à Berlin : tourisme de l'abandon et trajectoires patrimoniales », *Géoconfluences*, juin 2021. URL : http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/patrimoine/articles/lieux-abandonnes-berlin-detroit

LE GALLOU Aude (2018a), "From urban exploration to ruin tourism: a geographical analysis of contemporary ruins as new frontiers for urban tourism", *International Journal of Tourism Cities*, vol.4, n°2, pp.245-260. DOI: https://doi.org/10.1108/IJTC-12-2017-0085

LE GALLOU Aude (2018b), « De l'exploration urbaine au tourisme de ruine : enjeux touristiques et patrimoniaux des espaces urbains abandonnés », *Revue Espaces*, n°340, janvier 2018, pp. 26-31

LE GALLOU Aude (2018c), « L'urbex, objet et méthode géographiques ? », communication lors de la journée d'étude *L'exploration urbaine (urbex) - L'historien et les sciences sociales,* Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 18 octobre 2018

LE GALLOU Aude, BAYSSE-LAINÉ Adrien et OIRY Annaig (2021), « Géographes en déroute(s). Dimensions épistémologiques et politiques de l'échec en géographie » *in* CLÉMENT Vincent, STOCK Mathis et VOLVEY Anne, *Mouvements de géographie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp.143-148

LEARY John Patrick (2011), "Detroitism", *Guernica Magazine*, mis en ligne le 15 janvier 2011, consulté le 1er novembre 2020. URL : https://www.guernicamag.com/leary_1_15_11/

LEFEBVRE Henri (2005 [1974]), *La production de l'espace*, Paris, Economica, 512 p.

LEFEBVRE Henri (1968), *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos, 164 p.

LEFORT Isabelle (2012), « Le terrain : l'Arlésienne des géographes ? », *Annales de géographie*, 2012/5 (n° 687-688), p. 468-486. DOI : 10.3917/ag.687.0468. URL : https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2012-5-page-468.htm

LEFORT Isabelle et HASCOËT Yannick (2018), « Tourisme de l'ordinaire et mise en ordre des espaces et des pratiques ? Réflexion à partir du cas des quartiers nord de Marseille », *Bulletin de l'association de géographes français* [en ligne], vol.95, n°4, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 3 octobre 2021. URL: http://journals.openedition.org/bagf/4202; DOI: https://doi.org/10.4000/bagf.4202

LEHMAN-FRISCH Sonia (2017), « San Francisco, ville injuste ? La capitale du progressisme états-unien à l'épreuve de la croissance des inégalités », *Annales de géographie*, 2017/2, n° 714, pp.145-168. DOI : 10.3917/ag.714.0145. URL : https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2017-2-page-145.htm

LEHMAN-FRISCH Sonia (2009), « La ségrégation : une injustice spatiale ? Questions de recherche », *Annales de géographie*, 2009/1-2, n° 665-666, pp.94-115. DOI : 10.3917/ag.665.0094. URL : https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2009-1-page-94.htm

LEHMAN-FRISCH Sonia (2008), « « Gentrifieurs, gentrifiés » : cohabiter dans le quartier de la Mission (San Francisco) », *Espaces et sociétés*, 2008/1-2, n° 132-133, pp.143-160. DOI : 10.3917/esp.132.0143. URL : https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2008-1-page-143.htm

LEMELIN Harvey, DAWSON Jackie et STEWART Emma J., *Last Chance Tourism: Adapting Tourism Opportunities in a Changing World*, Londres, Routledge, 2012, 256 p.

LERICHE Frédéric (2011), « Facteurs de mobilité ou mobilité des facteurs (de production) ? La mise en scène urbaine du capitalisme américain », *Miranda* [en ligne], 5 | 2011, mis en ligne le 29 novembre 2011, consulté le 16 février 2021. URL : http://journals.openedition.org/miranda/2503; DOI : https://doi.org/10.4000/miranda.2503

LERICHE Frédéric (2006), « Fordisme et après-fordisme : urbanisation et régulation du capitalisme aux États-Unis » *in* BERQUE Augustin, BONNIN Philippe et GHORRA-GOBIN Cynthia (dir.), *La ville insoutenable*, Paris, Belin, pp.207-218

LERICHE Frédéric, DAVIET Sylvie, SILBERTIN-BLANC Mariette et ZULIANI Jean-Marc (dir.) (2008), *L'économie culturelle et ses territoires*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 381 p.

LESNÉ Robin (à paraître), *La ville récréative. Ce que la récréativité fait à l'urbanité : réflexion à partir des pratiques du parkour et de l'urbex*, Thèse de doctorat en Géographie, Université du Littoral-Côte-d'Opale

LESNÉ Robin (2019), « Le parkour, une pratique au service de la participation juvénile en ville ? Dissidence récréative et affirmation des jeunes à Rennes et à Nantes », *L'Information géographique*, 2019/3, vol. 83, pp. 83-105. DOI : 10.3917/lig.903.0083. URL : https://www.cairn.info/revue-l-information-geographique-2019-3-page-83.htm

LESSOUR Théo (2009), *Berlin Sampler*, Paris, Ollendorff et Desseins, 354 p.

LÉVY Jacques et LUSSAULT Michel (dir.) (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 1033 p.

LEWIS Tom (1997), *Divided Highways: Building the Interstate Highways, Transforming American Life*, New York, Viking, 352 p.

LOTZ-COLL Stéphanie (2018), « La friche militaire urbaine, un nouvel espace convoité ? », *Carnets de géographes* [En ligne], 11 | 2018, mis en ligne le 15 septembre 2018, consulté le 18 septembre 2019. URL : http:// journals.openedition.org/cdg/1443 ; DOI : 10.4000/cdg.1443

LOTZ-COLL Stéphanie (2017), « La reconversion des friches militaires urbaines dans les années 2000 : une opportunité pour Mulhouse ? », *Revue Géographique de l'Est* [En ligne], vol.57, n°3-4, mis en ligne le 29 octobre 2018, consulté le 08 septembre 2021. URL : http://journals.openedition.org/rge/7330. DOI : https://doi.org/10.4000/rge.7330

LUSSAULT Michel (2007), « Le tourisme, un genre commun » *in* DUHAMEL Philippe et KNAFOU Rémy (dir.), *Les mondes urbains du tourisme*, Paris, Belin, pp.333-349

LUSSO Bruno (2014), « Les équipements culturels de la vallée de l'Emscher (Ruhr, Allemagne) : de la régénération urbaine au développement d'une économie culturelle et créative », *Belgeo* [en ligne], 3 | 2014, mis en ligne le 19 décembre 2014, consulté le 28 septembre 2021. URL: http://journals.openedition.org/belgeo/13358 ; DOI: https://doi.org/10.4000/belgeo.13358

LUSSO Bruno (2013), « Patrimonialisation et greffes culturelles sur des friches issues de l'industrie minière », *EchoGéo* [en ligne], 26 | 2013, mis en ligne le 19 décembre 2013, consulté le 28 septembre 2021. URL : http://journals.openedition.org/echogeo/13645 ; DOI : https://doi.org/10.4000/echogeo.13645

LÜTKE-DALDRUP Engelbert (2001), « Die perforierte Stadt. Eine Versuchsanordnung », *Bauwelt*, n°24, pp. 40-42.

LYONS Siobhan (2018), "Introduction: ruin porn, capitalism and the Anthropocene" *in* LYONS Siobhan (dir.), *Ruin Porn and the Obsession with Decay*, Springer International Publishing, pp. 1-10

MACCANNELL Dean (2001), "Tourist Agency", *Tourist Studies*, vol.1, n°1, pp.23-37. DOI: https://doi.org/10.1177/146879760100100102

MACCANNELL Dean (1976), *The Tourist. A New Theory of the Leisure Class*, New York, Schocken Books, 214 p.

MACDONALD Christine et BETANCOURT Mark (2020), "Detroit Homeowners Overtaxed $600 Million", *The Detroit News*, 9 janvier 2020. URL : https://eu.detroitnews.com/story/news/local/detroit-city/housing/2020/01/09/detroit-homeowners-overtaxed-600-million/2698518001/

MAH Alice (2014), "The dereliction tourist: ethical issues of conducting research in areas of industrial ruination", *Sociological Research Online*, vol.19, n°4, pp. 1-14. DOI: https://doi.org/10.5153/sro.3330

MAH Alice (2012), *Industrial Ruination, Community and Place: Landscapes and Legacies of Urban Decline*, Toronto, University of Toronto Press, 204 p.

MAH Alice (2010), "Memory, Uncertainty and Industrial Ruination: Walker Riverside, Newcastle upon Tyne", *International Journal of Urban and Regional Research*, vol.34, n°2, pp. 398–413. DOI : https://doi.org/10.1111/j.1468-2427.2010.00898.x

MAH Alice (2009), "Devastation But Also Home: Place Attachment in Areas of Industrial Decline", *Home Cultures*, vol.6, n°3, pp. 287-310. URL : http://wrap.warwick.ac.uk/43738/1/WRAP_Mah_Home_Cultures__WRAP2009.pdf. DOI : https://doi.org/10.2752/174063109X12462745321462

MAH Julie (2021), "Gentrification-Induced Displacement in Detroit, Michigan: An Analysis of Evictions", *Housing Policy Debate*, vol.31, n°3-5, pp.446-468. DOI: 10.1080/10511482.2020.1800781

MAKARIUS Michel (2011), *Ruines. Représentations dans l'art de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion, 320 p.

MAITLAND Robert (2010), "Cool Suburbs: Developing Creative Tourism in Outer London", communication au colloque *Paris, tourisme et métropolisation*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, juin 2010

MAITLAND Robert (2008), "Conviviality and Everyday Life: The Appeal of New Areas of London for Visitors", *International Journal of Tourism Research*, vol. 10, n° 1, pp. 15-25. DOI : 10.1002/jtr.621

MAITLAND Robert et NEWMAN Peter (2004), "Developing Metropolitan Tourism on the Fringe of Central London", *International Journal of Tourism Research*, vol. 6, n° 5, pp. 339-348. DOI : 10.1002/jtr.496

MALLACH Alan (2006), *Bringing Buildings Back. From Abandoned Properties to Community Assets*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 344 p.

MARCHAND Yves et MEFFRE Romain (2013), *Gunkanjima, l'île cuirassée*, Göttingen, Steidl Verlag, 107 p.

MARCHAND Yves et MEFFRE Romain (2010), *The Ruins of Detroit*, Göttingen, Steidl Verlag, 230 p.

MARCUS George E. (2006), "The anthropologist as witness in contemporary regimes of intervention", *Cultural Politics*, vol.1, n°1, pp. 31-49

MARGAINE Sylvain et MARGAINE David (2017), *France abandonnée*, Paris, Jonglez, 208 p.

MARGAINE Sylvain et MARGAINE David (2016), *Explorations urbaines. La face cachée d'une Belgique oubliée*, Waterloo, Renaissance du livre, 128 p.

MARGAINE Sylvain et MARGAINE David (2015), *Forbidden Places. Explorations insolites d'un patrimoine oublié* (volume 3), Paris, Jonglez, 225 p.

MARGAINE Sylvain et MARGAINE David (2013), *Forbidden Places. Explorations insolites d'un patrimoine abandonné* (volume 2), Paris, Jonglez, 222 p.

MARGAINE Sylvain et MARGAINE David (2009), *Forbidden Places. Explorations insolites d'un patrimoine oublié*, Paris, Jonglez, 256 p.

MARKOVITS Benjamin (2016), *Il y a mieux à vivre*, Paris, Christian Bourgois, 446 p.

MARSHALL Richard (dir.) (2001), *Waterfronts in Post-Industrial Cities*, Londres / New York, Spon Press, 194 p.

MASSEY Douglas et DENTON Nancy (1995), *American Apartheid*, Paris, Descartes & Cie., 384 p.

MAUGER Gérard (1991), « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, 6, pp. 125-143

MAYER Margit (2006), "New lines of division in the New Berlin" *in* LENZ Günter, ULFERS Friedrich et DALLMANN Antje (dir.), *Toward a New Metropolitanism : Reconstituting Public Culture,*

Urban Citizenship, and the Multicultural Imaginery in New York and Berlin, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, pp.171-183

MCCARTHY John (2002), "Entertainment-led Regeneration: the Case of Detroit", *Cities*, vol.19, n°2, pp.105-111. DOI : https://doi.org/10.1016/S0264-2751(02)00005-7

MCDONALD John (2014), "What Happened To and In Detroit?", *Urban Studies*, vol. 51 n°16, pp.3309-3329. DOI : 10.1177/0042098013519505

MCDONALD John (2008), *Urban America: Growth, Crisis and Rebirth*, Armonk, Sharpe, 352p.

MCDOWELL Linda (1992), « Doing gender: feminism, feminists and research methods in human geography », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 17, n°4, p. 399-416

MEHL Véronique et PÉAUD Laura (dir.) (2019), *Paysages sensoriels. Approches pluridisciplinaires*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 264 p.

MEKDJIAN Sarah, AMILHAT-SZARY Anne-Laure, MOREAU Marie, NASRUDDIN Gladeema, DEME Mabeye, HOUBEY Lauriane et GUILLEMIN Coralie (2014), « Figurer les entre-deux migratoires. Pratiques cartographiques expérimentales entre chercheurs, artistes et voyageurs », *Carnets de géographes (en ligne)*, n°7. URL : http://www.carnetsdegeographes.org/carnets_terrain/terrain_07_01_Mekdjian.php

MERLIN Pierre et CHOAY Françoise (dir.) (2015), *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement (4ème édition)*, Paris, Presses Universitaires de France, 880 p.

MERMET Anne-Cécile (2015) « De la friche à l'hôtel Hilton : la trajectoire d'un ilot urbain de Reykjavík après la crise (2008-2015) », *Via* [En ligne], 8 | 2015. URL : http://journals.openedition.org/viatourism/532 ; DOI : https://doi.org/10.4000/viatourism.532

METZGER J.T., 2000, "Planned Abandonment: The Neighborhood Life-Cycle Theory and National Urban Policy", *Housing Policy Debate*, vol.11, n°1, pp. 7-40. DOI : https://doi.org/10.1080/10511482.2000.9521359

MIELZARJEWICZ Marc (2010), *Lost Places Beelitz-Heilstätten*, Halle/Saale, Mitteldeutscher Verlag, 144 p.

MILLINGTON Nate (2013), "Post-Industrial Imaginaries: Nature, Representation and Ruin in Detroit, Michigan", *International Journal of Urban and Regional Research,* vol.37 n°1, pp.279–96. DOI: https://doi.org/10.1111/j.1468-2427.2012.01206.x

MINARD Adrien (2018), *Bouzloudja : Crépuscule d'une utopie*, Paris, Éditions B2, 192 p.

MONDRY Aaron (2020), "New reports shows Detroit's tax foreclosure crisis was even worse than we thought", *Curbed Detroit* (en ligne), 16 janvier 2020. URL : https://detroit.curbed.com/2020/1/16/21069011/detroit-tax-foreclosure-homes-county-auction-assessments

MOORE Andrew (2010), *Detroit Disassembled*, Bologne, Damiani, 128 p.

MORANGE Marianne et SCHMOLL Camille (2016), *Les outils qualitatifs en géographie. Méthodes et applications*, Armand Colin, Paris, 224p.

MORTELETTE Camille (2019), *Reconversion d'anciens sites miniers en lieux culturels. Enjeux territoriaux et appropriation dans le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais*, Thèse de doctorat en Géographie, Université d'Artois, 617 p. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-02478106/document

MOTT Carrie et ROBERTS Susan M. (2014), "Not Everyone Has (the) Balls: Urban Exploration and the Persistence of Masculinist Geography", *Antipode*, Vol. 46 n° 1, pp. 229-245

MUCCHIELLI Alex (dir.) (2009), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*, 3ème édition, Armand Colin, Paris, 312p.

MUIS Anne-Solange (2016), « Psychogéographie et carte des émotions, un apport à l'analyse du territoire ? », *Carnets de géographes* [en ligne], 9 | 2016, mis en ligne le 27 février 2019, consulté le 07 octobre 2021. URL : http://journals.openedition.org/cdg/713 ; DOI : https://doi.org/10.4000/cdg.713

MULLINS Paul (2012), "The Politics and Archaeology of 'Ruin Porn'", *Archaeology and Material Culture* [article de blog], mis en ligne le 19 août 2012, consulté le 1er juillet 2020. URL : https://paulmullins.wordpress.com/2012/08/19/the-politics-and-archaeology-of-ruin-porn/

MURATET Audrey, MURATET Myr et PELLATON Marie (2017), *Flore des friches urbaines*, Paris, Éditions Xavier Barral, 458 p.

NEUMANN Tracy (2016), *Remaking the Rust Belt. The Postindustrial Transformation of North America*, University of Pennsylvania Press, 280 p.

NINJALICIOUS (2005), *Access All Areas: A User's Guide to the Art of Urban Exploration*, Infilpress, Canada, 242 p.

NOVY Johannes (2017), "'Destination' Berlin revisited. From (new) tourism towards a pentagon of mobility and place consumption", *Tourism Geographies* [En ligne], mis en ligne le 1er juillet 2017. DOI: 10.1080/14616688.2017.1357142

NOVY Johannes (2016), "The selling (out) of Berlin and the de- and re-politicization of urban tourism in Europe's Capital of Cool" *in* COLOMB Claire et NOVY Johannes (dir.), *Protest and Resistance in the Tourist City*, Abingdon, Routledge, pp. 52-72.

NOVY Johannes (2013), « "Berlin does not love you" – Die Tourismuskontroverse in einer von Besuchern "eroberten Stadt" », in HOLM Andrej (dir.), *Reclaim Berlin. Soziale Kämpfe in der neoliberalen Stadt*, Berlin/Hamburg, Assoziation A., pp. 250-272

NOVY Johannes (2011), *Marketing Marginalized Neighborhoods. Tourism and Leisure in the 21st Century Inner City*, Thèse de doctorat, Columbia University, 321 p. URL : https://core.ac.uk/download/pdf/161438775.pdf

NOVY Johannes (2010), "What's new about new urban tourism? And what do recent changes in travel imply for the 'tourist city' Berlin?" *in* RICHTER Jana (dir.), *The Tourist City Berlin. Tourism and Architecture*, Salenstein, Braun, pp.190-199.

NUSSBAUM Florence (2019), *La valeur du vide : Délaissement résidentiel et acteurs de marché dans la fabrique urbaine*, Thèse de doctorat en Géographie, Université de Paris, 478 p. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-02465235/document

NUSSBAUM Florence (2016), « "Cash for houses" : propriétés vacantes et spéculation dans l'Amérique de la Grande Récession », *Urbanités* [en ligne], mis en ligne le 9 novembre 2016, consulté le 3 octobre 2021. URL : https://www.revue-urbanites.fr/cash-for-houses-proprietes-vacantes-et-speculation-dans-lamerique-de-la-grande-recession/

OFFENSTADT Nicolas (2018a), *Le Pays Disparu. Sur les traces de la RDA*, Paris, Stock, 250 p.

OFFENSTADT Nicolas (2018b), « Urbex, qu'est-ce que c'est ? », *AOC* [en ligne], URL : https://aoc.media/analyse/2018/09/28/urbex-quest-cest/ (consulté le 29 mai 2019)

OFFENSTADT Nicolas (2018c), « Le savoir par l'urbex ? », *AOC* [en ligne], URL : https://aoc.media/analyse/2018/10/11/le-savoir-par-lurbex/ (consulté le 29 mai 2019)

OFFENSTADT Nicolas (2018d), « Politique de l'urbex », *AOC* [en ligne], URL : https://aoc.media/analyse/2018/10/19/politique-de-lurbex/ (consulté le 29 mai 2019)

OFFENSTADT Nicolas (2019), *Urbex RDA. L'Allemagne de l'Est racontée par ses lieux abandonnés*, Paris, Albin Michel, 258 p.

OLOUKOI Chrystel (2016), « La marche urbaine : un outil pour appréhender les émotions à Johannesburg ? », *Carnets de géographes* [En ligne], 9 | 2016, mis en ligne le 30 novembre 2016, consulté le 30 juillet 2019. URL : http://journals.openedition.org/cdg/576 ; DOI : 10.4000/cdg.576

OPILLARD Florian (2018), *"We shall not be moved - El barrio no se vende". Analyse critique des mobilisations contre la gentrification à San Francisco (États-Unis) et contre la prédation immobilière à Valparaíso (Chili)*, Thèse de doctorat en géographie, EHESS, 474 p.

OSWALT Philipp, OVERMEYER Klaus et MISSELWITZ Philipp (2013), *Urban Catalyst. The Power of Temporary Use*, Berlin, DOM Publishers, 384 p.

OUDIN Bernard et GEORGES Michèle (2010), *Histoires de Berlin*, Paris, Perrin, Collection Tempus, 640 p.

PADDEU Flaminia (2017), « Cultiver les friches urbaines comme de nouveaux communs (Detroit, États-Unis) », *Géographie et cultures*, 103 | 2017. URL: http://journals.openedition.org/gc/5775 ; DOI: https://doi.org/10.4000/gc.5775

PADDEU Flaminia (2016), « Les ruines de Détroit, fléaux ou opportunités de la décroissance urbaine ? Vers une éthique politique de la ruine », *Frontières*, vol. 28, n° 1. URL: https://www.erudit.org/fr/revues/fr/2016-v28-n1-fr02922/1038863ar/. DOI : https://doi.org/10.7202/1038863ar

PADDEU Flaminia (2015), *De la crise urbaine à la réappropriation du territoire. Mobilisations civiques pour la justice environnementale et alimentaire dans les quartiers défavorisés de Detroit et du Bronx à New York*, Thèse de doctorat en Géographie, Université Paris-IV Sorbonne, 585 p. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01283583/document

PAILLÉ Pierre et MUCCHIELLI Alex (2012), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Armand Colin, Paris, 424p.

PAIVA Troy et MANAUGH Geoff (2008), *Night Vision. The Art of Urban Exploration*, San Francisco (CA), Chronicle Books, 144 p.

PAQUOT Thierry (2014), *Le voyage contre le tourisme*, Eterotopia, 96 p.

PECK Jamie (2012), "Austerity Urbanism. American Cities under Extreme Economy", *City*, vol.16, n°6, pp.626-655. DOI : https://doi.org/10.1080/13604813.2012.734071

PECK Jamie et TICKELL Adam (2002), "Neoliberalizing space", Antipode, volume 34, n°3, pp. 380–404. DOI : https://doi.org/10.1111/1467-8330.00247

PECK Jamie et WHITESIDE Heather (2016), "Financializing Detroit", *Economic Geography*, vol.92, n°3, pp.235-268. DOI: 10.1080/00130095.2015.1116369

PERKINS Tom (2017), "How the Ilitches used 'dereliction by design' to get their new Detroit arena", *Detroit Metro Times* [en ligne], mis en ligne le 12 septembre 2017, consulté le 28 septembre 2021. URL : https://www.metrotimes.com/news-hits/archives/2017/09/12/how-the-ilitches-used-dereliction-by-design-to-get-their-new-detroit-arena

PERKINS Harvey C. et THORNS David C. (2001), "Gazing or performing? Reflections on Urry's Tourist Gaze in the context of contemporary experience in the Antipodes", *International Sociology*, vol.16, n°2, pp.185–204. DOI : https://doi.org/10.1177/0268580901016002004

PERRIGNON Judith (2021), *Là où nous dansions*, Paris, Rivages, 352 p.

PÉTURSDÓTTIR Þóra et BJØNAR Olsen (dir.) (2014a), *Ruin Memories: Materialities, Aesthetics and the Archaeology of the Recent Past*, Abingdon, Routledge, 799 p.

PÉTURSDÓTTIR Þóra et BJØNAR Olsen (2014b), "Imaging Modern Decay: The Aesthetics of Ruin Photography", *Journal of Contemporary Archaeology*, vol. 1, n°1, pp. 7-23. DOI : 10.1558/jca.v1i1.7

PÉTURSDÓTTIR Þóra (2013), "Concrete matters: Ruins of modernity and the things called heritage", *Journal of Social Archaeology*, vol.13, n°1, pp. 31-53. DOI : https://doi.org/10.1177/1469605312456342

PIERSON Paul (2001) « Coping with Permanent Austerity : Welfare State Restructuring in Affluent Democracies » *in* PIERSON Paul (dir.), *The New Politics of the Welfare State*, Oxford, Oxford University Press, pp.410-456

PINE Joseph B. et GILMORE James H. (1999), *The Experience Economy*, Boston, Harvard Business Review Press, 272 p.

PLET Françoise (2003), « Friche » *in* LÉVY Jacques et LUSSAULT Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 381-382

PRADEL Benjamin (2008), « L'urbanisme temporaire : signifier les "espaces-enjeux" pour réédifier la ville », communication au colloque *Espaces de vie, espaces-enjeux : entre investissements ordinaires et mobilisations politiques*, novembre 2008, Rennes, France. URL : http://eso.cnrs.fr/_attachments/nouvelle-page-article-3-2-3-5-3-2/Pradel_Benjamin.pdf?download=true

PRIEUR Vincent (2015), « Revendications des squats d'artistes et institutions », *Marges* [En ligne], 21 | 2015. URL: http://journals.openedition.org/marges/1035; DOI: https://doi.org/10.4000/marges.1035

PRUIJT Hans (2013), "The Logic of Urban Squatting", *International Journal of Urban and Regional Research*, vol.37, n°1, pp. 19-45. DOI: https://doi.org/10.1111/j.1468-2427.2012.01116.x

PUCA-EIREST (2017), « Réinventer l'ordinaire : les fronts pionniers du tourisme. Lieux, acteurs, imaginaires », séminaire, Paris La Défense, 2 février 2017

PUMAIN Denise, PAQUOT Thierry et KLEINSCHMAGER Richard (2006), *Dictionnaire. La ville et l'urbain*, Paris, Economica-Anthropos, 320 p.

RADA Uwe (2000), « Der barbarische Osten » *in* SCHARENBERG Albert (dir.), *Berlin : Global City oder Konkursmasse ? Eine Zwischenbilanz zehn Jahre nach dem Mauerfal*l, Berlin, Karl Dietz Verlag, pp. 29-133

RAFFESTIN Claude (2012), « Une société de la friche ou une société en friche », *Revista Movimentos Sociais e Dinâmicas Espaciais*, vol.1 n°2, pp. 166-173. URL : https://periodicos.ufpe.br/revistas/revistamseu/article/viewFile/229806/24013

RAFFESTIN Claude (1986), « Ecogenèse territoriale et territorialité » *in* AURIAC Franck et BRUNET Roger,Espaces, jeux et enjeux, Paris, Fayard & Fondation Diderot, 1986, pp. 175-185

RÉAU Bertrand et POUPEAU Franck (2007), « L'enchantement du monde touristique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007/5, n° 170, pp. 4-13. URL : https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2007-5-page-4.htm ; DOI : 10.3917/arss.170.0004

RECOQUILLON Charlotte (2010), *Conflits et résistances, une analyse géopolitique de la gentrification de Harlem, New York City*, Thèse de doctorat en géographie, Institut Français de Géopolitique, 464 p.

REINDL JC (2019), "Ilitch organization to get $74M bonus for hitting arena district goal", *Detroit Free Press* [en ligne], mis en ligne le 11 mai 2019, consulté le 25 septembre 2021. URL : https://eu.freep.com/story/money/business/2019/05/11/ilitch-organization-arena-detroit-district-goal-bonus/1157439001/

REISINGER Yvette et STEINER Carol J. (2006), "Reconceptualizing Object Authenticity", Annals of Tourism Research, vol.33, n°1, pp. 65-86. DOI: https://doi.org/10.1016/j.annals.2005.04.003. URL : https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S0160738305000897

REY Emmanuel (2012), *Régénération des friches urbaines et développement durable. Vers une évaluation intégrée à la dynamique du projet*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 296 p.

REY Emmanuel et LUFKIN Sophie (2016), *Des friches urbaines aux quartiers durables*, Lausanne, Savoir suisse, 144 p.

ROBIN Régine (2001), *Berlin chantiers*, Paris, Stock, 450 p.

ROBINSON Peter (2015), « Conceptualizing Urban Exploration as Beyond Tourism and as Anti-Tourism », *Advances in Hospitality and Tourism Research*, vol.3(2), pp.141-164

ROJON Sarah (2015), « Images numériques et pratiques amateurs dans la révélation des friches industrielles : un phénomène de connectivité patrimoniale », *Études de communication* [En ligne], 45 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 25 mars 2016. URL : http://edc.revues.org/6460. DOI : https://doi.org/10.4000/edc.6460

ROSE Gillian (1997), « Situating knowledges: positionality, reflexivities and other tactics », *Progress in Human Geography*, vol. 21, n° 3, p. 305-320

ROSE Mark (1979), *Interstate: Express Highway Politics, 1941-1956*, Lawrence, Regent Press of Kansas, 172 p.

ROTH Hélène (2011), « Les « villes rétrécissantes » en Allemagne », *Géocarrefour*, vol.86, n°2, pp. 75-80. URL : http://journals.openedition.org/geocarrefour/8294 ; DOI : https://doi.org/10.4000/geocarrefour.8294

ROUAY-HENDRICKX Pascale (1991), « La perception de la friche : étude méthodologique », *Revue de Géographie de Lyon*, vol. 66, n° 1, pp.27-37

SAFRANSKY Sara (2014), "Greening the urban frontier: race, property, and resettlement in Detroit", *Geoforum*, vol.56, pp.237-248. DOI: https://doi.org/10.1016/j.geoforum.2014.06.003

SALAZAR Noel B. (2010), *Envisioning Eden. Mobilizing Imaginaries in Tourism and Beyond*, New York/Oxford, Berghahn Books, 264 p.

SAVOIE-ZAJC Lorraine (2009), « Journal de bord » *in* MUCCHIELLI Alex (dir.) (2009), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*, 3ème édition, Armand Colin, Paris

SCAFIDI Benjamin P., SCHILL Michael H., WACHTER Susan M. et CULHANE Dennis P. (1998), *Journal of Housing Economics*, vol.7, n°4, pp. 287-303. DOI : https://doi.org/10.1006/jhec.1998.0235

SCAPINO Julie (2016), *De la friche urbaine à la biodiversité. Ethnologie d'une reconquête (La petite ceinture de Paris)*, Thèse de doctorat en Anthropologie, Museum National d'Histoire Naturelle, 525 p. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01449578/document

SCHNAPP Alain (2020), *Une histoire universelle des ruines. Des origines aux Lumières*, Paris, Seuil, 744 p.

SCHNAPP Alain (2015), *Ruines. Essai de perspective comparée*, Dijon, Les Presses du Réel, 164 p.

SCOTT Diane (2019), *Ruine. Invention d'un objet critique*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 250 p.

SCHUMPETER (1990 [1942]), *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 454 p.

SERGENT Philippe (2017), *Les secrets de la photo urbex. Démarche, équipement, prise de vue, postproduction*, Paris, Eyrolles, 137 p.

SHARPLEY Richard et STONE Philipp R. (dir.) (2009), *The Darker Side of Travel. The Theory and Practice of Dark Tourim*, Bristol, Channel View Publications, 288 p.

SHERRY Mark (2008), « Insider/outsider status » *in* GIVEN Lisa M. (dir.) (2008), *The SAGE Encyclopedia of Qualitative Research Methods*, SAGE Publications, p.443

SLAGER Emma J. (2020), "Ruins tours: performing and consuming decay in Detroit", *Urban Geography,* vol.41, n°1, pp.124-142. DOI: https://doi.org/10.1080/02723638.2019.1637194

SLAGER Emily Jean (2013), *Touring Detroit. Ruins, Representations and Redevelopment*, Mémoire de Master en Géographie, University of Oregon, 74 p. URL : https://scholarsbank.uoregon.edu/xmlui/bitstream/handle/1794/13312/Slager_oregon_0171N_10746.pdf

SMITH Neil (1996), *The New Urban Frontier. Gentrification and the Revanchist City*, Londres et New York, Routledge, 288 p.

SOMHEGYI Zoltán (2014), « Ruines contemporaines. Réflexion sur une contradiction dans les termes », *Nouvelle revue d'esthétique*, vol.1, n° 13, pp. 111-119. DOI : 10.3917/nre.013.0111. URL : https://www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-d-esthetique-2014-1-page-111.htm

STASZAK Jean-François (1999), « Détruire Détroit. La crise urbaine comme produit culturel », *Annales de Géographie*, t.108, n°607, pp. 277-299. DOI: 10.3406/geo.1999.21558

STASZAK Jean-François (2012a), « L'imaginaire géographique du tourisme sexuel », *L'Information géographique*, vol.76, n°2, pp.16-39

STASZAK Jean-François (2012a), « La construction de l'imaginaire occidental de l'Ailleurs et la fabrication des *exotica* – le cas des *toi moko* maoris », version française de STASZAK Jean-François, « La construcción del imaginario occidental del 'allá' y la fabricación de las '*exótica*': El caso de los *koi moko* maoris » *in* HERNIAUX Danial et LIDON Alicia (dir.), *Geografia de los imaginerarios*, Barcelone/Mexico, Anthropos/Universidad Autónoma Metropolitana Iztapalapa, pp.179-210

STENDHAL (2012 [1838]), *Mémoires d'un touriste*, Paris, Hachette / BnF, 811 p.

STOCK Mathis (2005), « Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ? », *EspacesTemps.net* [en ligne], publié le 25 mai 2005, consulté le 24 janvier 2018. URL : https://www.espacestemps.net/articles/societes-individus-mobiles/

STONE Philipp R., HARTMANN Rudi, SEATON Tony, SHARPLEY Richard et WHITE Leanne (dir.) (2018), *The Palgrave Handbook of Dark Tourism*, Londres, Palgrave Macmillon, 768 p.

SUGRUE Thomas (2014 [1996]), *The Origins of the Urban Crisis: Race and Inequality in Postwar Detroit*, Princeton, Princeton University Press, 432 p.

SWARBROOKE John, BEARD Colin, LECKIE Suzanne et POMFRET Gill (2003), *Adventure Tourism: The New Frontier*, Oxford, Butterworth-Heinemann, 351 p.

TEGTMEYER Lina L. (2016), "Tourism Aesthetics in Ruinscapes: Bargaining Cultural and Monetary Values of Detroit's Negative Image", *Tourist Studies,* vol. 16 n°4, pp.462–77. DOI: https://doi.org/10.1177/1468797615618100

TILL Karen (2005), *The New Berlin. Memory, politics, place*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 296 p.

THOMSON Dale E. (2019), "Donor-driven democracy? Governance implications of foundation-dependent revitalization", *Journal of Urban Affairs*, vol.41 n°4, pp.551-569, DOI: 10.1080/07352166.2018.1451254

THRIFT Nigel (2007), *Non-Representational Theory. Space, Politics, Affect*, Abindgon, Routledge, 336 p.

THRIFT Nigel (2000) "Performance" *in* JOHNSTON Ron, GREGORY Derek, PRATT Geraldine, WATTS Michael et WHATMORE Sarah (dir.), *The Dictionary of Human Geography*, Blackwell, 2000, pp.525-526

TOBELEM Jean-Michel (2007), « L'introuvable politique patrimoniale des États-Unis d'Amérique », *Culture et Musées*, numéro 9, pp.99-119. DOI : https://doi.org/10.3406/pumus.2007.1429

TUAN Yi Fu (1979), *Landscapes of fear*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 272 p.

TURNER Margery et WOLMAN Hal, « Processus et politiques de ségrégation raciale aux États-Unis », *Hérodote*, 2006/3, n° 122, pp.44-65. DOI : 10.3917/her.122.0044. URL : https://www.cairn.info/revue-herodote-2006-3-page-44.htm

UFFER Sabina (2014), « Wohnungsprivatisierung in Berlin. Investitionsstrategien und ihre Konsequenzen für die Stadt und ihre Bewohner » *in* HOLM Andrej (dir.), *Reclaim Berlin. Soziale Kämpfe in der neoliberalen Stadt*, Berlin/Hambourg, Assoziation A, pp.64-82

URBAIN Jean-Didier (2008), *Le voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 556 p.

URBAIN Jean-Didier (1991), *L'idiot du voyage. Histoires de touristes,* Paris, Plon, 270 p.

URRY John (2002), *The Tourist Gaze* (2ème edition), Newbury Park (CA), SAGE, 184 p.

URRY John (1990), *The Tourist Gaze*, Newbury Park (CA), SAGE, 200 p.

URRY John et LARSEN Jonas (2011), *The Tourist Gaze 3.0*, Newbury Park (CA), SAGE, 282 p.

VAN RENSBERGEN Henk (2019), *Abandoned Places*, Tielt, Lannoo, 160 p.

VAN RENSBERGEN Henk (2017), *No Man's Land*, Tielt, Lannoo, 192 p.

VAN RENSBERGEN Henk (2012), *Abandoned Places - 3*, Tielt, Lannoo, 192 p.

VAN RENSBERGEN Henk (2010), *Abandoned Places - 2*, Tielt, Lannoo, 192 p.

VAN RENSBERGEN Henk (2007), *Abandoned Places*, Tielt, Lannoo, 143 p.

VASSET Philippe (2007), *Un livre blanc*, Paris, Fayard, 144 p.

VEBLEN Thorsten (1970 [1899]), *Théorie de la classe de loisir,* Paris, Gallimard, 322 p.

VEILLON Romain (2016), *Ask the dust*, Carpet Bombing Culture, 216 p.

VERGARA Camilo José (2017), *Detroit Is No Dry Bones. The Eternel City of the Industrial Age*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 304 p.

VERGARA Camilo José (2003), *American Ruins*, New York, The Monacelli Press, 240 p.

VERGARA Camilo José (1997), *The New American Ghetto*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 235 p.

VERGOPOULOS Hécate (2016a), « L'expérience touristique : une expérience des cadres de l'expérience touristique ? », *Via* [En ligne], 10 | 2016, mis en ligne le 1er décembre 2016, consulté le 16 juillet 2021. URL : http://journals.openedition.org/viatourism/1347 ; DOI : https://doi.org/10.4000/viatourism.1347

VERGOPOULOS Hécate (2016b) « L'effraction ou le sentiment hétérotopique en situation touristique », *Via* [en ligne], 9 | 2016, mis en ligne le 1er juillet 2016, consulté le 7 juillet 2021. URL : http://journals.openedition.org/viatourism/385 ; DOI : https://doi.org/10.4000/viatourism.385

VESCHAMBRE Vincent (2008), *Traces et mémoires urbaines. Enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 315 p.

VIARD Jean (2000), *Court traité sur les vacances, les voyages, et l'hospitalité des lieux*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 166p.

VITTE Pierre (1998), « Tourisme en espace rural : le territoire à l'épreuve », *Revue de géographie alpine*, vol. 86, n° 3, pp.69-85. DOI :10.3406/rga.1998.2893.

VIVET Jeanne, COLLIGNON Béatrice et CHIVALLON Christine (2015), « Entretien croisé avec Béatrice Collignon et Christine Chivallon sur la lenteur dans la science et la pratique actuelle des géographes », Carnets de géographes, n°8, http://journals.openedition.org/cdg/285

VOGLER Mike et LUNDBERG Thor Larsson (2017), *Lost Places. Deutschlands vergessene Orte*, Bonn-Oberkassel, HEEL Verlag, 175 p.

VOLVEY Anne, CALBÉRAC Yann et HOUSSAY-HOLZSCHUCH Myriam (2012), « Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique », *Annales de géographie*, 2012/5 (n° 687-688), p. 441-461. DOI : 10.3917/ag.687.0441. URL : https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2012-5-page-441.htm

WALKER Richard (1977), *The Suburban Solution: Urban Geography and Urban Reform in the Capitalist Development of the United States*, Johns Hopkins University, 1510 p.

WERNER Michael et ZIMMERMANN Bénédicte (2004), « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité » *in* WERNER Michael et ZIMMERMANN Bénédicte (dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, pp.7-37

WHATMORE Sarah et HINCHLIFFE Steven (2003), "Living cities: making space for urban nature", *Soundings*, n°22, pp. 37-50

WIDDOWFIELD Rebekah (2000), "The place of emotions in academic research", *Area*, vol. 32, n°2, pp. 199-208

WILSON David, MARGULIS Harry et KETCHUM James (1994), "Spatial Aspects of Housing Abandonment in the 1990s: The Cleveland Experience", *Housing Studies*, vol.9, n°4, pp. 493-510. DOI : https://doi.org/10.1080/02673039408720802

WINKIN Yves (2002), « Propositions pour une anthropologie de l'enchantement », *in* RASSE Paul, MIDOL Nancy et TRIKI Fathi (dir.), *Unité-Diversité. Les identités culturelles dans le jeu de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan, pp. 169-179.

WINKIN Yves (1998), « Le touriste et son double. Éléments pour une anthropologie de l'enchantement », *in* OSSMAN Susan (dir.), *Miroirs maghrébins : itinéraires de soi et paysages de rencontre*, Paris, CNRS éditions, pp. 133-143.

ZEBRACKI Martin, DOUCET Brian et DE BRANT Toha (2019), "Beyond Picturesque Decay: Detroit and the Photographic Sites of Confrontation Between Media and Residents", *Space and Culture*, vol.22 n°4, pp.489-508. Doi:10.1177/1206331217753344

ZUKIN Sharon (1995), *The cultures of cities*, Oxford, Blackwell, 336 p.

ZUKIN Sharon (1991), *Landscapes of Power: From Detroit to Disney World*, Berkeley, University of California Press, 326 p.

Rapports et publications institutionnelles

Association des Communautés Urbaines de France (2010), *Les friches, cœur du renouveau urbain. Les communautés urbaines face aux friches : état des lieux et cadre pour agir*, 211 p. URL : https://fr.calameo.com/read/00011796932ad99dec7ef (consulté le 28 septembre 2021)

AUCAME Caen-Normandie (2016), *Les friches : entre contrainte et potentiel de renouvellement urbain*, Observatoire foncier, juin 2016, 24 p. URL : https://www.aucame.fr/web/publications/OpenData/fichiers/ObsFoncier02_friches.pdf

DETROIT BLIGHT REMOVAL TASK FORCE (2014), *Every Neighborhood Has A Future… And It Doesn't Include Blight*, mai 2014, 177 p. URL : https://s3.documentcloud.org/documents/1173946/detroit-blight-removal-task-force-plan-may-2014.pdf

DETROIT FUTURE CITY (2021), *The State of Economic Equity in Detroit*, mai 2021, 107 p. URL : https://detroitfuturecity.com/wp-content/uploads/2017/08/DFC-139-Square-Miles-Report-FINAL.pdf

DETROIT FUTURE CITY (2019), *The 2019 Detroit Reinvestment Index. A Measure of Detroit's Comeback*, octobre 2019, 34 p. URL : https://detroitfuturecity.com/2019-detroit-reinvestment-index/documents/DRI_2019_Report_Templates_FINAL_nocrops2.pdf

DETROIT FUTURE CITY (2017), *139 Square Miles*, août 2017, 78 p. URL : https://detroitfuturecity.com/wp-content/uploads/2017/08/DFC-139-Square-Miles-Report-FINAL.pdf

DETROIT FUTURE CITY (2012), *Detroit Strategic Framework Plan*, 746 p. URL : https://detroitfuturecity.com/wp-content/uploads/2017/07/DFC_Full_2nd.pdf

GROVER John et VAN DER VELDE Yvette (2016), *A School District in Crisis: Detroit's Public Schools 1842-2015*, Loveland Technologies. URL : https://app.regrid.com/reports/schools (consulté le 28 septembre 2021)

GUTHMANN ESTATE (2021), *Berlin Immobilien 2021*, étude de marché, publié le 24 septembre 2021, consulté le 29 septembre 2021. URL : https://guthmann.estate/de/marktreport/berlin/

HUDSON-WEBBER FOUNDATION DETROIT (2015), *7.2 SQ MI. A report on Greater Downtown Detroit* (2nde édition), Detroit, 99 p. URL : https://detroitsevenpointtwo.com/wp-content/uploads/2018/10/7.2SQ_MI_Book_FINAL_LoRes.pdf

Institut d'urbanisme et d'aménagement de la Région Île-de-France (2018a), *L'urbanisme transitoire. Optimisation foncière ou fabrique urbaine partagée ?*, janvier 2018, 106 p. URL : https://www.iau-idf.fr/fileadmin/NewEtudes/Etude_1427/UrbanismeTransitoire.pdf

Institut d'urbanisme et d'aménagement de la Région Île-de-France (2018b), *L'urbanisme transitoire*, Les carnets pratiques n°9, septembre 2018, 88 p. URL : https://www.iau-idf.fr/fileadmin/NewEtudes/Etude_1601/cp9_web.pdf

LONGWOODS INTERNATIONAL (2019), *Travel USA Visitor Profile. Region 10: Detroit Metro Region Overnight Visitation*, 14 p. URL : https://medc.app.box.com/s/gaajgo22by0ciu74p1i6c38n0ktgfgok

MRSC, LLC. ET OPINION SEARCH (2016), *Metro Detroit Visitor Profile. Final Report*, novembre 2016, 39 p.

Sites internet

Municipalité de Détroit : http://www.detroitmi.gov/

Municipalité de Berlin : https://www.berlin.de/

U.S. Census Bureau : http://www.census.gov/

Statistisches Bundesamt : https://www.destatis.de/DE/Home/_inhalt.html

Amt für Statistik Berlin-Brandenburg : https://www.statistik-berlin-brandenburg.de/

Detroit Metro Convention and Visitors Bureau : https://visitdetroit.com/

VisitBerlin : https://www.visitberlin.de/

FBI : https://www.fbi.gov/

Annexes

Annexe 1 : Liste des personnes interrogées à Détroit (par ordre chronologique)

Nom	Fonction et rattachement institutionnel	Catégorie d'enquête	Date de l'entretien	Lieu de l'entretien
Michael O'Callaghan	Vice-président du Detroit Metro Convention and Visitors Bureau	Institutionnel	07.07.2017	Détroit
Eric Dueweke **Bill McGraw**	Universitaire, University of Michigan Journaliste, *Detroit Free Press*	Universitaire / Journaliste	07.07.2017	Détroit
Eric Dehoe	Président de l'ONG *Preservation Detroit* (organisation pour la protection du patrimoine)	Associatif	13.03.2018	Détroit
Michele Oberholtzer	Directrice de la mission *Tax Foreclosure Prevention Project* au sein de l'association *United Community Housing Coalition*	Associatif	15.03.2018	Hamtramck
Jeanette Pierce	Présidente de *Detroit Experience Factory* (l'un des principaux prestataires de visites touristiques à Détroit)	Touristique	16.03.2018	Détroit
Jeoyuh	Participant aux visites de *Motor City Photography Workshops*	Visiteur	24.03.2018	Hamtramck
Lea	Ex-guide pour les visites proposées *via* DetroitUrbex.com	Touristique Urbex	26.03.2018	Détroit
Scott Hocking	Artiste	Artiste	04.04.2018	Détroit
Walter Wasacz	Responsable du collectif *Detroit-Berlin Connection*	Associatif	06.04.2018	Hamtramck
Linda	Habitante	Habitant	08.04.2018	Détroit
Ebonie	Habitante	Habitant	20.04.2018	Détroit

Nom	Fonction et rattachement institutionnel	Catégorie d'enquête	Date de l'entretien	Lieu de l'entretien
Aaron Foley	*Chief storyteller* au sein du gouvernement municipal de Détroit	Institutionnel	18.04.2018	Détroit
Nancy	Visiteur	Visiteur	25.04.2018	Clawson (Michigan)
Medvis	Habitant	Habitant	25.04.2018	Détroit
Jesse Walter	Créateur et gérant de Motor City Photography Workshop	Touristique	25.04.2018	Détroit
Kia	Habitante	Habitant	26.04.2018	Hamtramck
Raimundo	Visiteur	Visiteur	29.04.2018	Par Skype
Shirleen	Habitant	Habitant	01.05.2018	Détroit
Kari Smith	Directrice du Packard Plant Project	Propriétaire / gérant	02.05.2018	Par téléphone
Alana	Habitante	Habitant	02.05.2018	Détroit
Janese Chapman	Responsable du *Detroit's Historic Designation Advisory Board* au sein du gouvernement municipal de Détroit	Institutionnel	03.05.2018	Détroit
Matthew	Habitant	Habitant	04.05.2018	Détroit

Nom	Fonction et rattachement institutionnel	Catégorie d'enquête	Date de l'entretien	Lieu de l'entretien
Valeria	Habitante	Habitant	04.05.2018	Détroit
Andrew Moore	Photographe	Artiste	24.09.2020	Par Skype
Sean Doerr	Photographe / Urbexeur	Urbex	17.10.2020	Par Skype
Marchand et Meffre	Photographes	Artiste	17.06.2021	Paris
Stan Smith	Responsable marketing au sein du Detroit Metro Convention and Visitors Bureau	Institutionnel	28.06.2021	Par Skype

Annexe 2 : Liste des personnes interrogées à Berlin

Nom	Fonction et rattachement institutionnel	Catégorie d'enquête	Date de l'entretien	Lieu de l'entretien
Irene Krause	Guide indépendante, organisatrice des visites « *Mottenausflug* » au sanatorium de Beelitz-Heilstätten	Touristique	31.03.2017	Beelitz
Tim Gärtner	Responsable de projet pour le Spreepark au sein de Grün Berlin GmbH	Institutionnel Propriétaire / gérant	27.04.2017	Berlin
Daria B.	Exploratrice urbaine, photographe et guide	Urbex / photo	08.05.2017	Berlin
Dietrich Kalkum	Responsable du département « Tourisme » au sein de la *Senatsverwaltung für Wirtschaft, Energie und Betrieb* (administration sénatoriale pour l'économie, l'énergie et les entreprises de Berlin)	Institutionnel	10.05.2017	Berlin
Sönke Schneidewind	Responsable du département « Culture et marketing interne » au sein de VisitBerlin (organisme responsable de la promotion touristique de la ville de Berlin)	Institutionnel	11.05.2017	Berlin
Andreas Böttger	Co-fondateur de go2know	Touristique	13.06.2018	Berlin
Ciarán Fahey	Créateur du blog *Abandoned Berlin*	Urbexeur	14.06.2018	Berlin
Eckard Kuntzsch & Hartmut Kenneweg	Représentants de l'association citoyenne *Aktionsbündnis Teufelsberg*	Associatif	17.06.2018	Berlin
Holger Klementz	Responsable clientèle, marketing et distribution chez *Baum & Zeit* (Beelitz-Heilstätten, Quadrant A)	Propriétaire / gérant Touristique	19.06.2018	Beelitz
Felipe Tofani & Marcela Faé	Urbexeurs, créateurs du site *Fotostraße* et guides informels dans les lieux abandonnés	Urbex	20.06.2018	Berlin
Oliver Schruoffeneger	Adjoint au maire en charge du développement urbain pour l'arrondissement de Charlottenburg-Wilmersdorf	Institutionnel	02.07.2018	Berlin

Nom	Fonction et rattachement institutionnel	Catégorie d'enquête	Date de l'entretien	Lieu de l'entretien
Sophia van Vügt	Collaboratrice de Harald Moritz, député au Parlement de Berlin particulièrement impliqué dans les discussions autour du Spreepark	Institutionnel	05.07.2018	Berlin
Matthias Schlesinger	Responsable de Kukuk e.V., structure locataire de la prison de Köpenick	Propriétaire / gérant	11.07.2018	Berlin
Andreas Jüttemann	Chercheur et ancien guide dans plusieurs lieux abandonnés berlinois	Universitaire	12.07.2018	Berlin
Gerd Ohligschläger	Responsable de l'aménagement et du développement urbain de la ville de Beelitz	Institutionnel	16.07.2018	Beelitz
Marvin Schütte	Gérant de MSM Management, structure locataire du Teufelsberg	Propriétaire / gérant	17.07.2018	Berlin
Holger Happel	Responsable des relations publiques au sein de *Berliner Unterwelten* (association dédiée à l'histoire du patrimoine souterrain de Berlin et qui y organise des visites guidées)	Touristique	18.07.2018	Berlin
Tino Scheibel et Stefanie Hentschel	Collaborateurs au sein de la *Berliner Immobilienmanagement GmbH* (BIM) (entreprise publique responsable de la gestion des biens fonciers et immobiliers du Land de Berlin)	Institutionnel Propriétaire / gérant	23.07.2018	Berlin
Bernhard Handke	Gérant de Kids Globe e.V., structure locataire du sanatorium de Grabowsee	Propriétaire / gérant	24.07.2018	Oranienburg
Paula Görke	Responsable des visites au sein de *Runze+Casper* (structure en charge de l'organisation des visites au Spreepark)	Touristique	25.07.2018	Berlin
Bernhard Kohlenbach	Office régional des monuments historiques du Land de Berlin	Institutionnel	17.04.2019	Berlin
Manfred Kühne	Responsable du département « Urbanisme et projets », *Senatsverwaltung für Stadtentwicklung und Wohnen* (administration sénatoriale pour le développement urbain et le logement)	Institutionnel	18.04.2019	Berlin

Nom	Fonction et rattachement institutionnel	Catégorie d'enquête	Date de l'entretien	Lieu de l'entretien
Christina Fromm	Collaboratrice au sein de l'Office des monuments historiques au niveau du district, district de Potsdam-Mittelmark	Institutionnel	23.04.2019	Treptow
Jürgen Naumann	Responsable de la sécurité du site de Wünsdorf	Propriétaire / gérant	25.04.2019	Zossen
Dirk Kommer	Responsable du développement économique, municipalité de Zossen	Institutionnel	25.04.2019	Zossen
Martin Kaule	Fondateur de l'association historique *Orte der Zeitgeschichte e.V.* et organisateur de visites guidées	Touristique	27.04.2019	Strausberg
Jürgen Ost	Responsable de l'aménagement urbain, municipalité d'Oranienburg	Institutionnel	29.04.2019	Oranienburg

Annexe 3 : Questionnaire passé lors des « *Explore Detroit Tours* » (version finale)

I am currently conducting **a survey as part of my doctoral dissertation**. The purpose of this survey is to investigate the way people see and use abandoned buildings in Detroit.

The survey is brief and will only take less than 10 minutes to complete. **Your responses will be entirely anonymous**.

Your participation is very valuable to me, and your time will be greatly appreciated!

A) Your visit in Detroit

1) You and Detroit :

❑ You live in the City of Detroit
If yes, since when ? _____
Can you tell me in which neighborhood ? _____

❑ You live in Metro Detroit but not in the City of Detroit
If yes, since when ? _____
Can you tell me in which city ? _____

❑ You used to live in the City of Detroit but you moved out elsewhere since then
If yes, in which neighborhood did you live in Detroit ? _____
When did you move out ? _____

❑ You used to live in Metro Detroit (but not in the City of Detroit) but you moved out elsewhere since then
If yes, where did you live in Metro Detroit ? _____
When did you move out ? _____

❑ You never lived in Detroit or Metro Detroit

2) *[If you don't live in the municipality of Detroit]* Your current visit is :
❑ your first visit in Detroit
❑ your second visit in Detroit
❑ your third or more visit in Detroit

3) *[If you don't live in the municipality of Detroit]* You're visiting Detroit :
❑ alone
❑ with friends
❑ with your partner
❑ with your family
❑ other - please specify : _____

4) *[If you don't live in the municipality of Detroit]* How long are you staying in Detroit this time?

5) *[If you don't live in the municipality of Detroit]* Detroit is :
❑ the only destination of your trip
❑ the main but not the only destination of your trip
❑ a stop among other destinations

6) *[If you don't live in the municipality of Detroit]* Why did you choose to visit Detroit ?

7) Please choose up to five words describing how you imagined Detroit before visiting the city or before moving to Detroit / Metro Detroit :

8) Did your visit or your moving to Detroit change the way you imagined the city ?
❑ yes, a lot
❑ yes, a bit
❑ no, not really

❑ no, not at all

8bis) If yes, what did it change ? If no, why not ?

B) Your tour with Motor City Photography Workshop

9) You're taking the tour :
❑ alone
❑ with friends
❑ with your partner
❑ with your family
❑ other - please specify : _____

10) What is the term you would use to call the places we visit during the tour?

11) Please choose up to five words you spontaneously associate with that kind of places :

12) Did you experience specific emotions while visiting these places ?
❑ yes
❑ no
❑ I don't know

13) If yes, please choose up to five words describing the emotions you experienced while visiting these places :

14) *[only if you don't live in Detroit]* In your decision to visit Detroit this time, seeing abandoned places has been :
❑ a very important criterium, it's the main reason for your visit
❑ important
❑ not very important
❑ not important at all

15) How important would you say abandoned places are in your personal vision/image of Detroit ?
❑ very important
❑ important
❑ not very important
❑ not important at all

16) Why did you choose to visit that kind of places ?

17) Please cross the items that played a role in your decision to visit that kind of places :
❑ you've seen pictures of these places before coming
❑ you wanted to experience something unusual
❑ you're interested in the aesthetics of these places
❑ you wanted to take pictures
❑ you wanted to see these places before they disappear
❑ you thought that that kind of places were important in Detroit's identity
❑ you're interested in the history of these places
❑ you're interested in the future of these places
❑ you think these places are part of Detroit's heritage
❑ other - please specify : _____

18) Are you used to taking part in guided tours in abandoned places ?
❑ yes, more than five times a year
❑ yes, between one and five times a year entre une et cinq fois par an (en moyenne)
❑ yes, less than once a year
❑ no, this is your first guided tour in abandoned places

19) Did you visit or do you plan to visit other abandoned places in Detroit ?
❑ yes, as part as another guided tour
❑ yes, but not as part as a guided tour
❑ no

20) If yes, which abandoned places and/or which tours ?

21) Would you take part in the tour if you thought there was any risk for your personal safety ?
❑ yes
❑ no
❑ I don't know

C) About urban exploration

22) Have you ever heard about 'urban exploration' or 'urbex' ?
❑ yes
❑ no *(please go to question 25)*
❑ I don't know

23) If yes, do you practice urban exploration ?
❑ yes, more than once a month
❑ yes, between once a month and once a year
❑ yes, less than once a year
❑ no, never

24) If you practice urban exploration, what made you want to take part in a guided tour ?

25) Would you explore that kind of places on your own, without it being part of a guided tour ?
❑ yes
❑ no
❑ I don't know

26) If no, why wouldn't you ?

D) <u>Your appreciation of the tour</u>

27) Did you like the tour ?
❑ yes
❑ no
❑ I don't know

28) According to you, what are the positive elements in the tour ?

29) According to you, what are the negative elements in the tour ?

30) How did you like following elements of the tour (1 is the worse and 5 is the best)
• Information provided about visited places (history, etc.) : ❑1 ❑2 ❑ 3 ❑4 ❑5
• Advices (photography, safety, etc.) : ❑1 ❑2 ❑ 3 ❑4 ❑5
• Size of the group : ❑1 ❑2 ❑ 3 ❑4 ❑5
• Allowed time in visited locations : ❑1 ❑2 ❑ 3 ❑4 ❑5
• Freedom during the tour : ❑1 ❑2 ❑ 3 ❑4 ❑5
• Safety : ❑1 ❑2 ❑ 3 ❑4 ❑5
• Price of the tour : ❑1 ❑2 ❑ 3 ❑4 ❑5

31) In your opinion, the tour gives :
❑ a very positive image of Detroit
❑ a rather positive image of Detroit
❑ a balanced image of Detroit
❑ a rather negative image of Detroit
❑ a very negative image of Detroit

32) Do you feel like the tour provided you enough information to understand the reasons of the massive abandonment in Detroit ?

33) Some people think that offering tours in Detroit's ruins is not a good thing. How do you feel about it ?
34) How do you think people living in the neighborhoods we visit feel about the tour ?

E) About you

35) What is your gender ?

❑ female
❑ male
❑ other

36) How old are you ?

37) What is your nationality ?

38) Where do you live ? (city and country)

39) What is your professional occupation ?

40) What is your ethnicity ?

F) Last question!

41) If you accept to be contacted by email to give further comments and/or to receive the results of the study, you are very welcome to leave me your **email address** :

If there is anything else you would like to say on Detroit, the tour, etc. please feel free!

If you have some spare time after the tour and would accept to tell me more about your experience, I would gladly invite you for a coffee nearby - just let me know!

Thank you very much for participating!

Annexe 4 : Questionnaire passé au Teufelsberg à Berlin

I am currently conducting a survey as part of my PhD dissertation. The purpose of this survey is to understand what attracts visitors to the Teufelsberg.
The survey is brief and will not take more than 5 minutes to complete.
Your participation is very valuable to this work and your time will be greatly appreciated!
Data protection information : Data protection regulations will be observed when processing collected data. Your answers will be held in strict confidentiality and will be used only for the purposes of this study. The results will be reported in aggregate form only, and cannot be identified individually. The survey is anonymous.

A) You and Berlin

1) Please cross the relevant proposition:

□ **You live in Berlin. If yes, since when?**
□ **You used to live in Berlin but you moved out elsewhere since then**
□ **You never lived in Berlin**

2) [If you don't live in Berlin] Your current visit to Berlin is :
□ **your first visit to Berlin**
□ **your second visit to Berlin**
□ **your third or more visit to Berlin**

3) [If you don't live in Berlin] Why did you choose to visit Berlin?

4) Please choose up to five words you spontaneously associate with Berlin :

B) Your visit on the Teufelsberg

5) What did you do today on the Teufelsberg?
□ **Free walkaround**
□ **History guided tour**
□ **Cultural event - please specify**
□ **Other - please specify**

6) How did you hear about the Teufelsberg?

7) Why did you choose to visit the Teufelsberg?

8) It is…
□ **your first time on the Teufelsberg**
□ **your second time on the Teufelsberg**
□ **your third time or more on the Teufelsberg**

9) If you've already been on the Teufelsberg before, was it…
□ **As part of an authorized visit as it is today**
□ **When it was still possible to sneak into the area illegally**
□ **When the Teufelsberg was still operating as a spy station (before 1992)**
□ **Other - please specify :**

10) Please cross the reasons that played a role in your decision to visit that kind of places :

- ☐ **you've seen pictures of the Teufelsberg before coming**
- ☐ **you wanted to take pictures**
- ☐ **you wanted to experience something unusual**
- ☐ **you're interested in the aesthetics of the Teufelsberg**
- ☐ **you're interested in street art**
- ☐ **you're interested in the history of the Teufelsberg**
- ☐ **you're interested in the future of the Teufelsberg**
- ☐ **you wanted to climb up the tower**
- ☐ **you wanted to enjoy the bar area**
- ☐ **you wanted to see the Teufelsberg before it disappears**
- ☐ **you thought that the Teufelsberg is an important place in Berlin**
- ☐ **you think the Teufelsberg is part of Berlin's heritage**
- ☐ **other - please specify :**

11) You're visiting the Teufelsberg… :

- ☐ **alone**
- ☐ **with friends**
- ☐ **with your partner**
- ☐ **with your family**
- ☐ **with colleagues**
- ☐ **other - please specify :**

C) Your vision of the Teufelsberg

12) Please choose up to five words you spontaneously associate with the Teufelsberg :

13) After visiting the Teufelsberg, would you say that it was like you imagined it to be?

- ☐ **yes, absolutely**
- ☐ **rather yes**
- ☐ **rather no**
- ☐ **no, not at all**

13bis) If no, why not?

14) In your opinion, is the Teufelsberg an abandoned place?

- ☐ **yes, absolutely**
- ☐ **rather yes**
- ☐ **rather no**
- ☐ **no, not at all**

14bis) If not, why not?

14ter) If it's not an abandoned place, what word would you rather use to define the Teufelsberg?

D) The Teufelsberg and Berlin

15) In your opinion, how important are places like the Teufelsberg in Berlin's identity?
□ very important
□ important
□ not very important
□ not important at all

16) [only if you don't live in Berlin] Would you say that seeing places like the Teufelsberg has been important in your decision to visit Berlin?
□ yes, very important
□ important
□ no, not very important
□ no, not important at all

17) Did you visit or do you plan to visit other places in Berlin that you feel are similar to the Teufelsberg?
□ yes □ which one(s) ?
□ no

E) About urban exploration

18) Would you have tried to visit the Teufelsberg if there had been no possibility to get in in a legal and safe way?
□ yes
□ no
□ I don't know

19) Have you ever heard about 'urban exploration' or 'urbex'?
□ yes
□ no
□ I don't know

20) If yes, do you practice urban exploration?
□ yes, more than once a month
□ yes, between once a month and once a year
□ yes, less than once a year
□ no, never

21) If you practice urban exploration, what made you choose to take part in an authorized visit on the Teufelsberg?

F) About you

22) What is your gender?
□ female
□ male
□ other

23) How old are you?

24) What is your nationality?

25) Where do you live? (city and country)

26) What is your professional occupation?

G) Last question

If you accept to be contacted by email to give further comments and/or to receive the results of the study, you are very welcome to leave me your email address :

Thank you very much for participating!

Table des cartes

Carte 0.1. Localisation de Détroit à l'échelle nationale 21
Carte 0.2. Localisation de Berlin et des communes du corpus étudié 21
Carte 2.1. Les différentes délimitations de l'aire métropolitaine de Détroit (*Metro Detroit*) 96
Carte 2.3. Localisation et délimitations du Greater Downtown de Détroit 114
Carte 2.4. Taux de vacance résidentielle à Détroit par secteur de recensement (décembre 2020) 118
Carte 2.5. Répartition spatiale des espaces vacants à Détroit 119
Carte 2.6. Les arrondissements berlinois et les principaux lieux mentionnés 135
Carte 2.7. Berlin et son environnement régional 136
Carte 2.8. Évolution démographique de Berlin et du Brandebourg par communes (1991-2014) 143
Carte 2.9. Mobilites pendulaires à Berlin et dans le Brandebourg par communes (2014) 144
Carte 2.10. Évolution du parc de logements à Berlin et dans le Brandebourg par communes (2013-2017) 145
Carte 2.11. Localisation des lieux du corpus à Berlin et à Détroit 175
Carte 4.1. Organisation spatiale de l'ancien sanatorium de Beelitz-Heilstätten 228
Carte 4.2. Plan du quadrant A reconverti de Beelitz-Heilstätten 229
Carte 5.1. Espaces commentés par Jesse Welter sur le parcours des « Explore Detroit Tours » 364
Carte 5.2. Périmètre correspondant à la destination « Détroit » representé par le DMCVB 374
Carte 5.3. Localisation et évolution des sites exploités par go2know depuis 2010 382

Table des encadrés

Encadré 1.1. Définitions usuelles des termes *abandonner* et *abandon* 63

Encadré 1.2. Imaginaires géographiques et imaginaires touristiques 65

Encadré 1.3. Esthétique des ruines et iconographie contemporaine de l'abandon 67

Encadré 2.1. La crise des saisies immobilières et ses conséquences sur l'abandon à Détroit 123

Encadré 2.2. Trajectoires de quelques friches berlinoises emblématiques 150

Encadré 2.3. L'attractivité touristique de Berlin, un enjeu politique conflictuel 155

Encadré 5.1. The Mosaic Detroit : un projet de réhabilitation dans un quartier privilégié par la revitalisation urbaine 332

Encadré 5.2. Les configurations d'acteurs dans les cas de Wünsdorf et de la prison de Köpenick 346

Encadré 5.3. Du monument historique à « l'inflation patrimoniale », l'élargissement du concept de patrimoine 394

Table des figures

Figure 0.1. Chronologie de l'enquête de terrain à Berlin et Détroit....23
Figure 1.1. Analyse comparée des termes employés pour désigner les espaces en friche....30
Figure 1.2. Modélisation des interactions entre les cinq dimensions de l'abandon (1) : hypothèse déterministe....60
Figure 1.3. Modélisation des interactions entre les cinq dimensions de l'abandon (2) : relativité et diversité des trajectoires d'abandon....62
Figure 2.1. Évolution démographique comparée de Détroit et de son aire métropolitaine (1900-2020)....101
Figure 2.2. Évolution démographique de Détroit : population totale et part relative des populations afro-américaine et blanche (1900-2019)....102
Figure 2.3. Répartition de la population par catégories raciales et ethniques à Détroit et dans son aire métropolitaine....104
Figure 2.4. Composition de la population par catégories raciales et ethniques à Détroit et dans son aire métropolitaine....105
Figure 2.5. Un paysage urbain dominé par les terrains vagues dans l'East side de detroit....122
Figure 2.6. Les principales étapes de la procédure de saisie pour défaut de paiement de la taxe foncière dans le comté de Wayne (Michigan)....124
Figure 2.7. Évolution de la population et du PIB de Berlin (1989-2019)....140
Figure 2.8. Comparaison du taux de croissance démographique de Berlin et de l'ensemble de l'Allemagne (1991-2019)....141
Figure 2.9. Évolution de la fréquentation touristique à Berlin (1989-2018)....154
Figure 2.10. Organisation administrative de la gestion du patrimoine à Berlin et dans le Brandebourg....170
Figure 4.1. Extrait de la page d'accueil du site internet de go2know....257
Figure 4.2. Extrait du site internet de Baum und Zeit (Beelitz-Heilstätten)....258
Figure 4.3. Extrait de la page d'accueil du site internet officiel du Teufelsberg....259
Figure 5.1. Schéma des deux niveaux de relations entre acteurs à l'œuvre dans le tourisme de l'abandon....317
Figure 5.2. Les cinq critères d'évaluation de la réappropriation des lieux abandonnés....322
Figure 5.3. Évaluation synthétique du degré de réappropriation des lieux du corpus....324
Figure 5.4. Les différents échelons de gouvernement à Berlin, dans les communes du Brandebourg et à Détroit....327
Figure 5.5. Schématisation générale des systèmes d'acteurs intervenant dans la réappropriation des lieux abandonnés....330
Figure 5.6. Schématisation du système d'acteurs à l'œuvre pour les lieux du type n°1 (obligations fiscales à jour)....333
Figure 5.7. Schématisation du système d'acteurs à l'œuvre pour les lieux du type n°1 (situation fiscale défaillante)....334
Figure 5.8. Schématisation des relations entre acteurs dans le cas du Teufelsberg (Berlin)....337
Figure 5.9. Schématisation des relations entre acteurs dans le cas de Grabowsee (Oranienburg)....339
Figure 5.10. Schématisation des relations entre acteurs dans le cas de la Packard Plant (Détroit)....340
Figure 5.11. Schématisation des relations entre acteurs dans le cas du Spreepark (Berlin)....342
Figure 5.12. Schématisation des relations entre acteurs dans le cas du quadrant A de Beelitz-Heilstätten (Beelitz)....344
Figure 5.13. Schématisation des relations entre acteurs dans le cas du Village olympique (Wustermark)....345
Figure 5.14. Annonce de la visite « A Day in the D » proposée par MCPW le 16 mars 2013 et reprise sur le forum DetroitYes en janvier 2013....354

Table des tableaux

Tableau 1.1. Dimensions de l'abandon, enjeux et processus associés 59

Tableau 1.2. Friches, ruines, lieux abandonnés : équivalences sémantiques en allemand et en anglais 70

Tableau 2.1. Comparaison de quelques indicateurs statistiques entre Détroit, son aire métropolitaine statistique et les États-Unis 108

Tableau 2.2. Comparaison de quelques indicateurs statistiques pour les populations afro-américaines et blanches de la municipalité de Détroit 110

Tableau 2.3. Comparaison de quelques indicateurs économiques entre la ville-Land et l'Allemagne 142

Tableau 2.4. Récapitulatif des éléments du corpus étudié en fonction de leurs critères d'identification 174

Tableau 2.5. Aperçu synthétique des lieux et prestataires étudiés 176

Tableau 3.1. Récapitulatif des séjours de terrain réalisés 185

Tableau 3.2. Récapitulatif des visites observées et de leurs modalités 201

Tableau 3.3. Les catégories d'acteurs interrogés 207

Tableau 3.4. Présentation synthétique des thématiques de la grille d'entretien 213

Tableau 3.5. Nombre de questionnaires récoltés par lieux et par terrains 216

Tableau 3.6. Corpus utilisé pour l'analyse de contenu : sources, objectifs, exemples 218

Tableau 4.1. Tableau récapitulatif des formats des visites observées 254

Tableau 4.2. Tableau récapitulatif du degré de mobilisation des représentations de l'abandon par les prestataires 260

Tableau 4.3. Tableau récapitulatif du statut des prestataires des visites observées 261

Tableau 4.4. Récapitulatif des caractéristiques des visites existant dans les lieux du corpus 263

Tableau 4.5. Typologie des visites observées : quatre catégories 265

Tableau 4.6. Profil du public des « Explore Detroit Tours » 268

Tableau 4.7. Profil du public des visites de go2know 269

Tableau 4.8. Représentations de Détroit exprimées par les participants aux « Explore Detroit Tours » 281

Tableau 4.9. Liste hiérarchisée des motivations exprimées par les participants aux « Explore Detroit Tours » 285

Tableau 4.10. Tableau récapitulatif des caractéristiques des visites proposées par MCPW (Détroit) et go2know (Berlin) 296

Tableau 5.1. Aperçu des propriétaires des sites analysés à Détroit et de leur situation fiscale 331

Tableau 5.2. Configurations actorielles, réappropriations et types de valorisation touristique : un aperçu général 348

Tableau 5.3. Deux modèles d'articulation des territorialités touristiques et résidentes 362

Tableau 5.4. Présentation synthétique des commentaires proposés par Jesse Welter au cours des « Explore Detroit Tours » (2018) 365

Tableau 5.5. Statut des lieux du corpus au regard des classements patrimoniaux 393

Tableau 5.6. Ville en déclin ou croissance métropolitaine : deux modèles de tourisme de l'abandon 403

Table des photographies

Photographie 1.1. L'ancien carreau de mine de la fosse n°6 d'Haisnes (Pas-de-Calais) 33

Photographie 1.2. L'ancienne fabrique de draps de Wittstock/Dosse (Allemagne, Brandebourg) 34

Photographie 1.3. La tour de refroidissement désaffectée de Monceau-sur-Sambre (Belgique) 35

Photographie 1.4. Le Buzludzha, ancienne Maison du Parti Communiste bulgare 37

Photographie 1.5. Vue de la salle principale du Buzludzha 37

Photographie 1.6. L'ancien centre de vacances syndical est-allemand « Waldheim » à Arendsee (Allemagne) 42

Photographies 1.7. et 1.8. Les espaces intérieurs très degradés de l'ancien siège d'American Motors Company et de l'école St. Margaret Mary (Détroit) 42

Photographie 1.9. Graffitis et peinture écaillée dans l'ancien siège de l'American Motors Company (Détroit) 43

Photographie 1.10. La végétation spontanée sur le toit de la *Alpenhaus* de l'ancien sanatorium de Beelitz-Heilstätten (Brandebourg) : un exemple de renaturation des friches 44

Photographies 1.11. Les friches urbaines entre accessibilité et sécurisation 46

Photographie 1.12. Le Heidelberg Project, une valorisation artistique des friches urbaines dans l'East Side de Détroit 50

Photographies 1.13. Quelques exemples de photographies de ruines contemporaines particulièrement diffusées 68

Photographie 1.14. Exemples de traces d'appropriations antérieures de lieux abandonnés 86

Photographie 2.1. La Packard Plant, symbole de la désindustrialisation de Détroit 100

Photographie 2.2. L'ancienne usine automobile Fisher Body Plant 21 100

Photographie 2.3. La Michigan Central Station de Détroit 120

Photographie 2.4. Une maison abandonnée sur Chene Street dans l'East Side de Détroit 120

Photographie 2.5. L'église abandonnée Everybody's Universal Tabernacle Church of Holiness dans l'East Side de Détroit 121

Photographie 2.6. Cartes postales répresentant des lieux abandonnés berlinois 158

Photographies 3.1a et 3.1b. L'église St. Margaret Mary (Détroit) photographiée selon deux perspectives différentes 204

Photographie 4.1. L'attraction abandonnée « Spreeblitz » du Spreepark (Berlin) 223

Photographie 4.2. Les restes de la grande roue et du tyrannosaure du Spreepark (Berlin) 224

Photographie 4.3. Vues du Teufelsberg (Berlin) 226

Photographie 4.4. Œuvres de *street art* sur le site du Teufelsberg 226

Photographie 4.5. L'intérieur de la prison de Köpenick 227

Photographie 4.6. Exemples de bâtiments en ruine de l'ancien sanatorium de Beelitz-Heilstätten 228

Photographie 4.7. *Alpenhaus* et sentier des cimes du quadrant A (Beelitz-Heilstätten) 230

Photographie 4.8. Vues extérieures du sanatorium de Grabowsee 231

Photographie 4.9. La pièce au canapé de Grabowsee : un motif iconographique récurrent 232

Photographie 4.10. La salle de spectacle de Grabowsee : un motif iconographique récurrent 232
Photographie 4.11. Vue de la maison des officiers et de la statue de Lénine à Wünsdorf 233
Photographie 4.12. L'ancienne piscine du complexe de Wünsdorf 234
Photographie 4.13. Des traces de l'occupation soviétique trouvée sur le site de Wünsdorf 234
Photographie 4.14. Des traces de l'utilisation du Village olympique par l'armée soviétique 235
Photographie 4.15. Une médiation historique assurée par la DKB Stiftung au Village olympique 235
Photographie 4.16. Le minibus de Motor City Photography Workshops devant l'église St. Margaret Mary (Détroit) 236
Photographie 4.17. Les participants aux « Explore Detroit Tours » dans différents lieux explorés 237
Photographie 4.18. Vue d'une partie de la Packard Plant (Détroit) 239
Photographie 4.19. L'emblématique reservoir d'eau de la Packard Plant (Détroit) 239
Photographies 4.20. et 4.21. L'ancienne usine Continental Motors dans l'East side de Détroit 240
Photographie 4.22. L'intérieur d'un bâtiment de l'ancienne usine d'AMC (Détroit) 241
Photographie 4.23. Le complexe de bureaux de l'ancien siège social d'AMC (Détroit) 242
Photographie 4.24. Le Thomas Cooley High School (Détroit) 243
Photographie 4.25. Le gymnase du Thomas Cooley High School 244
Photographie 4.26. L'amphithéâtre du Thomas Cooley High School 244
Photographie 4.27. L'intérieur de la George Brady Elementary School 245
Photographie 4.28. L'intérieur de la station de radio WDTR-FM 246
Photographie 4.29. Matériel et documents laissés à l'intérieur de la station de radio WDTR-FM au moment de son abandon 246
Photographie 4.30. L'intérieur de l'église St. Margaret Mary (Détroit) 247
Photographie 4.32. Des traces de l'usage antérieur de l'église St. Margaret Mary (Détroit) 248
Photographie 4.33. Le gymnase de la St. David Catholic School 249
Photographie 4.34. Vue de l'extérieur du Duke Ellington Conservatory 250
Photographie 4.35. À l'intérieur du Duke Ellington Conservatory, une salle de classe encore equipee 250
Photographie 4.36. À l'intérieur du Duke Ellington Conservatory, du matériel scolaire laissé à l'abandon 251
Photographie 4.37. Les vastes espaces intérieurs de l'ancien entrepôt du DWSD) 252
Photographie 4.38. L'ancien entrepôt du DWSD, un espace proche de Downtown 252
Photographies 4.39., 4.40. et 4.41. L'importance de la pratique photographique chez les participants aux « Explore Detroit Tours » 286
Photographie 4.42. Des zones non securisées facilement accessibles au cours des visites 305
Photographies 5.1a et 5.1b. Photographies promotionnelles de la prison de Köpenick par go2know 319
Photographies 5.2a et 5.2b. Différentes pièces de la prison de Köpenick lors d'une visite avec go2know (2018) 320
Photographie 5.3. Des participants au « Detroit Urbex Tour » devant des maisons abandonnées sur Sorrento Avenue dans le West Side de Détroit 356

Photographie 5.4. Un espace peu sécurisé mais librement accessible (visite de la *Chirurgie* organisée par go2know, 2017) 387

Photographie 5.5. Port du casque obligatoire et visite groupée autour du guide (visite de la *Chirurgie* organisée par Baum und Zeit, 2018) 387

Photographie 5.6. Les entrées condamnées de pièces accessibles en 2017 (visite de la *Chirurgie* organisee par Baum und Zeit, 2018) 388

Photographie 5.7. Des participants aux visites du Spreepark organisées par Grün Berlin 389

Photographies 5.8. et 5.9. Participants à la visite guidée de la Packard Plant (2018) 390

Table des matières

REMERCIEMENTS 7

SOMMAIRE 11

INTRODUCTION GÉNÉRALE 13

1. Ancrages théoriques : articuler formes et processus de l'abandon, exploration urbaine et mutations contemporaines du tourisme urbain 15
2. Analyser le tourisme de l'abandon en géographe : questions de recherche et hypothèses 18
3. Pour une approche croisée de Berlin et Détroit : mettre en regard des configurations locales contrastées 20
4. Une méthodologie qualitative 23
5. Structure de la thèse 25

CHAPITRE 1. POUR UNE DÉFINITION GÉOGRAPHIQUE DE L'ABANDON : DYNAMIQUES, ESPACES, APPROPRIATIONS 27

1. Étudier une catégorie d'espaces : les friches urbaines, interstices spatio-temporels de l'espace urbain 28
1.1. Les friches urbaines : éléments de définition 28
1.2. Dynamiques et formes spatiales : éléments pour une genèse des friches urbaines 31
1.2.1. Des marqueurs spatiaux d'une phase de transition 31
1.2.2. Entre désinvestissement et appropriation de l'espace : l'abandon comme produit de stratégies d'acteurs 38
1.2.3. Du processus à l'état : friches urbaines et paysages de l'abandon 41
1.3. Entre contraintes et potentialités, des enjeux d'aménagement et de développement urbain 48
1.3.1. Les friches urbaines, des entre-deux spatiaux pour un entre-deux temporel : l'importance du temps de veille 48
1.3.2. Des enjeux d'aménagement spécifiques : les friches comme outils de planification urbaine 52
1.3.3. Dépasser l'abandon : reconvertir ou démolir 53
2. De la friche au lieu abandonné : fondements et enjeux d'un glissement sémantique 55
2.1. De la désaffectation à l'abandon 55
2.1.1. Tour d'horizon de la notion d'abandon dans la littérature scientifique 55
2.1.2. Pour une définition géographique globale de l'abandon 58
2.1.3. Les lieux abandonnés : une approche par l'iconographie contemporaine de l'abandon 66
2.2. Quels termes pour quels espaces ? Précisions terminologiques 69
2.2.1. « Friche » : une perspective fonctionnelle et aménagiste 70
2.2.2. « Ruine » : de la matérialité au motif esthétique et philosophique 70
2.2.3. « Lieu abandonné » : mise en désir des friches urbaines et popularisation de l'esthétique de la ruine 72
3. De l'exploration urbaine (urbex) aux visites touristiques : évolution des pratiques dans les espaces de l'abandon 76
3.1. Un champ de recherche émergent : de la pratique médiatisée à l'urbex comme objet et comme méthode géographiques 76
3.1.1. Qu'est-ce que l'exploration urbaine ? Éléments de définition 76
3.1.2. Filiations et évolutions de la pratique : un bref historique 78
3.1.3. Une médiatisation croissante à l'origine d'une popularisation de la pratique de l'urbex 79
3.1.4. Un champ de recherche émergent : l'urbex comme objet et comme méthode 80
3.2. Un rapport à l'espace singulier : marginalité, corporéité et contestation politique 82
3.2.1. Un rapport corporel et émotionnel à des espaces urbains marginaux 82
3.2.2. Une pratique spatiale à dimension politique ? L'urbex comme mode de contestation de la production capitaliste de la ville et de réappropriation de l'espace urbain 83
3.3. Urbex et rapport au passé : une attitude patrimoniale spécifique 85
3.3.1. Un rapport au passé des lieux fondé sur une dimension sensible et émotionnelle 85
3.3.2. L'urbex comme valorisation de mémoires délaissées 87
3.4. De l'urbex à ses avatars touristiques : positionnement et questions de recherche 88
3.4.1. Déplacer la perspective : de la nature touristique de l'urbex à la nature de ses variations touristiques 88
3.4.2. Étudier le tourisme de l'abandon : une délimitation préliminaire de l'objet 90
Conclusion 92

CHAPITRE 2. DÉTROIT ET BERLIN : UNE ANALYSE CROISÉE AU PRISME DES DYNAMIQUES DE L'ABANDON 95

1. À Détroit, l'abandon comme symptôme de la crise urbaine 95
1.1. Motor City, Murder City, Comeback City : une trajectoire urbaine sous le signe du paroxysme 95
1.1.1. Détroit, incarnation des dynamiques spatiales de l'Amérique urbaine désindustrialisée ? 97

1.1.2. Désindustrialisation, suburbanisation et discriminations raciales : genèse de la crise urbaine à Détroit 98
1.1.3. Détroit, une *shrinking city* emblématique....107
1.1.4. De la décroissance à la renaissance ? Une revitalisation urbaine sélective 112
1.2. Entre imaginaires et réalité, un paysage urbain marqué par l'abandon *117*
1.2.1. Un abandon massif synonyme de nuisances urbaines....117
1.2.2. Vers une résorption de l'abandon : la lutte contre le délabrement, priorité des politiques urbaines 125
1.2.3. Détroit, ville-fantôme ou ville-phénix ? Évolutions et permanences d'imaginaires géographiques fondés sur l'abandon....126
1.3. Détroit, berceau du ruin tourism *en quête d'une réhabilitation symbolique* *128*
2. À Berlin, un abandon résiduel dans une métropole en croissance 134
2.1. Ruptures historiques, ruptures urbaines : une « ville palimpseste » (Robin, 2001) à la trajectoire chaotique.... *136*
2.1.1. Berlin : contextualisation historique....137
2.1.2. La persistance d'importantes faiblesses économiques malgré une dynamique de croissance récente 139
2.2. De la ville en friche aux enjeux de réappropriation *146*
2.2.1. Au lendemain de la réunification, une ville en friche 146
2.2.2. Métropolisation et régression des friches....149
2.3. Les lieux abandonnés, nouveaux lieux d'un tourisme hors des sentiers battus ? *153*
2.3.1. De la ville divisée à la métropole touristique....153
2.3.2. Berlin, « métropole des ruines » touristiques ?....156
3. De Berlin à Détroit et retour, ou « construire des comparables » par le croisement....159
3.1. De la comparaison au croisement : « construire des comparables ».... *159*
3.2. Croiser Berlin et Détroit : une mise en perspective de configurations et de processus localisés.... *161*
3.2.1. Des trajectoires urbaines aux topographies locales de l'abandon 161
3.2.2. Deux villes-symboles ou la question de l'exceptionnalité urbaine....164
3.2.3. Deux destinations touristiques métropolitaines inégalement attractives....166
3.2.4. Abandon et patrimonialisation : des dispositifs de protection différents....168
4. De la ville au lieu abandonné : construction du corpus à l'échelle micro-locale 171
4.1. De l'échelle locale à l'échelle micro-locale *171*
4.2. Les critères de sélection : une double approche par les lieux et par les acteurs.... *172*
4.3. Aperçu des lieux et des acteurs étudiés.... *174*
Conclusion....179

CHAPITRE 3. SAISIR LES APPROPRIATIONS TOURISTIQUES DES LIEUX ABANDONNÉS : UNE MÉTHODOLOGIE QUALITATIVE....181

1. Une méthodologie qualitative ancrée dans la pratique du terrain....182
1.1. Pourquoi choisir une méthodologie qualitative ?.... *182*
1.1.1. Démarche quantitative, démarche qualitative....182
1.1.2. Des critères de choix : objet de recherche, questionnements, résultats attendus 183
1.1.3. Modalités de montée en généralité....184
1.1.4. Une démarche hypothético-inductive, ou l'éternel va-et-vient entre empirie et théorie....184
1.2. Une enquête de terrain ancrée dans la pratique des lieux *185*
1.2.1. Les modalités pratiques de la présence sur le terrain....185
1.2.2. Le terrain, de l'impensé méthodologique au construit subjectif....186
1.2.3. Les carnets de terrain, « mémoire vive » du projet de recherche (Savoie-Zjac, 2009) 187
2. Situer la recherche : rapport au(x) terrain(s) et émotions géographiques 188
2.1. Savoir situé, positionnalité et réflexivité : un bref état des lieux.... *188*
2.2. Un rapport au(x) terrain(x) éclairé par un positionnement situé.... *189*
2.2.1. Une ambiguïté au fondement du projet de recherche....189
2.2.2. Proximité(s) et distance(s) aux terrains : biais, questions éthiques et stratégies de contournement....190
2.2.3. Des stratégies de contournement 192
2.2.4. La question de la réciprocité....193
2.3. Émotions géographiques, émotions du géographe : enjeu réflexif, méthodologique et analytique.... *196*
2.3.1. Les émotions comme facteur et indice d'appropriation du terrain....197
2.3.2. Un enjeu méthodologique : données et biais émotionnels....198
2.3.3. Quel apport des émotions à l'analyse géographique ?....199
3. Observer et participer pour saisir les pratiques touristiques des lieux abandonnés....200
3.1. L'observation participante : objet et objectifs *200*
3.2. Les modalités d'observation.... *202*
3.3. Une méthode mise en perspective avec la pratique de l'urbex *205*
4. S'entretenir avec les acteurs pour comprendre les positions et confronter les points de vue 205
4.1. L'enquête par entretiens semi-directifs : objectifs et modalités.... *205*
4.2. Croiser les points de vue : identification, sélection et catégorisation des personnes interrogées *206*
4.2.1. Les acteurs touristiques....208
4.2.2. Les acteurs institutionnels....208
4.2.3. Les participants aux visites....209

4.2.4. Les habitants 210
4.2.5. Autres catégories 211
4.3. Un guide d'entretien adaptable 212
4.4. Analyse et interprétation des données d'entretien : l'analyse thématique transversale 213
5. L'enquête par questionnaires : préciser le profil et les motivations du public touristique 214
5.1. Entre quantitatif et qualitatif : l'usage du questionnaire comme « bricolage » méthodologique 214
5.2. Conception, passation et analyse 215
6. L'analyse de contenu : compléter les données et diversifier les sources 217
CONCLUSION 219

CHAPITRE 4. LE TOURISME DE L'ABANDON : ENTRE APPROPRIATION ET SUBVERSION DE LA PRATIQUE DE L'URBEX 221

1. Des appropriations touristiques de l'abandon hétérogènes : quels contours pour le tourisme de l'abandon ? 222
1.1. Lieux et dispositifs de visites : un aperçu général du corpus analysé 222
1.1.1. Berlin et aire métropolitaine berlinoise 222
1.1.2. Détroit 236
1.2. Des dispositifs de visite hétérogènes : trois critères de différenciation 253
1.2.1. Visite guidée, photo-tour ou visite libre : des formats de visite variés 253
1.2.2. Une inégale mobilisation des représentations de l'abandon par les prestataires 255
1.2.3. Des prestataires aux statuts différents 261
1.3. Typologie des visites observées et caractéristiques d'un tourisme de l'abandon 263
1.3.1. Une proposition de typologie distinguant quatre catégories de visites 263
1.3.2. Délimiter les contours d'un tourisme de l'abandon 266
• Sur l'usage de la notion de tourisme : positionnement théorique 266
• Motor City Photography Workshops et go2know : des publics aux profils différents 268
• Appréhender le tourisme de l'abandon au prisme de la notion d'expérience touristique 270
2. L'invention touristique des lieux abandonnés : un tourisme de l'abandon inspiré de l'urbex 271
2.1. Une redéfinition esthétique et sémantique de l'abandon préalable au développement de pratiques touristiques 271
2.1.1. Évolution des représentations de l'abandon et expansion du « regard touristique » 271
2.1.2. Investir des espaces de l'ordinaire ? 274
2.2. Un imaginaire de front pionnier au service de la (re)construction d'un extraordinaire touristique 276
2.2.1. Les caractéristiques des lieux : mettre en scène une marginalité atténuée 277
2.2.2. Les modalités de pratique des lieux : l'exploration, un mode de rapport à l'espace valorisé 278
2.2.3. Des lieux extraordinaires pour une ville hors du commun ? Explorer les lieux abandonnés pour découvrir Détroit 279
2.3. "This is not your mama's tour" : l'expérience touristique des lieux abandonnés 283
2.3.1. « C'est une super photo ! » : un rôle central des motivations esthétiques et de la pratique photographique 284
2.3.2. Éprouver les lieux pour sentir l'histoire : dimension expérientielle et performance touristique 288
2.3.3. Explorer les lieux abandonnés, un vecteur de distinction sociale par la pratique touristique 291
2.4. Conclusion intermédiaire 295
2.4.1. Une expérience touristique dont les fondements et les contenus sont inspirés de l'urbex 295
2.4.2. Une hétérogénéité interne à la catégorie « tourisme de l'abandon » 296
3. Intermédiation, sécurisation, marchandisation : une normalisation de l'urbex et des lieux abandonnés ? 297
3.1. L'intermédiation : mise à disposition des lieux et paradoxe de l'exploration guidée 298
3.1.1. La mise à disposition des lieux : du capital spatial au capital économique comme condition de possibilité de l'exploration 298
3.1.2. À l'échelle micro du lieu, le paradoxe d'une exploration guidée 300
3.2. Atténuer la transgression : légalisation et sécurisation de l'exploration 302
3.2.1. La prédominance de la légalité à Berlin… 302
3.2.2. … et du sentiment de sécurité à Détroit 304
3.3. Le tourisme de l'abandon, vecteur d'intégration des lieux abandonnés à l'espace marchand 307
3.3.1. « Tu as PAYÉ quelqu'un pour ça ? » : les lieux abandonnés touristiques entre désinvestissement et réinvestissement économique 307
3.3.2. De l'urbex au tourisme de l'abandon : une évolution des cadres de l'expérience spatiale 310
Conclusion 313

CHAPITRE 5. UNE INSCRIPTION VARIABLE DU TOURISME DE L'ABANDON DANS LES TRAJECTOIRES DES LIEUX : ACTEURS, TERRITORIALITÉS, TEMPORALITÉS 315

1. Des lieux pas si abandonnés : la valorisation touristique au cœur d'enjeux de réappropriation 316
1.1. De l'effacement des acteurs à leur réintroduction 316
1.1.1. L'illusion de l'abandon, ou l'enchantement touristique au prix d'un effacement des acteurs 316
1.1.2. Des espaces inégalement abandonnés : une évaluation synthétique de la réappropriation des lieux 321
1.1.3. Dynamiques de réappropriation et systèmes d'acteurs : une interprétation générale 325

• Acteurs institutionnels publics 327
• Résidents et société civile 328
• Investisseurs privés 328
• Prestataires de visites 329
1.2. Les configurations locales des systèmes d'acteurs : un essai de typologie 330
1.2.1. Inaction des propriétaires et faible mobilisation des acteurs formels : les conditions d'un abandon durable (type 1) 331
1.2.2. Impuissance des acteurs et relations conflictuelles : les conditions de réhabilitations contrariées (type 2) 335
• Le Teufelsberg (Berlin) : un lieu alternatif disputé entre propriétaires privés et acteurs institutionnels 335
• Grabowsee (Oranienburg) : face à des projets privés qui peinent à aboutir, une municipalité désormais prudente 337
La Packard Plant (Détroit) : un lieu abandonné emblématique à l'impossible réhabilitation ? 339
1.2.3. Des coopérations aboutissant à une réhabilitation actuellement en cours (type 3) 341
• Le Spreepark (Berlin) : une configuration dominée par les acteurs publics pour un site en cours de réhabilitation 341
• Le quadrant A de Beelitz-Heilstätten : une configuration dominée par un propriétaire privé aux projets compatibles avec les orientations des acteurs institutionnels 343
• Le Village olympique (Wustermark) : une coopération entre acteurs publics et privés pour une réhabilitation ambitieuse 344
1.3. Quelles valorisations touristiques pour quelles configurations ? 347
1.3.1. Croiser configurations actorielles, degré de réappropriation et types de visites : une explication partielle 347
1.3.2. Nature et temporalité des projets de réappropriation : des déterminants essentiels du développement du tourisme de l'abandon 349
1.4. Conclusion intermédiaire 352
2. Les lieux abandonnés touristiques, espaces de confrontation de territorialités en tension 353
2.1. Les lieux abandonnés, objets ponctuels de consommation touristique versus espaces du quotidien 353
2.1.1. À Détroit, des enjeux symboliques liés à un abandon massif à l'échelle locale 353
2.1.2. À Berlin, des enjeux plus ponctuels et pragmatiques à l'échelle micro-locale 360
2.2. L'exploitation touristique de l'abandon, obstacle à la contextualisation historique des lieux ? 363
2.2.1. À Détroit, le tourisme de l'abandon comme enjeu de compréhension de la crise urbaine 363
2.2.2. À Berlin, des enjeux de médiation historique moins conflictuels à l'échelle micro-locale 369
2.3. Une inégale intégration aux stratégies touristiques institutionnelles 372
2.3.1. À Détroit, une marginalisation institutionnelle du tourisme de l'abandon 372
2.3.2. À Berlin, une acceptation indifférente de la part des acteurs institutionnels 376
2.4. Conclusion intermédiaire 379
3. Des appropriations transitoires facteurs de reconversion pérenne ? Contextualiser les valorisations touristiques de l'abandon dans les trajectoires des lieux abandonnés 380
3.1. Temporalités des valorisations touristiques de l'abandon : un usage transitoire 380
3.1.1. À l'échelle locale et régionale, une géographie mouvante des lieux abandonnés touristiques 380
3.1.2. À l'échelle micro-locale, l'évolution des dispositifs de visite comme indicateur de la réappropriation des lieux 386
3.2. Exploitations touristiques de l'abandon et valorisations patrimoniales : une nécessaire contradiction ? 391
3.2.1. Abandon et patrimonialisation : deux situations locales contrastées 392
3.2.2. Exploiter l'abandon avant disparition : une revalorisation informelle et transitoire 394
3.2.3. La valorisation touristique de l'abandon, étape ou obstacle à la patrimonialisation ? 396
Conclusion 401

CONCLUSION GÉNÉRALE 405

1. Les lieux abandonnés : contours et enjeux d'une catégorisation spatiale 407
2. Le tourisme de l'abandon, entre extension des espaces du tourisme urbain et normalisations de l'urbex .. 408
3. De l'abandon des acteurs aux acteurs de l'abandon : les conditions actorielles de l'exploitation touristique 409
4. Les temporalités multiples de l'abandon touristique 410
5. Modèle interstitiel (Détroit) *vs.* modèle transitionnel (Berlin) : un ou des tourisme(s) de l'abandon ? 411
6. Perspectives de recherche 412

BIBLIOGRAPHIE 415

Articles et ouvrages 415
Rapports et publications institutionnelles 446
Sites internet 447

ANNEXES 448

Annexe 1 : Liste des personnes interrogées à Détroit (par ordre chronologique) 448
Annexe 2 : Liste des personnes interrogées à Berlin 451
Annexe 3 : Questionnaire passé lors des « *Explore Detroit Tours* » (version finale) 454
Annexe 4 : Questionnaire passé au Teufelsberg à Berlin 458

TABLE DES CARTES....462
TABLE DES ENCADRÉS....463
TABLE DES FIGURES....464
TABLE DES TABLEAUX....465
TABLE DES PHOTOGRAPHIES....466
TABLE DES MATIÈRES....469

Géographie des lieux abandonnés.
De l'urbex au tourisme de l'abandon : perspectives croisées à partir de Berlin et Détroit

Résumé

La thèse s'intéresse aux enjeux géographiques soulevés par les appropriations touristiques des lieux abandonnés. Ruines et friches urbaines sont souvent perçues comme des espaces marginaux caractérisés par leur dévalorisation et leur dégradation matérielle. Pourtant, les lieux dits abandonnés sont de plus en plus prisés pour leurs qualités esthétiques et expérientielles, à tel point que certains font désormais l'objet de valorisations touristiques inspirées de la pratique de l'exploration urbaine (urbex). Que révèle ce tourisme de l'abandon de l'évolution contemporaine des appropriations matérielles et symboliques de ces marges urbaines ? Ce travail propose une analyse croisée des cas de Berlin (Allemagne) et Détroit (États-Unis). Il s'appuie sur une triple approche par les représentations et les imaginaires géographiques, les pratiques spatiales et les trajectoires des lieux. Il montre d'abord que la mobilisation de la catégorie *lieux abandonnés* formalise la mise en désir d'espaces auparavant répulsifs et manifeste une évolution des représentations collectives qui leur sont associées. Au prisme des réflexions sur l'urbex, le tourisme de l'abandon est ensuite analysé comme une normalisation de formes d'appropriations de l'espace initialement pensées comme subversives. L'approche croisée de Berlin et de Détroit met enfin en évidence son inscription variable dans les trajectoires des lieux abandonnés : jeux d'acteurs, temporalités et conséquences du tourisme de l'abandon diffèrent selon les configurations locales. La thèse distingue en définitive deux modèles d'exploitation touristique de l'abandon, l'un interstitiel et temporaire, l'autre transitionnel et plus pérenne.

Mots-clés : Géographie urbaine ; Exploration urbaine / urbex ; Tourisme de l'abandon ; Friches urbaines ; Imaginaires géographiques ; Berlin ; Détroit ; Méthodologies qualitatives

A Geography of Abandoned Places.
From Urban Exploration to Abandonment Tourism: A Cross-Case Analysis of Berlin and Detroit

Abstract

This thesis focuses on the geographical issues raised by tourist appropriations of abandoned places. Ruins and urban wastelands are often perceived as marginal spaces characterised by devaluation and decay. However, so-called abandoned places are increasingly valued for aesthetic and experiential reasons. In some cases, their value in terms of tourism has increased as a result of urban exploration, also known as urbex. What does abandonment tourism reveal about the current shift in material and symbolic appropriation of urban margins? This work is based on a cross-case analysis of Berlin (Germany) and Detroit (USA). A threefold approach is employed: geographical representations and imaginaries, spatial practices and the trajectories of places. First, use of the category of "abandoned places" formalises the recent desire for tourism to spaces previously considered unattractive. It also reveals the change in associated collective representations. Drawing on literature of urban exploration, abandonment tourism is then analysed as normalizing forms of spatial appropriation initially thought to be subversive. Finally, the cross-case analysis of Berlin and Detroit highlights the variable effect of spatial trajectories of abandoned places: actor networks, as well as temporalities and consequences of abandonment tourism differ according to local configurations. Finally, this thesis distinguishes between two models of abandonment tourism: the former interstitial and temporary, the latter transitional and more perennial.

Keywords: urban geography, urban exploration/urbex, abandonment tourism, urban wastelands/urban ruins, spatial imaginaries, Berlin, Detroit, qualitative methodologies